





# Études sur Pascal

Victor Cousin

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

## **AVANT-PROPOS**

Toute école philosophique, qui n'est pas trop indigne de ce nom, a son esthétique et sa littérature, aussi bien que sa morale et sa politique.

Nous avons exposé ailleurs ^ nos vues et nos convie\* tiens réfléchies sur le beau et sur l'art, sur la nature éternelle de l'art et sur la nature propre de l'art français ; mais, nous l'avouons , nous n'avons pas su ni voulu nous défendre d'un intérêt particulier, et, à vrai dire, d'une prédilection un peu passionnée pour tout ce qui regarde la littérature et la langue nationale.

Si notre objet principal a toujours été de réhabiliter parmi nous, à la place des tristes imitations de la philosophie anglaise de Locke, le goût de la philosophie cartésienne, véritable expression du génie français à l'époque même de sa plus haute originalité, nous ne nous sommes guère moins efforcé, pendant notre car-

## **VI AVANT-PROPOS**

rière de professeur, et dans nos conférences à Técole normale de 1815 ' à 1820 et de 1830 à 1840, d'arracher nos jeunes amis à la rhétorique brillante et tourmentée introduite par J.-J. Rousseau, et de les rappeler à l'étude de l'admirable prose du xvii\* siècle.

La qualité de cette prose est presque indéfinissable, et on n'en peut acquérir le sentiment que par un commerce assidu. C'est par dessus tout un mélange exquis de naïveté et de grandeur. Elle est tour à tour, ou plutôt en même temps, de la simplicité la plus familière et de la plus vive poésie, sans jamais tomber dans une négligence maniérée, la pire des affectations, ou dans ce vulgaire amalgame de deux genres opposés qu'on appelle la prose poétique, signe fatal des littératures en décadence, qui a paru chez nous à la fin du siècle dernier et au commencement du nôtre. Nous avons pensé que le moyen le plus sûr d'arrêter le déclin de la langue française était de la ramener au culte des maîtres qui l'avaient portée si haut.

1. Ce nous serait une bien chère récompense de nos efforts si on pouvait reconnaître quelque trace de nos leçons ou de nos conseils dans la manière simple et grave des écrivains sortis de l'Université ou qui appartiennent à la nouvelle philosophie spiritualiste du dix-neuvième siècle. Qu'il nous soit permis de rappeler ici le nom trop oublié d'un homme que nous avons vu grandir sous nos yeux, et qui était devenu un des meilleurs écrivains de notre temps : nous voulons parler de M. Jouffroy. Combien y a-t-il de pages dans la littérature contemporaine qu'on puisse comparer au discours prononcé en 1840, à la distribution des prix du collège Charlemagne, sur le vrai but de la vie humaine, pour l'élévation sereine de la pensée, et l'austérité tempérée par la grâce ? Rarement une sagesse a parlé un langage plus pénétrant et plus aimable.

JIVANT-PROPOS. vii

Selon nous, c'est dans la prose qu'est notre gloire littéraire la plus certaine. L'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie, ont

des poètes égaux, et même à certains égards supérieurs aux nôtres. La fantaisie, cette muse dangereuse et charmante, nous a toujours un peu fait défaut, et nous la suppléons mal par des imitations étrangères, laborieusement extravagantes. Notre génie, notre force native est dans la raison, et la raison c'est la prose. Aussi quelle nation moderne compte des prosateurs qui approchent de ceux de notre nation? La patrie de Shakespeare et de Milton ne possède guère qu'un seul écrivain qui remplisse toute l'idée d'un prosateur du premier ordre, l'auteur des Essais et du grand livre De l'utilité et de l'avancement de la science. La patrie du Dante, de Pétrarque, de Roste, du Tasse, est fière à juste titre de Machiavel, dont la diction saine et forte est cependant, comme la pensée qu'elle exprime, dépourvue de grandeur. L'Espagne a produit, il est vrai, un admirable écrivain, mais il est unique, Cervantes. L'Allemagne ne présente encore aucun modèle incontesté. On nomme avec honneur Lessing, Schiller et Goethe, Fichte, Jacobi et M. Schelling. La France peut montrer aisément une liste de vingt prosateurs de génie : Froissard, Rabelais, Montaigne, Descartes, Pascal, Molière, Larocheffoucauld, Retz, La Bruyère, Malebranche, Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, W<sup>e</sup> de Sévigné, Saint-Simon, Montesquieu, Voltaire, Rousseau lui-même, et Buffon; sans parler de tant d'autres

vm AVANT-PROPOS.

qui seraient att pretmer rang {laHôut allétirs : Gamines, Amyot, Calvin, sdnt François de Salés, Bd- 2<sup>àe</sup>, Artlâtild<sup>^</sup> Nicole, Fléchier, MasslUon, Fleui<sup>^</sup>, M<sup>^</sup> de Lafayette, M<sup>"</sup>»<sup>\*</sup> de Maitenon, Saint-Èvremonf, Fôntenelle, <sup>^</sup>auvenargties, Lesage, etc. I On peut te dire avec la plus exacte vérité : la prose française est sans rivale dans l'Europe itiodeme ; et, dans Tantiquittè même,

fort supérieure à la prose latine, au moins pour la variété et l'abondance, elle n'a d'égale que la prose grecque, encot-e en ses plus beaux jours, d'Hérodote & Ũémsthènes. Nous né fifréf-rons pas Démsthènes k Pascal, et nous aurions de la peine à mettre Platon luimême au-dessus de Bossuet. Platon et Bossi-iet , à nos yeax Voilà les deux plus grands maîtres du langage humain qtii aient paru parmi les hommes, avec des différéti-ceÈ^ inani-festes, comme aussi avec plus d'un trait de ressemblance : tous deux parlant d'otdinaire comme le peuple, avec la dernière naïve-té, et par moments montant sans effort à une poésie aussi magni-fique que celle d'Homère, ingénieux et polis jusqu'à la plus char-mante délicatesse S et par instinct majestueux et sublimes. Pla-ton sans doute a des grâces ih(^dt)parables, là sérénité suprême et comme le demisoilrire de la sagesse divine. Bossuet a pour lui le pathétique où il n'a de rival que le grand Corneille. Oiiand on possède dé pareils écrivains, n'est-ce point

1. on le sait de Plémii, mais cela est yrai aussi de Bossaet. Voyes par exemple dans l'oraison funèbre de la Palatine les pages consacrées à la peinture de sa vie mondaine.

#### AVANT-frROPOâ. IX

une région de leur rendJré rhooneuf qtii léol\* est dû, oelui d'une étude régulière et apptctfondié?

Auasi en iSAO, quaud nous fûmee appelé à diriger finstruo-tioû publique^ nous n'hésitâmes point à preihcirre <tue dans l'épreuîre littéraire, placée cbeÉ iiôUs à rentrée de toutes les ear-rièreô libérales, les élèrés de nos écoles seraient sévèremebt in-terrogés sur un certain noinbre de grands moutiments de la Ungue française ^

De tous ces inonutueus» nul n'est plus célèbre que le livre des Pmsêèè^ et là littératu^ française ne possède pas d'artiste plus consommé que Pascal. Ne demabdez pas à ce jeune géomètre, si tôt dévoré par la maladie et la passion, l'ampleur, TétendUe, l'inânie variété de Bossuet qui, appuyé sur de vasted et continues études^ s'est élevé successivement jusqu'au faite de Fintelligmce et de l'art, et dispose à son gré de tons les tons et de tous les styles. Pascal n'a pas

# 1. De LIRSTBUCTIONf PUBLIQUE EN FRANGE SOUS LE GOUTEBNEMENT DE

jtmxBT, 1. 1^ Ministère cfe 1840^ circulaire aux Recteurs, du 17 juillet : c Pour la seconde épreuve du baccalauréat, celle de rexplication des auteurs, vous trouverez les classiques français à côté des classiques de ranUqnité. Cette innovation eèt consacrée par le règlement nouveau. Pnisqu'au collège on étudie les grands maîtres de la littérature française, il convient que cette étude soit représentée au baccalauréat. On f ooj^érera les chefs-d\*œuvr6 de notre langue sous un point de vue Mttérûre et philologique, comme on le fait pour les auteurs anciens. Je compte sur cette mesure pour affermir et accroître dans nos écoles la connaissalice et le tespect de la langue nationale, de cette langue qui se prête à Texpressionii de tontes les pensées quand elles sont juâtes et vraies, et qui ne repousse que l'exagération et le faux dans les senliinents et dans là Idées. »

## **X AVANT-PROPOS**

rempli toute sa destinée. Avec les mathématiques et la physique, il ne savait guère qu'un peu de théologie, et il avait à peine traversé quelques sociétés d'élite. Oui, Pascal a passé vite sur la terre, mais pendant cette courte apparition il a entrevu la beauté parfaite, il s'y est attaché de toutes les puissances de son esprit et de son cœur, et il n'a rien laissé sortir de ses mains qui n'en portât la vive marque. Telle était en lui la passion de la perfection que, selon une tradition irrécusable, il refit treize fois la dix-septième Provinciale. Les Pensées ne sont que des fragments du grand ouvrage sur lequel il consuma les dernières années de sa vie ; mais ces fragments présentent quelquefois une beauté si accomplie, qu'on ne sait en vérité qu'y admirer davantage ou la grandeur et la vigueur des sentiments et des idées, ou la délicatesse et la profondeur de l'art. Touché depuis longtemps d'un tendre et douloureux intérêt pour ces pages mystérieuses, et sachant que le manuscrit original, autrefois déposé à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, était aujourd'hui conservé à la bibliothèque de la rue de Richelieu, un jour nous nous avisâmes d'aller voir enfin ce précieux et vénérable monument qu'aucun des nombreux éditeurs des Pensées n'avait encore eu la curiosité de consulter ; et quel ne fut pas notre étonnement lorsqu'à la première et la plus superficielle lecture, nous reconnûmes à quel point Pascal était différent de lui-même dans le manuscrit tracé de sa propre main et dans les éditions de Bossut et de Port-Royal ! C'est ainsi que nous avons été con-



doit au travail sérieux et approfondi qui nous a coûté, a est vrai, bien des peines et des veilles, mais que nous ne regrettons pas, puisque nous lui devons une connaissance tout autrement intime de Tâme et du génie de Pascal, la restitution d'un texte immortel , et la découverte inattendue de pages nouvelles, dignes d'avoir une place parmi les plus belles de la langue française.

Qu'il nous soit permis de le dire : grâce au Rapport à l'Académie française et aux diverses publications qui l'accompagnent et le développent, la critique de Pascal a été presque renouvelée, et un premier pas a été fait dans une carrière modeste mais utile, où nous convions de toutes nos forces les jeunes maîtres de l'Université, celle de la critique et de la philologie transportée des modèles de l'antiquité aux modèles au moins égaux qu'a produits la France.

Nous ne terminerons pas cet Avant-propos sans rappeler que la cause de la langue et de la littérature nationale ne nous a point fait oublier une autre cause, plus grande encore et plus sainte, qui, -pour ne pas paraître ici sur le premier plan, n'en est pas moins partout présente, partout défendue et servie avec la fidélité d'un dévouement inébranlable. Déjà, dans les anciennes éditions des Pensées^ nous avons autrefois ' senti le scepticisme de Pascal à travers les cor-

1. Voyez nos Leçons de 1829, Esquisse d'ors histoub GiKi-RALB db LA PBiLosorHiB, leç. xu.

## XII AVANT-PROPOS

rections infidèles d'Arnauld. Dans ce manuscrit autographe, le scepticisme Die éclata à toutes les pages, à toutes les lignes. Nous croyons l'avoir invinciblement établi : l'ardent et conséquent janséniste est un ennemi déclaré, un contempteur de la lumière naturelle et de la philosophie. Après avoir évoqué un tel adversaire, nous n'avons point hésité à le combattre, et à défendre contre ses attaques hautes et la lumière naturelle et la philosophie. Bien entendu» nous parlons de la vraie, de la bonne philosophie, de celle que la raison et le cœur révèlent et proclament de concert, qui se fait gloire de marcher à la suite du bien commun, qui explique et confirme toutes les grandes croyances du genre humain, et les épure au lieu de les détruire; cette philosophie pour laquelle Socrate est mort, que Platon a pour ainsi dire chantée, que l'Évangile a popularisée, et que Descartes a élevée à la hauteur d'une science régulière, en possession d'une méthode certaine et de principes éprouvés. Cette philosophie-là n'est point un système qui appartienne à tel ou tel homme : elle est l'universelle expression de la conscience et de l'histoire. Elle ne se perd pas en spéculations hasardées, qui brillent un jour pour s'éclipser le lendemain : elle repose sur un certain nombre de points fixes et en quelque sorte de dogmes toujours subsistants sous leurs formes diverses et changeantes des écoles partipartinières ; elle aussi, elle a sa foi perpétuelle. Elle n'emploie, il est vrai, que la lumière naturelle, mais elle en tire une souveraine évidence, qu'elle répète sur toutes

les grandes vérités, nécessaires et par conséquent acquiesçables à l'homme.

Est-il besoin de le répéter? Loin d'attaquer le christianisme, la philosophie que nous professons en est ralliée à la fois libre et sincère. Elle est trop sûre d'elle-même, de son principe immortel et de ses irrésistibles destinées pour ne pas faire de Tolontiers des avances à tout ce qui est beau, à tout ce qui est bien, à tout ce qui peut concourir avec elle au service de l'humanité et de la patrie.

## **LA PHILOSOPHIE DE PASCAL BT DB PORT-ROYAL**

### **PRÉFACÉ DE LA PREMIÈRE ÉDITION.**

Nous publions de nouveau sans y rien changer, le Rapport sur la nécessité d'une nouvelle édition des Pensées de Pascal, que nous avons lu cette année à l'Académie française et qui a paru successivement dans le Journal des Savants<sup>j</sup> avril-novembre, 1843.

Bossut<sup>e</sup> dans l'édition de 1779, avertit bien que le chapitre sur Montaigne et Epictète et celui sur la condition des grands sont tirés, l'un d'un entretien entre Pascal et Sacy<sup>e</sup> rapporté par Fontaine dans ses Mémoires, l'autre de discours adressés par Pascal au jeune duc de Roannez et publiés assez tard par Nicole. Mais ces deux morceaux exceptés<sup>e</sup> il n'y a pas un éditeur, il n'y a pas un critique qui se soit avisé de soupçonner que le texte reçu des Pensées ne fût pas le texte authentique de Pascal; tandis

qu'aujourd'hui, après notre travail, il reste péremptoirement démon-

## s DES PENSÉES DE PASCAL.

tré, que^ comparé au manuscrit autographe conservé à la bibliothèque du Roi^ ce texte^ jusqu'ici en possession d'une admiration religieuse^ n'est rien moins qu'une infidélité continuelle. En effets toutes les infidélités qu'il est possible de concevoir s'y rencontrent omissions, suppositions, altérations.

Les omissions les plus fortes viennent de Port -Royal dans la première édition de 1670, et elles ont leur source dans deux motifs très- légitimes, i» Gomme nous l'avons dit bien des fois S le loyal respect de la paix récemment imposée aux jésuites et aux jansénistes par le pape et par le roi, faisaient à MM. de Port -Royal, éditeurs des Pensées de Pascal, non -^seulement une nécessité, mais un devoir de ne rien laisser paraître qui rappelât les querelles anciennes : de là, la suppression forcée de tous les passages contre les jésuites, 2® MM. de Port-Royal, voulant faire avant tout de Touvrage de leur illustre ami un livre édifiant, en retranchèrent naturellement les pensées qui devaient leur sembler à eux-mêmes fausses ou équivoques, et d'un effet médiocrement salulaire sur les esprits et sur les âmes.

Mais les omissions ne sont pas le genre le plus grave d'altération que puisse éprouver un ouvrage posthume. Un temps vient où de nouveaux éditeurs rétablissent les passages omis. Ainsi Bossut a donné les tirades contre les jésuites que MM. de Port-Royal avaient dû supprimer, et nous- même nous publions pour la première fois, avec plusieurs passages contre les jésuites que

Bossut avait négligés, des pensées nouvelles sur la religion et sur la philosophie, qui achèvent de mettre en lumière le dessein de

Pascal. L'altération la plus dangereuse^ parce qu'elle ne peut être découverte et réparée que par une étude approfondie du manuscrit original^ c'est la supposition de passages^ conformes ou non conformes à la pensée de Tauteur^ mais qui ne sont pas sortis de sa plume; par exemple ici des propos de Pascal, recueillis plus ou moins exactement par ses amis et ses parents, et introduits par Bossut sans aucun avertissement dans le texte même; surtout ces additions incroyables que Port-Royal a faites de sa propre main, particulièrement dans le morceau célèbre sur la règle des paris appliquée à la question de l'existence de Dieu, additions maintenues par Bossut et qui changent entièrement le caractère de ce fragment tant de fois cité.

Heureusement ces suppositions^ sans être rares, ne sont pas très-nombreuses ; l'altération la plus déplorable est celle qui tombe à chaque page et presque à chaque ligne sur le style de Pascal, c'est-à-dire assurément sur ce qu'il a laissé de plus durable et de plus grand; car le penseur dans Pascal a des supérieurs^ mais l'écrivain n'en a pas.

Pascal est venu à cette heureuse époque de la littérature et de la langue où l'art se joignait à la nature dans une juste mesure pour produire des œuvres accomplies. Avant lui et après lui , cette parfaite harmonie, qui dure si peu dans la vie littéraire d'un peuple, ou n'est pas encore ou bientôt n'est plus. Avant Pascal, dans Descartes même, la nature est puissante^ mais l'art manque un peu ; et quelque temps après Pascal^ dès les premières années du xviii<sup>e</sup> siècle^ l'art paraît déjà trop ; la beauté de la forme commence à être recherchée pour elle-même, jusqu'à ce

moment fatal, marqué avec tant d'éclat par J.-J. Rousseau % où commence

## **Fbagnbnts UTTÉRAiBEs^ étuilo SUT le Style de Rousseau**

le règne de la forme et par conséquent sa décadence. Dans Pascal, comme dans tous ses grands contemporains^ et presque toujours encore dans la prose de Voltaire^ la forme n'est pas autre chose que le vêtement le plus transparent que prend la pensée pour paraître le plus possible telle qu'elle est^ créant elle-même l'expression qui lui convient^ qui n'ôte rien mais surtout n'ajoute rien à sa valeur propre. Plus tard vient la rhétorique avec son triste précepte d'embellir la pensée par l'expression. La vraie rhétorique a le précepte contraire, celui de renfermer sévèrement la parole dans les limites de la pensée et du sentiment. Pascal est l'écrivain peut-être du xvii\* siècle qui a le plus travaillé son style^ mais seulement pour lui faire dire ce qu'il avait dans l'esprit et dans l'ftme. Le sentiment, c'est-à-dire la pensée descendue jusque dans l'âme, tel est le trait distinctif ^ le grand côté de Pascal. A son début dans l'étude hasardeuse de la philosophie et de la théologie, Pascal n'a pu conquérir d'abord cette étendue et cette profondeur d'idées à laquelle Descartes lui-même, Bossuet et Leibniz ne sont parvenus qu'après tant de veilles et de méditations sans cesse renouvelées; mais tout ce que pense ce jeune géomètre, il l'emprunte à sa propre nature, à sa courte et sombre expérience de la vie, il le sent fortement et le rend de même. Les idées de Pascal ne sont point un jeu de son esprit; c'est le travail douloureux de son âme : elles le pénètrent, elles le consomment;

c'est la flèche de feu attachée à son flanc, et il soulage son mal en l'exprimant. Et encore, loin de s'épancher, comme les faibles<sup>^</sup> Pascal fait eflbrt pour se contenir; l'ardeur de son âme ne paraît qu'à travers la sévérité de son esprit. Oui« c'est par l'âme que Pascal est grand et comme homme et comme écrivain; le style qui réfléchit cette âme en a toutes les

qualités, la finesse, Tamère ironie, Tardente imagination<sup>^</sup> la raison austère, le trouble à la fois et la chaste discrétion. Que devait donc faire devant un style pareil un éditeur fidèle? Le recueillir avec religion, tel qu'on le trouvait déposé sur ces feuilles douloureuses.

Voilà ce que n'a pas fait Port- Royal soit Amauld et Nicole, soit Etienne Périer, soit le duc de Roannez; car qui peut aujourd'hui faire la part bien exacte de ces divers personnages dans rédaction des Pensées? C'est Etienne Périer qui a fait la préface, on le sait certainement; la tradition janséniste donne ensuite la plus grande part au duc de Roannez, et Amauld a dû surveiller le tout. C'est donc Port-Royal, dans ses meilleurs représentants, qui est vraiment le premier éditeur des Pensées. Or, Port-Royal était incapable de comprendre l'imagination de Pascal, les troubles de son cœur, les inquiétudes de sa raison, l'immortelle originalité de son style. Il a traité Pascal comme il avait fait SaintrCyran ; et après en avoir adouci souvent les pensées pour les rendre plus édifiantes, il en a sans aucun scrupule corrigé le style pour le rendre plus régulier et plus naturel, selon le modèle de style naturel et tranquille qu'il s'était formé. Port-Royal avait beaucoup d'esprit et souvent de la grandeur; il a donc laissé passer et l'esprit et la grandeur de Pascal; mais il a fait sans pitié main basse sur tout ce qui trahissait le plus profond de sa pensée et de son

ftme; et comme cette âme éclate à toutes les lignes que traçait la main mourante de Pascal, Port-Royal était condamné à tout corriger et à tout altérer. Aussi Tanalyse ne peut inventer un genre d'altération du style d'un grand écrivain que n'ait pas subi celui de Pascal entre les mains de Port-Royal. Il n'y avait pas ici de censure jésuitique à craindre; il n'y a pas eu d'autre censure

que celle de la médiocrité sur le génie ; nous TOulons parler ici du jeune Périier et du duc de Roannez; car il y a en vérité des altérations telles que nous n'avons pas le courage de les imputer à Arnauld et à Nicole. Il est très-probable qu'Arnauld et Nicole auront été consultés sur certaines pensées et sur le caractère édifiant qu'il convenait de donner au Uvre^ mais que pour les détails , c'est-à-dire pour le style^ Pascal aura été livré à son neveu et à M. de Roannez: aussi nous est-il arrivé mutilé et défiguré de toutes les manières. Nous avons donné des échantillons nombreux de tous les genres d'altérations, altérations de mots, altérations de tours, altérations de phrases, suppressions, substitutions, additions, compositions arbitraires et absurdes, tantôt d'un paragraphe, tantôt d'un chapitre entier, à l'aide de phrases et de paragraphes étrangers les uns aux autres, et, qui pis est, décompositions plus arbitraires encore et vraiment inconcevables de chapitres qui, dans le manuscrit de Pascal, se présentaient parfaitement liés dans toutes leurs parties et profondément travaillés.

Devant ces vices manifestes de Tédition de Port-Royal et de celle de Bossut, devant tant d'omissions, de suppositions, d'altérations, nous pouvons dire que la thèse qui fait le sujet de ce Rapport est aujourd'hui démontrée, à savoir : la nécessité d'une nouvelle édition des Pensées. Donnerons-nous un jour cette édition?



Nous n'osons en répondre; nous en avons du moins posé les fondements; nous l'avons préparée et comme prévenue: 1<sup>^</sup> en publiant les plus importantes pensées inédites qui se trouvaient encore dans le manuscrit autographe; 2<sup>o</sup> en rétablissant le vrai texte de Pascal sur les points les plus essentiels ; 3<sup>o</sup> en mettant à côté des altérations de toute espèce que nous signalions, grandes et petites, les leçons authentiques; 4<sup>\*</sup>  en donnant à part dans leur forme

vraie plusieurs grands morceaux de Pascal ; celui sur la règle des paris appliquée & l'existence de Dieu, celui sur les deux infinis de grandeur et de petitesse, la lettre entière adressée à madame Périer sur la mort de leur père, de laquelle ont été tirées les pensées célèbres sur la mort, les neuf lettres à mademoiselle de Roannez<sup>^</sup> dont une seule jusqu'ici était connue, plusieurs lettres nouvelles de Pascal et diverses pièces inédites ou de Pascal ou sur Pascal que nous ont fournies des manuscrits de la bibliothèque du Roi.

Mais<sup>^</sup> dira-t-on, tout cela n'est en réalité qu'un recueil de variantes. Nous en convenons très volontiers; nous ne nous croyons pas assez grand seigneur pour dédaigner la tâche modeste de restituer le vrai texte des Pensées de Pascal. Dans notre jeunesse<sup>^</sup> nous avons passé bien des nuits sur des variantes de Platon, et maintenant nous irions encore chercher bien loin des leçons nouvelles et authentiques du Misanthrope y de Polyeucte ou d'Alhalie. Quand la bonne langue s'en va, est-il donc sans utilité de recueillir pieusement les vestiges effacés de l'un des plus beaux monuments du grand langage du xvi<sup>^</sup> siècle? Nous ne nous en défendons pas : nous avons de la passion pour cette admirable langue que jadis l'Académie a contribué à fonder et qu'aujourd'

hui plus que jamais peut-être elle a le droit et le devoir de défendre, soit contre des importations opposées au génie national, soit contre des retours artificiels et maniérés à la langue du xvi<sup>e</sup> siècle^ efforts également impuissants pour simuler l'originalité, quand l'originalité ne peut être, aujourd'hui comme toujours, que dans des pensées nouvelles vivement senties et naturellement exprimées dans la langue de tout le monde, rappelée sans violence à celle des grands modèles.

Pour pousser à bout le scandale, nous ne nous sommes pas borné à recueillir des variantes de Pascal; nous avons dressé une sorte d'inventaire des locutions les plus remarquables qui se rencontrent dans les fragments cités, comme ont fait plusieurs éditeurs des classiques grecs et latins. Si cet humble exemple était suivi pour un certain nombre de nos classiques^ nous aurions enfin un dépôt fidèle du bon langage et le fondement nécessaire du Dictionnaire historique de la langue française confié à l'Académie.

En un mot, nous avons traité Pascal comme un ancien : telle est la pensée qui nous a guidé et soutenu dans ce travail ingrat.

Du moins voilà le texte des parties les plus importantes des *Penées* rétabli dans son intégrité, et à l'aide de cette restitution le dessein de Pascal rendu manifeste. Ce dessein, nous l'avons démontré dans ce Rapport, était d'accabler la philosophie cartésienne et avec elle toute philosophie sous le scepticisme pour ne laisser à la foi naturelle de l'homme d'autre asile que la religion. Or, en cela, l'adversaire des jésuites en devenait, sans s'en douter^ le serviteur et le soldat.

En effets dès que la philosophie cartésienne se lève, en dépit de toutes les précautions de Descartes, après quelques hésitations, les jésuites se décident à la combattre. Nous avons déjà fait voir\* la violence opiniâtre avec laquelle ils poursuivirent les disciples les plus irréprochables de Descartes et dans l'Université de Paris et dans l'Oratoire et dans leur propre sem, pendant plus de quarante années. Le sang ne coula point, il est vrai : le temps des supplices était passé, quoiqu'il ne fût pas bien loin. Le xvii« siècle s'ou;Fre par le

1. FaAGimrrs raiLosoPBiQOBS, Phiumopbib voDcai», De la persécth tûm du Carténanûmf,

bûcher de Bruno à Rome \*; et celui de Vanini à Toulouse \* précède de moins de vingt ans le Discours de la Méthode. A la fin du xvii\* siècle, la persécution fut moins cruelle^ mais bien dure encore. Tout enseignement de la doctrine cartésienne est interdit dès 1675 dans tous les collèges de rUniversité de Paris '. Les écoles de Rohault et de Régis sont fermées. L\*Oratoire est contraint, sous peine de périr^ de demander grâce à ses implacables ennemis \* ; et Thomme le plus distingué qu'ait eu^ au xym« siècle^ la compagnie de Jésus 9 le père André fa pleurer à la Bastille le crime inexpiable de n^avoir pas voulu traiter Malebranche d'athée'. Et pourquoi cet^e persécution? Était-elle dirigée contre tel ou tel principe particulier du cartésianisme? Non^ des dissentiments philosophiques n'expliquent point un tel acharnement. Était-elle inspirée par un attachement fanatique à la doctrine d'Aristote, par exemple aux formes substantielles; à Tétémité du monde^ à la corruptibilité de Tâme, à l'absolue séparation de Tunivers et de Dieu^ qui se connaît lui-même^ mais qui ne connaît pas son propre ouvrage et n'y prend aucun

intérêt\*? Nous ne le croyons pas. Les jésuites étaient attachés au péripatétisme parce que le péripatétisme était accepté^ à tort ou à raison, par la tradition et l'autorité ; et ils repoussaient le cartésianisme parce qu'il contenait en lui une hardiesse généreuse, le sen-

1. 17 février 1600. Voir la fameuse lettre de Schoppe, témoin oculaire^ dans les Acta litteraria de Stmve, 5« cahier, p. 64 ; et dans les Fragments de philosophie modriui^ rarticle intitulé : Vctnini ou la Philosophie avant Descartes.

a. FéYrier, 1619. Le Discours de la Méthode est de 1687.

5. Fragments de philosophie moderhb^ Persécution du Cartésianisme. 4. Ibid.

## **Esquisse d'une histoire de la philosophie^** **leç. VII**

timent énergique du droit et de la dignité de la pensée, c'est-à-dire tout un inonde nouveau. Les jésuites, qui étaient commis à la garde de l'ancien , devaient s'efforcer de prévenir et d'étouffer dans le cartésianisme celui qu'il ouvrait à rhuma<< nité. En apparence, c'est pour Âristote que combattirent les jésuites, mais en réalité c'est à la raison humaine qu'ils en voulaient, et tous les coups qui tomberait sur le cartésianisme étaient adressés à la philosophie elle-même. Dans le premier moment de la querelle, il s'agit encore d' Aristote et de Descartes : on les défend et on les attaque des deux côtés; mais bientôt Aristote et Descartes font place aux véritables acteurs de ce drame plus d'une foi^ tragique,

à savoir Tautorité et la raison, avec cette différence que dans cette lutte mémorable l'autorité attaquait la raison et allait la chercher jusque sur son domaine, tandis que la raison, loin d'attaquer, se défendait presque en suppliante, et réclamait seulement le droit de s'exercer dans ses propres limites et de faire usage de ses propres forces, ne fût-ce que pour reconnaître et établir plus solidement les justes droits de l'autorité.

Le savant évêque d'Avranches, Huet, l'ami des jésuites, qui mourut chez eux, leur donna sa bibliothèque, et les servit pendant toute sa vie, représente parfaitement ces deux faces de la guerre que la Société fit au cartésianisme. D'abord il l'attaque en lui-même; de là le livre célèbre : Censure de la philosophie cartésienne\*, livre que tous les ennemis de la philosophie nouvelle prônèrent et répandirent, et dont il y eut en peu d'années tant d'éditions. En 1694, il y en a déjà une quatrième sortie des presses de

1. Pétri Danielis Huetii, episcopi suessoniensis designât i, Censura philosophis cariesiaoS; Lutetia Parisior. 1689<sup>^</sup> in-ia.

rîmprimerie royale '. Ici tout semble dirigé seulement contre Descartes. Mais après la mort de Huet son secret lui échappa : on trouva dans ses papiers un écrit\*, non plus contre Descartes, mais contre la raison elle-même<sup>^</sup> non phis pour Aristote, mais contre toute espèce de dogmatisme<sup>^</sup> et par exemple dans Tanliquité grecque<sup>^</sup> devenue sous la plume du savant évêque le champ de bataille de la dispute, contre l'ancienne Académie pour la nouvelle, c'est-à-dire pour le pyrrhonisme. Voici le titre même du chapitre 45 qui termine et résume le livre 1<sup>^</sup> : On conclut de tout ce qui a été dit ci-dessus quHl faut douter et que e\*est le seul moyen d'éviter les erreurs. La hardiesse des Dogmatiques a pro-

duit une infinité d'erreurs. Les Académiciens et les sceptiques ^n'affirmant rien , ne peuvent se tromper, et ils sont les seuls qui méritent le nom de philosophes. Le livre 2\* explique quelle est la plus sûre et la plus légitime voie de philosopher. Et cette voie, c'est Tempirisme et la probabilité •. Voilà bien en philosophie le probabilisme de la théologie jésuitique. Et, chose merveilleuse, tout cela dans Huet aboutit à la Démonstration évangélique!

Le Traité philosophique de la foiblesse de C esprit humain est le modèle accompli, le code de cette espèce de

1. Pétri Dame lis Huetii, episcopi abrinensis , Censura philosophiaB cartesiauuj editio quarta, ancta et emendata, Parisiis, apnd Anisson^ typographiae régis praefectum, 1694, in-li.

2. Traité philosophique de la faiblesse de Vesprit humain, Amsterdam, 1721.

8. Traité philosophique de la faiblesse de r esprit humain^ liv. ii, chap. III. // n\*y a rien dans Ventendement qui n\*ait été dans les sens. Contre Platon, œntre Proclus, contre Descartes. — Ibid.y chap. iv, il faut croire les choses probables comme si elles étaient véritables. — Chap. V, règles du critérium de la probabilité^ à savoir; la sensation.

scepticisme un peu hypocrite qui ébranle toutes les vérités naturelles pour asseoir sur leur ruine la vérité révélée, comme si la vérité était contraire à la vérité, et qui met en avant le doute pour conduire par un détour au dogmatisme le plus absolu. Pascal appartient à cette école; lui aussi il a pour principe que le pyrrhonisme est le vrai\*; et bien d'autres déclarations de la même sorte ^ dont on voyait déjà quelque ombre dans les anciennes éditions, paraissent aujourd'hui à découvert dans les fragments nouveaux

que nous avons publiés. Pascal, comme Huet, combat Descartes; mais, comme Huet encore, c'est la philosophie même qu'il poursuit dans la philosophie cartésienne. Il est sceptique comme lui , et comme lui il se propose de conduire Thomme ^ la foi par la route du scepticisme. On eût fort étonné cet inflexible adversaire des jésuites, si on lui eût montré que toute son entreprise était celle de la Société. Mais ce qui, chez les jésuites, était habileté et calcul, est dans Pascal Tétat vrai de cette intelligence si forte, mais jeune, inexpérimentée, ardente et extrême. Même à part son génie, aux yeux de tout ami de rhumanité, Pascal est sacré par sa sincérité, par sa droiture, par les angoisses de sa pensée et de son âme; mais, il faut le dire aujourd'hui : jamais homme ne s'est plus contredit. En vérité, c'était bien la peine de défendre contre les jésuites et contre Rome, au nom de la liberté de la pensée, une erreur manifeste, à savoir la doctrine janséniste de la grftce poussée presque jusqu'à l'exagération de Luther et de Calvin \*, pour sacrifier ensuite la liberté de penser et la puissance légitime de la raison aux pieds

## **Rapport y 2« partie, etc**

de ces mêmes jésuites! o inconséquence de la passion! L'auteur des Provinciales est le héraut de l'esprit nouveau^ et Tauteur des Pensées en est Tadversaire! Aussi est-ce surtout aux Provinciales que le nom de Pascal demeure attaché; c'est de là^ c'est du courage avec lequel il prit en main une cause, bonne ou mauvaise en soi , mais injustement opprimée^ c'est de la mâle conviction qu'il opposa à ce scepticisme déguisé qui s'appelait le probabillisme^ c'est précisément de ce dogmatisme admirable du sens

commun et de la vertu que Pascal tire sa popularité. Le livre des Pensées^ qui n'est point achevé et qu'il ne publia pas lui-même Jeta incomparablement moins d'éclat. N'est-ce pas une remarque frappante et bien digne d'être méditée par tous les esprits sincères^ qu'aucun des grands docteurs du xvii<sup>e</sup> siècle n'ait loué les Pensées F Pascal n'entraîna personne dans la route où il s'était imprudemment engagé. En dépit de ses sarcasmes contre Descartes et contre la philosophie^ en dépit de son apologie du pyrrhonisme^ en dépit des arrêts du conseil et des lettres de cachet qui tombaient de toutes parts sur les partisans de la philosophie nouvelle^ tout le xvii<sup>e</sup> siècle a été cartésien^ pieux tout ensemble et philosophe^ amateur de la raison et respectueux envers la foi.

Contre Pascal nous pouvons invoquer d'abord Port- Royal^ qui n'a cessé d'être sagement favorable à Descartes et à la philosophie \*. La Logique est toute pénétrée de cartésianisme et respire l'esprit nouveau ^. Nicole a rassemblé

i. La Préface de la seconde édition confirme à la fois et modifie ce jugement.

2. La Logique se prononce très vigieusement contre le pyrrhonisme et contre Montaigne. Premier discours, elle combat avec force la maxime qu'il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait d'abord été dans les sens. Le chapitre premier de la I<sup>re</sup> partie est une défense de Descartes con-

#### ik DES PENSÉES DE PASCAL.

soigneusement et présenté avec une entière confiance tous ces arguments en faveur de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme qui paraissaient si méprisables à Pascal \*. Amauld commence sa carrière par une défense solide et judicieuse des Médi-



tations ^y et, dans sa vieillesse, il les défend encore et contre l'autorité égarée \* et contre Male-

tre Gassendi et coatre Hobbes. La 4« partie, de la méthode, est presque tout entière empruntée à Descartes, à ses ouvrages imprimés et même à un Traité manuscrit qui est incontestablement le Traité des régies pour conduire notre esprit dans la recherche de la vérité, inséré en latin dans les Opéra posthuma Cartesii, Amsterdam, 1711, et traduit pour la première fois en français, dans le tome XI de notre édition.

1. Discours contenant en abrégé les preuves naturelles de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme : « Je suis persuadé que les preuves naturelles ne laissent pas d'être solides et proportionnées à certains esprits; elles ne sont pas à négliger. Il y en a d'abstraites et de métaphysiques, comme j'ai dit, et je ne vois pas qu'il soit raisonnable de prendre plaisir à les décrier... Quelqu'efforts que fassent les athées pour effacer l'impression que la vue de ce grand monde forme naturellement dans tous les hommes, qu'il y a un Dieu qui en est l'auteur, il ne sauroit l'étouffer entièrement, tant elle a des racines fortes et profondes dans notre esprit... La raison n'a qu'à suivre son instinct naturel pour se persuader qu'il y a un Dieu. » Traité de la faiblesse de l'Homme : « On avoit philosophé trois mille ans durant sur divers principes ; il s'élève dans un coin de la terre un homme qui change toute la face de la philosophie et qui prétend faire voir que tous ceux qui sont venus avant lui n'ont rien entendu dans les principes de la nature. Et ce ne sont pas seulement de vaines promesses, car il faut avouer que le nouveau venu donne plus de lumière sur la connoissance des choses naturelles qu« tous les autres ensemble n'en avoient donné. »

a. Voyez parmi les objections aux Méditations cet écrit d'Arnauld, dont Descartes se montra si satisfait. C'est le premier écrit connu d'Arnauld, car il doit avoir été composé avant la publication même des Méditations, qui est de 1641, et par conséquent plusieurs années avant le Traité de la fréquente Communion, qui est de 1643.

3. On peut voir dans les Fragments de P. B. LosormB modbbne, un mémoire d'Arnauld, destiné à prévenir l'arrêt contre le cartésianisme<sup>^</sup> arrêté sollicité du parlement de Paris par la faculté de théologie, et dé-

branché \*. Dans sa longue polémique avec Fauter de la Recherche de la vérité <sup>^</sup> Arnauld s'appuie constamment sur la raison dans l'ordre des vérités naturelles; il se plaint que son illustre antagoniste a recours<sup>^</sup> par un cercle vicieux manifeste, à la révélation pour prouver l'existence de ce monde \*. A chaque ligne de cette grande polémique éclate

l'orgueil par l'arrêt burlesque de BoUeau, et peut-être aussi par cet excellent mémoire qui doit avoir été écrit vers 1675.

1. Des vraies et des fausses idées, Cologne, 1683. Voyez l'appendice au chapitre nrv, où Arnauld soutient contre Malebranche la clarté de la notion de l'Âme, d'après les principes de Descartes; et les chapitres xxv et xxvi, où il prend de nouveau la défense de la preuve cartésienne de l'existence de Dieu par l'idée de la perfection, contre les instances de Gassendi, et contre les interprétations détournées de Malebranche. — Enfin, en 1692, Arnauld n'hésite pas à exprimer sur le livre tant vanté de Huet une opinion qui est entièrement la nôtre. « Je ne sais pas ce qu'on peut trouver de bon dans le livre de M. Huet contre M.

Descartes, si ce n'est le latin ; car je n'ai jamais vu de si chétif livre pour ce qui est de la justesse d'esprit et de la solidité du raisonnement. C'est renverser la religion que d'outrer le pyrrhonisme autant qu'il fait. Car la foi est fondée sur la révélation, dont nous devons être assurés par la connoissance de certains faits. 11 n'y a donc point de faits humains qui ne soient incertains, s'il n'y a rien SUT quoi la foi puisse être appuyée. Or, que peut tenir pour certain et pour évident celui qui soutient que cette proposition, je pense, donc je suis, n'est pas évidente, et qui préfère les sceptiques à M. Descartes, en ce que ce dernier ayant commencé à douter de tout ce qui pouvoit parottre n'être pas tout à fait clair, a cessé de douter, quand il en est vfnu à faire cette réflexion sur lui-même : cogito, ergo sum ? au lieu, dit M. Huet, que les sceptiques ne se sont point arrêtés là, et qu'ils ont prétendu que cela même étoit incertain et pouvoit être faux; ce qui a été regardé par saint Augustin, aussi bien que par M. Descartes, comme la plus grande de toutes les absurdités; parce qu'il n'y a rien certainement doot nous puissions moins douter que de cela. 11 y a cent autres égarements dans le livre de M. Huet; mais celui-là est le plus grossier de tous. » Lettres d'Ârnauld, t. IU«. Voyez aussi un passage de la lettre Dcccxxx, sur le même sujet. — Rapprochez ce passage sur Nicole et ▲mauld de ceux de la Préface de la seconde édition.

St. Des vraies et des fausses idées, p. 824 et 333.

la confiance d\*Arnauld dans la raison humaine. Quand donc Pascal nous attaque^ nous pouvons lui opposer ses amis et ses maîtres^ Nicole et Arnauld.

Il en faut dire autant de toute Téglise de France. Je ne suis point surpris que Bossuet ni Fénelon n'aient jamais cité les Pen-

sées; car les principes de ces deux grands hommes et ceux de Pascal sont inconciliables. Il faut choisir entre eux et Pascal. Celui-ci est ennemi du cartésianisme et n'estime pas que toute la philosophie vaille une heure de peine. Fénelon et Bossuet ont étudié dès leur première jeunesse et n'ont cessé de cultiver pendant toute leur vie et jusqu'à leurs derniers moments la philosophie. Tous deux, loin de se faire une arme du scepticisme, le combattent partout; partout ils témoignent d'une admiration mesurée pour Descartes; ils en admettent l'esprit général et la méthode. Le Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même, le Traité du libre arbitre, celui de l'existence de Dieu, sont des livres admirables, où toutes les grandes vérités, et singulièrement celle de la divine providence, sont établies au nom de la raison et sur le fondement même des Méditations. Bossuet et Fénelon s'y déclarent ouvertement contre la maxime péripatéticienne et jésuitique tant célébrée par Huet : // n'y a rien dans l'entendement qui n'ait été introduit par la voie des sens, et contre cette autre maxime de la Compagnie, que toute certitude se réduit à la simple probabilité. Ils sont tous deux pour Platon contre Aristote; ils sont donc pour Descartes contre ses adversaires. Le Traité de l'existence de Dieu admet pleinement le doute méthodique, le je pense donc je suis et la démonstration de l'existence de Dieu par l'idée de la perfection \*. Fénelon suit Descartes jusqu'à son

1. Seconde partie : Démonstration de l'existence et des attributs de

brillant et téméraire disciple; il adopte toute la théorie des idées de Malebranche et la reproduit presque dans les mêmes termes, comme s'il eût ignoré le livre d'Amauld \*. Comment Fé-

nelon eût-il été un adversaire de la raison, lui qui la rapportant à son foyer éternel, la suivant et dans les lois de l'univers et dans les lois de la pensée, s'écrie avec enthousiasme: « O raison! raison! n'es-tu pas le Dieu que je cherche? » Bossuet, avec plus de mesure et

Dieu, tirée des idées intellectuelles, Chap. i. Méthode qu'il faut suivre dans la recherche de la vérité. Conclusion de ce chapitre : « Me voilà donc enfin résolu à croire (je ne je pense puisque je doute, et que je suis puisque je pense. » Chap. n. Preuves métaphysiques de l'existence de Dieu, Première preuve tirée de l'imperfection de l'être humain.,. Deuxième preuve tirée de l'idée que nous avons de l'infini. La méthode et la doctrine cartésiennes se retrouvent dans les Lettres sur divers sujets de métaphysique et de religion, écrites par Fénelon & la fin de sa vie ; chap. i : De la pensée.

1. Ibid. Chap. ii. Nouvelle preuve de l'existence de Dieu, tirée de la nature des idées. C'est tout à fait la théorie des idées et même la vision en Dieu de Malebranche.

8. Première partie. § 60. — Il est impossible de citer tous les passages où la raison de l'homme est présentée comme un reflet et un miroir de la raison divine et par conséquent distinguée des sens et de l'imagination et élevée au-dessus de tout scepticisme. Première partie. § 52 : « O que l'esprit de l'homme est grand! Il porte en lui

de quoi s'étonner. Jugeons de notre grandeur par l'infini immuable

qui est empreint au dedans de nous et qui ne peut jamais y être effacé.... § 54.... Outre l'idée de l'infini j'ai encore des no-

tions universelles et immuables qui sont la règle de tous mes jugements; je ne puis juger d'aucune chose qu'en les consultant^ et il ne dépend pas de moi de juger contre ce qu'elles me représentent. Mes pensées, loin de pouvoir corriger ou forcer cette règle, sont elles-mêmes corrigées malgré moi par cette règle supérieure, et elles sont invinciblement assojées à sa décision.... Cette règle intérieure est ce que je nomme ma raison. § 55. A la vérité^ ma raison est en moi, car il faut que je rentre sans cesse en moi-même pour la trouver; mais la raison supérieure qui me corrige dans le besoin et que je consulte n'est point à moi et elle ne l'est point partie de moi-même.... Ce maître est partout^

appuyé sur un bon sens que rien ne peut fléchir, et, à sa manière un disciple de la même doctrine dont il ne fuit^ selon sa coutume, que les extrémités\*. Ce grand esprit, qui peut avoir des supérieurs pour l'invoier^ mais qui n'a pas d'égal pour la gloire dans le sens commun^ s'est bien gardé de mettre aux prises la révélation et la philosophie : il a trouvé plus sûr et plus vrai de leur faire à chacune leur part^ d'en donner tout ce qu'elle peut donner de lumières naturelles^ pour les accroître ensuite des lumières surnaturelles dont l'Eglise a reçu le dépôt. C'est dans ce bon sens souverain^ capable de tout embrasser et de tout unir, qu'est la suprême originalité de Bossuet. Il fuyait les opinions particulières comme les pe\* tits esprits les recherchent pour le triomphe de leur amour^ propre. Lui, ne songeant point à lui-même et n'aimant que la vérité, partout où il la rencontrait il l'accueillait volontiers, bien assuré que si le lien des vérités d'ordres différents nous échappe quelquefois, ce n'est point un motif de fermer les yeux à aucune vérité. Si on voulait donner un nom d'école à Bossuet, selon l'usage du moyen âge, il faudrait l'appeler

ler le docteur infailible. Il n'est pas seulement une des plus hautes^ il est aussi une des meilleures et

et sa Toiz se fait eatecdie d'un bout de l'uniten à l'aotre à tooifi les hommes comme à moi. J 56. G^est elle qui fait qu'un sauvage du Canada pense beaucoup de choses conune les pMosophes grecs et romains les ont pensées.... Ū n\*y a point encore eu d\*homme sur la terre qui ait pu gagner ni sur les autres ni sur lui-même d'établir dans le monde qu'il est pins estimable d'être trompeur que d'être sincère, d'être emporté et malfaisant que d'être modéré et de foire du bien« § 57. Le maître intérieur et uniTersel dit donc toujours et partout les mêmes vérités pour corriger tous nos mensonges. » Nous nous arrêtons pour ne pas copier des pages entières; mais qu'il y a loin de cette philosophie et de cette morale à celles de Pascal et de llontaignel

des plus solides iûtelKgences qui tûtenX jamais; et ce gtand conciliateur a bien aisément ooncilié la religion et la philosophie^ saint Augustin et Desoartes> la tradition et la raison ^

1. Même alors qnB des disdples impradents de Descartes promettaient le maitre, en essayant d'expliquer à tort et à travers certains mystères du christianisme, même celai de la iranssnhstantiatioii, Bessnet, en repoussant et en déplorant ces aberrations^ respecte et défend la vraie doctrine de Descartes. Lettre à un diddplt du pèrt Maie^ branche : « Je vois nn grand combat se préparer contre TÉglise sons la nom de la philosophie cartésienne. Je vois naître de son sein et de ses principes^ à mon ami mal entendus, phis d'nne hérésie; et je prévois que les oonséqne-noes qu'on en tire contre les dogmes qu'ont tenus nos pères la vont rendre odieuse, et feront perdre à l'Église tout le fruit qu'elle en ponvoit espérer pour établir dans Tesprit des philosophes la

divinité et l'immortalité de Fême. » Le Traité de la connoissance de Dieu et de soi-même est tout rempli de propositions cartésiennes. Le point de départ de la philosophie est la connaissance de l'homme. La sensation est l'occasion, mais non pas le fondement de la connaissance. C'est par l'entendement seul que nous connaissons les rapports<sup>^</sup> l'ordre et la beauté des choses. Voici des propositions tout à fait semblables à celles de Fénelon que nous avons citées : « Comme l'entendement ne la fait pas (la vérité), mais la suppose, il s'ensuit qu'elle est éternelle, et par là indépendante de tout entendement créé.... Toutes ces vérités subsistent indépendamment de tous les temps; en quelque temps que je mette un entendement humain, il les connaît; mais en les connaissant, il les trouvera vérités, il ne les fera pas t<sup>^</sup>les.... <sup>^</sup> je cherche maintenant où et en quel sujet elles subsistent éternelles et immuables comme elles sont, je suis obligé d'avouer un être où la vérité est éternellement subsistante et où elle est toujours entendue; et cet être doit être la vérité même C'est donc en lui, d'une certaine manière qui m'est incompréhensible, c'est en lui, dis-je, que je

vois ces vérités éternelles. Il y a nécessairement quelque chose qui

est avant tous les temps et de toute éternité, et c'est dans cet éternel

que ces vérités éternelles subsistent; c'est aussi là que je les vois

Ainsi nous les voyons dans une lumière supérieure à nous-mêmes; et c'est dans cette lumière supérieure que nous voyons si nous faisons



bien ou mal Là donc nous voyons avec toutes les autres vérités les

T^les invariables de nos mœurs. L'homme qui voit ces vérités par ces vérités se juge lui-même et se condamne quand il s'en écarte; ou

Nous avons beau chercher dans tout le xyh\* siècle^ notis ne trouvems pas un seul grand évoque^ un seul grand écrivain qui ait pensé différemment. Le cardinal de Richelieu, qui fut un théologien très-solide avant d'être un grand homme d'État, n'hésite pas à appliquer la lumière naturelle à la recherche et à la démonstration des vérités naturelles, et il a dit avec

plutôt œ sont oes vérités qni le jogent... Ces vérités éternelles que toat enteDdement aperçoit toujours les mêmes, par lesquelles tout entendement est réglé, sont quelque chose de Dieu, ou plutôt sont Dieu même. »

Le paragraphe 6 du chapitre iv a pour titre la maxime même sur laquelle est fondée la démonstration cartésienne de l'existence de Dieu : « L^âme oonnatt par l'imperfection de son intelligence qu'il y a ailleurs mie intelligence parfaite. » Après avoir achevé toutes les preuves de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme par la seule philosophie, Bossuet conclut ainsi : « Ces raisons sont solides et inébranlables à qui les sait pénétrer. » De même dans le Traité du libre arbitre, c'est par la raison seule qu'il résout toutes les difficultés. Chap. u, que cette liberté est dans l'homme^ et que nous œnnoissons cela naturellement, « Je dis que la liberté ou le libre arbitre est certainement en nous et que cette liberté nous est évidente : 1« par l'évidence du sentiment et de l'expérience; V par l'évidence du raisonnement; 30

par l'évidence de la révélation. » L'accord de la foi et de la raison est ici manifeste. Chap. m, que nous connaissons naturellement que Dieu gouverne notre liberté et ordonne de nos actions. Chap. iv, que la raison seule nous oblige à croire ces deux vérités<sup>^</sup> quand même nous ne pourrions trouver le moyen de les accorder ensemble. Même en parlant de la création sans aucune matière préexistante, Bossuet dit • a Nous connaissons clairement toutes les vérités que nous venons de considérer; c'est renverser les fondements de tout bon raisonnement que de les nier. »

Dans la première Élévation il reprend la preuve cartésienne de l'existence de Dieu par l'idée de la perfection : « Pourquoi Dieu ne seroit-il pas? Est-ce à cause qu'il est parfait, et la perfection est-elle un obstacle à l'être? Erreur insensée ! au contraire, la perfection est la raison d'être... » Enfin Huet lui-même nous apprend dans ses Mémoires que Bossuet reçut très-peu favorablement la censure de la philosophie car<sup>^</sup> tésienne et Tabbé Ledien, secrétaire de Bossuet, dit expressément qu'il mettait le Discours sur la méthode au-dessus de tous les ouvrages de son siècle.

L'entière approbation de l'Église et de son siècle : Il n'est pas seulement vrai qu'il y a un Dieu mais il est de la foi que la lumière de la nature nous enseigne\*. Le cardinal de Retz n'est point une très grande autorité ecclésiastique; mais c'était un esprit du sens le plus ferme, et quand sur la fin de sa vie, dans sa solitude de Commercy, il s'occupait de sérieuses études, il se prononça pour la philosophie cartésienne '. Celui que le pape Urbain VIII appela l'apôtre du verbe incarné , est aussi celui qui suscita Descartes, lui mit la plume à la main, et recommanda ses écrits aux saints prêtres qu'il rassemblait. Le cardinal de Bérulle est assurément l'homme qui a le plus fait pour le cartésianisme en lui

donnant rOratoire'. Nous l'avons déjà dit : l'Oratoire a manqué de succomber par fidélité à Descartes et au vœu de son illustre fondateur; et cependant quelle réunion choisie d'esprits excellents et bien cultivés en tout genre d'études ! Sur ce fond si pur se détache Malebranche, excessif et téméraire, nous ne craignons pas de le dire, mais toujours sublime, n'exprimant qu'un seul côté de Platon , mais l'exprimant dans une fime toute chrétienne et dans un langage angélique. Malebranche, c'est Descartes qui s'égare, ayant trouvé des ailes divines et perdu tout commerce avec la terre\*.

i. De ia perfection du chrétien, ch. xlt.

S. Voyez dans les FRAGimrrs de philosophib uodexke, rartide intitulé : Le Cardinal de Retz, cartésien.

8. Baillet, dans la vie de Descartes, liv. %, chap xiv 9, raconte en quelles circonstances le cardinal de Bëmlle connnt les desseins philosophiques de Descartes, et quels encouragements il leur donna. Ce furent les Pères de Gondren^ Gibieuf et de Laharde qui introduisirent parmi leurs confrères le goût de la nouvelle philosophie. Voyez le Père Taharaud dans son Histoire de Pierre de Bérulle, Vans, 1817, t. II, p. 187, et dans la Biographie universelle , article BômUe.

4. Partout Malebranche rend témoignage à Descartes, et le défend

tl DES PENSÉES DE PASCAL.

Dans le xTin\* siècle nous voyons trois grands sceptiques^ Bayle, Hume^ Voltaire, mais ces trois personnages ne pas\* aaient pas jusqu%i pour des serviteurs de la religion. Parmi ceux

qui vinrent alors au secours de la foi chancelante^ nul n'a songé à lui donner pour appui le scepticisme. MM. les cardinaux de PoUgnac\* et Gerdil ' ne sont pas des théolo-

ontia ses ennemis. Becherehe de la vérité, Vkt i« ^ chap. n : « M. Des\* cartes a pnmTédémonstratiTement l'existence d'un Dieu, rimmortalité de nos âmes^ plusieurs antres questions métaphysiques^ un très-grand nombre de questions de physique, et notre siècle hïi a des obligations infinies poor les vérités qnll nons a découTertes. » Snr l'accord de la la foi et de la raison; Entretien sur la métaphysique : « Je ne créârai jamais que la vraie philosophie soit opposée à la foi... La yérité nons parle de diverses manières; mais certainement elle dit toujours la même chose, n ne faut donc point opposer la philosophie à la religion« si o8 n'est la fausse philosophie des payens... » « Nons sommes tous raisonnables et essentiellement raisonnables; et de prétendre se dépouiller de sa raison comme on se décharge d\*un habit de cérémonie, c'est se rendre ridicule, et tenter inutilement llmpossible. » Traité de morale : «Mais, diVon^la raison est corrompue; elle est sujette 4 renenr; U faut qu'elle soit soumise à la foi; la philosophie n'est que la servante; il faut se défier de ses lumières : perpétuelles équivoques!... La raison doit toiig^'^iuv être la maHresse; Dieu même la suit. L'intelligence est préférable à k foi : car la foi passera; mais l'intelligence subsistera éternellement... La foi sans intelligence, je ne parle pas id des mystères dont on ne peut avoir d^dée claire; la foi, dis-je, sans aucune lumière, si cela est possible, ne peut rendre solidement vertueux. C'est k lumière qui perfectionne l'esprit et qui règle le cœur. » 1. L'Anti-Lucrèce est fondé en grande partie sur le cartésianisme. Il défend Descartes contre Newton et contre Locke. Au vni« livre sont les vers célèbres :

Ono nomîne dicim Natn» g«iii!n&, patria deaaf ao deeni ari  
Garteânmm nostri.

t. Voyez patienlièrement l'immatérialité de l'âme démontrée,  
con<sup>^</sup> Ifv Jf . Locke, avec de nouvelles preuves de l'immatérialité  
de Dieu et de l'âme tirées de l'Écriture, des Pères et de la raison.  
Turin, 1747. Gomme Amauld avait appuyé la maxime carté-  
sienne. Je pense, donc je sois, sur l'autorité de saint Augustin, de  
même Geidil i<sup>^</sup>puie sur

#### PRÉFAGS DE LA PREMIÈRE ÉDITION. t8

giens de la force de Bossuet et d'Arnauld, mais ce sont Wco?e  
les ipeilleirs défeof<sup>^</sup>eors de l'Église au xviii<sup>e</sup> siècle<sup>^</sup> et to<sup>«3</sup> les  
deux appwtiennent à l'école cartésienne.

Sainl<sup>^</sup>ulpice n'est point suspect. Si Port-Royal est plus grand  
si l'Oratoire est plus instruit<sup>^</sup> Saint-Sulpice est plus sage. C'est  
après tout la plus saine école de théologie qu'il y ait eu en  
France\* Voit-on que Saint-Sul{Hoe ait proscrit le cartésianisme  
et la philosophie f son plus brillant élève<sup>^</sup> 9fm élève avoué et  
chéri est le cartésien Fénelon. Et de nos jours encoire, nous avons  
vu<sup>^</sup> nous avons connu dans notre jeunesse un pieux et savant  
supérieur de Saint-Sulpice<sup>^</sup> en même temps conseiller de l'Uni-  
versité, qui croyait suivre la tradition de l'ordre et du grand  
siècle en professant et en recommandant l'ordre de la foi et de  
la raison. Loin d'être un adversaire de Descartes, M. Tabbé Éme-  
ry en était un ad-

an pasisgs de saint Basile la démonstration de l'existence de  
Dieu par son id<sup>^</sup>e<sup>^</sup> p. SIS : a II est étonnant que la prévention  
contre le père de la nouvelle philosophie ait tant pénétré dans l'esprit  
de quelques docteurs chrétiens que, par attachement à leurs pré-

jugés et à leurs errears philosophiques qu'il a combattues «avec tant de force et dont il a enfin triomphé si glorieusement, ils n'aient pas craint de l'accuser d'impiété pour avoir fourni à la religion une nouveauté invincible Contre les athées, en ajoutant aux preuves qu'on avait déjà de l'existence de Dieu une démonstration si heurteuse et si lumineuse que jusqu'ici on n'a rien su y opposer que d'absurde et de puéril. Quelle gloire pour ce grand philosophe que les premiers principes, sur lesquels il établit sa métaphysique dans ses Méditations, servent aussi de fondement inébranlable aux deux vérités capitales de la religion, l'existence de Dieu et l'immatérialité de l'âme ! » Gerdil prend encore plus ouvertement et plus en détail la défense de Descartes dans la dissertation intitulée : Incompatibilité des principes de Descartes et de Spinoza. Dans un autre ouvrage, Histoire des sectes des philosophes l'illustre cardinal s'exprime ainsi sur Descartes : « Quelque grand qu'il soit par tant de sciences découvertes, il l'est encore plus par sa Méthode et ses Méditations. Ce sont des chefs-d'œuvre de raison et des ouvrages dignes de l'antiquité. »

mirateur éclairé. Son dernier ouvrage est un choix de morceaux classiques de Descartes en l'honneur commun de la religion et de la philosophie \*. Ce digne prêtre ne s'était pas fait scrupule de donner aussi des Pensées de Leibniz; et Leibniz c'est Descartes avec un demi-siècle de progrès en tout genre. Descartes élevé à la plus haute puissance dans un esprit d'une trempe différente mais non pas inférieure, tout aussi inventif, tout aussi original, mais plus étendu et plus vaste. Si Bossuet est éclectique à son insu, Leibniz Test, le sachant et le voulant : nous voilà, ce semble, en assez bonne compagnie, sans parler de Platon le véritable père de l'éclectisme. L'ouvrage qui portera le nom de Leibniz à la dernière postérité, la Théodicée n'est autre chose qu'une

collection de divers écrits àxmi l'objet commun est la conformité de la raison et de la foi '.

Dans Sunt-Sulpice, et à côté même de M. l'abbé Émery, nous pouvons invoquer aussi l'homme de notre temps qui a jeté l'éclat de son nom sur cette congrégation modeste, H. l'abbé Frayssinous, évêque d'Hermopolis, qu'on n'accusera pas d'avoir été médiocrement attaché à l'église, et

t. Petuéei deDeicartessur la religion et la maraie, 19ii. Le disoonrs préliminaire est une apologie complète et régulière de Descartes. Le savant éditeur est même contre Pascal dans la question obscure si Descartes avait réellement conseillé à Pascal l'expérience de la pesanteur de l'air, n défend aussi Descartes d'avoir préparé la voie à Spinoza.

S. Ssprit de Leihnitz^ ou recueil de pensées choisies sur la religion^ la morale, rhistoire, laphilowphie, etc., extraites de toutes ses œuvres latines et françaises; Lyon, 177t ; S volumes; seconde édition en 1 783; en 1819, Exposition de la doctrine de Leibnitz sur la religion, suivie de pensées extraites des ouvrages du même auteur.

8. Cest même le titre particulier d'un de ces écrits : Discours de la conformité de la foi avec la raison. Essais de théodieée, l'« édition, Amsterdam, 1710, et nouvelle édit(m, par le chevalier de Jaucourt, Amsterdam^ 1747.

qui^ dans ses solides conférences, n'a cessé de poursuivre le grand objet que se sont constamment proposé les théologiens les plus autorisés, Talliance d'une saine philosophie et d'une religion éclairée ^

Ainsi, nous pouvons le dire sans crainte d'être démentis, l'entreprise de Pascal est condamnée par la pratique de toute l'église de France, par les plus grands théologiens et les plus saints prêtres, par les ordres les plus différents; et, pour qu'il n'y manque rien, elle est condamnée par les jésuites eux-mêmes. Les jésuites, en effet, après avoir tant combattu et tant poursuivi le cartésianisme, ont fini par l'absoudre, par le vanter même, et le plus bel éloge de Descartes au xvm<sup>e</sup> siècle est de la main d'un jésuite, le père Guénard \*.

Cependant, tandis qu'au début du xix<sup>e</sup> siècle, M. de Chateaubriand séduisait au christianisme l'imagination et le bon goût par le charme des beautés nouvelles qu'il y découvrait, tandis que l'abbé Frayssinous, à Saint-Sulpice, développait

1. Défense du Christianisme ou Conférences sur la Religion. Paris, 1815, 3 volumes. Le 1<sup>er</sup> volume est comme un traité de philosophie, où sont établis par la pure raison et sur la foi du genre humain l'existence de Dieu, la spiritualité de l'âme, la liberté naturelle, le libre arbitre et l'immortalité de l'âme. A ce livre judicieux nous nous plaisons à joindre un autre écrit de la même école et marqué du même caractère, la dissertation dont M. l'abbé Gosse- lin a orné son édition aujourd'hui classique des œuvres de Fénelon, dissertation où il examine et apprécie Fénelon comme métaphysicien, comme théologien, comme écrivain. La première partie, Fénelon considéré comme métaphysicien, semble écrite avec la plume même de M. l'abbé Émery. Il est impossible de défendre avec plus de sens et de mesure la méthode et la philosophie de Descartes. Voyez encore différents écrits du cardinal de La Luzerne, entre autres : Dissertation sur l'existence et les attri-



buts de Dieu. — Dissertations sur la spiritualité de l'âme et sur la liberté de l'homme. Langres, 1808.

9. Discours sur l'esprit philosophique couronné par l'Académie française en 1755.

DE PENSÉES DE PASCAL.

Un nombreux auditoire le thème favori de l'école gallicane, l'obéissance convenue à la raison; tandis qu'une philosophie généreuse, sortie du sein de l'Université, disputait le terrain au matérialisme et à l'athéisme et s'efforçait de réhabiliter parmi nous la tradition cartésienne» épurée et vivifiée par la lumière de notre siècle, survint un homme qui, au lieu de poursuivre en commun l'œuvre réparatrice, la changea tout à coup en une réaction violente, esprit vigoureux mais extrême, précipitant avec l'aveuglement de la logique dans toutes les conséquences d'un principe, ne s'arrêtant qu'au fond de l'erreur, en sortant pour s'élancer encore dans une route opposée avec la même ardeur et le même aveuglement, à la fois obstiné et mobile, et toujours excessif, dédaignant ce que la plupart des hommes adorent, le plaisir et la fortune, n'ayant d'autre passion que la renommée de son nom et le bruit de ses systèmes, non pas le saint Bernard, mais le J.-J. Rousseau de notre siècle. Tel est l'homme qui reprit un jour l'entreprise abandonnée de Pascal et de Huet, en croyant l'inventer, et qui s'imagina rendre un service décisif à l'église et terminer d'un coup toutes les querelles en supprimant l'un des deux principes qu'il s'agissait de mettre d'accord. M. l'abbé de Lamennais attaqua tout dogmatisme; il ne distingua plus, comme on l'avait fait jusqu'ici, entre la bonne et la mauvaise, entre la vraie et la fausse philosophie; toute philosophie lui devint fausse et mauvaise par

cela seul qu'elle s'afuyait sur la raison et prétendait à une certitude qui lui fût propre : toute certitude releva de Tautorité, laquelle n'eut plus d'autre fondement qu'elle-même, étant parce qu'elle est et tant qu'elle ' est. H. de Lamennais, c'est Pascal réduit en système \$ c'est l'auteur de la Censure de la phUoeophie cartésienne et du

Trotté philoiophique de la faibUae de Vesprit humain, moîDs savant et moins méthodique^ mais passionné^ mais véhément, armé à la fois de la logique de fer du CotUrat social et de la rhétorique enflammée de VHéloUe. La doctrine nouvelle^ n'admettant qu'un seul principe^ Tautorité^ avait tout Téclat des systèmes exclusifs; elle séduisit et entraîna les faibles. Elle se liait d'ailleurs à toute l'entreprise du parti rétrograde et violent qui a perdu la restauration. Depuis 1830, Tardent soldat de Tautorité est devenu un des apôtres de la démocratie. La monarchie représentative, qui lui paraissait autrefois la licence constituée, lui est aujourd'hui une tyrannie insupportable. M. de Lamennais est républicain en politique, et son point de départ en philosophie n'est plus la révélation , mais la raison ^ L'ancien abbé de Lamennais n'est plus, mais sa première doctrine demeure; cette doctrine a pénétré dans le deigé : l'église de France, dans sa jeune milice, en a reçu une impression funeste. L'église a rejeté M. de Lamennais, mais elle a retenu, sinon tout son système, du moins l'esprit qui l'animait. C'est M. de Lamennais qui le premier a attaqué la philosophie moderne dans Descartes son père; le branle une fois donné, tout le monde a suivi, et il n'y a pas aujourd'hui de feuille prétendue religieuse qui ne déclame k perte de vue contre Descartes et contre la philosophie. Qu'est-ce en effet que toutes ces attaques qui toinbent chaque jour sur ce qu'on appelle la philosophie de l'Uni\*

1. Esquisse (Tune philosophie, 8 roi. Paris^ 1840. Tome I\*'^  
 Préface : « La philosophie a sa racine dans notre nature^ et c'est  
 pourquoi on ne peut en assigner le commencement Contemporaiiie de Thomms^ elle n'est qae F exercice même de sa raison...  
 » Gela n'empêche pas qa\*on ne rencontre dans YESquisse heancoap de propositions qni rappellent le livre de f Indifférence.  
 Denx esprits contraires y sont sans cesse aux prises, st ponr les  
 «ooQito U (itiidxui un tpwsiàm wvrage.

versUéy sinon le contr&<x>up et Técho monotone de la vieille  
 polémique du livre de P indifférence ? On n'a inventé qu'un seul  
 mot nouveau^ celui de panthéisme; et voici toute la variante qui  
 a été faite à Targumentation de M. de Lamennais. H. de Lamennais  
 disait : Toute philosophie qui veut être conséquente aboutit  
 au scepticisme; on nous dit aujourd'hui : toute philosophie qui  
 part de la raison (et on appelle cela le rationalisme) conduit nécessairement  
 au panthéisme, c'est-à-dire à Tidentification de Dieu et du monde,  
 c'est-à-dire encore au matérialisme et à l'athéisme ; témoin mes amis  
 et moi, auxquels^ j'en demande pardon à ces messieurs, il faut qu'ils  
 joignent^ s'ils veulent être conséquents eux-mêmes, tous les  
 grands personnages cités tout à l'heure, et qui tous dans l'ordre  
 philosophique ne s'appuient que sur la raison. Mais à qui^ de grâce,  
 fera-lron accroire que mes amis et mœ nous confondions le monde  
 et Dieu, comme Volney et Dupuis, et que nous soyons devenus les  
 tardifs adorateurs de cette religion de l'univers-Dieu que nous  
 avons combattue à outrance pendant toute notre jeunesse!

Parlons sans détour : Qu'est-ce que le panthéisme? Ce n'est  
 pas un athéisme déguisé, comme on le dit; non, c'est un athéisme  
 déclaré. Dire, en présence de cet univers si vaste, si beau, si ma-

gnifique qu'il puisse être : Dieu est là tout entier, voilà Dieu, il n'y a pas d'autre; c'est dire aussi clairement qu'il est possible qu'il n'y a point de Dieu, car c'est dire que l'univers n'a point une cause essentiellement différente et distincte de ses effets. Et c'est à nous qu'on ose imputer une pareille doctrine!

Les rapports qui unissent la création et le créateur composent un problème obscur et délicat dont les deux solutions extrêmes sont également fausses et périlleuses : ici un Dieu tellement passé dans le monde qu'il a l'air d'y être

absorbé; là un Dieu tellement séparé du monde que le monde a l'air de marcher sans lui : des deux côtés égal excès ^ égale erreur. Dieu est dans le monde toujours et partout; de là ^ avec l'éternité et la durée, l'ordre et les beautés de ce monde qui viennent de Dieu ^ mêlées des imperfections inhérentes à la créature; car, tout immense qu'il est ^ ce monde est fini en soi ^ comparé à Dieu qui est infini; il en manifeste ^ mais il en voile aussi la grandeur ^ l'intelligence ^ la sagesse. L'univers est l'image de Dieu, il n'est pas Dieu; quelque chose de la cause passe dans l'effet ^ elle ne s'y épuise point. L'univers même est si loin d'exprimer Dieu tout entier ^ que plusieurs des attributs de Dieu y sont couverts d'une obscurité presque impénétrable et ne se découvrent que dans l'âme de l'homme. L'univers, c'est la nécessité ^ c'est l'étendue ^ c'est la division, c'est une puissance qui agit sans se connaître et qui ne veut rien de ce qu'elle fait; mais l'âme humaine est libre; elle est une, simple, identique à elle-même sous la diversité harmonieuse de ses facultés; elle se connaît et connaît tout le reste; elle conçoit la vertu et quelquefois elle l'accomplit; elle est capable d'amour et de sacrifice. Or, il répugne que l'être qui est la cause première de cette âme ^ possède moins qu'il n'a donné, et

n'ait lui-même ni personnalité^ ni liberté, ni intelligence , ni justice, ni amour. Ou Dieu est inférieur à l'homme, ou il possède tout ce qu'il y a de permanent et de substantiel dans l'homme, avec l'infinité de plus.

Cette déclaration est suffisante à l'équité et à la bonne foi ; mais elle ne l'est pas au besoin d'accuser et à la passion de nuire.

On persistera à répéter^ d'après une ou deux phrases écrites il y a une vingtaine d'années, et détournées de leur sens naturel, que nous n'admettons qu'une seule substance^

#### DES PENSÉES DE PASCAL.

que l'âme est nécessairement un mode de cette substance, et qu'ainsi nous sommes bien réellement panthéiste et fataliste. Mais comment pouvons-nous (lire de l'âme humaine au mode de Dieu, nous dont la première maxime de psychologie et d'ontologie tout ensemble est que l'âme de l'homme a pour caractère fondamental d'être une force libre, c'est-à-dire une substance, la notion de substance étant développée dans celle de force, comme nous l'avons si souvent démontré avec M. de Biran et d'après Leibniz ? Ou contestez cette démonstration , qui est le principe de toute notre philosophie, ou cherchez un autre fondement à votre accusation. Nous avons poussé si loin la liberté de l'homme, que nous en avons tiré une politique profondément libérale, que nous recommandons à votre attention. A nos yeux, comme à ceux de Leibniz, le monde extérieur lui-même est composé de forces, par conséquent de substances. Si donc nous avons parlé quelque part de Dieu comme de la seule substance, du seul être qui soit, n'est-il pas évident que nous avons voulu marquer fortement par là, à la manière des platoniciens et de plusieurs pères de l'église y la

substance et l'essence éternelle et absolue de Dieu en opposition à notre existence relative et bornée \* ? Plus d'une fois nous nous sommes plaint que le xvii<sup>e</sup> siècle et le cartésianisme lui-même avaient excédé, en attribuant trop à l'action de Dieu et en ne respectant pas assez la puissance personnelle de l'homme, la force volontaire et libre qui le constitue. Et voilà qu'on nous attribue cette mysticité sublime de Malebranche qui substitue l'action divine à

1. Voyez, pour de plus grands détails, Faguet's philosophiques, PHILOSOPHIE contemporaine; Avertissement de la 3<sup>e</sup> édition; toute la I<sup>re</sup> série de nos cours de 1815 à 1820 ; enfin, dans la II<sup>e</sup> série, le tome I<sup>er</sup>, appendice à la 5<sup>e</sup> leçon, note 8.

Malgré le lionisme l'Étrange fétichisme d'aujourd'hui que celui de Malebranche qui considérait à sacrifier l'homme à Dieu. C'est si bien plutôt là un théisme exagéré et pourtant nous n'avons pu hésiter à le combattre et à faire voir dans tous nos écrits que l'homme et la nature sont des forces douées d'une activité qui leur est propre, que l'âme humaine est une force libre autant qu'intelligente, qu'à ce double titre elle a conscience d'elle-même, se reconnaît des droits et des devoirs et la responsabilité de tous ses actes. On ne manquera pas de répliquer que, à nous ne détruisons pas Dieu nous le méconnaissons en lui refusant la liberté puisque nous tenons la création comme nécessaire. Entendons-nous. Il y a donc deux sortes de nécessités la nécessité physique et la nécessité morale, il ne peut être question ici de la nécessité physique de la création car dans cette hypothèse Dieu disons-le pour la centième fois serait sans liberté c'est-à-dire au-dessous de l'homme. Reste donc la nécessité morale de la création. Eh bien! nous avons retiré jus-

qu'à cette expression^ par cela seul qu'elle peut paraître équivoque et compromettre la liberté de Dieu. Et quant à celle de convenance souveraine que nous y avons substituée^ nous répéterons ici l'explication que nous en avons donnée % et qu'une triste habileté vous a toujours fait supprimer. Je suis libre ^ c'est là pour moi une démonstration invincible que Dieu l'est et

1. Voyez Ebquuse d'unb msTonui db là raiLosoPHii, xi« leçon sur S^iiMna et Malebranche^ et dans les Fbaqiients philosophiques, pbi- LosopniB HODEBHs, l'article snr la Correspondance de Mairan et de Malebranche et le Mémoire sur les rapports du cartésianisme et dn spi-

% Avertissement de la 8« édition des Fbâghbnts» et II\* série de nos oours^ t. I«ry appendice à la 5« leçon^ note a : Du vmi sens dans lequel U faut entendre la nécessité de la création.

possède toute ma liberté en ce qu'elle a d'essentiel^ et dans un degré suprême^ sans les limites qu'imposent à ma nature la passion et une intelligence bornée. La liberté divine ne connaît pas les misères de la mienne, ses troubles , ses incertitudes; elle s'unit naturellement à l'intelligence et à la bonté divine. Dieu était parfaitement libre de créer ou de ne pas créer le monde et l'homme^ tout autant que je le suis de prendre tel ou tel parti. Gela est-il clair, dites-moi, et me trouvez-vous assez explicite sur la liberté de Dieut Mais voici le nœud de la diflSculté : Dieu était parfaitement libre de créer ou de ne créer pas , mais pourquoi a-t-il créé? Dieu a créé parce qu'il a trouvé la création plus conforme à sa sagesse et à sa bonté. La création n'est point un décret arbitraire de Dieu^ comme le voulait Okkam; c'est un acte parfaitement libre en lui-même sans doute^ mais fondé en raison: il faut bien accorder cela. Puisque Dieu s'est décidé à la créa-

tion, il l'a préférée, et il l'a préférée parce qu'elle lui a paru meilleure que le contraire. Et si elle a paru meilleure à sa sagesse, il convenait donc à cette sagesse, armée de la toute-puissance, de produire ce qui lui paraissait le meilleur. Voilà notre optimisme : accusez -le tant que vous le voudrez d'athéisme et de fatalisme, vous ne pouvez porter cette accusation contre nous sans la faire également tomber sur Leibniz, sans parler de saint Thomas et de bien d'autres, et nous consentons à être fataliste et athée comme Leibniz. Le Dieu qui m'a fait pouvait assurément ne pas me faire, et mon existence ne manquait point à sa perfection. Mais; d'une part, si, créant le monde, il n'eût pas créé mon âme, cette âme qui peut le comprendre et l'aimer, la création eût été imparfaite , car en réfléchissant Dieu dans quelques-uns de ses attributs, elle n'eût pas manifesté les plus grands et les plus saints, par exemple, la liberté, la

#### PaËFAGE DE LA PREMIÈRE ÉDITION. 8S

justice et Tamour ; et^ d'une auti% part^ il était bon qu'il y eût un monde^ un théâtre où pût se déployer cet être capable de s'élever jusqu'à Dieu à travers les passions^^t les misères qui l'abaissent vers la terre. Toutes les choses , sont donc bien comme Dieu les a faites et comme elles sont. D'où il suit^ ne vous en déplaie ^ que Dieu, sans être nécessité ni physiquement , ce qui est absurde, ni moralement, ce qui paraît équivoque, demeurant libre et parfaitement libre , mais trouvant meilleur de créer que de ne créer pas , créa non-seulement avec sagesse, mais en vertu de sa sagesse même, et qu'ainsi dans ce grand acte l'intelligence et l'amour dirigèrent la liberté.

Cette explication n'est point une concession; c'est le développement régulier de la pensée fondamentale sur laquelle nous



nous appuyons, mes amis et moi, à savoir, que la lumière de la haute métaphysique est dans la psychologie. C'est à Taide de la conscience et des éléments permanents qui la constituent que, par une induction légitime, nous élevons l'homme à la connaissance des attributs les plus cachés de Dieu. L'homme ne peut rien comprendre de Dieu dont il n'ait au moins une ombre en lui-même: ce qu'il sent d'essentiel en lui, il le transporte ou plutôt il le rend à celui qui le lui a donné; et il ne peut sentir ni sa liberté, ni son intelligence, ni son amour, avec toutes leurs imperfections et leurs limites, sans avoir une certitude invincible de la liberté, de l'intelligence, et de la bonté de Dieu, sous la raison de l'infini-té. Une psychologie profonde comme point de départ, et pour dernier but une grande philosophie morale et religieuse et en même temps libérale, telle est mon œuvre, s'il m'est permis de parler ainsi, en opposition à l'athéisme que produit la psychologie superficielle de rempu'isme, et en opposition aussi à la méta-physique hypo-

thiétirjue de l'école allemande, née da dédain de la psychologie. Si j'ai un nona eu France, à quoi le dois -je, si ce n'est à la tâche persévérante que je poursuis depuis trente années, celle de combattre le matérialisme et Tathéisme, conséquences extrêmes de la philosophie du dernier siècle, non pas, il est vrai, en faisant la guerre à la raison, mais en essayant de la mieux diriger, non pas en abjurant la philosophie, mais en proclamant au contraire sa haute et bienfaisante mission? Je m'incline devant la révélation, source unique des vérités surnaturelles; je m'ineline aussi devant Ttiutorité de l'église, nourrice et bienfaitrice du genre humain, à laquelle seule il a été donné de parler aux nations, de régler les mœurs publiques, de fortifier et de contenir les âmes. Combien de fois n'airje pas défendu, comme homme politique et

comme philosophe, l'autorité ecclésiastique dans ses justes limites\* ? J'y ai perdu une ancienne popularité, je ne la regrette point; je faisais mon devoir, je suis prêt à le faire encore et à tout sacrifier à cette sainte cause, tout excepté cette autre partie de la vérité, de la justice et de ma conviction réfléchie, j'entends le sentiment de l'excellence de la raison humaine et du pouvoir qu'elle a reçu de Dieu de faire connaître à l'homme et lui-même et son divin auteur. Éclairez ce pouvoir, n'essayez pas en vain de l'étouffer. Respectez dans le cartésianisme la direction générale qu'il imprime à la pensée. Loin de répéter, contre la vérité des choses et contre l'évidence de l'histoire, que toute philosophie conduit à l'athéisme, oh ! je vous en conjure, proclamez bien haut que la mauvaise philosophie

1. Voyez particulièrement nos Rapports à la Chambre des pairs sur la loi d'instruction primaire, en 1833, rapports où nous avons défendu avec fermeté la part légitime du clergé dans la surveillance des écoles du peuple, 5<sup>e</sup> série de nos ouvrages, Instruction publique, t. 1<sup>er</sup>, p. 46, et:.

conduit seule à cette erreur funeste, et que la raison sagement cultivée porte en elle ces croyances sans lesquelles les églises de Péglise manquent de fondement et ne reposent plus que sur l'imagination ou sur le désespoir impie de toute vérité, s'efforçant de se tromper lui-même et troublant l'église au lieu d'y trouver la paix. Quel avantage, dites-moi, a procuré à l'église de France Talleyrand système que nous combattons ? Il lui a donné un triomphe d'un jour, puis des déchirements malheureux, et maintenant encore une direction fatale, contraire à ses traditions nationales, à ses intérêts de tous les temps, aux déclarations des saints conciles, au génie permanent du catholicisme. Au lieu de com-

battre l'Université, que l'Église de France se joigne à elle pour accomplir de concert leur différente mission. Les professeurs de philosophie de l'Université n'ont point à enseigner la religion; ils n'en ont point le droit; car ils ne parlent point au nom de Dieu; ils parlent au nom de la raison; ils doivent donc enseigner une philosophie qui, pour ne pas trahir la raison elle-même, la société et l'État, ne doit rien contenir qui soit contraire à la religion. Les rôles sont trop différents pour être échangés : leur fin dernière est la même, la réhabilitation de la dignité de l'âme, la foi en la divine providence et le service de la patrie.

Nous demandons pardon au lecteur de ces explications en apparence assez déplacées dans un avant-propos à des variantes de Pascal. Mais c'est Pascal, dans le livre même sur lequel roule ce travail, qui le premier a déclaré la guerre au cartésianisme et à toute philosophie. Cette guerre a été renouvelée de nos jours ; elle est parvenue en ce moment à la dernière violence. Il n'était donc pas malséant d'adresser ici cette réponse aux ennemis de la philosophie, et voici notre dernier mot : Que le gouvernement demeure

se DES PENSÉES DE PASCAL.

indécis et silencieux; que l'esprit public épuisé devienne de plus en plus étranger à ces nobles intérêts qui faisaient battre le cœur à nos aïeux et à nos pères et firent si longtemps de la France l'âme et l'intelligence du monde; que des attaques sans frein épouvantent les faibles convictions et ceux qui n'ont pas l'expérience des difficultés de la vie : il est un homme que sa bonne conscience maintiendra tranquille et ferme ; qui ne pliera pas sous cette coalition de tous les mauvais partis; qui, Dieu aidant, ne se laissera ni égarer par les uns ni intimider par les

autres; qui ne manquera jamais au profond respect dont il fait profession pour le christiapisme, et ne trahira pas davantage les droits, sacrés aussi, de la liberté de la pensée, ni sa foi à la dignité et à l'avenir de la philosophie; inébranlablement attaché au drapeau de toute sa vie, dût ce drapeau être insulté chaque jour, déchiré et noirci par la calomnie.

15 décembre 1842.

Cette nouvelle édition n'est guère que la première fidèlement reproduite, à l'exception des changements suivants : 1° quelques corrections de détail; 2° un vocabulaire plus ample des locutions remarquables de la langue de Pascal, quelquefois avec l'indication de la source où Pascal puise ordinairement, à savoir\*, Montaigne; 3° le retranchement d'un certain nombre de pièces qui depuis 1842 ont été

transportées ailleurs^ et l'addition de pièces nouvelles^ par exemple^ de ce beau fligment sur l'Amour dont la découverte inattendue demeurera^ s'il nous est permis de le dire, la récompense de nos travaux sur Pascal.

Nous n'avons emprunté à personne les principes de critique qui sont dans le Rapport à l'Académie française. Nous avons le premier distingué les parties différentes et souvent étrangères dont se compose le livre des Pensées; nous avons séparé tout ce qui appartient véritablement au grand ouvrage que méditait Pascal, l'Apologie de la Religion chrétienne, et nous avons eu l'idée^ très simple, il est vrai, mais dont on ne s'était pas avisé, de restituer dans leur sincérité la pensée et le style de ce grand maître, d'après le manuscrit autographe conservé à la Bibliothèque du roi : enfin, ce projet de restitution, nous ne l'avons pas seulement

exposé; nous Tavons exécuté sur les morceaux les plus étendus, les plus célèbres, les plus importants. Voilà le service que nous avons rendu aux lettres ; d'obscur menées ne Teffaceront point. On a beau dérober les principes que nous avons établis, en ayant Tair de les combattre; tous les faux-semblants ne servent de rien^ suivre des règles posées par un autre, jusqu'à les compromettre par une application outrée, ce n'est point les inventer, tout comme réimprimer à grand bruit des pièces qui ont déjà paru, sans citer le premier éditeur, n'est pas les publier pour la première fois.

Nous avons un moment songé à mettre au jour un plus grand nombre de pensées nouvelles. La réflexion nous a retenu. Dans l'intérêt même de la renommée de Pascal, surtout dans l'intérêt des lettres, nous avons dû nous borner à nos premiers extraits, une lecture attentive ne i. Dans Jacqueline Pascal.

nous ayant fait découvrir aucun fragment nouveau qui fût supérieur à ceux que nous avons donnés. Il ne faut faut pas adorer superstitieusement tous les restes d'un gi\*and homme. La raison et le goût ont un choix à faire entre des notes quelquefois admirables^ quelquefois ans» dépourvues de tout intérêt dans leur état actuel. Un fac-similé n'est point l'édition, à la fois intelligente et fidèle, que nous avons demandée et que nous demandogs encore\*.

Mais considérons par un endroit plus sérieux l'écrit que nous allons remettre sous les yeux du public. Nous n'avons entrepris qu'un travail littéraire; notre unique dessein avait été de reconnaître et de montrer Pascal tel qu'il est réellement dans ce qui subsiste de son dernier ouvrage, et il est arrivé qu'en l'examinant ainsi, nous avons vu à découvert, plus frappant et mieux marqué,

le trait distinctif et dominant de l'auteur des Pensées. Déjà, en 1841, nous avons trouvé Pascal sceptique, jusque dans Port-Royal et dans Bossut; en 1842, nous l'avons trouvé plus sceptique encore dans le manuscrit autographe, et malgré la vive polémique qui s'est élevée à ce sujet, notre conviction n'a pas été un seul moment ébranlée : elle s'est même fortifiée par des études nouvelles.

Quoi ! Pascal sceptique! s'est-on écrié presque de toutes parts. Quel Pascal venez-vous mettre à la place de celui qui passait jusqu'ici pour un des plus grands défenseurs de

i. Un digne élève de l'École normale, devenu un maître plein d'autorité, M. Havet, a enfin donné l'édition savante et critique que nous avions demandée. Pensées de Pascal publiées dans leur texte authentique, que, avec un commentaire suivi et une étude littéraire par E. Havet, in 8, 4852.

2. Esquisse d'une histoire de la philosophie, 12e éd., p. 33S.

la religion chrétienne? Eh bien de grâce, messieurs, entendons-nous, je vous prie. Nous n'avons pu dire que Pascal fût sceptique en religion : c'eût été vraiment une absurdité un peu trop forte : bien loin de là, Pascal croyait au christianisme de toutes les puissances de son âme. Nous ne voulons point revenir et insister sur la nature de sa foi: nous n'avons pas craint de l'appeler une foi malheureuse, et que nous ne souhaitons à aucun de nos semblables; mais qui jamais a pu nier que cette foi n'ait été sincère et profonde? Il faut poser nettement et ne pas laisser chanceler le point précis de la question : c'est en philosophie que Pascal est sceptique et non pas en religion, et c'est parce qu'il est sceptique en philosophie qu'il s'attache d'autant plus étroitement à la religion.

gion, connue à la dernière ressource de l'humanité dans l'impuissance de la raison^ dans la ruine de toute vérité naturelle parmi les hommes. Voilà ce que nous avons dit^ ce que nous maintenons^ et ce qu'il importe d'établir une dernière fois sans réplique.

Qu'est-ce que le scepticisme? Une opinion philosophique qui consiste précisément à rejeter toute philosophie comme impossible, sur ce fondement que l'homme est incapable d'arriver par lui-même à aucune vérité, encore bien moins à ces vérités qui composent ce qu'on appelle en philosophie la morale et la religion naturelle, c'est-à-dire la liberté de l'homme, la loi du devoir, la distinction du juste et de l'injuste, du bien et du mal, la sainteté de la vertu, l'immatérialité de l'âme et la divine providence. Toutes les philosophies dignes de ce nom aspirent à ces vérités. Pour y parvenir, celle-ci prend un chemin, et celle-là en prend un autre : les procédures diffèrent j de là des méthodes et des écoles diverses, moins contraires entre elles qu'on ne le croit au premier coup d'œil, et dont Thistoiie exprime le

mouvement et le progrès de l'intelligence et de la civilisation humaine. Mais les écoles les plus différentes poursuivent une fin commune, rétablissement de la vérité, et elles partent d'un principe commun, la ferme confiance que l'homme a reçu de Dieu le pouvoir d'atteindre\* aux vérités de l'ordre moral, aussi bien qu'à celles de l'ordre physique. Ce pouvoir naturel, qu'elles le placent dans la sensation ou dans la réflexion, dans le sentiment ou dans l'intelligence, c'est là entre elles une querelle de famille ; mais elles s'accordent toutes sur ce point essentiel que l'homme possède le pouvoir d'arriver au vrai, car à ce titre, et à ce titre seul, la philosophie n'est pas une chimère. Le scepticisme est l'adver-

saîre, non pas seulement de telle ou telle école philosophique, mais de toutes. Il ne faut pas confondre le scepticisme et le doute. Le doute a son emploi légitime, sa sagesse, son utilité. Il sert à sa manière la philosophie, car il l'avertit de ses écarts, et rappelle à la raison ses imperfections et ses limites. Il peut tomber sur tel résultat, sur tel procédé, sur tel principe, même sur tel ordre de connaissances; mais aussitôt qu'il s'en prend à la faculté de connaître, s'il conteste à la raison son pouvoir et ses droits, dès là le doute n'est plus le doute, c'est le scepticisme. Le doute ne fuit pas la vérité, il la cherche, et c'est pour mieux l'atteindre qu'il surveille et ralentit les démarches souvent téméraires de la raison. Le scepticisme ne cherche point la vérité, car il sait ou croit savoir qu'il n'y en a point et qu'il ne peut y en avoir pour l'homme. Le doute est à la philosophie un ami mal commode, souvent importun, toujours utile : le scepticisme lui est un ennemi mortel. Le doute joue en quelque sorte dans l'empire de la philosophie le rôle de l'opposition constitutionnelle dans le système représentatif; il reconnaît le principe du gou-

vernement^ il n'en critique que les actes, et encore dans l'intérêt même du gouvernement. Le scepticisme ressemble à une opposition qui travaillerait à la ruine de l'ordre établi et s'efforcerait de détruire le principe même en vertu duquel elle parle. Dans les jours de péril l'opposition constitutionnelle s'empresse de prêter son appui au gouvernement, tandis que l'autre opposition invoque les dangers et y place l'espérance de son triomphe. Ainsi quand les droits de la philosophie sont menacés, le doute, qui se sent menacé en elle, se rallie à elle comme à son principe; le scepticisme, au contraire, lève alors le masque et trahit ouvertement.



, Le scepticisme est de deux sortes : ou bien il est sa fin à lui-même, et se repose tranquillement dans le néant de toute certitude; ou bien il a un but secret tout différent de son objet apparent, il cache son jeu, et ses plus grandes audaces ont pour ainsi dire leur dessous de cartes. Dans le sein de la philosophie il a l'air de combattre pour la liberté illimitée de l'esprit humain contre la tyrannie de ce qu'il appelle le dogmatisme philosophique et en réalité il conspire pour une tyrannie étrangère.

Qui ne se souvient, par exemple, d'avoir vu de nos jours un écrivain fameux prêcher, dans un volume de V Essai sur l'Indifférence, le plus absolu scepticisme, pour nous conduire, dans les autres volumes, au dogmatisme le plus absolu qui fut jamais ?

Reste à savoir si le scepticisme, tel que nous venons de le définir en général, est ou n'est pas dans le livre des Pensées.

Il y est, selon nous, il y éclate à toutes les pages, à toutes les lignes. Pascal respire le scepticisme; il en est plein; il en proclame le principe, Q en accepte toutes les

conséquences, et il le pousse d'abord à son dernier terme, qui est le mépris avoué et presque la haine de toute philosophie.

Oui, Pascal est un ennemi déclaré de la philosophie: il n'y croit ni beaucoup ni peu ; il la rejette absolument.

Écoutons-le, non dans l'écho affaibli de l'édition de Poirson et de Bossut, mais dans son propre manuscrit témoin incorruptible de sa véritable pensée\*

A la suite de la fameuse et si injuste tirade contre Descartes, Pascal a écrit ces mots : « Nous n'estimons pas que toute la philo-

sophie vaille une heure de peine. o Et ailleurs: D Se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher. » .

Ge langage est-il assez dur? Ce n'est pas ici telle ou telle école philosophique qui es| condamnée, c'est toute étude philosophique, cest la philosophie elle-même. Idéalistes ou empiristes, disciples de Platon ou d'Aristote^ de Locke ou de Descartes, de Reid ou de Kant, qui que vous soyez, si vous êtes philosophes, c'est à vous tous que Pascal déclare la guerre.

Aussi, dans Thistoire entière de la philosophie, Pascal n'absout que le scepticisme, a Pyrrhonisme. Le pyrrhonisme est le vrai. » Comprenez bien cette sentence déci-sive. Pascal ne dit pas: Il y a du vrai dans le pyrrhonisme, mais: Le pyrrhonisme est le vrai. Et le pyrrhonisme, ce n'est pas le doute sur tel ou tel point de la connaissance humaine, c'est le doute universel, c'est la négation radicale de tout pouvoir naturel de connaître. Pascal explique parfaitement sa pensée : a Le pyrrhonisme est le vrai; car, après tout, les hommes avant Jésus-Christ, ne savaient où ils en étaient, ni s'ils étaient grands ou petits; et ceux qui ont dit l'un ou l'autre n'en savaient rien , et devinaient sans

raison et par hasard, et même ils erraient toujours en excluant l'un ou Fautre. »

Ainsi, avant Jesus^Christ, le seul sage dans le monde, je n'est ni Pythagore ni Anaxagore, ni Platon, ni Aristote, ni Zenon ni Épicure, ni même vous, ô Socrate, qui êtes mort pour la cause de la vérité et de Dieu; non, le seul sage est Pyrrbon; comme, depuis Jésus-Christ, de tous les philosophes le moins méprisable n'est ni Locke ni Descartes, c'est Montaigne.

Désirez-vous qu'on vous montre dans Pascal le principe de tout scepticisme, l'impuissance de la raison humaine? on n'est embarrassé que du choix des passages.

1 Qu'est-ce que la pensée? Qu'elle est sotte!

« Humiliez-vous, raison impuissante; taisez-vous, nature imbecile. »

Que signifient ces hautaines invectives, A elles ne partent pas d'un scepticisme bien arrêté?

On le conteste pourtant, et voici la spécieuse objection qui nous est faite. Vous vous méprenez, nous dit-on, sur la vraie pensée de Pascal. Nous savons, il est sceptique à l'endroit de la raison; mais qu'importe, s'il reconnaît un autre principe naturel de certitude? Or ce principe, supérieur à la raison, c'est le sentiment, l'instinct, le cœur, Éclaircissons ce point intéressant.

Pascal a écrit une page remarquable sur les vérités premières que le raisonnement ne peut démontrer, et qui servent de fondement à toute démonstration.

« Nous connaissons la vérité non - seulement par la raison, mais encore par le cœur: c'est de cette dernière sorte que nous connaissons les premiers principes, et c'est en vain que le raisonnement qui n'y a point de part essaie de les combattre. Les pyrrhoniens qui n'ont que cela pour

objet, y travaillent inutilement. Nous savons que nous ne pouvons rien, quelque impuissance où nous soyons de le prouver par raison : cette impuissance ne conclut autre chose que la faiblesse de notre raison, mais non pas l'incertitude de toutes nos connaissances, comme ils le prétendent; car la connaissance des

premiers principes, comme qu'il y a espace, temps, mouvement, nombre, est aussi ferme qu'aucune de celles que nos raisonnements nous donnent, et c'est sur ces connoissances du cœur et de l'instinct qu'il faut que la raison s'appuie et qu'elle y fonde tout son discours. Le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace et que les nombres sont infinis, et la raison démontre ensuite qu'il n'y a point deux nombres carrés dont l'un soit le double de l'autre. Les principes se sentent, les propositions se concluent, et le tout avec certitude, quoique par différentes voies; et il est aussi inutile et aussi ridicule que la raison demande au cœur des preuves de ses premiers principes pour vouloir y consentir, qu'il seroit ridicule que le cœur demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre pour vouloir les recevoir. Cette impuissance ne doit donc servir qu'à humilier la raison qui voudroit juger de tout, mais non pas à combattre notre certitude, comme s'il n'y avoit que la raison capable de nous instruire. Plût à Dieu que nous n'en eussions au contraire jamais besoin, et que nous connussions toutes choses par instinct et par sentiment \* 1 1»

1. n 7 a dans Pascal plusieurs passages importants : « L'esprit et le cœur sont comme les portes par où les vérités sont reçues dans l'âme. > ... « Le cœur a son ordre; l'esprit a le sien qui est par principes et démonstrations. Le cœur en a un autre : on ne prouve pas qu'on doit être aimé en exposant d'ordre les causes de l'amour. Cela serait ridicule. »... « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas; on le sent à mille choses. » « Instinct et raison marque de deux natures. »

Nous adhérons volontiers à cette théorie ; mais Pascal ne fait point l'objection : elle est vulgaire en philosophie, et particulière-

ment dans l'école platonicienne et cartésienne. Voilà donc ce superi) contempteur de toute philosophie devenu à son tour un philosophe et le disciple de Platon et de Descartes. C'est là d'abord une bien étrange métamorphose. Et puis, quand on emprunte à la philosophie une de ses maximes les plus célèbres , il faudrait la bien comprendre et l'exprimer fidèlement.

U est assurément des vérité^ qui relèvent d'une toute autre faculté que le raisonnement. Quelle est cette faculté? Toute Técole cartésienne et platonicienne TappeUe la raison^ bien différente du raisonnement , comme le dit fort bien Molière :

Et le raisonnement en iMumit la raîBon.

La raison, c'est le fond même de Tesprit humain; c'est la puissance naturelle de connaître, qui s^exerce très diversement, tantôt par une sorte d'intuition , par une conception directe^ et c'est ainsi qu'elle nous révèle les vérités premières et ces principes universels et nécessaires qui composent le patrimoine du sens commun^ tantôt par voie de déduction ou d'induction^ et c'est ainsi qu'elle forme ces longues chaînes de vérités liées entre elles qu'on nomme les sciences humaines. Toutes les vérités ne se démontrent pas; il en est qui brillent de leur propre évidence^ et que la raison atteint par sa vertu propre et par l'énergie qui lui appartient; mais dans ce cas, comme dans tous les autres^ elle est toujours la raison humaine : on peut même dire que sa puissance naturelle y paraît davantage. En reproduisant cette théorie aussi vieille que la philosophie '^ et

i. Voyez nos écrits, passîm, entre autres^ Du Yrai, du Biau sr do

qu'il a Tait de croire ooQveHe^ Paccal la teisse u« peu par le& formes quil lui prête. N'en déplaie au grand géooièM el à ce maître consommé en Tari de parier et d'écrire ^ peulKm approuver ce singulier langage : Le cœur sent qu'il f a trois dimensions dans V espace? Pourquoi ces façons de parier si extraordinaires pevr dire ayec deux ou trois cents philosophes la chose du monde la plus commune^ à savoir que la notion (fe l'étendue et de l'espace n'est pas une acquisition du raisonnement^ mais une conception di^ rede de la raison^ de F^tendement, de Tintelligence^ comme tt plaira de l'appeler^ entrant en exeidce à la suite de la sensation 1

Pascal fait pis : il tourne contre elkHSième la théorie des vérités premières et indémontrables^ à l'aide d'une sorte de jeu de mots peu digiie de son génie. Ce que tout le monde appelle le raisonnement, il sied à Pascal de l'appeler la raison ; à la bonne heure^ si, conformément aux règles de la définition qu'il a lui-même établies, il prend soin d'en avertir; mais il n'en avertit nullement, et voici comment il argumente à son aise. Il s'adresse au raisonnement qu'il nomme la raison, et l'interpelle de justifier les principes des connaissances humaines. Le raisonnement ne le peut, car sa fonction n'est pus de démontrer les principes dont il part. Et sur cela Pascal le foudroie: a Humiliez-vous, raison impuissante, taisez vous, nature imbécile, b Mais si à la place du raisonnement, qui seul ici est vraiment en cause, la raison prenait la parole, elle rappellerait à Pascal sa théorie oubliée, et, au nom de cette théorie, elle lui répondrait qu'elle est si peu impuissante qu'elle 9 le pouvoir merveilleux de nous révéler la vérité sans le

BiBH, leç. V, du Mysticisme, p. 106; leç. xvii, p. 446; Philosophie écossaise, leç. Il e<sup>st</sup> ui, Buieheson, etc.

secours d'aucun raisonnement ; elle répondrait qu'elle «at de sa nature si peu imbécile qu'elle s'élève<sup>^</sup> par ta fofoa qui est en elle<sup>^</sup> jusqu'à ces vérités premières et éternelles, que le scepticisme peut renier du bout des lèvres<sup>^</sup> mais qu'en réalité il ne peut pas ne pas admettre<sup>^</sup> et que ses arguments mêmes contiennent ou supposent. Elle pourrait dire à Pascal : Ou vous abandonnez la théorie que vous exposiez tout à l'heure<sup>^</sup> ou vous la maintenez; ei vous l'abandonnez, quel paradoxe<sup>^</sup> k votre tour, êtes -vous à vous»-roême! Si vous la maintenez<sup>^</sup> abjurez à<sup>^</sup>, pour être fidèle à vos propres maximes<sup>^</sup> vos dédains irréfutables, el honorez cette lumière à la fois humaine et divine<sup>^</sup> qui éclaire tout homme à sa venue en ce monde , et découvre à un pâtre aussi bien qu'à vous-même toutes les vérités nécessaires, sans Fapfiaril souvent trompeur.des démonstrations de l'école.

Cette réponse suffit, ce nous semble , et pourtant U la faut pousser phs loin; il faut montrer que le scepticisme de Pascal ne fait pas la moindre réserve en faveur des vérités du sentiment et du ecrar, et qu'il est trop consé\* quent pour ne<sup>^</sup> pas être sans limites. En effet, comme l'a dit JM. Royer-Gouard: « o » ne fait point au scepticisme sa part; s il est absolu ou il n'est pas; il triomphe entièrement ou il périt tout entier. Si sous le nom de sentiment la raison nous fournit légitimement des premiers principes certains, k raisonnement, se fondant sur ces principes, en tirera très légitimement aussi des conclusions certaines, et la science se relève tout entière sur la plus petite pierre qui lui est laissée. C'en est fait alors du dessein de Pascal. Pour que la foi, j'entends ici avec hii la (oi surnaturelle en Jésus-Christ, doone

tout, il faut que la raison naturelle ne donne rien, qu'elle ne puisse rien ni sous un nom ni sous un autre. Aussi Pascal a-t-il à peine achevé cette exposition si

vantée des vérités de sentiment, et déjà il s'applique à les rabaisser^ à en diminuer le nombre, à en contester l'autorité. Lui qui a dit^ dans un moment de distraction^ que la nature confond le pyrrhonisme comme le pyrrhonisme confond la raison (entendez toujours le raisonnement), lui qui voit d'écrire ces mots : a Nous savons bien que nous ne rêvons points quelque impuissance où nous soyons de le prouver par raison »^ le voilà maintenant qui reprend les arguments du pyrrhonisme, qu'il semblait avoir brisés à jamais, et les tourne contre le sentiment lui-même, pour ruiner tout dogmatisme qui s'accommoderait aussi bien du sentiment que de la raison, pour décrier toute philosophie et accabler la nature humaine. Pascal procède avec ordre dans cette entreprise ; il y marche pas à pas^ et n'arrive que par degrés à son dernier but.

D'abord il s'étudie à faire voir que le pyrrhonisme est loin d'être sans force contre les vérités naturelles^ et qu'il sert au moins à embrouiller la matière, ce qui est déjà quelque chose. Le passage est curieux :

« Nous supposons que tous les hommes conçoivent de même sorte, mais nous le supposons bien gratuitement, car nous n'en avons aucune preuve. Je sais bien qu'on applique ces mots dans les mêmes occasions, et qu'à toutes les fois que deux hommes voient un corps changer de place ils expriment tous deux la vue de ce même objet par les mêmes mots, en disant l'un et l'autre qu'il s'est mû ; et de cette conformité d'application on tire une puissante conjecture d'une conformité d'idée; mais cela n'est pas



absolument convaincant de la 'dernière conviction, quoiqu'il y ait bien à parier pour l'affirmative, puisqu'on sait qu'on tire souvent les mêmes conséquences des suppositions différentes.

a Cela sDffit pour embrouiller au moijs la matière^ non que cela éteigne absolument la elarté naturelle qui nous assure de ces choses; les académiciens auraient gagé; mais cela la ternit et trouble les dogmatistes, à la gloire de la cabale pyrrhonienne^ qui consiste à cette ambiguïté ambiguë et dans une certaine obscurité douteuse dont nos doutes ne peuvent ôter toute la clarté ni nos lumières naturelles en chasser toutes les tendres. »

Voilà déjà la lumière naturelle obscurcie^ et^ grâce à Dieu^ la matière embrouillée; mais le principe d'une clarté naturelCy si faible qu'elle soit, subsiste encore: il la faut éteindre et achever le chaos. Pascal ira donc jusqu'à soutenir que, hors la foi et la révélation, le sentiment lui-même est impuissant. Quoi 1 le sentiment sera-t-il à ce point impuissant que sans la révélation l'homme ne sache pas légitimement s'il dort ou s'il veille? Tout à Theure Pascal s'était moqué du pyrrhonisme qui prétendait aller jusque-là. Mais, encore une fois, si le pyrrhonisme ne va pas jusquelà^ il est perdu; peu à peu le sentiment, l'instinct, le cœur, regagneront sur lui une à une toutes les vérités essentielles enlevées à la raison. 11 faut donc suivre résolument le pyrrhonisme dans toutes ses conséquences pour que son principe demeure, et Pascal n'ose plus trop affirmer que l'homme sait naturellement s'il dort ou s'il veille.

a Les principales forces des pyrrhoniens (je laisse les niointi\*es) sont que nous n'avons aucune certitude de la vérité des principes, hors la foi et la révélation, sinon en ce que nous les sentons naturellement en nous. Or, ce sentiment naturel n'est

pas une preuve convaincante de leur vérité, puisque, n'y ayant point de certitude, hors la foi, si l'homme est créé par un Dieu bon, par un démon méchant et à l'aventure, il est en doute si ces principes nous sont

donnés ou vëritaUes ou feux ou incertains^ selon notre origine; de plus, que personne n'a d'assurance, hors de la foi^ s'il veille ou s'il dort, vu que durant le sommeil on croit veiller aussi fermement que nous le faisons, on croit voir les espaces, les figures, les mouvements, on sent couler le temps, on le mesure, et enfin on agit de même qu'éveille; de sorte que, la moitié de ta vie se passant en sommeil, par notre propre aveu ou quoi qu'il nous en paraisse, nous n'avons aucune idée du vrai ; tous nos sentiments étant alors des illusions, qui sait si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller n'est pas un autre sommeil, un peu diSé^ rent du premier, dont nous nous éveillons quand nous pen\* sons dormir, comme on rêve souvent qu'on réve^ en faisant un songe sur l'autre?

a Je m'arrête à Tunique fort des dogmatistes^ qui est, qu\*en parlant de bonne foi et sincèrement, on ne peut douter des principes naturels; contre quoi les pyrrboniens opposent en un mot Fincertitude de notre origine, qui enferme celle de notre nature; à quoi ces dogmatistes ont encore à répondre depuis que le monde dure, b

Comment! on n'a pu répondre à ces objections, depuis que le monde dure ! Mais nous venons d'entendre Pascal y répondre lui-même par sa théorie des vérités premières placées au-dessus de tout raisonnement, et par là inaccessibles à toutes les atteintes du pyrrhonisme. Quoi! pour savoir si Je dors ou si je veille, si je vous vois ou si je ne vous vois pas, si deux et deux font bien

quatre, si je dois garder la foi donnée, être sincère, probe, tempérant, charitable, etc., il faut d'abord que j'aie fait un choix absolument inattaquable parmi tant de systèmes sur notre origine et sur l'essence de la nature humaine ! Mais ces systèmes sont précisément le sujet de disputes perpé-

#### PRÉPAGE DE LA SECONDE ÉDITION. 5t

ttelles^ tandis que la puissance du sentiment, de l'instinct, du cœur, c'es^à-dire de la raison naturelle, gouverne l'humanité depuis que le monde dure !

Vous croyez Pascal redevenu tout à fait pyrrhonien? Point du tout; il va de nouveau abandonner son pyrrhonisme, comme devant le pyrrhonisme il vient d'abandonner la théorie du sentiment. Après le morceau que nous venons de citer, il ajoute :

« Voilà la guerre ouverte entre les hommes, où il faut que chacun prenne parti et se range nécessairement ou au dogmatisme ou au pyrrhonisme : car qui pensera demeurer neutre sera pyrrhonien par excellence : cette neutralité est l'essence de la cabale. Qui n'est pas contre eux est excellent pour eux ; ils ne sont pas pour eux-mêmes, ils sont neutres, indifférents, suspendus à tout, sans s'excepter.

« Que fera donc l'homme en cet état? Douterait-il de tout, douterait-il s'il veille, si on le pince, si on le brûle, douterait-il s'il doute, douterait-il s'il est? On n'en peut point venir là. Je mets en fait qu'il n'y a jamais eu de pyrrhonien effectif et parfait. La nature soutient la raison impuissante et l'empêche d'extravaquer jusqu'à ce point. »

Ainsi la nature soutient la raison; Pascal le déclare lui-même; cette nature, de son propre aveu, n'est donc pas impuissante : le sentiment naturel a donc une force à laquelle on peut se fier; il autorise donc les vérités qu'il nous découvre; ces vérités, dégagées par la réflexion, peuvent donc former une doctrine solide et très légitime. Ou ces mots : la nature soutient la raison ne signifient rien, ou leur portée va jusque-là.

Mais cette conclusion ne pouvait convenir à Pascal. 11 revient bien vite sur ses pas, et après avoir reconnu que la

nature soutient la raison impuissante, c'est-à-dire qu'il y a une certitude naturelle antérieure et supérieure au raisonnement, il s'écrie : « L'homme dira-t-il au contraire qu'il possède certainement la vérité? » — Oui, il le dira, d'après vous et avec vous ; il dira qu'il possède certainement non pas toute espèce de vérité, mais un assez bon nombre, et d'abord les vérités du sentiment, de l'instinct, du cœur; ou bien il succombera à cet absolu pyrrhonisme que vous déclarez vous-même impossible. — « Dira-t-il qu'il possède certainement la vérité, lui qui, si peu qu'on le pousse, ne peut en montrer aucun titre, et est forcé de lâcher (c'est-à-dire) » — Mais il n'a pas besoin de montrer le titre des premiers principes et des vérités de sentiment; car ces principes et ces vérités ont leur titre en eux-mêmes, et leur propre vertu les justifie. L'homme n'est donc pas forcé de lâcher prise; loin de là, il adhère inébranlablement à ces vérités suprêmes, que la nature lui découvre et lui persuade, en dépit de tous les arguments du pyrrhonisme. Aussi, nous n'hésitons point à le dire, tout ce qui suit dans Pascal, si admirable qu'il puisse être par l'énergie et la magnificence du langage, n'est après tout qu'une pièce d'éloquence qui n'a pas même le mérite d'une conséquence parfaite.

Le pyrrhonisme a si bien pris possession de l'esprit de Pascal, que hors de là Pascal n'aperçoit qu'extravagance.

a Rien ne fortifie plus le pyrrhonisme que ce qu'il y en a qui ne sont point pyrrhoniens. Si tous l'étaient, ils auroient tort... Cette secte se fortifie par ses ennemis plus que par ses amis. Car la faiblesse de l'homme parott bien davantage en ceux qui ne la connoissent pas, qu'en ceux qui la connoissent... Il est bon qu'il y ait des gens dans le monde qui ne soient pas pyrrhoniens, afin de montrer que rhonnne est bien capable des plus extravagantes opinions.

puisqu'il est capable de croire qu'il n'est pas dans cette faiblesse naturelle et inévitable. »

En résumé, selon Pascal, il n'y a point de certitude naturelle pour l'homme^ et pas plus dans le sentiment que dans la raison. Son origine et sa nature le condamnent à l'incertitude. La révélation et la grâce peuvent seules l'affranchir de cette loi.

La preuve péremptoire que le scepticisme est le principe du livre des Pensées, c'est qu'il y porte toutes ses conséquences^ et singulièrement en morale et en politique.

En morale^ Pascal n'admet point de justice naturelle. Ce que nous appelons ainsi n'est qu'un effet de la coutume et de la mode. Est-ce Pascal^ est-ce Montaigne qui a écrit les pages suivantes :

cQu'est-ce^ que nos principes naturels^ sinon nos principes accoutumés? dans les enfants , ceux qu'ils ont reçus de la coutume de leurs pères^ comme la chasse dans les animaux.

c Les pères craignent que l'amour naturel des enfants ne s'efface. Quelle est donc cette nature sujette à être effacée?... J'ai

bien peur que la nature ne soit elle-même une première coutume , comme la coutume est une seconde nature.

« Comme la mode fait l'agrément, aussi fait-elle la justice. Si l'homme connoissait réellement la justice, il n'auroit pas établi cette maxime^ la plus générale de celles qui sont parmi les hommes : que chacun suive les mœurs de son pays. L'éclat de la véritable équité auroit assujetti tous les peuples; et les législateurs n'auroient pas pris pour modèle, au lieu de cette justice constante^ les fantaisies et les caprices des Perses et des Allemands: on la verroit plantée par tous les États du monde et dans touç les temps.

a Ils confessent que la justice n'est pas dans ces coutu\* mes^ mais qu'elle réside dans les lois naturelles oommunes à tout pays. Certainement ils le soutiendroient opiniâtrement, si la témérité du hasard, qui a semé les lois humaines, en avoit rencontré au moins une qui fût universelle. La plaisanterie est telle que le caprice des honmies s'est si bien diversifié qu'il n'y en a point-.

a On ne voit presque rien de juste on d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence. Un méridien décide de la vérité. En peu d'années de possession, . les lois fcmdamentales changent. Le droit a ses époques. L'entrée de Saturne au Lion nous marque l'origine d'un tel crime. Plaisante justice qu'une rivière borne! Vérité au deçà des Pyrénées, erreur au delà.

et Ce chien est à moi, disoient ces pauvres enbnts; c'est là ma place au soleil : voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre. »

c Rien, suivant la seule raison, n'est juste de soi. La coutume fîdt toute l'équité, par cela seul qu'elle est reçue : c'est le fondement mystique de son autorité. Qui la ramène à son principe l'anéantit. Rien n'est si fautif que les lois qui redressent les fautes; qui leur obéit parce qu'elles sont justes, obéit à la justice qu'il imagine, mais non pas à l'essence de la loi; elle est toute ramassée en soi : elle est la loi et rien davantage.

a La justice est sujette à dispute, la force est très reconnoissable et sans dispute Ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fCit juste On appelle juste ce qu'il est force d'observer Voilà ce que c'est proprement que la définition de la justice.

< Montaigne a tort : la coutume ne doit être suivie que parce qu'elle est coutume^ et non parce qu'eUe soit raisonnable et juste. 3

Mais à quoi sert de multiplier les citations? Il faudrait transcrire mille passages de Montaigne, que Pascal rappelle^ résume ou développe, non pas, comme Font dit d'honnêtes éditeurs, pour les réfuter à loisir, mais au contraire pour s'y appuyer et les faire servir à son dessein.

Voulez-vous connaître la politique de Pascal? Elle est la digne fille de sa morale. C'est la politique de l'esclavage. Pascal, comme Hobbes \*, place le dernier but des sociétés humaines dans la paix, et non dans la justice : pour l'un comme pour l'autre, le droit c'est la force. Mais Hobbes a sur Pascal l'avantage d'une rigueur parfaite. Par exemple, il se aérâit Imcu gardé d'admettre

que l'égalité des biens soit juste en elle-même, pour aboutir à cette belle conclusion pratique qu'il faut maintenir tant d'inégalités destituées de tout fondement. Rien d'ailleurs est-il plus faux, je ne dis pas seulement plus impraticable, mais plus injuste en soi que le principe de l'égalité des biens? Ce n'est pas là qu'est l'égalité véritable. Tous les hommes ont un droit égal au libre développement de leurs facultés ; ils ont tous un droit égal à l'impartiale protection de cette justice souveraine, qui s'appelle l'État; mais il n'est point vrai, il est contre toutes les lois de la raison et de l'équité, il est contre la nature éternelle des choses que l'homme indolent et l'homme laborieux, le dissipateur et l'économe, l'imprudent et le sage, obtiennent et conservât des biens égaux \*. Ce qu'il y a de curieux, c'est que Pascal accepte la chimère de l'égalité

i. à la fin des, voyez Poisson-Bismarck, loc. cit., vi, vu et vii.

2. Sur la vraie égalité, voyez voir la Biographie du Bismarck. XII, p. 296, etc.

se DKP PENSÉES DE PASCAL.

des biens, et que là-dessus il bâtit sa théorie du droit de la force dans l'intérêt de la paix.

€ Sans doute dit Pascal l'égalité des biens est juste; mais ne pouvant faire qu'il soit force d'obéir à la justice, on a fini qu'il soit juste d'obéir à la force ; ne pouvant fortifier la justice on a justifié la force, afin que le juste et le fort fussent ensemble et que la paix fût qui est le souverain

c De là vient le droit de l'épée ; car l'épée donne un véritable droit; autrement on verroit la violence d'un côté et la justice de



l'autre... »

Et pourquoi, je vous prie, fermer volontairement les yeux à ce spectacle qui trop souvent nous est donné? Pour\* quoi ne pas regarder en face la violence et l'appeler par son nom? Comment réformer jamais ce qu'on n'a jamais osé dénoncer comme un abus ou un crime? est-ce là la philo\* Sophie que Ton propose à l'humanité? Quel fondement à sa dignité, quel instrument à ses progrès^ quelle consoktion à ses misères, quel terme à ses espérances! C'est bien le moins, en vérité^ qu'on lui promette au delà de ce monde une vie qui soit le renversement de celle-ci> et l'on a bien raison de lui enseigner la haine de la vie et la passion de la mort \* ; car la vie, telle qu'on la fait^ n'est qu'un théâtre à l'iniquité et à l'extravagance. Reste à savoir si les plus religieux sont ceux qui, en fait de justice, renvoient l'homme à un autre monde, ou ceux qui s'efforcent de rapprocher la justice toujours imparfaite des hommes de l'exemplaire de la justice divine, et les sociétés humaines de la cité de Dieu. Si l'objet de la religion est de rattacher l'homme à Dieu et la terre au ciel^ se doit-elle résigner à laisser l'homme

## **Ici, et sartoat dans jACQurnins Pascal, passinu**

sur cette terre en proie à l'oppression^ esclave de la force, abattu sous des iniquités immobiles? Non; pow\* élever son cœur, il faut qu'elle relève aussi sa condition. Car il n'y a qu'un être libre possédant, pratiquant, et voyant reluire et se réaliser autour de lui en une certaine mesure la sainte idée de la justice et de l'amour, qui

puisse invoquer avec un peu d'intelligence la liberté, la justice et la charité infinie qui a fait l'Homme, qui le conduit et qui le recueillera.

Toutes les grandes philosophies contiennent dans leur sein une théologie naturelle, et, comme on dit, une théodicée qui enseigne ce que nous venons de rappeler. Avant et depuis Descartes et Leibniz, avec des procédés et quelquefois même sur des principes différents, toute école qui n'a pas fait divorce avec le sens commun proclame l'existence d'un Dieu, cause première et type invisible des perfections de l'univers et de celles de l'humanité. Il n'y a pas un philosophe un peu autorisé qui ne tire la preuve d'un géomètre éternel de l'ordre admirable du monde, et l'espérance au moins d'un ordre moral, meilleur que le nôtre, de l'idée de l'ordre gravée en nous et que nous transportons plus ou moins heureusement dans tout ce qui est de nous, dans nos mœurs, dans nos lois, dans nos institutions civiles et politiques. Mais Pascal, qui ne reconnaît aucune morale naturelle, rejette également toute religion naturelle et n'admet aucune preuve de l'existence de Dieu.

Et qu'on ne dise pas que Pascal repousse seulement ce qu'on nomme les preuves métaphysiques. Il est bien vrai qu'il trouve cette espèce de preuves subtiles et raffinées; mais il n'est pas vrai qu'il en approuve aucune autre, et qu'il fasse grâce aux preuves physiques si simples et si évidentes : celles-là même il les renvoie dédaigneusement comme

tournant contre leur but par l'excès de leur faiblesse.

Mais peut-être Pascal n'a-t-il voulu dire autre chose, sinon que l'homme est incapable de pénétrer les profondeurs de l'essence

divine^ et qu'à ces hauteurs il se rencontre plus d'un nuage que la foi chrétienne peut seule dissiper. Vaine explication ! Pascal déclare hautement que rhooime ne peut savoir ni quel est Dieu, ni même s'il est. Ce sont là les termes mêmes de Pascal que nous avons retrouvés.

Et quoi! Pascal a-t-il donc fait la découverte de quelque aiguement ignoré jusqu'ici, et dont la toute-puissance inattendue impose silence à la voix unanime du genre humain, au cri du cœur, à Tautorité des plus sublimes et des plus solides génies? Non :. il s'appuie négligemment sur ce lieu commun du scepticisme, que l'homme, n'étant qu'une partie, ne peut connaître le tout, comme si, sans connaître le tout, une partie douée d'intelligence ne pouvait comprendre et sentir qu'elle ne s'est pas faite elle-même, et qu'elle relève d'autre chose que d'elle-même ; et encore sur cet autre lieu commun que^ Dieu étant infini et Thomme étant fini, il ne peut y avoir de rapport entre eux ; conune si -l'homme, tout fini qu'il est, ne possédait pas incontestablement ridée de l'infini, comme si Pascal n'avait pas établi par la lumière naturelle qu'il y a deux sortes d'infini, l'un de grandeur et l'autre de petitesse; comme si en face de l'espace infini il n'avait pas pkcé lui-même, comme étant meilleur et d'une nature plus relevée, ce roseau pensant, cet être fragile et sublime qui n'apparatt qu'un jour et qu'une heure, mais dans ce jour, dans cette heure, atteint par la pensée et embrasse l'infini, mesure les mondes qui roulent sur sa tête et les rapporte à un auteur tout puissant, tout intelligent et tout bon ! Et puis, lorsque du haut de ce superbe scepticisme vous aurez décidé que toute relation

est radicalement impossible entre Dieu comme infini et Thomme comme fini, par quel prestige, je vous prie, le christia-

nisme pourra- t-il plus tard conduire l'homme à Dieu? Il n'y aura plus ici de médiateur possible : car ce médiateur, pour rester Dieu, devra garder un côté infini ; par ce côté, il échappera nécessairement à l'homme, et Tabime infranchissable subsistera entre l'homme et Dieu. Pascal ne s'aperçoit pas qu'en renversant la religion naturelle, il ôte le fondement de toute religion révélée, ou bien qu'il se condamne à des contradictions que nulle logique ne peut supporter. Mais établissons que Pascal rejette toutes les preuves naturelles de l'existence de Dieu.

n Si l'homme s'étudioit le premier, il verroit combien il est incapable de passer outre. Comment se pourroit-il qu'une partie connût le tout?

a Philosophes. La belle chose de crier à un homme qui ne se connaît pas qu'il aille de lui-même à Dieu! Et la belle chose de le dire à un homme qui se connaît !

« Parlons suivant les lumières naturelles. S'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque n'ayant ni parties ni bornes il n'a nul rapport à nous. Nous sommes donc incapables de connaître ni ce qu'il est, ni s'il est.

à Je n'entreprendrai pas de prouver par des raisons naturelles ou l'existence de Dieu ou la trinité ou l'immortalité de l'âme; non-seulement parce que je ne me sentirois pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre des athées endurcis; mais..

4 Les preuves de Dieu métaphysiques sont si éloignées du raisonnement des hommes et si impliquées qu'elles ne frappent pas; et quand cela serviroit à quelques-uns, ce ne seroit que pendant

l'instant qu'ils voient cette démonstration; mais, une heure après, ils craignent de s'être trompés.

a Eh quoi I ne dites-vous pas que le ciel et les oiseaux prouvent Dieu? — Non. — Et votre religion ne le dit-elle pas? — Non ; car encore que cela est vrai en un sens pour quelques âmes à qui Dieu donne cette lumière, néanmoins cela est faux à Tégard de la plupart.

« J'admire avec quelle hardiesse ces personnes entreprennent de parler de Dieu en adressant leurs discours aux impies. Leur premier chapitre est de prouver la Divinité par les ouvrages de la nature. Je ne m'étonnerois pas de leur entreprise s'ils adressoient leurs discours aux fidèles; car il est certain que ceux qui ont la foi vive dedans le cœur, voient incontinent que tout ce qui est n^est autre chose que l'ouvrage du Dieu qu'ils adorent; mais pour ceux en qui cette lumière est éteinte , et dans lesquels on a Tintention de la faire revivre^ ces personnes , destituées de foi et de grâce ^ qui, recherchant de toutes leurs lumières tout ce qu'ils voient dans la nature qui peut les mener à cette connoissance j ne trouvent qu'obscurité et ténèbres^ dire à ceux-là qu'ils n'ont qa\*à voir la moindre des choses qui nous environnent et qu'ils y verront Dieu à découvert^ et leur donner pour toute preuve à ce grand et important sujet le cours de la lune et des planètes , et prétendre l'avoir achevée sans peine avec un tel discours, c'est leur donner sujet de croire que les preuves de notre religion sont bien foibles, et je vois^ par raison et par expérience^ que rien n'est plus propre à en faire naître le mépris: 9

On voit comme en ce dernier passage Pascal traite les preuves physiques elles-mêmes^ ces preuves aussi vieilles que le monde et la raison humaine. Je conviens que son dessein et l'absolu pyr-

rhonisme exigeaient de lui cela; mais n'est-ce pas un gratuit et incompréhensible renversement des notions les plus reçues de soutenir^ et d'un ton

## PRÉFACE DE LA SECONDE ÉDITION. \* 6t

sérieui^ que cet ordre de preuves n'étant propre qu'à en faire naître le mé[nriSy jamais auteur canonique n'en a fait usage!

« C'est une chose admirable que jamais auteur canonique ne s'est servi de la nature pour prouver Dieu : tous tendent à le faire croire^ et jamais ils n'ont dit : il n'y a point de vide : donc il y a un Dieu : il falloit qu'ils fussent plus habiles que les plus habiles gens qui sont venus depuis, qui s'en sont tous servis. Cela est très-considérable ^ »

Non^ vraiment^ cela n'est pas jtrès-considérable : car rien n'est plus manifestement faux. Les saintes Écritures ne sont point un cours de physique; elles ne prennent point le langage de la science^ encore bien moins celui d'aucun système particulier; elles ne disent point : il n'y a pas de vide^ donc il y a un Dieu^ bizarre argument qui n'est nulle part^ si ce n'est peut-être dans quelque obscur cartésien; mais elles enseignent^ et cela à toutes les pages et de toutes les manières^ que les deux racontent la gloire de leur auteur ^. Et saint Paul^ que Pascal ne récusera pas^ je l'espère, ne dit-il point : a Ils ont connu ce qui se peut découvrir de Dieu, Dieu même le leur ayant fait connoltre; car la grandeur invisible de Dieu^ sa puissance éternelle et sa divinité deviennent visibles en se faisant connoltre par ses ouvrages depuis la création du monde'\* »

i. BoesQt, deuxième partie, III, S. Ce passage ouuupie dans le mannecri^ mais il est dans une des copies.

2. Le Psalmiste : « C<Bli enarrant gloriam Dei. . . Laudent ilium cœli et terra... et annuntiabunt oculi justitiam ejus... confitebuntur cœli mirabilia loa... Laudate enm, cœli cœlonim... confessio ejus saper cœlam et terram... intelioga et volatilia co-bII, îdicabunt tibi..., etc. 9

8. Épttre aux Romains, 1, 19, 20, 21. Trad. de Saey<sup>^</sup> édit. de Mens.

Ainsi, pour Pascal, il n'y a aucune preuve de rexistence de Dieu. Dans cette impuissance absolue de la raison, Pascal invente un argument désespéré. Nous pouvons mettre de côté la vérité, mais nous ne pouvons mettre de côté notre intérêt, Tintôret de notre bonheur étemel. C'est à ce point de vue, et non dans la balance de la raison, qu'il faut estimer et peser le problème d'une divine providence. Si Dieu n'est pas, il ne peut nous arriva aucun malheur d'y avoir cru; mais si par hasard il est, l'avoir méconnu serait pour nous de la plus terrible conséquence.

a Examinons ce point, et disons : Dieu est, ou il n'est pas. Mais de quel côté pencherons-nous? La raison n'y peut rien déterminer. U y a un chaos infini qui nous sépare; il se joue un jeu à Textrémité de cette distance infinie où il arrivera croix ou pile. Que gagnerez-vous? Par raison, vous ne pouvez faire ni l'un ni l'autre; par raison, vous ne pouvez défendre nul des deux... Le juste est de ne point parier. Oui<sup>^</sup> mais il faut parier... Vous avez deux choses à perdre: le vrai et le bien; et deux choses à dégager, votre raison et votre volonté, votre connoissance et votre béatitude; et votre nature a deux choses à fuir, l'erreur et la misère. Votre raison n'est pas plus blessée, puisqu'il faut nécessairement choisir, en choisissant l'un que l'autre. Voilà un point vidé ; mais votre béatitude ! »

C'est sur ce fondement, non de la vérité, mais de l'intérêt, que Pascal institue le calcul célèbre auquel il applique la règle des paris. En voici la conclusion : aux yeux de la raison, croire ou ne pas croire à Dieu, le pour et le contre, et, comme parle Pascal, à ce jeu croix ou pile, est également indifférent; mais aux yeux de l'intérêt, la différence est infinie de Tun à l'autre, puisque dans l'hypothèse il y a l'intérêt à gagner, cela est démonstratif, dit Pascal; et, si

les hommes sont capables de saisir la vérité elle-même, o

Mais cette belle démonstration est au fond si loin de le satisfaire, qu'après avoir ainsi réduit au silence l'interlocuteur qu'il s'est donné il ne peut s'empêcher de lui laisser dire :

« Oïr je le confesse, je l'avoue; mais encore n'y a-t-il pas moyen de voir le dessous du jeu ? »

Et pour apaiser cette curiosité rebelle, à quoi Pascal la renvoie-t-il? A l'Écriture sainte, à la religion chrétienne.

« Fort bien, lui répond en gémissant l'interlocuteur abattu et non convaincu; mais je suis fait d'une telle sorte que je ne puis croire. Que voulez-vous donc que je fasse? »

Ce qu'il faut faire? Suivre mon exemple; «prendre de l'eau bénite, faire dire des messes, etc. Naturellement, cela vous fera croire et vous abêtera? »

« Mais c'est ce que je crains. — Et pourquoi? Qu'avez-vous à perdre? » .

Nous avons le premier découvert et publié ce morceau accablant, résumé fidèle du livre entier des Pensées, hâ qu'il parut,



il troubla un moment les plus hardis partisans de Pascal; puis on s'est mis à le tordre et à le subtiliser de tant de manières qu'on a fini par y découvrir le plus beau sens du monde. Il n'en a, il ne peut en avoir qu'un seul :> il faut renoncer à la raison; il faut, suivant un précepte de Pascal, qui est très-clair maintenant, se faire machine, recourir en nous, non pas à l'esprit, mais à la machine, pour arriver à croire en Dieu petit à petit et par la pente insensible de l'habitude. Cela est vrai, disons mieux : cela seul est vrai, dès qu'on cherche Dieu en partant du pyrrhonisme. Voilà toute la foi , j'entends toute la foi naturelle, que permet à Pascal sa triste philosophie ! i^ maître de Pascal , le pyrrhonien Montaigne , - l'avait dit avant lui :

« Pour nous assagir, il nous faut abêtir » Pascal lui a emprunté et le mot et l'idée. Pour assagir l'homme, pour le mener à la vertu et à Dieu^ Socrate et Marc-Aurèle avaient connu d'autres voies.

Prévenons une dernière objection. On ne manquera pas de dire : le passage qui vient d'être cité n'est qu'un caprice^ un accès d'humeur, en quelque sorte une boutade de géomètre; mais il y a bien d'autres passages contraires à celui-là, et qui attestent que Pascal croyait à la dignité de la raison humaine. Nous répondons loyalement qu'en effet il y a un peu de tout dans ces notes si diverses qu'on appelle les Pensées : ce qu'il y faut considérer, ce n'est pas tel endroit pris à part et séparé de tout le reste, mais l'ensemble et l'esprit général et dominant. Or, cet esprit-là, nous l'avons fidèlement exprimé. Et n'est-ce pas aussi la condamnation du pyrrhonisme qu'il a beau surveiller toutes ses démarches, toutes ses paroles, il lui échappe malgré lui de perpétuels démentis à ce doute absolu, insupportable à la nature et incompatible

avec tous ses instincts? Plus d'une fois dans Pascal éclate en traits énergiques le sentiment victorieux de la grandeur de la pensée humaine; mais bientôt le philosophe impose silence à l'homme, et le système reprend le dessus. Ainsi Pascal répète plusieurs fois que toute notre dignité est dans la pensée : voilà la pensée redevenue quelque chose de grand; mais un moment après, Pascal s'écrie : « Que la pensée est sotte! b Ce qui fait de la dignité humaine une sottise, et de toute certitude fondée sur la pensée une chimère. Enfin n'oublions pas que derrière le pyrrhonien est le chrétien dans Pascal. Sa foi, quel que soit son fondement et son caractère, est, après tout, la

## Ess.jhy. II, chap

fin chrétienne : de là des dartéft étrangères et quelques rayons échappés de la grâce qui percent de loin en loin les ténèbres du pyrrhonisme. Mais dès que la grâce se retire^ le pyrrhonisme seul demeure.

Au risque de fatiguer le lecteur^ nous lut voulons présenter un dernier fragment ^ qui achève la démonstration, met à nu la vraie pensée de Pascal, et fait voir de quelle étoffe, pour ainsi dire, était faite sa religion.

« S'il ne falloit rien faire que pour le certain, on ne devroit rien faire pour la religion, car elle n'est pas certaine. Mais combien de choses faitK>n pour Tincertain, les voyages sur mer, les batailles, etc.? 3e dis donc qu'il ne faudroit rien faire du tout, car rien n'est certain, et qu'il y a plus de certitude à la religion que non pas que nous voyions le jour de demain ; car il n'est pas cer-

tain que nous voyions demain, mais il est certainement possible que nous ne le voyions pas. On n'en peut pas dire autant de la religion. Il n'est pas certain qu'elle soit, mais qui osera dire qu'il est certainement possible qu'elle ne soit pas? Or, quand on travaille pour demain et pour l'incertain, on agit avec raison. Car on doit travailler pour l'incertain par la règle des partis, qui est démontrée ^ »

Nous le demandons, est-ce là la foi de saint Augustin, de saint Anselme, de saint Thomas, de Fénelon, de Bourdaloue, de Bossuet?

Le 23 novembre 1654, dans une nuit pleine d'angoisses apaisées et charmées par de mystiques visions, Pascal, après avoir lutté une dernière fois avec les images du monde, avec les troubles de son cœur et de sa pensée, appelle à son aide le vrai. Tunique consolateur. Il invoque

## **BoBsat, deuxième partie, XVII**

Dieu^ mais quel bieu^ je vous prie? Lui-même nous k dit dans récrit singulier' qu'il traça de sa main cette nuit même^ qu'il portait toujours sur lui, et qui ne fut découvert qu'après sa mort : n Dieii d'Abraham, Dieu d'Isaac^ Dieu de Jacob, non des savants et des philosophes. » U entrevoit) il croit avoir trouvé la certitude et la paix^ mais ob? a Dans la soumission totale à Jésus-Ghrist et à moa directeur. 9 Pascal est là tout entier. Le doute a cédé enfin à la toute-puissance de la grâce, mais le doute vaincu a emporté avec lui la raison et la philosophie.

Ou bien il faut renoncer à toute critique historique, ou de tant de citations accumulées il faut conclure que, pour Pascal, le scepticisme est le vrai dans l'ordre philosophique, que la lumière naturelle est incapable de fournir aucune certitude, que le seul emploi légitime de la raison est de renoncer à la raison, et que la seule philosophie est le mépris de toute philosophie.

. Voilà ce que nous venons d'établir régulièrement et méthodiquement, avec une étendue et une rigueur qui, ce nous semble, ne laissent rien à contester. Qu'il nous soit donc permis de considérer le scepticisme de Pascal en philosophie comme un point démontré. Mais nous pouvons aller plus loin. Un commerce plus intime avec Port-Royal, en nous faisant pénétrer davantage dans l'esprit de cette société illustre, nous permet de soutenir avec la conviction la plus assurée que non-seulement Pascal est sceptique en philosophie, mais qu'il ne pouvait pas ne pas l'être, par ce motif décisif qu'il était janséniste, et janséniste conséquent.

Qu'est-ce que le jansénisme? Nous n'avons point à en

## **Bussut, p**

retracer l'histoire ; Q nous suffira d'en rappeler les principes et d'en marquer le caractère général.

On peut dire aujourd'hui toute la vérité sur le jansénisme. Le père Annat et le père Letellier ne sont pas là pour nous entendre et porter nos paroles à l'oreille de Louis XIV. Port-Royal n'est plus. La charrue a passé sur le saint monastère; ses ruines

mêmes auront bientôt péri. Nous les visitons, il y a peu de jours» une carte fidèle à la main^ et c'est à grand'peine si nous pouvions reconnaître quelques-uns de ces lieux vénérables. Le temps n'a pas res\* pecté davantage l'esprit qui les aninui. Une tradition lan\*\* guissante en subsiste à peine dans deux humbles congrégations vouées au service des enfants et des pauvres. Quelques frères de Saint-Antoine, quelques sœurs de Sainte-Marthe, voilà ce qui reste de ce grand peuple de Port-Royal, qui jadis remplissait les ordres religieux, les parlements, les universités. A Paris, dans un coin du faubourg Saint-Jacques et du faubourg Saint-Marceau, trois ou quatre familles nourrissent un culte obscur pour ces illustres mémoires : on y parle entre soi, avec respect et recueillenient, des vertus et des infortunes de la mère Angélique» de sa sonir et de sa nièce : on y prononce presque à voix basse les grands noms de M. Amauld et de M. Pascal ; on fait en secret des vœux pour la bonne cause; on déteste les jésuites, et surtout on en a peur. Chaque jour emporte quelques-unes de ces ftmes qui ne se renouvellent plus. Port-Royal est tombé dans le domaii^e de Tbistoire. Nous pouvons donc le juger avec respect, mais avec liberté. Et d'ailleurs, nous aussi nous avons appris à son école à jMréférer la vérité à toutes choses; et puisque aujourd'hui on s'arme de ce grand nom pour attaquer ce qui nous est la vérité, et la première de toutes les vérités^ à savou\* le pouvoir légitime de lu raison

et los droits de la philosophie^ c'est PortrRoyal lui-même qui au besoin nous animerait à le combattre : à défaut de sa doctrine^ son exemple est avec nous dans la lutte que nous soutenons.

Disons-le donc sans hésiter : le jansénisme est un christia-  
nisme inmodéré et intempérant. Par toutes ses racines^ il tient  
sans doute à l'Église catholique; mais par plus d'un endroit^ sans  
le vouloir ni le savoir même, il incline au calvinisme. Il se fonde  
particulièrement sur deux dogmes^ déjà bien graves en eux-  
mêmes^ qu'il exagère et qu'il fausse : je veux parler des dogmes  
du péché originel et de la grâce. En touchant à cette matière épi-  
neuse, nous nous efforcerons d'être aussi court que le soin de la  
clarté le permettra.

Le dogme de la grâce se rapporte à celui du péché originel.  
C'est parce que la nature humaine a subi dans son premier repré-  
sentant une corruption plus ou moins profonde, qu'elle a besoin  
d'une réparation, et d'une réparation proportionnée à sa corrup-  
tion : à ce vice de la nature le remède nécessaire est la grâce sur-  
naturelle de Jésus-Christ. Ces deux dogmes étant étroitement  
liés, l'un des deux ne peut être altéré sans que l'autre ne le soit  
également et dans la même mesure. Supposez que dans le ber-  
ceau du monde la corruption de la nature ait été peu de chose^  
l'intervention de la grâce sera presque superflue. Supposez, au  
contraire, que la corruption ait été entière, que les deux parties  
essentielles de la nature humaine, la raison et la volonté, soient  
radicalement viciées et ab^lument incapables, celle-ci d'aperce-  
voir le bien et celle-là de l'accomplir, il faut de toute nécessité que  
la grâce intervienne d'autant plus énergiquement, puisqu'il s'agit,  
non plus de secourir et de fortifier l'homme, mais en réalité de  
créer un homme nouveau, en substituant à la raison une lumière

sumatarelle et à la volonté une force étrangère. L'Église catho-  
lique^ gardienne et interprète de la foi chrétienne^ s'est  
constamment placée entre ces deux extrémités. L'Église a décidé

que par le péché originel la nature humaine est réellement déchue^ qu'ainsi la raison et la volonté- ont perdu le pouvoir qu'elles avaient originellement reçu^ ce pouvoir incomparable qui faisait d'Adam une créature presque angélique, apercevant toutes les vérités à leur source même et accomplissant le bien librement mais sans effort. L'église a décidé en même temps que par le péché originel la nature n'était pas à ce point déchue que la raison fût devenue absolument incapable du vrai et la volonté du bien^ au moins dans l'ordre des vérités et des vertus naturelles. L'église prévenait ainsi les deux erreurs contraires dans la matière de la grâce. Et là encore elle a porté ces deux décisions, conformes aux deux premières : i^ que la grâce est nécessaire pour révéler à l'homme les vérités et les vertus de l'ordre surnaturel^ sans lesquelles il n\*y a point de salut; T que la grâce vient au secours de la nature sans la détruire^ qu'elle n'éteint pas la lumière naturelle^ mais l'éclairé et l'agrandit^ et que la liberté humaine subsiste entière^ avec les œuvres qui lui sont propres^ sous les impressions de la grâce \*.

Sur tous ces points, Port-Royal a excédé la doctrine catholique. En outrant la puissance du péché originel, il s'est condamné lui-même à outrer celle de la grâce réparatrice.

Le génie du jansénisme est le sentiment dominant^ non

1. Pour tonte citation, nons nons bornons & renvoyer an concile de Trente et aux constitutions et bulles papales qui ont condamné le livre de Jaosénius.

pas seulement de la faiblesse, mais du néant de la nature humaine. A ses yeux, depuis la chute d'Adam, la raison et la volonté sont par elles-mêmes radicalement impuissantes pour le vrai et

pour le bien. L'homme ne possède d'autre grandeur et il ne garde d'autre ressource que le sentiment même de son impuissance, et celui de la nécessité d'un secours surnaturel. Ce secours surnaturel, c'est la gr<sup>te</sup>ce, non pas cette grâce universelle qui a été donnée à tous les hommes, et qui si souvent est convaincue d'insuffisance, mais cette grâce particulière et choisie qui, pour être vraiment suffisante, doit être efficace par elle-même, c'est-à-dire irrésistible\*. Elle opère en nous en étouffant la lumière naturelle sous la lumière incréée, et en mettant ses impressions victorieuses à la place des langueurs de notre volonté. C'est elle qui nous fait penser et agir, ou plutôt c'est elle qui pense et agit en nous : elle suscite la pensée de l'action, elle communique la force qui l'exécute, et nos œuvres sont ses œuvres.

Tel est le système janséniste, mêlé de vérité et d'erreur. Par son côté vrai, c'est la doctrine catholique, qui n'est point ici en cause ; par son côté faux, ce n'est qu'une théorie particulière qui tombe sous notre examen. Port-Royal est un grand parti dans l'église; mais, après tout, ce n'est qu'un parti; ce n'est point l'église elle-même, car l'église l'a condamné.

Ce qu'il y a d'essentiellement faux dans la grâce janséniste, c'est qu'elle Ole toute puissance à la lumière naturelle, toute efficacité à la volonté. La grâce chrétienne ajoute ses clartés et ses impressions vivifiantes à la raison et à la liberté humaine : elle les épure et les fortifie, elle ne



## Voyez les premières Provinciales

elle efface point; loin de les nier^ elle les suppose; elle ne crée pas^ elle féconde; elle ne s'applique pas au néant^ nuÛ6 à un germe divin qu'elle dégage et qu'elle développe. Sa vertu singulière est de produire une foi que la lumière naturelle ne produit point, la foi aux vérités surnaturelles. Mais ce n'est point elle seule qui enseigne à l'homme la liberté, le devoir, la distinction du bien et du mal, du juste et de l'injuste, la spiritualité de l'âme, la divine providence : sans la grâce, la lumière naturelle peut enseigner tout cela, et elle l'a enseigné dans tous les siècles. Selon l'église, la raison naturelle est une première révélation qui a déjà sa puissance. Pour le jansénisme, cette première révélation demeure absolument stérile sans le secours d'une révélation nouvelle et particulière.

Gomme dans la doctrine catholique toutes les vérités se tiennent, de même toutes les erreurs ont leur enchaînement dans la théorie janséniste. La grâce y doit être victorieuse et invincible^ parce que la corruption de la nature humaine y est entière, parce qu'un tel mal exige un remède héroïque, et que du néant de la nature Dieu seul peut tirer la vraie justice et la vraie vertu. Le principe du néant de la nature humaine a engendré une autre conséquence également nécessaire, le néant du mérite de nos œuvres. Elles appartiennent à la grâce quand elles sont bonnes; le péché seul est à nous, parce que le péché vient de la nature corrompue. De là ce tremblement perpétuel de la créature humaine, incertaine si c'est bien en elle la grâce qui opère ou l'esprit propre et la lumière naturelle; de là des austérités excessives, un ardent et sombre ascétisme^ le monde converti en une ténébreuse et en un calvaire, la fuite des plaisirs les plus innocents, l'impatience de la

vie et l'invocation de la mort, et, en attendant, le continuel effort de mourir 5 la

vie de la nature et de ne laisser subsister en soi que celle de la grâce; de là une immense humilité et un immense orgueil. L'une qui se tire du sentiment de notre néant, l'autre du sentiment de l'action de Dieu en nous avec un courage merveilleux, capable de résister, au nom de Dieu, à toutes les puissances de la terre, même à la première de toutes, celle du saint-siège ; de là, en un mot, une grandeur admirable et des excès de toute sorte dans la doctrine et dans la conduite : excès et grandeur mêlés ensemble, se soutenant et tombant ensemble, parce qu'ils tiennent au même principe, le néant de la nature et la force invincible de la grâce. Séparer, dans Port-Royal, la grandeur de l'excès, le bien du mal, le vrai du faux, retrancher l'un, retenir l'autre : vaine entreprise. Tout ici vient du même fonds. Tempérer Port-Royal, c'est l'anéantir. Laissons donc sa grandeur et ses défauts. Reconnaissons dans Port-Royal les hautes qualités qui le recommandent à la vénération des siècles, la droiture, la conséquence, l'intériorité, le dévouement ; mais reconnaissons aussi que deux qualités plus éminentes encore lui ont manqué : le sens commun et la modération, c'est-à-dire la vraie sagesse.

Le jansénisme ainsi défini, que lui pouvait être la philosophie? En vérité, d'après ce qui précède, il est à peine besoin de le dire. Le jansénisme et la philosophie s'excluent. Selon le jansénisme, la grâce peut tout, la nature ne peut rien, et la raison naturelle, privée de la lumière de la grâce, erre au milieu d'insurmontables ténèbres. La philosophie, au contraire, comme nous l'avons dit, est établie sur ce fondement que l'homme, même en son état ac-

tuel, possède une faculté de connaître, limitée mais réelle, et capable,

1. Sur Port-Royal voyez encore Jacqueline Pascal, V Épilogue<sup>^</sup> et Y Avertissement de la dernière édition.

bien dirigée<sup>^</sup> de parvenir aux vérités naturelles de Perdre moral aussi bien qu'aux vérités de Tordre physique. Gomme il y a une géométrie, une physique<sup>^</sup> une astronomie, etc., de même et au même titre il y a ou il peut y avoir une psychologie<sup>^</sup> une logique, une morale<sup>^</sup> une théodicée<sup>^</sup> c'est-à-dire d'un seul mot une philosophie. Les sciences physiques s'appuient sur Texpérience sensible ; la philosophie . s'appuie sur les sens à la fois et sur la conscience : les données et par conséquent les procédés différent; mais les données sont également solides, les procédés également rigoureux, et le principe commun que les sciences physiques et la philosophie reconnaissent est la raison naturelle librement et régulièrement cultivée. Selon Port-Royal, toutes les sciences humaines, et particulièrement les sciences morales, la philosophie à leur tête, ne sont que des chimères, filles de l'impuissance et de l'orgueil; la seule science véritable est celle du salut, dont l'impérieuse condition est l'intervention surnaturelle de la grâce, de la grâce à la fois gratuite et irrésistible. Le jansénisme va jusque-là, ou il n'a pas toute sa portée ; il ne peut donc accepter la philosophie que par une inconséquence manifeste.

Et d'où peut venir l'inconséquence? De la faiblesse soit du caractère soit de la logique. Mais la logique de Pascal était à la hauteur de son caractère passionné et obstiné. Il faut choisir entre le jansénisme et la philosophie. Pascal avait choisi, et d'un choix trop ferme pour s'écarter jamais du but et chanceler sur la route.

Pascal, nous l'avons vu, est sceptique déclaré en philosophie; maintenant il est évident qu'il ne pouvait pas ne pas l'être. Examinez de nouveau, à la lumière de la théorie janséniste qui vient d'être exposée, les endroits du livre des Pensées où le scepticisme se montre sous sa forme^ ce sem-

ble, la plus hardie, et loin d'y trouver des paradoxes, vous y reconnaîtrez les principes avoués et l'esprit de Port-Royal. Pascal dit et répète qu'il n'y a nulle certitude naturelle. Qu'y a-t-il là d'étonnant? C'est le contraire qui serait à Pascal la nouveauté la plus insoutenable. Car qui lui pourrait donner la certitude? Une raison toute corrompue, et qui^ sans la grâce^ est radicalement impuissante. Il n'y a nulle preuve naturelle de l'existence de Dieu : Dieu ne se révèle à nous ni par les merveilles de la nature ni par les merveilles de la conscience. Rien de plus simple^ si depuis la chute d'Adam les sens et la conscience sont des miroirs infidèles. Avant Jésus-Christ^ l'homme ne pouvait savoir où il en était. Assurément^ car avant Jésus-Christ il était condamné à l'erreur et au vice. Depuis Jésus-Christ^ l'homme^ il est vrai, peut connaître et lui-même et son auteur : mais comment? Par la grâce, et par la grâce seule. Si l'homme^ en effet, par ses moyens naturels, pouvait arriver à connaître l'homme et Dieu, la grâce, entendez toujours la grâce janséniste, serait superflue. Il ne faut pas cela, à tout prix ; il faut donc soutenir que sans la grâce l'homme ne peut savoir de Dieu non-seulement quel il est, mais qu'il est. Ce n'est ni la lumière de la raison ni celle du sentiment, c'est le feu\* de la grâce qui fait pénétrer dans le cœur de l'homme l'idée de la grandeur de l'âme et l'idée de Dieu. Le Dieu qui nous apparaît alors n'est pas le Dieu des savants et des philosophes; c'est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. L'homme n'est pas capable de la vraie vertu par l'emploi légitime de sa liberté natu-

relle; mais il le peut devenir par la transfiguration de cette liberté en une puissance divine qui agit en nous, souvent malgré nous, et dont les œuvres ne nous appar-

i. Voyez le papier tronv  sur Pascal, et que nous avans rappelé cidessus, p.  6.

tiennent pas. Détruire l'homme naturel ^ Tab tir, c'est- dire lui ôter cette raison et cette liberté dont il se vante conune d'un privil ge^ le remettre aveugle et soumis entre les mains de la grèce de Jésus-Christ et du directeur qui le représente S tel est le seul moyen de le conduire à la vérité, à la vertu^ à la paix, au bonheur. Gela étant, évidemment la philosophie ne vaut pas une heure de peine^ et la mépriser c'est vraiment philosopher.

Pascal a été et il devait aller jusque-là ; il devait pousser jusqu'à cette extrémité les principes qu'il avait embrassés, ou il aurait cru les abandonner, et il été été à ses propres yeux un disciple pusillanime de la gr ce.

Quand on a ainsi pénétré dans le cœur du jansénisme, on ne peut s'empêcher de sourire en voyant les efforts des modernes partisans de Pascal pour le défendre de l'accusation de scepticisme. Mais cette accusation, c'est son honneur : c'est votre défense qui lui serait une accusation d'infidélité aux deux grands principes du néant de la nature •humaine et de la toute-puissance de la grèce. Pour ces deux principes, Pascal et sa sœur auraient donné volontiers un peu plus que tous les systèmes de philosophie : ils auraient été heureux de donner leur sang. Faibles esprits, qui ne connaissez ni P(Mrt-Royal ni le x ii  siècle ! vous ne vous doutez pas que vos injurieuses apologies enlèvent à Port-Royal son vrai caractère, et au pénitent de M. Singlin, au frère

de Jacqueline, ce trait singulier de superbe et d'ironie à l'endroit de la raison et de la philosophie, et en même temps d'absolue soumission entre les mains de la grâce, qui fait de Pascal un homme à part dans PortRoyal même, et le met, quant au jansénisme, bien au-dessus de Nicole, et même d'Arnauld.

## **Ibid**

Chose admirable ! dans Port-Royal, Saini-Cyran excepté, les plus rigides n'ont pas été les hommes, mais les femmes, non pas les ecclésiastiques, mais les laïques, non pas Nicolç et Amauld, mais Domat et Pascal. Dans l'affaire capitale du formulaire\*, les femmes, Jacqueline à leur tête, étaient d'avis de tout braver plutôt que de signer le contraire de ce qui leur paraissait la vérité. Elles ne signèrent que par déférence pour ceux qui gouvernaient Port-Royal, et Jacqueline succomba, trois mois après la fatale signature, sous les scrupules et les angoisses de sa conscience. Dans une assemblée qui se tint chez Pascal, celui-ci proposa de résister ^ . La grâce janséniste lui était devenue la vérité toute entière, le premier et le dernier mot du christianisme. Pour elle, il fut d'avis de tout hasarder^ même Port-Royal. Mais il n'y allait pas seulement de Port-Royal , il y allait de la discipline ecclésiastique et de l'unité de l'église. Pascal et sa sœur ne reculèrent pas devant cette extrémité. Cette

i. Le récit de cette affaire est partout. Nous en avons rappelé les traits principaux dans Jacqueline Pascal, et dans V Appendice n° 8, Documents inédits sur Domat.

2. Remettons sous les yeux du lecteur cette scène où se peint Tâme de Pascal. Jacqueline Pascal, ch. IV, p. 81 A : a La majorité des assistants, entraînée par Nicole et Amauld, se prononça pour la signature. Ce que voyant, M. Pascal . qui aimait la vérité par-dessus toutes choses^ et qui, malgré sa faiblesse, avait parlé très vivement pour mieux faire sentir ce qu'il sentait lui-même, en fut si pénétré de douleur, qu'il se trouva mal et perdit la parole et la connaissance. Tout le monde en fut surpris et s'empressa pour le faire revenir. Ensuite, ces messieurs se retirèrent; il ne resta que M. de Roannez, M. Domat et M. Périer le fils. Quand M. Pascal fut tout à fait remis, M. Périer lui ayant demandé ce qui avait causé son accident : Quand j'ai vu toutes ces personnes-là, lui dit-il, que je regarde comme ceux à qui Dieu a fait connaître la vérité , et qui doivent en être les défenscui-s, s'ébranler, je vous avoue que j'ai été si saisi de douleur que je n'ai pu la soutenir» et il a falla succomber. »

jeuDe femme^ qui n'avait pas trente-six ans, osa dire à un prêtre, à un docteur, à M. Ârnauld, avec une hauteur et une véhémence dignes de son frère ou de Démosthènes: a Je ne puis plus dissimuler la douleur qui me perce jusqu'au fond du cœur de voir que les seules personnes à qui il semblait que Dieu eût confié sa vérité , lui soient si infidèles que de n'avoir pas le courage de s'exposer à souffrir, quand ce devrait être la mort, pour la confesser hautement... Je sais bien qu'on dit que ce n'est pas à des filles de défendre la vérité, quoiqu'on pût dire, par nne telle rencontre du temps et du renversement où nous sommes, que puisque les évêques ont des courages de filles, les filles doivent avoir des courages d'évêques. Mais si ce n'est pas à nous de défendre (a vérité, c'est à nous à mourir pour

la venté Que craignons- nous! Le bannissement pour

les séculiers, la dispersion pour les religieuses, la saisie du temporel, la prison, et la mort, si vous voulez? Mais n'estce pas notre gloire, et ne doit-ce pas être notre joie? Renonçons à TÉvangile, ou suivons les maximes de l'Évangile, et estimons -nous heureux de souffrir quelque chose pour la justice. Mais peut-être on nous retranchera de l'église? Mais qui ne sait que personne n'en peut être retranché malgré soi, et que, l'esprit de Jésus-Christ étant le seul qui unit les membres à lui et entre eux, nous pouvons bien être privés des marques, mais non jamais de l'effet de cette union, tant que nous conserverons la charité \ D Et sur ce fondement, Pascal et sa sœur proposaient de tenir ferme, et s'il le fallait de désobéir à l'autorité canonique des évêques et du saint -siège; parti violent qui eût séparé ouvertement Port-Royal de TégUse catholique, et

## **JAConELOB Pascal, ch. IV, p. 315-8a**

78 DEFI PENSEES DE PASCAL.

qui pourtant n'était qu'une exacte fidélité à la doctrine janséniste de la grâce. Nicole et Arnauld ne se piquèrent pas de tant de rigueur : ils ne voulurent pas pousser la conséquence jusqu'au schisme; mais, pour cela, ils furent contraints de biaiser un peu entre la sincérité et la prudence. La grande M<sup>o</sup>>\* Angélique se réjouit de mourir dans cette terrible rencontre, pour ne pas signer et ne pas refuser de signer. L'autorité d'Arnauld entraîna Port-Royal; mais, si Saint-Cyran eût été là, la logique Teût sans aucun doute emporté sur la politique , et Dieu sait ce qui serait arrivé.



On peut dire qu'il en fut à peu près de la philosophie^ à Port-Royal, comme du formulaire. L'esprit de Port-Royal était contraire à la philosophie; mais elle avait pour elle les habitudes et l'ascendant de deux hommes éiiiinents.

Parcourez les ouvrages de ces Messieurs, les mémoures, les relations^ les lettres et tout ce qui reste de Port-Royal, vous y trouverez partout la condamnation de toute curiosité qui s'écarte du seul objet légitime, le salut, avec le mépris déclaré de toutes les sciences purement humaines, et particulièrement de la philosophie. Sacy n'est pas le plus haut représentant de JPort-Royal; mais il en est, à mon gré, l'expression la plus calme, la plus pure, la plus vraie. 11 n'exagère aucun des principes du jansénisme, mais il les possède et les professe tous avec une modération assurée et en quelque sorte avec une douceur inflexible. Or, demandez à Fontaine l'opinion de Sacy sur le cartésianisme et la philosophie : Fontaine vous dira qu'il blâmait fort ses deux illustres amis de leur attachement à la philosophie nouvelle\*. « Souriant doucement quand on lui par-

## **àiémoures de Fontaine, t. 11, p**

loît de ces choses, il témoignoit plus plaindre ceux qui s'y arrêtoient qu'avoir envie de s'y arrêter lui-même..» Il disoit que M. Descartes étoit à Tégard d'Aristote comme un voleur qui veooit tuer un autre voleur et lui enlever ses dépouilles. Dieu, disoit-il^ a fait le monde pour deux choses, Tune pour donner une grande idée de lui^ l'autre pour peindre les choses invisibles dans les visibles. M. Descartes détruit Tun et Tautre... Au lieu de recon-

noître les choses invisibles dans les visibles, comme dans le soleil, qui est le dieu de la nature, et de voir en tout ce qu'il produit dans les plantes. Timage de la grâce, il prétend au contraire rendre raison de tout par de certains crochets qu'ils se sont imaginés. Je les compare à des ignorants qui verroient un admirable tableau, et qui au lieu d'admirer un tel ouvrage, s'arrêteroient à chaque couleur en particulier, et diroient : Qu'est-ce que ce rouge-là ? de quoi est-il composé ? C'est de telle chose ou c'est d'une autre... Ces gens-là cherchent la vérité à tâtons -, c'est un grand hasard s'ils la trouvent. » Telles étaient les dispositions véritables de Port-Royal envers le cartésianisme et la philosophie. Aussi, quand M. Singlin envoya son nouveau pénitent à Port-Royal-des-Champs, ce fut, dit Fontaine ^ a afin que M. Amauld lui prêtât le collet pour les sciences, et que M. de Sacy lui apprit à les mépriser, d Pascal se forma promptement à cette école, et parvint bientôt où en était Sacy; mais de rhumeur dont il était, il ne se contenta pas de mettre de côté la philosophie, il la foula aux pieds. Et, ici encore, l'exact logicien, les principes de Port-Royal admis, c'a été Pascal; Nicole et Amauld furent encore une fois pour le sens commun et l'inconséquence. Pourquoi? Par bien des

## **Ibid,, p**

t# DES PENSÉES DE PASCAL.

raisons qu'il serait trop long de faire connaître. Marquons brièvement quelques-unes.

D'abord Pascal avait toute l'ardeur d'un néophyte. Converti à la fin de 1654 ^ mort au milieu de 1662 ^ dans ce court intervalle

rempli par les grandes luttes des Provinciales, par des maux cruels et une agonie de près de deux années^ Pascal, né avec une humeur bouillante^, une force et une rigueur\* d'esprit encore accrues par les habitudes de la méthode géométrique, s'élança vite à toutes les extrémités de la doctrine janséniste; dès qu'il eut embrassé la grâce de Jésus-Christ^ il ne connut^ il ne suivit qu'elle. Pour elle, il eût donné son sang dans la question du formulaire : il fit plus, il fit de sa vie entière une mort continue; il mourut à tout sentiment de plaisir, même le plus innocent^; et quand il sentit s'approcher la dernière heure, pour mieux ressembler à Jésus -Christ, il demanda avec la plus vive instance d'aller rendre Tâme dans un hôpital et sur le grabat des pauvres malades. Dans la pratique comme dans la théorie, le caractère propre de Pascal est celui d'une conséquence inflexible pour les autres et pour lui-même; et en même temps il joignait à cette énergie naturelle une âme candide et l'esprit le plus fin. Il y avait en lui de l'enfant, du bel-esprit, du héros et du fanatique. Il ne prenait et ne faisait rien à demi. Or, quand on pousse l'attachement à un principe jusqu'à lui sacrifier toutes les douceurs de la vie, il n'en coûte guère d'y ajouter la philosophie. Et en vérité, de la part de Pascal, ce dernier sacrifice n'avait pas un très-grand mérite.

La philosophie s'appelait alors le cartésianisme. Pasc.

i. JACQUELIn» Pascal y ch. iv^ p. S85, lettre du S décembre 1654. 2. Vie de Pascal, ^Jâ^^^énex,

possédait parfaitement de cette grande philosophie la partie mathématique et physique, mais il s'était à peu près arrêté là. Moitié sévérité d'esprit^ moitié défaut d'étendue, Pascal n'aspirait pas à des vues universelles sur la nature. C'était sans doute un moyen assuré d'éviter bien des erreurs» mais par là aussi il a

manqué la plus grande gloire : il n'a point placé son nom parmi ceux des Galilée, des Descartes, des Newton, de Leibniz. Il faisait partie d'une petite société de gens d'esprit et de mérite où il était de mode de dénigrer Descartes et de l'attaquer par ses mauvais côtés, par exemple, la matière subtile et quelques autres hypothèses, ce qui était assez facile, sans rien mettre à la place, ce qui était fort commode. De temps en temps, Descartes appliquait de rudes leçons au plus téméraire de cette petite société, remporté et jaloux Roberval. Dans l'affaire de la pesanteur de l'air, il y eut entre Pascal et Descartes un démêlé encore mal éclairci, où Pascal, qui adorait la gloire, eut au moins le tort d'oublier un peu trop le nom de Descartes parmi ceux qui l'avaient mis sur la voie de ses célèbres expériences\*. C'étaient deux génies entièrement opposés et très-peu faits pour se comprendre. L'un essentiellement créateur, invente sans cesse et partout des principes nouveaux; il embrasse et domine toutes les parties des connaissances humaines; il aspire au système du

1. Montuclai, Histoire des mathématiques, t. II, p. 56 et 144.

2. Baillet, dans la Vie de Descartes, démontre, par les lettres même de Descartes, combien Pascal a été peu juste envers son illustre devancier. Bossuet, dans son Discours sur la vie et les ouvrages de Pascal, traite sur ce point Baillet avec beaucoup de hauteur. Montuclai, dont l'impartialité et les lumières ne peuvent être contestées, porte à peu près le même jugement que Baillet« Histoire des mathématiques, t. U, p. 305.

monde, il l'a atteint presque\*. L'autre excelle dans les procédés scientifiques et dans la solution accomplie de problèmes particuliers. Pascal a perfectionné et fixé à jamais la langue de la raison, mais c'est Descartes qui l'a trouvée. La tête de Pascal n'est

pas moins forte que celle de Descartes, mais elle est moins ample. Livré de bonne heure à l'étude des mathématiques et de la physique^ on ne voit pas que Pascal ait jamais donné une grande attention à la philosophie proprement dite. Il ne paraît ni dans sa vie ni dans ses ouvrages aucune trace d'études métaphysiques. Il avait lu sans aucun doute la Méthode et les Méditations^ et il en avait retenu le grand principe de la pensée , comme signe et preuve de l'existence. Mais Roberval lui-même n'avait pas osé repousser ce principe^; il était dans saint Augustin et^ en l'admettant, Pascal n'avait fait que suivre l'opinion générale. La logique seule l'occupa sérieusement, et encore, dans la logique, la définition, qui appartient aux mathématiques autant qu'à la philosophie. Les deux seuls philosophes qu'il connaisse bien et dont il est évidemment imbu, c'est Montaigne, avec son disciple Charon, c'est-à-dire deux sceptiques. Le scepticisme préparait merveilleusement les voies au dogme du néant de la nature humaine ; et d'un autre côté ce dogme appelait et confirmait le scepticisme. Quand donc la grâce pénétra dans l'esprit de Pascal , le trouvant vide de toute grande doctrine philosophique, elle Tenvahit aisément tout entier: c'est dans l'abîme du pyrrhonisme que la foi janséniste vint

1. Il a le premier énoncé le problème que Newton a résolu. a Descartes, dit Laplace^ essaya le premier de ramener la cause du mouvement céleste à la mécanique. » Système du Monde, liv. v, chap. v.

2. Voyez dans nos Fables de philosophie l'ODE du Binôme l'article intitulé Vièrval philosophique.

PRÉFACE DE LA SECONDE ÉDITION. t»

le surprendre, et au lieu de Ten tirer^ elle Ty enchaîna.

Il n'en fut pas, il n'en pouvait pas être ainsi de Nicole et d'Arnauld. L'un et l'autre possédaient un fond d'études et de connaissances philosophiques, qui résistèrent au jansénisme.

Nicole avait étudié avec distinction la philosophie à l'Université de Paris. Il fut reçu maître ès-arts en 1614. Arrivé dans sa carrière théologique et ecclésiastique par les trophées qu'excitèrent en Sorbonne les cinq propositions célèbres de M. Cornet, lié de bonne heure avec Port-Royal, où il avait deux tantes religieuses, dont Tune, la mère Marie des Anges Suireau, avait été abbesse et réformatrice de Maubuisson et mourut abbesse de Port-Royal en 1658, il enseigna plusieurs années aux Granges les belles-lettres et la philosophie. Son cours de logique est le fond, du Uvre qui fut composé plus tard dans une circonstance particulière et publié sous le titre de la Logique ou l'Art de penser\*. Ce livre est à la fois d'Arnauld et de Nicole ^ . Il est tout pénétré de cartésianisme. On y combat à tout propos le pyrrhonisme, ainsi que la philosophie fondée sur la maxime que toute idée tire son origine des sens. On y professe le principe cartésien, que nous avons une idée naturelle, claire et certaine, de l'Âme et de Dieu. Les deux excellents discours préliminaires sont de la main de Nicole. Le premier, le plus important, est presque entièrement consacré à la réfutation du scepticisme et à l'apologie de la philosophie. Nous en sommes bien fâché pour Pascal, mais voici comment Nicole traite ses chers pyrrhoniens : Le pyrrhonisme, dit-il, n'est pas une secte de gens qui soient persuadés

1. Vie de Nicole, \. XIV des Essais de Morale, p. 18 : « Il n'enseigna (à Tillemont) la philosophie, et lui expliqua sur la logique tout ce qui a été donné depuis son début. »

## lâid,, p

de ce qu'ils disent, mais c'est une secte de menteurs\*. » Montaigne est pris à partie et très-malmené. Si nous avons à indiquer la meilleure réponse au livre des Pensées, nous désignerions la logique de Port- Royal. Nous y ajouterions le beau Discours contenant en abrégé tes preuves natU" relies de Inexistence de Dieu et de Vimmortalité de tâme^. n parut en 1670^ un peu après les Pensées; et on dirait que Nicole avait en vue les arguments sceptiques de Pascal, lorsqu'il écrivait les lignes suivantes : a Je suis persuadé que ces preuves naturelles ne laissent pas d'être solides... Il y en a d^abstraites et de métaphysiques^ et nous ne voyons pas qu'il soit raisonnable de prendre plaisir à les décrier; mais il y en a aussi qui sont plus sensibles^ plus conformes à notre raison^ plus proportionnées à la plupart des esprits, et qui sont telles qu'il faut que nous nous fassions violence pour y résister... Quelque effort que fassent les athées pour effacer l'impression que la vue de ce grand monde forme naturellement dans tous les hommes^ qu'il y a un Dieu qui en est Fauteur^ ils ne sauraient l'étouffer entièrement; tant elle a des racines fortes et profondes dans notre esprit. Il ne faut pas se forcer pour s'y rendre, mais il faut se faire violence pour la contredire... La raison n'a qu'à suivre son instinct naturel pour se persuader qu'il y a un Dieu, o Un peu plus tard, en i67i, dans le premier volume des Essais y au traité de la faiblesse de l'homme, Nicole parle de Descartes en des termes qui contrastent fort avec ceux de Pascal et de Sacy : a On avait philosophé trois mille ans dijsant sur divers principes. Il s'élève dans un coin de la terre un homme qui

1 . La logique, ou l'Art de penser, édition de 1662. Discours sur le dessein de cette logique, p. 18.

## **a été placé plus tard dans les Essais, t. II**

### **PRÉFACE EKE LA SECONDE ÉDITION. 85**

change toute la face de la philosophie<sup>^</sup> et qui prétend faire voir que tous ceux qui sont venus avant lui n'ont rien entendu dans les principes de la nature. Et ce ne sont pas seulement de vaines promesses; car il faut avouer que le nouveau venu donne plus de lumières sur la connaissance des choses naturelles<sup>^</sup> que tous les autres ensemble n'en avaient donné. » Sans doute<sup>^</sup> quand des théologiens étourdis appliquèrent à tort et à travers le cartésianisme à l'explication des saints mystères, entre autres de l'Eucharistie<sup>^</sup> Nicole, comme Amauld, comme Bossuet lui-même, poussa un cri d'alarme\* dans le sein de ses amis; mais il n'en demeura pas moins publiquement fidèle aux principes de toute sa vie. On conçoit donc que<sup>^</sup> dans la révision du manuscrit de Pascal; il ait fortement appuyé l'avis d'Amauld de retrancher les superbes insultes partout adressées à Descartes et à la raison naturelles, et d'effacer le plus possible le scepticisme qui domine dans les Pensées. Et encore<sup>^</sup> malgré tant de suppressions, malgré tous les adoucissements et même les changements pratiqués, jamais les Pensées ne plurent à Nicole. Autant il admire et travaille à répandre les Provinciales, autant il reste froid à l'égard des Pensées, interprète en cela du sentiment unanime de ses plus illustres contemporains. Nous avons déjà fait cette observation'- qu'au xvii<sup>e</sup>\* siècle nul philosophe, nul théologien célèbre n'a loué



ni même cité les Pensées. On cherche en vain un seul mot sur ce livre dans Fénelon , dans Malebranche, dans Bossuet, ni même dans l'immense correspondance

i. Nicole, Essais, t, VIII, lettres 82, 83, 84; AmaïUd, lettres du 18 octobre 1669, OEtwi^s complètes, 1. 1», pi 670; Bossuet, Lettre à un dtscipie du père Malebranche. Bossnet est encore celui des trois qui se laissa le moins entraîner à Thameur bien naturelle que donnent aux amis éclairés d'une bonne cause les excès qui se commettent en son noiiu

S. Plus haut, Pf^/ace de la V édition^ p. 18.

d'ÂrnauId. Pour Nicole^ il dissimulait assez mn\ le peu de cas qu'il en faisait. Un jour M. de Sévigné lui ayant communiqué une lettre de M<"\* de Lafayette, qui contenait ce singulier éloge des Pensées : a Cest méchant signe pour ceux qui ne goûteront pas ce livre », Nicole, tout timide qu'il était^ eut le courage de braver cet anathème et de confesser son opinion. Mais d'abord remarquez cet enthousiasme pour les Pensées^ sortant de la société de M. de La Rochefoucauld, dont M"» de Lafayelte n'est ici que le secrétaire. L'auteur des Maximes approuve fort Tauteur des Pensées. Je le crois bien, en vérité. Quand on a soimême avancé, au scandale des honnêtes gens, que tout dans l'homme se réduit à l'amour-propre et à Tégôïsme et que le reste n'est qu'hypocrisie » on doit certes se féliciter de voir paraître un ouvrage qui vient au secours de ce beau principe, en établissant qu'il n'y a ni morale ni religion naturelle, et que les lois et toutes les vertus ne reposent que sur la fentaisie et sur la mode. Cet accord entre La Rochefoucauld et Pascal n'est ni surprenant ni fort édifiant ; et à mon sens il est accablant pour Pascal. Après le silence désapprobateur de ses égaux, il ne lui manquait plus que le suffrage intéressé de ce

triste personnage, bel- esprit chagrin, courtisan désappointé et malade, qui n'a pas craint de donner son propre caractère et sa vie d'intrigue comme l'exemplaire de l'humanité ^ . La réponse de Nicole à M. de Sévigné est si peu connue, et elle fait si bien pour notre cause, que nous la donnons en abrégé \* :

a Après ce jugement si précis que madame de la F. porto

1. Essais, t. vin, premi^e partie, p. 945. i. Sur La Rochefoucauld et le livre des Maximes, voyez La ieï- KUSK oc M">o D& Lokguevillb, IntroductioH tt ch. iT, et M"^« db

Sablé, cb. m.

## PaÉFACE DE LA SECONDE ÉDITION. 87

que e^eii méchant eign% pour ceux qui n« goiUerotU pas ce livrcy nous voilà réduits à n'en oeer dire noire sentiment, et à faire semblant de trouver admirable ce que nous n'entendons pas. Elle devait au moins nous instruire plus en particulier de ce que nous y devons admirer, et ne se pas contenter de certaines louanges générales, qui ne font que nous convaincre que nous n'avons pas Tesprit d'y découvrir c^ qu'elle y découvre , mais qui ne nous servent de rien pour le trouver... Pour vous dire la vérité, j'ai eu jusqu'ici quelque chose de ce méchant signe. J'y ai bien trouvé un grand nombre de pierres assez bien taillées et capables d\*omer un grand bâtiment, mais le reste ne m'a paru que des niatériaux confus, sans que je visse assez l'usage qu'il en voulait faire. Il y a même quelques sentiments qui m me paraissent pas tout à fait exacts, et qui ressemblent à des pensées hasardées que l'on écrit seulement pour les examiner avec plus de soin. Ce qu\*il dit, par exemple^ tit. XXV, 15, que le titre par lequel les hommes possèdent leur bien n'est , dans son origine^ que fantaisie, ne

conclut rien de ce qu'il en veut conclure, qui est la faiblesse de l'homme, et que nous ne possédons notre bien que sur un titre de fantaisie... Ce qu'il dit au même endroit, n<sup>e</sup> il, touchant les principes naturels, me semble trop général. •• 11 suppose, dans tout le discours du divertissement ou de la misère de l'homme, que l'ennui vient de ce que l'on se voit, de ce que l'on pense à soi, et que le bien du divertissement consiste en ce qu'il nous ôte cette pensée. Cela est peut-être plus subtil que solide... Le plaisir de l'âme consiste à penser, et à penser vivement et agréablement. Elle s'ennuie sitôt qu'elle n'a plus que des pensées languissantes... C'est pourquoi ceux qui sont bien occupés d'eux-mêmes peuvent s'attrister<sup>e</sup> mais ne s'ennuient pas. La tri»-

tesse et l'ennui sont des mouvements différents... M. Pascal confond tout cela. Je pourrais vous faire plusieurs autres objections sur ses Pensées, qui me semblent quelquefois un peu trop dogmatiques<sup>e</sup> et qui incommode ainsi mon amour-propre<sup>e</sup> qui n'aime pas à être régenté si fièrement. » Et savez-vous le secret de ce goût très-médiocre de Nicole pour les Pensées ? C'est que ce livre est l'expression la plus forte du jansénisme, et qu'à dire vrai Nicole n'était guère janséniste. Il s'était laissé engager dans ces querelles, un peu par conviction, beaucoup par ses amitiés, surtout par une antipathie sincère et constante pour les jésuites. Il était bien plutôt un adversaire des jésuites qu'un vrai disciple de Port-Royal. Il n'avait pas connu Saint-Cyran ; il n'avait jamais senti la main de cet homme extraordinaire qui osa regarder en face Richelieu ; qui, du fond de son cachot de Vincennes, avec quelques billets, gouvernait souverainement Port-Royal ; qui décida de la destinée d'Arnauld, et exerçait sur tout ce qui l'approchait un ascendant irrésistible ; doux et humble dans la forme, comme son ami saint François de Sales, mais au fond

ardent^ inflexible, extrême. La seule grande influence que Nicole ait subie est celle d'Arnauld. Il l'admirait et l'aimait, et mit volontiers au service de ses desseins son élégante latinité, sa plume modérée et facile; mais il se permettait de choisir parmi les doctrines de son illustre ami. Comme lui, il repoussait la morale relâchée des jésuites, plus fautive en effet et tout autrement dangereuse que l'austérité excessive de Port- Royal; il avait horreur du probabilisme, qui ruine toute certitude et toute obligation morale ; il détestait par-dessus tout l'esprit d'intrigue et de persécution de la Société, mais il était un partisan assez tiède de la grâce janséniste. Son historien garde un silence officieux sur sa

conduite dans l'affaire du formulaire. La vérité est qu'il y joua un grand rôle, qu'il tint tête à Pascal et à Domat\*^ et encouragea fortement Arnauld dans sa résistance aux folies héroïques où Pascal voulait entraîner Port-Royal. Aussi ^ dès ce moment, Nicole devint suspect au parti. Après avoir suivi Arnauld dans l'exil , il se lassa vite de la vie d'émigré, et finit même par se prononcer contre la grâce particulière en faveur de la grâce universelle. C'était à peu près désavouer le jansénisme.

Arnauld était à la fois et plus janséniste et plus philosophe que Nicole^ et il demeura Tun et l'autre^ avec une constance égale^ jusqu'à la fin de sa longue carrière.

En mesurant cette carrière déjà si grande^ on peut juger par ce qu'a fait Arnauld ce qu'il aurait pu faire en de meilleures circonstances , et sans la fatale rencontre qui égara d'abord sa destinée. C'est Saint- Cyran qui perdit Port- Royal , en y mettant une doctrine particulière; c'est Saint- Cyran qui perdit Arnauld , en le détournant des grandes voies de l'église gallicane pour le jeter dans un sentier environné de précipices; La nature l'avait fait

pour être l'égal de Bossuet , l'éloquence à part bien entendu^ et il n'a été qu'un chef de parti. 11 avait reçu tous les attributs du génie , la simplicité, la force, la grandeur, l'étendue, avec une facilité et une fécondité inépuisables. L'invention lui manquait un peu, comme à Bossuet; mais, comme Bossuet aussi, il la remplaçait par une rectitude presque infaillible. Dans sa jeunesse, il avait fait des études profondes d'où pouvait sortir un grand géomètre ^, un grand théologien et

1. Un manuscrit de la bibliothèque royale et un autre de la bibliothèque Mazarine, que nous avons souvent cités, contiennent diverses réponses inédites de Nicole à Domat et à Pascal lui-même. Voyez V Appendice à la fin de ce volume.

S. Les *Éléments de Géométrie* de Port-Royal sont de la main d'Ar-

un grand philosophe\* D possédait même plusieurs parties du grand écrivain^ un ordre sévère, une clarté éminente; point d'imagination, il est vrai, mais de l'esprit et de l'âme, souvent même de beaux mouvements. Tant et de si rares qualités ont avorté, ou du moins n'ont pas porté tous leurs fruits, faute d'une culture réglée et paisible\* Sans cesse occupé à diriger un parti, s'oubliant lui-même, dédaignant la gloire, ne pensant qu'à la vérité et à la justice, toujours errant d'asile en asile et ne sachant pas où le lendemain il reposerait sa tête, Arnauld a passé toute sa vie les armes à la main : il a dispersé ses forces en mille écrits de circonstance, au lieu de les rassembler sur quelque ouvrage immortel. Il a semé çà et là des traits et même des pages admirables, mais il n'a pas connu cet art patient de la composition et du style , ce soin assidu de la beauté de la forme qui seul conduit un livre à la perfection et à la postérité. Arnauld a manqué le pre-

mier rang en tout genre, la controverse exceptée. Là Bossuet lui-même ne lui est point supérieur. 11 serait injuste aussi de ne lui pas accorder une place très-élevée en philosophie.

Arnauld, comme Nicole, avait étudié la philosophie dans un des collèges de l'Université de Paris. Entré en Sorbonne, il y prit successivement tous ses degrés avec un grand éclat. Son étude favorite fut celle de saint Augustin, où il puisa comme un avant-goût des principes de Descartes et de ceux de Port-Royal Aussi, dès que parut, en 1637, le Discours de la Méthode avec les trois grands ouvrages de physique et de mathématiques qui s'y rapportent, Arnauld reconnut

Arnauld, et ont servi de fondement à tous les ouvrages de ce genre. Voyez dans la Vie d' Arnauld, p. 98, de précieux détails sur ces Éléments, Lettbniz parle quelque peu de la grande habileté d'Arnauld pour les mathématiques.

en quelque sorte la philosophie qu'il cherchait, qui même était déjà dans sa pensée. De 1639 à 1641 pendant deux années consécutives il fit lui-même en Sorbonne un cours régulier et complet de philosophie. On assure que de ce cours suivirent plusieurs élèves distingués qui introduisirent l'enseignement d'Arnauld dans l'Université de Paris\*. Mais la trace la plus sûre qui nous en reste est la thèse trop peu connue qu'il fit soutenir en 1641 : elle contient plus d'une proposition bien digne d'être remarquée et l'esprit qui y règne se retrouve presque tout entier dans les écrits postérieurs d'Arnauld'. Dans le même temps il

i. Préface historique du tome XXXVIII page 9. — Parmi ces élèves on cite Pierre Barbay, depuis professeur de philosophie, dont le péripatétisme très-mitigé sert, en quelque sorte, d'in-

tennédiaire entre le vieil enseignement péripatéticien et renseignement nouveau, celui de Pourcliot, par exemple, où paraît déjà et prévaut presque le cartésianisme.

t. Œuvres d'Amault, tome XXXVIII, p. 1. Conclusions philosophiques, En logique, on y rencontre un certain conceptualisme, assez voisin du nominalisme, qu'on enseignait depuis assez longtemps dans l'Université de Paris, et qui explique à merveille l'antipathie d'Arnauld pour la théorie des idées de Malebranche. Les universaux ne lui sont que des notions communes et des noms communs : toute réalité est dans les individus. En mathématiques, Amault critique les éléments d'Euclide, dont les démonstrations ne lui paraissent pas toujours assez lumineuses, préluant ainsi à ses réflexions de la quatrième partie de la Logique et à ses Éléments de Géométrie. Dès cette époque, c'est-à-dire dès l'année 1641, il attaque, en astronomie, le système de Ptolémée; il ose dire que l'immobilité de la terre ne repose sur aucune preuve, ni astronomique, ni physique, et que c'est l'autorité et non la raison qui nous la persuade. Plus tard, Pascal n'osera pas aller jusque-là. En morale, le système d'Épicure, le système stoïcien et le péripatétisme sont mis fort au-dessous de la morale platonicienne, couronnée par le christianisme. La liberté humaine est admise; mais déjà se montrent quelques propositions dont le jansénisme peut s'accommoder. « Celui qui ne peut pécher est sans aucun doute plus libre que celui qui peut pécher. » En métaphysique, toute essence éternelle autre que Dieu est une chimère : toutes les entités ne sont que Dieu lui-même. Les formes substantielles sont inutiles. Pour un esprit libre de préjugés, il n'est

écrivait cette célèbre consultation sur les Méditations^ où le disciple de saint Augustin accepte sans réserve la méthode et tous les grands principes de Descartes^ la preuve de l'existence personnelle tirée de la pensée^ la démonstration de la distinction de l'âme et du corps, et celle de l'existence de Dieu par l'idée de l'infini. Depuis, Arnauld n'a pas cessé d'être un cartésien déclaré, comme Bossuet. Il y a vraiment une analogie frappante entre les opinions philosophiques de ces deux grands hommes. Tous deux sont cartésiens, sans préjugés comme sans faiblesse : au plus fort de la persécution, disons tout, au milieu des fautes du cartésianisme, ils eurent le courage de l'avouer encore en séparant ses principes des applications téméraires qu'on en faisait. Tous deux partageaient de la ferme distinction des vérités naturelles et des vérités surnaturelles, et la philosophie leur paraissait aussi légitime et aussi assurée dans l'ordre naturel que la foi chrétienne dans l'ordre des vérités révélées. Ils se montrèrent les constants adversaires de l'épicurisme de Gassendi et du scepticisme de Montaigne et de Huet. Ce fut Arnauld qui introduisit et s'efforça d'accréditer le cartésianisme à Port-Royal. 11 est l'auteur de la quatrième partie de la Logique^ où domine la méthode de Descartes. Lorsqu'en 1663 la censure romaine mit à l'index les Méditations^ cette incroyable injustice ne l'arrêta point. En 1669, il fit retrancher des Pensées ce qui était trop ouvertement favorable au scepticisme et à Montaigne, et contraire à Descartes et à la philosophie \*. En 1675^, il composa un admirable mémoire pour éclairer le parlement de Paris,

pas moiDS évident que Dieu existe qn'il est évident que deux est un nombre pair.



## Voyez pins bas la lettre citée. Rapport, iie partie, etc

S. Fbaghbrtb de PBiLOftOPHis MODEKNB^ de la persécution du cartésianisme»

qui allait rendre un arrêt contre la doctrine de Deacartea. En 1683, dans sa grande controverse avec Halebranche, il rappela souvent son brillant et obstiné adversaire à la scdide méthode et aux principes de leur commun mattre ^ Enfin en 1689, quand parut le livre de Huet contre Descartes, Arnauld traita ce livre avec le dernier mépris\*. Jamais dans l'esprit d'AmauId ni le jansénisme ne fit plier la philosophie, ni la philosophie n'altéra le jansénisme. La grâce et la raison y avaient jeté de bonne heure de si profondes racines qu^elless'y soutenaient pour ainsi dire à côté Tune de Tau- Ire, chacune par sa force propre, se rencontrant sans pouvoir s'accorder, comme aussi sans parvenir à se détruire. Arnauld occupe une telle place dans Port-Royal qu'on a étendu naturellement à tous les doctes solitaires ce qui appartient à lui seul. Parce qu'Amauld était cartésien, on en a conclu que tous ces messieurs Tétaient aussi. La conclusion n'est nullement fondée. Si Port-Royal ne put venir à bout du cartésianisme d\* Arnauld, il n'est pas moins vrai qu'Amauld ne put séduire Port-Royal au cartésianisme. Il avait beau présenter Descartes sous le manteau de saint Augustin : le philosophe paraissait toujours et épouvantait. Arnauld entraîna Nicole et le duc de Luynes'; mais tout le reste demeura froid ou ennemi. Il faut voir dans Fontaine quel scandale excitait dans la sainte maison ce goût nouveau pour la philosophie^. Sacy en gémissait, et tout le monde pensait comme Sacy. Pendant quelque temps on n'osa pas

se plaindre ouvertement. Arnauld possédait une autorité immense; il était prêtre et docteur; il avait été confesseur de Port-Royal; il était l'oncle et le frère des trois

## **T. II, p. 52 sqq.; et plus bas« Rapport^ V partie**

perfiODDeft les plus vénérées , la mère Angélique, la mère Agnès  
9 la mère Aiigélique de Saini-Jeaa; toute sa famille peuplait en  
quelque sorte Port-Royal^ il était le chef avoué, la lumière et  
Tâme du parti. Et pourtant des signes de révolte éclataient dé  
loin en loin. Le duc de liancourt, personnage à tous égards si  
considérable, rompait quelquefois visièrè à Tillustre docteur. Les  
choses en vinrent aii point que vers Tannée i6So on prit la réso-  
lution de faire un dernier effort pour enlever Amauld à la philo-  
sophie. Un de ses amis les plus intimes, le théologal d'Aleth, M.  
du Vaucel, composa un véritable manifeste intitulé : Observa-  
tions sur la philosophie de Descaries^. Là, du Vaucel se plaignait  
qu'Amauld compromet Port-Royal en donnant à penser que Port-  
Royal était cartésien, tandis qu'il n'y avait de cartésiens parmi  
eux qu'Amauld et Nicole. Il déclarait qu'au lieu de défendre Des-  
cartes contre les jésuites, il fallait s'unir aux jésuites contre Des-  
cartes. Il se prononçait avec force et netteté en faveur du livre  
que le père Valois, sous lé pseudonyme de Delaville, venait de pu-  
blier contre le cartésianisme au nom de la Société. Sainte-  
Marthe, un des plus purs jansénistes, approuva du Vam^l. On  
écrivit à Paris pour obtenir Tadhésion de Sacy. On l'obtint, mais  
dans les termes que comportaient la douceur et l'humilité de cet  
homme excellent. Il avoua qu'il n'était pas aussi philosophe que

son oncle et il le suppliait de songer moins à la philosophie et de consacrer sa plume à la seule piété. En dépit de ces efforts concertés, Arnauld comme Bossuet, demeura jusqu'à la fin fidèle à Descartes et à la philosophie. On le voit. Arnauld philosophe ne représente point Port-Royal; il le contredit; il suit son propre génie et les

i. Préface historique du tome XUVIII des œuvres d'Arnauld, p. IC.

### PRÉFACE DE LA SECONDE ÉDITION. 95

Arnauld de toute sa vie. C'est à Port-Royal, c'est Pascal vers 1660 et c'est du Vaucel en 1680, qui sont les véritables interprètes de Port-Royal. Pascal avait compris d'abord et hautement exprimé l'absolue incompatibilité de la grâce janséniste et de la philosophie. Le pieux théologal d'Alet, en répétant ce qu'avait dit l'auteur des *Penétyques* obéissait à un instinct tout aussi sûr que le génie lui-même, à cet instinct des partis qu'il ne faut pas mépriser parce qu'il est souvent le sentiment intime de leur principe. Tout le parti se reconnut dans du Vaucel et se joignit à lui. Arnauld demeura seul, inébranlable dans son attachement à la philosophie; et l'admiration que sa fermeté nous inspire est en raison même de la sérieuse opposition qu'il rencontra de bonne heure, qu'il ne put vaincre, et à laquelle il résista pendant quarante années.

En résumé, il est, je pense, bien démontré que Port-Royal, fondé sur le double principe du néant de la nature humaine et de la puissance invincible de la grâce, ne pouvait admettre ni le cartésianisme ni aucune philosophie, et qu'ainsi, comme nous l'avions annoncé, Pascal janséniste, et janséniste conséquent, de-

vait être tel que le peignent les Pensées un chrétien mélancolique, un sceptique de génie, qui rejetant toute raison naturelle, toute morale naturelle, toute religion naturelle, ne trouve un peu de certitude et de paix que dans la foi d'une secte particulière, qu'il ne faut pas confondre avec Tégglise, de cette secte pleine de grandeur et de misères, qui commence, il est vrai, par Port-Royal et les Provinceuses, mais qui se termine aux folies de Saint-Médard.

Pascal était obscur à bien des yeux dans l'édition de Port-Royal et dans celle de Bossut. Nous l'avons éclairci à la lumière du manuscrit autographe, et cette lumière a

fait paraître le plus puissant ennemi qu'ait jamais eu la philosophie.

Oui, Pascal est un ennemi de la philosophie : elle est trop loyale pour le dissimuler, et trop sûre d'elle-même pour redouter ni Pascal ni personne. La philosophie est assise sur des fondements d'où elle peut braver également et Port-Royal et la société de Jésus. Elle exprime en effet un besoin nécessaire et un droit sacré de la pensée. Sa cause est la grande cause de la liberté du monde<sup>^</sup> rappelée à son principe même, la liberté de l'esprit. Sa force est celle de la raison appuyée sur deux mille ans de progrès et de conquêtes.

Il est du bel air, aujourd'hui, de traiter avec un superbe dédain la raison naturelle. Assurément elle n'est point infallible, mais elle n'est point non plus condamnée à l'erreur ou à l'impuissance. Mille fois on a fait justice du frivole paralogisme sur lequel reposent toutes ces déclamations inconséquentes, dirigées contre la raison par la raison, depuis Pyrrhon et Sextus, jusqu'à Pascal et

ses imitateurs. Mais laissons là la logique et les théories : attachons-nous aux faits. Quel démenti ne donnent-ils pas aux contempteurs de la philosophie !

Depuis les premiers jours des sociétés humaines jusqu'à la venue de Jésus-Christ, tandis que dans un coin du monde une race privilégiée gardait le dépôt de la doctrine révélée, qui, je vous prie, a enseigné aux hommes, sous l'empire de religions extravagantes et de cultes souvent monstrueux, qui leur a enseigné qu'ils possèdent une âme, et une âme libre, capable de faire le mal, mais capable aussi de faire le bien ? Qui leur a appris, en face des triomphes de la force et dans l'oppression presque universelle de la faiblesse, que la force n'est pas tout, et qu'il y a des droits invisibles

si sacrés que le fort lui-même doit respecter dans le faible ? De qui les hommes ont-ils reçu ces nobles principes : qu'il est plus beau de garder la foi donnée que de la trahir ; qu'il y a de la dignité à maîtriser ses passions, à demeurer tempérant au sein même des plaisirs permis ? Qui leur a dicté ces grandes paroles : un ami est un autre moi-même ; il faut aimer ses amis plus que soi-même, sa patrie plus que ses amis, et l'humanité plus que sa patrie ? Qui leur a montré, par delà les limites et sous le voile de l'univers, un Dieu caché, mais partout présent, un Dieu qui a fait ce monde avec poids et mesure et qui ne cesse de veiller sur son ouvrage, un Dieu qui a fait l'homme parce qu'il n'a pas voulu retourner dans la solitude inaccessible de son être : ses perfections les plus augustes, parce qu'il a voulu communiquer et répandre son intelligence, et, ce qui vaut mieux, sa justice, et, ce qui vaut mieux encore, sa bonté ? Qui enfin leur a inspiré cette touchante et solide espérance que, cette vie terminée, l'âme immatérielle, in-

telligente et libre sera recueillie par son auteur? Qui leur a dit qu'au-dessus de toutes les incertitudes il est une certitude suprême» une vérité égale à toutes les vérités de la géométrie, c'est à savoir que dans la mort comme dans la vie un Dieu toutpuissant, tout juste et tout bon préside à la destinée de sa créature, et que derrière les ombres du trépas, quoi qu'il arrive, tout sera bien, parce que tout sera l'ouvrage d'une justice et d'une bonté infinies^ ?

Je le demande : quelle puissance a enseigné tout cela à tant de milliers d'hommes dans l'ancien monde, avant la venue de Jésus-Christ, sinon cette lumière naturelle qu'on

i. Les textes qui justifient toutes ces assertions sont nombreux et incontestables. Tout homme un peu versé dans la philosophie ancienne les sentira en quelque sorte à travers cette libre traduction.

traite aujourd'hui avec une si étrange ingratitude? Qu'on le nie devant les monuments irréfragables de l'histoire, ou que Ton confesse que la lumière naturelle n'est pas si faible pour nous avoir révélé tout ce qui donne du prix à la vie^ les vérités certaines et nécessaires sur lesquelles reposent la famille et la société, toutes les vertus privées et publiques^ et cela par le pur ministère de ces sages encore ignorés de l'antique Orient, et de ces sages mieux connus de notre vieille Europe, hommes adonorablement simples et grands^ qui, n'étant revêtus d'aucun sacerdoce, n'ont eu d'autre mission que le zèle de la vérité et l'amour de leurs semblables, et pour s'être appelés seulement philosophes, c'est-à-dire amis de la sagesse, ont souffert la persécution, l'exil, la mort, quelquefois sur un trône et le plus souvent dans les fers;

un Anaxagore, un Socrate, un Platon, un Aristote, un Épicète, un Maro-Aurèle I

Et cette législation romaine qui, pendant de si lotigs siècles, a donné au monde le gouvernement le plus équuh table qui fut jamais, qui Ta inspirée et qui l'a soutenue? Apparemment encore la raison naturelle, cette raison que l'on voudrait reléguer dans un coin obscur de nos écoles, et que même on en voudrait bannir, tant on la trouve inutile ou malfaisante!

Et si nous passons au monde moderne depuis la venue de Jésus-Christ, que de bienfaits encore n^aurions-nous pas à rapporter à la raison naturelle et à ses progrès, au milieu même des bienfaits évidents de la loi chrétienne? mais franchissons le moyen âge, arrivons à notre temps, et posons cette seule question aux détracteurs de la raison et de la philosophie :

Sur quelle base est assis tout l'édifice de la société française? De quels éléments est-il formé, et quelles mains Tont

élevé? Les codes qui depuis cinquante années président à notre vie publique et privée, ont-ils été conçus et délibérés dans des synodes, comme les capitulaires de Charlemagne? Non : ils sont l'ouvrage de PAssemblée constituante et du conseil d'État de TEmpire. Les éléments des lois qui nous gouvernent^ ce sont les idées de toutes parts répandues par la philosophie, idées solides autant que généreuses^ que la révolution française n'a point faites^ mais qu'elle a proclamées^ qu'elle a défendues d'abord avec l'épée, et gravées ensuite sur l'airain de nos codes pour l'exemple et pour rinstruction du monde. Dans l'ordre politique , quel est le principe avoué de notre gouvernement? Le droit divin est aujourd'hui une extravagance qui ne serait pas même rappe-

lée sans péril. La force de la royauté constitutionnelle est tout entière dans la raison publique reconnaissant la nécessité d'un pouvoir permanent et inviolable pour le maintien le pins certain de l'ordre et de la liberté. Les droits et les devoirs réciproques qui forment en quelque sorte la trame de la vie sociale^ particulièrement ces grands devoirs des enfants, des pères, des époux, la loi civile les a tirés de la seule idée de Thonnéte et du juste : ils reposent à ses yeux sur leur propre évidence, sur la certitude et sur la sainteté de la justice naturelle. Ainsi que le code civil^ le code pénal n'a point d'autre fondement. La vertu par elle-même mérite une récompense^ et le crime mérite un châtiment; il le reçoit dans les tourments de la conscience, et il le reçoit aussi à la face de tous^ comme un public enseignement, au nom de cette justice suprême^ de cette justice armée qu'on appelle l'État.

Que l'on parcoure ainsi tous nos codes : on y rencontrera le même esprit; on n'y trouvera pas un seul principe qui excède la raison, la morale et la religion naturelle.

Et ce caractère incontestable de la législation et delà société française n'est pas une nouveauté, un prodige dans notre histoire ; car cette histoire n'est guère autre chose^ depuis trois siècles^ que le progrès continu du génie séculier. Or, faites-y bien attention : tout progrès de la sécularisation est un hommage rendu à la puissance de la raison naturelle, et par conséquent à la puissance de la philosophie. La seule existence de notre société, telle que le temps et la révolution Tout faite, est donc le triomphe de la philosophie, et tant que notre société durera, la philosophie n\*a rien à craindre; car pour rallier à elle tous les esprits, tous ceux du moins qui ne rêvent pas le retour de la société du moyen âge,



elle n'a qu'à leur montrer la racine sacrée de K'ordre constitutionnel et de la loi française.

Allons plus loin : n'est-il pas évident à tout observateur impartial que les principes de la révolution française pénètrent peu à peu dans toutes les sociétés européennes, et même au delà de l'Océan? Et depuis un demi-siècle ne voyons-nous pas s'accomplir chaque jour la prophétie de Mirabeau, que ces principes sont destinés à faire le tour du monde? S'il en est ainsi, il faut avouer que l'avenir de la philosophie n'est pas tout à fait en péril.

Telle est la réponse simple, mais péremptoire, que nous nous bornerons à faire à tous ceux qui se mettent aujourd'hui sous l'abri du nom révérend de Pascal pour renouveler le scepticisme, décrier la raison humaine, nous endormir dans un mysticisme sans solidité et sans grandeur, ou nous ramener à une domination que nos pères ont brisée, et qui n'a rien à voir avec l'empire légitime du christianisme.

(1 n'y a aujourd'hui dans le monde que deux grandes forces morales, l'église et la philosophie. L'église parie à l'homme un langage humain et divin tout ensemble. Ses

mystères^ ses symboles, ses cérémonies^ tout , chez èlle, respire mie charité tendre^ douloureuse, infinie. Si la religion^ dans son sens le plus étroit, comme aussi le plus étendu^ est le lien qui unit Fhomme à Dieu en lui proposant dans le Dieu qu'il adore le modèle qa'i\ doit imiter, est-il possible de ne pas reconnaître dans le christianisme la religion la plus appropriée à la nature humaine, puisqu'il oflîre à l'humanité, comme objet de son culte et de son imitation, non pas l'être des êtres, rÉtemel, le Tout-Puissant incompréhensible et inimitable , mais la suprême

intelligence et la parfaite bonté, le Verbe de Dieu, le Fils égal au Père, qui s'est fait homme pour rapprocher de nous le divin exemplaire, et nous donner, dans toutes les vicissitudes de sa carrière humaine, un modèle à notre portée, conmiun à toutes les conditions, à tous les pays, à tous les siècles. Ou il ne faut plus de religions sur la terre, ou celle-là les accomplit et les achève toutes. Quelle philosophie ne s'inclinerait devant elle avec un respect profond et une tendre sympathie? Il faudrait qu'elle fût bien étroite et bien aveugle, qu'elle ignorât en quoi consistent et la philosophie et la reUgion, leur essentielle distinction et leur essentielle harmonie; il faudrait surtout qu'elle ignorât profondément l'humanité. Pour apprendre à respecter, disons mieux, à limer le christianisme, il n'est pas besoin de faire la guerre à la philosophie, de calomnier la raison, d'avilir l'intelligence et d'abêtir l'homme : loin de là, la vraie apologie du christianisme, telle que notre siècle la comporte, est de prouver à la philosophie qu'elle est inconséquente à elle-même, si honorant et chérissant l'humanité, elle ne couvre pas de ses bénédictions une religion qui s'adresse à ce qu'il y a de plus grand et de plus saint dans l'homme pour l'agrandir et le sanctifier encore. Pour nous, quand des

ecclésiastiques ; des évêques même<sup>^</sup> égarés par la passion de la domination, continueraient à nous prodiguer toutes les calomnies, nous n'en répéterions pas moins : la religion de Jésus-Christ est par elle-même une religion adorable, et la vie de Jésus-Christ est notre meilleur modèle à tous, grands et petits, riches et pauvres, ignorants et savants, ouvriers, paysans, oonunerçants, législateurs, ministres et rois. Telle est notre profession de foi : nous la faisons hautement devant tous les philosophes; mais nous sommes aussi très résolu à défendre tnébranlablement la

philosophie. Car la philosophie ne nous est pas moins chère que la religion. Elles diffèrent, elles ne sont point opposées. La philosophie, avec ses procédés et son langage scientifique, est presque condamnée à se renfermer dans Técole. La religion, grâce à ses augustes symboles, répand les plus sublimes vérités à travers les peuples. Et qui de nous n'est pas toujours du peuple par mille côtés ? Qui de nous, la main sur la conscience, est bien sûr de se pouvoir passer de la sainte discipline du christianisme ? Un jour, dans un instant de délire, de prétendus philosophes abolirent parmi nous le culte chrétien ; le lendemain, comme l'âme humaine a soif de religion, ces mêmes philosophes furent réduits à inventer le culte de la déesse Raison et la religion des théophilanthropes. Plus tard, d'autres insensés entreprirent de cacher leur honteux athéisme sous cette imitation sacrilège des formes chrétiennes qu'on appelle le saintsimonisme. Impuissantes extravagances qui ont disparu bien vite, et qui ont laissé debout le christianisme et la philosophie. La philosophie commence avec la raison humaine et ne finira qu'avec elle : elle en est l'expression fidèle, la compagne inséparable et immortelle. Le christianisme durera tant qu'il restera une âme à laquelle la philosophie ne

suffira point. Le christianisme est à sa manière une philosophie populaire et pratique^ et la philosophie est le fondement éternel de la vraie religion, celle de l'esprit. C'est donc une folie^ c'est un crime de les mettre aux prises et de tourner Tune contre l'autre ces deux puissances diversement nécessaires, qui ne peuvent se détruire^ et qui pourraient être si heureusement unies pour la paix du monde et le service du genre humain \

Selon nous ; le vrai courage, la vraie sagesse est d'être tour à tour pour celle des deux qui est attaquée par l'autre. Nous nous

adressons à tout homme de bonne foi : qui attaque aujourd'hui et qui est attaqué? Évidemment la philosophie n'attaque point; elle se défend. Voilà pourquoi plus que jamais nous sommes avec elle; et, qu'il nous soit permis de le dire y en évoquant un adversaire tel que Pascal^ nous avons assez fait voir que nous sommes peu disposé à reculer devant les autres.

Décembre 1844.

f . Tel est le langage que nous avons toujours tenu, et une conviction toujours croissante nous y attache de jour en jour davantage. Voyez Y Avertissement de la 3<sup>e</sup> édition des Pabiiiers essais de philosoraiE, la fin de la ivu leçon du Vbâi, du Beau et du Bien, et particulièrement nos DlSCdURS A LA ChAHBMB des paies POUB la DiFSRSE DE l'UrIVEBSITB ET DE LA PmLOSOPUB.

## **RAPPORT A L'ACADÉMIE FRANÇAISE**

Ladaas tes féueei d« l«r ayril, iw mai, l«r juin, \n juillet, 1» aoftt 1842.

Plus d'une fois rAcadémie m'a entendu exprimer le vœu que^ pour préparer et soutenir son beau travail du dictionnaire historique de la langue française^ elle-même se chargeât de donner au public des éditions correctes de nos grands classiques, comme on le fait en Europe depuis deux siècles pour ceux de l'antiquité. Le temps est malheureusement venu de traiter cette seconde antiquité, qu'on appelle le siècle de Louis XIV, avec la même religion que la première, de l'étudier en quelque sorte philologiquement^

de rechercher avec une curiosité éclairée les vraies leçons, les leçons authentiques que le temps et la main d'éditeurs inhabiles ont peu à peu effacées. Quand on compare la première édition de tel grand écrivain du

## **A l'occasion du couloir ouvert pour Téog de Pasa**

xvii<sup>e</sup> siècle avec celles qui en circulent aujourd'hui, on demeure confondu de la différence qui les sépare. Où la pensée dans son jet puissant, une logique sévère, une langue jeune et flexible encore, avaient produit une phrase riche, nombreuse, profondément synthétique, l'analyse, qui décompose sans cesse et réduit tout en poussière, a substitué plusieurs phrases assez mal liées. D'abord on avait cru changer seulement la ponctuation, et au bout d'un siècle il s'est trouvé que les vices de la ponctuation avaient insensiblement passé dans le texte et corrompu le style lui-même. Un mot, quelquefois même un tour, c'est à dire ce qui caractérise le plus vivement le génie d'un temps et d'un écrivain, ayant paru moins faciles à saisir au premier coup d'œil, pour épargner un peu d'attention et d'étude, on a ôté les tours les plus vrais, les locutions les plus naturelles, pour mettre en leur place des façons de parler qu'on a crues plus simples, et qui presque toujours s'écartent de la raison ou de la passion. Défendus par le rythme, les poètes ont été un peu plus respectés; et pour tant, je n'hésite pas à le dire, il y a bien peu de fables de La Fontaine qui soient demeurées intactes dans les modernes éditions<sup>^</sup> Mais pour la prose, ne pouvant faire la même résistance, elle a été traitée sans pitié. Où sont aujourd'hui ces longues et puissantes pé-

riodes du Discours de la Méthode, semblables à celle de Ginna et de Polyeucte; qui se déroulaient comme de larges fleuves ou comme des torrents mpétueux? On a rompu leur cours, oo les a appauvries en les divisant outre mesure, n appartient à l'Académie française de s'opposer à cette dégradation toujours croissante de dos grands écrivains^ et il lui serait glorieux,

## **Il faut en exeq^ cella de M. Valkeiiaer**

ce me semble^ en leur rendant leur pureté première^ d\*arrêter la langue nationale sur son déclin, comme autrefois elle a tant concouru à la former.

Si un jour TAcadémie accueillait ce vœu, que je renouvelle, chacun de nous pourrût choisir parmi nos bons auteurs ceux qui se rapportent davantage à ses études particulières. Peut^tre m'aurait-on abandonné les philosophes. Parmi eux, je me serais attaché à Descartes et à Pascal, et parce qu'ils me sont plus familiers et parce que je les considère Tun et Tautre conune les fondateurs de la prose française. Descartes Ta trouvée et Pascal l'a fixée. Or, Descartes et Pascal ce sont deux géomètres et deux philosophes ; et c'est d'eux que notre prose a reçu d'abord les qualités qui désormais la constituent et qu'elle doit garder, sous peine de périr.

De tous les grands esprits que la France a produits, celui qui me paraît avoir été doué au plus haut degré de la puissance créatrice est incomparablement Descartes. Cet homme n'a fait que créer : il a créé les hautes mathématiques par TappUcation de l'algèbre à la géométrie ; il a montré à Newton le système du

monde en réduisant le premier toute la science du ciel à un problème de mécanique; il a créé la philosophie moderne, condamnée à s'abandonner elle-même ou à suivre éternellement son esprit et sa méthode; enfin, pour exprimer toutes ces créations, il a créé un langage digne d'elles, entièrement différent de celui du XVI<sup>e</sup> siècle, naïf et simple, sévère et hardi, cherchant avant tout la clarté et trouvant par surcroît la grandeur. C'est Descartes qui a porté le coup mortel, non pas seulement à la scholastique qui partout succombait, mais à la philosophie et à la littérature maniérée de la Renaissance. Il est le Corneille de la prose, Pèlerin que le Discours de la Méthode

parut y à peu près en même temps que le Gid, tout ce qu'il y avait en France d'esprits solides^ fatigués d'imitations impuissantes, amateurs du vrai^ du beau et du grand, reconnurent à l'instant même le langage qu'ils cherchaient. Depuis, on ne parla plus que celui-là^ les faibles médiocrement^ les forts en y ajoutant leurs qualités diverses, mus, sur un fond invariable, devenu le patrimoine et la règle de tous.

\* Pascal est le premier homme de génie qui ait manié l'instrument créé par Descartes^ et Pascal c'est encore un philosophe et un géomètre. Loin donc de s'altérer entre ses mains, le caractère imprimé à la langue s'y fortifia. Cette sévérité géométrique du Discours de la Méthode, qui forme un si frappant contraste avec l'allure capricieuse de la phrase de Montaigne et avec la pompe de celle de Balzac, devient en quelque sorte plus rigide sous le compas de Pascal. Descartes, qui invente et produit sans cesse, tout en écrivant avec soin^ laisse encore échapper bien des négligences. Pascal n'a pas cette fécondité inépuisable; mais tout ce qui sort de sa main est exquis et achevé. Osons le dire : l'homme

dans Pascal est profondément original , mais Tesprit créateur ne lui avait point été donné. En mathématique il n'a point fait de ces découvertes qui renouvellent la face de la science, telle que l'application de l'algèbre à la géométrie: le seul grand calcul auquel son nom demeure attaché est celui des probabilités, et Fermât partage au moins avec Pascal l'honneur d'avoir commencé ce calcul ^ En physique, il a vérifié la pesanteur de l'air déjà confirmée par Toricelli et depuis douze ans reconnue par Descartes^. En philosophie, il n'a fait autre chose que rallu-

i. Montucla, Histoire des Mathématiques^ t. I<sup>er</sup> p. 88S-386.  
3. *ibid.*, X. II, p. 205.

mer la vieille guerre de la foi et de la raison^ guerre fatale à Tune et à Tautre. Pascal n'est pas de la famille de ces grandes intelligences dont les pensées composent l'histoire intellectuelle du genre humain : il n'a mis dans le monde aucun principe nouveau; mais tout ce qu'il a touché, il Ta porté d'abord à la suprême perfection. 11 a plus de profondeur^ dans le sentiment que dans la pensée, plus de force que d'étendue ^ Ce qui le caractérise, c'est la rigueur, oette rigueur inflexible qui aspire en toute chose à la dernière préciâon, à la dernière évidence. De là ce style net et lumineux , ce trait ferme et arrêté sur lequel se répand ensuite ou la grâce de l'esprit le plus aimable, ou la méhncolie subUme de cette âme que le monde lassa bien vite, et que le doute poursuivait jusque dans les bras de la foi.

Tels sont les deux fondateurs de la prose française. En Priant de leurs mains, elle était assez forte pour résister au commerce des génies les plus différents, et porter tour à tour, sur le fondement inébranlable de la simplicité, de la darté et d'une méthode sévère, la majesté et l'impétuosité de Bossuet, la grâce mystique



de Fénelon et de Malebr anche, la plaisanterie aristophanesque de Voltaire, la profondeur raffinée de Montesquieu, la pompe de Buffon, et jusqu'à l'éloquence fardée de J.-J. Rousseau avec laquelle finit répoque classique et commence Fère nouvelle et douteuse que nous parcourons.

Je regarde donc Descartes et Pascal comme les deux premiers maîtres de l'art d'écrire, et j'aurais aimé à en procurer des éditions fidèles. J'aurais voulu donner de Descartes un petit volume qui comprit ce qu'il a écrit de mieux en français : le Discours de la Méthode, la préface

1. Sur Descartes et Pascal, Toyez plus haut la {Mréface de la nouyelle édition» p. SI, etc.

des Principes^ le traité des Passions^ et un choix de ses lettres les plus remarquables^ collationnées avec soin sur les originaux qui subsistent et dont plusieurs sont entre mes mains. En effets toutes les éditions modernes de la correspondance de DescarteSj et la mienne comme les autres, ont été faites sur celle de Clerselier, qui ne possédait que les minutes à nooitie effacées, et non pas les lettres telles qu'elles avaient été envoyées et reçues. On sait que Robert val^ qui hérita des papiers de Mersenne et y trouva tant de lettres de Descartes, refusa de les communiquer '. A la mort de Roberval , elles passèrent entre les mains de Lahire, qui les donna à TAcadémie des sciences', où on les chercherait en vain aujourd'hui. Sorties de là, on ne sait comment, elles se sont répandues partout. En comparant ' quelques-unes de ces lettres originales avec les lettres imprimées, on reconnaît avec douleur que la correspondance de Descartes, du moins avec Mersenne , peut être regardée comme encore inédite, non pas sans doute pour le fond des idées, mais pour l'exactitude et la vérité de l'ex-

pression. Quant à Pascal , c'est encore bien pis. Si nous possédons les Provinciales dans toute leur beauté et leur perfection, sauf les altérations trop nombreuses que leur a fait subir une ponctuation vicieuse souvent transportée dans le texte, les Pensées, publiées par lambeaux et d'intervalle en intervalle, sans cosse augmentées et remaniées, attendent une édition vraiment critique qui recherche et restitue la véritable forme de ces admirables fragments.

Que dirait-on si le manuscrit original de Platon était, à la connaissance de tout le monde, dans une bibliothèque publique, et que, au lieu d'y recourir et de réformer le

## **Voyez notre édition de Descartes, préface du t. VI**

texte convenu sur le texte vrai , les éditeurs continuassent de se copier les uns les autres, sans se demander jamais si telle phrase sur laquelle on dispute ^ que ceux-ci admirent et que ceux-là censurent^ appartient réellement à Platon? Voilà pourtant ce qui arrive aux Pensées de Pascal. Le manuscrit autographe subsiste; il est à ta Bibliothèque royale de Paris 3 chaque éditeur en parle^ nul ne le consulte^ et les éditions se succèdent. Mais prenez la peine d'aller rue de Richelieu, le voyage n'est pas bien long : vous serez effrayés de la différence énorme que le premier regard jeté sur le manuscrit original vous découvrira entre les pensées de Pascal telles qu'elles sont écrites de sa propre main et toutes les éditions^ sans en excepter une seule, ni celle de 1670, donnée par sa famille et ses amis, ni celle de 1779, devenue le modèle de

toutes les éditions que chaque année voit paraître. Si j'avais reçu de l'Académie la commission de préparer en son nom une édition des Pensées de Pascal , je me serais fait un devoir de consulter le manuscrit autographe ^ d'y rechercher et d'en faire sortir Pascal lui-même.

On ne peut se défendre d'une émotion douloureuse en portant ses regards sur ce grand in-folio, où la main défaillante de Pascal a tracé, pendant l'agonie de ses quatre dernières années, les pensées qui se présentaient à son esprit, et qu'il croyait lui pouvoir servir un jour dans la composition du grand ouvrage qu'il méditait. Il les jetait à la hâte sur le premier morceau de papier, en peu de mots et fort souvent même à demi-mot <sup>1</sup>. Quelquefois il les dictait à des personnes qui se trouvaient auprès de lui. L'écriture de Pascal est pleine d'abréviations, mal formée, presque indé-

## tl2 DES PENSÉES DE PASCAL.

chiffirable. Ce sont tous ces petits papiers sans ordre et sans suite qui, recueillis et collés sur de grandes feuilles , composent le manuscrit autographe des Pensées.

L'abbé Périer qui en hérita ^ le déposa en 171 i> à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés comme il l'atteste lui-même dans trois lettres qu'on trouve en tête du manuscrit. Elles méritent d'être remarquées ^ D'abord on ne conçoit guère trois lettres pour constater le dépôt d'un seul manuscrit. Et puis la première lettre parle seule d'un volume composé de petits papiers..... qui sont les originaux du livre des Pensées de M. Pascal, imprimé chez Després, o

1. « Je soiiBsignô, prestre, chanoine de l'église de Clermont ^ certifie « que le présent volnme, contenant pages ^ dont la premi-

toe corner mence par ces mots a et la dernière par cenx-d

« est composé de petits papiers écrits d'un côté, on de feuiUes volantes « qui ont été trouvées après la mort de M. Pascal, mon oncle, parmy « ses papiers^ et sont les originaux du livre des Pensées de M. Pascal^ (( imprimé chez Desprez à Paris, pour la première fois en l'année , « et sont écrits de sa main, hors quelques-uns qu'il a dictez aux per- «c sonnes qui se sont trouvées aupiez de lui; lequel volume j'ai déposé « dans la bibliothèque de Saint^ermain-des-Prez pour y être conservé « avec les autres manuscrits que l'on y garde.

« Fait à Paris; ce vingt-cinq septembre mU sept cent onze.

o Signé : PÈum, o

« Je soussigné, prestre^ chanoine de l'église de Gleimont^ certifie « que le présent volume contenant pages, dont il y en a plusieurs a en blanc, a été trouvé après la mort de M. Pascal, mon oncle, et est « en partie écrit de sa main, et partie qu'il a fait copier au net sur sa « minute, lequel volume contient plusieurs pièces imparfaites sur la « grâce et le concile de Trente; et je Tay déposé dans la bibliothèque « de Tabbaye de Saint-Germain-des-Prez à Paris, pour y être conservé m parmi les autres manuscrits.

a Fait à Paris, ce vingt-cinq septembre mil sept cent onze\*

« Signé : PAbier. »

« Je soussigné, prestre, chanoine de l'église de Glermont, certifie que « les cahiers compris dans ce volume, qui sont des abrégés de la vie

ce qui se rapporte parfaitement au manuscrit que nous avons sous les yeux; mais la seconde lettre fait motion d'un Tolume contenant a plusieurs pièces imparfaites sur la 'grâce et le concile de Trente »/ et là troisième de a cahiers qui sont des abrégés de la vie de Jésus-Christ ». Or^ notre manuscrit, ni nul autre à nous connu^ ne renferme les papiers autographes désignés dans la seconde et la troisième lettre; d'où il suit évidemment que ces deux lettres se rapportent à deux manuscrits que nousf n'avons plus, et dont la trace nous échappe.

La Bibliothèque royale de Paris possède aussi deux copies du manuscrit des Pensées , Tune du xvn<sup>e</sup> siècle, Tautre du commencement du xviu<sup>e</sup> en général conformes entre elles. Une de ces copies contient la note suivante : a S'il arrivait que je vienne à mourir, il faut faire tenir à Saint-Germain\*des-Prés ce présent cahier pour faciliter la lecture de Toriginal qui y a été déposé. Fait en l'abbaye de Saint-Jean-d'Angély, ce !•<sup>e</sup> avril 1723. F.- Jean Guerrier. » Les vœux de don Jean Guerrier, de Tordre de Saint-Benoit, ne furent point accomplis. A sa mort, ce manuscrit passa entre les mains de son neveu Pierre Guerrier, de l'Oratoire, mtme ami de la famille Périer, qui reçut aussi de Marguerite Périer, avec une foule de papiers, l'autre copie plus ancienne et bien plus précieuse, dont il sera question tout à l'heure. Plus tard les deux copies tombèrent en la possession de M. Guerrier de Bezance, maître des requêtes, qui /

« de JXl., sont écrits de la main de M. Pascal^ mon oncle, et ont éto « trouvés après sa mort parmi ses papiers; lequel volume j'ay déposé « dans la bibliothèque de Tabbaye de SaintrGermain-des-Prez, pour y « être conservé avec les autres manuscrits que Ton y garde, « Fait^ ce vingt-cinq septembre mil sept cent onze.

ii Signé : IfiMsxR, n

iU DES PENSÉES DB PASCAL.

les confia à Bossai<sup>^</sup> pour servir à Tédition que celui-ci préparait; elles furent ensuite déposées à la Bibliothèque du roi '. La première y porte le n« 3002 bis , SuppUmeni aux tnanuscriU français; la seconde le n» 476, même fonds. Cette dernière contient<sup>^</sup> à la suite des Pensées<sup>^</sup> un bon nombre de pièces relatives à Pascal et de Pascal lui-même<sup>^</sup> entre autres la lettre au père Noël, tout entière de sa main et avec sa signature, Faffaire du père Saint -Ange où sa signature se trouve encore, les divers morceaux sur la grâce et sur le concile de Trente<sup>^</sup> dont parle la seconde lettre de Tabbé Périer, une comparaison des anciens chrétiens avec ceux d'aujourd'hui, et une dissertation sur ce sujet : quUl n\*y a pas une relation nécessaire entre la possibilité et le pouvoir.

Nous devons encore indiquer deux autres manuscrits très précieux de la Bibliothèque du Roi. L'un est un in\*folio qui a pour titre: Manuscrit concernant M. Pascal, M. Arnauld,eic., Oratoire, m 160; il comprend une gnuddde quantité de pièces importantes et peu connues, des lettres de ces Messieurs, entre autres de Pascal. L'autre manuscrit, Suppiém.franç.yüi" iJIS<sup>^</sup>y est un Recueil des Mémoires de Marguerite Périer, nièce de Pascal, sur toute sa famille, avec les

1. Lettre manuscrite de M. le garde-des-sceaxix à M. Bignon, conseiller d'État, bibliothécaire du roi.

• Monsieur,

« M. Gaérier de Beunce, maître des requêtes est possesseur de deux volâmes « manuscrits des ouvrages de M. Pascal, qui ont servi d'originaux à la nouvelle édition qui vient de paroître, et il m'a écrit pour me prier d'en faire hommage au t roy, et de les donner à la bibliothèque de Sa Majesté. Je viens de lui répondre t que je m'en chargerois bien volontiers et que je vous en donne-rois avis, parce « qu'il est juste que l'on sache que c'est à lui que Ton aura cette obligation, t Je suis, Monsieur, votre affectionné serviteur, « A Parût <' i ^ ^vril 1770. • MiaouiNiL\*

mêmes lettres de Pascal qui sont dans le manuscrit de rOra-toire. et beaucoup d'autres lettres et de Pascal et des plus illustres personnages de Port-Royal. C'est le manuserit que M. Reuchlin, dans sa vie de Pascal {Pascal's Lebên, Stuttgart, 1840 ), déclare av(Mr vu à la Bibliothèque royale de Paris.

C'est armé de tous ces secours\* que nous nous proposons d'étudier les éditions des Pensées.

D n'y en a réellement que deux qui méritent un examen sérieux^ l'édition princeps donnée par la famille elle-même et par MM. de Port^Royal, chez Després en 1670, et la dernière qui fait partie des œuvres complètes de Pascal publiées en 1779 par Bossut.

L'édition de 1670 a été faite sur le manuscrit autographe. On peut voir dans la préface l'esprit qui a dirigé ce premier travail. Madame Périer et son mari voulaient donner les Pensées de leur frère telles qu'elles avaient été trouvées après sa mort , sans y rien ajouter et sans en rien retrancher, surtout sans y introduire des corrections fort incertaines en elles-mêmes et peu respec-tueuses envers une telle mémoire. Si cet avis eût été suivie nous

posséderions aujourd'hui les Pensées de Pascal telles qu'elles sont sorties de son imagination et de son ftme, dans leur imperfection et dans leur grandeur. Mais parmi les amis de Pascal, Arnauld, dont l'autorité était si grande, combattit le dessein de M. et madame Périer; et après bien des résistances, il fit prévaloir l'avis fatal d'arranger les Pensées de Pascal , comme on avait fait les Considérations de Saint- Cyran. On voulait maintenir la paix de Clément IX, et on

1. Dans le cours de nos travatiz, nous avons pu consulter d'autres manuscrits que nous décrivons dans l'Appendice t & la fin de ce toluene.

#### lift DBS PENSÉES DE PASCAL.

se proposait avant tout de faire un livre irréprocbaUe et édifiant. Le duc de Roannez, dont le principal mérite était une grande passion pour Pascal^ eut^ avec Etienne Périer^ le plus de part à ce travail bien au-dessus de ses forces. Il en sortit une édition qui réunit tous les dé» fauts qu'il fallait éviter : i"" elle omet une grande partie des Pensées contenues dans le manuscrit autographe^ et elle omet précisément les plus originales^ celles qui mettent à nu Tame de Pascal; 2<» elle altère quelquefois dans leur fond^ elle énerve presque toujours dans leur forme les pensées qu'elle conserve; 3^ elle donne un grand nombre de pensées qui ne sont ni dans le manuscrit autographe ni dans les deux copies, et qui pourtant portent l'empreinte visible de la main de Pascal^ sans indiquer la source d'où elles ont été tirées.

En 1779, les scrupules qui avaient arrêté la famille et les amis de Pascal étaient éteints avec eux; beaucoup de pensées, négligées par les premiers éditeurs, avaient successivement paru '. Le



temps semblait donc venu de donner une édition complète et authentique. Bossut, par son savoir et par son goût, convenait à cette œuvre devenue, ce semble, assez facile : il passe même pour l'avoir accomplie avec succès, n'en est rien, et l'édition de 1779 est tout aussi défectueuse que celle de 1670. D'abord, elle a été faite, non sur le manuscrit autographe que Bossut ne paraît pas avoir vu, mais sur les copies de l'abbé Guerrier; c'est là

i. Les Mémoires de littérature et d'histoire, t. Y, par le P. Desmolets, de l'Oratoire<sup>^</sup> contiennent les Œuvres posthumes ou suite des Pensées de Jf. Pascal, Vanis, 1728. M. Tévèque de Montpellier avait fait imprimer bien des pensées inédites sur les miracles à la fin de sa lettre 3<sup>e</sup> à M. de Soissons, du 5 janvier 1727. L'édition des Pensées<sup>^</sup> de Ck)ndorcety Londres, 1776<sup>^</sup> donnait aussi plusieurs pensées nouvelles.

son moindre défaut<sup>^</sup> car ces copies sont en général fidèles. Msûs<sup>^</sup> chose étrange <sup>^</sup> Bossut<sup>^</sup> qui<sup>^</sup> en comparant l'édition de 1670 avec les deux copies manuscrites, pouvait en reconnaître du premier coup d'œil les différences et rétablir les leçons véritables, a maintenu toutes les altérations. Il y a plus : les pensées de la première édition qui ne sont ni dans le manuscrit autographe ni dans les deux copies, Bossut les conserve sans se douter ou du moins sans avertir qu'elles n'y sont pas, et sans dire par quel motif il les conserve. Le seul mérite de l'édition de 1779 est d'avoir réuni tous les fragments qui avaient paru depuis 1670, et d'avoir tiré de divers endroits, que Bossut n'indique jamais, plusieurs pensées nouvelles, quelques morceaux étendus et achevés dont la source demeure inconnue, et les petits écrits qui sont à la fin de Tune des copies que la Bibliothèque royale doit à M. Guerrier de Besance. Depuis, toutes les éditions n'ont fait que reproduire

celle de Bossut , et la critique du texte de Pascal, de ce texte tout aussi digne d'étude que celui de Platon ou de Tacite, est encore à entreprendre. C'est ce travail ingrat mais utile que nous avons essayé, et dont nous allons offrir un échantillon à l'Académie.

Nous diviserons ce rapport en trois parties : 1« Nous examinerons les pensées contenues dans les deux éditions de Port-Royal et de Bossut et qui ne sont pas dans le manuscrit autographe; nous en rechercherons les sources et la forme primitive.

2" Une fois renfermés dans les Pensées proprement dites, celles qui se trouvent à la fois et dans les éditions et dans le manuscrit, nous comparerons les leçons des éditions avec celles du manuscrit, et nous ferons reparaitre cette vivacité et cette originalité de langage que la prudence et le goût

sévère^ mais un peu timide^ de Port-Royal ont presque toujours effacées.

3» Après avoir ôté aux Pensées un très grand nombre d'€ morceaux étrangers, en retour nous leur rendrons et nous publierons pour la première fois plusieurs fragments remarquables qui leur appartiennent et que nous fournira le manuscrit.

## **PREMIÈRE PARTIE**

Des morceaux insérés dans les éditions des Pensées qui sont étrangers à cet ouvrage et ne se trouvent point dans le manuscrit original. — Des sources et de la forme primitive de ces divers morceaux.

Le point fixe dont nous partons ^ le principe sur lequel reposent toutes nos recherches^ c'est que par Pensées de Pascal il ne faut pas entendre les pensées de toute espèce qu'il est possible de tirer de ses différents ouvrages^ imprimés ou manuscrits^ composés à des époques différentes de sa vie sur des sujets différents et sous des formes différentes. Encore bien moins faut-il entendre par là les maximes que sa famille ou ses amis se sont plu à recueillir soit de ses lettres confidentielles^ soit de ses conversations. Sous le nom de Pensées de Pascal on a toujours compris et on comprend encore les notes que, dans ses dernières années^ Pascal déposait d'intervalle en intervalle sur le papier^ pour lui être des souvenirs et des matériaux utiles dans la composition de sa nouvelle Apologie de la religion chrétienne '. Tel est le sens vrai et unique des Pensées :

1. Madame Périer, dans la Vie de Pascal : « La dernière année de son travail a été tout employée à recueillir diverses pensées sur ce sujet. »

c'est celui que sa famille et ses amis leur ont donné d'abord \* , et qu'elles doivent retenir pour garder leur caractère et l'intérêt douloureux qui s'attache aux dernières idées d'un homme de génie. Pascal à demi mourant développa un jour à ses amis le but et même le plan de l'ouvrage qu'il méditait ' : ce sont les fragments inachevés de cet ouvrage, ou plutôt les matériaux amassés pour servir un jour à sa composition^ qui ont été appelés les Pensées. Sans doute^ à la réflexion^ Pascal aurait supprimé beaucoup de ces notes écrites à la hâte; il les assemblerait pour les employer ensuite librement^ et on peut juger de quel œil sévère il les aurait revues et à quel travail il les aurait soumises^ lui qui avait refait jusqu'à treize fois une des Provinciales^ et qui demandait dix ans

de bonne santé pour achever ce dernier monument'. D'ailleurs<sup>^</sup> son dessein était assez vaste pour embrasser les pensées les plus diverses<sup>^</sup> et toutes se liaient plus ou moins dans son esprit, puisque lui-même les avait réunies ainsi qu'on les a trouvées après sa mort \ H y aurait de l'utilité sans doute à extraire de ses écrits de toute nature et à former des Pensées de Pascal<sup>^</sup> comme on a des Pensées de Platon, de Descartes <sup>^</sup> de Leibniz. Enfin il serait bon de recueillir dans ses biographes et chez ses amis ses discours accoutumés et jusqu'à ses propos familiers<sup>^</sup> et de faire ainsi une sorte de Pascaliana. Mais tout cela n'a rien à voir avec

i. Préface des Pensées, passim,

3 Les premiers éditeurs, qm assistèrent à ce discours, le retracent dans la préface. Voyez aussi le « Discours sur les Pensées de M. Pascal, où Ton essaie de Cadre voir quel étoit son dessein » (par M. Dobois, qui était présent à cette assemblée et prit part à la première édition).

S. Préface.

4. Préface : « On ent un très-grand soin, après sa mort, de recueillir les divers écrits qu'il avoit faits sur cette matière. On les trouva tous ewemble enfilés en diverses liasses... »

les fragments de son Apologie de la religion chrétienne, fragments imparfaits et très divers, mais qui ont au moins cette harmonie d'avoir été composés à peu près à la même époque, dans le même esprit et pour le même objet. On fait disparaître cette harmonie dès qu'on mêle à ces frag- { m<sup>^</sup>ts des choses étrangères, si excellentes qu'elles puissent être.

Nous le répétons donc : nous entendons par les Pensées de Pascal les débris de l'ouvrage auquel il consacra les dernières années de sa vie. Si ce principe est incontestable, il nous fournit deux règles certaines : 1° comme les Pensées de Pascal, mises toutes ensemble par lui-même, ont été fidèlement recueillies par sa famille dans le manuscrit in-folio déposé par M. Tabbé Périier à Saint-Germain-des- Prés, et qui est conservé aujourd'hui à la Bibliothèque royale de Paris, il s'ensuit que toutes les pensées qui se trouvent dans ce manuscrit autographe sont des pensées authentiques de Pascal; ^ réciproquement, toute pensée qui ne se trouve pas dans ce manuscrit est par cela même suspecte, et ne doit être considérée comme authentique qu'après un sérieux examen. Il est possible qu'elle soit de Pascal^ mais il est possible aussi qu'elle n'ait pas été destinée par lui à faire partie de son grand ouvrage. Dans ce cas elle doit être encore religieusement conservée, mais mise à part pour avoir sa valeur propre, au lieu de se perdre au milieu des fragments déjà très mal liés d'un ouvrage tout difflTérent.

En appliquant ces deux règles aux éditions successives des Pensées, on arrive à se convaincre que ces éditions se sont grossies, avec le temps, de morceaux entièrement étrangers aux Pensées, et dont plusieurs ne sont pas même de la main de Pascal\*

## 12d DES PENSÉES DE PASCAL. RAPPORT— I.

Pour nous renfermer conrnie nous Tavons fait jusqu'ici, dans les deux éditions extrêmes, la première et la dernière^ la moins étendue et la plus compréhensive^ celle de Portp- Royal et celle de Bossut^ nous dirons : !<> que celle de Bossut comprend à peu près un tiers de pensées qui certainement n'appartiennent pas aux Pensées proprement dites^ ne se trouvent pas dans notre

manuscrit<sup>^</sup> et quelquefois même sont d'un style qui contraste étrangement avec celui de Pascal; 2«» que l'édition princeps elle-même, celle de Port-Royal, contient aussi, tantôt le disant<sup>^</sup> tantôt ne le disant pas, près de cinq chapitres qui ne tiennent pas le moins du monde aux Pensées. <sup>^</sup>

Ce sont ces deux assertions que nous allons établir, aussi rapidement que nous pourrions le faire sans mettre en péril la rigueur de la démonstration.

Nous commencerons par l'édition de Bossut.

On sait qu'elle présente les Pensées dans un nouvel ordre entièrement arbitraire, que, depuis, les uns ont suivi, les autres ont changé, selon le point de vue également arbitraire où ils se plaçaient. L'ordre de Bossut ne soutient pas le moindre examen : il détruit le dessein même de Pascal, tel qu'il l'avait exposé à ses amis. Bossut divise les Pensées en deux parties: l'une contenant les pensées qui se rapportent à la philosophie<sup>^</sup> à la morale et aux belles- lettres; l'autre les pensées immédiatement relatives à la religion. Mais cette distinction ne peut convenir à des pensées qui toutes avaient un but commun, l'apologie de la religion chrétienne; elle donne à l'œuvre de Pascal une sorte de physionomie littéraire, indigne du sérieux objet que se proposait ce grand esprit. Nous ne voulons pas dire qu'on ne puisse mettre les Pensées de Pascal dans cet ordre pour la commodité de quelques personnes, qui pourraient ainsi lire

de préférence j celles-ci les pensées qui se rapportent à la religion, celles-là les pensées qui se rapportent à la philosophie et aux belles-lettresj comme parle Bossut. C'est ainsi qu'au milieu du xviii<sup>e</sup> siècle un contemporain de Bossut<sup>^</sup> Joly, dans son esti-

mable traduction de Marc-Aurèle, a distribué les pensées du vertueux empereur suivant un ordre qui lui a paru édifiant : d'abord celles qui se rapportent à telle vertu; puis celles qui se rapportent à telle autre^ et ainsi de suite^ en sorte que le lecteur fait pour ainsi dire un cours entier de morale : c'est un avantage assurément; mais la vérité est que Marc-Aurèle a laissé^ non pas un livre didactique, mais un journal, où, de loin en loin et sans aucun ordre systématique, pour soulager ou soutenir son âme, il déposait les pensées que lui inspiraient la méditation ou les circonstances ou les souvenirs de ses anciennes études stoïciennes. Une nouvelle traduction sérieuse devra restituer ce caractère aux Pensées de Marc-Aurèle, en les remettant dans l'ordre même où elles se trouvent dans les manuscrits qui en subsistent : ce simple changement donnera une face nouvelle à ce singulier et sublime monument\*. De même ici, il fallait se borner à publier les Pensées de Pascal dans l'ordre, ou si Ton veut dans le désordre où sa famille les avait distribuées selon une certaine analogie; ou bien encore considérer ces petits papiers, qui souvent forment chacun un tout indivisible, comme autant de cartes, pour ainsi dire, qu'il ne s'agit plus que de classer sous les étiquettes qu'elles ont souvent dans le manuscrit même, en y ajoutant celles qui paraissent leur convenir : tout cela avec le soin convenable, mais sans prétendre à une rigueur trop

1. C'est dans cet esprit qu'un laborieux et savant élève de l'école normale, M. Pierron^ a entrepris sa nouvelle traduction de Marc-Aurèle. Pensées de l'empereur M. Aurèle-Antonin, Paris. 1848.

grande. Le point essentiel est que l'ordre suivie quel qu'il soit^ ne détruise pas le dessein de Pascal; et il n'y a presque plus

de traces de ce dessein dans Tordre imaginé par Bossut; et grâce à cette distinction de deux parties consacrées Tune à la philosophie et aux belles-lettres, Tautre à la religion. Tout^ dans Pascal^ tend à la religion ; il n'a pas écrit de pensées morales et littéraires^ comme La Bruyère ou VauvenargueSi et toute sa philosophie n'était qu'une démonstration de la vanité de la philosophie et de la nécessité de la religion. Mais nous négligeons ce défaut de Tédition de Bossut; celui que nous voulons surtout relever est Tinsertion^ au milieu des véritables Pensées, de morceaux qui leur sont étrangers.

Tout le monde sait que les deux articles 11 et 13 de la Ir« partie^ Sur Epictète et Montaigne ^ et Sur la condition des grands, ont été rédigés par Nicole et par Fontaine, sur le souvenir^ quelquefois bien éloigné^ de conversations de Pascal auxquelles ils avaient assisté.

Le chapitre Sur la condition des grands se compose de trois discours que Pascal avait adressés au jeune duc de Roannez en présence de Nicole, qui les a rapportés neuf ou dix ans après, sans pouvoir affirmer a que ce soient les propres paroles dont M. Pascal se servit alors v>. Nicole, qui travailla avec le duc de Roannez et Amauld à la première édition des Pensées, se garda bien d'y mêler ces discours, et il les publia dans son traité de l Éducation d'il» prince, en les éclairant de détails intéressants sur la juste importance que Pascal attachait à l'éducation d'un prince et sur les sacrifices qu'il aurait faits volontiers pour contribuer à une œuvre aussi grande \*• Bossut retranche ces dé-

1. Nicole : « On loi a couvent oui dire qa'iln'y avait nen à quoi il



tails qui donnaient un caractère particulier à ces trois discours^ et il intercale ceux-ci fort mal à propos ad milieu des Pensées^ avec lesquelles ils n'ont aucune analogie. Et encore il se permet d'y introduire beaucoup de petits changements de style au moins inutiles.

n a pris bien d'autres libertés avec Fontaine dans le fameux chapitre sur Épictète et sur Montaigne. Ce chapitre est un débris d'une conversation qui eut lieu à Port-Royal entre Sacy et Pascal^ plusieurs années avant les Provinciales. Le secrétaire de Sacy^ Fontaine^ qui assistait à cette conversation^ la rapporte dans le tome II de ses curieux mémoires^ imprimés à Utrecht en 4 736. Avant que ces mémoires parussent^ le père Desmolets^ bibliothécaire de l'Oratoire, en avait eu connaissance, et il en tira cet entretien qu'il publia dans ses Mémoires de littérature et d'histoire, U V, en 1728. «Il faut^ écrivait en 1731^ l'abbé d'Étemare à Ifarguerite PérierS que cet entretien de M. Pascal avec M. de Sacy ait été mis par écrit sur-le-champ par M. Fontaine. U est indubitablement de M. Fontaine pour le style; mais il porte, pour le fond, le caractère de M. Pascal à un point que M. Fontaine ne pouvoit rien faire de pareil, b Bossut a eu la malheureuse idée de mettre cette conversation^ comme le Discours sur la Condition des Grands^ parmi les Pensées, qu'elle précède de plusieurs années, puisqu'elle est antérieure aux Provinciales mêmes; et, pour l'y introduire^ il l'a mutilée et défigurée; il a supprimé la forme du dialogue^ ôté tout ce que dit Sacy, et gardé seulement ce que dit Pascal; puis, pour lier ensemble ces fragments

désiTât {Ans de contribner, ponmi qu'il y fût bien engagé, et qu'il sacriûeroit vobntiers sa vie pour une chose si importante. »

1. Recueil de plusieurs pièces pour servir à l'histoire de Port-Royal, Dtrecht, 1740<sup>^</sup> p. %U.

disjoints et en composer un tout<sup>^</sup> il lui a fallu pratiquer en quelques sorte des raccords de sa façon. Il y a plus : Bossut trouve que Pascal parle quelquefois un peu longuement par la bouche du bon Fontaine, et alors il retranche ce qui lui paraît languissant; quelquefois, au contraire, il ajoute à Fontaine et\* le développe; le plus souvent il met en pièces ses longues phrases, et efface les formes raisonneuses de la langue du xv<sup>u</sup>\* siècle. Il faut en vérité que la parole de Pascal ait eu d'abord une originalité bien puissante pour avoir résisté et à la traduction du secrétaire de Sacy, et surtout à la seconde traduction de Bossut. La prose solide et naturelle de Fontaine, vivifiée par ses ressouvenirs, garde une impression manifeste du style énergique de Pascal; et cette impression perce encore à travers tous les arrangements et sous le langage moderne et vulgaire de Bossut. Celui-ci a traité Fontaine comme Fontaine avait traité Pascal. Donnons quelques exemples de ces altérations incroyables.

Fontaine, t. II, p. 58 : a Voilà, Monsieur, dit M. Pascal à M. de Sacy, les lumières de ce grand esprit (Épictète) qui a si bien connu le devoir de rhonune. J'ose dire qu'il mériterait d'être adoré y s'il avoit aussi bien connu son im\* puissance y puisqu'il falloit être Dieu pour apprendre Cun et tautre aux hommes. Aussi, comme il étoit terre et cendre, après avoir si bien compris ce qu'on doit faire , il se perd dans la présomption de ce qu'on peut.  
»

En vérité on croit presque ici entendre Pascal. Écoutons maintenant Bossut : a Telles étoient les lumières de ce grand esprit qui a si bien connu les devoirs de l'homme : heureux s'il avoit aussi

connu sa foiblesse! mais, après avoir si bien compris ce qu'on doit faire, il se perd dans la présomption de ce que Ton peut. 9

Fontaine, *ibid*: a Ces principes d'une superbe diabo<sup>^</sup> ligue., B Bossut : ^Cj&& orgueilleux principes... »

Voici une transition de la façon de Bossut : '

Fontaine : a II (Montaigne) agit, au contraire, en païen. De ce principe, dit-il, que hors de la foi tout est dans l'incertitude... D Bossut: a II agit, au contraire, en païen. Yoyoni sa morale. De ce principe... »

Exemple d'addition et de substitution :

Dans Fontaine, Pascal termine un de ses discours par ces mots : « Comme j'ai tâché de faire dans cette étude, d Bossut : a Cest la principale utilité gu'on doit tirer de ces lectures, d

Décomposition de la phrase de Fontaine et de Pascal.

Fontaine, p. 70. A la suite d'une longue période sur Épictète et Montaigne et sur l'impossibilité de les réunir, Pascal conclut ainsi : a De sorte qu'ils ne peuvent ni subsister seuls à cause de leurs défauts, ni s'unir à cause de leurs oppositions, et gu'ainsi il faut qu'ils se brisent et s'anéantissent pour faire place à la vérité de t Evangile. C'est elle qui accorde les contrariétés par un art tout divin. )> Bossut ôte la forme de la conclusion, coupe la phrase, rejette le dernier terme non -seulement dans une autre phrase, mais dans un autre paragraphe, et il ajoute une épîihète pour fortifier et éclaircir Pascal : a /& ne peuvent ni subsister seuls à cause de leurs défauts, ni s'unir à cause ^ de la contrariété de leurs opinions. » Puis, § 4 : g Mais il &ut qu'ils se brisent et s'anéantissent pour faire place à la vérité de la révélation. C'est

elle qui accorde les contrariétés les plus formelles par un art tout divin. »

Fontaine, p. 71 : a Je vous demande pardon. Monsieur, dit M. Pascal à M, de Sacy^ de m'emporter ainsi dans la théologie au lieu de demeurer dans la philosophie; mais

#### itS DES PENSÉES DE PASCAL. RAPPORT— I.

mon sujet nCy a conduit insensiblement, i» Bossut : < C^est ainsi que la philosophie conduit insensiblement à la théologie. D

Nous poumons faire les mêmes remarques à peu près sur toutes les phrases : partout le caractère du style est changé : partout les traces des habitudes dialectiques du siècle de Pascal^ les ear^ ainsi, de sorte que, d'oïl il semble, etc., ont disparu. Linsignifiante particule on remplace \eje, qui n'est pas seulement ici une forme nécessaire du dialogue j mais qui souvent échappe à Pasc^ et trahit à son insu sa personnalité.

N'est-il pas évident que, dans une édition critique, il faudrait revenir au moins à Fontaine, puisqu'on ne peut remonter à Pascal , rétablir le chapitre sur Épictète et Montaigne dans sa forme première, celle d'un entretien conservé par un contemporain véridique, et retrancher cet entretien, ainsi que les discours au duc de Roannez, des Pensées proprement dites, comme n'appartenant ni au même ouvrage, ni au même temps, et n'étant pas de la même main?

Voici maintenant trois morceaux tout aussi étrangers aux Pensées que les précédents, mais qui sont du moins de la main de Pascal. Ce sont les trois premiers articles de la première partie de Bossut : De Vautoriti en matière de philosophie; De la géométrie

en général; De Vart de persuader. Ce sont autant de petits traités distincts et complets , qui n'ont aucun rapport avec le dessein du dernier ouvrage, et qui paraissent avoir été écrits longtemps avant les Provinciales, avant ce qu'on peut appeler la dernière conversion de Pascal. >

Le premier article. De l'autorité en matière de philosophie , semble un fragment du Discours de la Méthode, tant

### PENSÉES QUI NE SONT PAS DANS LE MANUSCRIT. if9

il est pénétré de l'esprit de Descartes. Il roule sur la distinction essentiellement cartésienne de la philosophie et de la théologie, l'une où doit régner l'autorité^ puisqu'elle n'admet point d'innovations; l'autre où l'autorité est un contre-sens ^ puisqu'elle vit de découvertes perpétuelles. Plus tard^ et dans les Pensées, Pascal ne traite ni la philosophie ni Descartes avec ce respect. Nous soupçonnons que ce morceau est de l'époque où Pascal était tout occupé de sciences y à peu près du temps de la lettre à M. Le PaiUeur, sur le vide, ou de celle à M. Ribeyre^ lettres qui sont de l'année 1647 et de l'année 1651. Ce sont les mêmes principes et le même ton à la fois grave et animé. Aussi ce petit traité n'est-il pas dans notre manuscrit. C'est Bossut qui l'a publié pour la première fois et sans dire d'où il le tirait.

Il en est de même des Réflexions sur la géométrie en général : c'est un traité du même genre que le précédent , qui n'est point dans notre manuscrit, et que Bossut a publié aussi pour la première fois. Pascal lui-même dit qu'il a voulu faire ce traité sur un sujet particulier, ^qui est la géométrie, avec le dessein plus général de faire voir en quoi consiste l'esprit de netteté ^

A considérer ce morceau en lui-même, on ne peut douter de son authenticité; il porte à chaque page la signature de Pascal. Cependant on voudrait savoir où Bossut l'a trouvé ; mais, comme à son ordinaire, il garde le silence à cet égard. Le seul document qui nous fournisse quelque lumière est une lettre inédite que nous rencontrons dans le Recueil de Marguerite Périer, adressée par dom Touttée^

« 1. On ne peut trop entrer dans cet esprit de netteté pour lequel je &is tout ce traité plus que pour le sujet que j\*y traite. »

#### ISO DES PENSÉES DE PASCAL. RAPPORT -I.

le savant éditeur de saint Cyrille de Jérusalem , à l'abbé Périer^ où il lui rend compte du travail auquel il s'est livré sur plusieurs petits écrits de Pascal que l'abbé Périer lui avait communiqués \* ; et parmi ces écrits étaient les Réflexions sur la géométrie. Cette lettre est de 1711^ c'est-à-dire un peu plus de quarante ans après la première édition

1. Bibliothèque royale, Suppl. pr., n° 1455^ p. M, le R. P. dom Antoine Toitlée> religieux bénédictin, à M. l'abbé Périer :

« MONSIEUR,

Je vous rends compte de vos deux écrits < que tous deux vous m'avez voulu me communiquer. Au bas des deux petits écrits j'ai mis le titre qu'on peut leur donner: j'ai mis aussi à la marge « du grand quelques observations. Il y en a une générale à faire^ qui « est que cet écrit promettant de parler de la méthode des géomètres^ « en parle, à la vérité, au commencement, et n'en dit rien^ à mon avis, < de particulier; mais il s'engage ensuite dans une grande digression « sur les deux infini-

tés de grandeur et de petitesse que Ton remarque « dans les trois ou quatre choses qui composent toute la nature, et l'on « ne comprend pas assez la liaison qu'elle a avec ce qui fait le sujet « de récrit. C'est pourquoi je ne sais point s'il ne seroit point à propos « de couper l'écrit en deux et de faire deux morceaux séparés : car il « ne me semble pas bien qu'ils soient faits l'un pour l'autre. Au reste, « cette seconde partie m'a paru contenir beaucoup de belles choses, « parmi quelques-unes qui sont assez communes; je voudrois commu- « niquer cet écrit à M. Varignon pour en dire son sentiment.

« Je travaille à rédiger en ordre les Pensées contenues dans les trois cahiers que vous m'avez laissés. Je crois qu'il ne faudra comprendre <f dans ce recueil que les pensées qui ont quelque chose de nouveau, « et qui sont assez parfaites pour faire concevoir au lecteur du moins « une partie de ce qu'elles renferment. C'est pourquoi je laisserai celles qui n'ont rien de nouveau, soit pour le sujet, soit dans le tour et dans la manière, et celles qui sont trop informes, en sorte qu'elles ne « peuvent présenter assez parfaitement leur sens. Je me recommande ^ « vos saints sacrifices et à votre souvenir. »

a A Sa<sup>te</sup>nt'DenU ce 22 juin 1711. »

#### PENSÉES QUI NE SONT PAS DANS LE MANUSCRIT. ISI

des Pensées. Il paraît que l'abbé Périier songeait à en donner une édition nouvelle^ où il se proposait d'introduire des pensées négligées par Port-Royal ^ et même des morceaux étrangers aux Pensées et trouvés parmi les papiers de Pa<sup>cal</sup>. Dom Touttée dit positivement qu'il rédige en ordre ces pensées contenues dans trois cahiers qui lui avaient été remis. U déclare qu'il a mis des

titres à deux petits écrits de Pascal, qu'il ne nomme point. Le troisième plus étendu dont il parle est indubitablement l'article aujourd'hui intitulé : *Réflexions sur la géométrie en général*» Qui en admire quelques parties^ mais il y trouve du désordre, et propose presque d'en faire deux morceaux séparés; l'un sur la méthode de la géométrie, l'autre sur les deux infinis de grandeur et de petitesse. Il est bienheureux que l'abbé Périer n'ait pas suivi cet avis^ et que Bossut, en 1779^ ait pu encore retrouver les *Réflexions sur la géométrie* dans l'état où leur auteur les avait laissées» Mais on ne peut s'empêcher d'être ému en songeant à tous les dangers qu'ont courus, en passant ainsi de main en main, les ouvrages posthumes de Pascal»

C'est le père Desmolets qui le premier publia l'Art de persuader {Mémoires de littérature et d'histoire^ tome V, 1<sup>re</sup> partie), avec de nouvelles pensées, sous ce titre: *Œuvres posthumes, ou suite des Pensées de M. Pascal extraites du manuscrit de M. l'abbé Périer y son neveu*. Et il est bien certain que les pensées diverses que le savant oratorien a mises au jour, se trouvaient dans notre manuscrit; mais l'Art de persuader n'y est pas. Parmi toutes les Pensées de Pascal, il n'y en a pas une seule qui ait une pareille étendue. Ce n'est pas une note, c'est une dissertation sur les règles de la définition, qui ressemble fort au chapitre III de la IV<sup>e</sup> partie de la Logique de Port-Royal i De la mé-

thode décomposition et particulièrement de celle qu'observent les géomètres. Les règles sont les mêmes^ et les termes qui les expriment conviennent merveilleusement \

Ainsi^ stir les douze articles dont se compose la première partie des Pensées dans l'édition de Bossut, en voilà déjà cinq et des plus importants^ qui incontestablement n'appartiennent point



aux Pensées : deux ne sont pas même de la main de Pascal<sup>^</sup> et les trois autres sont des écrits particuliers composés sur des matières différentes et à des époques différentes.

Si nous pénétrons dans l'article X , intitulé : Pensées diverses y nous en trouverons plus d'une<sup>^</sup> et des plus célèbres<sup>^</sup> qui non-seulement ne se rapportent point au dernier ouvrage de Pascal<sup>^</sup> mais qui n'ont jamais été écrites par lui et ne sont autre chose que des propos recueillis même assez tard dans le souvenir de ses conversations. Ainsi on a cent fois cité ce § 41 de l'article X<sup>^</sup> où Pascal accuse Descartes d'avoir voulu se passer de Dieu dans toute sa philosophie. Par ces mots « dans toute sa philosophie » il ne peut avoir en vue que l'ouvrage intitulé : Principes de philosophie; autrement l'accusation serait même impossible<sup>^</sup> puisque la Méthode contient la preuve célèbre de l'existence de Dieu<sup>^</sup> et que les Méditations développent cette preuve. Mais il ne faut pas oublier que les Principes de philosophie sont un traité de physique générale<sup>^</sup> et dans cet ordre de recherches la suppression des causes finales doit être considérée comme une conquête du génie de Des-

1. Arnauld et Nicole connaissaient ce traité et le précédent qui ne formaient qu'un seul traité et portaient le même titre. Logique, l'ouvrage : « On en a aussi tiré quelques autres (réflexions) d'un petit écrit non imprimé qui avait été fait par feu M. Paschal et qu'il avait intitulé : De l'esprit géométrique, »

#### PENSÉES QUI NE SONT PAS DANS LE MANUSCRIT, m

cartes<sup>^</sup> Mais<sup>^</sup> s'il les supprime en physique<sup>^</sup> il les rétablit en métaphysique<sup>^</sup> et c'est là qu'est leur vraie place. Quand Pascal écrivait sur le vide<sup>^</sup> il expliquait tout par des causes secondes et

des lois physiques : aurait-on été reçu à l'accuser de vouloir se passer de Dieu? Il aurait renvoyé à son grand ouvrage; de même l'auteur des Principes de philosophie aurait pu le renvoyer aux Méditations. Nous pouvons assurer que cette triste accusation n'est point dans le manuscrit de Pascal. C'est Marguerite Périer qui , nous racontant diverses particularités de la vie de son oncle et des mots remarquables qu'on lui avait entendu dire y fait mention de celui-là. Le Recueil de pièces pour servir à l'histoire de Port-Royal le cite^ d'après les mémoires de mademoiselle Périer. Bossut le reproduit sans dire où il le prends retranche tout ce qui l'entoure et l'explique dans le Recueil et dans les Mémoires, et le jette au milieu de l'ouvrage, convertissant un propos que se permettait Pascal dans des conversations intimes en une pensée destinée à voir le jour. Voici le passage entier des Mémoires de mademoiselle Périer:

« M. Pascal parloit peu de sciences; cependant, quand l'occasion s'en présentoit^ il disoit son sentiment sur les choses dont on lui parloit. Par exemple^ sur la philosophie de M. Descartes, il disoit assez ce qu'il pensoit; il étoit de son sentiment sur l'automate ^ et n'en étoit point sur la

1. Sur ce point intéressant, voyez Philosophie de M. Égobsaish, leçon, sur la vie, p. 260, et Fragments de philosophie cartésienne, p. 869.

2. C'est l'opinion de Descartes qui paraît avoir été reçue avec le plus de faveur à Port-Royal. Fontaine, t. II, p. 62 : « Combien aussi s'éleva-t-il de petites agitations dans ce désert touchant les sciences humaines de la philosophie et les nouvelles opinions de M. Descartes! Comme si. Amauld, dans ses heures de relâche^

s'en entretenoit avec ses amis les plus particuliers, insensiblement cela se répandit partout, et cette

#### id4 DES PENSÉES DE PASCAL. RAPPORT -I.

matière subtile , dont il se moquoit fort. JMais il ne pouvoit souffler sa manière d'expliquer la formation de toutes choses^ et il disoit très^souvent : Je ne puis pardonner à Descartes; il voudroit bien^ dans toute sa philosophie, se pouvoir passer de Dieu; mais il n'a pu s'empêcher de lui accorder\* une chiquenaude pour mettre le monde en mouvement; après cela^ il n'a plus que faire de Dieu. »

Rapprochons de ce propos si défavorable à Descartes cette autre pensée que Bossut a le premier publiée : a Sur la philosophie de Descartes. Il faut dire en gros : cela se fait par figure et mouvement, car cela est vrai; mais de dire quelle figure et quel mouvement, et composer la machine, cela est ridicule'; car cela est inutile et incertain et

Bolitude, dans les heures d'entretien, ne retentissoit pins 'que de ces discours. Il n'y avoit guère de solitaire qui ne parlât d'automate. On ne faisoit plus une affaire de battre un chien. On lui donnoit fort indifféremment des coups de bâton» et on se moquoit de ceux qui plaignoient ces bêtes comme si elles eussent senti de la douleur. On disoit que c'étoient des horloges, que ces cris qu'elles faisoient quand on les frappoit n'étoient que le bruit d'un petit ressort qui avoit été remué, mais que tout cela étoit sans sentiment. On élevoit de pauvres animaux sur des ais par les quatre pattes pour les ouvrir tout en vie et voir la circulation du sang, qui étoit une grande matière d'entretien. Le château de If. le duc de Luynes étoit la source de toutes ces curiosités, et cette

source étoit inépuisable. On y parloit sans cesse du nouveau système du monde selon M. Descartes, et on l'admiroit. »

1. Le Recueil, qui n'entend pas la grâce et la finesse de cette expression, lui accorder une chiquenaude y y substitue : lui faire dcmmrune obiquenaude; et Bossut n'a pas manqué de suivre le Recueil.

a. Cette opinion de Pascal a beaucoup d'analogie avec celle de Sacy, dans les Mémoires de Fontaine, ibid. « Je les compare (Descartes et Jes philosophes) à des ignorants qui verroient un admirable tableau, et qui, au lieu d'admirer un tel ouvrage, s'ar-réteroient à chaque couleur en particulier et diroient : Qest-ce que ce rouge-là? de quoi est-il composé? C'est de telle chose on c'est d'une autre.... Ces gens-là cherchent là vérité à tâtons; c'est un grand hasard qu'ils la trouvent. »

pénible. Et quand tout cela aéroit vrai, nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine. » Cette pensée est aussi fausse que le propos rapporté par Marguerite Périer est injuste. Car, si on peut dire en gros avec vérité : cela se fait par fi-gure et mouvement, il est clair que cela doit se (aire par telle fi-gure et par tel mouvement^ et qu'on peut^ qa'oa doit même re-chercher quelle figure et quel mouvement concourent aux efiete particuliers qu'il s'agit d'expliquer; sans quoi on ne posséderait qu'une explication générale et vague. D y a donc plus d'humeur que de raison dans cette pensée. Nous devons avouer qu'elle se trouve, avec plus d'une variante, dans le manuscrit original et dans les deux copies : a DtscarUs. Il faut dire en gros, etc. » Mais il parait que Pascal avait lui-même condamné cette boutade ; car dans le manuscrit et dans les copies ; elle est barrée, c'est-à-dire effacée^ tandis que jamais il n'a pensé à effacer l'admirable pen-

sée qu'il a intitulée Roseau pensant; et celle-là\* lui vient de Descartea, du fameux : Je pense^ donc je suis; la forme seule est de Pascal; mais la forme, il est vrai, est d'une beauté incomparable.

De toutes les pensées, publiées pour la première fois par Bossut^ nulle n'est plus frappante et plus précieuse que celle du paragraphe 78 de l'article XVII de la seconde partie où Pascal déclare que, loin de se repentir d'avoir fait les Provinciales, s'il était à les faire^ il les ferait plus fortes encore. On est tenté de croire, au premier coup d'œil^ que c'est une de ces pensées qu'on n'aura pas osé publier en 1670, et que plus tard Bossut aura tirée de ses

1. Gomme celle-ci : « C'est donc la pensée qai fait Tétie de 1 liomme, et sans quoi on ne le peut concevoir. » Édition de Port-Royal, eh. xzm.

manuscripts. H est certain qu'elle n'est pas dans le manuscrit autographe. Où Bossut Ta-t-il donc prise? il n\*en dit rien. Nous la trouvons à la fois et dans les mémoires de mademoiselle Périer et dans le manuscrit de TORatoire n» 160. Biais ce n'est point une pensée de Pascal; c'est un récit fait par mademoiselle Périer. En voici le titre dans le manuscrit de TORatoire : Récit de ce que f ai ouf dire à M. PaseaL mon imek, non pas à moi mais à des personnes de ses amis en maprésence. f avais alors 16 et demi. [Copié sur Voriginal, écrit de la main de mademoiselle Périer.) (h, Marguerite Périer a écrit fort tard ses mémoires^ sur la fin de sa vie, qu'elle a prolongée jusqu'en 1733. On est bien sûr qu'elle n'a pas altéré le sens des paroles de son oncle, et pour le fond on peut ajouter toute foi à ce récit; mais il ne fallait pas le placer parmi des pensées écrites de la main même de Pascal. Quand tout a été confondu de cette façon, qui peut ensuite reconnaître ce qui est de Pascal et ce qui n'en est pas? Sans la rencontre du manus-

crit de l'Oratoire et des mémoires de Marguerite Périer, nous aurions cru, comme tout le monde, que le paragraphe sur les Provinciales est tout aussi bien de la main de Pascal que le morceau sur les deux infinis ou sur la misère de Thomme.

A la fin des Pensées, Bossut donne un Supplément aux Pensées de Pascal. Pour le coup, qui ne croirait que ce sont là enfin des pensées nouvelles, tirées par Bossut des deux copies qui ont été sous ses yeux? Point du tout : d'abord on y rencontre quelques-unes des pensées déjà publiées par Desmolets, rejetées^ on ne sait pourquoi, dans ce Supplément, quand les autres ont été insérées par Bossut dans le corps même de *TouvTage*. Mais la plus grande partie des pensées de ce Supplément ne sont pas dans le savant oratorien; elle ne sont pas davantage dans notre

manuscrit, et Bossut ne disant jamais à quelle source il les a puisées, on est dans le dernier embarras pour savoir d'où elles viennent et sur quoi repose leur authenticité. Cesont le plus souvent des mots attribués à Pascal, que Bossut arrange en manière de pensées et qu'il emprunte, toujours sans le dire, tantôt aux Mémoires de Marguerite Périer, tantôt à la Vie de Pascal par sa sœur^ ou même à la Logique de Port-Royal.

La Logique de Port-Royal (m\* partie, chap. xix) contient ce passage : «r Feu M. Pascal, qui savoit autant de véritable rhétorique que personne en ait jamais su, portoit cette règle jusques à prétendre qu'un honnête homme devoit éviter de se nommer et même de se servir des mots de ^f et de moi; il avoit accoutumé de dire sur ce sujet que la piété chrétienne anéantit le moi humain, et que ta Civilité humaine le cache et le supprime. x> Bossut a

donné cette pensée séparément et hors du cadre qui la mettait dans son vrai jour. Elle est devenue le § 3 du Supplément.

Madame Périer, dans la Vie de son frère, abonde en détails touchants sur Tamour de Pascal pour la pauvreté, et elle nous a conservé plus d'une grande parole échappée à Tâme de Pascal. Bossut en a fait les §§ 5 et 6.

Pour s'exhorter à l'esprit de pauvreté et aux autres ve< tus chrétiennes, Pascal avait écrit de sa main, sur un petit papier, le morceau célèbre qui commence ainsi : a J'aime la pauvreté, parce que Jésus^hrist l'a aimée; j'aime les biens parce qu'ils donnent moyen d'assister les misérables... 9 Bossut a mis ce fragment précieux dans son Supplément, § 6, et de là les autres éditeurs l'ont inséré parmi toutes les autres pensées, comme si Pascal avait jamais songé à entretenir la postérité de lui-même, et à

mêler des détails biographiques à un livre consacré à la religion.

n supportait les douleurs les plus cruelles avec une patience admirable. Quand on s'affligeait de tant de souffrances, il disait, k ce que raconte sa soeur : « Ne me plaignez point : la maladie est Tétat naturel des chrétiens... > Bossut a ôté le début, et il a fait du reste le § 7 sur la maladie.

Le § 26, contre la guerre civile et Tesprit de révolte, est aussi un extrait bien affaibli du passage où madame Périer nous peint son aversion pour la Fronde et sa fidélité éprouvée à Fautorité royale.

Nous nous arrêtons ici, pour ne pas trop multiplier les exemples, et nous répétons que nous sommes bien loin de pré-

tendre qu'il faille retrancher d'une édition de Pascal ces précieux souvenirs; mais une saine critique devait faire ici trois choses : 1<sup>^</sup> indiquer les ouvrages imprimés ou manuscrits auxquels on empruntait ces passages; 2<sup>^</sup> les citer intégralement; 3<sup>^</sup> mettre toutes ces citations en dehors du grand ouvrage, et en composer un véritable supplément qui aurait un très-grand prix.

Passons à la première édition, celle de Port- Royal que Bossut a reproduite avec les accroissements que nous venons d'indiquer. Cette édition, quelque défectueuse qu'elle soit, comme nous le démontrerons tout à l'heure, a du moins le mérite de ne rien contenir qui ne soit de la main de Pascal. Lorsqu'elle mêle aux Pensées des morceaux qui ne s'y rapportent pas, elle en avertit quelquefois : par exemple elle avertit que la Prière pour demander à Dieu le bon mage des maladies et les Pensées sur la mort sont étrangères au dessein de Pascal, et ne sont là que pour réédification; elle avertit même que, dans le chapitre des

Pensées diverses, où il s'y en pourra trouver quelques-unes qui n'ont nul rapport à son dernier ouvrage et n'y étoient pas destinées. » Ces indications sont précieuses, mais elles sont encore très insuffisantes : il fallait dire toute la vérité à savoir que non-seulement le chapitre des Pensées diverses mais celui des Pensées chrétiennes et celui des Miracles comprennent une foule de pensées qui ne devaient pas avoir leur place dans le grand monument auquel travaillait Pascal et il fallait désigner expressément les écrits où on avait puisé toutes ces pensées. C'est ce que l'édition de Port-Royal aurait dû faire et ce qu'elle ne fait pas. En parcourant attentivement les Pensées diverses les Pensées chrétiennes et les Pensées sur les miracles dans le manuscrit autographe, nous nous sommes assuré qu'un très-grand nombre de



ces pensées, et les plus importantes, n'y sont point; elles ne sont pas non plus dans la Vie de Pascal par madame Périer, ni parmi les propos que Marguerite Périer attribue à son oncle. D'où viennent -elles donc, et à quelle source sont -elles empruntées? Voilà un problème que Bossut ni personne jusqu'ici n'a soulevé ni même entrevu, et qui longtemps nous a laissé dans la plus profonde et la plus pénible incertitude. Voici comment peu à peu nous sommes arrivé à la solution de cet intéressant problème.

Port-Royal nous apprend lui-même que les Pensées sur la mort sont extraites d'une lettre de Pascal à M. et à M<sup>me</sup> Périer sur la mort de leur père Etienne Pascal, et nous avons retrouvé cette lettre tout entière dans les Mémoires de Marguerite Périer et dans le manuscrit de l'Oratoire. Là nous avons pu étudier et reconnaître le procédé que ces Messieurs ont employé pour extraire de la lettre de Pascal les pensées générales sur la mort. Cette lettre est écrite par Pascal, en

son nom et au nom de sa sœur Jacqueline à M. et à M<sup>me</sup> Périer qui étaient alors à dermont et elle est datée du 17 octobre 1651 : elle a donc précédé les Provinciales de cinq années. Il est dit dans les Mémoires de mademoiselle Périer et dans le manuscrit de l'Oratoire que la copie qui s'y trouve est transcrite sur l'original; on peut donc se fier entièrement à cette copie. Or, comparée avec les pensées imprimées sur la mort, elle fournit des passages entièrement nouveaux et des variantes qui marquent de la manière la plus vive combien le style d'un homme médiocre, tel que le duc de Roannez, ou même le style d'un excellent écrivain, tel que Nicole et même Arnauld, diffère de celui d'un écrivain de génie, tel que Pascal.

Après quelques mois sur le malheur qui vient de frapper sa famille, Pascal continue ainsi :

a Je ne sais plus par où finissoit la dernière lettre; ma sœur Ta envoyée sans prendre garde qu'elle n'étoit pas finie; il me semble seulement qu'elle contenoit en substance quelques particularités de la conduite de Dieu sur la vie et la maladie, que je voudrois vous répéter ici, tant je les ai gravées dans le cœur et tant elles portent de consolation solide, si vous ne les pouviez voir dans la précédente lettre, et si ma sœur ne devoit vous en faire un récit plus exact à sa première commodité. Je ne vous parlerai donc ici que de la conséquence que j'en tire, qui est que sa fin est si chrétienne, si heureuse, si sainte et si souhaitable S qu'ôtées les personnes intéressées^ par les sentiments de la nature^ il n'y a pas de chrétien qui ne s'en doive réjouir. Sur ce grand fondement, je commencerai ce que j'ai à dire par

1. Ces mots, que sa fin est si chrétienne, si heureuse, si sainte et si souhaitable, ne sont pas dans la copie de mademoiselle Périer.

## **Madem(riseUe Pôrier : o/n ceux qwtani intéressé! par**

un discours bien consolatif \* à ceux qui ont assez de liberté d'esprit pour le concevoir au fort de la douleur. C'est que nous devons chercher la consolation à nos maux, non pas dans nous-mêmes, non pas dans les hommes^ non pas dans tout ce qui est créé, mais dans Dieu, o

Au lieu de ce simple<sup>^</sup> touchant et imposant débuts ces Messieurs ont mis la phrase suivante, dont la vulgarité et la pesanteur ont jusqu'ici été imputées à l'auteur des Provinciales: « Quand nous sommes dans l'affliction à cause de la mort de quelque personne pour qui nous avons de la peine, ou pour quelque autre malheur qui nous arrive, nous ne devons pas chercher de la consolation dans nous-mêmes, ni dans les hommes, ni dans tout ce qui est créé, mais nous devons la chercher dans Dieu seul, »

Pascal : « Ne nous affligeons donc pas comme les païens, qui n'ont pas d'espérance : nous n'avons pas perdu mon père au moment de sa mort; nous l'avons perdu pour ainsi dire dès qu'il entra dans l'Église par le baptême » Port-Royal a transporté à tous les fidèles ce que Pascal dit ici de son père; mais alors que peut signifier dans la bouche de Pascal cette expression : « Nous n'avons pas perdu les fidèles au moment de leur mort? » Il fallait mettre au moins: Nous ne perdons pas les fidèles.

Pascal : « Ne considérons plus un homme comme ayant cessé de vivre, quoi que la nature suggère, mais comme commençant à vivre, comme la vérité l'assure ..... Quoi que

la nature suggère veut dire ici : quelque opinion contraire que la nature suggère. Ce n'est pas la conjonction quoique<sup>^</sup> mais, comme diraient les grammairiens, l'adverbe conjonctif quoique, Port-Royal, qui n'a pas en-

i. Manuscrit de l'Oratoire : bien corrompu.

141 DES PENSÉES DE PASCAL. RAPPORT — 1.

tendu cette phrase^ la remplace par celle-ci: Quoique la nature le suggère. »

Pascal : a Pour dompter plus facilement cette horreur (l'horreur de la nature pour la mort), il faut en bien comprendre l'origine, et, pour vous le toucher en peu de mots, je suis obligé de vous dire en général quelle est la source de tous les vices et de tous les péchés. C'est ce que j'ai appris de deux très- grands et très -saints personnages. La vérité qui ouvre ce mystère est que Dieu a créé l'homme

avec deux amours » Port-Royal supprime tout cela,

et dit seulement : a Dieu a créé l'homme avec deux amours »

Pascal : a L'horreur de la mort est naturelle^ mais c'est en l'état d'innocence; la mort^ à la vérité^ est horrible^ mais c'est quand elle finit une vie toute pure. » Port-Royal: < L'horreur de la mort est naturelle, mais c'est dans l'état d'innocence, parce qu'elle neût pu enlrer dans le paradis qu'en finissant une vie toute pure, d

Pascal: a L'âme quitte la terre et monte au ciel à l'heure de la mort, et sied à la droite au temps où Dieu l'ordonne. » Port - Royal : Et enfin l'âme quitte la terre et monte au ciel en menant une vie céleste. Ce qui fait dire à saint Paul: Couver sio nostra in coelis est (Philip, VI, 20)..»

Pascal : « Voilà certainement quelle est notre croyance et la foi que nous professons, et je crois qu'en voilà plus qu'il n'en faut pour aider vos consolations par mes petits efforts. Je n'entreprendrais pas de vous porter ce secours de mon propre; mais, comme ce ne sont que des répétitions de ce que j'ai appris, je le

fais avec assurance, en priant Dieu de bénir ces semences et de leur donner l'accroissement; car sans lui nous ne pouvons rien faire, et les

plus saintes paroles ne prennent point en nous^ comme il Ta dit lui - même. Ce n'est pas que je souhaite que vous soyez sans ressentiment; le coup est trop sensible; il seroit même insupportable sans un secours surnaturel. Il n'est donc pas juste que nous soyons sans douleur comme des anges^ etc... » Port- Royal réduit ainsi ce passage: a II n'est pas juste que nous soyons sans ressentiment et sans douleur dans les afflictis et dans les accidents fâcheux qui nous arrivent, comme des anges^ etc... d

Pascal : « La prière et les sacrifices sont un souverain remède à ses peines (les peines de leur père) ; mais j'ai appris d'un saint homme^ dans notre affliction^ qu'une des plus solides et des plus utiles charités envers les morts est de faire etc.. b Ce saint homme est probablement M. Stnçlin. Port-Royal efface cette allusion : a Une des plus solides et plus utiles charités envers les morts est, etc.... d

Voici un long et touchant passage entièrement supprimé par Port-Royal :

a Faisons-le (leur père) donc revivre devant Dieu en nous de tout notre pouvoir^ et consolons-nous en l'union de nos coeurs, dans laquelle il me semble qu'il vit encore^ et que notre réunion nous rende en quelque sorte sa présence, comme Jésus-Christ se rend présent en l'assemblée de ses fidèles.

a Je prie Dieu de former et de maintenir en nous ces sentiments, et de continuer ceux qu'il me semble qu'il me donne d'avoir pour vous et pour ma sœur plus de tendresse que jamais ;

car il me semble que l'amour que nous avons pour mon père ne doit pas être perdu^ et que nous en devons faire une refusion sur nous-mêmes, et que nous devons principalement hériter de l'affection qu'il nous portoit pour nous aimer encore plus cordialement , s'il est possible.

« Je prie Dieu de nous fortifier dans ces résolutions, et sUr cette espérance je vous conjure d'agréer que je vous donne -un avis que vous prendriez bien sans moi, mais je ne laisserai pas de le faire ; c'est qu'après avoir trouvé des sujets de consolation pour sa personne^ nous n'en venions pas à manquer pour la nôtre par les prévoyances des besoins et des utilités que nous aurions de sa présence.

« C'est moi qui y suis le plus intéressé : si je l'eusse perdu il y a six ans, je me serais perdu; et quoique je croye en avoir à présent une nécessité moins absolue, je sens qu'il m'auroit été encore nécessaire dix ans et utile toute ma vie.

« Mais nous devons espérer que Dieu, l'ayant ordonné en tel temps, en tel lieu, en telle manière, sans doute c'est le plus expédient pour sa gloire et pour notre salut. Quelque étrange que cela paroisse, je crois qu'on en doit estimer de la sorte en tous les événements , et que, quelque sinistres qu'ils nous paroissent, nous devons espérer que Dieu en tirera la source de notre joie, si nous lui en remettons la conduite.

« Nous connoissons des personnes de condition qui ont appréhendé des morts domestiques que Dieu a peut-être détournées à leur prière, qui ont été cause ou occasion de . tant de misère , qu'il seroit à souhaiter qu'ils n'eussent pas

été exaucés. »

On voit qu'au moment où Pascal écrivait cette lettre<sup>^</sup> à la fin de 1651, il n'était point encore arrivé à cet absolu retranchement des affections naturelles les plus légitimes qu'il s'est imposé dans les dernières années de sa vie<sup>^</sup> par un excès contraire à la sagesse humaine , et même à la sagesse divine, qui a aimé aussi pendant son passage sur la terre. Ici Pascal est encore un homme, un fils, un frère.

Cette lettre<sup>^</sup> qui peint son âme à cette époque de sa vie<sup>^</sup> doit être intégralement restituée \*.

En voyant à quel point Port-Royal Ta défigurée pour en tirer des Pensées générales sur la mort, le soupçon nous est venu que plusieurs des Pensées de la première édition, qui ne sont pas dans le manuscrit autographe et dont Torigine nous échappait, pourraient bien avoir été formées de la même manière, sur des lettres semblables à celles que nous venons de faire connaître d'après le manuscrit de Tghratoire et mademoiselle Périer. Or le mémoire sur Pascal, inséré dans le Recueil de pièces pour servir à l'histoire de Port-Royal, nous apprend « qu'on a encore plusieurs lettres de M. Pascal à mademoiselle de Roannez, morte duchesse de la Feuillade, et ce mémoire donne un fragment d'une de ces lettres qui commence et se termine ainsi : a Mademoiselle, il y a si peu de personnes à qui Dieu se fasse connoître par des coups extraordinaires, qu'on doit bien profiter de ces occasions, puisqu'il ne sort du secret de la nature qui le couvre que pour exciter notre foi à le servir avec d'autant plus d'ardeur que nous le. connoissons avec plus

de certitude Rendons-lui des grâces infinies de ce que,

s'étant caché en toutes choses pour les autres, il s'est découvert en toutes choses et en tant de manières pour nous, o En ouvrant le chapitre XXVil de Port-Royal intitulé : Pensées sur les miracles, on y trouve précisément cet admirable morceau : a II y a si peu de personnes à qui Dieu se fasse

paroltre par des coups extraordinaires » et tout le reste,

comme dans la lettre à mademoiselle de Roannez publiée par le Recueil. Ceci nous'a été un trait de lumière. Nous avons recherché les autres lettres de Pascal à mademoiselle de

i. Voyez plus bas : Lettres de Pascal.

Boannazy et nous les avons rencontrées dans le manuscrit de rOratoire et dans les Mémoires de Marguerite Périer. Ce n'est point ici le lieu de faire connaître la sainte et cruelle entreprise de PortRoyal sur cette aimable personne, qu'un zèle farouche disputa longtemps aux liens les plus légitimes de la nature et du monde, et qui, divisée avec ellemême dans ce terrible combat, finit par mourir misérablement, chargée des anathèmes de Port-Royal, repentante et désespérée d'avoir été une fille soumise et une épouse irréprochable\*. Détournons les yeux de cet épisode de la vie de Pascal, au temps de sa grande conversion, plus triste encore que celui qui marqua sa conversion première, c'est-à-dire cette dénonciation portée par Pascal et quelques-uns de ses amis contre un pauvre religieux, nommé Saint-Ange, coupable de s'être permis, et encore

1. La mère de mademoiselle de Roannez voulait la marier : elle résista par les conseils de Port-Royal. Elle s'échappa de la maison maternelle et se réfugia à Port-Royal, qui la reçût et ne la rendit qu'à la force et n'ir une lettre de cachet, que la pauvre mère solli-



cita et obtint de la reine. Mademoiselle de Roannez avait inspiré un sentiment extraordinaire à une personne dont le nom ne se trouve pas dans nos manuscrits. Plus tard elle revit cette personne, et elle commençait à être touchée d'une passion si fidèle, lorsqu'une entrevue avec Taustèie abl>é Singlin la remplit de scrupules et lui rendit sa première ferveur. Tant que Pascal vécut, il la retint. Après sa mort, elle rentra encore dans le monde, et épousa M. de la Feuillade. Le mariage ne fat pas plutôt fait qu'elle se repentit de sa faut«, dit le Recueil. Le premier enfant qu'elle eut ne reçut point le baptême ; le second vint au monde tout contrefait; le troisième fut une fille naine qui mourut subitement à l'âge de dix<4ieuf ans; le quatrième a été M. de la Feuillade, mort en 1725, sans postérité. La duchesse de la Feuillade eut, après ses couches, des maladies extraordinaires qui donnèrent lieu à des opérations très-cruelles, au milieu desquelles elle mourut en 1683. Elle laissa 8,000 Uvres à Port-Royal pour une religieuse converse qui remplirait la place qu'elle y devait tenir elle-même. Voyez plus bas: Mademoi' ^eile de Roannez,

dans des entretiens confidentiels, quelques explications hasardées des saints mystères\* • Il né faudrait même tirer de ces deux affaires qu'une leçon^ celle de la profonde imperfection de la nature humaine» presque incapable du vrai milieu en toutes choses, et se laissant sans cesse emporter de Taustérité des mœurs à un fanatisme insensé ou d'ime sage indulgence à un relâchement sans dignité. Ici nous ne devons considérer les lettres de Pascal à mademoiselle de Roannez que comme la source entièrement inconnue de la plus grande partie des Pensées qui se trouvent dans le chapitre XXVII de Port-Royal sur les Miracles et dans les Pensées chrétiennes.

Les lettres de Pascal à mademoiselle de Roannex sont au nombre de neuf; elles sont assez étendues, et elles ont fourni plus d'une trentaine de pages de l'édition de Port- Royal. Elles nous peignent Pascal^ non plus, connue en 1651 , retenant les affections naturelles au milieu des progrès d'une piété raisonnable encore; mais Pascal^ sous la discipline de l'abbé Singlin> engagé dans les sublimes petitesse de Port-Royal, charmé et s'enorgueillissant presque . des miracles de la Sainte-Épioe, s'enfonçant chaque jour davantage et précipitant les autres dans les extrémités d'une dévotion exagérée\*.

Nous allons successivement parcourir ces lettres, en

1. Cette histoire est fort adoucie et même présentée en beau par madame Périer dans la Vie de Pascal. On la peut voir avec tous ses détails atttlientiques, dans les Docmnenu inédiU sur Pascal et mr ta famille.

2. Madame Périer avait tronyé pour sa fille aînée, Jacqueline» Agée de (ïQinze ans^ xm mariage très-avantageux, et elle songait à cet établissement. Port-Royal et Pascal s'y opposèrent en des termes vraiment incroyables, et que nous trouvons dans un fragment inédit d^me lettre de Pascal à sa sœur. Voyez plus bas: Lettre» de PascaL

marquant les passages que Port-Royal a empruntés.

Le célèbre paragapbe des Pensées chrétiennes sur le pape, commençant ainsi : <r Le corps n'est non plus vivant sans le chef que le chef sans le corps, etc. d^ est un fragment très-court et bien décoloré de la première lettre. Rétablissons le fragment original : a Je loue de tout mon cœur le petit zèle que j'ai reconnu dans votre lettre pour Tunion avec le pape. Le corps n'est non

plus vivant sans le chef que le chef sans le corps; quiconque se sépare de l'un ou de l'autre n'appartient plus à Jésus-Christ. Je ne sais s'il y a des personnes dans l'Église plus attachées à cette unité du corps que ne le sont ceux que vous appelez notés. Nous savons que toutes les vertus^ le martyre» les austérités ; toutes les bonnes œuvres, sont inutiles hors de l'Église et de la communion du chef de l'Église, qui est le pape. Je ne me séparerai jamais de sa communion; au moins je prie Dieu de m'en faire la grâce^ sans quoi je serois perdu pour jamais. Je vous fais une profession de foi; je ne sais pourquoi, mais je ne l'effacerai pas... »

On a tiré de cette même lettre cet autre paragraphe du même chapitre : a C'est l'Église qui mérite avec Jésus-Christ^ qui en est inséparable ^ la conversion de tous ceux qui ne sont pas dans la véritable religion ( l'original : dans la vérité ) ; et ce sont ensuite ces personnes converties qui secourent la mère qui les a délivrées, s» Mais ce paragraphe est amené et suivi, dans Pascal, par des réflexions sur les circonstances du temps, où percent les dessein «le Port -Royal sur mademoiselle de Roannez: «Je suis ravi de ce que vous goûtez le livre de M. de Laval (le duc de Luynes) et les méditations sur la grâce; j'en tire de grandes conséquences pour ce que je souhaite Je

mande le détail de cette condamnation qui vous avoit effrayée. Cela n'est rien du tout, Dieu merci , et c'est un miracle de ce qu'on n'y fait pas pis , puisque les ennemis de la vérité ont le pouvoir et la volonté de l'opprimer. Peut-être êtes-vous de celles qui méritent que Dieu ne l'abandonne pas et ne la retire pas de la terre qui s'en est rendue si indigne, et il est assuré que vous servirez l'Église par vos prières, si l'Église vous a servie par les siennes;

car c'est l'Eglise qui mérite avec Jésus-Christ, etc Je

vois bien que vous vous intéressez pour l'Eglise; vous lui êtes bien obligée : il y a seize cents ans qu'elle gémit pour vous; il est temps de gémir pour elle et pour nous tous ensemble, et lui donner tout ce qui nous reste de vie, puisque Jésus-Christ n'a pris la sienne que pour la perdre pour elle et pour nous. »

Bossut a reproduit les deux paragraphes de l'édition de Port-Royal, sans avertir de leur origine, et il les a jetés au milieu d'autres Pensées tirées de sources différentes, et du tout il a fait le paragraphe 13 de l'article xvu.

La seconde lettre contient le morceau déjà cité sur les miracles à l'occasion du miracle de la Sainte -Epine et de la vérification qui venait d'en être achevée. Bossut a mis en tête de ce morceau et réuni dans un même paragraphe une autre pensée de Pascal sur les miracles.

Port-Royal a tiré de la lettre troisième ces deux paragraphes : <x Il faut juger de ce qui est bon ou mauvais par la volonté de Dieu Jésus-Christ a donné dans l'Evangile, pour reconnottre ceux qui ont ia foi... o, négUgeant dans cette même lettre un autre fragment plus remarquable encore que tout le reste. C'est ici qu'on surprend, comme sur le fait, la méthode vicieuse et arbitraire de Bossut : il a réuni la pensée : « Il faut juger de ce qui est

jQOQl

bon OU mauvais par la volonté de Dieu » à une antre

pensée sur les saints; et de ces deux pensées mises ensemble il a composé le § 44 de l'article %ni. Puis de l'autre pensée: «Jésus-Christ a donné dans TEvangile » il a fait

un paragraphe particulier. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'ayant eu sous les yeux notre lettre, il a été frappé comme nous de la beauté du fragment négligé par Port-Royal, et il a publié le premier ce fragment; mais où Ta-tril placé t non pas avec les deux autres pensées qu'il continue, mais à part, en dehors des pensées, parmi des fragments de lettres de Pascal. De deux choses Tune : Bossut maintenait ou rejetait la forme épistolaire; s'il la rejetait, il fallait mettre ce fragment avec les deux autres parmi les Pensées; s'il la maintenait, il fallait retirer du milieu des Pensées les deux paragraphes donnés par Port-Royal, et avec le fragment en question restituer la lettre et la publier intégralement. Ce fragment commence ainsi : « Les grâces que Dieu fait en cette vie sont la mesure de la gloire qu'il prépare en l'autre, etc. »

Le beau paragraphe des Pensées chrétiennes : « On ne se détache jamais sans douleur, etc., » est la lettre iv presque tout entière.

Les deux paragraphes de Port-Royal, même chapitre : « II faut tâcher de ne s'affliger de rien... » — « Lorsque la vérité est abandonnée et persécutée... », sont extraits de la lettre v, mais avec bien des altérations; nous n'en relevons qu'une seule, qui fera juger de toutes les autres. Au lieu de cette phrase assez bonne pour le duc de Roannez et même pour Amauld : « Lorsque la vérité est abandonnée et persécutée, il semble que ce soit un temps où le service qu'on rend à Dieu en le défendant lui soit bien agréable », Pascal avait dit : « Sans mentir. Dieu est bien donné;

PENSÉES QUI NE SONT PAS DANS LE MANUSCRIT. 151

il me semble que c'est un temps où le service qu'on lui rend lui est bien agréable. » Bossut a eu le courage de maintenir la première leçon.

Le paragraphe de Port-Royal sur la vanité des austérités et de la douleur même sans la bonne disposition du coeur^ n'est autre que la vi« lettre abrégée et altérée. Pascal commençait ainsi : a Quoi qu'il puisse arriver de Taffaire\*\*\*, il y en a assez, Dieu merci, de ce qui est déjà fait pour en tirer un admirable «ivantage contre les maudites maximes. Il faut que ceux qui ont quelque part en cela en rendent de grandes grâces à Dieu, et que leurs parents et amis en prient Dieu pour eux , afin qu'ils ne tombent d'un si grand bonheur et d'un si grand honneur que Dieu leur a fait. Tous les honneurs du monde n'en sont ' que l'image; celui-là seul est solide et réel; et néanmoins il est inutile sans la bonne disposition du cœur. Car ce ne sont ni les austérités du corps, etc.

n

La lettre vn\* a fourni les deux paragraphes : a Le passé ne nous doit point embarrasser... » — a On se corrige quelquefois mieux par la vue du mal que par l'exemple du

bien »• Mais cette dernière pensée est admirablement

préparée dans Pascal : a Je prévois, dit-il, bien des peines et pour cette personne et pour d'autres et pour moi; mais je prie Dieu, lorsque je sens que je m'engage dans ces prévoyances, de me renfermer dans mes limites; je me ramasse dans moi-même, et je trouve que je manque à faire plusieurs choses à quoi je suis obligé présentement, pour me dissiper en des pensées inutiles de l'avenir... Ce que je dis là, je le dis pour moi, et non pas pour cette personne qui a assurément plus de vertu et de méditation que

moi; mais je lui représente mon défaut pour l'empêcher d'y tomber. On se corrige quelquefois mieux par la vue du mal, etc. »

On n'a rien tiré de la lettre viii«, mais la ix\* et d. > rnière est la source de deux grands morceaux ^ l'un sur les prédictions que fournit l'Écriture pour le temps présent, et l'autre sur le mérite des reliques des saints : a Le Saint- Esprit repose invisiblement dans les reliques de ceux qui sont morts ^ etc. o

Sans nous 'arrêter à signaler d'innombrables variantes que nous fournissent nos manuscrits, et qui changeraient la face du texte imprimé, il nous suffit d'avoir montré que voilà bien des pages étrangères aux Pensées, et que la critique la plus superficielle doit se faire un devoir de rétablir dans leur forme primitive, c'est-à-dire séparément et sous la forme de lettres intimes et confidentielles, écrites par Pascal à sa sœur et à la duchesse de Roannez, lettres qui , rapprochées de plusieurs autres encore inédites\*, feraient paraître dans toute sa grandeur et aussi dans toute sa misère ce personnage extraordinaire, sublime mais sans mesure, ardent et extrême en tout, comme le dit la seule personne qui l'ait bien connu et qui ait osé le juger, une femme de son sang et de son ordre, Jacqueline Pascal , inférieure à sa sœur Gilberte comme femme, mais presque l'égale de son frère par la puissance de l'esprit et de la passion ^.

## **Voyez plus bas Lettres de Pascal**

2. Voyez, dans Jacqueline Pascal^ ch. vr, p. 28S, une lettre de Jacqueline à sa sœur Gilberte , où elle parle de sa humeur bouillante de leur frère. Partout elle le juge avec une indépen-

dance qui n\*6tê rien à la tendresse. Dans une autre lettre, en faisant remarq[uer les progrès que Pascal faisait particulièrement en humilité, en soumission, en défiance, en mépris de soi-même, en désir être anéanti dans V estime et dans la mémoire des hommes, eUe ajoute ces mots significatifs : de telle sorte que je ne le connoissois plus. Gilberte, madame Périer quoiqu'elle eût beaucoup d'instruction et d'esprit^ et qu'elle fût belle, comme Tavait été Jacqueline, était natn-

Concluons : il est démontré qu'il faut ôter des Pensées proprement dites et publier à part :

1" De Pédition de Bossut^ les trois premiers articles : De P autorité en matière de philosophie y Réflexions sur la géométrie en général; De l^art de persuader, traités distincts^ complets et achevés, et probablement écrits avant les Provinciales; Tarticle xii, sur la condition des grands, discours tenus au duc de Roannez et rédigés longtemps après par Nicole; l'article xi^ sur Epictète et Montaigne, qui est une conversation entre Pascal et Sacy^ rédigée par Fontaine; enfin un bon nombre de paragraphes d'autres articles, qui ne sont point de la main de Pascal , et qui sont des propos tenus par lui et recueillis ou par sa sœur Gilberte, ou par sa nièce Marguerite, ou par Port-Royals ou par d'autres auteurs.

?• De l'édition même de Port -Royal, la Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies; les Pensées sur la mort, extraites d'une lettre à madame Périer sur la mort de leur père, ainsi que la plus grande partie des deux chapitres Sur les miracles et Pensées chrétiennes, débris de la correspondance de Pascal avec mademoiselle de Roannez.



Nous croyons donc avoir établi de la manière la plus irréfutable cette proposition, qu'un quart ou peut-être un tiers des Pensées, considérées aujourd'hui comme dei fragments du grand ouvrage de Pascal, sont entièrement étrangères à cet ouvrage, à son plan et à son objet, ne se trouvent point dans le manuscrit autographe, et appartiennent à des époques différentes de sa vie; que plusieurs

rellement douce et humble; elle ne jugeait pas son frère, elle s'était dévouée à son service.

même n'ont jamais été écrites par Inî^ et ne sont que des échos souvent éloignés et toujours affaiblis de oui-dire recueillis souvent à un assez long intervalle par des personnes très diverses.

Nous allons maintenant nous renfermer dans les pensées, qui sont communes à nos deux éditions et au manuscrit autographe^ et nous démontrerons avec une égale évidence qu'ici, où tout est de la main de Pascal^ le grand style de rîncomparable écrivain a été perpétuellement altéré et affuîMiy sans que pourtant on soit parvenu à le faire disparaître; tant Tempainte primitive était vive et ineffaçable I

## DEUXIÈME PARTIE

Des altérations de toute espèce qu'ont subies un très grand nombre de Pensées. — Restitution de ces Pensées dans leur forme Traie.

L'édition de Port-Royal contient la plus grande partie des véritables Pensées de Pascal. Plus tard, le père Desmolets en publia un assez bon nombre qu'avait négligées Port-Royal. Uévôque de Montpellier mit au jour la plupart de celles qui se rapportent aux miracles. Gondorcet en donna aussi quelques-unes d'un caractère différent. Bossut n'a guère fait autre chose que réunir et fondre ensemble tout ce que lui fournissaient Port-Royal^ Desmolets, Tévêque de Montpellier et Gondorcet. La part de ces deux derniers dans la publication successive des Pensées de Pascal est si

#### PENSÉES ALTÉÉÉES. 155

peu de chose, qu'il est inutile de s'y arrêter. Les extraits du père Desmolets sont en général d'une fidélité irréprochable. Le vrai coupable est donc ici Port-Royal; en effet c'est PortRoyal qui le premier a mis la main sur les Pensée^ de Pascal, et y a introduit une multitude d'altérations, grandes et petites, que Bossut a scrupuleusement repro\* duites, qui de Bossut ont passé dans toutes les éditions, et composent aujourd'hui le texte convenu de Pascal. Il n'y a pas un seul éditeur, pas un seul critique qui ait osé soupçonner une main étrangère dans des pages consacrées par une admiration séculaire, et qui pourtant ne ressemblaient pas toujours aux Provinciales. Nous Pavons déjà dit, et nous le répétons : le manuscrit autographe est exposé à tous les regards, à la Bibliothèque royale de Paris, et nul regard n'a daigné s'y arrêter ; personne ne Ta consulté, et le texte donné par Port- Royal a traversé toutes les éditions sans exciter aucun autre sentiment que celui d'une vénération superstitieuse. C'est ici la première réclamation pour Pascal contre Port-Royal, pour l'original contre une copie infidèle.

n faut d'abord faire bien connaître l'esprit qui a dirigé Port-Royal dans la première édition des Pensées.

La Préface de cette édition expose ainsi les différentes manières de publier les fragments laissés par Pascal, et celle qui fut préférée : a La première (manière) qui vint dans l'esprit, et celle qui étoit sans doute la plus facile , étoit de les faire imprimer tout de suite dans le même état oh on les avoit trouvées... Une autre manière... étoit d'y travailler auparavant, d'éclaircir les pensées obscures , d'achever celles qui étoient imparfaites, et, en prenant dans tous ces fragments le dessein de M. Pascal, de suppléer en quelque sorte l'ouvrage qu'il en vouloit faire... L'on s'y est arrêté assez longtemps , et Ton avoit en effet

## 15<t DBS PENSEES DE PASCAL. RAPPORT — II.

commencé à y travailler. Mais enfin Ton s'est résolu de la rejeter aussi bien que la première... L'on en a choisi une entre deux qui est celle que l'on a suivie dans ce Recueil» L'on a pris seulement, parmi ce grand nombre de pensées, celles qui ont paru les plus claires et les plus achevées, et on les donne telles qu'on les a trouvées sans y rien ajouter ni changer, si ce n'est qu'au lieu qu'elles étoient sans suite', sans liaison et dispersées confusément de côté et d'autre, on les a mises dans quelque sorte d'ordre et réduit sous les mêmes titres celles qui étoient sur les mêmes sujets...»

Nous ne pouvons guère qu'approuver cette troisième manière de publier les Pensées de Pascal, que Port-Royal déclare avoir préférée et suivie. Il ne reste plus qu'à savoir si elle a été fidèlement pratiquée, et si on n'est pas souvent revenu à la seconde manière à laquelle on s'étoit arrêté d'abord, d'après laquelle on

avait commencé à travailler, et qui consistait à éclaircir et achever les pensées obscures et imparfaites et à suppléer Pascal. C'avait été l'avis du duc de Roannez, qui eut la principale part à cette édition. Il avait commencé à Texécuter dans cet esprit et sur ce plan, et il ne s'était arrêté qu'à grand'peine sur le refus de M. et de M<sup>re</sup>\* Périer. La troisième manière, dont parle la préface, n'est qu'une concession faite à M. et à M<sup>re</sup>\* Périer, concession qui coûta beaucoup à celui qui la faisait, sans contenter entièrement ceux à qui elle était faite, et. sur laquelle on disputa assez vivement de part et d'autre pendant l'année 1668. Voilà ce qu'établissent des documents authentiques, les uns déjà publiés, les autres encore inédits.

La préface promettait de donner les Pensées telles qu'on les a trouvées a sans y rien ajouter ni changer. » Le Recueil

#### PENSÉES ALTÉRÉES. Ift7

de pluêurs pièces pour servir à l'histoire de Port-Royal coih firme à la fois cette promesse et commence à la déhneatir m peu: il nous apprend, p. 354, que a M. et M<sup>re</sup>\* Périer eurent assez de peine h consentir aux retranchements et aux petites corrections qu'on se crut nécessairement obligé de fidre à quelques Pensées (sans changer ni le sens ni les expressions de Tauteur) pour les mettre en état de paroltre. b Mais^ en vérité ^ si les corrections qu'on se croyait obligé de faire ne changeaient ni le sens ni les expressions de l'auteur, on ne comprend pas la résistance de M. et de M<sup>re</sup>\* Périer. Pour l'expliquer, il faut supposer qu'on leur avait proposé de véritables changements. En effets une lettre d'Arnauld à M. Périer, du 20 novembre 1668 (Œuvres complètes, t. I, p. 642), découvre un peu plus les prétentions de Port-Royal; déjà le mot de changement est prononcé, il est vrai, avec de grands

adoucissements. «Souffrez, Monsieur, que je vous dise qu'il ne faut pas être si difficile ni si religieux à laisser un ouvrage comme il est sorti des mains de fauteur, quand on le veut exposer à la censure publique. On ne sauroit être trop exact quand on a affaire à des ennemis d'aussi méchante humeur que les nôtres. 11 est bien plus à propos de prévenir les chicaneries par quelque petit changement qui ne fait qu'adoucir une expression, que de se réduire à la nécessité de faire des apologies. C'est la conduite que nous avons tenue touchant les Considérations sur les dimanches et les fêtes de feu M. de Saint-Cyran... Les amis sont moins propres à faire ces sortes d'examens que les personnes indifférentes, parce que l'affection qu'ils ont pour un ouvrage les rend plus indulgens, sans qu'ils le pensent, et moins clairvoyants. Ainsi, Monsieur, il ne faut pas vous étonner si, ayant laissé passer de certaines choses sans être choqués, nous trouvons

maintenant qu'on les doit changer, en y faisant plus d'attention après que d'autres les ont remarquées... » Amauld prend pour exemple un fragment sur la justice, qu'il critique avec raison, et il conclut ainsi : a Pour vous parler franchement, je crois que cet endroit est insoutenable, et on vous supplie de voir parmi les papiers de M. Pascal si on ne trouvera pas quelque chose qu'on puisse mettre à la place. »

Un autre document, qui jusqu'ici n'a pas vu le jour, nous fait mieux connaître ce qu'il Cstut entendre par les changements que demande Amauld : en réalité ces changements n'étaient pas moins que des éclaircissements et des embellissements; ces mots se trouvent, et même répétés, dans deux lettres inédites que nous a laissées Marguerite Périer de ce comte de Brienne si célèbre par ses bizarreries, et qui, alors retiré à TOratoire, entretenait des re-

lations intimes avec la famille et les amis de Pascal. Ces deux lettres sont adressées à M<sup>\*\*\*</sup> Périer, et elles sont de la même époque que celle d'Amauld : Tune est du 16 novembre 1668; l'autre du 7 décembre de la même année. La première nous montre M. de Roannez retranchant des morceaux dont Brienne et Etienne Périer cherchent à sauver quelque chose, a M. de Uoannez est très content; et assurément on peut dire que lui et ses amis ont extrêmement travaillé... Nous allons encore faire une revue, monsieur votre fils et moi, après laquelle il n'y aura plus rien à refaire, et je crois que notre dessein ne vous déplaira pas, ni à M. Périer, puisque nous ne faisons rien autre chose que de voir si l'on ne peut rien restituer des fragments que M. de Roannez a ôtés... » La seconde lettre de Brienne va beaucoup plus loin. Tout en répétant sans cesse, comme l'auteur de la préface, que rien n'a été changé ni au sens

ni 8UX expressions de Pascal , Brienne avoue que ce qui a dirigé le travail de M. de Roannez et de ses amis n'est pas moins que la prétention d'amener à la perfection des Pro-\* vinciales les matériaux souvent informes que la mort avait arrachés^ dix ans avant le temps ^ à la main de Pascal. « Comme ce qu'on y a fait ne change en aucune façon le sens et les expressions de l'auteur, mais ne fait que les éclaircir et les embellir y et qu'il est certain que, s'il vivoit encore, il souscriroit sans difficulté à tous ces petits embellissements et éclaircissements qu'on a donnés à ses pensées, et qu'il les auroit mises lui-même en cet état s'il avoit vécu davantage, et s'il avoit eu le loisir de les repasser, puisqu'on n\*y a rien mis que de nécessaire et qui ne vint naturellement à l'esprit à la première lecture qu'on fait de ces fragments, je ne vois pas que vous puissiez raisonnablement, et par un scrupule que vous me permettrez de dire qu'il seroit très mal fondé, vous

opposer à la gloire de celui que vous aimez. Les autres ouvrages que nous avons de lui nous disent assez qu'il n'auroit point laissé ses premières pensées en l'état oii il les avoit écrites d'abord; et quand nous n'aurions que l'exemple de la xvni\* lettre \* , qu'il a refaite jusqu'à treize fois, nous serions trop forts, et nous aurions droit de vous dire que Tauteur seroit parfaitement d'accord avec ceux qui ont osé faire dans ses écrits ces petites corrections, s'il étoit encore en état de pouvoir nous dire lui-même son avis. C'est, Madame, ce qui a fait que je me suis rendu au sentiment de M. de Roannez, de M. Arnauld, de M. Nicole, de M. Dubois, et de M. de la Chaise, qui tous conviennent d'une voix que les pensées de M. Pascal sont mieux qu'elles B'étoient... On ne blessa point la sincérité chrétienne,

## **La xYui« Provinciale. Renseignement précieux**

même la plus exacte, en disant qu'on donne ces fragments tels qu'on les a trouvés et qu'ils sont sortis des mains de Tauteur^ et le reste que vous dites si bien et d'une manière si agréable que vous m'entraîneriez à votre sentiment^ pour peu que je visse que le monde fût capable d'entrer dans les soupçons que vous appréhendez... Quand vous verrez après cela la préface qu'on a faite... ^ vous ne vous contenterez pas de donner les mains à ce qu'on a fait^ mais vous en aurez de la joie... J'ai examiné, ajoute Brienne, qui, à ce qu'il paraît, s'était d'abord déclara avec M""\* Périer contre toute altération du texte de Pascal, j'ai examiné les corrections avec un front aussi rechigné que vous auriez pu faire ; j'étois aussi prévenu et aussi chagrin que vous contre ceux qui

ont osé se rendre, de leur autorité privée et sans votre aveu, les correcteurs de M. Pascal; mais j'ai trouvé leurs changements et leurs embellissements si raisonnables que mon chagrin a bientôt été dissipé^ et que j'ai été forcé, malgré que j'en eusse, à changer ma malignité en reconnaissance et en estime pour ces mêmes personnes, que j'ai reconnu n'avoir eu que la gloire de monsieur votre frère en vue en tout ce qu'ils ont fait. J'espère que M. Périér et vous en jugerez tout comme moi, et ne voudrez plus après qu'on retarde l'impression du plus bel ouvrage qui fut jamais... Si j'avois cru M. de Roannez et tous vos amis, c'est-à-dire M. Amauld et M. Nicole, qui n'ont qu'un même sentiment sur cette^ affaire, quoique ces derniers craignent plus que M. de Roannez de rien faire qui vous puisse déplaire, parce que peut-être ils ne sont pas aussi assurés que M. de Roannez dit qu'il Test que vous trouverez bon tout ce qu'il fera; si, dis-je, je les avois crus, les Pensées de M. Pascal seroient bien avancées d'imprimer... »

Un passage de cette lettre nous apprend que M"" Périér

#### FEMSÉBS ALTÉRÉES. ICI

regardait le travail de M. de Roannez comme un grand commentaire; et certainement Topiniâtreté avec laquelle Etienne Périér, suivant cette même lettre, résiste, au nom de la famille, aux amis de Pascal, prouve qu'il ne s'a^ssait pas seulement de retrancher les pensées trop imparfaites et de mettre les autres en quelque sorte d'ordre, comme dit la préface : a Je dois vous dire, écrit Brienne en post^scripiumy que monsieur votre fils, est bien aise de se voir au bout de ses sollicitations auprès de moi et de vos autres amis, et de n'être plus obligé à nous tenir tête avec l'opiniâtreté quil faisoit, et dont nous ne pénétrions pas bien les raisons; car la force de la vérité l'obligeoit à se rendre, et cepen-



dant il ne se rendoit pas et revenoit toujours à la charge; et la chose alloit quelquefois si loin que nous ne le regardions plus comme un Normand, mais encore comme le plus opiniâtre Auvergnat qui fCkt jamais. »

M. et M"\*« Périer cédèrent à l'avis de leurs amis par déférence plus que par conviction; et on voit, par la lettre que nous avons citée du bénédictin Touttée à l'abbé Périer, que celui-ci était si peu satisfait qu'en Hi 1, après la mort de ces Messieursy il songeait à publier les fragments qu'ils avaient supprimés ainsi que d'autres morceaux trouvés parmi les papiers de Pascale

La lettre d'Âmauld annonce, et justifie peut-être, des adoucissements, des suppressions même; mais elle n'explique point le retranchement de tant de beaux passages que le père Desmolets a depuis imprimés ; elle n'explique point surtout les malheureuses corrections de style que

i. Étieaae Périer est le fils ainô de H. et H»« Périer, nevea et élève de Pascal ; il mourut en 1680; l'abbé Périer est le frère du précédent^ mort bien plus tard, chanoine de la cathédrale de Clermont, en 1718. Voyez plus bas : Documents inédits sur Pascal et sa famille.

Qous aurons à signaler tout à llieure. Il e^t impossible de les imputer à des hommes tels qu'A^nauld et Nicole. C'est qu'ils n'eurent pas une part aussi grande qu'on le croit au travail de la première édition^ et que le véritable auteur de cette édition fut le duc de Roannez» Dans les deux lettres de Brienne, le duc de Roannez est toujours sur le premier plan; il veut suppléer Pascal ; dans son zèle aveugle et impatient il est d'avis de passer outre à toutes les observations de M. et H"^ Périer. Lui seul avait pu

communiquer les lettres écrites par Pascal à sa soeur, M<sup>^</sup>\* de Roannez; et c'est lui vraisemblablement qui en a tiré tant d'admirables pensées qu'il a gâtées en y touchant<sup>^</sup> comme nous l'avons vu dans la première partie de ce rapport. La tradition constante de Port-Royal lui attribue le principal rôle dans toute cette affaire. Le Recueil d'Utrecht dit positivement<sup>^</sup> p. d&4: a H. de Roannez eut le plus de part à ce travail, mais il fut secondé par MM. Amauld, Nicole<sup>^</sup> de Tréville<sup>^</sup> Dubois<sup>^</sup> de la Chaise et Périer l'aîné. » Ces différents noms se retrouvent avec plusieurs autres dans une lettre inédite écrite par MM. Louis et Biaise Périer à leur mère M<sup>""</sup>\* Périer<sup>^</sup> pour la consulter sur la liste des personnes auxquelles il conviendrait de faire présent d'un ou de plusieurs exemplaires\* des Pensées, selon la paît plus ou moins grande qu'elles avaient prise à leur publication\*. Cette même lettre nous apprend qu'Amauld était toujours fort occupé et qu'il n'a pas le

1. Fonds de l'Oratoire, 160, n« 17, 6« cahier; et Mémoires de Marguerite Périer, p. 192: « Nous avons parlé à M. Goelphe sur les présents que nous devons faire des Pensées : il nous a dit qu'on n'en donne guère qu'aux amis particuliers. Nous lui ayons demandé s'il en falloit donner plusieurs : il nous a dit que<sup>^</sup> pour M. Amauld<sup>^</sup> nous lui en pouvions donner deux on trois. Voici la liste que nous avons faite de ceux qui nous sont yenus dans l'esprit, dont vous retrancherez ou ajouterez ceux que vous jugerez à propos : MM. Arnould, Guelphe, de Roannès» de la Chaise, de Treville (qui assista & l'examen qui se

Mtir f examiner une nouveUe difficulté qui s'éleTait. H est très-probable qu' Arnould et Nicole donnèrent seulement leur avis sur des points qui importaient à la foi ou à l'intérêt du partie

et qu'ils remirent tout le reste au duc de Roannez<sup>^</sup> qui n'avait rien à faire et dont le zèle pour la mémoire de Pascal leur était connu. Nous avons vu que Brienne lui-même avait eu ici quelque influence. Brienne était un homme d'esprit<sup>^</sup> à moitié fou; le duc de Roannez<sup>^</sup> aidant et borné; tous les autres<sup>^</sup> des hommes judicieux, mais mé<sup>\*</sup> diocres, à l'exception de Nicole et d'Amauld , dont le premier joignait à un sens exquis un goût et une délicatesse peu commune, et le second avait de la grandeur dans l'esprit comme dans le caractère; tous deux distraits par une foule d'autres travaux et par les querelles où s'est consumée leur vie. Voilà donc les hommes auxquels a été livré le manuscrit de Pascal , et qui souvent ont osé substituer leur main à la sienne!

fit des Pensées avec MM. de la Chaise et Dnhoi<sup>^</sup>, et qui y donna de bons avis); MM. Dubois, Nicole, des Billettes, et M. le coré (de Saint-Jacques-du-Hautpas), le P. Malebranche» le P. d'Urfé, le P. Blot, le P. Dngoé, frère de celui que nous avons vu à Glenmont, avec qui nous ayons fait grande liaison; le P. Dubois, le P. Martin, le P. Quesœl, qui est aussi fort de nos amis; MM. Toisnard et Mesnard, le P. de VAge, MM. Touret et de Caumartin, madame de Saint-Loup. Nous ne saurons s'il en faut donner à P.«R. des Champs : si cela étoit, ce seroit à MM. de Sacy, de Sainte-Marthe et de Tillemont.

« Nous avons parlé à M. Arnauld de la Pensée de Montaigne, en lui montrant les endroits de Montaigne qui ont rapport à cela. Voici comme il l'a corrigée : Montaigne n'a pas tort quand il dit que la coutume doit être suivie dès là qu'elle est coutume, etc., pourvu qu'on n'étende pas cela à des choses qui seroient contraires au droit naturel ou divin. 11 est vrai, etc.

a Gomme M. Arnauld est toujours fort occupé et qu'il n'a pas eu le loisir de beaucoup examiner eeh^ si mon frère pouvoit se donner la peine d'y penser un peu, il y aunn<sup>t</sup> encore asses de temps pour rece\* voir la réponse avant qu'on impiime. »

Il faut tenir compte aussi des circonsUinces au milieu desquelles parut la première édition. Louis XIV et le pape avaient voulu terminer tous les diiférends des jésuites et des jansénistes et les troubles de Téglise par la paix célèbre appelée la paix de Clément IX. Port-Royal avait le plus grand intérêt à ne point réveiller des querelles mal assoupies. Or. Pascal avait écrit au plus fort de ces querelles, et on sait que son ardeur et sa conséquence inflexible avaient laissé bien loin derrière lui le zèle plus timide ou plus éclairé de ses amis. Ce qui n'avait été qu'une défense intrépide en 1660 ou 1662 pouvait paraître une attaque inutile et dangereuse en 1670. Port-Royal avait à garder des ménagements infinis. On le voit au soin avec lequel on recueillit, en faveur des Pensées ^ des approbations de plusieurs évoques et de docteurs en théologie\* ; et encore, après tant de précautions , de retranchements, de corrections, le livre, au moment de paraître, est en grand jlKril d'échouer, et Tarchevêque de Paris tente d\*en prévenir la publication\*.

Il est pourtant difficile d'absoudre entièrement les amis de Pascal du reproche d'une excessive prudence. Car même en 1677 •, ils empêchèrent M""« Péri<sup>er</sup> d'imprimer la vie de

i. Voyez les approbations en tête de l'édition de Port-Royal et les lettres citées par le Recueil d\*Utrecht, p. S51.

2. Recueil, etc. p. 356. « M. Péréfixe fit quelque avance pour en

arrêter le débit » Ce passage est trop long pour être cité; nuds nous

sommes aussi charmés de rencontrer M»« de Longueville parmi les personnes empressées à soutenir la publication des Pensées que peu surpris de voir Fenélon, alors bien jeune abbé^ les accuser de jansénisme.

3. Voici ce que nous trouvons dans une lettre inédite de MM. Louis et Biaisé Périer à leur mère^ du 8 mars 1677 : « il y avoit déjà quelque temps que nous avions parlé de la vie (la vie de Pascal par sa sœur) à ces Messieurs (Roannès, Amauld^ Nicole et Dubois), mais à chacun d'eux séparément; \\s ne nous avoient donné aucune réponse positive là-

son irère^ cette vie écrite d^une maoière si naïve et si touchante, et qui nous a conservé tant de précieux détails et aussi tant de belles paroles de Pascal. Ils craignaient qu'elle ne réveillât les ombrages de TautOFité à l'endroit du jan\* sénisme^ et il ne semble pas qu'ils aient senti le mérite et Hntérét de ce récit.

Toutes les infidélités que promettent une pilidence poussée aussi loin^ des circonstances aussi difficiles^ une si étrange manière de compresndre les devoirs d'éditeui\*^ et des mains aussi inhabiles, une comparaison attentive de l'édition de Port-Royal et du manuscrit autographe de Pascal va les foire paraître.

Mais soyons juste avant tout^ et h&tons-nous de reconnaître que, parmi tant de corrections, il en est plusieurs en fort petit nombre, que le bon sens suggérait et qu'il y aurait eu de la superstition à a'interdire, même envers un ouvrage auquel Pascal aurait mis la dernière main, à plus forte raison envers des notes souvent très imparfaites. Nous sommes loin de blâmer Port-

Royal d'avoir ôté une erreur de fait insignifiante ou éclairci une expression obscure. Il fallait bien aussi terminer une phrase interrompue. Nous

dessus» mais nous avaient témoigné que c'étoit une chose de grande conséquence et à laquelle il falloir beaucoup penser. Depuis ce temps-là s'étant trouvés tous ensemble chez M. Dubois ils examinèrent fort cette affaire et conclurent à ne point imprimer, pour plusieurs raisons que MH. de Boannez et Nicole nous ont rapportées... Ils considèrent comme une chose fâcheuse d'imprimer une Tie en ce temps-ci, qu'elles sont devenues si communes que Ton les regarde avec assez d'indifférence, parce que Ton s'imagine dans le monde que les parents ne les publient que par une espèce d'ambition ou de vanité; enfin ils disent que cette Vie en l'état qu'on la donneroit, ne répondroit pas à l'idée qu'on s'en formeroit d'abord» etc.. Toutes ces raisons les ont déterminés à croire qu'il n'est pas à propos de l'imprimer présentement\*.. ». Mémoires de mademoiselle Périer, p. 10 et il\*

admettons même qu'on a pu donner quelquefois à une note infonne le tour et le caractère d'une pensée achevée. Ce que nous blâmons ce sont les changements inutiles dont l'unique motif est un caprice de goût que rien ne saurait justifier; ce sont les corrections qui altèrent le style du grand écrivain et sous prétexte de Téclaircir, Ténervent l'allongent râlanguissent pour ainsi dire; ce sont surtout les corrections qui bouleversent l'ordre de ses idées séparent ce qui était uni unissent ce qui était séparé développent Ce qui était abrégé y abrègent ce qui était développé; encore bien plus ces corrections meurtrières qui défigurent sa pensée masquent son âme, et mettent le duc deRoannez ou Amauld lui-même à la place de Pascal.

Nous allons parcourir successivement ces diverses catégories d'altérations^ ces divers chefs d'accusation contre Port-Royal, et les établir par tm certain nombre d'exemples choisis entre mille que nous aurions pu citer, si nous n^eussions craint de lasser la patience de TAcadémie.

Commençons par relever les corrections nécessaires.

Pascal laisse tomber de sa plume (Msc. p. 485) ces lignes qu'il ne termtaie pas : < Jésus- Christ que les deux testaments regardent, Tancien comme son attente, le nouveau comme son modèle, tous deux comme leur centré. » Porttloyal était condamné ou à effacer ces lignes qui sont beUes quoique suspendues, ou à en faire la phrase suivante : < Les deux testaments regardent Jésus -Christ, Tancien

comme son attente, etc »(P.-R. ch. xnr« Bossut.

S\* part. X, 5.). 11 y a cent exemples de pareilles corrections, si on peut donner ce nom à ces légers changements, qui étaient indispensables.

Antre exemple à peu près du même genre :

Il y a dans le manuscrit de Pascal (Msc. p. 265): a Non

PENSÉES ALTÉRÉES. i67

pas un abaissement qui nous rende incapable de bien^ ni une sainteté exempte de mal. » Port-Royal : a On ne trouve pas dans la religion chrétienne un abaissement, etc.\*. s (P.-R. ra. B. 2« part, v, 3.)

Pascal, qui hait les mots d\*enflure et les vaines périphrases, a écrit cette note concise, mais très claire en elle-même (Msc. p.

3i3) : « Masquer toute là nature et la déguiser; plus de roi, de pape, d'êvêque, mais auguste monarque y etc. ; point de Paris, capitale du royaume. » Port-Royal a mis : allyenaqui masquent toute la nature. // n'y a point de roi parmi euxy mais un auguste monarque; pr>iut de Paris, mais une capitale du royaume. » (P.-R. ch. XXXI. B. i»\* part, x, 20.)

Port-Royal a bien fait aussi de nous épargner de légères erreurs de Pascal. Pascal avait dit : a Dieu fit ses promesses k Abraham; et lorsque Sem vivait encore, Dieu envoya Moise.» Port-Royal corrige Tanachronisme de cette dernière phrase en la supprimant ( P.-R. n. B., 2\* part, tv, 5).

Pascal (Msc. p. 283): a D n'y en a point (d'états) qui aient duré mille ans. d Port-Royal: « Il n'y en a pomt qui aient duré quinze cents ans. » (P.-R. ch, n. B., 2\* part, iv, 6.)

Pascal (Msc. p. 21): « César étoit trop vieux, ce me semble, pour aller s'amuser à conquérir le monde. Cet amusement étoit bon à Auguste ou à Alexandre. Cétoient des jeunes gens qu'il est difficile d'arrêter. Mais César devoit être plus mûr. > Port-Royal raye Auguste et ne laisse qu'Alexandre : « Cet amusement étoit bon à Alexandre; e'étoit un jeune homme qu'il étoit difficile d'arrêter...» (P.-R. ch. XXXI. B., 1" partie, ix, 47.)

Ailleurs Port -Royal trouvant dans une phrase un Ixait personnel, une allusion à peine intelligible, l'eASu^e avec raison. Pascal: « Le moi est haïssable. » Puis s'adressant à

## f6S DES PENSÉES DE PASCAL. RAPPORT -II.

une personne^ dont le nom est difRcile à lire dans Tautographe et qui dans les copies est Marton ou Miion S Pascal ajoute



(Msc. p. 75) : « Vous le couvrez , vous ne Tôtez pas pour cela : vous êtes donc toujours haïssable. » Port-Royal: « Le moi est haïssable : ainsi ceux qui ne Tôtent pas et qui se contentent seulement de le couvrir, sont toujours haïssables. » (P.-R. XXII. B. ^ l'\* part, a, 23.)

Voilà des corrections qui ^ à la rigueur, peuvent être admises: mais combien d'autres sont inutiles ou vicieuses!

Quant aux corrections inutiles, et qui, par cela seul, sont déjà bl&mables, on pourrait en multiplier les citations jusqu'à rinfini.

Pourquoi, lorsque Pascal prend un exemple et que cet exemple est clair et sensible, le changer arbitrairement? Pascal (Msc. p. 197) : a Toutes les fois que deux hommes voient un corps changer de place, ils expriment tous deux la vue de ce même objet par les mêmes mots, en disant l'un et l'autre qu'il s'est mu... » Port-Royal : a Toutes les fois que deux hommes voient par exemple de la neige, ils expriment tous deux la vue de ce même objet, en disant

l'un et autre gu\*etle est blanche » (P.-R. xxxi. B.,

1" part. XI, SI.)

. Tout le monde sait par cœur cette belle pensée sur Cromwell qui s'en albdt ravager toute la chrétienté, sans un petit grain de sable qui se mit dans son urètre, a Ce petit gravier, dit le manuscrit de Pascal (Ihlsc. p. 229), ce petit gravier s'étant mis là, il est mort, sa famille abaissée

i. Dans nu aatre endroit du mannscriit, nous trouvons encore ^ mais d\*nne autre main que celle de Pascal (p. 440) : « Marton voit bien que la nature est corrompue et que les hommes sont

contraires à Thonnêtalé; mais il ne sait pas pourquoi ils ne peuvent voler plus haut. » Sur MitoUj voyez plus bas : Discours de Pascal sur V amour.

et le roi rétabli. » On navait guère besoin de la correction de Port<sup>^</sup>Royal : a Ce petit gravier, qui n'étoit rien ailleurs<sup>^</sup>

mis en cet endroitj le voilà mort d (P.-R. xxiv. B«

l<sup>^</sup>part. n, 2.)

Pascal : c Tontes les autres religions ne Tont pu : voyons ce que fera la sagesse de Dieu. » (Msc. p. 317. ) Qu'y a-t-il de préférable dans cette leçon de Port-Royal (P.-R. ch. u. B. 2\* part, v, i.): a Voyons ce que nous dit sur tout cela la sagesse de Dien<sup>^</sup> qui nous parle dans la religion chrétienne. »

Pascal (Msc. p. id9) : a Depuis deux mille ans, aucun païen n'avoit adoré le Dieu des Juifs. » Port-Royal : a Depuis deux mille ans le Dieu des Juifs étoit demeuré inconnu parmi la foule des nations paUnes. » (P.-R. xv. B. 2« part. n,2.)

Pascal \* : «C'est une chose monstrueuse de voir dans un même cœur et en même temps cette sensibilité pour les moindres choses et cette étrange insensibilité pour les plus grandes. » Port-Royal : « Cette étrange insensibilité pour les choses les plus terribles dans un cœur si sensible aux plus légères est une chose monstrueuse.» (P.-R. ch. i. B."<sup>^</sup> part. XII.)

Pascal (Msc. p. 57) : « J.-C. est venu aveugler ceux qui voient clair et donner la vue aux aveugles. » Pourquoi Port-Royal a-t-il corrigé ainsi? «J.-C. est venu afin que ceux qui ne voyoient pas vissent, et que ceux qui voyoient devinssent aveugles.» (P.-R. xviu. B. 2<<sup>^</sup>part. xui, 7.)

Pascal (Msc. p. 235) : a II y en a de faux et de vrais (des miracles); il faut une marque, etc... » Port-Royal :

1. D'après les deux copies; car nous n'avons pas trouvé ce passage dans le manuscrit.

a II y a des miracles qui sont des preuves certaines de la vérité. 11 faut une marque<sup>^</sup> etc.w » (P.<sup>^</sup>R. di. UTn. B. 2<sup>»</sup> part. XVI, 2.)

Pascal (Msc. p. 61) : a Ainsi non -seulement le zèle de ceux qui le cherchent prouve Dieu<sup>^</sup> mais l'aveuglement de ceux qui ne le cherchent pas. b Port-Royal : « Ainsi nonseulement le zèle de ceux qui cherchent Dieu prouve ta véritable religion; mais aussi l'aveuglement de ceux qui ne le cherchent pas, <sup>^</sup> qui vivent dans cette horrible né<sup>^</sup> gligence. » (P.-R. i. B. 2<sup>\*</sup> part. xn. )

Pascal (Msc. p. 139) : « Quand je me suis quelquefois mis à considérer les diverses agitations des hommes, les périls et les peines où ils s'exposent à la ix)ur, à la guerre<sup>^</sup>

d'où naissent tant de querelles <sup>^</sup> etc » Port- Royal :

a ... à la cour, à la guerre et dans la poursuite de leurs prétentions ambitieuses , d'où naissent <sup>^</sup> etc».. » (P.-R. ch. ïxvi. B. Impart, m.)

Pascal (Msc. p. 469) : « Deux excès : exdure hâ raison , n'admettre que la raison. » Port- Royal : a Ce sont deux excès également dangereux d'exclure la raison , de n'admettre que la raison. » (P.-R. v. B. 2<sup>^</sup> part, vi, 3.)

Voici maintenant de prétendues corrections incontestables\* Ue-ment défectueuses. L'ordre que nous suivrons est celui des altérations plus ou moins graves que ces corrections malheureuses

ont fait subir au style de Pascal. Nous commencerons par celles qui tombent sur des expressions, sur des tours, sur des phrases isolées.

Pascal (Msc. p. 199) : « Les enfants quittent la maison délicate de leurs pères pour aller dans Taustérité d'un désert. » Port-Royal ôte ce qu'il y a de distingué dans ce langage pour dire avec une simplicité vulgaire : a Les enfants abandonnent la maison de leur père pour aller

PBNSÉE3 ALTÉRÉES. 17i

vivre dans les déserts. » (P.-R. xv. B. 2\* part, xi^ 2.)

Où Pascal met le mot propre, PorIrRoyal substitue souvent une périphrase. Pascal (Msc. p. 359) : a De là vient que presque tous les philosophes confondent les idées des choses et parlent des choses corporelles spirituellement et des spirituelles corpore-  
Uement. i> Port- Royal : a Cest eeite composition d^esprii et de corps qui fait que presque tous les philosophes ont confondu les idées des choses et attribué aux corps ce qui n'appartient qu^aux esprits ^ et aux esprits ce qui n'appartient qu'aux corps. > (P.-R. xzxi. B. i'^part. vi,S6.)

Pascal emploie toujours Texpression la plus juste qui se trouve ordinairement la plus frappante. Le plus petit changement>4>porté à une expression vraie la gâte. Pascal (Msc. p. 261) : « Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cetabtme...» Pori-Royal: a... prend ses retours et ses plis dans cet abîme, d (P.-R. m. B\* 2\* part, v, 4.) Mais si on dit fort bien les replis et les tours d'un noeuds qu'est-ce que les plis d'un nœud et surtout ses retours? 11 n\*y a là que quelques lettres

de changées; mais la vérité de l'expression a disparu et avec elle toute la vivante cité de l'image.

Il ne faut pas trop les termes familiers; presque toujours ils expriment plus nettement ce qu'on veut dire et quel qu'il soit dans un monde sérieux un terme familier est vulgaire même bien placée ajoute à l'effet.

Pascal (Msc. p. 217) : a Il est si vain et si léger (l'homme) qu'étant plein de mille causes essentielles d'ennui la moindre chose comme un billard ou une balle qu'il pousse, suffisent pour le divertir \*. b Port-Royal i a ... La

1. Cette Pensée est une de celles qui dans le manuscrit, ne sont pas faites par Pascal lui-même; mais elle est corrigée de sa main. Il y

moindre bagatelle suffit pour le divertir. (P.-R. xiv<sup>e</sup> B. i « part. VII, 1.)

Pascal : a Si on y songe trop , on s'entête et on s'en coiffe. s> (Msc. p. 355. ) Port-Royal : a Si on y songe trop on s'entête et on ne peut trouver la vérité. » (P.-R. ch. xxv. B. i<sup>e</sup> part. VI, 2.)

Pascal (Msc. p. 133) : o Un homme dans un cachot, ne sachant si son arrêt est donné, n'ayant plus qu'une heure pour reprendre, cette heure suffisante, s'il sait qu'il est donné , pour le faire révoquer, il est contre nature qu'il emploie cette heure -là, non à s'informer si l'arrêt est donné, mais à jouer au piquet. » Port-Royal : « Mais à jouer et à se divertir. » (P.-R. i. B. 2<sup>e</sup> part, n.)

Pascal (Msc. p. 433) : a Ce n'est pas l'amusement seul qu'il cherche; un amusement languissant l'ennuiera; il faut qu'il s'y

échauffe, qu'il se pique lui-même, qu'il se forme un sujet de passion et qu'il excite sur cela son désir, sa colère > sa crainte pour l'objet qu'il s'est formé, comme les enfants qui s'effraient du visage qu'ils ont barbouillé. »

Port-Royal : « Qu'il se forme un objet de passion qui excite son désir, sa crainte, son espérance. » (P.-R. ch. xxvii. B. impart. VII, 3.)

Port-Royal (chap. xxxi) : a On ne s'imagine d'un ordinaire Platon et Aristote qu'avec de grandes robes et comme des personnages toujours graves et sérieux. » Pascal (Msc. p. 137) : (c On ne s'imagine Platon et Aristote qu'avec de grandes robes de pédants, n

Pascal nous peint le petit nombre des inventeurs n'obtenant point du grand nombre qui n'invente pas la gloire

avait d'abord : comme un chien, une balle, un lièvre, un serpent... Lui-même a substitué : comme un Inllard et une balle qu'il pousse, suffisent...

qu'ils méritent et qu'ils cherchent par leurs inventions. S'obstinent-ils, traitent-ils avec mépris ceux qui n'inventent pas? «Les autres^ dit Pascal (Msc. p. 441)^ leur donneroient des noms ridicules^ leur donneroient des coups de bâton. Qu'on ne se pique donc pas...» Port-Royal (cb. un. B. l^part. viii^ 20) : a Tout ce qu'ils y gagnent, est qu'on leur donne des noms ridicules et qu'on les traite de visionnaires. Il faut donc bien se garder de se piquer de cet avantage, etc... »

Pascal (Msc. p. 331) : a Les dévots qui ont plus de zèle que de science. » P.-R. (ch. ixix, § 10 B. i^part, viii, 3) : < Certains zélés

qui n'ont pas grande connoissanc<sup>e</sup>. a

Comme Port-Royal a peur du mot de dévols, à plus forte raison craint-il de toucher aux prédicateurs, et de les montrer même une seule fois et par hasard la voix enrouée, mal rasés et barbouillés : à ce prédicateur Port-Royal substitue un avocat.

Port-Royal (ch. xxv, B. !• part, vi, ii) : a Ne diriez-vous pas que ce magistrat, dont la vieillesse vénérable impose le respect à tout un peuple, se gouverne par une raison pure et sublime, et qu'il juge des choses par lui-même, sans s'arrêter aux vaines circonstances qui ne blessent que l'imagination des faibles? Voyez-le entrer dans la place où il doit rendre la justice. Le voilà prêt à ouïr avec une gravité exemplaire. Si Yavoeat vient à paroltre et que la nature lui ait donné une voix enrouée et un tour de visage bizarre, et que son barbier l'ait mal rasé, et si le hasard l'a encore barbouillé, je parie la perte de la gravité du magistrat, o

Pascal (Msc. p. 363) : « Voyez-le entrer dans un sermon où il apporte un zèle tout dévot, renforçant la <sup>o</sup>/tdilé de la raison par Fardeur de la charité : le voilà prêt à l'ouïr avec un respect exemplaire. Que si le prédicateur

vient à paroltre, et que la nature M ait donné une voix enrouée et un tour de visage bizarre<sup>e</sup> que son barbier l'ait mal rasé, et si le hasard l'a barbouillé de iurenÀty quelque grande vérité qu'il antionee, je parie hà perte de la gravité de notre sénateur\* »

D semble que Port-Royal prenne à tâche d'amortir la vivacité naturelle du style de Pascal. Pascal ne peut écrire quelques lignes sans s'animer et éclater bientôt en tours énergiques; il se met lui-même en scène. Port- Royal re\* toujrne contre lui sa maxime

qu'il ne faut pas parler de soi-même; il efface la personnalité de Pascal, et ramène son langage incisif et animé à la manière de parler de tout le monde. Voici quelques exemples de cette métamorphose que Port-Royal fait subir à Pascal :

Pascal (Msc. p. 133) : a Tel homme passe sa vie sans ennui en jouant tous les jours peu de chose. Donnez-lui tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour à la charge qu'il ne joue point, vous le rendrez malheureux. » Port-Royal : a Tel homme passe sa vie sans ennui en jouant tous les jours peu de chose, qu'on rendrait malheureux en lui donnant tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, à la condition de ne pas jouer\* » (P.-R. xxv. B. 1<sup>re</sup> partie, vu, 3.)

Pascal ( Msc. p. 322) : « Si vous l'avez bien sincère (la vue de notre bassesse), suivez-la aussi loin que moi, et reconnoissez, etc. » Port-Royal: «S'ils (les hommes) l'ont bien sincère, qu'ils la suivent, etc. b (P.-R. iv, p. 45. B. 2<sup>e</sup> part, v, 1<sup>re</sup>.)

Pascal (Msc. p. 45) : a Qu'ont-ils donc à dire contre la résurrection et contre l'enfantement de la Vierge? d Port-Royal : a Je ne vois pas qu'il y ait plus de difficulté de croire la résurrection des corps et l'enfantement de la Vierge. » (P.-R. xxvn. B. 2<sup>e</sup> part, xxix, 2<sup>e</sup>.)

## PENSÉES ALTÉRIÈRES. 175

Pascal (Msc. p. 33] : c Qu'ils se consolent (ceux qui cherchent Dieu de tout leur cœur), je leur annonce une heureuse nouvelle : il y a un libérateur pour eux,, je leur montrerai qu'il y a un Dieu pour eux,. Je leur ferai voir qu'un Messie a été promis. 9 Port-Royal : a Qu'ils se consolent; il y a un libérateur pour eux; il y a



un Dieu pour eux ; un Messie a été promis. » ( P.-R. xxn. B. 2< part, ix, i 7. )

Pascal (Msc. p. 344) : a Q est injuste qu'on s'attache à moi, quoiqu'on le fasse avec plsûsir et volontairement; je tromperois ceux en qui je ferois naître ce désir, car je ne suis la fin de personne, et n'ai de quoi le satisfaire. Ne suis-je pas prêt à mourir, et ainsi l'objet de leur attachement mourra donc! » Pascal avait pris cette pensée pour la règle de sa vie intérieure ; et pour l'avoir toujours présente, il l'avait écrite de sa main sur un petit papier séparé, comme nous l'apprend M"»« Périer, qui, dans la vie de son frère, cite ce morceau sans y rien changer\* Port-Royal n'a pas fait comme M""^ Périer; il a ôté le ton personnel qui est sublime ici; il a éteint dans les froideurs de l'abstraction l'ardente mélancolie de ce passage , qui semble avoir été écrit au désert par la plume brûlante de saint Jérôme, ou par l'auteur de l'Imitation dans sa cellule. Port-Royal : « D est injuste qu'on s'attache à nous, quoiqu'on le fasse avec plaisir et volontairement; nous tromperons ceux à qui nous en ferons naître le désir; car nous ne sommes la fin de personne, et nous n\* avons pas de quoi les satisfaire. Ne sommes-nous pas prêts à mourir, et ainsi l'objet de leur attachement mourra. » (P.-R. xvni. R. 2« part, xvii, 49.)

Passons à des altérations plus graves encore, celles qui dégradent bien davantage le style de Pascal, soit par substitution, soit par addition, soit par abréviation.

Pascal (Msc. p. 79) : a La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et c'est la plus grande de nos misères. » — Port-Royal : a Les divertissements ne nous consolent de nos misères qu'en nous causant une misère plus réelle et plus effective. » (P.-R. xxvi. B. 1« part. VII, 3.) ^

Pascal \* : a La plus grande bassesse de Thonmie est la recherche de la gloire, et c'est cela qui est la plus grande marque de son excellence.]» — Port-Royal : a Si» éFun eôtéj cette fausse gloire que les hommes recherchent est une grande marque de leur misère, c'en est une aussi de leur excellence. » (P.-R. xxu. B. 1~ part, iv, 5.)

Pascal (Msc. p. 83) : a Si on considère son ouvrage incontinent après Tavoir fait, on en est encore tout prévenu; si trop longtemps après, on n'y entre plus. Ainsi les tableaux vus de trop loin ou de trop près; et il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu; les autres sont trop près, etc. » — P.-R. : a ... Il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu de voir les tableaux; les autres... » (P.-R. xxv. B. !• p. vi, 2.). Qu'est-ce que le Keu de voir les tableaux t

Pascal (Msc. p. 240) : a De là vient que le plaisir de la solitude est une chose incompréhensible. x> Port-Royal, a De là vient qu'il y a si peu de personnes qui soient capables de souffrir la solitude. » (P.-R. xxvi. B. i<sup>TM</sup> part, vu, i.)

Pascal (Msc. 210) : a Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer pour se rendre heureux. Et ceux qui font sur cela les philosophes et qui croient que le monde est bien peu raisonnable de passer tout le jour à courir après un lièvre qu'ils ne voudroient pas avoir acheté, ne connoissent

## D'après les deux copia

guère notre nature. Ce lièvre ne nous garantirait pas de la vue de la mort et des misères^ mais la chasse nous en garantit; et ainsi» etc... » . Port-Royal change^ transpose, bouleverse toute cette phrase : « Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer pour se rendre heureux. Et ceux qui s'am usent simplement à montrer ta vanité et la bassesse des divertissements des hommes connoissent bien^ à la vérité^ une partie de nos misères; car c'en est une bien grande que de pouvoir prendre plaisir à des choses si àiuses et si méprisables; mais ils nVn connoissent pas le fondj qui leur rend ces misères mêmes nécessaires^ tant quHls ne sont pas guéris de cette misère intérieure et naturelle qui consiste à ne pouvoir souffrir la vue de soi-même. Ce lièvre qu'ils auroient acheté ne les garantirait pas de cette vue; mais la chasse les en garantit. Ainsi, etc... » (P..R,1. l.B. 1.1.)

Voici une pensée où, dans Port-Boyal même, Ténergie da langage semble avoir atteint sa dernière limite , et que pourtant Pascal avait écrite plus vive et plus énergique encore:

Port-Royal (ch. xxxi. Boss. i'\* part, vi, 26 ) : a Au Heu de recevoir les idées des choses en nous, nous teignons des qualités de notre être composé toutes les choses simples que nous contemplons. » Pascal (Msc. p. 360) : a ... nous les teignons de nos qualités, et empreignons de notre être composé toutes les choses simples que nous contemplons. »

Exemples d'additions oiseuses ou tout à fait vicieuses :

Pascal ( Msc. p. 451 ) : « il faut que les habiles soumettent leur esprit à la lettre. » Pourquoi ajouter à Pascal et lui faire dire avec

Port-Royal? « 11 faut... que les habiles soumettent leur esprit à la lettre f en pratiquant ce qu'il y a de f extérieur (P.-R. n. B. 3\* part, iv, 3.) o.

. Pascal ( Msc. p. I ) : a En voyant raveuglement et la misère de l'homme, et regardant tout runivers muet, etc... » Poil-Royal introduit entre ces deux membres de phrase cette addition : « En voyant l'aveuglement et la misère de rhommOi et ces contrariétés étonnantes qui se découvrent dans sa nature^ et regardant tout Tunivers muet... b (P.-R. vm. B. 2\* part, yu, 1.)

Pascal (Msc. p. 21) : « Nous ne vivons jamais, nous espérons de vivre, et nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le serons jamais. » Port-Royal : a ... il est indubitable que nous ne le serons jamais, si nous n'aspirons à une autre béatitude que celle dont on peut jouir en cette vie. d (P.-R. xxiv. B. 1^\* part, vi, 5.)

Pascal ( Msc. p. 10 ) : a Le conseil qu'on donnoit à Pyrrhus de prendre le repos qu'il alloit chercher par tant de fatigues^ recevoit bien des difficultés, d Port-Royal : c C'est pourquoi, lorsque Cynéas disoit à Pyrrhus, qui se propoioit de jouir du repos avec ses amis après avoir conquis une grande partie du monde, qu'il feroit mieux d'avancer lui\* même son bonheur en jouissant dès lors de ce repos sans Taller chercher par tant de fatigues, il lui donnoit un conseil qui recevoit de grandes difficultés et qui n'étoit guère plus raisonnable que le dessein de ce jeune ambitieux. L'un et l'autre supposoit que l'homme se pût contenter de soi-même et de ses biens présents sans remplir le vuide de son cœur d'espérances imaginaires, ce qui est faux. Pyrrhus ne pouvoit être heureux ni avant ni après avoir conquis le monde. Et peut-être que la vie molle que lui conseilloit son ministre étoit

encore moins capable de le satisfaire que Tagitalion de tant de guerres et de tant de voyages qu'il méditoit (P.-R. XXVI. B. l'« parR vu, 1.). » — Lorsqu'on voit une si petite phrase devenir ainsi une page entière entre les

FENSABS ALTfIRÉES. 179

nunns des anus de Pascal , on comprend que M\*« Périer ait appelé leur travail, non pa« uoe édition^ maie un commentaire.

Nottt) n'avons voulu citer qu'un très-petit nombre d'additions, par ménagement pour le lecteur médiocrement jaloux de faie connaissance avec le style du duc de Roannez et de relire ici ce qu'il a déjà lu dans l'édition de Port-Royal. Nous serons moins sobre d'exemples de suppressions et d'abréviations, puisque ces exemples auront l'avantage de mettre au jour de nouvelles lignes , quelquefois même de nouvelles phrases de Pascal, rejetées par Port-Royal, et dignes pourtant de figurer à côté de celles qui wat en possession de l'admiration universelle.

Parmi les passages les plus admirés, nul ne Ta plus été et ne mérite plus de l'être que celui où Pascal compare l'homme t^un roseau , mais à un roseau pensant. C'est un des raoreeaux les plus accomplis qui soient sortis de sa plume. Pascal est revenu à deux fois sur cette p&ùsée; il ne l'a quittée qu'après l'avoir portée à sa dernière perfection et ravoir gravée à jamais. Il est curieux d'en retrouver dans un coin du manuscrit la première et imparfaite ébaudte. La voici avec ce litre qui renferme d'abord la pensée tout entière (Msc. p^ 165) : Roseau pensant, a Ce n'est point de Tespace que je dois chercher ma dignité) mais c'est du règlement de ma pensée. Je n'aurai pas davantage en possédant des terres par l'espace : l'univers me comprend et m'engloutit comme

un point; par la pensée je le comprends. » C'est de cette ébauche déjà si grande que Pascal a tiré le morceau sublime que Port-Royal a publié , en se permettant d'en retrancher un trait qui achevait la pensée et n'est pas indigne de ce qui l'entoure. Port-Royal : « Toute notre dignité consiste donc dans la pensée. C'est de là qu'il

## DES PENSÉES DE PASCAL. RAPPORT -II.

faut nous relever non de l'espace et de la durée (P.-R. xxxii. B. Impart, rr, 6.) ». Pascal avait écrit (Msc. p. 63) :

non de l'espace et de la durée que nous ne saurions  
remplir. »

Pascal dit de l'imagination (Msc. p. 361 ) : c Elle a ses heureux et ses malheureux, ses sains, ses malades, ses riches, ses pauvres; elle fait croire, douter, nier la raison; elle suspend les sens, elle les fait sentir; elle a ses fous et ses sages. » Port-Royal abrège ainsi : « Elle a ses heureux et ses malheureux, ses sains, ses malades, ses riches, ses pauvres, ses fous et ses sages (P.-R. xxv. B. i<sup>e</sup> part. VI, 2.) ».

Pascal (Msc. p. 258) : a Cette neutralité est l'essence de la cabale (la secte des pyrrhoniens). Qui n'est pas contre eux est excellentement pour eux. Ils ne sont pas pour eux, mêmes; ils sont neutres, indifférents, suspendus à tout, sans s'excepter. Que fera donc l'homme... » Port-Royal: a Cette neutralité est l'essence du pyrrhonisme. Qui n'est pas contre eux est excellentement pour eux. Que fera l'homme, etc (P.-R. ch. xxi. B. 2<sup>e</sup> part, i, i.) ».

Pascal, sur l'ennui attaché à toute habitude (Msc. p. 252): a Véloquence continue ennue. Les princes et les rois jouent quel-

quefois : ils ne sont pas toujours sur le trône ; ils s'y ennuiroient... » Port-Royal a supprimé la première phrase: «L'éloquence continue ennuie (P.-R. xxxi. B. l'\*part. K, 49.)».

Pascal, sur la condition d'un roi condamné à se divertir (Msc. p. 139) : « 11 tombera dans les vues qui le menacent des révoltes qui peuvent arriver^ et enfin de la mortel des 7na/adies qui sont inévitables; de sorte que s'il est sans ce qu'on appelle di^ ertissement, \ê voilà malheureux, et phis malheureux que le moindre de ses sujets qui joue et qui se

divertiL d Port-Royal a tiré de tout cela la petite phrase suivante : c II tombera par nécessité dans les vues affligeantes de l'avenir^ et y si on ne Voceupe hors de lui y le voilà nécessairement malheureux (P.-R. xxvi. B. i'\* part, vu, 1.)».

Pascal avait dit (Msc. p. 377) : a Lui seul (Dieu ) est son véritable bien, et depuis qu'il Ta quitté , c'est une chose étrange qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de lui en tenir la place, astres, ciel, terre, éléments, plantes^ choux, poireaux, animaux, insectes, veaux, ser^ pents^Jlèvre, peste, gaeTre,famine, vices, adultère, inceste; et depuis qu'il a perdu le vrai bien, etc... » Cette longue nomenclature de toutes les choses dont l'homme a fait des dieux, est fort mal à propos abrégée dans PortrRoyal^ qui, en supprimant les choses les plus ignobles que Pascal n'avait pas craint de nommer, supprime précisément les cultes les plus extravagants où Thomme s'égare lorsqu'il quitte le vrai Dieu. En compensation de ces retranchements, Port-Royal ajoute une phrase qui n'est guère du style de Pascal : a C'est une chose étrange qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de tenir la place de la fin et du bonheur de Phomme^ astres, éléments, plantes, animaux, insectes, maladies, guerre, vices,

crimes, etc. L'homme étant déchu de son état naturel, il n'y a rien à quoi il n'ait été capable de se porter. Depuis qu'il a perdu le vrai bien... (P.-R. xxi. B. 2« part, i, 1.) ».

Pascal (Msc. p. 221) : a Le peuple a des opinions très saines: i\* d'avoir choisi le divertissement de la chasse plutôt que la poésie, etc.; 2\* d'avoir distingué les hommes par le dehors^ comme par la noblesse ou le bien ; 3^ de s'offenser pour avoir reçu un soufflet, ou de tant désirer la gloire. Mais cela est très souhaitable à cause des autres

biens essentiels qui y sont joints; et un homme qui a reçu un soufflet sans s'en ressentir est accablé d'injures et de néoessités. » Port-Royal a craint^ sans doute^ que le troisième point mal compris n'induisit en tentation^ et il Va supprimé (P.-R, ch. XXIX, § 6. 1" part, vin, 15.).

A propos de cette pensée, si habituelle dans Pascal, que les opinions du peuple sont très saines, Ck>ndorcet a le premier publié le morceau suivant qu'avait retranché Port- Royal (C. vn, 1. B. f\* part, vin, i): « Nous allons voir que toutes les opmions du peuple sont très saines; que le peuple n'est pas si vain qu'on le dit ; et ainsi l'opinion qui détruisoit celle du peuple sera elle-même détruite. » Ce n'est là, pour ainsi dire, qu'un extrait de la pensée de Pascal, qui, fidèlement reproduite, a un tout autre caractère, une tout autre portée. Msc. p. 231. En titre « Renversement continuel du pour au contre. — Nous avons donc montré que l'homme est vain par l'estime qu'il fejt des choses qui ne sont point essentielles, et toutes ces opinions sont détruites. Nous avons montré ensuite que toutes ces opinions sont très saines, et qu'ainsi toutes ces vanités étant très bien fondées, le peuple n'est pas si vain qu'on dit; et ainsi nous avons détruit l'opinion qui dé-



truisoit celle du peuple. Mais il faut détruire maintenant cette dernière proposition , et montrer qu'il est toujours vrai que le peuple est vain quoique ses opinions soient saines, etc »

Port-Royal (xxvn. B. i\*\* part. ?ii, i) : aUn gentilhomme croit sincèrement qu'il y a quelque chose de grand et de noble à la chasse; il dira que c'est un plaisir royal. » Pascal (Msc. p. 209): « Le gentilhomme croit sincèrement que la chasse est un plaisir grand, un plaisir royal; mais son picqueur n'est pas de ce senii-menNà. »

PENSAES altérées. ISS

Port-Royal («v. B. 1" part, vi, iâ) : « L'esprit du plus grand homme du monde n'est pas si indépendant qu'il ne soit sujet à être troublé par le moindre tintamarre qui se fait autour de lui... Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes, p Pascal (Msc. p. 79): c L'esprit de ee

souverain juge du monde n'est pas si indépendant et

trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes. Le plaisant Dieu que voilà! o ridicolosi' simoeroe/p y

Port-Royal (xxzi. B. V part, iz, 55 ); en parlant de Platon et d'Aristote : a Quand ils ont fait leurs lois et leurs traités de politique , ça été en jouant et pour se divertir. C'était la partie la moins philosophe et la moins sérieuse de leur vie; le plus philosophe était de vivre simplement et tranquillement. » Pascal (Msc. p. 137) : « Quand ils se sont divertis à faire leurs lois et leurs poli-

tiques y ils Tont fait en se jouant. C'éCoit la partie la moins philosophe simplement et tranquillement. S'ils ont écrit de politique j o\*étoit comme pour régler un hôpital de foux; et s'ils ont fait semblant d'en parler comme d'une grande chose ^ c'est qu'ils savoient que les foux à qui ils parloienty pouvoient être rois et empereurs; ils entrent dans leurs principes pour modérer leurfo- li^ au moins mal qu'il se peut. x>

Port-Royal (xxvm. B. â\*part. xvo, 35) termine ainsi un paragraphe sur saint Âthanase^ sainte Thérèse^ etc.: « C'étoient des saints, disons-nous; ce n'est pas comme nous. B Pascal (Msc. p. 12) développe Tallusion au temps présent : a C'étoient des saints, disons-nous; ce n'est pas comme nous. Que se passoit-il donc alors ? Saint Athanase était un homme appelé Athanase , accusé de plusieurs

crimes j condamné en M et tel concile pour tel et tel crime; tous les évêgues y consentirent^ et le pape enfin. Que dit-on à ceux qui résistent? Qu'ils troublent la paix; qu'ils font schisme. »

Nous avons donnée ce me semble, assez d'exemples de changements inutiles ou défectueux qui altèrent le texte de Pascal par des substitutions^ des additions et des suppressions malheureuses. Nous allons maintenant rendre compte de changements qui ne portent plus sur des phrases isolées et des morceaux de peu d'étendue ^ mais sur des fragments considérables et presque sur des chapitres en\* tiers. Nous allons montrer Port-Royal^ tantôt brisant et décomposant de longs morceaux fortement travaillés et complets en eux-mêmes, comme avec le regret de rencontrer des débris trop bien conservés de la dernière œuvre de Pascal; tantôt^ et comme par un sentiment contraire, dans l'ambitieux dessein de construire un édifice là où Pascal n'avait laissé

que des matériaux, prenant avec plus ou moins de discernement des fragments distincts et sans beaucoup d'analogie entre eux, pour en composer un tout qui n'appartient point à Pascal et laisse voir à un œil attentif la discordance intérieure d'éléments étrangers arbitrairement réunis. Donnons quelques exemples de ces compositions mensongères.

Ouvrez Port-Royal : lisez le chapitre vin (P.-R. ch. vm; B. 2<sup>e</sup> part, vn, i), où Pascal nous peint un homme qu'on aurait porté endormi dans une île déserte et qui s'éveillerait sans savoir où il est, au milieu de créatures semblables à lui et qui n'en savent pas plus que lui, s'adressant vainement à elles pour en obtenir quelques lumières. Les beautés de détail de ce chapitre, et surtout du 1<sup>er</sup> paragraphe, tant de fois cité, trompent sur l'unité de l'ensemble. Or ce

premier paragraphe, dans son état actuel, n'est point de Pascal. Il est composé de deux fragments entièrement distincts, l'un sur un homme qui s'éveillerait tout à coup dans une lie effroyable, et demanderait en vain à tout ce qui Tenfourme If s moyens d'en sortir; l'autre sur l'impuissance de nos semblables à nous donner le bonheur. C'est le dernier fragment tel qu'il est dans le manuscrit autographe (Msc. p<sup>o</sup> 63) : a Nous sommes plaisants de nous reposer dans la société de nos semblables, misérables comme nous, impuissants comme nous. Ils ne nous aideront pas à mourir; on mourra seul ; il faut donc faire comme si Ton étoit seul; et alors bâtiroit-on des maisons superbes et on chercheroit la vérité; etc... p. Il fallait publier séparément ces sombres réflexions, ou les mettre à côté du morceau précédemment cité sur la vanité et l'injustice de l'attachement d'un homme pour un homme. Au lieu de cela, Port-Royal les transporte au mi-

lieu du 1<sup>er</sup> paragraphe du chap. vni, et, pour les y rattacher, leur donne le ton et le mouvement de tout le reste. L'homme qui s'éveille dans l'île déserte s'exprime ainsi dans le manuscrit : a Je vois d'autres personnes auprès de moi, de semblable nature; je leur demande s'ils sont mieux instruits que moi ; ils me disent que non; et sur cela ces misérables égarés, ayant regardé autour d'eux et ayant vu quelques objets plaisants, s'y sont donnés et s'y sont attachés. Pour moi je n'ai pu y prendre d'attache, et, considérant combien il y a plus d'apparence qu'il y a autre chose que ce que je vois, j'ai recherché si ce Dieu n'auroit point laissé quelque trace de soi... » Port- Royal brise cette dernière phrase, n'en conserve que les premiers mots: o Pour moi je n'ai pu.. • » et à ce commencement il réunit l'autre fragment, qu'il arrange ainsi: a Pour moi je n'ai pu m'y arrêter, ni me reposer dans la

société de ces personnes semblables à moi misérables comme moi^ impuissantes comme moi; je vois qu'ils ne m'aideroient pas à mourir. Je mourrai seul : il faut donc faire comme si j'étois seul; or, si J'étois seul, je ne bfttîKMf pas de maisons^ je ne m'embarrasserois pas dans des occupations tumultuaires; je ne chercherois l'estime de personne; mais je tftcberois seulement à découvrir la vérité... » Il est asses étrange de faire dire à un homme qui est dans une Ile déserte qu'il ne bfttirait point de maisons, qu'il ne s'embar- ];asaerait pas dans des occupations tumultuaires, etc. Remarquons aussi que Port-Royal^ qui ôte si souvent \eje à Pascal, le lui impose ici.

Voilà un tout bien artificiel dont le manuscrit autographe n'a fourni que les éléments. En voici un autre plus arti\* ficiel encore.

On trouve à part dans le manuscrit un fragment sur le pyrrhonisme (p. 357), ainsi qu'un autre sous ce titre; « Que l'homme

sans la foi ne peut connottre le vrai bien ni la justice (Msc. p. 377.) ». Que fait Port-Royal? Au lieu de publier séparément ces deux fragments, qui n'ont aucun lien entre eux, il les réunit forcé-ment (P.-R. ch. xxi; B. S" part, i), à l'aide de cette transition gros- sière : a Voilà ce qu'est l'homme à Tégard de la vérité ; considé- rons-le maintenant à Tégard de la félicité, qu'il recherche avec tant d'ardeur dans toutes ses actions. »

Il y a plus : non-seulement de ces deux fragments distincts, Port-Royal compose un ensemble faux, mais il ne donne pas même chacun d'eux tfil qu'il est. Au milieu du fragment sur le pyrrhonisme, avant le paragraphe qui commence ainsi : a Voilà donc la guerre ouverte entre les hommes », Port-Royal, rencon- trant le mot de dogmatistes, à roocation de ce mot, va prendre dans le manuscrit un mor-

#### PEMSftES ALTÉRÉES. 187

ceau tofot différent sur les dogmatistes, et Ilntercâle au milieu du fragment sur le pyrrhonisme. Dans le nKHPceau sur les dog- matistes^ Pascal parlait en son nom et exprimait des principes qui lui sont propres; Port^-Royal met oes principes dans la bouche des dogmatisies, et par là il se eondanme à diverses alté- rations qui défigurent la pensée de Pascal) et qui pourtant ne la ramènent pas entièrement à la pensée ordinaire du dogmatisme; de telle sorte qu'au fond ni Pascal^ ni les dogmatistes, ni surtout la critique philo\* sobrique et littéraire ne peuvent trouver leur compte dana ces incroyables arrangements.

n en est de même de Tautre fragment sur le vrai bien de lihomme. Port-Royal en rompt l'unité pour introduire entre deux phrases ^ qui sont inséparables^ un petit moi>ceau sur les trois

concupisces (Msc. p. 275) que suivent tous les philosophes, en ôtant à ce petit morceau sa forme propre pour lui donner celle du fragment plus considérable auquel il le réunit.

Nous ne savons qu'un procédé plus contraire au devoir d'éditeur que ces compositions factices; c'est celui des <sup>d</sup> compositions que nous allons faire connaître. Plus d'une fois Port-Royal a recentré dans le manuscrit d'assez longs fragments, dont toutes les parties étaient bien enchaînées et présentaient une pensée unique et frappante. Il aurait dû s'estimer trop heureux de pouvoir recueillir dans leur intégrité ces grands débris où la main de Pascal était plus particulièrement visible. Port-Royal, par je ne sais quelle fatalité, après avoir fait violence à Pascal pour former de ses notes éparses des ensembles discordants, lui fait ici de nouveau violence pour briser les grands tout qu'il trouvait presque achevés, et en disperser les éléments dans des chapitres entièrement différents entre eux. Voilà ce

qu'on n'aurait jamais pu croire <sup>à</sup> ce que nous ne pourrions croire nous-mêmes si le fait évident n'était sous nos yeux.

Dans le manuscrit (p. 3<sup>7-360</sup>) et dans les deux copies est un morceau profondément travaillé, et d'une assez grande étendue, sur la situation de l'homme au milieu de la nature et sur son impuissance à l'embrasser tout entière. Là reviennent les deux infinis que nous avons déjà vus dans les *Réflexions* sur la géométrie, avec cette différence que <sup>à</sup> dans les *Réflexions* la double infinité de la nature était fortement mais brièvement marquée <sup>à</sup> tandis qu'ici elle est exposée avec de riches développements qui remplissent une douzaine de pages de nos copies in-folio. C'est encore là que se rencontrent et doivent en effet trouver leur place les admirables pensées sur les extrêmes qui nous

fuient de toutes parts, et dans les choses et dans les sciences<sup>^</sup> et sur la duplicité de notre être composé que nous projetons hors de nous et dont nous teignons toutes choses. Nulle part Pascal n'est plus grand et plus fin , plus ingénieux et plus magnifique. Nulle page des Provinciales n'est plus soignée que celles-là. D'ailleurs, pas un mot qui, de près ou de loin, regarde les querelles du temps. Quelle bonne fortune pour Port-Royal, pour les amis de la gloire de Pascal, que la rencontre d'un pareil chapitre ! Apparemment M. le duc de Roannez s'est cru trop grand seigneur pour se contenter du rôle de simple éditeur de P&<u>al. Possédé de la funeste manie de le suppléer et de le refaire , il a eu la barbarie d'oser mettre la main sur ce chapitre, devant lequel se seraient inclinés Platon et Bossuet. Le duc de Roannez en a pris ce qui lui convenait, à savoir tout le commencement oc Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté...

#### PENSÉES ALTÉRÉES. Ig9

(6. i<sup>\* part. iv</sup>)o<sup>^</sup> dont il a fait les premières pages du chapitre xxu<sup>^</sup> intitulé : Connoissance générale de t homme. U a bien voulu publier aussi ce passage : a Car enfin qu'est-ce que rhomme dans la nature? Un néant à Tégard de rinfini; un tout à Tégard du néant; un milieu entre rien et tout<sup>^</sup> etc. b Après ce paragraphe<sup>^</sup> que le duc de Roannez a donné en l'altérant comme tout le reste, on trouve , dans Pascal, un morceau intimement lié au précédent, et qui commence ainsi : « Manque d'avoir contemplé ces infinis, les hommes se sont portés témérairement à la recherche de la nature, comme s'ils avoient quelque proportion avec elle > Suivent plusieurs paragraphes sur

les vains efforts de la science humaine, où le langage de Pascal, qui sait descendre comme il sait monter, prend un caractère tout différent. Il paraît que cette simplicité n'a pas charmé le duc de Roannez : il a supprimé tout ce morceau que, depuis, le père Desmolets adonné, nuds séparément et sans dire à quel ensemble il se rattachait, et en supprimant même, ce qui ne lui est pas ordinaire, un des paragraphes (Desm. p. 303; B. suppl. 8, et l'^ part, vi, 24.). Ici vient le beau passage quicouimence et finit de cette manière : « On se croit naturellement bien plus capable d'arriver au centre des choses que d'embrasser leur circonférence..... Les extrémités se touchent et se réunissent à force de s'être éloignées, et se retrouvent en Dieu, et en Dieu seulement. » Le duc de Roannez veut bien faire grâce à ce morceau et il le pubUe; mais où le met-il? Croyezvous que ce soit en son rang, au chapitre xui? point du tout; mais au chapitre xxxi, intitulé : Pensées diverses. Puisqu'il était dans un moment d'indulgence, pourquoi le duc de Roannez n'a\*tril pas sauvé aussi, en le déportant où il lui aurait plu, le paragraphe qui suit celui-là da is le

## lf« DBS PENSÉES DE PASCAL. BAPPORT~II.

manufleritt c Connoissons donc notre portée : nous sommes quelque chose et ne sommes pas tout; ce que nous avons d'être nous dérobe la connoissance des premiers principes qui naissent du néant , et le peu que nous avons d'être nous jache la vue de l'infini. » Ni Desmolets, ni Ck>ndorcet, ni Bossut^ n'ont donné ce paqigrapbe, qui paraît ici pour k première fois.

Après ces suppressions et cette dislocation , Port-Royal revient au manuscrit^ et en publie de suite plusieurs pages^ qu'il altère comme à l'ordinaire , et il en compose toute la fin du cha-



pitre xxii^ depuis ces mots : « Cet état^ qui tient le milieu entre deux extrêmes, se trouve en toutes nos puissances... x> jusqu'à ceux-ci : « Hais tout notre édifice craque et la terre s'ouvre jusqu'aux abtmes. > Ainsi se ter\* mine le chapitre xxn, tandis que le grand fragment de notre manuscrit ne se termine point là. En le suivant pied à pied , nous rencontrons d'abord quatre paragraphes dont voici le premier et le quatrième : « Ne cherchons donc point d'assurance et de fermeté; notre raison est toujours déçue par l'inconstance des apparences. Rien ne peut fixer

le fini entre les deux infinis^ qui l'enferment et le fuient

Dans la vue de ces infinis, tous les finis sont égaux ^ et je ne vois pas pourquoi asseoir son imagination sur Tun plutôt que sur l'autre. La seule comparaison que nous faisons de nous au fini nous fait peine, d Ce n'est point Desmolets, c'est Condorcet qui a publié le premier ces quatre paragraphes.

Viennent ensuite dans le manuscrit trois pages in-folio, très bien liées et fort travaillées , à en juger par les barres et les ratures. En voici le commencement et la fin : a Si l'homme s'étudioit le premier, il verroit combien il est incapable de passer outre. Comment se poun'oit-il faire

qu'une partie counût le tout? Mais il aspirera peut-être à connottre au moins les parties avec lesquelles il u de la proportion. Mais les parties du monde ont toutes un tel rapport et un tel enchaînement l'une avec Tautre, que je crois impossible de connoître Tune sans l'autre^ et sans le tout... Qui ne croiroit^ à nous voir composer toutes choses d'esprit et de corps ^ que ce mélange-là nous seroit Lien compréhensible t C\*est néanmoins la chose que Ton comprend le moins. Uhomme est à lui-même le

plus prodigieux objet de la nature. Car il ne peut concevoir ce que c'est que corps et encore moins ce que c'est qu'esprit^ et moins qu'aucune chose comme un corps peut être uni avec un esprit; c'est là le comble de ses difficultés^ et cependant c'est son propre être : *Modus quo corporibus adhœret spiritus comprehendi ab hominibus non potest; et hoc tamen homo est.* »

Le duc de Roannez a bien voulu se laisser toucher par ces pages admirables et les mettre au jou^; mais^ au lieu de les placer dans le chapitre ixn, à la suite du morceau dont elles font partie intégrante, il les rejette dans le chapitre ixxi^ à la suite du petit paragraphe qu'il y avait déjà rejeté, comme nous l'avons vu.

Enfin, dans le manuscrit, ce fragment a une conclusion que Pascal a barrée et qui est même suivie d'un petit paragraphe destiné à servir de transition à quelque autre chapiti\*e : a Voilà une partie des causes qui rendent l'homme si imbécile à connoître la nature : elle est infinie en deux manières, il est fini et limité; elle dure et se maintient perpétuellement en son être, il passe et est mortel; les choses en particulier se corrompent et se changent à chaque instant, il ne les voit qu'en passant; elles ont leur principe et leur fin, il ne connoit ni l'un ni l'autre; elles sont

simples, et il est composé de deax natures différentes\* Enfin, pour consommer la preuve de notre foiblesse, je finirai par ces deux considérations... ».

La comparaison détaillée du manuscrit et de l'édition de 1670 démontre donc ici, de la manière la plus manifeste, la profonde infidélité de Port-Royal, et avec quelle légèreté le duc de Roannez et ses amis ont traité Pascal. Ils avaient le bonheur de rencontrer un chapitre d'une certaine étendue et à peu près achevé, et, au

lieu de le reproduire religieusement, ils Tout décomposé, supprh-  
nant telle page, reléguant telle autre dans un autre endroit, puis  
renouant à toute force le fil d'abord brisé, puis le brisant encore,  
pour le renouer sans plus de raison, aussi mensongers et aussi  
artificiels dans la décomposition que dans la composition, faisant  
arbitrairement des pensées détachées comme tout à l'heure des  
tputs incohérents. Desmolets et Condorcet ont sauvé du naufrage  
plusieurs paragraphes qui avaient été rejetés par Port-Royal ;  
mais, comme nous l'avons déjà dit, ni l'un ni l'autre n\*ont averti  
du rapport que soutiennent les fragments qu'ils publient avec  
ceux de Port-Royal. Et Bossut qui, dans ses deux copies, a eu sous  
les yeux le chapitre entier, au lieu de le restituer dans son intégri-  
té, s'est contenté de publier de nouveau tous les morceaux don-  
nés par Port- Royal; Desmolets et Condorcet, séparés les uns des  
autres, de telle sorte qu'aujourd'hui ce beau chapitre est éparpillé  
de divers côtés dans les éditious. Voilà quel a été le sort d'un des  
plus admirables fragments de Pascal, et encore n'avonsnous pas  
parlé des altérations de détail, qui sont infinies. Nous nous bor-  
nerons à mentionner les plus frappantes.

Pascal : « Que l'homme contemple donc la nature entière dans  
sa haute et plrine majesté; qu'il éloigne sa vue des objets bas qui  
l'environnent -, qu'il regarde cette éclatante

lumière, etc. » Port-Royal : « Qu'il ne s^arrête donc pas à re-  
garder êimpletnt les objets qui renvironnent ; qu'il contemple  
la nature entière dans sa haute et pleine majesté, qu'il considère  
cette éclatante lumière, etc. b

Pascal : a Tout le monde visible n'est qu'un trait imperceptible  
dans Fample sein de la nature. Nulle idée n\*en approche. Nous  
avons beau enfler nos conceptions au delà des espaces imagi-

nables; nous n'enfantons que des atomes, etc. b Port- Royal : a Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature : nulle idée n'approche de C étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes , etc. b

Pascal : a Qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature, et que, de ce petit cachot où il se trouve logé (j'entends l'univers), il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même, son juste prix. » Port-Royal : c Qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature, et que de ce que lui paraîtra ce petit cachot où il se trouve logé, e^esi-à^ire ce monde visible^ il apprenne, etc. »

Port-Royal : a Je veux lui faire voir là dedans un atome nouveau. Je lui veux peindre non-seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de rimmensité de la nature, dans l'enceinte de cet atome imperceptible. » Combien de fois n'a-t-on pas cité avec admiration cette expression déjà si belle : « dans l'enceinte de cet atome imperceptible? » Que dire de celle-ci, qui est la véritable leçon de Pascal : « dans Tenceinte de ce raccourci d'atome?\* b

## Les deux copies : à'abime

m DES PENSÉES DE PASCAL. RAPPORT — II. •

Pascal: a Car enfin ^ qu'est-ce que Thomme dans la nature? Un néant à l'égard de Tinfini^ un tout à Tégard du néant^ un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les ex-

trêmes^ la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable. Il est également incapable de concevoir le néant d'où il est tiré et l'infini où il est englouti. » Port-Royal : < Car enfin^ qu'est-ce que l'homme... un milieu entre rien et tout. Il est infiniment éloigné des deux extrêmes; et son être n'est pas moins distant du néant d'où il est tiré que de l'infini où il est englouti. »

Pascal : a Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous assourdit; trop de lumière éblouit; trop de distance et trop de proximité empêche la vue^ trop de longueur et trop de brièveté de discours obscurcit; trop de vérité nous étonne. J'en sais qui ne peuvent comprendre que, qui de zéro ôte quatre^ reste zéro. Les premiers principes ont trop d'évidence pour nous. Trop de plaisir incommode. Trop de consonnances déplaisent dans la musique, et trop de bienfaits irritent; nous voulons avoir de quoi surpasser la dette : *bénéficia eo usque grata sunt dum videntur exsolvi posse; ubi multum anteverterint, pro gratia odium redditur*. Nous ne sentons ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid^ etc. »

Port-Royal a ainsi réduit tout ce morceau : € Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême ; trop de bruit nous assourdit; trop de lumière nous éblouit; trop de distance et trop de proximité empêchent la vue; trop de longueur et trop de brièveté obscurcissent un discours; trop de plaisir incommode^ trop de consonnances déplaisent. Nous ne sentons ni l'extrême chaud^ ni l'extrême froid, etc. »

Pascal : « Voilà notre état véritable. C'est ce qui nous

rend incapables de savoir certainement et d'ignorer absolument. Nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre. Quelque terme où nous pensions nous attacher et nous affermir, il branle et nous quitte; et, si nous la suivons, il échappe à nos prises; il glisse et fuit d'une fuite éternelle. Rien ne s'arrête pour nous; c'est l'État qui nous est naturel, et toutefois le plus contraire à notre inclination. Nous brûlons de désir de trouver une assiette ferme et une dernière base constante, pour y édifier une tour qui s'élève à l'infini; mais tout notre édifice craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes. »

Port-Royal a fait ce beau passage, en l'arrangeant de la manière suivante qui jusqu'ici a été fort admirée, et qui ne peut plus être supportée dès qu'on connaît la vraie: < Voilà notre état véritable. C'est ce qui resserrera nos connaissances en (les certaines bornes que nous ne passons pas, incapables de savoir tout et d'ignorer tout absolument (il n'est pas de savoir ou d'ignorer tout, mais d'ignorer absolument ou de savoir avec certitude) ). Nous sommes sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants entre l'ignorance et la connaissance (ceci détruit l'image commencée: l'ignorance et la connaissance étoient devenues les deux bouts du milieu); et si nous pensons aller plus loin (il n'est pas question d'aller plus loin ; plus loin que quoi? mais de s'attacher à un point fixe), notre objet branle et échappe à nos prises; il se dérobe et fuit d'une fuite éternelle : rien ne le peut arrêter (Pascal dit bien plus : Rien ne s'arrête pour nous). C'est notre condition naturelle, et toutefois la plus contraire à notre inclination. Nous brûlons du désir d'approfondir tout (il ne s'agit ni d'approfondir tout, ni d'aller plus loin^ etc., mais de trouver une assiette ferme), et d'édifier

une tour qui s'élève jusqu'à Tinfini ( pour cela il faut (l'abord trouver une assiette ferme et une dernière base constante). Hais tout notre édifice craque (non pas tout notre édifice^ car nous n'avons pas pu en élever un, faute d'une base constante; c'est le fondement même que nous avons jeté qui craque ) , et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes\*. »

Mais cette altération continue du style de Pascal nous détourne beaucoup trop de notre objet présent^ à savoir la décomposition que Port-Royal fait subir à des morceaux complets et achevés. Donnons encore un exemple d'une pareille décomposition sur un passage moins étendu, mais peut-être mieux lié et tout aussi beau que le précédent; nous voulons parler de ce fragment sur le vrai bien que nous avons déjà indiqué^ et qui a été réuni par Port-Royal au fragment sur le pyrrhonisme^ pour composer le chapitre xxi (B. i" part. 1) : Sur les contrariétés étonnantes çui se trouvent élan la fkoture humaine à Ngard de la vérité et du bonheur, n est impossible d'avoir eu plus de malheur que ce fragment entre les mains de Port-Royal. D'abord on Ta fait entrer dans un travail de composition très vicieuse; maintenant nous allons le voir subir en lui-même un travail de décomposition plus vicieuse encore. Il est intitulé dans le manuscrit: Que l'homme ne peut connaître le vrai bien ni la justice. En voici le commencement: « Tous les hommes recherchent d'être heureux ; cela est sans exception, quelques différents moyens qu'ils y emploient. » On trouve tout ce morceau dans le chapitre xxi de Port\*Royal;

1. A la fin du Rapport, nous avons placé le texte vrai de cet admi\* rable fragment^ en regard du texte donné par les éditions et le seul connu jusqu'ici.

on l'y trouve même grossi ^ comme nous Tavons vu^ de quelques phrases sur les trois concupiscences, tirées d'un iutre endroit du manuscrit. Après avoir exposé nos vains efforts ponr arriver au bonheur, et la plainte étemelle de tous les hommes a princes, sujets, nobles, roturiers, vieux, jeunes, forts, faibles, savants, ignorants, sains, malades, de tous pays, de tous temps, de tous âges et de toutes conditions », Pascal s'écrie : a Qu'est-ce donc que nous crie cette avidité et cette impuissance?... Ce gouffre infini ne peat être rempli que par un objet infini et immuable, c'està-dire par Dieu même. i> Ce passage éloquent avait été admirablement préparé, et lui-même il prépare admirablement ce qui suit : a Lui seul (Dieu) est son véritable bien; et depuis qu'il l'a quitté, c'est une chose étrange qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de lui en tenir la place: astres, del, terre, etc. » Ainsi le mouvement de. tout ce morceau est gradué sur l'ordre même et Tenchainement des idées. Port- Royal a rompu, avec l'enchaînement des idées, le mouvement du style. Il a isolé cette tirade pathétique : a Qu'est-ce donc que nous crie cet-teavidité et cette impuissance? », et par là il a brisé toute la suite de ce beau fragment ; il en agaté les proportions et l'harmonie, et il a donné à cette longue nomenclature des choses que Thomme a mises à la place de Dieu je ne sais quel air brusque et étrange. Et quant à la brillante et véhémence tirade, il Fa gardée comme un mor^ ceau de rhétorique qu'il n'a pas voulu perdre, et dont il a &it un paragraphe distinct d'un autre chapitre (P.-R. ch ui. B. ^ part, y, 3). Mais alors ce grand mouvement, n'étant ni préparé ni soutenu, perd sa force ; ce cri de douleur échappé de l'âme de Pascal ne semble plus qu'une déclamation. Tel a été le sort d'un fragment d'une assez médiocre étendue; il est curieux de montrer quel a été celui d'une



seule plifase^ qui n'était pas^ ce semble^ assez longue poar pouvoir ètte démembrée.

(I II a été prédit^ dit Pascal (Msc. p. 232), que Jésus- Chriât ôeroît roi des Juifs et des Gentils; et voilà ce roi des Juifs et des Gentils oppridié par les uns et les autres qui cotîspirent à sa mort, dominant sur les uns et les autres, et détruisaM 6t le culte de Moïse dans Jérusalem, qui en étoit Me centre et dont il fait sa première Église, et le culte des idoles dans Rome, qui en étoit le centre et dont il fait sa principale Église. i> H est impossible de trouvât une phrase qui soit plus une, plus ramassée en elle-même^ et qui se prête moine à toute décomposition ; cependant Port-Royal a trouvé le seôret de la briser et d^en disperser les membres dans des phrases différentes et assez éloignées lés unes des autres. PortRoyal met d'abord en avant la prédiction (P.-R. ch. XV, p. 119. B. 2\* part, xi, 2) : « Que Jésus&^rist seroit roi des Juifs et des Gentils b; puis il intercale qui^tre paragraphes; alors il revient à la phrase de Pascal, quil arrange ainsi : « A cela s'opposent tous les hommes par Topposition naturelle de leur concupiscence. Ce roi des Juifs et des Gentils est opprimé par les uns et les autres qui conspirent sa mort, etc. d Ici Port-Royal s'arrête encore, intercale de nouveau diverses pensées, et enfin il reprend le deuxième membre de la phrase de Pascal, auquel il rend le tour qu'il avait àlé au premier : «Malgré toutes ces oppositions, voilà Jésus-Christ, en peu de temps, régnaant sur les uns et les autres et détruisant le culte judaïque dans Jérusalem, qui en étoit le centre, etc. »

En est-ce assez, et trouve-t-on que le duc de Roannez en ait usé assez librement avec les phrases, les paragraphes, les cha-

pitres entiers de Pascal? Il est temps de le voir aux prises, non plus Avec le style, mais avec la pen<sup>^</sup>

## PENS<sup>^</sup>TES ALTÈBÉES. 199

même de Pascal<sup>^</sup> li méconnaissant et la défigurant de toutes les manières.

Pori-Royal altère la pensée de Pascal<sup>^</sup> quelquefois faute de la bien comprendre et à son insu<sup>^</sup> quelquefois aussi par politique<sup>^</sup> pour né pas réveiller des querelles mal assoupies, le plus souvent par scrupule de conscience<sup>^</sup> pour épai<sup>^</sup>er aux faibles la contagion d'un scepticisme dont tout le monde ne pénètre |)as le secret et ne possède pas le remède.

Les altérations involontaires ou sont légères, sans jamais être indifférentes, ft énervent plus ou moins la pensée de Pascal sans la dénaturer entièrement; ou bien elles sont assez graves et asses profondes pour constituer de véritables contre-sens.

Nous allons donner des exemples de chacun de ces genres d'altération.

Le chapitre xxv comprend un certain nombre de panH graphes dont le premier traite de la puissance de Topinion; les autres ont l'air de rouler sur des sujets différents, qui n'ont d'autre lien que leur rapport commun au titre général du chapitre : La faiblesse de l'homme. Rien de plus inexact que tout cela. D\*abord, dans le manuscrit, tous ces para« graphes se lient les uns aux autres et ne forment qu'un seul et même tout, et leur sujet commun n'est pas la faiblesse de rhommci ce qui est bien vague; ce n'est pas non plus l'opinion; car quel rapport peuvent avoir à l'opinion plusieurs de ces paragraphes, entre autres le pa-

ragraphe sur les charmes de la nouveauté, surtout celui sur le plus grand honmie du monde dont une mouche, ou le moindre tintamarre qui se fait autour de lui, troublent la raison, ou celui qui nous peint un philosophe qui, en sûreté sur une planche plus large qu'il ne faut, tremble en songeant au précipice qui est dessous? L'opinion n'a rien à voir à tout

cela. Il s'ensuit que le premier paragraphe, qui ^ dans te manuscrit^ n'est pas autre chose que le commencement du morceau entier^ ne peut pas rouler sur Topinion^ puisque fous les autres paragraphes qui dépendent du premier n'ont aucun rapport à l'opinion. Et pourtant lisez ce paragraphe dans Port -Royal : a Cette maîtresse d'erreur qu'on appelle fantaisie... et opinion ». Voilà le début, et^ pour ainsi dire, •l'enseigne de tout l'article. Et puis : c Qui dispense la réputation^ qui donne la vénération aux personnes^ aux ouvrages, aux grands, si non l'opinion...) b «L'opinion dispose de tout... o Une réflexion très attentive pourrait bien soupçonner ici quelque méprise. Car enfin, comment peut-on dire que c'est l'opinion qui dispense la réputation? L'effet ressemble un peu trop à la cause : la réputation, c'est l'c^inion même ; et la phrase a bien l'air d'une tautologie. Mais nous en parlons fort à notre aise, car nous voyons le dessous des cartes. Nous avons le manuscrit^ nous possédons l'original, et nous reconnaissons facilement l'infidélité de la copie. Mais, quand on n'est pas averti, il faudrait une sagacité merveilleuse pour deviner la moindre altération dans tout ce passage. Aussi tout le monde s'y est trompé. Et , comme Pascal fait mention du livre italien, DelV opinione reginadel mando, on a cité cent fois ce paragraphe et ceux qui le suivent comme traitant de Topinion. Cependant il n'en est rien : le vrai sujet est semblable à celui-là, mais il n'est pas celui-là. Quel est-il? C'est l'imagination. Pascal le dit lui-

même; il amis lui-même un titre à ce morceau; ce titre est : Imagination; et voici la vraie première phrase ( Msc. p. 361-362) : a C'est cette partie dominante de l'homme , cette maîtresse d'erreur et de fausseté, et d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours, etc. » Pour accommoder cette phrase à l'opinion on il a fallu la changer et supprimer ce premier membre:

a C'est cette partie dominante de Thomine... » Plus bas : « Qui dispense la réputation^ qui donne le respect et la vénération aux personnes, aux ouvrages, aux lois, aux grands^ sinon cette faculté imaginative? h Eo&a : iiLHmagination dispose de tout. j> Dès qu'il s'agit de l'imagination et non pas de Topinion, tous les autres paragraphes s'éclaircissent; on comprend le charme des nouveautés , car la. nouveauté s'adresse à l'imagination; il est bien certain que le plus grand homme du monde ^ si la moindre distraction trouble son imagination^ ne peut plus si^vre son raisonnement^ et le plus grand philosophe, sur une planche plus large qu'il ne faut pour y marcher en sûreté, tremble en se représentant par l'imagination Tablme qui est au-dessous. Il y avait, dans l'original, bien des expressions qui ne se peuvent rapporter qu'à l'imagination : partie dominante de rhommcy faculté, etc. Port-Royal les a adoucies ou supprimées. Il a retranché aussi , ce qui est plus grave, trois ou quatre paragraphes où Pascal représente les magistrats et les médecins s'appliquant à faire impression sur l'imagination des hommes avec leurs bonnets et avec leurs robes, faute de posséder la vraie justice et la vraie science. G^est Desmolets qui depuis a publié ces paragraphes. A la fin Pascal a mis cette note : a Il faut commencer par là le chapitre des puissances trompeuses. » Sans doute, au milieu de tout cela, Topinion est souvent prise à partie ; Port- Royal a cru qu'elle était sur le premier plan. Il n'a pas compris la véritable pensée de

Pascal. L'opinion n'est qu'une puissance extérieure, à laquelle on peut résister avec du courage et une certaine force de caractère : mais l'imagination est une puissance bien autrement trompeuse et bien autrement redoutable, puisqu'elle a son siège en nous-mêmes. C'est l'ennemi domestique du philosophe. Pascal

ni Malebranche ne pouvaient s'y tromper; mais Port-Royal qui n'était pas assez tourmenté par l'imagination pour se révolter contre elle a pris un ennemi pour un autre ; il a mis le sien à la place de celui de Pascal.

Ce n'est pas là selon nous une altération légère; car elle donne le change sur le vrai caractère d'un morceau très important. En voici une autre qui , à proprement parler n'est pas moins qu'un contre-sens, ou plutôt même un non-sens ; qu'il est absolument impossible de mettre sur le compte de Nicole et d'Amauld.

Le dessein de Pascal dans sa nouvelle Apologie, était de montrer que le christianisme est aimable et, une fois ce grand point gagné, d'établir qu'il est aussi vrai qu'au monde : il voulait l'insinuer en quelque sorte dans la raison par le cœur. Cette pensée est partout dans Pascal. Pour préparer les voies à cette nouvelle Apologie , il met en avant une théorie qu'il croit inventer mais qui est trop vraie pour être nouvelle, à savoir la distinction de deux ordres de vérités, les unes qui se prouvent , les autres qui ne se prouvent pas parce qu'elles sont des vérités premières; celles-ci qui relèvent de la raison, du raisonnement, de l'intelligence , de l'esprit, celles-là qui relèvent du sentiment, de l'instinct, du cœur\*. Port-Royal lui-même, au chapitre xxxi des Pensées diverses, donne le morceau suivant que nous rétablissons ici tel qu'il est dans le manuscrit (p. 59) : « Le

cœur a son ordre; l'esprit a le sien, qui est par principes et démonstrations. Le cœur en a un autre : on ne prouve pas qu'on doit être aimé en exposant d'ordre les causes de l'amour. Cela seroit ridicule. Jésus-Christ et saint Paul ont bien plus suivi cet ordre du cœur

## **Voyez la Préface de la seconde édition, p. kZ, etc**

que celui de l'esprit, etc... » Et ailleurs (Msc. p. 8) : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas : on le sent en mille choses, b Cette distinction se rencontre aussi dans le Traité de Tart de persuader; ce qui, à la rigueur, pourrait rattacher ce traité au grand ouvrage de Pascal.- a L'esprit et le cœur sont comme les portes par où les vérités sont reçues dans l'âme. » Nous trouvons encore dans une des copies du manuscrit cette ligne isolée, mais profonde, que ni Port-Royal ni Bossuet n'ont jugé à propos de recueillir : € instinct et raison, marque de deux natures. »

Quand on est familier avec cette théorie de Pascal, qui est celle de tous les grands philosophes, rien n'est plus clair que le fragment suivant, que Pascal lui-même aurait bien dû ne perdre jamais de vue, quand le scepticisme de Montaigne remporte trop loin (Msc. p. 191.): « Nous connaissons la vérité, non-seulement par la raison, mais encore par le cœur; c'est de cette dernière manière que nous connaissons les premiers principes, et c'est en vain quelle raison prétend qui n'y a point de part, essaye de les combattre. Les pyrrhoniens qui n'ont que cela pour objet, y travaillent inutilement. Nous savons que nous ne rêvons point,

quelque impuissance où nous soyons de le prouver par raison. Cette impuissance ne conclut autre chose que l'infirmité de notre raison, mais non pas l'incertitude de toutes nos connoissances, comme ils le prétendent. Car la connoissance des premiers principes, comme qu'il y a espace, temps, mouvement, nombre > est aussi ferme qu'aucune de celles que nos raisonnements nous donnent; et c'est sur ces connoissances du cœur et de l'instinct qu'il faut que la raison s'appuie, et qu'elle y fonde tout son discours. Le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace et que les nombres sont infinis, et la raison démontre

ensuite qu'il n'y a point deux nombres carrés dont l'un soit double de l'autre. Les principes se sentent; les propositions se concluent, et le tout avec certitude, quoique par différentes voies. Et il est aussi inutile et aussi ridicule que la raison demande au cœur des preuves de ses premiers principes pour vouloir y consentir, qu'il seroit ridicule que le cœur demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre pour vouloir les recevoir. »

Voici maintenant comment Port-Royal, c'est-à-dire le duc de Roannez, a défiguré et travesti la pensée de Pascal (P.-R. ch. xa; 2<sup>e</sup> part. 1,1.). Au lieu de ces mots : « Nous connoissons la vérité non-seulement par la raison, mais encore par le cœur, » le duc de Roannez a mis : non-seulement par raisonnement, mais aussi par sentiment et par une intelligence vive et lumineuse, p Mais ce que Pascal veut établir est précisément l'opposition de l'intelligence et du sentiment.

Pascal : « C'est sur ces connoissances du cœur et de l'instinct qu'il faut que la raison s'appuie, etc... » Le duc de Roannez efface

le cœur et l'instinct, et y substitue l'intelligence et le sentiment; comme si ces deux mots étaient synonymes.

Pascal : a II est aussi inutile et aussi ridicule que la raison demande au cœur des preuves de ses premiers principes pour vouloir y consentir, qu'il seroit ridicule que le cœur demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre pour vouloir les recevoir. » Le duc de Roannez supprime ces mots importants : a II est aussi inutile », et laisse seulement : il est aussi ridicule; et change ainsi le reste : <x II est aussi ridicule que la raison demande au sentiment et à l'intelligence des preuves de ces premiers principes pour y consentir, qu'il seroit ridicule

que l'intelligence demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre. » Il ne fallait retrancher ni pour vouloir les recevoir^ ni pour vouloir y consentir; ce qui marque que la volonté n'est point ici de mise. Il n'est pas non plus question des premiers principes en général; mais des premiers principes du cœur^ car le cœur a aussi ses principes. Mais je demande s'il est possible d'attacher quelque sens à cette antithèse de l'intelligence et de la raison : a II est ridicule que la raison

demande à l'intelligence des preuves d Et encore:

a II seroit ridicule que l'intelligence demandât à la raison un sentiment... » Nous répétons que nous n'imputons point de pareilles absurdités à Arnauld et à Nicole.

Mais ce qu'il est permis de leur imputer, sans leur en faire un reproche ^ c'est l'adoucissement et souvent même la suppression absolue d'une foule de passages qui se rapportent aux querelles du temps et aux jésuites. Pascal , comme l'atteste Marguerite Pé-



rier^ loin de se repentir d'avoir fait les Provinciales, est mort en déclarant que, s'il avait à les refaire , il les ferait plus fortes. Dans une lettre que nous avons retrouvée, à M"\* de Roannez, il appelle les maximes des jésuites a les maudites maximes. \* » Enfin c'est bien dans le manuscrit (p. 99-100), au milieu d'autres pensées du même genre, que Condorcet a recueilli ces paroles qui attestent la conviction obstinée de Pascal ^ ^ et le sentiment triomphant de la justice de sa cause y sous le feu d'une persécution implacable :

a J'ai craint que je n'eusse mal écrit, me voyant condamné ; mais l'exemple de tant de pieux écrits me fait croire au contraire, il n'est plus permis de bien écrire.

i. Plus haut, p. IM.

## 109 DES PENSÉE6 DE PASCAL. RAPPORT — II.

a Toute rinquisition est corrompue ou ignorante. Il est meilleur d'obéir à Dieu qu'aux hommes

a Si me% lettres çont condamnées à Rome, ce que j'y condanme est condamné dans le ciel.

« LInquisitioQ et la Société ^nt les deux fléaux de la vérité. »

Bossut a conservé cette grande protestation^ mais, par une conséquence inexplicable, il n'a pas osé mettre au jour bien des passages semblables, et il a altéré tous ceux qu'il a publiés. Notre devoir est de rétablir l'intégrité des fragments mutilés et déâgu-rés par la prudence forcée de Port^Royal et par la pusillanimité gratuite de Bossut.

On trouve dans Port- Royal bien des pensées générales qui, dans Pascal, sont particulièrement dirigées contre les jésuites.

Chapitres xxviii. Pensées chrétiennes : ^{IO}i%à^ les religions et toutes les sectes du monde ont eu la raison naturelle pour guide. Les seuls chrétiens ont été astreints à prendre leurs règles hors d'eux-mêmes et à s'informer de celles que J.-C. a laissées aux anciens pour nous être transmises. H y a des gens que cette contrainte lasse. Ils veulent avoir comme les autres peuples la liberté de suivre leurs imaginations, d Au lieu des mots : a II y a des gens... o Pascal avait mis (Msc. p. 451) : a Cette contrainte lasse ces bons pères. Ils veulent avoir, etc. d

Port-Royal, chapitre xu, figures : a La synagogue ne périssoit point parce qu'elle étoit la figure de TÉgUse; mais parce qu'elle n'étoit que la figure, elle est tombée dans la servitude. La figure a subsisté jusqu'à la vérité, afin que l'Église fût toujours visible ou dans la peinture qui la promettoit ou dans l'effet. x> Au lieu de ce style médiocre et émoussé, voici le texte authentique de Pascal (Msc. p. 461): « Ezéchias : La synagogue étoit la figure et ainsi ne péris-

soit point, et n'étoit que la figure et ainsi est périée; c'étoit une figure qui contenoit la vérité ; et ainsi elle a subsisté jusqu'à ce qu'elle n'a plus eu la vérité, d

c Mes révérends pères, tout cela se passoit en figures : le\$ autres religions périssent, celle-là ne périt point, n

On voit ici comment ont été composées plusieurs des Pensées. Pascal lisant l'Écriture sainte, en tirait une réflexion qui pouvait servir à son Apologie du christianisme, et il la mettait par écrit; en même temps, comme il était pénétré d'une profonde indignation contre la corruption des saintes Écritures par les jésuites, il

laissait éclater cette indignation au milieu même d'une note de quelques lignes.

Ouvrez le manuscrit, vous y rencontrerez une foule de pensées sous ces titres : Casuistes, Probable, Probabilité, Pape, etc. Port-Royal supprime et ces titres et ces pensées; ou, s'il en garde quelques-unes, il leur enlève leur caractère particulier, et les présente sous une forme générale et abstraite, qui masque la vraie pensée de Pascal et ne laisse pas même toujours paraître une pensée bien déterminée.

Port-Royal, chapitre x, Juifs : a La religion juive doit donc être regardée différemment dans la tradition de leurs saints et dans la tradition du peuple, etc. » Il nous est impossible de comprendre ce que c'est que les saints du peuple juif, expression qui pourtant revient encore une fois dans ce même passage. Nous avons donc recours au manuscrit, et nous y trouvons cette phrase inintelligible (Msc. p. 55). Mais elle n'est pas de la main de Pascal : elle aura été écrite sous sa dictée, ou recopiée sur un premier brouillon qui n'est plus. A côté et en marge est une note de la main même de Pascal. Dans le morceau d'une écriture étrangère, il y avait, en effet, de leurs saints^ ce qui n'a pas de sens ; mais une autre main a corrigé : des livres saints, correction qui

éclaircit touty car rien n'est plus sin^>le que la différence d'une religion dans les livres sacrés qui la conservent pure et dans la tradition du peuple où elle s'altère sans cesse. Voici de plus la note marginale de Pascal : a Et toute religion est de même; car la chrétienne est bien différente dans les livres saints et dans les casuistes. » Port-Royal a supprimé ce dernier trait; il aurait pu^ du moins » en lisant parfaitement écrits de la main de

Pascal ces mots dans les livres saints , éviter Tétrange méprise dans laquelle il est tombé.

C'est surtout à l'occasion du miracle de la sainte épine que Pascal qui se trouvait honoré personnellement dans un miracle accompli sur sa nièce\*, s'élève contre les jésuites, que ce miracle devait confondre et qui le niaient et s'en moquaient. A tout moment Pascal quitte sa thèse générale de l'importance des miracles pour se retourner contre les jésuites. Port-Royal de peur de s'y blesser ose à peine toucher aux pensées les plus générales que nous devons en grande partie à l'évêque de Montpellier et à Desmolets. Le chapitre xxvii de Port-Royal sur les miracles s'il eût contenu toutes les Pensées de Pascal sur ce sujet aurait été bien autrement étendu et bien autrement remarquable. Port-Royal, pour observer la paix de Clément IX, supprime les pensées les plus hardies, et il affaiblit toutes celles qu'il donne.

Port-Royal, ch. xxvii : a Les miracles ont servi à la fondation et serviront à la continuation de l'Église, jusqu'à l'Anle-Christ, jusqu'à la fin, etc... » Dans Pascal, cette phrase était une réponse aux jésuites qui, pour diminuer l'effet du miracle de la sainte épine, avaient semblé médio-

i. Maxguerie Perler l'auteur des Mémoires.

crement touchés de l'importance des miracles au xvi<sup>e</sup> siècle. Pascal s'adresse à eux et leur dit (Ms. p. 451) : « Les miracles sont plus importants que vous ne pensez : ils ont servi à la fondation etc... »

En 1779 Bossuet crut enfin pouvoir publier impunément bien des morceaux où à propos des miracles ou même en toute autre occasion Pascal attaque la morale et les opinions relâchées des

jésuites. Mais partout Bossut opère sur les fragments nouveaux qu'il publie comme Port-Royal sur ceux qu'il a mis au jour. Quelquefois il retranche des parties plus ou moins considérables de ces fragments; il change l'ordre de ceux qu'il conserve, et il en émousse les traits les plus incisifs.

Pascal<sup>^</sup> s'adressant aux jésuites qui, pour décrier le miracle de la sainte épine, détruisaient toutes les règles établies pour le discernement des vrais et des faux miracles (Msc. p. 402) : a Juges injustes, ne faites pas de lois sur Theure. Jugez par celles qui sont établies, et établies par • vous-mêmes. Vœ qui conduis leges iniquas Ponr affoiblir vos adversaires, vous désarmez toute l'Église. » Bossut fait ici deux fautes : d\*abord il fait précéder cette apostrophe : « Juges injustes, etc. » par deux lignes qui ne sont pas de Pascal, et qui sont destinées à rattacher ce morceau à un morceau tout différent (B. 2» part, xvi, 10). Puis il transporte cette dernière phrase « Pour affoiblir vos adversaires, etc. B dans un autre endroit, qui précède de plusieurs pages (Ibid. xvi, 9) : « Ainsi pour affoiblir leurs adversaires, ils désarment l'Église, etc. »

Pascal (Msc. p. 451) : «Injustes persécuteurs de ceux que Dieu protège visiblement! S'ils nous reprochent nos excès, ils parlent comme les hérétiques. S'ils disent que la grâce de J.-C. nous discerne, ils sont hérétiques. S'il se fait des

miraeies<sup>^</sup> c'est la marque de Thérésie. » Et ailleurs (Msc. p. 402) : a S'ils disent que notre salut dépend de Dieu<sup>^</sup> ce sont des hérétiques. S'ils disent qu'ils sont soumis au pape, c'est une hypocrisie. S'ils sont prêts à souscrire toutes ses constitutions, cela ne suffit pas. S'ils disent qu'il ne faut pas tuer pour une pomme, ils combattent la morale des catholiques. S'il se fait des miracles parmi eux, ce n'est pas une marque de sainteté, et c'est au

contraire un soupçon d'hérésie. » De ces deux morceaux différents, Bossut en compose un seul, supprimant ce début « Injustes persécuteurs, etc. », resserrant à son gré ou développant l'argumentation; et, au lieu de deux fragments pleins de vie, il a fait ce paragraphe languissant: <x.Les jésuites... n'ont pu laisser néanmoins d'en tirer cette conclusion car ils concilient de tout que leurs adversaires sont hérétiques. S'ils /6i«r reprochent leurs excès, ils disent qu'ils parlent comme des hérétiques. S'ils disent que la grâce de Jésus nous discerne, et que notre salut dépend de Dieu, c'est le langage des hérétiques. S'ils disent qu'ils sont soumis au pape : c'est ainsi, disent-ils, que les hérétiques se cachent et se déguisent. S'ils disent qu'il ne faut pas tuer pour une pomme, ils combattent, disent les jésuites, la morale des catholiques. Enftn^ s'il se fait des miracles parmi eux, ce n'est pas une marque de sainteté, c'est au contraire un soupçon d'hérésie. »

Quelquefois Bossut, en supprimant un seul trait, énerve toute l'argumentation. Dans le § 9 de l'article xvi, on Ut cette défense de Port-Royal : a Ce lieu qu'on dit être le temple du diable, Dieu en fait son temple; on dit qu'il faut en ôter les enfants; on dit que c'est l'arsenal de i'enfer : Dieu en a fait le sanctuaire de ses grâces... » Il est évident que la phrase est défectueuse, et qu'à cette objec-

lion « On dit qu'il faut en ôter les enfant» » une réponse est nécessaire^ comme il y a des réponses à Tobjection qui précède et à celle qui suit Cette réponse nécessaire est dans Pascal (Msc. p. 463) : o On dit qu'il en faut ôter les enfants, Dieu les y guérit. » Nouvelle allusion au miracle de la sainte épine et à la guérison de Marguerite Périer.

Si nous n'avions pas montré cent fois que Bossut affaiblit le style de Pascal, nous citerions cet exemple» Pascal (Hsc. p. 471) :  
 a Ce n'est point ici le pays de la vérité; elle erre inconnue parmi les hommes... b Bossut (1. 1.) : a Elle e\$st inconnue parmi les hommes. i> Mais il ne s'agit plus d'altérations de mots; il s'agit d'altérations tout autrement graves, et qui tombent sur la pensée même.

Bossut est le premier qui ait donné ce paragraphe sur Futilité) la nécessité même des miracles dans un temps où la vérité est persécutée et n'a plus d'asile ( 1. 1. § 10). a Mais, disent- ils, les miracles ne sont plus nécessaires, à cause qu'on en a déjà; et ainsi ils ne sont plus des preuves de la vérité de la doctrine. Oui; mais quand on n'écoute plus la tradition, qu'on a surpris le peuple, et qu'ayant ainsi exclu la vraie source de la vérité, etc... x> Que fait ici le peuple? Pascal dit (Msc. p. 449) : le pape : a Quand on n'écoute plus la tradition, quand on ne propose plus que le papey quand on Ta surpris, et qu'ainsi, etc... i>

Bossut, d'après Desmolets (2\* part, xvii, 76) : a Les opinions relâchées plaisent tant aux hommes naturellement, qu'il est étrange qu'elles leur déplaisent. C'est qu'ils ont excédé toutes les bornes, etc... t> Ceci est inintelligible ; si les opinions relâchées plaisent tant aux hommes, il est plus qu'étrange, il répugne qu'elles leur déplaisent. Et puis, qui a excédé toutes les bornes? A qui se rapporte cet ils f Dans Pascal tout se rapporte directement aux jésuites

Ce passage est intitulé MontaUe, pour marquer que c'est ici com î e une suite des Provinciales (Msc. p. 429): <c Les opinion 3 relftcbées plaisent tant aux hommes naturellement^ qu'il est

étrange que k\$ leurs déplaisent. C'est qu'ils ont excédé toute borne... d

Bcssut^ dans le même paragraphe^ toujours d'après Desmolets : « Il est ridicule de dire qu'une récompense éternelle est offerte à des mœurs licencieuses. » Pascal : a à des mœurs escobar-tines. b Et cet adjectif, de l'invention de Pascal^ méritait d'être conservé et d'avoir droit de bourgeoisie dans la langue^ tout aussi bien que le verbe escobarder.

Nous ne trouvons guère dans tout Bossutsur le probabilisme qu'une ou deux pensées du Supplément; par exemple^ les §§ XI et xii; il y en a beaucoup plus dans Pascal. Il en est de même des casuistes. Us sont sans cesse attaqués dans le manuscrit, et presque jamais dans Bossut. Mais ce n'est pas ici le lieu de restituer les passages omis par Bossut \* ; nous n'en sommes encore qu'à signaler les altérations qu'il a fait subir aux pensées qu'il a publiées. Cependant, quand on a conservé le paragraphe 77 de l'article xvn^ donné par Condorcet, toute suppression ressemble fort à une précaution inutile. En effet ce paragraphe est bien énergique ; mais il l'est encore plus dans le manuscrit. Il y est aussi beaucoup plus étendu. Bossut n'a pas ajouté à Condorcet; quelquefois même il Ta abrégé et adouci. Malheureusement ce passage est presque illisible dans l'autographe. Nous en donnons ce que nous avons pu déchiffrer.

Msc. p. 99-400 : a S'ils ne renoncent à la probabilité^ leurs bonnes maximes sont aussi peu saintes que les méchantes. Car elles sont fondées sur l'autorité humaine; et



## **Voyez la 8\* partie de ce Rapport**

ainsi^ si elles sont plus justes^ ils seront plus raisonnables, mais non pas plus saints. Elles tiennent de la tige sauvage sur quoi elles sont entées.

a Si ce que je dis ne sert à vous éclairer^ il servira au peuple.

« Si ceux-là se taisent, les pierres parleront \* .

« Le silence est la plus grande persécution. Jamais les saints ne se sont tus. Il est vrai qu'il faut vocation : mais ce n'est pas des arrêts du conseil qu'il faut apprendre si l'on est appelé^ c'est de la nécessité de parler ^.

« Or, après que Rome a parlé , et qu'on pense qu'elle a condamné la vérité... et que les livres qui ont dit le contraire sont censurés, il faut crier d'autant plus haut qu'on est censuré plus injustement, et qu'on veut étouffer la parole plus violemment; jusqu'à ce que vienne un pape qui écoute les deux parties, et qui consulte Tantiquité pour faire justice'.

a L'inquisition et la Société, les deux fléaux de la vérité \*.

« Que ne les accusez-vous d'arianisme? Car s'ils ont dit que Jésus-Christ est Dieu, peut-être ils Fentendent non par nature, mais comme il est dit : DU estis '^ ^

« Si mes lettres sont condamnées à Rome, ce qu'elles condamnent est condamné dans le ciel\*.

a Ad tuum, Domine Jesu, tribunal appelle^.

1. Ces trois paragraphes ne sont ni dans Gondorcet ni dans Bossut. 3. Ce paragraphe est dans Gondorcet et dans Bossnt.

## Ni dans Gondorcet ni dans Bossnt

tu DES PENSÉES DE PASCAL. RAPPORT— II.

a J'ai craint que je n'eusse mal écrite me voyant condamné: mais l'exemple de tant de pieux écrits me fait croire au contraire : il n'est plus permis de bien écrire.

a Toute Tinquisition est corrompue ou ignorante.

a II est meilleur d'obéir à Dieu qu'aux hommes ^

€ Je ne crains rien Je n'espère rien. Les évoques ne font pas ainsi. Le PortRoyal craint, et c'est une mauvaise politique de les séparer; car ils ne craindront plus et se feront plus craindre ^

a Je ne crains pas... vos censures particulières^ si elles ne sont fondées sur la tradition.

«Car qui êtes -vous tous'?

Ainsi Port -Royal retranche entièrement, et Bossut ne publie qu'imparfaitement les pensées qui font connaître un des côtés les plus grands de l'œuvre de Pascal, cette altière obstination qui résista aux persécutions du pouvoir civil et aux foudres du saint-siège. Nous allons voir maintenant Port-Royal et Bossut affaiblir et voiler, autant qu'il sera en eux , non plus un des côtés, mais le fond même de l'âme de Pascal, je veux dire ce scepticisme uni-

versel contre lequel il ne trouva d'asile que dans les bras de la grâce.

En effet, Pascal est sceptique en philosophie. Otez la révélation, et Pascal serait un disciple de Montaigne. Géomètre, physicien, homme du monde\*, il n'avait d'études

## **Ces trois paragraphes sont dans Gondorcet et dans Bossut**

2. Ce paragraphe est dans Gondorcet. Bossut en a retranché : Les évêques ne font pas ainsi.

3. Ces deux derniers paragraphes sont à peu près illisibles dans le manuscrit.'

4. Il l'avait été beaucoup plus qu'on ne le sait ordinairement. Voyez le Discours sur les passions de l'homme.

### **PENSÉES ALTÉRÉES. tiS**

régulières et approfondies ni en philosophie ni en théologie. Il n'y songea sérieusement qu'assez tard; et égaré par sa rigueur même, par les habitudes de l'esprit géométrique y comme aussi par cette humeur bouillante qu'il portait en toutes choses, il s'élança d'abord à l'extrémité du doute et à l'extrémité de la foi. Confondant le raisonnement et la raison^ ne se souvenant plus qu'il a lui-même judicieusement distingué des vérités premières, indémontrables, que nous découvre cette intuition spontanée de la raison qu'on peut aussi appeler avec lui l'instinct^ le sentiment, le cœur, et des vérités qui se déduisent de celles-là par voie

de raisonnement ou qui se tirent de l'expérience par induction, oubliant qu'ainsi il a lui-même répondu d'avance à toutes les attaques du scepticisme \*, Pascal interroge avec l'expérience et le raisonnement tous les principes^ et par là il les ébranle tous, sans beaucoup d'effort : comme il veut tout prouver, il ne trouve à rien des preuves suffisantes, et arrive à l'incertitude de toutes choses; qu'il n'y a en soi ni vrai ni faux, ni bien ni mal^ ni juste ni injuste; que les degrés de latitude font toute la jurisprudence; que la propriété n'est qu'une convention; qu'il n'y a d'autre nature des choses que la coutume, et qu'eniSn la raison^ réduite à ses seules forces, est incapable de s'élever à l'idée de Texistence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. Edi^re une fois, ôtez la révélation, et Pascal c'est Montaigne, et Montaigne réduit en système. Sa métaphysique, si tant est qu'il en ait une, sa morale et sa politique sont celles de la fin du xvi« siècle et du comnteucement du xvn«, en Italie, en France et dans toute l'Europe, avant que Descartes fût venu tout renouveler et

tout raffermir. On ne sait, on ne peut savoir quels services a rendus Descartes, qu^après avoir sondé longtemps le vide qu'avait laissé dans les esprits et dans les âmes la chute de la scholastique, c'est-à-dire de la philosophie chrétienne^ et reconnu la vanité des efforts qu'avait faits d'abord Tespril humain pour combler ce vide par des systèmes plus ou moins empruntés à l'antiquité^ conceptions artificielles^ pleines d'esprit et d'imagination, mais sans vrai génie, qui se dissipaient d'elles-mêmes à mesure qu'elles paraissaient^ et conduisirent promptement la raison émancipée du premier enthousiasme et d'espérances chimériques à Vexcès contraire, au sentiment exagéré de sa faiblesse^ Le scepticisme dominait en France quand Descartes parut et entreprit de triompher du doute en l'acceptant d'abord,

pour le forcer à rendre la certitude qu'il contient à son insu : car douter, c'est penser encore, c'est donc savoir et c'est croire qu'on pense, et qu'on est par conséquent<sup>^</sup>. C'est Descartes qui a restitué à la pensée la conscience de son droit et de sa force, et lui a enseigné qu'elle porte avec elle sa propre lumière et celle qui éclaire l'existence entière, notre âme spirituelle. Dieu et l'univers. Descartes, en arrachant l'esprit humain au scepticisme, premier fruit de la liberté naissante, ferma sans retour l'ère de la scholastique et ouvrit celle de la philosophie moderne. Les libres penseurs du xvi<sup>e</sup> siècle n'avaient été que des révolutionnaires : Descartes a été, de plus, un législateur. La législation qu'il a donnée à la philosophie n'est point un système; c'est mieux

1. Voyez, sur la philosophie de la Renaissance<sup>^</sup> la dixième leçon de

L'ESQUISSE D'UNE HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA PHILOSOPHIE<sup>^</sup> et dans les Fables-

GHENT DE PHILOSOPHIE cartésienne de Tartier Vatiim,

2. Ibid., leçon. xi<sup>e</sup>; et aussi la Défense de l'Université et de la philosophie.

LOSOPHIE, p. lis.

que cela<sup>^</sup> c'est une méthode et une direction immortelle. Peu à peu cette méthode et cette direction, pénétrant dans les esprits, les relevèrent de leur abattement, ranimèrent la confiance de la raison en elle-même sans la jeter de nouveau dans une présomption toujours punie, et produisirent bientôt, secondées par la persécution même, cette sobre et forte philosophie du xvii<sup>e</sup> siècle, libre et réservée, fidèle à la raison et respectueuse envers la foi,

qui compte pour disciples et pour interprètes les génies les plus différents, Arnauld et Malebranche, Fénelon et Bossuet; notre vraie philosophie nationale, si on peut parler de nationalité en philosophie, celle du moins que nul souffle étrange ne nous a apportée et que l'Europe entière nous a empruntée, dont un côté exagéré a produit Spinoza, un autre Locke, un autre encore Berkeley, et qui, développée selon son vrai génie, a servi de fondement à la Théodicée de Leibniz.

Pascal avait un peu goûté de cette grande philosophie; il n'en avait pas été pénétré. Il était presque formé avant qu'elle fût devenue la philosophie du siècle, et il avait été formé à une toute autre école, celle précisément qu'était venu renverser Descartes. Montaigne était son véritable maître avant celui qui lui parla du haut de la croix.

Le philosophe, dans Pascal, interrogeant mal la raison, n'en obtient que des réponses incertaines^ et, incapable de s'y arrêter, il se précipite dans tous les abîmes du scepticisme. Mais, l'homme, dans Pascal, ne se résigne point au scepticisme du philosophe. Sa raison ne peut pas croire; mais son cœur a besoin de croire. Il a besoin de croire à un Dieu, non pas à un Dieu abstrait, principe hypothétique des nombres et du mouvement, mais à un Dieu vivant qui a fait l'homme à son image, et qui puisse le recueillir après cette courte vie. Pascal a horreur de la mort comme de

Tentée du néant; il cherche un asile contre la mort de toute la puissance de son âme, de toute la faiblesse de sa raison désarmée. Pascal veut croire à Dieu^ à une autre vie, et ne le pouvant pas avec sa mauvaise philosophie^ faute d'en posséder une meilleure et d'avoir suffisamment étudié et compris Descartes ^

il rejette toute philosophie, renonce à la raison et s'adresse à la religion. Mais sa religion n'est pas le christianisme des Amauld et des Malebranche, des Fénelon et des Bossuet, fruit solide et doux de l'alliance de la raison et du cœur dans une âme bien faite et sagement cultivée: c'est un fruit amer, éclos dans la région désolée du doute<sup>^</sup> sous le souffle aride du désespoir. Pascal a voulu croire, et il a fait tout ce qu'il était nécessaire de faire pour finir par croire. Les difficultés qu'il rencontrait, sa raison ne les a pas surmontées, mais sa volonté les a écartées. Ne les lui rappelez pas, il les connaît mieux que vous ; sa dernière, sa vraie réponse est qu'il ne veut pas du néant, et que la folie de la croix est encore son meilleur asile. Pascal a donc fini par croire; mais, comme il n'y est parvenu qu'en dépit de la raison, il ne s'y soutient qu'en redoublant de soins contre la raison, par de pénibles et continuels sacrifices, par la mortification de la chair, surtout par celle de l'esprit ; c'est là la foi inquiète et malheureuse que Pascal entreprend de communiquer à ses semblables. Il ne se proposait point de s'adresser à la raison, sinon pour l'humilier et pour l'abattre, mais au cœur pour l'épouvanter et le charmer tout ensemble, à la volonté pour agir sur elle par tous les motifs connus qui la déterminent, la vérité en soi exceptée. Une telle apologie du christianisme eût été un monument tout particulier, qui aurait eu pour vestibule le scepticisme<sup>^</sup> et pour sanctuaire une foi sombre et mal sûre d'elle-même. Un pareil monument eût peut-être conveim à un siècle malade

#### PENSÉES ALTÉRÉES. Sig

tel que le nôtre ; il eût pu alUrer et recevoir René et Byron convertis<sup>^</sup> des hommes longtemps en proie au) horreurs du doute et voulant s'en délivrer à tout prix. Mais les esprits sains et

réglés du xvii\* siècle n'auraient su que faire d'un semblable ouvrage. Pour eux, la religion était le couronnement de la philosophie, la foi ^ le développement le plus légitime de la raison vivifiée et éclairée par le sentiment. Le scepticisme de Pascal leur eût été un scandale plutôt qu'une leçon. Aujourd'hui même^ les Pensées sont peut-être plus dangereuses qu'utiles; elles répandent l'aversion de la philosophie bien plus que le goût de la religion; elles ravagent l'âme plus qu'elles ne Téclairent et ne la pacifient; et la foi qu'elles inspirent^ fille de la peur plutôt que de Tamour, est inquiète^et agitée comme celle de ce sublime et infortuné génie.

Q n'est donc pas surprenant que des hommes tel qu'Arnauld et Nicole, qui voulaient faire des Pensées un livre édifiant^ n'aient pas consenti à les publier telles qu'ils les trouvaient; mais c'est ici notre devoir d'éditeur fidèle de rétablir le caractère original de l'ouvrage sur lequel nous travaillons^ d'ôter au scepticisme et à la religion de Pascal leurs derniers voiles, et cela avec d'autant moins de scrupules que le scepticisme de Pascal est, à nos yeux, une erreur qui veut être démasquée et combattue, et la foi par laquelle il entreprend de le corriger, un autre excès, un remède extrême, presque aussi funeste que le mal qu'il prétend guérir, qu'il ne guérit point, qu'il envenime au contraire, et rend plus tard incurable à tous les efforts d'une philosophie généreuse et du vrai christianisme\*.

i. Il y a douze ans noii« exprimions déjà la même opinion sur le caractère de la philosophie et de la religion de Pascal, dans la xn« leç, de rEsQcissE DB l'bistoiie de la philosophu : « Pascal est incontesté\* »



Tout le monde a bien vu que plusieurs pensées de Pas\* cal étaient des pensées de Montaigne ^ tantôt fidèlement

tablement sceptique dans plusieurs de ses Pensées; et. le but avoué de son livre est Tapologie de la religion chrétienne. Ni son scepticisme ni sa théologie n'ont rien de fort remarquable en eux-mêmes. Son scepticisme est celui de Montaigne et de Charron^ qu'il reproduit souvent dans les mêmes termes : n'y cherchez ni une vue nouvelle ni un argument nouveau. Il en est à peu près de même de sa théologie. Qui donc place si haut Pascal et fait son originalité? C'est que tandis que le scepticisme n'est évidemment pour les autres sceptiques dont je viens de vous entretenir qu'un jeu de Tesprit, une combinaison inventée de sang - froid pour faire peur à l'esprit humain de lui-même et le ramener à la foi, il est profondément sincère et sérieux dans Pascal. L'incertitude de toutes les opinions n'est pas entre ses mains un épou vantail de luxe; c'est un fantôme, imprudemment évoqué, qiti le trouble et le poursuit lui-même. Dans ses Pensées il en est une rarement exprimée, mais qui domine et se sent par> tout, ridée fixe de la mort. Pascal, un jour, a vu de près la mort sans y être préparé, et il en a eu peur. Il a peur de mourir, il ne veut pas mourir; et ce parti pris en quelque sorte, il s'adresse à tout ce qui pourra lui garantir le plus sûrement l'immortalité de son àme. C'est pour l'immortalité de l'âme et pour elle seule, qu'il cherche Die;; ; et du premier coup d'œil que ce jeune géomètre, jusque-là presque étranger à la philosophie, jette sur les ouvrages des phUosophes, il n'y trouve pas un dogmatiste qui satisfasse à ses habitudes géométriques et au besoin qu'il a de croire^ et il se jette entre les bras de la foi la plus austère ; car celle-là enseigne et promet avec autorité ce que Pascal veut espérer sans crainte. Que cette foi ait aussi ses difficultés, il ne l'ignore pas ; c'est pour cela peut-être

qu'il s'y attache davantage comme au seul trésor qui lui reste, et qu'il s'applique à grossir de toute espèce d'arguments, bons et mauvais; ici de raisons solides, là de vraisemblances, là même de chimères. Livrée à elle-même, la raison de Pascal inclinerait au scepticisme ; mais le scepticisme c'est le néant; et cette horrible idée le rejette dans le dogmatisme, et le dogmatisme le plus impérieux. Ainsi d'un côté une raison sceptique; de l'autre un invincible besoin de croire : de là un scepticisme inquiet, et un dogmatisme qui a aussi ses inquiétudes ; de là encore, jusque dans l'expression de la pensée, ce caractère mélancolique et pathétique qui, joint aux habitudes sévères de l'esprit géométrique, fait du style de Pascal un style unique et d'une beauté supérieure. » = Sur le scepticisme de Pascal, voyez notre dernier mot dans la Préface de la seconde édition.

reproduites^ tantôt citées de mémoiFe^ abrégées ou développées; mais on a quelquefois prétendu que c'étaient des objections que Pascal marquait pour y répondre; c'est n'avoir pas compris son dessein et l'esprit de la nouvelle apologie. Non^ ce n'étaient pas là des objections que Pascal voulait réfuter^ mais des arguments contre la raison^ qu'il mettait en réserve au profit de sa cause^ et qu'au lieu de réfuter il se proposait de développer et de fortifier. Ainsi Pascal^ comme tous les sceptiques^ conotme Montaigne, Charron^ La Mothe le Vayer, et avec eux toute Técole sensuaJiste de tous les pays et de tous les temps^ comme ses contemporains Hobbes et Gassendi, n'admet pas Tautorité propre de la raison^ ni par conséquent celle de la conscience^ ni justice naturelle, ni droit naturel^ nul autre droit que celui de la force et de la coutume. Montaigne, qui est l'inconséquence même^ chancelle perpétuellement dans son scepticisme, et il dit quelquefois que la coutume a du bon, et que c'est pour cela qu'on

la suit. Pascal redresse ici Montaigne, il lui reproche cette concession, et maintient que la force de la coutume se tire d'elle-même, c'est-à-dire de la seule faiblesse de l'homme. Nous avons vu qu'Amauld cite cette pensée ou telle autre du même genre, comme un exemple des pensées qu'il est nécessaire de modifier, et qui sont insoutenables \* ; nous avons vu aussi MM. Périer soumettant à leur mère les difficultés que provoquait ce passage, ainsi que la nouvelle rédaction proposée par Arnauld : a Montaigne n'a pas tort quand il dit que la coutume doit être suivie dès là qu'elle est coutume, etc., poufvu qu'on n'étende pas cela à des choses qui seroient contraires au droit naturel et divin ^, etc.. d. Bossut modifie encore

## Page 168^ à la note

### SSi DES PENSEES DE PASCAL. RAPPORT — II.

la rédaction de Port-Royal (l\*\* part, ix, 43) : « Montaigne a raison; la coutume doit être suivie dès là qu'elle est coutume et qu'on la trouve établie, sans examiner û elle est raisonnable ou non; cela s^entend toujours de ce gui n'est point contraire au droit naturel ou divin. Il est vrai que^ etc... » Pascal s'était bien gardé de faire aucune réserve en iaveur du droit naturel et divin qu'il n'admettait pas; allant au delà de Montaigne^ U avait dit (Msc. p. 134 : tt Montaigne a tort; la coutume ne doit être suivie que parce qu'elle est coutume ^ et non parce qu'elle soit raisonnable ou juste. Mais le peujde^ etc. b

Cette phrase n'est dans le manuscrit que le commencement d'un morceau où la pensée de Pascal est exposée sans aucune

ambiguïté : a U seroit donc bon^ ajoute-t-41 après ce qu'on vient de lire, qu'on\* obéit aux lois et coutumes parce qu'elles sont lois, qu'on sût qu'il n'y en a aucune juste et vraie à introduire, que nous n'y connoissons rien, et qu'ainsi il faut seulement suivre les reçues. Par ce moyen on ne les quitteroit jamais. Mais le peuple n'est pas susceptible de cette doctrine, et ainsi, comme il croit que la vérité se peut trouver et qu'elle est dans les lois et coutumes, il les croit et prend leur antiquité comme une preuve de leur vérité, et non de leur seide autorité sans vérité; ainsi il obéit; mais il est sujet à se révolter dès qu'on lui montre qu'elles ne valent rien : ce qui se peut faire voir de toutes en les regardant d'un certain côté. »

Port-Royal a supprimé tout ce morceau. Bossut Ta donné d'après Condorcet, ainsi mutilé et réduit (B. i'\* part. IX, 11. — Gond, v, § 2, 19) : a 11 seroit bon qu'on obéit aux lois et coutumes, parce qu'elles sont loiS; et que le peuple comprit que c'est là ce qui les rend justes. Parce moyeu, on ne les quitteroit jamais : au lieu que, quand on

### PENSÂBS ALTÉRÉES. 123

fait dépendre leur justice d\*aatre chose, il est aisé de la rendre douteuse; et voilà ce qui fait que les peuples sont sujets à se révolter» »

Dans le grand fragment sur le pyrrhonisiM, Pascal, au lieu d'épuiserl'énumération des arguments des pyrrhoniens, s'arrête et dit, selon Port-Royal (ch. xxi) : « Je laisse les discours que font les pyrrhoniens contre les impressions de la coutume, de Téducation^ des mœurs, des pays^ et les autres dioses semblables qui entraînent la plus grande partie des homnaes qui ne dogmatisent

que sur ces vains fondements. » Voilà comme Port-Royal fait parler Pascal\* Mais Pascal lui-même parle bien autrement '. Dans Port-Royal, il ne prend pas parti pour les pyrrhoniens; dans le manuscrit (p. 257), il se déclare ouvertement pour eux contre «les impressions de la coutume, de l'éducation, des mœurs, des pays, et autres choses semblables, qui, quoiqu'elles entraînent la plus grande partie des hommes communs ^ qui ne dogmatisent que sur ces vains fondements, sont renversées par le moindre souffle des pyrrhoniens. On fCa gu^à voir leurs livres si ton n'en est pas assez persuadé; on le deviendra bien vite et peut-être trop\* »

Voici des pensées analogues à celles-là, que Port-Royal a retranchées et que Bossut n'a pas cru devoir tirer des deux copies :

(Msc. p. 229) : <K Toute la dignité de l'homme est en la pensée. Mais qu'est-ce que cette pensée? Qu'elle est sotte 1 »

( Msc. p. 447) : a Mon Dieu ! que ce sont de sots discours : Dieu auroit-il fait le monde pour le damner, etc.? Pyr-

1. Voyez tout ceci éclairci et développé dans la Préface de la seconde édition.

rhonisme est le remède à ce mal et rabat cette vanité. »

(Msc. p.\* 81) : « Rien ne fortifie plus le pyrrhonisme que ce qu'il y en a qui ne sont pas pyrrhoniens; si tous Tétoient^ ils auroient tort. »

(Msc. p. 83) : a Cette secte se fortifie par ses ennemis plus que par ses amis; car la faiblesse de l'homme parolt bien davantage en ceux qui ne la connoissent pas qu'en ceux qui la connoissent.

»

Et encore (Msc. p. 8) : « Tous les principes sont vrais ^ des pyrrhoniens^ des stoïques, des athées, etc. Mais leurs conclusions sont fausses^ parce que les principes opposés sont vrais aussi, d

Le père Desmolets^ moins scrupuleux que Port-Royal, a publié cette pensée, que Bossut a reproduite (Desni. p. 329; B. S\* part, xvn^ i) : a Le pyrrhonisme sert à la religion. Le pyrrhonisme est le vrai \*; car, après tout, les hommes avant Jésus-Christ ne savoient où ils en étoient (Msc. p. 83 ). d Bossut a atténué Desmolets; il dit seulement : a Le pyrrhonisme a servi à la religion. Car, après tout, les hommes avant Jésus-Christ ne savoient où ils en étoient. d

Partout Pascal rejette et combat les preuves métaphysiques de l'existence de Dieu, et même celles qui se tirent du spectacle de la nature. Qu'auraient dit d'une pareille polémique, je ne dis pas Descartes et Leibniz, mais l'auteur du Traité de l'existence de Dieu et celui de la Connoissance de Dieu et de soi-même? Nicole, au commencement de son Discours de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, s'exprime ainsi : ail y en a ( des preuves ) d'abstraites et de métaphysiques... et je ne vois pas qu'il soit raisonnable de prendre plaisir à les décrier. Mais il y en a aussi

i. Pi^face de la seconde édition.

qui sont plus sensibles (les preuves physiques), plus conformes à notre raison^ plus proportionnées à la plupart des esprits, et qui sont telles qu'il faut que nous nous fassions violence pour y ré^st^ . » On conçoit donc que Port-Royal ait craint de répandre des pensées telles que celle-ci : a Je n'entreprendrai pas de prouver par des raisons naturelles ou l'existence de Dieu ou la Trinité ou l'immortalité de l'âme ni aucune des choses de

cette nature; non-seulement parce que je ne me sentirois pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre des athées endurcis, mais encore<sup>^</sup> elc (B. 2\* part, ni<sup>^</sup> 2). » — « C'est une chose admirable que jamais auteur canonique ne s'est servi de la nature pour prouver Dieu; tous tendent à le faire croire et jamais il n'ont dit : Il n'y a point de vide; donc il y a un Dieu. Il falloit qu'ils fussent plus habiles que les plus habiles gens qui sont venus depuis, qui s'en sont tous servi. Gela est très considérable (B. 2« part, m, 3). d C'est Desmolets qui le premier a publié ces fragments très équivoques.

« J'admire, dit Pascal (Msc. p. 206), avec quelle hardiesse ces personnes entreprennent de parler de Dieu en adressant leurs discours aux impies. Leur premier chapitre est de prouver la divinité par les ouvrages de la nature. Je ne m'étonnerois pas de leiu\* entreprise s'ils adressoient leurs discours aux fidèles; car il est certain que ceux qui ont la foi vive dedans le cœur voient incontinent que tout ce qui est n'est autre chose que l'ouvrage du Dieu qu'ils adorent. Mais, pour ceux en qui cette lumière est éteinte, et dans lesquels on a dessein de la faire revivre, ces personnes, destituées de foi et de grftce , qui , recherchant de toute leur lumière tout ce qu'ils voient dans la nature qui les peut mener à cette connoissance, ne trouvent qu'obs-

curié et ténèbres<sup>^</sup> dire à ceux-là qu'ils u'ont qu'à voir la moindre des choses qui tes euvironent<sup>^</sup> et qu'ils y verront Dieu à découvert, et leur donner pour toute preuve à ce grand et important sujet le cours de la lune et des planètes<sup>^</sup> et prétendre Ta-voir adievée sans peine avec un tel discours, cVst leur donner sujet de croire que les preuves de notre religion sont bien foibles, et je vois par raison et par expérience que rien n'est plus propre à

leur en faire naître k mépris. Ge n'est pas de cette sorte que l'Écriture, qui connaît mieux les choses qui sont de EMeu, en parle : elle dit, au contraire^ que Dieu est un Dieu caché, et que, depuis la corruption de la nature, il les a laissés dans un aveuglement dont ils ne peuvent sortir que par Jésus-Christ, hors duquel toute communication avec Dieu est ôtée\* Nemo novit patrem nisi Filius et cuilibet voluerit revelare.

a C'est ce que l'Écriture nous marque quand elle dit en tant d'endroits que ceux qui cherchent Dieu le trouvent : ce n'est point de cette lumière qu'on parle, comme le jour en plein midi. On ne dit point que ceux qui cherchent le jour en plein midi, ou de l'eau dans la mer, en trouveront; et ainsi il faut bien que l'évidence de Dieu ne soit pas telle dans la nature. Aussi elle nous dit ailleurs : Vere tu es Deus absconditus. d •

Condorcet a seul donné ce morceau (art. v. § i, n° 2) en l'altérant perpétuellement, et Bossut n'a pas jugé à propos de le reproduire.

Quelquefois Desmolets, faute de comprendre Pascal ou n'osant pas lui imputer des énormités, lui attribue des pensées bien vagues. Desmolets (p. 309) : « Athéisme » manque de force d'esprit, mais jusqu'à un certain point seulement, o On ne voit pas bien ce que cela signifie. Paf^ cal a écrit de sa propre main, et en caractères très-lisibles

PBNS&ES ALTEREES. m

(Msc p. 61 ) : a Athéisme^ marque de f<>oa d^eqpriei, mais jusqu'à un certain degré seulement. » C'est-à-dire que c'est farce d'esprit de rejeter l'existence de Dieu au nom de la raison, pourvu qu'ensuite on l'accepte des mains de la révélation. Pascal est là



tout entier. Desmolets n'a pas osé le montrer tel qu'il est<sup>^</sup> et Bossut, reculant également devant le vrai et devant le faux, ne redresse ni ne main\* tient la citation de Desmolets : il la supprime.

Quand on pousse le scepticisme jusque-là, on court bien risque de le retrouver jusque dans le sein de la foi, et il échappe à Pascal, au milieu des accès de sa dévotion convulsive, des cris de misère et de désespoir que Port-Royal ni Desmolets ni Bossut n'ont voulu répéter, a Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. » Cette ligne sinistre qu'on rencontre séparée de tout le reste, n'est-elle pas comme un cri lugubre sorti tout à coup des abîmes de TAmé, dans le désert d'un monde sans Dieu! Ailleurs est cette autre ligne isolée comme la première ( Msc. p. 43 ) : « Com- Uen de royaumes nous ignorent! » A la marge d'un morceau sur le divertissement, Pascal a écrit (Msc. p. 217): a Que le cœur de Thomme est creux et plein d'ordure ! i» On a cent fois cité cette pathétique tirade (P.-R. ch. xii. B. 2\* part, i, 5) : a Quelle chimère est-ce donc que rhomme? quelle nouveauté, quel chaos, quel sujet de contradiction ! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, amas d'incertitude, gloire et rebut de Tunivers! d Voici un trait qui n'a pas trouvé grâce devant le duc de Boannez, et qui pourtant ajoute encore à la grandeur et au sombre coloris de ce fragment : a Quelle chimère est-ce donc que l'homme î<sup>^</sup>quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradictions, quel prodige/ Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai.

## n% DES PENSÉES DE PASCAL. RAPPORT — II.

cloaque d'incertitude et d\*erreur, gloire et rebut de runivers! Qui démêlera cet embrouillement<sup>^</sup> etc » (Msc. p. 258).

Combien cette expression<sup>^</sup> amas et incertitude , semble faible et pftle devant celle-ci : c/oaQ<sup>^</sup>ue d'incertitude et d<sup>^</sup> erreur, qui en même temps a Tavantage de former un contraste naturel avec cette autre expression : dépositaire du vrai<sup>^</sup> comme aussi de rappeler et de préparer celles de f>er de terre Qi rebut de (univers!

Nous avons vu comment toutes les éditions ont affaibli le scepticisme de Pascal: elles n'ont pas moins altéré le caractère de sa foi.

Elle est bien loin d'être sans nuage. Pascal ne dissimule point les difficultés que lé christianisme présente à la critique<sup>^</sup> si on s'engage dans l'étude des textes sacrés<sup>^</sup> et à l'équité<sup>^</sup> si on le compare avec les autres religions.

Pascal a tourné les figures de l'Ancien Testament contre les Juifs; qui les ont prises à la lettre ; mais il avoue qu'il y a des figui\*es qui ont pu tromper les Juifs, et qui semblent un peu tirées par les cheveux (Msc. p. 459). Port-Royal lui fait dire (ch. xn ; B. 2« part, ix<sup>^</sup> i) : « Il y en a d'autres qui semblent moins naturelles. »

Port-Royal (ch, xvii; B. 2\* part, xli, 9) : a Je veux qu'il y ait dans l'Écriture des obscurités. » Pascal (Msc. p. t66) : <x Je veux qu'il y ait des obscurités qui soient aussi bizarres que celles de Mahomet, d

Pascal (Msc. p. 27) : a Comme Jésus-Christ est venu in sanctificationem et in scandalum.,. nous ne pouvons convaincre les infidèles<sup>^</sup> et ils ne peuvent nous convaincre. Mais, par là même, nous les convainquons<sup>^</sup> puisque nous disons qu'il n'y a point de conviction dans toute sa conduite (de Dieu) de part ni d'autre. »

Port<sup>R</sup>oyal (ch. xvni; B. 2« part. xHi, 7): a ••• Nous ne pouvons convaincre l'obstina\*

tian des infidèles. Mais cela ne fait rien contre novSf puisque nous disons qu'il n'y a point de conviction dans toute la conduite de Dieu pour les esprits opiniâtres, et qui ne recherchent pas sincèrement la vérité. »

Pascal (Msc. p. 265) : a La seule religion<sup>^</sup> contre la nature<sup>^</sup> contre le sens commun<sup>^</sup> contre nos plaisirs<sup>^</sup> est la seule qui ait toujours été. a Port-Royal éclaircit fort inutilement une partie de cette phrase et énerve l'autre (ch. ii; B. S\* part, nr<sup>^</sup> 9 ) : « La seule religion contraire à la nature en Vétat qu'elle est, qui combat fous nos plaisirs et qui parait Sabord contraire au sens conu-hun, est la seule qui ait toujours été. »

Port-Royal a supprimé cette pensée bizarre (Msc. p. 485) : c Les miracles ne servent pas à convertir<sup>^</sup> mais à condamner. »

Que dire encore de cette autre pensée (Msc. p. 453) : « Les prophéties citées dans TÉvangile, vous croyez qu'elles sont rapportées pour vous faire croire? Non, c'est pour vous éloigner de croire. »

Quelle religion<sup>^</sup> bon Dieu<sup>^</sup> que celle dont les monuments sacrés induiraient en tentation d'incrédulité , au Heu d'inspirer la foi! Grâce à Pieu<sup>^</sup> ce n'est pas ainsi que saint Augustin et Bossuet commentent les saintes Écritures.

Mais arrivons au passage le plus frappant et le plus décisif<sup>^</sup> celui où Tun des premiers auteurs du calcul des probabilités essaie de prouver que, d'après les règles des jeux de hasard<sup>^</sup> il vaut beaucoup mieux parier que Dieu existe que ' de parier le

contraire. Port-Royal, en publiant une partie de ces pages singulières, a bien soin de les faire précéder d'un avis où il essaie de donner un tour favorable à cette étrange manière de prouver Dieu. Selon Port-Royal, Pascal ne s'adresserait qu'à certaines personnes<sup>^</sup> et ne leur parle-

rait ainsi qu'en s'accommodant à leurs propres principes , en attendant qu'elles aient trouvé la lumière nécessaire pour se convaincre de la vérité Non content de cet avis préliminaire, Port-Royal retranche ce qu'il y a de plus fort à la fois et de plus bizarre dans les calculs de Pascal; et le père Desmolets n'a pas osé rétablir ces calculs dans toute leur rigueur. Quoi qu'en dise Port-Royal, ce n'est pas là pour Pascal un argument provisoire; c'est celui que, dans l'impuissance de rien démontrer par la raison et dans l'absence de toute certitude, il présente avec confiance, comme devant le plus sûrement entraîner la volonté et la forcer de prendre un parti dans ce jeu redoutable où il y a tout à perdre comme tout à gagner, où en même temps il n'est pas possible de rester indifférent, et où il faut nécessairement parier pour ou contre, choisir pile ou croix. Pascal s'attache à cet argument comme à son. dernier refuge. L'enjeu ici n'est pas la vérité, mais le bonheur présent et à venir, et c'est au nom de l'intérêt seul que Pascal raisonne et conclut. Le titre que Port-Royal et Desmolets ont omis dit tout (Msc. p. 3) : Infini y Rien, Le morceau est complet dans le manuscrit autographe <sup>^</sup> Toutes les parties en sont bien enchaînées et liées entre elles par des renvois clairement et soigneusement indiqués. Port-Royal n'a pris que les paragraphes qui lui convenaient ; par là il a ôté à l'ensemble toute sa force. Partout aussi il a atténué les vives expressions de l'original, et supprimé, le plus qu'il a pu, les termes de jeu , de gageure, de gain, de perte, de croix et de pile, que Pascal pro-

digue jusqu'à la satiété, et qui pourtant, le problème admis ainsi qu'il est posé, sont absolument indispensables.

1. Nous le donnons tout entier à la suite de ce Rapport, avec le morceau sur les dfnx infinis.

Port-Royal fortifie son avis préliminaire de ce début qu'il impute à Pascal (ch. vu): « Je ne me servirai pas<sup>^</sup> pour vous convaincre de son existence, de la foi par laquelle nous la connaissons certainement y ni de toutes les autres preuves que nous en avons<sup>^</sup> puisque vous ne les voulez pas recevoir. Je ne veux agir avec vous que par vos principes mêmes ; et je prétends vous faire voir, par la manière dont vous raisonnez tous les jours sur les choses de la moindre conséquence, de quelle sorte vous devez raisonner en celle-ci, et quel parti vous devez prendre dans la décision de cette importante question de l'existence de Dieu. Vous dites donc que nous sommes incapables de connaître 8\*ii y a an Dieu, etc. »

Tout cela, idée et style, est de Port-Royal et non de Pascal. Port-Royal cherche à mettre sur le compte de Tinterlocuteur lliypothèse que nous sommes incapables de connaître s'il y a un Dieu. Hais cette hypothèse est de Pascal lui-même. C'est Desmolets qui a donné le vrai début, tel qu'il est dans le manuscrit (p. 4) : a Parlons maintenant selon les hmiières naturelles. S'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque, n'ayant ni parties ni bornes, il n'a nul rapport à nous. Nous sonunes donc incapables de connoitre ni ce qu'il est, ni s'il est. Cela étante qui osera entreprendre de résoudre cette question? ce n'est pas nous, qui n'avons aucun rapport à lui. »

Voilà le fond de la conviction de Pascal : voilà le principe qui lui est commun avec toute l'école sceptique et sensualiste. Port-Royal, qui aurait eu horreur de ce principe<sup>^</sup> l'ôte à Pascal et l'impute à un interlocuteur fictif.

Bossut (V part, m) donne bien le vrai début publié par Desmolets, mais il y joint, dans le même chapitre, le début supposé par PortRoyal; et, pour masquer, comme il peut.

## SSt DES PENSÉES DE PASCAL. RAPPORT— II.

la contradiction, il retranche ce qu'il y a de plus fort dans celui de Desmolets qui est le vrai. Pascal<sup>^</sup> dans Desmolets comme dans le manuscrit, dit: a Nous sommes donc incapables de connaître ni ce qu'il est (Dieu), ni s'il est. » Bossut supprime a ni s'il est. i»

Pascal pose nettement le problème : a Examinons donc ce point, et disons : Dieu est ou il n'est pas. Mais de quel côté pènerons-nous? la raison n'y peut rien déterminer. » Port-Royal : «t La raison, dites-vousSy n'y peut rien déterminer. » Encore une fois, ce n'est pas l'interlocuteur de Pascal, c'est Pascal lui-même qui décide et qui met en principe que la raison n'y peut rien déterminer.

Relevons ici, en passant, une petite variante. Port-Royal : a II se joue un jeu à cette distance infinie où il arrivera croix ou pile, i» Pascal encore mieux : a II se joue un jeu à l'extrémité de cette distance infinie, etc. »

Partout Pascal rappelle qu'il ne s'agit pas ici de la vérité, de la raison, de la connaissance ; que la connaissance est impossible, la raison impuissante, le vrai inaccessible; qu'il s'agit du bonheur,

et du bonheur seulement. Pascal : « Vous avez deux choses à perdre, le vrai et le bien, et deux choses à dégager, votre raison et votre volonté, votre connoissance et votre béatitude; et votre nature a deux choses à fuir, l'erreur et la misère. Votre raison n'est pas plus blessée, puisqu'il faut nécessairement choisir, en choisissant l'un ou l'autre. Voilà un point vidé; mais votre béatitude! Pesons le gain et la perte, etc.. Port-Royal a supprimé tout cela, c'est-à-dire le vrai état de la question, et Bossut s'est bien gardé de le rétablir.

Arrivé à la balance des chances de gain et de perte, Port-Royal abrège le calcul que Pascal développe pour lui donner une apparence de rigueur.

Port-Royal et d'après lui Bossut : a Pesons le gain et la perte en prenant le parti de croire que Dieu est. Si vous gagnez vous gagnez tout; si vous perdez vous ne perdez rien. Pariez donc qu'il est, sans hésiter. Oui il faut gager; mais je gage peut-être trop. Voyons. Puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte, quand vous n'auriez que deux vies à gagner pour une, vous pourriez encore gager. Et 8<sup>1</sup> en avoit dix à gagner vous seriez imprudent de ne pas hasarder votre vie pour en gagner dix à un jeu où il y a pareil hasard de perte et de gain. Mais il y a ici une infinité de vies infiniment heureuses à gagner avec pareil hasard de perte et de gain : et ce que vous jouez est si peu de chose et de si peu de durée y qu'il y a de la folie à le ménager en cette occasion. Car il ne sert de rien, etc »

Pascal : a Pesons le gain et la perte, en prenant croix que Dieu est. Estimons ces deux cas : Si vous gagnez, vous gagnez tout; si vous perdez vous ne perdez rien. Gagez donc qu'il est, sans hésiter. Cela est admirable. Oui, il faut gager; mais je gage peut-être

trop. Voyons. Puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte, si vous n'aviez qu'à gagner deux vies pour une, vous pourriez encore gager. Mais, s'il y en avoit trois à gagner, il faudroit jouer (puisque vous êtes dans la nécessité de jouer), et vous seriez imprudent, lorsque vous êtes forcé à jouer, de ne pas hasarder votre vie pour en gagner trois à un jeu où il y a pareil hasard de perte et de gain. Mais il y a une éternité de vie et de bonheur ; et, cela étant, quand il y auroit une infinité de hasards dont un seul seroit pour vous, vous auriez encore raison de gager un pour avoir deux; et vous agiriez de mauvais sens, étant obligé à jouer, de refuser de jouer une vie contre trois a un jeu où d'une infinité de hasards il y en a un pour vous, s'il y avoit ici une infinité de vie infiniment heureuse à

gagner. Mais il y a ici une infinité de vie infiniment heureuse à gagner, un hasard de gain contre un nombre fini \* de hasards de perte, et ce que vous joue? est fini. Cela est tout parti > : partout où est l'infini, et où il n'y a pas une infinité de hasards de perte contre celui de gain, il n'y a point à balancer, il faut tout donner ; et ainsi, quand on est forcé à jouer, il faut renoncer à la raison pour garder la vie plutôt que de la hasarder pour le gain infini, aussi prêt à arriver que la perte du néant. Car il ne sert de rien, etc. s

Au milieu de tous ces caculs, Pascal se demande s'il serait impossible de voir quelque chose au delà de ces chances incertaines et ténébreuses, et il renvoie brièvement à l'Écriture : a N'y a-t-il pas moyen, dit-il, de voir le dessous du jeu? Qui l'Écriture et le reste, etc.. » PortRoyal étend un peu et défigure cette réponse : « Mais encore n'y ouroitAl point de moyen de voir un peu clair ?



Oui, par le moyen de rÉcriture, et par toutes les autres preuves de la religion, qui sont infinies. i>

Ici, par une transposition bizarre. Port- Royal intercale plusieurs paragraphes qui se trouvent dans Pascal à d'autres endroits du manuscrit, et dont le seul qui appartienne à ce fragment vient évidemment beaucoup trop tôt, puisqu'il a pour titre : a Fin de ce discours o; puis, reprenant le fil de la discussion , Port-Royal fait dire à Pascal : a Vous dites que vous êtes fait de telle sorte que vous ne sauriez croire. Apprenez au moins votre impuissance, etc... » Mais ce passage, dans le manuscrit, a tout autrement de mouvement et d'énergie : « Oui, avait dit Pascal, l'Écriture et le

## **Les deux copies : nombre infini**

S. C'est-à-dire conforme à la règle de tout parti, de tout jen.

reste. Oui se réplique-t-il à lui-même; mais j'ai les mains liées et la bouche muette. On me force à parier et je ne suis pas en liberté; on ne me relâche pas; et je suis fait d^me telle sorte que je ne puis croire. Que voulez -vous donc que je fasse? IPest vrai; mais apprenez au moins votre impuissance^ etc... b

Et voulez-vous savoir ce que Pascal conseille à Tincrédule qui voudrait croire et qui ne le peut? Écoutons d'abord Port-Royal et Bossut : « Vous voulez aller à la foi, et vous n'en savez pas le chemin : vous voulez vous guérir de l'infidélité^ et vous en demandez les remèdes. Apprenez-les de ceux qui ont été tels que vous, et qui n'ont présentement aucun doute. Ils savent ce chemin que

vous voudriez suivre, et ils sont guéris d'un mal dont vous voulez guérir. Suivez la manière par où ils ont commencé. » Pascal ne dit pas tout à fait cela. Il ne dit pas que les gens qu'il propose comme guides n'ont présentement aucun doute^ mais que, forcés de parier, ils ont parié résolument, a Vous voulez aller à la foi, etc... Apprenez -les de ceux qui ont été liés comme vous, et qui panent tout leur bien. Ce sont gens qui savent ce chemin que vous voudriez suivre, et guéris d'un mal dont vous voulez guérir. Suivez la manière par où ils ont commencé, b

Maintenant quelle est cette manière, quel est ce remède qui doit guérir l'impuissance de la raison ? Port-Royal : <K Imitez leurs actions extérieures, si vous ne pouvez encore entrer dans leurs dispositions intérieures; quittez ces vains amusements qui vous occupent tout entier. j> Ce précepte est excellent, si ce style est fort médiocre. Mais ni ce précepte ni ce style ne sont de Pascal. Il ne conseille pas seulement de se bien conduire pour mériter peu à peu de croire et d'aller à la religion par la morale, comme l'ont

aae des pensées de pascal, rapport — ti.

recommandé tous les grands moralistes et les grands théologiens ; voici ce que nous trouvons dans le manuscrit : «... Suivez la manière par où ils ont commencé : c'est en faisant tout comme s'ils croyoient^ en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes, etc. Naturellement même cela vous fera croire et vous abêтира. — Mais c'est ce que je crains. — Et pourquoi? qu'avez-vous à perdre ? »

Quel langage ! Est-ce donc là le dernier mot de la sagesse humaine? La raison nVt-elle été donnée à l'homme que pour en

faire le sacrifice ^ et le seul moyen de croire à la suprême intelligence est-il, comme le veut et le dit Pascal^ de nous abêtir? Cette terrible sentence ^ portée par un tel génie et par un génie naturellement si superbe, accablerait rhumanité s'il n'y avait quelque chose au-dessus du génie lui-même, à savoir le sens commun, cette même raison que Pascal veut en vain étouffer, qui a été donnée à chaque homme et ne manque à aucun d'eux dans aucun pays et dans aucun temps, et qui leur persuade à tous, sans l'appareil de démonstrations laborieuses, l'existence d'une fme spirituelle, la distinction du bien et du mal, la sainteté du devoir, la liberté et la responsabilité des actions, une Providence divine qui a tout fait avec poids et mesure, qui possède, dans un degré infini, tous les attributs qui reluisent dans ses œuvres et particulièrement dans l'âme humaine, non-seulement la puissance et la grandeur, mais la liberté, l'intelligence, la justice et la bonté. Toutes ces grandes croyances dont Pascal a soif comme l'humanité tout entière, le sens conunun les a révélées plus ou moins imparfaitement dès le premier jour à tous les hommes; et, pour quelques génies égarés qui ont eu le malheur de les méconnaître, les génies les plus excellents ont mis leur gloire à les établir et à les répandre. Elles sont le patrimoine

de la race humaine, son trésor au milieu de toutes ses misères. C'est bien mal la servir que d'^entreprendre de les lui ravir d^une main> quand on n'est pas bien sûr de les lui rendre de l'autre. Comme si, d'ailleurs» lorsqu'on a hébété l'homme, il en était plus près de Dieu !

Est-il besoin de dire que nous n'accusons point les intentions de Pascal? Le seul sentiment que nous éprouvons est celui d'une commisération profonde pour ce grand esprit, trahi par une mé-

thode infidèle et l'habitude de démonstrations géométriques, ici impossibles et superflues, enfermé par là dans le scepticisme, et pour en sortir se condamnant lui-même et les autres à une foi bien cher achetée et elle-même pleine de doute. Ainsi le doute avant et le doute après, tel a été le sort de Pascal! En vérité, il n'y a rien là qui puisse faire beaucoup d'envie.

Terminons par une citation glorieuse à Pascal. Après avoir prononcé les tristes paroles qui paraissent ici pour la première fois, Pascal s'efforce de tirer son interlocuteur de l'abattement où l'avaient jeté et ces calculs bizarres et ces conseils douloureux; il introduit sur la scène cet interlocuteur réjoui et ranimé, a Oh 1 ce discours me transporte, me ravit, etc. » Puis il lui dit : a Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après, pour prier cet être infini et sans parties, auquel il soumet tout le sien, de se soumettre aussi le vôtre, pour votre propre bien et pour sa gloire, et qu'ainsi la force s'accorde avec cette ba&-

i. Gé passage, qui n'est ni de Port-Royal, ni de Dosant^ se trouve, ainsi que la phrase : « Mais J'ai les mains liées et la bouche muette; on me force, etc. » et la bonne leçon : « voirie dessous du jeu^ » dans

## t88 DES PENSÉES DE PASCAL. RAPPORT— II.

Dans la troisième et dernière partie de ce rapport, nous recherchons les pensées inédites qu'il est possible de glaner encore dans notre manuscrit, après Port-Royal^ Tévêque de Montpellier^ Desmolets^ Condorcet et Bossut^ et après les nombreux emprunts que nous lui avons déjà faits nous-même pour réparer

tant d'altérations et rétablir le texte vrai^ le style, la pensée^  
Tftme de Pascal.

## TROISIÈME PARTIE

Pensées tirées, pour la première fois, du maaiucrit antographe.

Le manuscrit des Pensées est un grand in-folio de 491 pages. La plupart des i^erso et même plusieurs feuillets entiers étant en blanc, le nombre des pages écrites se réduit à peu près à la moiXié.

Ces pages se composent, la plupart du temps^ de petits papiers collés les uns au bout des autres. Nous avons déjà dit que récriture de Pascal, toujours difficile à lire, est quelquefois indéchiffrable par son extrême ténuité et la multi-

une édition de Pascal de 1819 ( chez le libraire Lefèvre) , d'après une ^Uon de 1787^ qm a échappé à toutes nos recherches , et qui n'est pas même à la Bibliothèque du roi. D'un autre cAté, cette même édition de 1819 maintient toutes les altérations introduites par Port-Royal et conservées par Bossut. Ce mélange de yrai et de faux est inexpU-

PEKfiÉES NOUVELLES. 289

tude des abréviationm les plus capricieuses. Une demi -page du munuscrit équivaut ordinairement à deux pages de nos deux copies.

Les neuf dixièmes au moins du manuscrit, surtout les morceaux les plus étendus et les plus importants, sont de la main de

Pascal. Il y a à peine sept ou huit pages qui soient entièrement d'une autre main. Voyez les pages 129, 506 et 440-444.

Quelquefois une écriture étrangère se rencontre au milieu de passages écrits par Pascal lui-même. Voyez pages 55, 209, 344, etc. Quelquefois Pascal a corrigé de sa main ce qu'il avait écrit ou ce qui avait été copié sur sa minute. Voyez pages 55, 81, 444, etc. L'abbé Périer nous apprend en effet, dans les lettres placées en tête du manuscrit, que Pascal avait fait copier au net sur sa minute plusieurs de ses pensées, et qu'il dictait quelquefois aux personnes qui se trouvaient auprès de lui. Voilà ce qui explique comment, dans le manuscrit, il y a plus d'une main étrangère. On y distingue plusieurs écritures différentes, quoique assez semblables entre elles, et aussi lisibles que celle de Pascal Test peu. Un petit nombre de morceaux sont d'une main tout à fait inexpérimentée. Voici, par exemple, l'orthographe de quelques lignes, en assez gros caractères, après

cable. Enfin une note de l'éditeur exprime la prétention d'avoir consulté le manuscrit, et montre en même temps combien cette prétention est mal fondée. Sur ce passage : « Vous dites donc que nous sommes incapables de connaître s'il y a un Dieu, » l'éditeur fait cette remarque : « Cette phrase, qui est bien certainement dans le manuscrit, manque dans quelques éditions modernes. » C'est bien jouer de malheur en vérité; car la phrase en question ne manque ni dans l'édition de Port-Royal ni dans celle de Bossuet, devenue le modèle de toutes les autres, et elle n'est certainement pas dans le manuscrit. i. Voyez plus haut, p. 101.

lesquelles Pascal a pris lui-même la plume. Msc. p. 159: a Somt nom jus somma injuria\* La pluralité est la meilleure, parce qu'elle est visible, et qu'elle a la force pour se faire connaître. Ce-

pendant c'est Favis des moins abille. d Msc. p. 44 : a S'il se veanteje C abaisse; sHl s^abesse^je le veante; et le eontrendii toujours jusqu'4 ^ quUl eonprmke qu'il est un monstre inconpreSLnsible. » Cette écriture est probablement celle du domestique de Pascal ; car on ne peut attribuer de pareilles fautes à aucune personne de sa famille^ pas même à sa nièce Marguerite Périer^ qui avait environ seize ans à cette époque.

Parmi les fragments étendus, écrits de la main de Pascal^ il y en a qui sont presque complets, mais dont on ne découvre la suite qu'avec assez de peine, à cause de la multitude des renvois pratiqués, non pas seulement aux marges, mais à tous les coins de chaque page^ et quelquefois même d'une page à une autre. On revient ainsi deux ou trois fois à la même page, et on en sort autant de fois. Un exemple frappant de cet embrouillement matériel^ où pourtant le fil de la pensée n'est jamais rompu ^ est le morceau célèbre où Pascal s'efforce de prouver qu'il est plus avantageux de parier que Dieu existe que de parier le contraire^ dans la nécessité où l'on est de parier (Msc. p. 4-7). Nous donnons à la suite de ce Rapport un fac-similé lithographie de la première page de ce morceau.

Les fragments très-courts ne paraissent pas fort travaillés, ou du moins on n'y trouve pas de corrections et de ratures. Il n'en est point ainsi des fragments étendus : ils sont remplis de corrections. Voyez particulièrement les belles pages sur les deux infinis^ p. 347-360.

On trouve assez souvent dans le manuscrit plusieurs lignes, et même des pages entières barrées. Ce sont tantôt

des développements inutiles<sup>^</sup> dont la suppression est une amélioration évidente ; tantôt des premières ébauches de pensées auxquelles Pascal a donné ailleurs une forme plus parfaite ; tantôt enfin des morceaux achevés pour le style<sup>^</sup> mais que Pascal, à la réflexion<sup>^</sup> par des motifs que nous ne découvrons pas toujours, a cru devoir retrancher.

Ni Port-Royal ni Bossut n'ont publié ces passages, et ils n'y étaient point tenus. Nous avons eu l'occasion d'en citer quelques-uns : il en est encore qui peuvent nous intéresser, dans cette étude approfondie du style des Pensées, ceux, par exemple, qui ont reçu une forme nouvelle, et nous montrent Pascal s'efforçant de donner à ses idées une expression de plus en plus exacte ou frappante , et ceux aussi qui, supprimés pour des motifs qui ne nous touchent plus aujourd'hui, portaient tout d'abord l'empreinte de sa manière saine et vigoureuse.

Nous avons déjà publié les deux formes du morceau célèbre sur le Roseau pensant. Le passage sur Paul Emile et sur Persée (P.-R. xxm; B. i<sup>er</sup> part, iv, 4) a commencé par être cette note informelle (Msc. p. 83): o Persée, roi de Macédoine. Paul Emile. On reprochoit à Persée de ce qu'il ne se tuoit pas. »

La pensée des effets de l'amour et du nez de Gléopâtre a été refaite trois fois. Première ébauche (Msc. p. 79) : a Vanité. Les causes et les effets de l'amour. Cléopâtre. » Deuxième façon : « Rien ne montre mieux la vanité des hommes que de considérer quelle cause et quels effets de l'amour; car tout l'univers en est changé : le nez de Cléopâtre. » Cette deuxième façon a été barrée de la main de Pascal. Voici la troisième et dernière, que la gravité de Port-Royal n'a pas voulu recevoir, et qui a été mise au jour par le père Desmolets (p. 406; B. i<sup>er</sup> part, ix, 46) :



## sa DÈS PENSÉES DE PASCAL. RAPPORT- II I.

a Qui voudra connottre à pleia la vanité de rhomme n'a qu'à considérer les causes et les effets de Tamour. La cause en est un je ne sais quoi (Corneille)^ et les effets en sont effroyables. Ce je ne sais quoi, â peu de chose qu'on ne sauroit le reconnottre^ remue toute la terre, les princes, les armées^ la monde entier. Le nez de Oéopâtre, s'il eût été pkia courte toute la face de la teire auroit changé (les éditeurs : Si le nez de Cléopâtre eût été plus court, la face de la terre auroit changé). »

Pascal j après avoir montré que Thomme n'est qu'un sujet de contradiction^ un chaos^ s'écrie (Msc. p. 258) : a Qui démêlera cet embrouillement? Certainement cela passe le dogmatisme et le pyrrhonisme, et toute la philosophie humaine. L'homme passe l'homme. Que l'on accorde donc aux pyrrhoniens que la vérité n'est pas de notre portée ni de notre gibier, qu'elle ne demeure pas en terre, qu'eUe est domestique du ciel, qu'elle loge dans le sein de Dieu^ et qu'on ne la peut connoltre qu'à mesure qu'il lui platt de la révéler. Apprenons donc de la vérité incréée et incarnée notre véritable nature. »

Ce morceau^ déjà excellent en lui-même, développé par Pascal, est devenu sous sa main cet admirable passage (Msc. Ibid.) : « Qui démêlera cet embrouillement? La nature confond les pyrrhoniens^ et la raison confond les dogmatistes. Que deviendrez-vous donc, 6 honmie, qui cherchez votre véritable condition par votre raison naturelle? Vous ne pouvez fuir une de ces sectes ni subsister dans aucune.

a Connoissez donc, superbe, quel paradoxe vous êtes à vous-même : humiliez -vous, raison impuissante; taisezvous, nature

imbécile. Apprenez que l'homme passe infiniment l'homme, et entendez de votre maître votre cond<sup>^</sup>on véritable, que vous ignorez : écoutez Dieu. »

n est vraiment déplorable que PorfrRoyal ait gâté ce passage en le démembrant<sup>^</sup> en transportant la première partie dans le chapitre xxi, De\$ contrariétés étonnantes, etc. (B. 2\* part, t, i)<sup>^</sup> et l'autre partie dans le chapitre III , Véritable religion prouvée par les contrariétés qui sont dans P homme et par le péché originel (B. 2\* part, v<sup>^</sup> 3); et que, non content de cette dislocation sans motifs, Fort-Royal ait rayé le dernier trait<sup>^</sup> la conclusion : Écoutes Dieu.

Voici maintenant deux formes d'une même pensée, dmt lu première a été jugée par Pascal inférieure à la seeonde, puisqu<sup>^</sup>il Ta barrée, et qui nous paraît soutenir au moins la comparaison avec celle qu'il a préférée (Msc. p. ilO) : « Cet homme si affligé de la mort de sa femme et de son fils unique, qui a cette grande querelle qui le tourmente<sup>^</sup> d'où vient qu'à ce moment il n'est pas triste<sup>^</sup> et qu'on le voit si exempt de toutes ces pensées pénibles et inquiétantes? n ne faut pas s'en étonner : on vient de hii servir un balle, et il faut qu'il la rejette à son compagnon; il est occupé à la prendre à la chute du toit, pour gagner une chasse. Comment voulez -vous qu'il pense à ses affaires ayant cette autre affaire à manier? Voilà un soin digne d'occuper cette grande ftme<sup>^</sup> et de lui ôter toute autre pensée de l'esprit ! Cet homme, né pour connoltre l'univers, pour juger de toutes choses, pour régler fous les états, le Voilà occupé et tout rempli du soin de prendre un lièvre! Et s'il ne s'abaisse à cela, et qu'il veuille toujours être tendu, il n'en sera que plus sot, parce qu'il voudra s'élever au-dessus de l'humanité; et il n'est qu'un homme, au bout du compte, c'est-

à-dire capable de peu et de beaucoup, de tout et de rien : il n'est ni ange ni bête, mais homme, o

La seconde manière<sup>^</sup> que Pascal a préférée et que Port- Royal a dû suivre et publier, est beaucoup plus courte; le

lecteur jugera si elle est meilleure (P.-R. ch. xxvi; B. \^ part. V, i; Msc. p. 133,) : « D'où vient que cet homme, qui a perdu depuis peu de mois son fils unique<sup>^</sup> et qui<sup>^</sup> accablé de procès et de querelles<sup>^</sup> étoit ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant? Ne vous en, étonnez pas : il est tout occupé à voir par où passera ce sanglier que les chiens pousuivent avec tant d'ardeur depuis six heures. U n'en faut pas davantage pour lliomme. Quelque plein de tristesse qu'il soit, si on peut gagner sur lui de le faire entrer eh quelque divertissement, le vdlà heureux pendant ce temps-là. »

Passons maintenant aux morceaux que Pascal n'a pas barrés pour les perfectionner, mais pour les supprimer entièrement.

Pascal a plusieurs fois fait Téloge des hommes universels, des honnêtes gens<sup>^</sup> qui ne sont exclusivement ni poètes ni mathématiciens, ne veulent point d'enseigne» prennent part à toutes les conversations, et jugent de toutes choses (P.-R. chap. xxix; B. 1" part, ix, 48.). Il avait encore écrit sur ce sujet la pensée suivante : a Puisqu'on ne peut être universel, et savoir tout ce qui se peut savoir sur tout, il faut savoir [un] peu de tout; car il est bien plus beau de savoir quelque chose de tout<sup>^</sup> que de savoir tout d'une chose. Cette universalité est la plus belle. Si on pouvoit avoir les deux<sup>^</sup> encore mieux. Mais s'il faut choisir <sup>^</sup> Il faut choisir celle-là. Et le monde le sent et le fait, car le monde est un bon juge souvent \* . »

Autre pensée supprimée : a Nature. La nature nous a si bien mis au milieu que si nous changeons un des côtés de la balance, nous changeons aussi l'autre. Cela me fait

u D'après les deux copies.

croire qu'il y a des ressorts dans notre tête^ qui sont tellement disposés que qui touche Fun touche aussi le contraire (Msc. p. ilO). »

Dans la fragment sur Timagination : Le plus grand philosophe du monde^ etc. . . y le Msc. p. 362^ donne : a 11 faut, puisqu'il lui a plu (à l'imagination )9 travailler tout le jour pour des biens reconnus pour imaginaires; et quand le sommeil nous a délassés des fatigues de notre raison^ il faut incontinent se lever en sursaut pour aller courir après les fumées et essayer ( Pascal avait mis d'abord suivre) les impressions de cette maltresse du monde.  
»

Pascal avait terminé tout le chapitre sur Timagination par les lignes suivantes^ qui auraient servi de transition à un autre chapitre^ Msc. p. 370: a L'homme est donc si heureusement fabriqué^ qu'il n'a aucun principe juste du vrai^ mais plusieurs excellents du faux. Voyons maintenant combien, d

On ne voit pas pourquoi Pascal^ qui a maintenu tant de phrases énergiques contre les jésuites^ a rayé celle-ci: a Gens sans paroles^ sans foi^ sans honneur, sans vérité^ doubles de cœur^ doubles de langue ^ et semblables^ comme il vous fut reproché autrefois, à cet animal amphibie de la fable^ se tenant dans un état ambigu entre les poissons et les oiseaux (Msc. p. 344.). »

Pascal a barré, il est vrai, les morceaux que nous allons transcrire sur l'absence de toute justice naturelle et sur le pyrrhonisme; mais ils n'en marquent pas moins sa véritable pensée qui paraît dans tant d'autres endroits. .

« J'ai passé de longtemps ma vie en croyant qu'il y avoit une justice; et en cela je ne me trompois pas : car il y en a selon que Dieu nous Ta voulu révéler. Mais je ne le prenois pas ainsi^ et c'est en quoi je me trompois^ car je

«4« DES PENSÉES DE PASCAL. RAPPORT — lïl.

croiois que notre justice étoit essentiellement juste et que j'avois de quoi la connoître et en juger. Mais je me suis trouvé tant de fois en faute de jugement droit, qu'enfin je suis entré en défiance de moi et puis des autres. J'ai vu tous les pays et hommes changeants; et ainsi après des changements de jugement touchant la véritable justice^ j'ai connu que notre nature n'étoit qu'un continuel changement, et je n'ai plus changé depuis; et si je changeois je confirmerois mon opinion. Le pyrrhonien Arcésilas qui redevint dogmatique (Msc. p. iiO.). d

Pascal a barré également cette addition qu'il avait faite au morceau précédent : « Il se peut faire qu'il y ait de vraies démonstrations, mais cela n'est pas certain. Et ainsi cela ne montre autre chose, sinon qu'il n'est pas certain que tout soit incertain; à la gloire du pyrrhonisme (Msc. Ibid.). n

Citons encore un fragment qui forme dans le manuscrit deux morceaux fort éloignés l'un de l'autre, et reliés entre eux par des numéros de la main même de Pascal. Les dernières phrases sont, dans la même page, séparées par des intervalles en blanc qui

semblaient destinés à recevoir de nouveaux développements (Msc. p. 366 et p. 70) :

a Est-ce donc que l'âme est un sujet trop noble pour ses faibles lumières! Abaissons-la donc à la matière: voyons si elle sait de quoi est fait le propre corps qu'elle anime, et les autres qu'elle contemple et qu'elle remue à son gré. Qu'en ontrils connu ces grands dogmatistes qui n'ignorent rien?

«r Gela sufBroit sans doute si la raison étoit raisonnable. Elle l'est bien assez pour avouer qu'elle n'a pu trouver encore rien de ferme, mais elle ne désespère pas encore d'y arriver; an contraire, elle est aussi ardente que jamais dans

#### PENSÉES NOUVELLES. 147

cette recherche^ et s'assure d'avoir en soi les force nécessaires pour cette conquête. Il faut donc Tachever^ et après avoir examiné toutes ces puissances dans leurs effets , reconnoissons-les en elles-mêmes; voyons si elle a quelques tojtœs et quelques prises capables de saisir la vérité.

a Mais peut-être que ce sujet passe la portée de la raison ? Examinons donc ses inventions sur les choses de sa force. S11 y a quelque chose où son intérêt propre ait dû la faire appliquer de son plus sérieux^ c'est à la recherche de son souverain bien; voyons donc où ces âmes fortes et clairvoyantes Font placé et si elles en sont d'accord.

c L'un dit que le souverain bien est en la vertu; l'autre le met en la volupté^ l'autre à suivre la nature, Fautre en la vérité : felix qui poiuit rerum eognoseere causas; l'autre à l'ignorance tranquille; l'autre à Tindolence; d'autres à résister aux apparences;

l'antre à n'admirer rien : nil ad^ mirari prope res est una quæ possit faeere et servare beatum; et les braves pyrrhoniens en leur ataraxie^ doute et suspension perpétuelle : et d'autres plus sages, qu'on ne le peut trouver, non pas même par souhait. Nous voilà bien payés.

c Si faut-il voir si cette belle philosophie n'a rien acquis de certain par un travail si long et si tendu : peut-être qu'au moins l'&me se connottra soi-même. Écoutons les régents du monde sur ce sujet. : Qu'ont-ils pensé de la

substance? Ont-ils été plus heureux à la loger?

Qu'ontrils trouvé de son origine , de sa durée et de son départ?»

Nous ne faisons un reproche ni à Port-Royal ni à Bossut d'avoir négligé les divers morceaux que nous venons de citer, puisque Pascal les avait condamnés à l'oubli; tout au plus eût-il été possible de les mettre dans un appendice.

Si nous les avons fait connaître^ c'a été seulement pour montrer que Pascal, sévère envers lui - même, comme tous Les grands écrivains , et cherchant toujours la perfection^ avait souvent donné à sa pensée plusieurs formes différentes avant d'en trouver une qui le satisfît; que déjà même il avait fait un choix parmi ses notes^ qu'il avait retranché les unes et conservé les autres.

T.es éditeurs étaient seulement obligés à publier les Pensées que Pascal avait épargnées. Mais celles-là^ il fallait les donner toutes ou presque toutes. Or, le manuscrit autographe en renferme encore un assez grand nombre qui n'ont jamais vu le jour.

Sans doute nos devanciers ne nous ont pas laissé à découvrir des morceaux étendus et achevés. Nous nous empressons de le dire : ils nous ont dérobé ce qu'il y a de mieux. Et pourtant, après Port-Royal<sup>^</sup> Desmolets, Condorcet et Bossut, nous avons pu recueillir encore une moisson assez belle et assez riche pour être forcé de choisir nous-même entre tant de Pensées nouvelles y d'un assez haut prix. Nous en publierons assez pour exciter la curiosité, sinon pour la satisfaire entièrement; et nous les diviserons en deux classes : d'un côté, celles qui sont relatives à Port-Royal, aux jésuites, aux querelles du temps; de l'autre, celles qui ont un caractère général, et dont Port-Royal et l'abbé auraient pu grossir aisément les chapitres qu'ils ont intitulés : Pensées diverses<sup>^</sup> Pensées morales et Pensées chrétiennes. C'est par les Pensées de cette dernière classe que nous allons commencer.

1. Pensées diverses. — Pensées morales. — Pensées chrétiennes.

Le premier chapitre de Port-Royal vante l'indifférence des athées : Que ceux qui combattent la religion apprennent au moins quelle elle est, etc. (B. 2\* part, u), a été

en vain cherché dans le manuscrit autographe ; mais il est dans les deux copies avec une note marginale indiquant que ce fragment est tiré d'un cahier particulier. Sans parler d'une foule de petites altérations<sup>^</sup> Port-Royal, en publiant ce fragment, a interverti l'ordre de plusieurs paragraphes; il a intercalé des morceaux étrangers qui se trouvent ailleurs dans le manuscrit même, par exemple celui-ci : Un homme dans un cachot ne sachant si son arrêt est donné et n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre<sup>^</sup> etc.; enfin il a supprimé à peu près le dernier quart de ce beau fragment ; mais il faut avouer que les parties supprimées



sont moins un déYcloppement qu'une répétition^ une forme différente de ce qui précède. Cependant elles ne sont pas rayées dans les deux copies, ce qui marque presque certainement qu'elles ne l'étaient pas dans l'autographe. Elles sont d'ailleurs d'un style admirable qui mérite d'être conservé, et nous allons les transcrire comme une sorte de transition des passages barrés et des premières ébauches dont nous avons donné plusieurs exemples, aux pensées tout à fait nouvelles que nous publierons tout à l'heure.

Voici la fin du chapitre de Port-Royal rectifiée sur nos deux copies : « Qu'ils donnent à cette lecture quelques-unes de ces heures qu'ils emploient si inutilement ailleurs. Quelque aversion qu'ils y apportent ( manque dans Port- Royal), peut-être rencontreront-ils quelque chose, et pour le moins ils n'y perdront pas beaucoup. Mais pour ceux qui y apportent (Port^Royal apporteront) une sincérité parfaite et un véritable désir de rencontrer (Port-Royal connoUre ) la vérité, j'espère qu'ils auront satisfaction , et qu'ils ^seront convaincus des preuves d'une religion si divine , que fni ramassées et dans lesquelles fai suivi à peu

près cet ordre. » Port-Royal^ qai voulait s^arrêter là, a mis: Que Ton y a ramassées.

Les deux copies poursuivent ainsi :

a Avant que d^nter dans les preuves de la religioD chrétienne 9 je trouve nécessaire de représenter rinjustice des hommes qui vivent dans rindifférence de chercher la vérité d'une chose qui leur est si imoportante et qui les touche de si près.

a De tous leurs égarements^ c'est sans doute celui qui les convainc le plus de folie et d'aveuglement^ et dans lequel il est

plus facile de les confondre par les premières vues du sens commun et par les sentiments de la nature; car il est indubitable que le temps de cette vie n'est qu'un instant ; que l'état de la mort est éternel, de quelque nature qu'il puisse être , et qu'ainsi toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes si différentes^ selon l'état de cette éternité, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement qu'en la réglant par là vue de ce point qui doit être notre dernier objet. (La fin de ce paragraphe^ depuis : toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes différentes..., a- été placée par Port- Royal dans la partie antérieure de ce fragment.)

d n n'y a rien de plus visible que cela^ et qu'ainsi selon les principes de la raison, la conduite des hommes est tout à fait déraisonnable s'ils ne prennent une autre voie; que l'on juge donc là-dessus de ceux qui vivent sans songer à cette fin de la vie; qui se laissant conduire à leurs inclinations et à leurs plaisirs sans réflexion et sans inquiétude, et comme s'ils pouvoient anéantir l'éternité en en détournant leur pensée, ne pensent à se rendre heureux que dans cet instant seulement. Cependant cette éternité subsiste, et la mort, qui la doit ouvrir et qsi les menace à toute heure, les

doit mettre infailliblement dans peu de temps dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux^ sans qu'ils sachent laquelle de ces éternités leur est à jamais préparée. » Tout ce paragraphe a été tiré de sa place, abrégé et intercalé au milieu de ce qui précède, Port- Royal, p. 6: a C'est en vain qu'ils détournent leur pensée de cette éternité qui les attend, comme s^iis la pouvoient anéantir en n'y pensant point. Elle subsiste malgré eux, elle s'avance, et la mort qui la doit ouvrir les mettra

infailliblement dans peu de temps dans Thorrible nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux. »

a Voilà un doute d'une terrible conséquence (Port- Royal a transporté cette ligne en tête du paragraphe: Cest donc assurément un grand mal que d'être dans ce doute, etc.\*. )• Ds sont dans le péril de Féternité de misères; et sur cela, conune si la chose n'en valoit pas la peine, ils négligent d'examiner si c^est de ces opinions que le peuple reçoit avec une facilité trop crédule, ou de celles qui, étant obscures d'eUes-mêmes, ont un fondement très-solide, quoique caché ; ainsi ils ne savent s'il y a vérité ou fausseté dans la chose , ni si il y a force ou foiblesse dans les preuves; ils les ont devant les yeux, ils refusent d'y regarder; et dans cette ignorance ils prennent le parti de faire tout ce qu'il faut pour tomber dans ce malheur, au cas qu'il soit, d'attendre à en faire l'épreuve à la mort, d'être cependant fort satisfaits en cet état, d'en faire profession et enfin d'en faire vanité : peut-on penser sérieusement à l'importance de cette affaire, sans avoir horreur d'une conduite si extravagante? (Ce paragraphe est encore abrégé dans Port-Royal. )

« Ce repos dans cette ignorance est une chose monstrueuse et dont il faut faire sentir l'extravagance et la stu-

pidité à ceux qui y passent leur vie, en la leur représentant à eux-mêmes pour les confondre par la vue de leur folie. Car voici comment raisonnent les hommes quand ils choisissent de vivre dans cette ignorance de ce qu'ils sont et

sanschercher d'éclaircissement: Je ne sais^ disent-ils

(Port -Royal a transporté avec raison ce paragraphe avant celui qui commence ainsi : Je ne sais qui m'a mis au monde ^ etc...)

a Voilà ce que je vois et ce qui me trouble. Je regarde de toutes parts et je ne vois partout qu'obscurité; la nature ne m'offre rien qui ne soit matière de doute et d'inquiétude. Si je n'y voyois rien qui marquât une divinité^ je me déterminerois à la négative ; si je voyois partout les marques d'un créateur^ je reposerois en paix dans la foi. Mais voyant trop pour nier et trop peu pour m'assurer, je suis en un état à plaindre et où j'ai souhaité cent fois que^ si un Dieu la soutient (la nature ), elle le marquât sans équivoque^ et que si les marques qu'elle en donne sont trompeuses, elle les supprimât tout à fait y qu'elle dit tout ou rien^ afin que je visse quel parti je dois suivre; au lieu qu'en l'état où je suis, ignorant ce que je suis et ce que je dois faire, je ne connois ni ma conduite ni mon devoir; mon cœur tend tout entier à connoître où est le vrai bien pour le suivre; rien ne me seroit trop cher pour l'éternité. ( Port-Royal a tiré de là ce beau paragraphe^ et l'a mis non plus dans tel ou tel endroit du chapitre i, sur ^indifférence des athées, dont il est une partie intégrante et essentielle^ mais dans le chapitre vra^ Image d'un homme qui s'est lassé de chercher Dieu par le seul raisonnement. Il y a plus d'une variante importante; nous n'en signalerons qu'une seule. Port-Royal : Mon cœur tend tout entier à connoître où est le vrai bien pour les suivre : rien n<^ me seroit trop ch&tpour

cela\* Pascal : Pour Fétemiti.) Je porte envie à ceux que je vois dans la foi vivre avec tant de négligence, et qui usent si mal d'un don duquel il me semble que je ferois un usage si différent, d

Arrivons à des pensées plus nouvelles.

On connaît cette pensée de Pascal, que les honnêtes gens ne veulent point d'enseignes, ni celle de mathématiciens, ni celle de poètes (P.-R. ch. ixix; B, V part. a y iS). Nous avons déjà publié là

-dessus une pensée barrée qui n'était pas dépourvue d'intérêt. En voici une autre encore qui montre à quel point ce sujet était cher à Pascal (Msc. p. 440) : a Honnête homme. Il faut qu'on n'en puisse dire ni il est mathématicien, ni prédicateur, ni éloquent, mais il est honnête homme. Cette qualité universelle me pialt seule. Quand en voyant un homme on se souvient de son livre , c'est mauvais signe; je voudrois qu'on ne s'aperçût d'aucune qualité que par la rencontre et Toccasion d'en user : ne g^id nimis; de peur qu'une qualité ne l'emporte et ne fasse baptiser; qu'on ne songe pas qu'il parle bien, sinon quand il s'agit de ïnen parler; mais qu'on y songe alors, b

Les pensées suivantes peuvent être ajoutées heureusement à toutes celles que l'on connaît sur les extrêmes (B. i\*\* part. IV, 1, VI, 2.) : a Quand on lit trop ou trop doucement, on n'entend rien. Trop et trop peu devin. Ne lui en donnez pas, il ne peut trouver la vérité ; donnezlui en trop, de niême (Msc. p. 23.). »

a Je n'ai jamais jugé d'une même chose exactement de même. Je ne puis juger d'un ouvrage en le faisant ; il faut que je fasse comme les peintres, et que je m'en éloigne, mais non pas trop. De combien donc? Devinez (Msc. p. iiO ).»

Nous alhms donner^ sans 7 mêler aucune réflexion, une suite de pensées qu'on sera bien aise de lire encore après toutes les pensées analogues déjà connues et publiées.

a Non-seulement nous regardons les choses par d'autres eûtes, mais avec d'autres yeux : nous n'avons garde de les trouver pareilles (Msc. p. 420.).

d II n'aime pins cette personne qu'il aimoit il y a dix ans. Je crois bien, elle n'est plus la même, ni lui non phis; il étoit jeune,

et elle aussi; elle est tout autre; il Taimeroit peut-être encore telle qu'elle étoit alors (Msc. p. 427.).

(c Nous ne nous soutenons pas dans la vertu par notre propre force, mais par le contre- poids de deux vices opposés, comme nous demeurons debout entre deux vents contraires. Otez un de ces vices, vous tombez dans Tautre (Msc. ibid.).

(c Notre nature est dans le mouvement : le repos entier est la mort (Msc. p. 440.).

« Us disent que les éclipses présagent malheur, parce que les malheurs sont ordinaires; de sorte qu'il arrive si souvent du mal qu'ils devinent souvent; au lieu que s'ils disoient qu'elles présagent bonheur, ils mentiroient souvent. Ils ne donnent le bonheur qu'à des rencontres du ciel rares; ainsi ils manquent peu souvent à deviner (Msc. p. 127.).

a La diversité est si ample que tous les tons de voix, tous les marchers, toussers, mouchers, étemuers, sont différents ^ On distingue des fruits les raisins, et entre eux

i. Sont différents. Ces deux mots manquent dans le manuscrit, mais sont dans les deux copies.

le muscat, et puis Ck>iadrieu^ et puis des Argues, et puis... Est-ce tout? Ea a-t-elle (la nature) jamais produit doux grappes pareilles, et une grappe a-t-elle deux grains pareils (Msc. p. iiO.)!

a La théologie est une science, mais en même temps combien est-ce de sciences? Un homme est un suppôt^ mais si on Fanatise, sera-ce la tête, le cœur, Testomac, les veines, chaque veine, chaque portion de veine, le sang^ chaque humeur de sang?

a Une ville, une campagne de bin est une ville et une campagne; mais, à mesure qu'on s'approche, ce sont des maisons, des arbres, des tuiles, des feuilles, des herbes, des fourmis, des jambes de fourmi à Tinfini\*. Tout cela s'enveloppe sous le nom de campagne (Msc. p. 73.).

o Tout est un, tout est divers. Que de natures en celle de rhomme ! que de vocations ! Et par quel hasard chacun prend d'ordinaire ce qu'il a le moins étudié ! Talon bien tourné (Msc. p. 394.).

a En titre: Talon de soulier. — Que cela est bien tourné ! que voilà un habile ouvrier! que ce soldat est hardi ! Voilà la source de nos inclinations et du choix des conditions. Que celui-là boit bien! Que celui-là boit peu! Voilà ce qui fait les gens sobres et ivrognes, soldats, poltrons, etc (Msc. p. 81 ^).

« En titre : La gloire. — L'admiration gftte tout dès l'enfance. Oh 1 que cela est bien dit I Ob! qu'il a bien fait, qu'il est sage! etc...

1. Cette pensée et la précédente rappellent les considérations sur Tinflnie petitesse de la nature, P.-B.^ ch. xxii; B., lr« part, ir, 1.

2. Ces deux dernières pensées ont une grande analogie avec ce paragraphe de Port-Royal, ch. xxiv (B. !'« part, vi, 4) : « La chose la plus ii^portaate à la rie, c'est le choix d'an métier. Le hasard en dispose^ etc. »

a Les enfants de Port-Royal, auxquels ou ne donne point vet aiguillon d'envie et de gloire^ tombent dans la noncha- Ànce (Msc. p. 69.).

a C'est une chose déplorable de voir tous les hommes ne délibérer que des moyens^ et pòhit de la fin. Chacun songe comment il s'acquittera de sa condition; mais pour le choix de la condition et de la patrie^ le sort nous la donne.

a C'est une chose pitoyable de voir tant de Turcs, d'aliénés et d'infidèles suivre le train de leurs pères par cette seule raison qu'ils ont été prévenus chacun que c'est le meilleur, et c'est ce qui détermine chacun à chaque condition de serrurier^ soldat^ etc (Msc. p. 61.).

a Nous nous connaissons si peu que plusieurs pensent aller mourir quand ils se portent bien , et plusieurs semblent se porter bien quand ils sont proche de mourir^ ne sentant pas la fièvre prochaine ou l'abcès prêt à se former (Msc. p. 431.).

a Ceux qui n'aiment pas la vérité prennent le prétexte de la contestation et de la multitude de ceux qui la nient; et ainsi leur erreur ne vient que de ce qu'ils n'aiment pas la vérité ou la charité^ et ainsi ils ne sont pas excusés (Msc. p. 270.).

a Si l'antiquité étoit la règle de la créance, les anciens étoient donc sans règle \* ( Msc. 273.).

a n faut se connaître soi-même : quand cela ne serviroit pas à trouver le vrai, mais cela au moins sert à régler sa vie, et il n'y a rien de plus juste (Msc. p. 75.).

a La vraie nature étant perdue, tout devient sa nature;

i. Cf. Bossuet, *ir«part., art. !•'*, a De l'autorité en matière de philosophie - Bophaie » et le paragraphe : « N'est-ce pas là traiter indignement la raison de rhonomie, etc. »



comme le véritable bte étant perdu ^ tout devient son véritable bien.

<z n n'y a rien qu'on ne rende naturel : il n'y a naturel qu'on ne fasse perdre (Hsc. p. 47.).

a II n'est pas bon d'être trop libre. D n'est pas bon d'avoir toutes ses nécessités (Mse. Ibid.).

a On croit toucher des orgues ordinaires en touchant l'homme : ce sont des orgues à la vérité, mais bizarres^ changeantes^ variables^ dont les tuyaux ne se suivent pas par degrés conjoints. Ceux qui ne savent toucher que les ordinaires ne feroient pas d'accord sur celles-là (Msc. p. 65.}.

a Si un animal faisoit par esprit ce qu'il fait par instinct, et s'il parloit par esprit ce qu'il parle par instinct, pour la chasse et pour avertir ses camarades que la proie est trouvée ou perdue , il parleroit bien aussi pour des choses où il a plus d'affection, comme pour dire : Rongez cette corde qui me blesse, et où je ne puis atteindre (Msc. p. 129.).

« La nature recommence toujours les mêmes choses^ les ans^ les jours, les heures; les espaces de même^ et les nombres sont bout à bout à la suite l'un de l'autre : ainsi se fait une espèce d'infini et d'étemel; mais ces êtres terminés se multiplient infiniment. Ainsi il n'y a, ce me semble, que le nombre qui les multiplie qui soit infini (Msc. p. 423.).

a La nature s'imite : une graine jetée en bonne terre produit; un principe jeté dans un bon esprit produit.

a Les nombres imitent l'espace, qui sont de nature si différente.

o Tout est foit et conduit par un même maltr<sup>^</sup> : la racine, les branches, les fruits, les principes, les conséquences (Msc. p. 433.).

#### 458 DES PENSÉES DE PASCAL. RAPPORT- lîl.

« Tout ce qui se perfectionno p<sup>^</sup> progrès périt aussi par progrès. Tout ce qui a été foible ne peut jamais être absolument fort. On a beau dire : il est cru; il est changé; il est aussi le même.

ail ; a des herbes sur la terre; nous les voyons; de la lune on ne les verroit pas; et sur ces herbes des pailles<sup>^</sup> et dans ces pailles de petits animaux<sup>^</sup> mais après cela plus rien. Oprésointptieux! les mixtes sont composés d'éléments, et les éléments nonl o présumptueux! Voici un trait délicat : il ne faut pas dire qu'il y a ce qu'on ne voit pas; il faut dire conxme les autres, mais non pas penser comme eux (Msc. p. 225.).

a Quand je considère la petite durée de ma vie absorbée dans l'éternité précédente et suivante, le petit espace que je remplis, et même que je vois abimé dans TinGnie immensité des espaces que j'ignore, et que tu ignores, je m'efiraie et m'étonne de me voir ici plutôt que là; car il n'y avoit pas de raison pourquoi ici plutôt que là, pourquoi à présent plutôt qu'alors! Qui m'y a mis? par l'ordre et la conduite de qui ce lieu et ce temps a-i<sup>^</sup>il été destiné à moi (Msc. p. 67.)?

a Pourquoi ma connoissance est-elle bornée, ma taille, ma durée à cent ans plutôt qu'à mille? quelle raison a eu la nature de me la donner telle, et de choisir ce nombre plutôt qu'un autre, dans Tinfinité desquels il n'y a pas plus de raison de choisir Fun que l'autre , rien ne tentant l'un plus que l'autre (Msc. p. 49.)?

a En titre : Ennui. — - Rien n'est si insupportable à rhomme que d'être dans un plein repos, sans passion, sans affaires, sans divertissement, sans application; il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide : incontinent il sort du fond de

#### PENSEES NOUVELLES. aS9

son ftme l'eimui, la noirceur, la tristesse^ le chagrin, le dépit, le désespoir ( Msc. p. 47 ').).

a Quand un soldat se plaint de la peine qu'il a, ou un laboureur, etc., qu'on les mette sans rien faire.

a Si l'homme étoit heureux, il le seroit d'autant plus qu'il seroit moins diverti, comme les saints et Dieu '•

a Quand on veut poursuivre les vertus jusqu'aux extrêmes, de part et d'autre il se présente des vices qui s'y insi\* nuent dans leurs routes insensibles du côté du petit infini ; et il se présente des vices en foule du côté du grand infini, de sorte qu'on se perd dans les vices et on ne voit plus les vertus (Msc. p. 2^5.}.

« On n'est pas misérable sans sentiment; une maison ruinée ne l'est pas; il n'y a que l'homme de misérable. » Cette pensée n'est peut-\* être qu'une première ébauche de cette autre si connue : a L'homme est si grand que sa grandeur parott même en ce qu'il se connoit misérable. Un arbre ne se connott pas misérable, etc (P.-R. ch. xui; B. i" part.iv, 3.).

a La nature de l'homme n'est pas d'aller toujours : elle a ses allées et ses venues (Msc. p. 83.). »

Voici maintenant des pensées qu'on pourrait réellement appeler avec Bossut des pensées littéraires. Pascal avait déjà dit : a Je hais les mots d'enflure' » . Il s'exprime encore mieux, Msc. p. 12 : « Je hais également le boufibr et l'enflé. D Mais cette ligne est baïTée.

a J'ai l'esprit plein d'inquiétude; je suis plein d'inquiétude vaut mieux (Msc. p. 130.). »

1. Cf. P.-R. ch. xxvi: B. 1" part, vu, i. «. Cf. P.-R. ch. xiix; B. 1" part, ix, 25. 8. B. V part, m : De l'art de persuader.

a Linquiétude de son génie. Trop de deux mots hardis (Msc. p. 441.).

<x Éteindre le flambeau de la sédition; trop luxuriant (Msc. p. 441.).

a Éloquence^ qui persuade par douceur non par empire, en tyran^ non en roi (Msc. p. 130.).

a Le docteur qui parle un quart d'heure après avoir tout dit : tant il est plein de désir de dire (Msc. p. 423.).

a Changer de figures , à cause de notre foiblesse (Msc. *ibid.*).

a Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau : la disposition des matières est nouvelle. Quand on joue à la paume, c'est une même balle dont joue Tun et Tautre, mais Tun la place mieux.

a J'aimerois autant qu'on me dit que je me suis servi de mots anciens^ et comme si les mêmes pensées ne formoient pas un autre corps de discours par une disposition différente^ aussi bien

que les mêmes mots forment d'autres pensées par les différentes dispositions (Msc. p. 431 '.).

Nous n'en finirions pas si nous citions tous les nouveaux passages où Pascal se plaignait à ramener son opinion favorite^ que la force fait la justice et domine sur la raison.

a Verijuris; nous n'en avons plus; si nous en avons, nous ne prendrions pas pour règle de justice de suivre les mœurs de son pays (Msc. p. 406.).

a Le chancelier est grave et revêtu d'ornements, car son poste est faux, et non le roi : il a la force, il n'a que faire de rimagination. Les juges^ médecins, etc.^ n'ont que l'imagination (Msc. p. 283^.).

a Quand la force attaque la grimace, quand un simple sol-

i. Cf. Desm., p. 331 ; B. i^\* part, z, 82. 2. Cf. Bossât, in part. 8 et 9.

#### PENSÉES NOUVELLES. t6t

dal prend le bonnet carré d'un premier président et le fait voler par la fenêtre, etc (Msc. p. 163.).

« ils confessent que la justice n'est pas dans ces coutumes, mais qu'elle réside dans les lois naturelles, communes en tout pays. Certainement ils le soutiendroient opiniâtrement, si la témérité du hasard, qui a semé les lois humaines, en avoit rencontré au moins une qui fût universelle. Mais la plaisanterie est telle que le caprice des hommes s'est si bien diversifié qu'il n'y en a point (Msc. p. 69 et 365.).

o De là vient le droit de Tépée ; car Tépée donne un véritable droit. Autrement on verroit la violence d'un côté et la justice de l'autre.

« De là vient l'injustice de la Fronde qui élève sa prétendue justice contre la force (Msc. p. 459.).

a En montrant la vérité, on la fait croire; mais en montrant l'injustice des ministres, on ne la corrige pas; on assure la conscience en montrant la fausseté, on n'assure pas la bourse en montrant l'injustice (Msc. p. 455.). i»

On rencontre épars à travers tout le manuscrit un bon nombre de traits contre la raison et la philosophie, qui rendent de plus en plus manifeste la pensée de Pascal. Dans le dessein de décrier la raison, il lui fait quelquefois une guerre de mots. Il faut avoir eu bien de l'humeur contre la raison et bien de la passion pour la force pour avoir écrit ce passage :

a Ils sont contraints de dire : Vous n'agissez pas de bonne foi; nous ne devrions pas, etc. Que j'aime à voir cette superbe raison humiliée et suppliante I car ce n'est pas <sup>1</sup> le langage d'un homme à qui on dispute son droit et qui le défend les armes et la force à la main; il ne s'amuse pas à dire qu'on n'agit pas de bonne foi, mais il punit cette mauvaise foi par la force (Msc. p. 23.). >

Pascal voudrait-il donc qu'au lieu d'arguments présentés avec politesse la raison employât des baïonnettes?

Les philosopha, tel est le titre que portent dans le manuscrit bien des pensées, la plupart publiées^ quelques-unes encore inédites.

« Philosophes. La belle chose de crier à un homme qui ne se connaît pas, qu'il aille de lui-même à Dieu ! Et la belle chose de le dire à un homme qui se connaît (Msc. p. 416.)!

a Recherche du vrai bien. Le commun des hommes met le bien dans la fortune et dans les biens du dehors^ ou au moins dans le divertissement. Les philosophes ont montré la vanité de tout cela, et Tout mis où ils ont pu (Msc.

a Pour les philosophes, 280 souverains biens.

« Le souverain bien. Dispute du souverain bien. Vt sis contentus temetipso et ex te nascentibus bonis. Il y a contradiction ; car ils (les philosophes, les stoïciens) conseillent enfin de se tuer. O quelle vie heureuse dont on se débarrasse comme de la peste ! »

Quelle réponse n'aurions-nous pas à faire à de pareilles accusations^ si rhumeur de Pascal se communiquait à nous, et si sa profonde injustice pouvait nous induire en tentation d'être injuste! Nous nous bornerons à rappeler cette pensée de Pascal lui-même que nous avons citée plus haut, qu'il ne faut pas s'armer contre la vérité du prétexte des contestations qu'elle excite, et de la multitude des opinions contraires. Ce n'était pas 1^ peine en vérité d'avoir varié de tant de façons ce thème sublime, que la pensée fait la grandeur de l'homme, pour renier ensuite et couvrir de sarcasmes le culte de la pensée, c'est-à-dire la philosophie,

## **Cf. P.-R. ch. XXI ; B. 2« part**

parce que la pensée qui nous enseigne, quoi qu'en dise Pascal, et l'existence de l'âme et celle de Dieu, et celle aussi du bien et du

mal, de la vertu et du crime, de la liberté et de la responsabilité de nos actes, mêle à ces grands enseignements plus d'une erreur, et parce que la philosophie, comme toute religion, compte des écoles et des sectes différentes !

Mais au lieu de défendre la philosophie, nous préférons citer encore deux passages inédits où par mégarde Pascal traite assez bien les philosophes. Dans Funil reconnaît que tout n'était pas si corrompu et si extravagant dans la philosophie ancienne, puisqu'il s'y est rencontré un homme qu'on fait bien de lire pour se préparer à recevoir l'impression de la religion chrétienne, a Platon, pour disposer au christianisme (Msc. p. 73.). » Dans l'autre passage, pour prouver l'immatérialité de l'âme, il en appelle aux philosophes qui ont dompté leurs passions. « Immatérialité de l'âme. Les philosophes qui ont dompté leurs passions : quelle matière l'a pu faire (Msc. p. 393.)? d

On a souvent dit, et avec raison, que Pascal a beaucoup emprunté à Montaigne : c'est que, dans Montaigne il se retrouvait lui-même, et qu'en lui-même il retrouvait Montaigne. C'étaient là ses deux livres habituels, qui s'éclaircissaient l'un par l'autre. Voilà ce qu'il nous déclare lui-même dans ces lignes intéressantes :

a Ce n'est pas dans Montaigne, mais dans moi que je trouve tout ce que j'y vois (Msc. 43! .). »

Nous nous arrêtons ici, et ne citerons pas un plus grand nombre de pensées inédites qui peuvent accroître les chapitres de Port-Royal intitulés : Pensées diverses et Pensées morales. Nous passons à celles qu'avec Port-Royal encore on pourrait appeler Pensées chrétiennes. \*



Ouvrons ce nouveau chapitre par la pensée qui domine toutes les autres :

a n est bon d'être lassé et fatigué par l'inutile recherche du vrai bien^ afin de tendre les bras au libérateur (Msc. p. 63 •.)!)

Pascal^ après avoir dit que Dieu nous a donné une puissance de bonheur et de malheur^ ajoute : a Vous pouvez l'appliquer à Dieu ou à vous. Si à Dieu^ l'Évangile est la règle; si à vous, vous tiendrez la place de Dieu (Msc.

«Les vrais chrétiens obéissent aux folies; néanmoins non pas qu'ils respectent les folies, mais l'ordre de Dieu qui, pour la punition des hommes^ les a asservis à ces folies (Msc. p. 81.)\*

a Il y a peu de vrais chrétiens, je dis même pour la foi. Il y en a bien qui croient, mais par superstition ; il y en a bien qui ne croient pas, mais par libertinage. Peu sont entre deux.

a Je ne comprends pas en cela (dans la superstition) ceux qui sont dans la véritable piété de mœurs, et tous ceux qui croient par un sentiment du cœur (Msc. p. 444.).

a Ce n'est pas une chose rare qu'il faille reprendre le monde de trop de docilité : c'est un vice naturel, comme l'incrédulité, et aussi pernicieux (Msc. p. 68^.).

a Le monde ordinaire a le pouvoir de ne pas songer à ce qu'il ne veut pas songer. Ne pensez pas aux passages du Messie, disait le juif à son fils. Ainsi font les nôtres souvent : ainsi se conservent les fausses religions et la vraie même à l'égard de beaucoup de gens.

i. Cf. B. s\* part, yni, 19.

## Cf. P.-R. ch. y; B. S\* part, yi

1^ » M ^ im^I-mmmmt.

il? ^f 1 4 , -t <

J ^ il

PENSEES NOUVELLES. t«5

a Mais il y en a qui n'ont pas le pouvoir de B'ernpêcher de son-  
ger^ et qui songent d^autant plus qu'on leur défend. Ceux-là se  
défont des fausses religions^ et de la vraie même^ s'ils ne  
trouvent des discours solides (Msc. p. 41 .). b

Ces réserves contre la superstition et une docilité excessive en  
faveur du besoin et du droit de songer, ainsi que s'exprime Pas-  
cal^ lui étaient évidemment suggérées par la nécessité de se dé-  
fendre contre les jésuites qui parlaient au nom de l'autorité de  
l'Église, comme les attaques d'une incrédulité superficielle, irri-  
tant son humeur bouillante, Ventraînent souvent à avilir la rai-  
son devant Tautorité et la foi. La vérité est au milieu, ou plutôt  
elle embrasse ce qu'il y a de légitime dans Tune et l'autre de ces  
deux conduites, le ferme maintien des droits de la raison^ alors  
même qu'on entreprend de la contenir dans de justes bornes, et  
le respect de la foi, alors même qu'on veut éclairer une docilité  
excessive et qu'cm attaque la superstition. Pascal, qui a si souvent  
parlé contre les extrêmes, n'a jamais su s'en bien défendre. Pour  
atteindre à cette mesure qui est le comble de la difficulté comme  
aussi de la gloire, il eût fallu que son ardeur naturelle eût été  
tempérée par l'âge, par l'expérience de la vie, et par des connais-  
sances plus étendues en philosophie et en histoire. Deux hommes  
seuls, au zvn\* siècle^ à la fin et non pas au commencement de ce

siècle, à la suite de tant de querelles métaphysiques et théologiques^ arrivèrent à cette sagesse éminente, Bossuet dans l'Église, Leibniz parmi les philosophes. Mais poursuivons^ sans réflexions superflues^ le cours de nos extraits.

(c Qu'il y a loin de la connoissance de Dieu à l'aimer (Msc. p. 489.) !

< L'Écriture a pourvu de passages pour consoler toutes

les conditions^ et pour intimider toutes les conditions. La nature seule avoit fait la même chose par ces deux infinis naturels et moraux; car nous aurons toujours du dessus et du dessous^ de plus habiles et de moins habiles, de plus élevés et de plus misérables^ pour abais3er notre orgueil et relever notre abjection (Msc. p. 41.).

a Grandeur et misère. ■ — A mesure qu'on a plus de lumière, on découvre plus de grandeur et de bassesse dans l'homme.

a Le commun des hommes. Ceux qui sont plus élevés.

a Les philosophes : ils étonnent le conunun des hommes.

a Les chrétiens : ils étonnent les philosophes.

« Qui s'étonnera donc de voir que la religion ne fasse que connoître à fond ce qu'on reconnott d'autant plus qu'on a plus de lumière (Msc. p. 75.) î

<K La foi est un don de Dieu. Ne croyez pas que nous disions que c'est tm don du raisonnement. Les autres religions ne disent pas cela de leur foi ; elles ne donnoient que le raisonner pour y arriver, qui n'y vient point néanmoins (Msc. p. 14').

c Dieu s'est servi de la concupiscence des Juifs pour les faire servir à Jésus-Christ.

a La concupiscence nous est devenue naturelle et a fait notre seconde nature ; ainsi il y a deux natures en nous, l'une bonne^ Tautre mauvaise. Où est Dieu? où vous n'êtes pas ; et le royaume de Dieu est dans vous (Msc. p. i \*.).

<r Abraham ne prit rien pour lui, mais seulement pour ses serviteurs ; ainsi le juste ne prend rien pour soi du monde et des applaudissements du monde^ mais seulement

## **Gf..P.-R. ch. vi; B. 2« part. vi**

%. Cf..B. «• part, xvn, 49 : « U faut aimer uê être qui soit en nous et qui n» soit pas nons »

PENSÉES NOUVELLES. t67

pour ses passions^ desquelles il se sert en maître, en disant: Va et viens. Sub te mit appetitus tutu. Les passions ainsi domi-nées sont vertus ; ravarice, la jalousie, la colère, Dieu même se les attribue; et ce sont aussi bien des vertus que la clémence, la pa-tience et la constance, qui sont aussi des passions. Il faut s'en ser-vir comme d'esclaves, et, leur laissant leur aliment, empêcher quel'âme n'y en prenne; car, quand les passions sont les maî-tresses, elles sont vices, et alors elles donnent à Tftme de leur ali-ment, et Tftme s'en nourrit et s'en empoisonne (Msc. p. SK49.).

a Notre religion est sage et folle : sage, parce qu'elle est la plus savante et la plus fondée en miracles, prophètes, etc.; folle, parce

que ce n'est point tout cela qui fait qu'on en est; cela fait bien condamner ceux qui n'en sont pas, mais non pas croire ceux qui en sont. Ce qui les fait croire, c'est la croix : ne evacuaia sit crux. Et ainsi saint Paul, qui est venu en sagesse et signes, dit qu'il n'est venu ni en sagesse ni en signes parce qu'il venoit pour convertir. Mais ceux qui ne viennent que pour convaincre peuvent dire qu'ils viennent en sagesse et en signes (Msc. p. 461 \*.).

a Fascinât fo nugacitatis. Afin que la passion ne nuise point, faisons comme s'il n'y avoit que huit jours de vie.

a De tout ce qui est sur la terre, il (le vrai chrétien) ne prend part qu'aux déplaisirs, non aux plaisirs ; il aime ses proches, mais sa charité ne se renferme pas dans ces bornes, et se répand sur ses ennemis et puis sur ceux de Dieu (Msc. p. 419.).»

Sur Mahomet': « Qui rend témoignage dé Mahomet\*? Lui-même. Jésus-Christ veut que son témoignage ne soit rien.

## **Cf. P.-R. ch. XVII ; B. 2«part. m, 7 et**

a La qualité de témoins fait qu'il faut qu'ils soient toujours et partout; et^ misérable^ il est seul (Msc. p. 27.)!

a Nous ne connoissons Dieu que par J.-C. Sans ce médiateur est ôtée toute communication avec Dieu. Par. J.-C. nous connoissons Dieu. Tous ceux qui ont prétendu connoltre Dieu et le prouver sans J.-C, n'avoient que des preuves impuissantes. Mais pour prouver J.-C. nous avons les prophéties^ qui sont des preuves solides et palpables; et ces prophéties^ étant accomplies et prou-

vées véritables par révélement<sup>y</sup> marquent la certitude de ces vérités<sup>^</sup> et partant la preuve de la divinité de J.-C. En lui et par lui nous connoissons donc Dieu. Hors de là et sans TÉcriture<sup>^</sup> sans le péché originel, sans médiateur promis et arrivé, on ne peut prouver absolument rien, ni enseigner ni bonne doctrine ni bonne morale; mais par J.-C. et en J.-C. on prouve Dieu et on enseigne la morale et la doctrine. J.-C. est donc le vrai Dieu des hommes.

a Mais nous connoissons en même temps notre misère, car ce Dieu-là n'est autre chose que le réparateur de notre misère. Ainsi<sup>^</sup> nous ne pouvons bien connoître Dieu qu'en connoissant nos iniquités. Aussi ceux qui ont connu Dieu sans connoître leur misère ne l'ont pas glorifié, mais s'en sont glorifiés : quia non eognoverunt per sapientiam Deum, placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere (Msc. p.15i<sup>\*</sup>). »

Ces nouvelles pensées diverses, morales et chrétiennes ont, comme celles que PorIrRoyal avait rassemblées sous ces titres, l'inconvénient d'avoir assez peu de liaison entre elles. Celles qui vont suivre sur les querelles du temps, les jansénistes et les jésuites, auront l'avantage d'une plus

## **Cf. P.-R. ch. xx; B. S\* part xr**

grande unités par leur rapport à un seul et même objet. Elles auront aussi pour nous cet autre intérêt de nous faire pénétrer plus avant dans l'âme de Pascal<sup>^</sup> et de nous faire mieux connaître les idées et les passions qui agiteront les dernières années de sa vie.

## n. Pensées sur les miracles^ les Jansénistes et les jésuites.

Le miracle de la sainte Épine, arrivé en 1657^ et qui fut suivi de tant d'autres miracles du même genre^ fit sur Pascal une impression profonde. Il y vit une grâce toute particulière de Dieu sur sa famille et sur lui\*, et il en ressentit une reconnaissance orgueilleuse jusque sous les pointes de la ceinture de fer par lesquelles il combattait en vain sa superbe naturelle^. Ce lui fut une récompense qui raffermirait et l'anima d'autant plus dans sa fidélité à la cause de la morale et de la liberté chrétienne. On sait avec quelle véhémence il éclate contre les jésuites à la fin des Provinciales : récho de ces terribles accents retentit dans les lignes que nous avons déjà tirées de notre manuscrit^ et nous le retrouverons prolongé mais affaibli dans celles que nous allons en extraire encore.

A l'occasion du miracle de la sainte Épine^ Pascal écrit

1. Vie de Pascal ^ par M»« Périer : o Mon frère fat sensiblement touché de cette grâce^ qu'il regardoit comme faite à lui-même. » Quelques jours auparavant Pascal avait déclaré^ si on en croit le Recueil d'Utrecht^ que des miracles étaient nécessaires^ aussi fut-il pénétré de voir, dit le Recueil , a que Dieu s'intéressoit^ si on peut parler ainsi, à la parole qu'il avoit donnée. »

2. làid. « Il prenoit, dans les occasions, une ceinture de fer pleine de pointes ; il la mettoit à nu sur sa chair, et, lorsqu'il lui venoit quelques pensées de vanité, etc.... il se donnoit des coups de coude pour redoubler la violence des piquûres, s

une foule de Pensées sur les miracles, qui ont fourni successivement le chapitre de Port-Royal sur ce sujets les fragments don-

nés par l'évêque de Montpellier et ceux qu'a publiés Bossut. Nous pouvons y ajouter, d'après notre manuscrit, plusieurs traits nouveaux.

a Que je hais ceux qui font les douteux des miracles ! Montaigne en parle comme il faut dans les deux endroits : on voit en Tun combien il est prudent, et néanmoins il croit en Tautre et se moque des incrédules (Msc. p. 453.)\*

a Je ne serois pas chrétien sans les miracles, dit saint Augustin (Msc. p. 270.).

a On n'auroit point péché en ne croyant point J.-C. sans les miracles. Vide an mentiar (Mslî. p. 169.).

a Si le refroidissement de la charité laisse l'Église presque sans vrais adorateurs, les miracles en exciteront. Ce sont les derniers efforts de la grâce (Msc. p. 343.).

a S'il se faisoit un miracle aux Jésuites! {Ibid.}. »

Cette dernière pensée nous conduit à celles qui se rapportent directement aux querelles du temps.

« La vérité est si obscurcie en ce temps et le mensonge si établi, qu'à moins que d'aimer la vérité on ne sauroit la connoître (Msc. p. 201.).

a Les malingres sont gens qui connoissent la vérité, mais qui ne la soutiennent qu'autant que leur intérêt s'y ren- » contre; mais hors de là ils l'abandonnent. j> (Ibid.)

a C'est une chose horrible qu'on nous propose la discipline de TÉglise d'aujourd'hui tellement pour bonne, qu'on fait un crime de la vouloir changer. Autrefois, elle étoit bonne infailliblement ,



et on trouve qu'on a pu la changer sans péché, et maintenant telle qu'elle est, on ne la pourra souhaiter changée !

a D a bien été changé la coutume de ne faire des prêtres

qu'avec tant de circonspection qu'il n'y en avoit presque point qui en fussent dignes; et il ne sera pas permis de se plaindre de la coutume qui en fait tant d'indignes (Msc. p. 249.)!

<x Si saint Augustin venoit aujourd'hui et qu'il fût aussi peu autorisé que ses défenseurs , il ne feroit rien. Dieu conduit bien son Église de l'avoir envoyée devant avec autorité (Msc. p. 109.).

(K Bel état de TÈglise^ quand elle n'est plus soutenue que de Dieu! (Msc. p. 46i.)

a Est-ce donner courage à vos enfants 4e les condamner quand ils servent l'Église?

tt C'est un artifice du diable de divertir ailleurs les armes dont ces gens-là combattroient les hérésies (Msc. p, 343.). »

Voici' maintenant sur le pape des Pensées aussi hardies qu'orthodoxes, qui rattachent Pascal et Port-Royal d'une part à Gerson et aux grands docteurs des conciles de Constance et de Bâle ^ et de l'autre à Bossuet et à la déclaration des droits de l'Église gallicane.

a Dieu ne fait point de miracles dans la conduite ordinaire de son Église 3 c'en seroit un étrange, si l'infailibilité étoit dans im (Msc. p. 437\*.).

a Les rois disposent de leur empire; mais les papes ne peuvent disposer du leur (Msc. p. 429.).

(cLe pape hait et craint les souverains qui ne lui sont pas soumis par vœu (Msc. p. 4<sup>7</sup>).)

a Dieu n'a pas voulu absoudre sans l'Église; comme elle a part à l'offense<sup>^</sup> il veut qu'elle ait part au pardon. 11 l'associe à ce pouvoir comme les rois et les parlements. Mais si

i. Cf.B.suppl. 14-16.

### t72 DES PENSÉES DE PASCAL. RAPPORT — III.

eile absout ou si elle lie sans Dieu<sup>^</sup> ce n'est plus rÉglise<sup>^</sup> comme au parlement; car encore que le roi ait donné grftce à un homme<sup>^</sup> si faut -il qu'elle soit entérinée; mais si le parlement entérine sans le roi, ou s'il refuse d'entériner sur l'ordre du roi, ce n'est plus le parlement du roi, mais un corps révolté (Msc. p. 44a.)\*

a 11 n'y a presque plus que la France où il soit permis de dire que le concile est au-dessus du pape (Msc. p. 151.).

a Le pape seroit-il déshonoré pour tenir de Dieu et de la tradition ses lumières, et n'est-ce pas le déshonorer que de le séparer de cette sainte union (Msc. p. 453.)? »

A tout propos Pascal exhale son indignation contre les jésuites, sur les marges et dans les coins de pages remplies de tout autres pensées.

a Vous corrompez la religion, ou en faveur de vos amis ou contre vos ennemis : vous en disposez à votre gré (Msc.p. H3<.).

a II faut que le monde soit bien aveugle, s'il vous croit (Msc. p. 433.).

<c Sera bien condamné qui le sera par Escobar (Msc. p. 402.)  
I »

« Votre caractère estril fondé sur Escobarî

a Peut-être avez -vous des raisons pour ne le pas condamner;  
il suffit que vous en approuviez ce que je vous en adresse (Msc. p.  
453.).

a Vous ne m'accusez jamais de fausseté sur Escobai\* parce  
qu'il est commun (Msc. p. 423.).

«Ils ne peuvent avoir la perpétuité, et ils cherchent l'universa-  
lité ! et pour cela, ils font toute l'Église corrompue, afin qu'ils  
soient saints (Msc. p. 442.).

i. Cf. B. se part. xYi, 9 et 10.

a Le grand nombre loin de marquer leur perfection marque le  
contraire.

« L'humilité d'un seul fait Torgueil de plusieurs (Ibc. p. 439.).

a Ceux qui aiment l'Église se plaignent de voir corrom<sup>^^</sup> pre  
les mœurs; mais au moins les lois subsistent; mais ceux-ci cor-  
rompent les lois : le modèle est gâté (Msc. p. 427.).

« Ils font de l'exception la règle. Les anciens ont donné l'abso-  
lution avant la pénitence. Faites -le en esprit d'exception; mais de  
l'exception vous faites une règle sans exception; en sorte que  
vous ne voulez plus même que la règle soit en exception (Msc. p.  
437.). d

Restituons encore à l'auteur des Provinciales les pensées sui-  
vantes sur le probabilisme et sur les casuistes.

a Peut -ce être autre chose que la complaisance du monde qui vous fasse trouver les choses probables? Nous ferez-vous accroire que ce soit la vérité^ et que si la mode du duel n'étoit points vous trouveriez probable qu'on se pût battre en regardant la chose en elle-même (Msc. p. 440.)?

« Oseriez-vous ainsi voiiis jouer des édits du roi, en disant que ce n'est pas se battre en duel que d'aller dans un champ en attendant un homme (Msc. p. 435 ^)?

d Fautril tuer pour empêcher qu'il n'y ait des méchants? C'est en faire deux au lieu d'un : vince in buno malum, saint Augustin (Msc. p. 419.).

« Généraux. — H ne leur suffit pas d'introduire dans nos temples de telles mœurs^ templis inducere mores; non-seulement ils veulent être soufferts dans FÉglise, mais^ comme

1. Lettres Provinciales, lettre ?ii. Extrait de Huriado de Mendoza, rapporté par Diana.

s'ik étoi^it devenus les plus forts, ils en veulent chasser^ eux qui n'en sont pas.

« Mohatra \* • Ce n'est pas être théologien que de s'en itonner. Qui eût dit à vos généraux qu'un temps étoit si proche qu'ils domiaeroient en mœurs à l'Église universelle et «ppeUeroient guenre le refus de ces désordres? Tôt et tmUa mofo jmeem {Msc. p. 431 .)•

« Casuistes. — Une aumône considérable, une pénitence raisomiable i encore qu'on ne puisse assigner le juste, on voit bien ce^ qui ne Test pas. Les casuistes sont plaisants de croire pouvoir interpréter cela comme ils font.

« Gens qui s'accoutument à mal parler et à mal penser (Msc. p. 437.).

a Probabilité. — Ils ont quelques principes vrais, mais ils en abusent. Or Tabus des vérités doit être autant puni que l'introduction du mensonge (Msc. p. 344.).

« Probable. «\* Quand il seroit vrai que les auteurs graves et les raisons suffiroient, je dis qu'ils ne sont ni graves ni raisonnables. Quoi ! un mari peut profiter de sa femme, sdon Molina ! La raison qu'il en donne est-elle raisonnable, et la contraire de Lessius Test-elle encore (Msc. p. 435.) ?

c Les casuistes soumettent la décision à la raison corrompue, et le choix des décisions à la volonté corrompue^ afin que tout ce qu'il y a de corrompu dans la nature de l'homme ait part à sa conduite.

« La folle idée que vous avez de l'importance de votre compagnie vous a fait établir ces horribles voies; il est bien visible que c'est ce qui vous a fait suivre celle de la calomnie, puisque vous blâmez en moi, comme horribles, les mêmes impostures que vous excusez en vous (Msc. p. 343). »

i. Lettres Provinciales, lettre tiii, sut le contrat Mobatra»

oU PLAN DE PASCAL. i75

TermiooQS ici uos extraits. Os ne renferment rien, nous le répétons, qui puisse être comparé aux grands morceaux déjà publiés; mais ils contribuent à mettre de plus en plus en lumière, sur chaque point fondamental, la pensée de Pascal

Pour remplir notre tâche^ il ne nous reste plus qu'à rechercher et à signaler à l'Académie les traces qui peuvent subsister dans notre manuscrit du plan ou plutôt du mouvement et des formes que Pascal s'était proposé de donner à la nouvelle apologie du christianisme. Il avait lui-même exposé à ses amis le plan de son ouvrage dans un discours dont la préface de Port-Royal nous a conservé les principaux traits : d'abord y une sorte de logique nouvelle sur les preuves qui font le plus d'impression sur l'esprit des hommes, et qui sont les plus propres à les persuader; » puis l'état actuel de l'homme, sa grandeur et sa bassesse; puis encore l'inutile recherche de l'explication de cet état prodigieux auprès des philosophes et auprès de toutes les religions de la terre; enfin la rencontre du peuple juif et de livres sacrés ^ le péché originel, la promesse du Messie, les prophéties, Jésus-Christ, sa personne, sa vie, sa doctrine et l'histoire merveilleuse de l'établissement du christianisme. Port^Royal fait connaître ce plan avec netteté et brièveté. M. Dubois, qui avait assisté au discours adressé par Pascal à ses amis, en publia un récit étendu quelques années après l'édition de Port-Royal, sous ce titre : Discours sur les pensées de M. Pascal, avec un autre

Discours sur les preuves des livres de Moïse, et une petite dissertation : Qu'il y a des démonstrations d'une autre espèce et aussi certaines que celles de la géométrie. Notre manuscrit ne nous fournit aucune lumière nouvelle à cet égard; on n'y trouve clairement marquées que de» divisions inférieures qui se rapportent à ce plan général. Le père Desmolets a déjà fait connaître ces divisions : a Première partie : Misère de l'homme sans Dieu. — Seconde partie : Félicité de l'homme avec Dieu. » Le manuscrit ajoute^ page 25 : a Autrement : première partie : Quale nature

est corrompue par la nature même. — Seconde partie : Qu'il y a un réparateur par l'Écriture. »

Desmolets a tiré du manuscrit (p. 206) la a Préface de la première partie : Parler de ceux qui ont traité delà connoissance de soi-même; des divisions de Charron^ qui attristent et ennuiet; de la confusion de Montaigne; qu'il avoit bien senti le défaut du droit de méthode; qu'il Tévitait en sautant de sujet en sujet; qu'il cherchoit le bon air. o Suivent ces lignes si célèbres sur Montaigne^ que Port-Royal a données en les ôtant de leur place et en les détournant par là de leur objet : a Le sot projet qu'il a (Port-Royal : a eu) de se peindre; et cela non pas en passant et contre sa maxime, comme il arrive à tout le monde de faillir; mais par ses propres maximes et par un dessein premier et principal; car de dire des sottises par hasard et par foiblesse , c'est un mal ordinaire; mais d'en dire par dessein (Port -Royal : à dessein, locution qui ne s'accorde plus avec les précédentes : par ses propres maximes, par un dessein; par hasard f par foiblesse), c'est ce qui n'est pas supportable, et d'en dire de telles que celles-ci (Port-Royal : celleslà.) »

Le manuscrit contient, même page, la a Préface de la

DU PLAN DE PASCAL. f77

seconde partie : Parler de ceux qui ont traité de cette matière. » Cette préface Q\*est autre que le passage donné par Condorcet^ et que nous avons cité ailleurs. « J'admire « avec quelle hardiesse ces personnes entreprennent de par- « 1er de Dieu en adressant leur discours aux impies : leur a premier chapitre est de prouver la divinité par les oua yrages de la nature^ etc. » Nous avons restitué le vrai texte de ce passage , mais il fallait aussi en rétablir la

place^ parce que cette place nous éclaire sur l'objet et sur la portée de ce fragment.

Pascal ne s'était pas proposé seulement de faire un ouvrage convaincant : il voulait surtout que ce livre fût persuasif : c'était au cœur qu'il avait résolu de s'adresser; et pour toucher le cœur et charmer l'imagination^ ce grand maître dans l'art de composer et d'écrire ^ cet homme qui savait autant de vraie rhétorique que personne\* en a jamais su, avait dessein de rompre la monotonie et l'austérité du genre didactique en y mêlant des formes vives et animées, selon la pratique des grands prosateurs de tous les temps. Puisque la conviction se forme dans l'âme tout entière^ pour la produire il faut s'adresser à toutes les parties de l'âme. Déjà^ dans Platon^ la forme seule du dialogue est une source de variété et d'agrément; et pourtant elle ne lui a pas suffi; et, sans parler de la manière dont il met en scène ses personnages, et du cadre charmant^ touchant ou majestueux qu'il donne toujours à la discussion la plus aride; au milieu ou à la suite d'une polémique qui épuise toutes les ressources du raisonnement, le grand artiste se complaît à introduire quelque récit emprunté une histoire qu'il arrange à son gré^ ou quelque mythe à moitié religieux à moitié philosophique, destiné à achever ou à suppléer la démonstration. V Histoire des variations n'est au

### DES PENSÉES DE PASCAL. RAPPORT — III.

fond qu'un traité de théologie : voyez pourtant quelles grâces sévères Bossuet y a partout semées! L'art de peindre les hommes^ leurs desseins y leurs passions avouées ou secrètes j y est peut-être porté plus loin encore que la vigueur de l'argumentation, et le rival d'Ammaud , le plus grand controversiste du xviii<sup>e</sup> siècle



siècle, y a le maître de Labruyère; ses portraits des principaux personnages de la réforme ont une touche aussi fine et un bien autre relief que les Ciceroniens. Montesquieu, Rousseau et Buffon se sont comme accordés à jeter de loin en loin dans leurs écrits les plus didactiques des épisodes qui participent du drame et de répopée. A propos des lois pénales en fait de religion, au lieu d'écrire sur les vices de l'inquisition d'Espagne et de Portugal un chapitre uniquement destiné à l'homme d'état et au philosophe, Montesquieu suppose un inconnu venant prendre la défense d'une juive de dix-huit ans brûlée à Lisbonne dans le dernier auto-da-fé; il lui attribue une très humble remontrance où le pathétique et le sarcasme servent d'armes à la raison indignée; on croit lire encore une lettre persane ou une provinciale. Rousseau pouvait expliquer à Emile, d'après Pénelon et Clarke, les preuves physiques et métaphysiques de l'existence de Dieu; mais non, ce n'est pas sur les bancs et dans la poussière d'une école qu'il conduit son élève; c'est sur une haute colline d'où se découvre la chaîne des Alpes et le cours harmonieux d'un grand fleuve, au lever du soleil et au milieu d'une admirable nature qui semble étaler toute sa magnificence pour servir de texte à un parrain entretien; là il introduit un vieux prêtre, un

## **DU PLAN DE PASCAL**

humain curé de campagne qui sans se égarer pour un grand philosophe, expose à ce jeune homme tourmenté par le doute les motifs amples et puissants de la raison et du cœur pour croire à une divine Providence; et ce peu de pages protégeront à jamais dans la mémoire des hommes la plus chimérique de toutes les

utopies. Buffon lui-même quand il arrive à l'homme, à l'explication de ses facultés diverses, à la formation successive de ses sentiments et de ses idées» ne peut se contenter dans son beau style didactique, limpide et majestueux : il prend tout à coup la manière et le langage de Platon, de Milton même, et il met en scène le premier homme parfaitement formé, mais tout neuf pour lui-même et pour ce qui l'environne, nous racontant, au moment où il s'éveille\* ses premiers mouvements, ses premières sensations, ses premiers jugements. Enfin l'auteur du Génie du christianisme a mêlé à sa belle apologie de l'art chrétien deux épisodes empruntés au nouveau et à l'ancien monde, comme une démonstration vivante de sa théorie. L'ouvrage de Pascal aurait eu aussi ses épisodes, ses formes variées et dramatiques. C'est de la forme épistolaire que Pascal voulait se servir; il y avait déjà trouvé sa gloire, et il y excellait singulièrement, il ne faut pas croire que les Lettres provinciales aient été son coup d'essai en ce genre; il faut lire sa lettre au P. Noël, de 1647, sur le vide, surtout celle à M. Lépailleur, de la même année et sur le même sujet et celle encore à M. de Bibeyre, de 1648. On y rencontre déjà,

1. Histoire naturelle de l'homme, I, Des sens en général. (Édition de Verdrière, t. VIII, p. 886.) t. Atala et René.

## IBUL

avec une dialectique vive et lumineuse, une malice tempérée par la gravité, et en possédant toutes les qualités propres à leur perfection dans les Provinciales. Pascal ne voulait pas renoncer à son arme accoutumée dans la défense du christianisme, et notre ma-

nuscrit contient pluâeurs projets de lettres, et même de correspondance suivie.

Le P. Desmolets a publié un de ces passages précieux : « Une lettre d'exhortation à un ami pour le porter à chercher. Et il répondra : mais à quoi me servira de ch<sup>^</sup>t;her? rien ne me parott. Et lui répondre : Ne désespérez pas. Et il me répondra qu'il seroit heureux de trouver quelque lumière; mais que, selon cette religion même, quand il croîroit, cela ne lui serviroit à rien, et qu'ainsi il aime autant ne point chercher. Et à cela lui répondre : La machine. B

On ne voit pas d'abord ce que signifie cette expression. Les lignes suivantes l'éclaircissent :

Page 25. a Lettre qui marque l'utilité des preuves par la machine, b

Ibid. «Ordre. Après la lettre qu'on doit chercher Dieu, faire la lettre d'ôter les obstacles, qui est le discours de la machine, de préparer la machine, de chercher par la raison, b

Ici la machine est opposée à la réflexion, à la raison<sup>^</sup> et désigne certaines habitudes <sup>^</sup> certaines pratiques qui ont leur force persuasive et disposent à croire. Au xv<sup>n</sup>« siècle, par machine se disoit pour machinalement M»\* de Lafayette à M<sup>^</sup> de Sévigné : Je ne mange que par machine. Pour bien entendre ces passages, il les faut rapprocher de celui que nous avons donné plus haut' : « Que voulez-vous

i. Préface de la seconde édition, p. 63, et Rapp., p. 285 et 286.

mi PLAN DE PASCAL. tt

donc que je fasse? — Prendre de l'air bénite, faire dire des messes, etc. Naturellement cela vous abêтира. »

Ibid. «La foi est différente de la preuve; Dieu est lui-même, l'autre est un don de Dieu. Justus ex fide C'est de cette foi, que Dieu lui-même met dans le cœur, dont la preuve est souvent l'instrument, mais cette foi est dans le cœur et fait dire : Non scio, mais credo.»

Page 59. « Lettre pour porter à chercher Dieu, b

« Et puis le faire chercher chez les philosophes, pyrrhoniens et dogmatiques, qui travaillent celui qui les recherche.»

Page 35. « Dans la lettre de l'injustice peut venir la possibilité des âmes qui ont tout : mon ami, vous êtes né de cécité de la montagne; il est donc juste que votre aîné ait tout. »

a Pourquoi me tuez-vous?... »

Page 51. «Une lettre de la folie et de la science humaine et de la philosophie. »

« Cette lettre avant le divertissement, b

Voilà les traces les plus manifestes d'un dessein bien arrêté par Pascal d'introduire plus d'une fois la forme épistolaire dans la grande composition qu'il méditait. Nous inclinons aussi à penser qu'il voulait y placer des dialogues: voici du moins ce que nous trouvons écrit de sa main p. 29»

« Ordre par dialogues, b

«Que dois-je faire? Je ne vois partout qu'obscurités. Grâces à Dieu que je ne suis rien? croirai-je que je suis Dieu?B >

Viennent ensuite, séparées les unes des autres par d'assez grands intervalles, des lignes quelquefois inachevées. Toutes choses changent et se succèdent

## Stt DES PENSÉES DE PASCAL. RAPPORT -IIL

« Vous VOUS trompée; H y a... »

« Eh quoi ! ne dit-on pas vous-même que le ciel et les océans prouvent Dieu\*! Non^ Et notie religion ne nous le dit-elle pas? Non; car encore que cela est vrai en un MM pour quelques âmes à qui Dieu donne cette lumière^ néanmoins cela est faux à l'égard de la plupart.» U faut aussi se rappeler l'espèce de dialogue qui est au milieu du morceau sur la règle des paris appliquée à la question de l'existence de Dieu.\*— • Vous avez deux choses à perdre... -p\* Oui, il faut gager; mais je gage peut-être trop. — Voyons... Vous dites... «>-\* Oui, mais j'ai les mains liées..\* — Naturellement cela vous fera croire et vous abêtera. <— Mais c'est ce que je crains. — Et pourquoi?... O1 ce discours me transporte... '-- Si ce discours vous plaît... a

Ces indices nombreux et que nous aurions pu multiplier, prouvent incontestablement que l'ouvrage auquel Pascal avait consacré les dernières années de sa vie, s'il eût pu être achevé, n'eût pas été seulement un admirable écrit d'écologie et philosophique, mais un chef-d'œuvre d'art, où l'homme qui avait le plus réfléchi à la manière de persuader avait déployé toutes les ressources de l'expérience et du talent, la dialectique et le pathétique, l'ironie, la véhémence et la grâce, parlé tous les langages, essayé toutes les formes pour attirer l'âme humaine par tous ses côtés vers l'aile assurée que lui ouvre le christianisme. D'un pareil monument il ne nous reste que des débris, ou plutôt des maté-

riaux souvent informes, mais où brille encore de loin en loin l'éclat du génie. Beaucoup et fière connaître ces matériaux dans l'état où ils nous sont parvenus est une tâche pieuse que nous avons commencée, et à laquelle nous convions quelque jeune ami des lettres. Excusez-moi de lui avoir montré et

## CI-CONTRB

/Parlons maintenant selon les lumières naturelles. S'il y a un Dieu / il est infiniment incompréhensible , puisque, n'ayant ni parties ni bornes, il n'a nul rapport à nous. Nous sommes donc incapables de connaître ni ce qu'il est ni s'il est. Cela étant, qui osera entreprendre de résoudre cette question? Ce n'est pas nous, qui n'avons aucun rapport à lui.

Qui blâmera donc les chrétiens de ne pouvoir rendre raison de leur créance, eux qui professent une religion dont ils ne peuvent rendre raison? Us déclarent, en l'exposant au monde, que c'est une sottise, stupide et puis vous vous plaignez de ce qu'ils ne la prouvent pas! S'ils la prouvoient, ils ne tiendraient pas parole : c'est en manquant de preuves qu'ils ne manquent pas de [sens. Oui, mais encore que cela excuse ceux qui l'offrent telle et que cela les ôte du blâme de la produire sans raison, cela n'excuse pas ceux qui la reçoivent ; examinons donc ce point et disons : Dieu est ou il n'est pas. Mais de quel côté pencherons-nous? La raison n'y peut rien déterminer; il y a un chaos infini qui nous sépare; il se joue un jeu à l'extrémité de cette distance infinie, où il arrivera croix ou pile. Que gagnerez-vous? Par raison vous ne pouvez faire

ni Tun ni l'autre; par raison vous ne pouvez défendre nul des deux.

Ne blâmez donc pas de fausseté ceux qui ont pris un choix, car vous n'en savez rien. Non, mais je les blâmerai d'avoir fait, non ce choix, mais un choix ; car encore que celui qui prend croix et l'autre (pile) soient en pareille faute, ils sont tous deux en faute : le juste est de ne point parier.

#### REPRODUCTION DU FAC-SIMILE. tt5

Oui; mais i) faut parier^ cela n'est pas volontairo^ vous êtes embarqué; lequel prendrez-vous donc? Voyons. Puiêqu'il faut choisir, voyons ce qui vous intéresse le moins; Vous avez deux choses à perdre : le vrai et le bieû^ et deut choses à dégager: votre raison et votre volonté^ votre connoissance et votre béatitude; et votre nature a deux choses à fuir, l'erreur et la misère. Votre raison n'est pais plus blessée, puisqu'il faut nécessairement choisir, en choisissant Tun que Tautre. Voilà un point vidé; mais votre béatitude? Pesons le gain et la perte : en prenant croix que Dieu est, estimons ces deux cas. Si vous gagnez, vous gagnez tout; si vous perdez, vous ne perdez rien. Gagez donc qu'il est sans hésiter.

Cela est admirable. Oui, il faut gager; mais je gage peut-être trop. Voyons, puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte. Si vous n'aviez qu'à gagner deux vies pour une, vous pourriez encore gager; mais, s'il y en avoit trois à gagner, il... (A)

Je le confesse, je l'avoue, mais encore n'y-a-t-il pas moyen de voir le dessous du jeu? Oui, l'Écriture et le reste, etc. Oui, mais j'ai les mains liées et la bouche muette; on me force à parier, et je ne suis pas en liberté; on ne me relâche pas... (6).

(a) Après les mots : mais ^ il y en avoit trais à gagner, il,\*, le signe Cl I I i 3 renvoie à la page 7, commençant ainsi : // faudrait jouer {puisque vous êtes dans la nécessité déjouer).,,, et terminée par ces mots : celle-là Vest. Là le signe ^..^^s^ renvoie à la marge de la page 4 lithographiée : Je le confesse, je Pavoue

(b) Après ces mots : on ne me relâche pas, le signe <1XLE^ renvoie à la page 8 ; <IUI> pas, et je suis fait de telle sorte que je ne puis

croire jusqu'à ces mots : et vous demandez les remèdes. Apprenez de

ceux puis de là on revient à la page 4 lithographiée : Apprenez de

ceux qui ont été liés comme vous

tSe ftEPftODUGTION DU FAG^SIMILE.

Appreoes (les) de ceux qui ODt été Ués comme vous et qui parient auûotanant tout leur bien. Ce sont gens qui savent un cheoûn que voua voudriez suivre^ et gaéris d'un mal dont vous voulez guérir^ Suives la manière par où ils ont commencé -, c'est en faisant tout cooune s'ils croyoient, en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes, etc. Naturellement même cela vous fera croire et vous abestinu liais c'est ce que je crains\* Et pourquoi! Qu'aves-^oua à perdret

Mais, pour vous montrer que cela 7 mène, c'est que cela diminue les passions qui sont vos grands obstacles, etc.

o 1 ce discours me transporte, me ravit, etc. Si œ dia\* cours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme



qui s'est mis à genoux auparavant et après, pour prier cet être infini et sans parties auquel il soumet tout le sien, de se soumettre aussi le vôtre, pour votre propre bien et pour sa gloire, et qu'ainsi la force s'accorde avec cette bassesse (C).

(c) Au milieu de la page 4 est un paragraphe de quatre lignes : On écrit de l'obligation à ceux qui, etc., paragraphes étrangers à l'ensemble du morceau.

INFINI RIEN\*,

HANUBCBIT AOTOGRAPHI, p. S,

Noire Ame est Jetée dans le corps où elle trouve nombre, temps, dimension; elle raisonne là-dessus et appelle cela nature, nécessité et ne peut croire autre chose.

L'unité jointe à l'infini ne s'augmente de rien, non plus qu'un pied à une mesure infinie. Le fini s'annule en présence de l'infini, et devient un pur néant : ainsi notre esprit devant Dieu; ainsi notre justice devant la justice divine.

Il n'y a pas si grande disproportion entre notre justice et celle de Dieu, qu'entre l'unité et l'infini.

Il faut que la justice de Dieu soit énorme comme sa miséricorde : or, la justice envers les réprouvés est moins énorme et doit moins choquer.

ÉPIQUEUR.

(P.-R., ch. vu. Bosset, p. 104.)

L'unité jointe à l'infini ne s'augmente de rien, non plus qu'un pied à une mesure infinie. Le fini s'annule en présence de l'in-

fini, et devient un par néant : ainsi notre esprit devant Dieu; ainsi notre justice devant la justice divine.

(P.-R. ch. VII.)

Il n'y a pas si grande disproportion entre l'unité et l'infini qu'entre notre justice et celle de Dieu.

(P.-R. ch.xxviii.B. «• p. XVII, es.)

// et de l'essence de Dieu que sa justice soit infime aussi bien que sa miséricorde. Cependant sa justice et sa sévérité envers les ré-

## **Lw àmuM oopitt oorrigtat**

MMpp»ri,f. aa^iifi.

MAHCMAN AUTOGMARA S, p. 3. iDITlOIfS,

quer que la miséricorde envers les pechés est encore moins étonnante que sa miséricorde envers les élus.

(P.-R. ch. VII. B. 2« p. m, 5.)

Nous ne savons qu'il y a un Dieu nous ne savons qu'il y a un infini et ignorons sa nature^ comme fini et ignorons sa nature, disons, nous savons qu'il est faux que les nombres soient finis : donc il est faux que les nombres soient finis : vrai qu'il y a un infini en nombre; donc il est vrai qu'il y a un infini mais nous ne savons si il est en nombre; mais nous ne savons si il est faux qu'il soit pair; il est qu'il est; il est faux qu'il soit pair; faux qu'il soit impair: car, en

ajou- il est faux qu'il soit impair: car, en tant l'unité, il ne change point de ajoutant l'unité, il ne change point nature. Cependant c'est un nombre, de nature, et tout nombre est pair ou impair.

Il est vrai que cela s'entend de tous nombres finis.

Ainsi, on peut bien connoltre Ainsi, on peut bien connoître qu'il y a un Dieu sans savoir ce qu'il y a un Dieu , sans savoir ce qu'il est. qu'il est ; et vous ne devez pas

conclure qi/il n\*y a point de Dieu de ce que nom ne connaissons pas parfaitement sa nature.

Nous connoissons donc Texistance et la nature du fini parce que nous sommes finis et étendus comme lui.

Nous connoissons l'existence de rinflni et ignorons sa nature^ parce qu'il a étendue comme nous, mais non pas des bornes comme nous ; mais nous ne connoissons ni l'existence ni la nature de Dieu, parce i qu'il n'a ni étendue ni bornes.

Mais par la foi nous connoissons son existence, par la gloire nous connoltrons sa nature. Or j'ai déjà montré qu'on peut bien connoltre

## **I. Jinf 1 pmr**

MARUICBI àXJVMMAftaL, p. 8. ÉiMXjam.

l'existence d'une choee sans oonnoUie sa nature.

(P. 4. ) - (Desm. p. HO. B. i« p. ui, 1.)

Parlons maintenant selon les in- Parlons maintenant selon les lumières natures. S'il y a un Dieu, mières naturelles. S'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible, il est infiniment incompréhensible» puisque, n'ayant ni parties ni bornes, il n'a nul rapport à nous : nous sommes donc incapables de connaître ni ce qu'il est, ni s'il est. Cela étant, qui osera entreprendre de résoudre cette question? Ce n'est pas nous, qui n'avons aucun rapport à lui.

(Desm. u. B. 2«p. xyii, 2, P«néea divenei.) Qui blâmera donc les chrétiens Qui blâmera donc les chrétiens de ne pouvoir rendre raison de leur créance, eux qui professent une religion dont ils ne peuvent rendre raison? Ils déclarent, en exposant rendre raison? Ils déclarent, au monde, que c'est une sottise, contraire, en l'exposant aux 6«iistultitiam; et puis vous vous plaignez de ce qu'ils ne la prouvent pas! Et puis vous vous plaignez de ce qu'ils ne la prouvent pas! S'ils la prouvoient, ils ne tiendraient pas quant de preuves qu'ils ne manquent pas de sens. Oui; mais encore vés qu'ils ne manquent pas de sens, que cela excuse ceux qui l'offrent onâ • mais encore que cela excuse telle, et que cela les ôte du blâme ceux qui l'ont telle, de la produire sans raison, cela et que cela les ôte du blâme de la n'excuse pas ceux qui la reçoivent, produire sans raison, cela n'excuse

pas ceux qui, «ur r exposition qu'ils en font, réfutent de ia croi-  
reK Reconnoietez donc ia vérité de ia reii" gion dans V obscurité  
de la reiigion.

. PtwohU ■ hii'—ê— ttnhgoi ecttepliraM MM pMir iodi^uw  
qu'il araif earri|v «n «et Irait h peiMé» de PascaL

ido

INfINI. BIEN.

MA!<rSCfiIT AUrO€»ANIB, p. 4.

Examinons donc ce point et disons: Dieu est, ou il n'est pas.

Mais de qael côté pencheroDS-nous?

la raison n'y peut rien déterminer.

Il y a mi chaos infini qai nous sépare. Il se joue un jeu à Tex-  
trémité do cette distance infinie où il arrivera croix on pile. Que  
gagerez- Vous? par raison, vous ne pouvez faire m l'un ui l'aatre;  
par raison, vous ne pouvez défendre nul des deux.

Ne blâmez donc pas de fausseté ceux qui ont pris un choix :  
car vous n'en savez rien. — Non; mais

kniTioss.

dans le peu de lumières que nous en aoons, dans Findifférence  
que nous avons de la oonnoUre.

l P.-R. vu. BoS8. i\* part, tu, 6.)

Je ne me servirai pas^ pour vous convaincre de son exis-  
tence^ de la fi» par laquelle nous le (Dieu) eon^ naissons certai-  
nement, ni de toutes les autres preuves que nous en avonSf

jnUsque vous ne les voulez poâ recevoir. Je ne veux agir avec vous que par vos principes mêmes ^ et je prétends vous fixire voir par la manière dont vous raisonnez tous les jours sur les choses de la moindre conséquence , de quelle sorte vous devez raisonner en celle" ci, et quel parti vous devez prendre dans la discussion de cette impor^ tante question de Vexistence de Dieu,

Vous dites donc que nous sommes inocules de connoître s'il y a un Dieu, Cependant il est certain que Dieu est ou qu'il n'est pas ; i7 n'y a point de milieu. Mais de quel côté pencherons-nous? La Ta,mn, ditesvous ^ n'y peut rien déterminer. 11 y a un chaos infini qui nous sép^e. Il se joue un jeu à cette distance infinie où il arrivera croix on pile. Que gagerez-vous? Par raison vous ne pouvez assurer ni l'un ni Tautre; par raison vous ne pouvez nier aucun des deux.

Ne blâmez donc pas de fausseté ceux qui ont fiiit un choix; car vous ne savez pas s'ils ont tort, et

fNFINL R1£N.

MIHUfOUT AUT<MiA»BI, p. 4.

je les blftmffai d'aTotr iUI> boum choix, mais un etuAK; car enoara que celm qui prend croix et ramsa (pile) soient en pareille faaia» Ua sont toos denz en £ante : le jnste est do ne point parier.

Oui y mais il faut parier, ceb n'est pas volontaire; tous Ateae-miNurqué^; lequel prendrea - tous donc? Voyons. Puisqu'il faut choisir, Toyons ce qui tous intéresse le moins. Vous avez deux choeee à perdre: le Trai et le bien, et deux choses à dégager\* : votre raison et votre volonté, votre connoissanceet votre béati-

tude; et votre nature a deux choses à fuir, Terreur\* et la misère. Votre raison n'est pas plus blessée, puisqu'il faut nécessaire»

ment choisir, en choisissant l'un que l'autre. Voilà un point vidé; mais votre béatitude?

Pesons le gain et la perte, en prenant croix que Dieu est. Estimons ces deux cas; si vous gagnez, vous gagnez tout; si vous perdez, vous ne perdez rien. Gagez donc qu'il est, sans hésiter. Cela est admirable. Oui, il faut gager, mais je gage peut-être trop. Voyons, puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte, si vous n'aviez

AMnoMi.

/Us wt mai cMii, Non, dirti-vcu^ mais Je les bUmerai d'avoir &it, non oe choix , mais un choix : et celui qui prend croix et celui fw prend jnU, ont tenu deux tort : le juste est de ne point parier.

Oni; mais il faut parier; cela n'est point v<doDtaire: vous êtes embarqué, et ne parier point que Dieu est, €^est parier q^il n'est pas.

Lequel proadrex-vous done?

Peoooo le gain ei k perte eu prenant h parti de croire que Dieu est. Si vous gagnez, vous gagnez tout; si vous perdez, vous ne perdez rien. Parie% donc qu'il est sans hésiter. Oui, il faut gager, mais je gage peut-être trop. Voyons: puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte, quand vous n'avez que deux vies à gagner pour une, vous

## L« deiu oopie» : t'ktnnar

4. lot M irouTO, dans la note mar<sup>^</sup>iutlc . ■ La moIc Micoae qni Ml contre le sens commun et la nature d«t bommee a tonfoun «U b t««k qni ail Mteûli parmi le\* hommei. ■

MÀMISCRIT AOTOGtAPHS, p. 7.

qu'à gagner detix Ties pour une, vous pourriez encore gager; mais s'il y en aroit trois à gagner (P. 7), il faudroit joner (puisque tous êtes dans la nécessité de jouer) ; et tous seriez imprudent<sup>^</sup> lorsque vous êtes forcé à jouer<sup>^</sup> de ne pas hasarder votre vie pour en gagner trois à un jeu où il y a pareil hasard de perte et de gain. Mais il y a une éternité de vie et de bonheur; et cela étant, quand il y auroit une infinité de hasards dont un seul seroit pour vous, vous auriez encore raison de gager un pour avoir deux; et vous agiriez de mauvais sens, étant obligé à jouer, de refuser de jouer une vie contre trois à un jeu où d'une infinité de hasards il y en a un pour vous, s'il y avoit ime infinité de vie- infiniment heureuse à gagner. Mais il y a ici une infinité de vie infiniment heureuse à gagner; un hasard de gain contre un nombre fini<sup>^</sup> de hasards de perte\*, et ce que vous jouez est fini. Gela, est tout parti; piirtout où est Tinfini et où il n'y a pas infinité de hasards de perte contre celui de gain, ii n'y a point à balancer, il faut tout donner. Et ainsi quand on est forcé à jouer, il faut renoncer à la raison pour garder la vie plutôt que de la hasarder pour le gain infini aussi prêt à arriver que la perte du néant.

tomoiis.

pourries encore gager. Et s'il jr en avoit dix à gagner, vous seriei imprudent de ne pas hasarder votrs vie pour en gagner cfix à



un jeu où il y a pareil hasard de perte et de gain. Mais il y a ici une infinité dévies infiniment heureuses à gagner, wee pateii hasard de perte et de gain; et ce que wnts jouez est si peu de chose et de si peu de durée, qvfily a de la folie à le ménager en cette occasion K

## **I. Lea deus copies , s. I\*a>cal avait lui» d'abord**

tard </• gpin tfut it /fertt.

mfSni.

Et mutumt ds &•- i. Celle derntèrr pluraie n'e»! qur li- n •uni» des longidételoppi-niciil\* ijiii »oïl <-ti ir^ .ird.

INFINI. RIelf.

■ANT'SCRiy AVTOGBAPU^ p. 7.'

Car il ne sert de rien de dire qu'il est hicertiin si on gagnera et qn\*il «fit certain qu'on hasarde , et que l'infinie distance qni est entre la certitude qu'on s'expose et l'incertitude de ee qu'on gagnera égale le bien fini qu'on expose certainement à rinfni qni 'est 'incertain.

Cela n'est pas ainsi; tout joueur hasarde ayee certitude pour gagner arec incertitude. Et néanmoins il hasarde certainement le fini pour gagner incertainement le Ihii^ sans pécher contre la raison. Il n'y a pas infinité de distance entre cette certitude de ce qu'on «'expose et lincertitude du gain ; cela est faux. Il y a à la Té-

rité infinité entre la certitude de gagner et la certitude de perdre; mais l'incertitude de gagner est proportionnée à la certitude de ce qu'on ahasarde^ selon la proportion des hasards de gain et de perte; et de là Tient que 8^ y a autant de hasards d'un cMé que de l'autre, le parti est à jouer égal contre égal; et alors la certitude de ce qu'on t'expose est égale à l'incertitude du gain: tant s'en faut qu'elle en soit infiniment distante!

Et ainsi notre proposition est dans une force infinie^ quand il y a le fini à hasarder à un jeu où il y .1 pareils hasards de gain que de perte, et llnflni à gagner. Gela est démonstratif; et si les hommes sont capables de quelque vérité, ceUe-là Test.

(P. 4, à la marge.)

Je le confesse, je l'aToue, mais

xonioiu.

Car il n« sert de rien de dire qu'il est incertain si on gagnera et qu'il est certam qu'on ahasarde, et que TinAnie distance, qui est entre te certitude de ce qu'on expose et llnoertitud» de ce que Ton gagnera, égale le bien fini qu'on expose certainement à l'infini qui est incertain. Gela n'est pas ainsi : tout joueur hasardeta-vec certitude pour gagner awc incertitude. Et néaa\* moins il ahasarde certaiaement le fini, pour gagner ineertainement le fiii , sans pécher contre la raison, n n'y a pas infinité de distance entre cette certitude de ce qu'on expose et l'incertitude du gain; cela est faux, n y a à la vérité infinité entre la certitude de gagner et la certitude de perdre; mais l'incertitude de gagner est proportionnée à la certitude de ce qu'on ahasarde»

selon la proportion ùsi& hasards de gain et de perte : et de là vient que s'il y a autant de hasards d'un côté que de l'autre, le parti est à jouer égal contre égal; et alors la certitude de oe qu'on expoe est égale à l'incertitude du gain : tant s'en faut qu'elle en soit inteiment distante I Et ainsi notre proposition est dans une force infinie, quand il n'y a que le fini à hasarder à un jeu où il y a de pareils hasards de gain que de perte , et llñlñi à gagner. Cela est démonstratif; et si les hoïumes sont capables de quelques vérité, ils le doivent être de ceUe-là.

Je le confesse. Je l'avoue. Mais encore n'y aunni-il point de moyen

904 INFINI. RIENr

VAiiuw;irr iinoGtAPBE, p. 4. iDinons.

«nooie n'y vtnil pa& wojea d« Toir 4e voir un peu cltâr? o«i» par le

te dessous dij^ jeu ? — Oui ^ rÉcri- moye\* d» rĚcriture, et par t<mtet

tare, et le reste, etc. ief autre\* preuoeg de la reUffim^

qiû mmi infUiie\*.

Oni^ mais yû les mains liées e4 (Saiveat dans P.-R. I paragn^

la boûche muette; o9 me fioioe k fh^ tirés de différents endxoite du

parler^, et je ne suis pas en liberté; Mso., et un 4« : « Quel mal tous

ou ne me relAcba pas , et je sois lût amTCia-t-il en prenant oe  
parti... .»

d'une teUe sorte qua je ne pai» qui doit venir plus tard^ et que  
croire. Que Toulezf^voue donc que Pascal a lui-même intitulé  
: Fm 4e

je fasse t ce ducoun, )

(P.-R., ibid.)

Il est vrai; mais appienes «a Voue ditife qufi voue éiee fait de  
moins votre impuissance à croire ' » t^e sorte que vous ne  
eauneit croire,

puisque la raison vous y porte , et Apprenez an moins votre  
impuis-

que néanmoins, vous ne le pouvex. sance à erQire> puisque la  
raison

Trava^lez donc non pae i vous vh)u« y p(»rte, et que  
néanmoins

convaincre par l'augmentation des ^ous ne le pouves. Trava-  
Uez donc

preuves de Dieu, mais par la di- ^ vous coi^vaincre. non pas  
par

minution de vos passions. Vous l'augmentation des preuves de  
Dieu,

voulez aller à la foi, et vous n'en mais, par la diminution de vos  
pas-

savez pas le chemin; voue vouiez siPAS. Vous vouiez aUer à la foi» et

vous guérir de l'infidélité, etvons ^^^ n'en savez paa le cbemin;

en demandez les remèdes. Appre- '^ons voulez vous guérir del\*infidé-

nez (les) de ceux qui ont été liés lité, et vous en demandez les renè-

comme vous, et qui parient mainte\* ^^' apprenez-les\* de ceux qui ont

nant tout leujr Men\* Ce sont gens ^^ ^^ 9^ ^ous et qui n'ont pré-

qui savent un ehemin que vous eentement aucun doute, lis savent

voudriez suivre\* et guéris d'un mat ce chemin que vous voudriez sui-

dont vous voulez guérir. Suivez la ^re, et Us sont guéris d'un mal

manière par où Us ont commencé; <lA^t vous voulez guérir. Suivez la

c'est en faisant tout comme s'ils manière par où ils ont commencé;

croyoient, en prenant de l'eau hé- i^^ten leurs actions êtérieuÊres, si

nite, en faisant dire dee messes, etc. vous ne poimeit encore entrer dans

Naturellement même ceU vom fera t^^e di^posiUons mtérie-wee; kuk»

a. Lft pffCwAp» «MpiiT» éà PumbI h: yti •ntan dan^la laMM-Brtt : •. Mwa afiiKWMM vmiiit tint roire îwpwijnwnw à croirv m.m«4

HAHTTSCBIT ADTOGIAHR^ p. 4. ÉDlTlOm.

croire et tous abêtira. — Mais c'est iei ces vains amusements qui vous ce qa§ je crains. -- Et ponrgnoi? occupent tout entier. qa\*avez-TDii6 à perdre ?

Maispour TOUS montrer que cela ( P.- B. donne ici denxpara-gray mène, c'est que cela diminue les pbes étrangers à oe morcean : passions qni sont tos grands ol)8ta- « f aurais bimiôt quitté ces plai clés, etc. sirs.»)

Or, quel mal vottf arriTera-t>il Qnel mal voos anriTera4\*il en en prenant ce parti? Yons seines prenant ce parti? Yons serez M^le, fidèle, honnête, hnmble, reconnois- honnête, hnmble, reconnoissant, sant, bienfaisant^ omt ^ sincère, yé- bienfaisant^ sincère, vâritable. A la ritable. À ïbl Térité tons ne serez yérité tous ne serez point dans les point dans les plaisirs empestés^ plaisirs empei^s, dans la gloire, dans la gloire, dans les délices; dans les délices. Mais n'en aureamais n'en anres-tons point d'autous point d'antres? Je vous dis très? Je Tons dis que rons y gagne voos gagnerez en cette vie; et gneres en cette Tie; et qu'à chaque qu'à chaque pas que tous ferez pas que tous ferez dans ce chemin, dans ce diemin^ tous yerres tant ▼ous Terrez tant de

certitude de de certitude de gain^ et tant de gain, et tant de néant  
de ce que ^^^^ ^^^ ce que tous hasardez^ TOUS hasardez^  
que tous connoîtrez ^^ ^^ka eonnoiiMS à la fin que à la fin que  
tous ayez parié pour ^^ms arei parié pour ime éhose une chose  
certaine^ infinie, pour <»rtân» «♦ infinie , H que tous laquelle  
tous n'aTez rien donné. n'arci^rien donné pour r obtenir,

(P. 4, à la marge.)

o ce discours me transporte^ me raTit, etc.

Si ce discours tous plaît et tous semNé fort, iadkez qui! est fUit  
par un homme qni s'est mis à genoux auparaTaiit et «près, peut  
prier cet Être infini et sans parties, auquel il soumet tout le sien,  
de s6 soumettre auss le fôIre pow^mtre propre bien et pour sa  
gWl», et qu'ainsi la fowe s'aceonle aree cette bassesse.

1. D»i>« t« DiMaterivai dam Puiw d« eopiet, il y • uoa fiif vJe  
afret «m/.

■AlloSGirr ADTOOUFHB»

P^M bien ■uŕTica «t ipèi twrriDéw (P. »47.)

Voilà où nous mènent les connoifisances Datnrelles. Si celles-  
là ne 8on( véritables, il n'y a point de Térité dans l'homme; si  
elles le sont, il y tronye on grand snjet d'humiliation» forcé à  
s'abaisser d'une ou d'autre manière; et, puisqu'il ne pent subsis-  
ter sans les ôlrolre. Je souhaite^ avant que d'en\* trer dans de plus  
grandes lecherbches de la nature, qu'il la considère une fois série-  
nement et à loisir, qu'il se regarde aussi soi-même et juge s'il a  
quelque proportion ayec elle par la comparaison qu'il fera de ces  
deux <^jet8. (Cet alinéa est barré dans le lise.)

Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté; qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent; qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers; • que la terre lui paroisse comme un

(Purt-Royal, ch. xxi. Connaissance générale de l'homme.)

La première chose qui s'offre à l'homme quand il se regarde, c'est son corps (c'est-à-dire une certaine portion de matière qui lui est propre. Mais pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au-dessus de lui et tout ce qui est au-dessous afin de reconnaître ses justes bornes.

Qu'il ne s'arrête pas à regarder simplement les objets qui l'environnent; qu'il contemple la nature entière dans sa haute et pleine majesté; qu'il considère cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers; que la terre lui paroisse

I. Veux-tu l'étamen de l'âme? 6m ea mcrecau , Mapfhal, («. tSS-a^é.

MANUSCRIT AUTOGRAPHES, P. 347-361.

point au prix du vaste tour que cet astre décrit et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très-délicat à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais écarte-toi là, que l'imagination passe outre : elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. Tout le monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche; nous avons beau enfler nos conceptions au delà des espaces immenses



nables, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses : c'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin c'est le plus grand caractère sensible de la toute-puissance de Dieu que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme étant revenu à sol, considère ce qu'il est au prix de ce qui est; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature\*^ et que, de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la

comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très-délicat à regard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe' outre : elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature; nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces; nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses : c'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute»' puissance de Dieu que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature«, et que, de ce que lui paraîtra ce petit cachot où il se trouve logé, ^esi-à-dire ce monde visible.

t. PtMal arul mùê d\*»b«rd . • Doiu tlm- M«iM« HmUh» iêê  
timm, ■ Ce petit monde«M tât plttB é» raiiow« «1 paru h tnm d'an

fnvd

■ANUKtrr AOIOSftAPBB, tOlflÛW.

terre, les i«y«iiiiiei, les Tfltai M il ap^nme a estimer  
lateExe^ies

soi-même son Juste prix. i^anmest les nlleseï soVmèmeà

seBivstepriz.

Oifest-ee qu'na lumaat dans VUh Qa'est-ee qa'vn homme dans  
Fin-

fini? f^fOm ie peut comprendre? UaÎB

Mate pour tel pféssnter i autre poar loi présenter nn antre  
prodige

prodige aussi étonaant, qu'il cher\* aussi étonnant, qn^il  
rechercha

cbe dans ce qu'il oonnoll les ébosea dans ce qu'il oonnoit les  
choées les

les plus d^oates. Qu'on ciron hd idns délicates. Qu'un ciion,  
par

oflbe dans la petiteses de son corps ewMfvIe, lui offire dans la  
petitesse

des parties Inoompaiatdement phia de son corps dee parties  
inoompara-

petHes; des jambes avec des Jiriik- blement plos petites, des  
jambes

turee, des veines dans ces jankbeo, avec des jointuree, des veines dana

du saj^ dans ces vemes, des h»- ces >aBftbesv da sang dans ces vei-

meuve dans ee sang, dee goutles nés, des hnmeura dans ce sang^

dans ees humeurs» dea vapeuis des gouttes dans ces humeurs, des

dans ces gouttes; que, divisant en- vapeun dans ces gouttes; que, di-

eoia ees deraïèfes choses^ il épuise visant encore ces dernières choses,

ees forces en ces conoeptiene, et qaa il épuise ses forées et ses concep- .

le demieff ol^ où il peut arrivai tions; et qae le dernier objet où il

eoit naltenant eelui de aotoe die- peut asriver soit maintenant celui

cours : il pensera peut-être que de notre discours : il pensera peut-

c'est là l^trtoe- petilease de la élie que c'est U l'ezlréme peu-

nature. Je veux lui ftire veia Uir tessé delà natoie. Je veux lui faïie

dedans un abime nouveau\*; je lui voir là dedans un abtme nouveau;

rna peindra noD-seulemant l'uni- >e veox hii ptindie non-seulement

vers vtsible,maiBnnimeDeitéqu\*oa Vuaàvera vieibla, maia en-core tout

peut eoneefoir de la nature dans ee fn'i/ êH cepa^^ de concevoir de

reneeinte de ce raccourci d'atome s. l'immensité de la natare dans Teo-

Qu'il y vof e uneinin&té d'univers\ ceinte de cet atome imperceptible,

dont ohaoun a son flimameBtt ses On'il 7 >oye une. ii^nité de mon-

plaailes^anteRe,enla.mteepca- dlet>do<t ohaan» a son flnna-ment, portion que le mbnde visiUe; dans ses planètes, sa terre, en la même cette terre» des animaux; enfin proportîni que le monde visible;

## Il j «rail d'abord , e^êgautiM

•. ^'abord , a\* «Mm é^ grmnimr.

l. L<t devs eq>iefl « ra«eo«rrf ^•hjmê 4. D\*abwd, é\* iMNidM.

MAHUSGRIT AVPMftArBB^ ÎDITIOUS.

P. 347-sei.

des eiroDf.daas lesqm^ il fBkn»- dans eetts tem d« anlaMni, et vefraceqae les prenlen ont donné, enin dei cirons, dans iMi-pieis U et troorant enooro dam Im antros ratronyeia caqn» les prenûen oii( la même chose, sans fia et sans donné, iroaTant encore dans les repos ^ aittres la même chose, sans fin et

sans repos.

(Les pages té» «i aae en hlanc. Qu'il se pevde dana ces mer-reii- P. S5t. ^y les anssi étannantes par leur peti-

Oii'il se perdaâaoa ces meiveilles tesse que les antres par leur éteoranssi étonnantes dans leur petitesse due : car, qui n^admira que notre qae les aatves par leur étendue : corps» qnitantèl n'éloipas peioepcar, qui n'admira que node corps, tible dans i'nnivers> imperceptible qui tantftt n'étoit pas perceptible lui-même dans le sein du lent, soit dans TaniTers, iraperceptibls In» mainleaaaait un colosse, un mande, mène dans le sein dn tont, soit à on {totdl nn tout à iifxtà éh la ' présent un colosse, on monde, ou (kmière petiiesae où Ton ne pent ptntà «n tout à l'égard dn néant arriTer? oli Ton ne pent arriver?

Qnî se censiderein de In seti» Qui se considérera de la sorte, s^effrayeia de soi-même, et se eon> s'efhrayera sang duMU de te voir sidérant soutesn, dans la aaase comme mapendu, dans la masse que la nature lui a donnée, entra que la nature lui a donnée, entre ces deux abloiaa de IHnllni et du ces denx abimes de l'infini et dn néanit, il tremblera dana In voe de néant, dont U est également élaices merveilles; et je crois que s& gné; il tremblera dans la vue de cnriosité se changeant en admira- ces merreilles, et je crois que su

tion, il sera plus disposé i les con- curiosité se changeant en, i  
tenf^lev en syeace qni\*à leaaashfl^ tion, il seta pins disposé aies  
eancto «vee présomition^ templer m silence qa'à \m rechor^

cher avec présomption.

Car enfin, qn^est^sn que nimmna Car eiÉtai, qu'estpcafoe Th  
dans la natave? Un néaMàrégaBÉ dans la natait? Un néant à  
i'é^

de linflni, an tout à l'égard du gaad de l'infini, ma totet à  
IMfanl

néan^nnmitimienmrianettenl du néant, un BÉlâpaantiaaien et  
infiniawDt éloigné et mmtftaâm «m^; ^ ^

I. Il j «vtH 4Vb«rd , «n^w ^ e^rmc, «t ému €t\$ eiromê «•  
tafmtU i\*mÛ9tn taiMûU— A •mm fallnMiif i'ttêimdr, <t  
t>mjmn été pf»» fmétwn f«r«</<«f a«M/b«« www^i»

MANUSCtIT AVTOGftj^nX, P. 347-861.

les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui in-  
vinciblemeiit eachés dans un secret impénétrabl; également in-  
capsl>le dé voir le néant d'où il est tiré «t l'infini où il est englouti  
t.

Qae Cna-i-il donc, sinon d'apercevoir qaelqae apparence du  
milieu des choses^ dans on désespoir éternrl\* de connottre ni  
leur principe ni leur fin? Toutes choses sont sor»

ties du néant et portées jusqu'à l'infini. Qui suivra ces éton-  
nantes démanges? L'auteur de ces mer- Teilles les comprend :  
tout autre n» le peut faire.

(P. an.)

Manque d'avoir contemplé ces infinis, les hommes se sont portés témérement à la recherche de la nature, comme s'ils avoient quelque proportion avec elle.

C'est une chose étrange qu'ils ont voulu comprendre les principes des choses, et de là arriver jusqu'à connaître tout, par une

deux extrêmes, Et vouloir n'être / pas moitié d'Unité du néant d'où il est tiré que de l'infini où il est en- ^uti.

Son intelligence tient, dans l'ordre des choses intelligibles, le même rang que son corps dans l'étendue de la nature (cette phrase ne rien dans le Msc. que 8 pages plus bas); et tout ce qu'elle peut faire est <f apercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel de connaître ni le principe ni la fin. Toutes choses sont sorties du néant et portées jusqu'à l'infini. Qui peut suivre ces étonnantes démarches?

L'autheur de ces merveilles les comprend : nul autre ne le peut faire.

(Ici, grande lacune dans l'édition de Port-Royal. C'est Desmolets qui a publié le passage soi^ vaut : )

Manque d'avoir contemplé ces infinis, les hommes se sont portés témérement à la recherche de la nature, comme s'ils avoient quelque proportion avec elle \.

\* C'est une chose étrange qu'ils aient voulu comprendre les principes des choses et arriver jusqu'à connaître tout, par une présomption

i. iJ'abord • ■ Le néani d'où tom nnSnI «à fMf Ml pooni. • s.  
D'»b«H , M

Mt tiré et I. Cet alinéa n\*a pat élâ raproduit par I tut.

». B«8iul, lupplément, n\*€.

DISPROPORTtOK t>£ L'HOMME

loi

MiMVSCUir AUTO«lAPfIB, P. 847-861.

présomption aussi inflale que leur objet; car il est sans doute qu'on M peut former ce dessein sans une frôsomption on sans une capacité jifinie comme la nature.

Quand on est instruit, on comprend que la nature ayant gravé son image et celle de son auteur dans toutes choses, elles tiennent presque toutes de sa double infinité.

C'est ainsi que nous voyons que toutes les sciences sont infinies en rétendue de leurs recherches; car, qui doute que la géométrie, par exemple, a une infinité dMnfliiités de propositions à exposer? Elles sont aussi infinies dans la multitude et la délicatesse de leurs principes; car, qui ne voit que ceux qu'on propose pour les derniers ne se soutiennent pas d'eux-mêmes, et qu'ils sont appuyés sur d'autres qui, en ayant d'autres pour appui, ne souffirent jamais de derniers?

Mais nous faisons des derniers qui paroissentli la raison comme on fait dans les choses matérielles, où nous appelons un point indiyisible celui au delà duquel nos sens n'aperçoirent plus rien, quoi- ^le divisible infiniment et par sa nattiTC.



ÉDiTioirs.

aussi infinie que leur objet <. Or il est sans doute qu'on ne peut former ce dessein sans une présomption ou sans une capacité infinie comme la nature.

' \* Quand on est instrmt, on comprend que la nature ayant gravé son image et Oelle de son auteur dans toutes choses, elles tiennent presque toutes de cette double in> flinité. C'est ainsi que nous croyons que toutes les sciences sont infimes en retendue de leurs recherches.

(Lacune dans Desmolets, jusqu'à :

«On voit d'une première vue que. . j»

La fin du présent alinéa a été donnée par Omdorcet, iv, 6.) Car qu'il y a-t-il de doute que la géométrie, par exemple, a une infinité d'infinité de propositions à exposer? Elle sera aussi infinie dans la multitude et la délicatesse de leurs principes ; car, qui ne voit que ceux qu'on propose pour les derniers ne se soutiennent pas d'eux-mêmes, et qu'ils sont appuyés sur d'autres qui, en ayant d'autres pour appui, ne souffrent jamais de derniers?

X. BoMrt «( é'i^réê loi U plapart dea êdlteun Mipprinapiil évite Ufom ; » par uiip prr\* MMnptiwi auMî IhAui\* que fe«r obf «t. ■

soi

IUHDfICIilT ACTOGKAPHK, P. S47-861.

De cet éma iaflnis de Be&eneei»

eelni de «randeor est bien plat lentible; et c'est pourquoi il est axriTé à pea de penonaes de piitendre connottre toutes choees; Je vais parler de toat» disoit Démocrite'.

(lies pages 86t et SU en UaaOé P. 8\$ft. Titre répété : DisproportîM de riunuaie.)

On voit d^noe première vve que rarithiaétiqie teule fournit des principes sans nombre, et chaque science de même. (Qvnré dans le lise.)

Mais l'infinité en petitesse est bien moins visible; les philosobes ont bien plutôt prétendu d'y ani\* ver, et c'est là où tous ont achoppé \*; c'est ce qui a donné lieu à ces titres si ordinaires dis principes des choses j des principes de la philosophie, et autres semblables, aussi fastueux en effet quoique moins en ^parence que cet autre

Aditions.

(£ksmol. L l.)

On voit d\*nne première vue que raritiimétique fournit des principes sans nombre; cbaque science de même.

1 L^inflnité en petitesse est bien moins visible : les philosophes ont prétendu d'y arriver, et c'est là où tons ont échoué\*. C'est ce qui a donné lieu à ces titres si ordinaires:

Des principes des choses^ Des principes de la philosophie, et autres semblables aussi fastueux en effet, quoique moins ' en apparence, que cet autre qui crève les yeux : De

I. Pascal avait d'aberd mit lei ralméa ntl- Tant qu'il a barré , t UmU «iifr\* ^ «a e\*acf ^« d\*en parlât ùmplnuM laii\* prouver «I

enutgtn, il Mt mioiUÊtêUkê tmpoêêHU é\* U frnir\*, /« mulU-  
tué\* UtfiM» dê\$ ehoMê n»tu ilmm ti emeké» f M fui et f N« «Ma  
^«Miia «j^ronar par poroU\$ M parpanêi— n'aii att qu\*un trait  
titdiU' tiUt. D'où tlpairoit eamhîta ttt \$9t, vaim ttign». rani «• ti-  
tra rfa f mff «aa Uvrat : De omni aeibili. • — La petit alioéa qui  
auit, quoique reproduit par Ica éditoua, eai égalcMoul barré  
dans le manoarot.

» a. J'abord: aa aant mppiifaêê amc ta \$meaêê f a\*aïi paiif  
voir. Corrigi : « f mVn êail. •

,Jra«aM'rnif...

B. Bon., mm,

DiSPaOPOATIOH DE L'HOMME. SOS

qni cshrt in ]«u« : d» mmi onmsdbUi, icibiii.

(P.-B.^ £h. mu Pmtiti ditver- Jer. B.l"p.Yi,î6.)

On M croit oaUireUem^ Uen On se croit ;naturellement bien  
plus capable d\*arriT«r an centre pins capable d'arriver an centre  
des oboees que d'embiasser lenr des choses que d'embrasser lenr  
cûeconférence. Uétendne visible dn circonférence. L'étendne vi-  
sible du monde nous snipasse visiblement, monde nous snrpasse  
visiblement. Mais comme c'est nons qni snipa»- Hais comme  
c^est nons qui surpassons les petites chose% nons nous sons les  
petites choses, nous nons croyons pins capables de les pofis^  
croyons pins capables de les posséder. Et cependant il ne faut pas  
der. Et cependant il ne faut pas moins de capacité pour aller jus-  
moins de capacité ponr aUer jusqu'au néant que jusqu'au tout; il  
qn'an néant que jusqu'en tout. Il la faut infinie pour\* l'un et  
l'autre, ^ ^vt infinie dans Itm el dont et il me semble que qui au-

roit l'autre : et il me semble que qui compris les derniers principes des ftivolt compris les derniers prtncoses ponrroit aussi arriver jus- ^îp^ ^gs choses, pounroit aussi arqu\*à connoître l'infini. L'un dépend river jusqu'à connottre llnfini. L'un de l'autre et l'un conduit à l'autre, dépend de l'autre, et Tun conduit Ces extrémités se touchent et se ^ l'autre. Les extrémités se tou- réunissent à force de s'être éloi- ^^^^ ^^ se réunissent à ibrce de gnées, et se retrouvent en Dieu et s\*^^ éloignées, et se retrouvent en en Dieu seulement\* I>ieu et en Dieu seulement

Connoissons donc notre portée; nous sommes quelque chose et ne sommes pas du tout; ce que nous avons d'être nous dérobe la connoissance dès premiers principes qui naissent» du néant, et le peu que nous avons d'être nous cache ^ vue de Tinfini.

Notre InteUigence tientdansl'or- (Cctte phnee a éie nHuue daiiS dreschosesintelligibleslemême P.-R. à un alinéa d^ewns.)

## I. D'abord , «n

f. n'ab<ird , aorUni, puia M«iiii«iif, cnSD umitMmL

104 DISPROPORTIOH DE L'HOMME.

MAMOKlIt ACTo6KAFBI, ÉMnO».

nng <iae notre corps dans Télai- (P--R\*i toHa da eluip. sni).

due de la nature, borné ^ en tous

genres.

Cet état, qui tient le milieu entre Cet état, qui tient le milieu entre deux extrêmes, se trouve en toutes /ef extrêmes, se trouve e& toutes i|08 puissances. nos puissances.

Nos sens n'aperçoivent rien d'ex- Nos sens n\*aperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous assour- trême. Trop de bruit nous assourdit; trop de lumière éblouit'; trop <lit; trop de lumière nous éblouit; de distance et trop de proximité ^rop de distance et trop de proxiempêche la vue; trop de longueur ^^ empêche la vue; trop de Ionet trop de brièveté du discours l'ob- gœur et trop de brièveté obscuri^ scurcit; trop de vérité nous étonne, cissent un discours, trop de plaisir J'en sais qui ne peuvent comprendre incommode, trop de consonnances que, qui de zéro ôte quatre, reste déplaisent, zéro. Les premiers principes ont trop d'évidence pour nous. Trop de plaisir incommode; trop de consonnances déplaisent dans la musique,et trop de bienfaits irritent\*; nous voulons avoir de quoi sui^ payer la dette ^ Bénéficia ecmque lijeia eunt dum videntur exaovi poète; ubi mulhan anteverterini, pro gratta odium redditur.

Nous ne sentons ni Textrôme ^q^ j^ gantons ni rextreme chaud, ni rextrome froid; lesqua- chaud ni l'extrême froid. Les qualités excessives nous sont ennemies ntés excessives nous sont ennemies etnonpassensibles; nousneles sen- et non pas sensibles. Nous ne les tons plus, nous les souffrons. Trop ggntons plus, nous les souffrons, de jeunesse et trop de vieiUesse xrop de jeunesse et trop de vieilempêche» l'esprit, trop et trop peu lesse empêchent l'esprit; trop et

## I. D\*ab«rd , mm Ut mmffnm», mm m Ut

f . D'abord , f Jfa.

■AMUSCB1T AUTOaiAPHB, P. 847-861.

d'instmctlon. Enfin tes choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'ôtoient point ^^ et nous ne sommes point à leur égard : elle" Dons échappent ou nous à elles.

Voilà notre état rentable; c'est ce qni nous rend incapables de sa- Toir certainement et d'ignorer ab- Boloment. Nons rognons\* snr un milieu vaste^ toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers Tantre (P. 856). Quelque terme où nous pensions nous attacher et nous affermir, il branle et nous quitte, et si nous le suivons il échappe à nos principes, il glisse, etfuitd'nne fuite éternelle >• Rien ne s'arrête pour nous. Cesi Tétat qni nous est naturel et toutefois le plus contraire à notre inclination. Nous brûlons de désir de trouver une assiette ferme et une dernière hase constante pour y^ édifier une tour qui s'élève à l'infini ; mais tout notre fondement craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes.

Ne cherchons donc pohit d'assurance et de fermeté; notre raison est toujours déçue par nnoonstance

## I. D'aboid . p. ii«uiiM«ii«MM

•• D'tbord « iMM êomm»»»»

t. Phraae ntor^ eltnTaiUéa.

trop peu de nourriture troublent ses actions; trop et trop peu d'instruction tabétissent. Les dioses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étoient/Mv, et nous ne sommes point à leur égard. Elles nous échappent ou nous à elles.

Voilà notre état véritable. Cest ce qui resserre nos contunsonces en de certaines bornes que nous ne passons pas, incapables de savoir tout et d'ignorer tout absolument.

Nous sommes sur un milieu vaste, toujours incertains et flotants entre rignorance ei la connaissance ; et si nous pensons aller plus avant, notre objet branle et échappe à nos prises : il se dérobe et fuit d'une fuite éternelle : rien ne le peut ar^ réter. Cest notre condition naturelle, et toutefois la plus contraire à notre inclination. Nous brûlons du désir d approfondir tout, et d'édifier une tour qui s'élève jusqt/à l'infini. Mais tout notre édifice craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes.

(Les A paiagraphes suivants ont été publiés pour la première fois par Ctondorcet : iv, 6. B. 1" p. vi, Î4.)

Ne cherchons donc point d'assurance et de fermeté : notre raison est toujours déçue par l'inconstance

mBPw>Péftn(ytt t)2 vûo^ui.

VABUBCEIt JraTO«RAFHE, P. 847-871.

te apputedces ; riera ne peni fttér le fini eatre les deux iniliiiB qui Venfermeul el le fdent.

Gela étant bien compris, je crois qu'on se tiendra en repos, chaenn dans Tétat oà la nature l'a placé.

Ce milieu qui nous est échu en partage étant toujours distant des extrêmes, qu'importe qu'un rien^ ail un peu plus d'intelligence des choses? s'il en a, il les prend un peu de plus haut. N'est-il pas toujours infiniment éloigné du bout?

et la durée de notre vie n'est-elle pas également et infiniment éloignée de l'éternité, pour durer dix ans davantage?

Dans la vue de ces infinis tous les finis sont égaux, et je ne vois pas pourquoi asseoir son imagination plutôt sur l'un que sur l'autre.

La seule comparaison que nous faisons de nous au fini nous fait peine.

Si l'homme s'étudioit le premier, il verroit combien il est incapable de passer outre. Gommer se pourroit il qu'une partie connût le tout?

Mais il aspirera peut-être à connoître au moins les parties avec lesquelles il a de la proportion. Mais les parties du monde ont toutes un tel rapport et un tel enchaînement l'une avec l'autre que je crois impossible de connoître l'une sans l'autre.

Et maintenant.

des apparences. Rien fût {Seul lier le fini entre les deux infinis qui l'enferment et le fuient

Gela étant bien compris je crois qu'on «'en tiendra au repos, chacun dans l'état où la nature l'a placé.

Ce milieu qui nous est échu étant toujours distant des extrêmes, qu'importe que l'homme ait un peu plus d'intelligence des choses? S'il en a, il les prend d'un peu plus haut. N'est-il pas



toujours infiniment éloigné des extrêmes? Et la durée de notre plus longue vie fCestelle pas infiniment éloignée de l'éternité?

Dans la vue de ces infinis, tous les infinis sont égaux ; et je ne Vois pas pourquoi asseoir son imagination plutôt sur l'un que sur l'autre.

La seule comparaison que nous fatsons de nous au fini nous fait peine.

(P.-R., ch. XXXI, Pensées divers ses, B. !• p. VI, 26.)

Si l'homme commençoit par s^étudier lui-même, il verroit combien il est Incapable de passer outre.

Gomment se pourroit-il/hirequ'une partie connût le tout? Mais il aspirera peut-être à connoUre au moins les parties avec lesquelles il a de la proportion. Mais les parties du monde ont toutes un tel rapport et un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de

I SieUt

. •! ki d

rnSPROPORTIOM Mt UBOMUE.

Wl

MAHUSCBIT AVTMBAPHB^ P. B47-371.

tre et sans le tont.

Uhomme, par exemple, a rapport à tout ce qn'U connolt ; il a besoin de liea ponr le contenir, de temps pour durer, de mouve-  
ment pour vivre, d'éléments pour le composer, de chaleur et

d'aliments pour le nourrir, d'air pour respirer; il voit la lumi<sup>^</sup>, il sent les corps ; enfin tout tombe sous son alliance '.

Il faut donc, pour connaître l'homme, savoir d'où vient qu'il a besoin d'air pour subsister; et pour connaître l'air, savoir par où il a rapport à la vie de l'homme, etc.

^s pages 857 et 858 en Uanc.

Page 859:).

La flamme ne subsiste point sans l'air; donc pour connaître l'un il faut connaître l'autre.

Donc toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiatement et immédiatement, et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus que de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties\*.

L'éternité des choses en elles-

1- D'abord , «a part<sup>^</sup>thm ; puis \$a iiptmiancê ; puis ton ail,

I. D'abord , • Je liens impossible d'»n eon- MM'fr\* muruM  
«anj comioUn {««/M Us autm, e\ t<sup>^</sup>à>4irê impouibl\* purtmênt  
tt akiolumênU •

ÈMnOMé

onnaoltie l'usage » Vantie Msumb l&teoL

L'homme, par exemple, a besoin de tout ce qu'il connaît. Il a besoin de lieu pour le contenir, de temps pour durer, de mouvement pour vivre, d'éléments pour le composer, de chaleur et

d'aliments pour le nourrir, d'air pour respirer. Il voit la lumière, il sent les corps, enfin tout tombe sous son alliance.

Il faut donc, pour connaître l'homme, savoir d'où vient qu'il a besoin d'air pour subsister.

Et pour connaître l'air il faut s'en voir par où il a rapport à la vie de l'homme.

La flamme ne subsiste point sans

l'air. Donc pour connaître l'un il faut connaître l'autre.

Donc toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiatement et immédiatement, et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes. Je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus que de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties.

■ AVUSCUT AOTMlAPHBy iDlTimii.

mêmes ou en Dieu doit encore étonner notre petite durée. L'immobilité fixe et constante de la nature [par] comparaison au changement continu qui se passe en nous doit faire le même effet. (Barré dans le msc.)

Et ce qui achève notre impuissance - Et ce qui achève notre impuissance à connaître les choses, est sans connaître les choses, c'est qu'elles sont simples en elles-mêmes qu'elles sont simples en elles-mêmes que nous sommes composés de deux sommes composés deux natures opposées et de divers deux natures opposées et de digenre, d'Ame et de corps; car il est vers genres, d'âme et de corps. Car impossible que la partie qui n'ait

est impossible que la partie qui sonne en nous soit autre que spiri-  
 ri- raisonne en nous soit autre qu'espirituelle; et quand on prétend-  
 TOit que rituelle; et quand on prétendrait nous serions simple-  
 ment corporels, Q^e nous fissions simplement corce la nous ez-  
 duroit bien davantage poreli> cela nous excluroit bien de la  
 connoissance des choses, n'y davantage de la connoissance des  
 ayant rien de si inconcevable que choses, n\*y ayant rien de si in-  
 conde dire que la matière se connoît cevable que de dire que la  
 matière soi-même. Il ne nous est pas pos- \*^ puisse connoître  
 soi-même, sible de connoître comment elle se connoît.

Et ainsi si nous sommes simplement matériels, nous ne pou-  
 vons rien du tout connoître, et si nous

I. D'abord : ■ Et e« f <i' bMm Mtn impuU- Miiio« «tt /« êimp-  
 tieité \*m eko»— eampariêê tnêt ttûtrê état écMë et eampoU.  
 Hjmé»\$ mharditéê Inmmeibkê à camkmUrê e« foimU U Mt  
 uy\$êt mkêmrdê ^ulmtpU de nUr qa» /\*A«imm mI «••• ptti de  
 dêax fWii— d\* différente Mt«r«, d'âmê ai d\* etr/tê ; e«la imm  
 nmd impuuHutU à cm\* tiâtrê UutM ekoêê». Ou 9i m ni\* estU  
 eompoêilûm «t f hVm pritmtdê f im imim waïaiM tout eorfortU,  
 y« loÛM à Juger eta^itm Im maUire t»t ûtcapakle de eotmottre  
 ta mattèr\$; rUm «'«M ^M impêwUe que tel: Coneteemt do»e que  
 m mMunge d'eeprit et de hm mêue diêfreptieimê,»

■ JklTOflGMIT ADTO6BAPBB9 P. 847-861.

sonimeB composés d'esprit et de matière, nous ne pouvons  
 connoître parfaitement les choses simples t^ spirituelles et  
 corporelles.

De là vient que presque tous les philosophes confondent les  
 idées des choses et parlent des choses corporelles spirituellement

et des spirituelles corporellement; car ils disent hardiment que les corps tendent en has, qu'ils aspirent & leur centre^ qu'ils fuient leur destruction^ qu'ils craignent le vide^ qu'ils ont des inclinations^ des sympathies, des antipathies, qui sont toutes choses qui n'appartiennent qu'aux esprits ; et en parlant des esprits ils les considèrent comme en un lieu et leur attribuent le mouvement d'une place à une autre, qui sont choses qui n'appartiennent qu'aux corps.

Au lieu de recevoir les idées de ces choses purement, nous les teignons de nos qualités, et empreignons (de) notre être composé toutes les choses simples que nous contemplons.

Qui ne croiroit à nous voir com-

## Paical «Taii mii d'abord : « lêêckêMê

aimpUê, emr eomm^mi eêiUÊoitriom\$'mon éUtimeU' «Mal /a matUr», puttqaa noir\* utppit ^uiagittm rtfto em»oia»miua m am partie %pintmêl1 Bt comment MiiMftrinuHitfM uettemenl ie\$ «iii^io». Cff tpltUaaUeê, «jrMi ■ » ctrpe f «1 nMu aggrma êl manêmkwêawenUfmt»

CeH eetteeon^poHtùm (f esprit et de corps qui a fait que presque tous les philosophes ont confondu les idées des choses et attribué aux corps ce qui n'appartient qt^atm esprits et aux esprits ce qui n'appartient qvCatux corps. Car ils disent hardiment que les corps tendent en bas, qu'il8 aspirent à leur centre, qu'ils fuient leur destruction, qu'ils craignent le vide, qu'ils ont des inclinations, des sympathies, des antipathies, qui sont toutes

choses qui n'appartiennent qu'aux esprits. Et en parlant des esprits, ils les considèrent comme en un lieu et leur attribuent le mouvement d'une place à une autre, qui sont des choses qui n'appartiennent qu'aux corps.

An lieu de recevoir les idées des choses en nous, nous teignons des qualités de notre être composé toutes les choses simples que nous contemplons.

Qui ne croiroit, i nous voir corn-

■ANUSCIIT JllirOGRAPHE, ADRIORS.

poser tontes choses d'esprit et de poser tontes choses d'esprit  
eft de corps, que ce mélange-là nous se- corps, que ce mélange-là  
noos serait bien compréhensible? Cest roit bien compréhensible?  
C'est néanmoins la chose qae l'on com- néanmoins la chose que  
l'on comprend le moins L\*homme est à lui- prend le moins. L'-  
homme est à même le plas prodigieux objet de lui-même le plus  
prodigieux objet la nature; car il ne peut oonceToir de la nature.  
Car il ne peut concece que c'est que corps, et encore voir ce que  
c'est que corps, et eiH moins ce que c'est qu'esprit, et core moins  
ce que c'est qu'esprit, moins qu'aucune chose comme un et moins  
qu'aucune chose comment corps peut être uni avec un esprit; un  
corps peut être uni ayec un esc'est là le comble de ses difficultés,  
prit; c'est là le comble de ses diffiet cependant c'est son propre  
être : cultes, et cependant c'est son propre modua quo corporibus  
adharet spi\* être : modus guo corporibusadheret ritus compre-  
hendi ab hominibus spiritus œmprehendi ab h<»nimbu8 non  
potest; et hoc tamen homo est non potest; et hoc tamen homo est  
Voilà une partie des causes qui rendent l'homme si imbécile à co-  
naottie la nature. Elle est infinie en deux manières, il est fini et li-

mité; elle dure et se maintient perpétuellement en son être, il passe et est mortel ; les choses en particulier se corrompent et se changent à chaque instant, il ne les voit qu'en passant; elles ont leur principe et leur fin, il ne connaît ni l'un ni l'autre; elles sont simples et il est composé de deux natures différentes (Fin de la p. 860 < .).

1. PMcal aTtii 4\*abanl «lonlé ; Et poar cmmmiMr fa pfw U mt\*rt folUsita, ja faùrmtpm mtU réfUmlêH am têt^t é» m&tn nalnm, H • barré eette phruM. pan H a mia : fin/Pii, pour enu«M- «i«r la fnm» 4» «dri faiUmH /• fairûipar c\$ê é\$m eê-mêUêmhHê, Enoart bairé dftM k om\* 9Mrril.

## SUR PASCAL ET SUR SA FAMILLE

L'intérêt qui s'attache à Pascal se répand sur tous les siens, et nous enhardit à publier ici un mémoire inédit que Marguerite Périer a laissé sur les divers membres de cette illustre famille. Nous nous servons de trois manuscrits : le premier^ de la Bibliothèque royale, Supplément français, 1485; le second, de la même Bibliothèque^ même fonds^ no 397; le troisième, qui est une copie du second. Bibliothèque Mazarine, n° 2199'.

COPtB d'un HÉNOmE ÉCIOT »B Lk HAIIf BB M^^ MARG-DEIHTB PÉRIER SUR SA FAMILLE.

« M. Pascal, mon grand-père, s'appeloit Etienne Pascal. 11 étoit fils de Martin Pascal, trésorier de France, et de Marguerite Pascal de Mons qui étoit fille de M. Pascal à%

1. Toutes les pièces qui sniveot étaient ea effet inédites avant dos travaux sur Pascal.

a. Noos avertissons qne nous ne donnerons pas les variantes innombrables et insignifiantes de nos trois raaoooscrits^ car nous n entendons pas traiter le style de Ma; i^exite Périer comme celui de son oncle.

MonsS sénéchal de aermont^ dont la famille avoit été anno- blie par le Roi Louis XI^ en considération des services rendus par Etienne Pascal^ maître des requêtes^.

«Etienne Pascal fut envoyé à Paris faire ses études de droit et fut recommandé par Martin Pascal, son père, à M. Arnauld, avo- cat^ père de M. d'Andilly et de M. Arnauld. Lorsqu'il eut achevé ses études, il revint à Glermont et acheta une charge d'Élu, et en- suite il fut président de la cour des aides.

« n épousa^ en 1618, Antoinette Bégon.

a n en eut, en 1619, un fils qui mourut aussitôt après son bap- tême. En 1620, il eut une fille nommée Gilberte Pascal, qui fut mariée, en 1641, avec Florin Perier, conseiller à la cour royale des aides, qui étoit son cousin issu de germain, sa mère étant cousine -germaine d'Etienne Pascal, mon grand-père.

«En 1623, Etienne Pascal eut un fils nommé Biaise Pascal, mon oncle.

«En 1625, il eut une fille nommée Jacqueline Pascal, qui est morte religieuse de Port-Royal.

«En 1628, Antoinette Bégon, femme d'Etienne Pascal, mourut âgée de vingt-huit ans.



« En 1630, Etienne Pascal vendit sa chaîne de secondpré-  
sident à la cour des aides à son frère Biais Pascal', et

i. Voilà pourquoi Pascal se faisoit appeler quelquefois M. de Mous; par exemple^ quand il se retira dans une auberge de la rue des Poiriers, à renseigne du Roi David, pour écrire^ sans être distrait, les Provinciales, Voyez le Recueil d'Utrecht, p. 178, et Jacques Pascal, lettre du 26 octobre 1655.

2. Le ms. de la Bibl. R.^ n° 897, et celui de la Mazar., n° 2199^ ont cette note : « J'ai vu les lettres de noblesse qui furent accordées à Etienne Pascal, père du maître des requêtes. C'est le chef de la famille. Il étoit d'Ambert en Auvergne. »

8. Il est question de cet oncle de Pascal, Mémoires de Fléchier, p. 42»

la plus grande partie de ses biens qu'il imt en rentes sur l'Hôtel-de-Ville de Paris^ où il se retira pour vaquer à l'éducation de ses enfants et surtout à celle de Biais Pascal\*

c Au mois de mars 1638 % il y eut beaucoup de bruit à Paris à l'occasion des retranchements que l'on faisoit des •rentes sur l'Hôtel-de-Ville. Les rentiers alloient souvent chez M. le chancelier Seguier pour lui faire leurs remontrances; il arriva un jour qu'il y eut beaucoup de bruit et de clameurs là-dessus; en sorte que le soir il y eut deux de ces messieurs qui furent conduits à la Bastille. Mon grand-père^ qui s'y étoit trouvé ce jour-là^ eut peur qu'il ne lui arrivât de même ; cela fut cause qu'il vint en Auvergne en attendant que ces troubles fussent passés. Il y demeura quelque temps^ durant lequel, par une occasion extraordinaire^ il fut rappelé par M. le cardinal de Richelieu et par M. le chancelier, qui reconnurent en lui du mérite et de la capacité. Sur la fin

de 1639<sup>^</sup>, il fut envoyé intendant en Normandie<sup>^</sup> où il y avoit des troubles trèsgrands. Les bureaux de recelte avoient été pillés et des receveurs tués. Le Parlement<sup>^</sup> qui n'avoit pas fait son devoir<sup>^</sup> fut interdit et on envoya des officiers du parlement de Paris<sup>^</sup> pour exercer la justice. On y envoya aussi des troupes sous le commandement de M. le maréchal de Gassion<sup>^</sup> qui partit avec mon grand-père. Le Roi mit alors deux intendants en Normandie : l'un pour les gens de guerre<sup>^</sup> qui étoit M. de

1. Le ms. de la Bibl. R.<sup>^</sup> n° 397 et celui de la Mazarme: « en 4636 cm 1687<sup>^</sup> 9 avec cette note: a Le manuscrit de madame Périer la mère parte : au mois de mars 1638. » Voyez dans Jacquelimb Pascal<sup>^</sup> ch. i.% p. 30<sup>^</sup> etc., la vie de Jacqueline par M<sup>^</sup>^\* Périer.

2. Les deux mss. : « en 1638 , » avec cette note : <c U manuscrit de madame Périer la mère parte: sur la fin de 1639.

Paris, muttee des oequôtes<sup>^</sup> et f autre pwr les UMes<sup>^</sup> qui fut moiï grand \*père. il trouva les <^o8es dans an si grand dâordre<sup>^</sup> qa<sup>^</sup>U fut «obligé de refonner ies rôles de toutes les paroisses de la généralité. H demeura en Normaiidis fieuf ou dix ans, il n'en sortit qu'em 1648<sup>^</sup> lorsque te parlement de Paris, durant la ^uerre des Princes, demanda la révocation de tous les intendants.

c M. Pascal faisoit son devoir avec toute la droiture et toute l'équité possible; il ne vouloit pas souffrir que ses domestiques reçussent des présents, jusque4à que le secrétaire qu'il avoit pris d'abord et qu'il avoit fait venir de Clermont, parce qu'il étoit son parent, ayant reçu une fois un louis d'or de quelqu'un, il le renvoya et ne voulut plus en ent<sup>^</sup>dre parier.

« 11 avoit de la piété ; mais elle n'étoit pas assez éclairée ; il ne connoissoit pas encore tous les devoirs de la vie cbiétienne. Semblable à ces honnêtes gens, selon le monde, il peesoit pouvoir allier des vues de fortune avec la pratique de rÉvai^gile ; mais Dieu, qui avoit sur lui et sa famille des desseins de miséricorde, permit qu'il lui arrivât un aed\* dent qui fut l'occasion de sa conversion.

c Étant parti de chez lui pour une affidre de charité, il tomba et se démit une cuisse : il voulut se mettre entre ies mains de deux gentilshommes nommés MM. Des Landes et de la Bouteillerie, fort habiles pour ces choses-là, qui étoient des personnes d'une piété extraordinaire, fis se servirent de cette occasion pour appeler à Dieu, premièrement M. Pascal le fils, ensuite Mademoiselle Pascal la fille, qui étoit alors recherchée en mariage par un conseiller du Parlement de Rouen. Tous deux ensuite, quand mon grndpère fut guéri, le portèrent aussi à se donner pleine-  
meni à Dieu, ce qu'il fit «vec joie «usai bien que ses deux enfants.

(Tétoit en 1646; et à la fin de cette même année, M. et M" ^ Périer étant allés à Rouen poar le voir, et les trouvant tous à Dieu, s^y damnèrent aussi pleinement, et se mirent tous sous la conduite d'un prêtre nommé M. Guitlebert.

« Dès ce temps\*là^ M. Pascal résolut d'idiandonaer le monde pour ne songer plus qu'à Dieu, et Jdadoiselle Pascal voulut se faire religieuse; mais elle ne put exécuter cette résolution que six ans après, aussitôt que son père fut mort^ parce qu'il ne vouioit point qu'elle le quittât.

< M. Pascal le père ayant quitté la Normandie en 1646, le Roi, pour récompense de ses services^ lui donna des lettves de

conseiller d'État; elles sont datées du 27 décembre 1645. Il se relira à Paris, où il mena une vie si exemplaire, que M. Loisel, curé de Saint-Jean -en-Grève^ dans la paroisse duquel il étoit, fit son éloge esî chaire après sa mort^ ce qu'il n'avoit jamus fait d^aucun de ses paroissiens. Il mourut le 27 septembre 1651 ., trois ans après qu'il eut quitté la Normandie.

« M. et M^"\* Périer ne songèrent plus qu'à élever leur famille dans la piété. La première chose que Jt^ Périer fit^ fut d\*ôter à ses filles les petites parures qu'on leur avoit données durant son absence, et les habiUa très modestement; et pour éviter de leur en conserver le goût, elle défendit à leur gouvernante de les laisser firéquenter des enfants de leur âge et de leur condition; ensuite^ M. et M^\*^ Pét\fiTf après la mort de mon grand-père qui avoit gardé avec lui Etienne Périer, mon frère alné^ le mirent à Port-Royal des -Champs pour y être élevé.

« Ils eurent cinq enfants r Etienne Périer, né en 1642; le ^deuxième, Jacqueline Périer, née en 1644 ; le troisième^ Marguerite Périer, née en 1648; le quatrième, Louis Périer, né en 1651 ; et Biaisé Périer^ né en 1653. M. et M-\* Pé-

lier s\*attachant donc à Téducation de lears enfants^ et ayant mis Etienne Périer^ leur alné^ environ en 1653^ à Portr- Royal-des-Ghamps, ils mirent en janvier 4653 les deux filles à Port-Royal de Paris; ils attendoient que les deux cadets fussent en âge de pouvoir aussi aller à Port-Royal des Champs. Mais Dieu permit qu'avant ce temps-là^ il y eût défense par le Roi d'y en recevoir davantage^ et ordre de faire sortir ceux qui y étoient en i66i. Cela obligea M. et M^"\* Périer de garder chez eux leurs deux cadets qu'ils avoient déjà menés à Paris avant cet ordre; ils y demeurèrent jusqu'en 1664^ avec un ecclésiastique de Port- Royal\*

qui étoit un de ceux qui y élevoient les enfants. Il ne voulut pas venir en province où M. et M<sup>me</sup>\* Périier vouloient s'en retourner; mais il leur procura un excellent précepteur' à qui ils donnèrent 400 fr. de gages. Il y demeura sept ans, et enseigna à ces deux enfants les humanités et la philosophie. Après qu'il les eut quittés, ils ne pensèrent plus qu'à continuer leurs études. L'année d'après, mon père mourut; ma mère les garda ensuite deux ou trois ans, après quoi elle les mena à Paris pour prendre quelque résolution sur les études qu'ils devoient entreprendre, ou de droit ou de théologie. Pour cela, ma mère leur loua un appartement au faubourg Saint- Jacques, et elle obtint une permission du R. P. de Sainte-Marthe, général de TOratoire, qu'ils pussent aller aux leçons de théologie qui se fûsoient à Sainte-Magloire. Le P. Morel enseignoit le matin la scolastique, et le P. Duguet, qu'on appelle aujourd'hui M. l'abbé Duguet, enseignoit Taprès-dinée la positive. Ils y alloient toujours exactement, et durant trois ans ils ne perdoient pas une leçon, et comme c'étoit alors

1. M. Vallon de Beaupois, Recueil iTUtrecht, p. d4i\* t. M. de Râ)ergae, ihid.

le temps de la paix de l'Église (de Clément IX )^ H. Arnauld et M. Nicole étoient vus de tout le monde et demeuroient vis-à-vis Sainte-Magloire. Mes deux frères alloient tous les jours après souper passer la soirée avec eux, et leur rendoient compte de ce qui leur avoit été enseigné ce jourlà. Sur quoi ces deux messieurs leur donnoient de grands éclaircissements; en sorte que ces jeunes gens profitèrent beaucoup, rien n'étant plus capable de les avancer. Cela fut fort heureux pour eux, car ils commencèrent à étudier en octobre 1675, et achevèrent leurs trois ans en octobre 1678, et MM. Arnauld et Nicole furent obligés de quitter Paris en

1679, aussitôt après la mort de madame de Longueville, qui fut le temps où la persécution de Port\* Royal recommença.

« Pour venir maintenant au détail des personnes dont j'ai parlé, il est inutile de rien dire de M. Pascal, mon oncle, puisque sa vie a été écrite par madame Périer, sa sœur et ma mère.

a Mademoiselle Pascal, nommée Jacqueline \*, donna des marques d'un esprit extraordinaire dès son enfance, faisant des vers dès l'âge de huit ans, qui étoient admirés de tout le monde et même à la cour; car elle en faisoit pour la Reine qui prenoit plaisir à la voir et à lui parler. Étant à Rouen, on lui proposa un prix pour des pièces de poésies, elle le remporta à l'âge de treize ans. A l'âge de vingt ans, elle fut touchée de Dieu, et prit résolution de se faire religieuse à Port-Royal; mais mon grand-père n'ayant pas voulu qu'elle le quittât, elle demeura chez lui vivant en religieuse, se conduisant par les avis de la mère Angélique et de la mère Agnès, avec qui elle entretenoit un commerce

**Voyez JicQinBJVB Pascal, chap. i\*^ p**

811 DcklfÛHfÊNTS fKÉt^ITB.

exact. Elle entra à Port-Royal en qualité de postulante, le 1<sup>er</sup> janvier 1653 le lendemain qu'elle eut signé le partage de la succession de mon grand-père, avec mon oncle et ma mère; et quoique l'usage de Port-Royal fût de demeurer un an postulante avant de prendre l'habit, on lui donna quatre mois après l'habit de novice; quatre ou cinq ans après sa profession, on la fit première maîtresse des novices et sous-prieure à Port-Royal des

Champs. Il y avoit à Port-Royal des Champs trois maîtresses des novices comme à Paris, parce qu'on envoyoit toutes les postulantes et les novices pour passer quatre ou cinq mois à Port-Royal des Champs, durant leur année de postulantes et de novices, afin que les religieuses les pussent connoître, parce qu'il falloit avoir leurs voix pour la réception des filles, soit pour leur faire prendre l'habit, soit pour la profession. Ma tante s'y trouva donc, lorsqu'au mois d'avril 1661, on leur ordonna de renvoyer les novices et les postulantes, qui fut le temps où l'on commença à persécuter les religieuses pour la signature du formulaire, ce qui la toucha et l'affligea si sensiblement qu'elle dit et écrivit même à quelques personnes qu'elle sentoit bien qu'elle en mourroit; et cela arriva en effet le 4 octobre 1661, âgée de 36 ans. M. Pascal mourut après elle le 19 août 1661.

« Le premier qui mourut ensuite fut M. Périer mon père. Il étoit né en 1605; il aimoit fort l'étude, principalement celle des mathématiques. Il fut conseiller de la cour des aides à vingt et un ou vingt-deux ans. Ce fut lui qui fut député à Paris pour travailler à la translation de la cour des aides de Montferrant à Clermont; il y réussit, et fut envoyé depuis pour d'autres affaires de sa compagnie. Il fut employé pour une commission en Normandie en 1640, où mon grand-père étoit intendant^ il s'en acquitta parfaitement-

## LA FAMILLE PASGAU

« C'est moi qui porta mon grand-père à lui donner sa fille, qu'il épousa en 1641. Il fut employé pour une sem-

blable affaire en 1646 dans la provioee de Bourbon^ nois^ par Tintendant qui le demanda. Depuis ee temps-là^ il demeura en Auvei^ne où il pratiqua toutes sortes de bonnes œuvres : il étoit surtout fort zélé pour le soulage-\* ment des pauvres. Trois ans avant sa mort, il eut une grande maladie durant laquelle il fit son testament^ et il pria ma mère qu'elle comptât les pauvres parmi ses enfants^ et qu'elle leur donnai autant qu'à un d'eux; ma mère y consentit j et cela fut exécuté. Le lendemain^ il m'appela en particulier^ et il me commanda d'aller chercher dans s» poche, disant que j'y trouverois quelque chose au fond, que je le prisse pour le fermer à clef, et que s\*il venoit à mourir je le jetasse dans la fosse, et que si Dieu lui rendoit la santé, je le lui rendrois; et il me défendit d'en parler à ma mère, ni à personne au monde. J'y allai, et je trouvai une ceinture de fer pleine de pointes. Quand il fut guéri, je la lui rendis et n'en parlai point; mais comme trois ans après il mourut subitement, on la trouva sur lui , et je la garde précieusement.

a Voilà la vie qu'il a mené jusqu'à sa mort, qui arriva le 3 février 1672, ayant soixante-sept ans. Nous apprîmes après sa mort qu'il mettoit toujours un ais dans son lit, et c'étoit sans doute la raison pour laquelle il ne vouloit pas qu'on fit son lit, et le faisoit toujours lui-même. Deux jours avant sa mort, il fit une action qui mérite d'être écrite.

a II y avoit à Ciermont un trésorier de France dont la famille devoit considérablement à M. Périer, qui, voyant que cette dette étoit sur le point de prescrire, voulut faire quelque procédure pour empêcher la prescription. Mon

B«o DOCUMENTS INÉDIT&



père alla voir ce trésorier pour le prier de ne point trouver mauvais qu'il fit quelques significations : cet homme s'emporta d'une manière indigne ^ et fit dans le monde des plaintes aigres et très injurieuses contre lui; on le rapporta à mon père qui dit : il faut excuser un homme qui est mal dans ses affaires. Environ huit jours après ^ il vint des nouvelles de Paris qui portoient que les trésoriers seroient obligés de payer une taxe de 40,000 fr.^ faute de quoi leurs chaînes seroient perdues. Mon père le dit à ma mère, et ajouta : Voilà un homme ruinée j'ai envie de lui offi\*ir de l'argent. Ma mère lui dit : Faites ce que vous voudrez, mais vous voyez combien il vous est dû dans cette maison. Il ne dit plus rien; mais dès le lendemain ^ il fut trouver ce trésorier et lui demanda s'il avoit sçu cette nouvelle et à quoi il étoit déterminé. Il faut bien, dit le trésorier, que j'abandonne ma charge, car vous voyez bien que je ne trouverai pas 10,000 fr. Mon père lui dit : Non, Monsieur, vous ne l'abandonnerez pas; j'ai 10,000 fr., je vous les prêterai Cet homme fut si surpris, qu'il lui dit en pleurant : Il faut^ Monsieur, que voiis soyez bien chrétien, car j'ai bien mal parlé de vous, et je sais que vous ne l'ignorez pas. Mon père ne nous dit rien de tout ce qui se passa le lundi 21 février, et il mourut subitement le mercredi 23, à 7 heures. Le trésorier ayant appris sa mort, courut au logis, criant, pleurant et disant : J'ai perdu mon père, et nous conta ce qui s\*étoit passé le lundi; voilà la dernière action de mon père.

a Le premier qui mourut après mon père fut mon frère aîné, Etienne Périer, qui mourut le 11 mai 1680. Il étoit né à Rouen durant que M. Pascal y étoit intendant, qui s'appliqua d'une manière toute particulière à l'éducation de cet enfant qui étoit son filleul. A Tàge de trois ans^ il

voulut l'accoutumer à compter<sup>^</sup> et lui apprendre en même temps toutes les petites civilités dont un enfant est capable. Pour cela<sup>^</sup> il fit une convention avec lui, promettant de lui donner un liard, deux liards, trois liards pour toute espèce de civilités, pour dire: Oui, monsieur; pour remercier quand on lui donnoit quelque chose ou pour faire la révérence; et il convint aussi qu'£, quand il manqueroit, il perdrait autant sur ce qu'il avoit gagné. Quand mon frère en eut gagné jusqu'à sept ou huit cents, mon grand-père envoyoit chercher un louis d'or en liards, et lui disoit : Comptez ce qui vous est dû. Cet enfant, en comptant, mettoit un liard à part pour chaque cent. Pendant qu'il étoit fort occupé dans son calcul, mon grand-père se plaisoit à lui parler pour l'interrompre; mais avant que de répondre, cet enfant répétoit trois ou quatre fois le nombre où il en étoit, et le reprenoit ensuite sans jamais s'y méprendre. Quand son compte étoit fait, il mettoit tous les liards dans la poche de sa gouvernante, et elle alloit à la porte de l'église de Notre-Dame, et n'en revenoit qu'elle n'eût tout distribué aux pauvres. Il dit, à l'âge de quatre ou cinq ans, une parole qui est assez remarquable pour mériter d'être écrite. Ma mère lui apprenoit son catéchisme, et comme elle lui disoit que Dieu est un pur esprit qui n'a ni commencement ni fin, il dit : Je comprends bien que Dieu n'aura pas de fin; mais je ne comprends pas comment il n'a pas eu de commencement. Ma mère lui répondit que c'est une vérité qu'on est obligé de croire, quoiqu'on ne la comprenne pas. Mais les saints, dans le ciel, la comprendront-ils? Ma mère lui dit que les saints, dans le ciel, verront Dieu tel qu'il est et le connaîtront parfaitement. Cet enfant lui répondit : Voilà une grande récompense. Ma mère fut étonnée au delà de tout ce que l'on peut dire de voir un enfant, dans un âge

si peu ^Yancé^ regarder la connoissapoe de Dieu OQiQme une grande récompense. Aussitôt après la mort dP Vf^QU grand-père^ on le mit en pension à PorIrRoyal des Oip^ps; il y fit toutes ses humanités, et n'en sortit que lorsque )# Roi fit défense d\*y élever des enfants. Alors M. Pascal, mon oncle, le prit chez lui, et lui fit faire \$9 philosophie au collège d'Harcourt, où M. Fortin, ami de mon oncle, étoi) principal. Après la mort de mon oncle, il vint demeurer ai^ logis avec mon père et ma mère; il fit sa principale étude des mathématiques. En 1666, mon père ayant pris la résqli^r tion de lui donner sa charge, l'envoya à Orléans, où il fit sas études de droit. En 1669, il revint à Clermont et fpt reçu à la charge de mon père, étant âgé de vingt-sept ans. n n'avoit aucun dessein de se marier; cependant ses amis l'y portoient, non pas dans la famille, car ma mère ne le souhaitoit pas, ni nous non plus. Un de nos plus prophes parents qui avoit une fille unique, riche de 40 ou 50,0019 écus^ fit tout ce qu'il put pour le porter à épouser sa fille. U résista toujours à cause de la parenté. Étant allé à Paris, il consulta M. de Sainte-Beuve qui ne le lui conseilla pas; ainsi il revint et refusa absolument le parti. Enfin, en 1677, on lui proposa une demoiselle de condition qui avoit beaiiicoup d'esprit; il Tépousa en 1678 ; il mourut âgé de trentehuit ans, le 11 mars 1680, après quatorze jours de maladij», regretté de tous ceux qui le connoissoient.

a Celui qui mourut ensuite fut mon troisième frère. Biais Périer; il étoit diacre; sa mort arriva le 15 oaaEf 1684; il étoit âgé de trente ans et sept mois; il demanda à être enterré à Saint-Ëtienne du Mont avec mon Qncl^• Sa vie et sa mort ont été des plus édifiantes. H avoit un grand empressement de finir cette misérable vie; car lui ayant dit pendant sa maladie que les médecins en désespér

rQÛ<sup>^</sup>nt p\ < }u'il devoit se préparée à la mor<sup>^^</sup> il nj<sup>^</sup>ç f<sup>^</sup>qn-  
4it : Ab! ma sœur<sup>^</sup> qu'elle ))onne nouvelle n<sup>^</sup>'apporteatvous!

a Ma mère, Gilberte Pascal<sup>^</sup> mourut trois ans après ce troi-  
sième de mes frères. Elle étoit née ie 7 janvier 1620<sup>^</sup> à Clermont.  
ISIon grand-père se retira à Paris, comme je Fai marqué, en  
1630, pour y élever ses enfants. Ma mère qui étoit l'ainée avoit  
dix ans; elle se maria à vingt et un ans<sup>^</sup> et elle resta à Rouen deux  
ans avec son père. Quan4 elle fut ici \*, elle se mit dans le grand  
monde, comme toutes les personnes de son âge et de sa condi-  
tion. Elle avoit tout ce qu'il falloit pour y être agréablement, étant  
belle et bien faite <sup>^</sup>. Elle avoit beaucoup d'esprit, elle avoit été  
élevée par mon grand-père <sup>^</sup> qui, dès sa plus tendre jeunesse,  
avoit pris plaisir à lui apprendre les mathématiques, la philoso-  
phie et lliistoire.

a En i646, ma mère étant allée à Rouen chez mon grand-père,  
elle trouva toute sa famille à Dieu , qui lui fit la grâce, et à mon  
père, d'entrer dans les mêmes sentiments; elle quitta donc le  
monde et tous les agréments qu'elle y pouvoit avoir à Page de  
vingt-six ans, et a toujours vécu dans cette séparation jusqu'à sa  
mort.

a Mon père ' et elle s'étant mis sous la conduite de M. Guille-  
bert, qui étoit docteur de Sorbonne, très saint et très habile, il  
porta ma mère à quitter toutes ses parures et à renoncer à toutes  
sortes d'ajustements, ce qu'elle fit de

i.'A. Clermont, où Marguerite Périer termina sa vie et écrivit  
ces mémoires.

i. Voyez sur madame Périer les Mémoires de Fléchier, p. 44.

8. Dans deux manuscrits, ce paragraphe est à la fin du mémoire, ainsi qu'une Addition sur Jacqueline Pascal que nous avons publiée dans Jacqueline Pascal, cb, i«r, p. 65, etc.

bon cœur; et après avoir demeuré deux ans à Rouen, habillée très modestement y M. Guillebert voyant qu'elle étoit obligée de retourner à Clermont, lui dit qu'il avoit un avis très important à lui donner : c'étoit que souvent les dames qui quittent les parures par piété, les mettent sur leurs enfans^ et qu'elle prit garde de ne le point faire, parce que cela est plus dangereux pour leurs enfants que pour elles qui en connoissent le mal et ne s'y attachent pas, au lieu que les enfants y mettent leur cœur. Ma mère profita si bien de cet avis, qu'étant revenue à Glermont à la fin de 1648, elle nous trouva, ma sœur qui n'avoit que quatre ans et quelques mois, et moi qui n'avois que deux ans et huit ou dix mois. Ma grand'mère nous avoit parées toutes deux avec des robes pleines de galons d'argent, bien des rubans et des dentelles, selon la mode de ce temps-là. Ma mère nous ôta d'abord tout cela, et nous habilla de camelot gris sans dentelles ni rubans. Elle défendit à notre gouvernante de fréquenter et de nous laisser fréquenter deux petites demoiselles de notre voisinage et de notre ftge, avec qui nous étions tous les jours, parce que ces deux enfants étoient toutes parées. Son exactitude là- dessus fut si grande, qu'à la fin de 1651 que mon grand-père mourut, comme elle fut obligée d'aller à Paris pour y faire son partage avec mon oncle et ma tante, elle craignit que, dans son absence, ma grand'mère nous remit des parures, et elle aima mieux faire la dépense de nous mener à Paris avec elle que de nous laisser ici, et elle nous ramena ensuite au commencement de i652. Deux ans après, elle nous ramena à Paris, à la fin de l'année 1653, et elle nous mit à Port-Royal, d'où nous sortîmes en 1661, et elle continua toujours

de nous exhorter à la modestie; en sorte que je puis dire que, dès l'âge de deux ans ou trois ans, je n'ai

jamais porté ni or^ ni argent, ni rubans de couleur, ni frisure^ ni dentelles.

c Elle mourut à Paris^ le 5 avril 1687, âgée de soixante\* sept ans et quatre mois^ et fut enterrée à Saint-Étienne du Mont, avec mon oncle et mon frère.

c Ma sœur Jacqueline Périer mourut neuf ans après ma mère. C'étoit une fille d'un grand esprit. Nous avions été élevées à Port-Royal ^ elle et moi. Elle y prit la résolution d'être religieuse; mais elle ne put pas l'exécuter, parce que nous fûmes obligées d'en sortir par les ordres du Roi. Elle av(»t alors plus de dix-sept ans^, et plus de deux ans audessus de moi. Nous avions une tante qui étoit veuve de M. Chabre^ de Riom, qui n'avoit point d'enfants et qui, en mourant^ donna tout son bien à sa femme; elle prit làdessus une résolution de marier ma ^ur^ sa nièce, âgée alors de quinze ans, avec le neveu de M. Chabre ^; et de lui donner tout son bien et celui que son mari lui avoit donné. Elle en écrivit à Paris, à mon oncle et à ma tante qui étoit religieuse à Port-Royal. Ils en parlèrent \* à ma sœur, qui demanda du temps pour y penser, et peu après se détermina à l'état religieux, ce qu'elle ne put exécuter alors, parce qu'à Port-Royal on ne recevait les filles pour postulantes qu'à dix-huit ans; mais elle écrivit là-dessus une lettre à ma mère, qui étoit très belle et très judicieuse. Elle attendoit l'âge pour entrer au noviciat.; elle a toujours vécu dans un très-grand éloignement du monde, et continuellement accablée de maladies. Elle étoit d'une humeur fort sérieuse et même assez particulière; elle ne voyoit personne; toute son occupation étoit de lire et prier; elle

1. Voyez sni cette famille tes Mémoires de Fiéchier, passim. S. Voyez la leUre de Pascal sur cette affaire^ plus haut, p. 147, et plus bas. Lettres de Pascal.

8t6 bOGUMENTâ INÉDITS.

mdanit à dlerriiont, le 9 avril 1693, et fut enterrée à Notre-Dame du Pont, dans le tombeau de notre famille.

à Mon frère Louis Périer est mort le dernier de notre famille. Il étoit né le â7 septembre 1651. Il parut dan\$ sa plus tendre enfance, un esprit enjoué et bouffon, tournant tout ce qu'on vouloit lui apprendre en plaisanterie; eh sorte qu'à Tftge de sept ans il savoit à peine son Pater, Ma mère le mena à Paris en 1658, à mon oncle, à qui elle dit qu'on ne pouvoit lui rien apprendre. Mon oncle se chargea de son éducation, et cet enfant devint en peu de temps fort sérieux ; mais les fréquentes maladies de son enfance l'em- )échèrent d'avancer dans ses études jusqu'à Tâge de dix à onze ans, car alors, sa santé s'étant rétablie, il étudia et profita de la bonne éducation qu'il reçut d'un excellent précepteur dont j'ai parlé ci-dessus\*. Il fut successivement doyen de ia collégiale de Saint-Pierre et chanoine de la cathédrale de Clermont. Ayant toujours mené une vie très canonique, fort appliqué à tous ses devoirs, il a été, dans l'un et l'autre chapitre, la bonne odeur de Jésus-Christ. Il quitta sa belle maison de Bien-Assis, située hors la ville, pour venir habiter deux petites maisons proche les églises dont il a été bénéficiar, et enfin il la vendit à un de ses parents. Il mourut le 13 octobre 1713^ et fut enterré à la cathédrale.

et Voilà quelle a été la vie de toutes les personnes de ma famille. Je suis restée seule; ils sont tous morts dans un amour inébranlable de la vérité. Je dois dire comme Simon Macchabée, le

dernier de tous ses frères : Tous mes parens et tous mes frères sont nés dans le service de Dieu et dans l'amour de la vérité; je suis restée seule; à Dieu ne plaise

## **M. Rebergøe**

que je pense jamais à y manquer : c'est la grftce que je 'lui demande de tout mon cœur, t

Ici s'arrête le mémoire de Marguerite Périer dans nos tÊois manuscrits. Mais dans le ms 397^ qui est de la main du père Guerrier^ celui-ci a ajouté ces deux notes :

a Mademoiselle Périer mourut hier^ 14 avril 173â^ à dit heures du soir^ ftgée de 87 ans et 9 jours. »

a J'ai copié tout ceci sur le ms. de mademoiselle Périer; tnaïs j'en ai bien passé la moitié au moins tantôt sur un article^ tantôt sur un autre. Au reste^ j'ai transcrit fidèlelilent tout ce que j'ai écrite portant le scrupule jusqu'à ne Vouloir pas corriger quelques fautes de style qui pourroient fadlement être réformées.

a Mademoiselle Périer m'a dit qu'elle avoit 41 ans^ lorsque sa mère mourut^ et sa sœur en avoit plus de 43. Gependànl^ à cet âge, ni l'une ni l'autre n'osoit sortir sans être accompagnée de leur mère, pas même pour aller à la messe; La sévérité de madame Périer étoit telle que si quelqu'une de ses filles étant avec elle disoitun mot à quelques amies qu'elle rencontroit dans les rues^ il falloit aussitôt en rendre compte à leur mère qui demandoit avec un ton sec ée qu'elle avoit dit. d



Enfin le ms. de la Bibl. royale, m 1485<sup>^</sup> contient cette conclusion :

a Mademoiselle Périer a donné des preuves de son amour persévérant pour la vérité jusqu'au dernier soupir de sa vie, comme on le peut voir dans les Nouvelles ecclésiastiques, du 20 mars 1733.

« Mademoiselle Périer a fait, en différents temps, de longs séjours à Paris, où elle étoit l'admiration des gens d'esprit et la consolation des gens de bien. Elle y avoit beaucoup de connoissances et quantité d'amis et d'amies, ce

ftSB DOCUMENTS INÉDITS.

qui lui en rendoit le séjour très agréable. Elle le quitta tout-à-fait en 1695, après la mort de mademoiselle sa sœur<sup>^</sup> pour se rendre auprès de M. son frère<sup>^</sup> alors doyen de Saint-Pierre, qui se trouvoit seul<sup>^</sup> pour lui tenir compagnie et avoir soin des affaires domestiques. Elle restoit au commencement à Bien-Assis<sup>^</sup> qui est la plus belle et la plus agréable maison de plaisance qu'il y ait aux environs de Clermont; mais elle ne souffrit pas qu'il s'y fit la moindre partie de plaisir. Elle avoit un carrosse pour aller et venir en ville; mais elle se défit de sa maison et de son équipage ; et le grand Hôtel-Dieu de Clermont manquant de gouvernante<sup>^</sup> elle s'offrit à MM. les administrateurs pour remplir cet emploi. Ses offres furent acceptées; elle se sépara d'avec M. son frère pour aller rester dans cet hôpital; mais sa santé qui s'affoiblissoit beaucoup ne lui permit pas d'y faire un long séjour. Elle retourna avec M. son frère qui avoit été nommé chanoine à la cathédrale; ils achetèrent une maison proche cette église, où ils vivoient l'un et l'autre dans une grande simplicité. Mademoiselle

Périer étoit toujours vêtue en noir d'étoffes les plus communes; ses meubles étoient très simples ; ils n'avoient entre eux qu'un valet qui avoit soin de leur bien de campagne, et deux ou trois servantes qui vivoient, comme leur maître et maîtresse, dans la piété; elles ne portoient pas de coëffes noires, mais des cornettes blanches. Elle en avoit gardé une près de cinquante ans, qu'elle avoit menée avec elle de Paris, et qui lui a survécu.

a Mademoiselle Périer, quelques années avant sa mort, devint percluse de ses jambes, ce qui l'obligeoit de garder la maison, ne sortant que les fêtes et dimanches, portée dans une chaise pour aller à la cathédrale, entendre la sainte messe et y faire ses dévotions. Elle restoit le jour

#### VIE DE PASCAL Si»

sur 8GD séante sur un canapé où elle s'occupoit de la prière et de la lecture^ elle ne voyoit guère que des gens de bien qui étoient toujours charmés de sa conversation; elle a conservé son esprit et sa mémoire qu'elle avoit excellente jusqu'à la fin de ses jours; elle a fait^ par testament, les pauvres de Tbôpital général de Clermont^ ses héritiers. On peut dire d'elle qu'elle est morte in seneciute bona^ plena dierum. »

## NOUVELLE VIE DE PA«CAL

Le manuscrit de la Bibliothèque du Roi, supplément français, n<sup>o</sup> 14185, contient^ p. 1 à 7^ une pièce intitulée : Mémoire de la vie de M. Pascalfécrit par mademoiselle Périer, sa nièce. Nous donnons ce mémoire presque en entier, sans même supprimer ce qui

s'en trouve déjà dans la vie de Pascal par madame Périer et dans le mémoire sur Pascal<sup>^</sup> inséré dans le Recueil d'Utrecht.

a Lorsque mon oncle eut un an<sup>^</sup> il<sup>^</sup> lui arriva une chose fort extraordinaire. Ma grand'mère étoit<sup>^</sup> quoique très jeune, très pieuse et très charitable; elle avoit un grand nombre de pauvres familles à qui elle donnoit la charité, n y en avoit une qui avoit la réputation d'être sorcière ; tout le monde le lui disoit : mais ma grand'mère qui n'étoit pas de ces femmes crédules et qui avoit beaucoup d'esprit, se mocqua de cet avis, et continuoit toujours à lui faire Taumône. Dans ce temps-là il arriva que le petit Pascal tomba dans une langueur semblable à ce qu'on appelle

8Sè DOGcti<sup>^</sup>EflTS INÊblT&

à Paris tomber en chartre ; mtts cetié languèr étott kà<sup>^</sup> compagoée de deux circonstances qui né sont ptii ordinaires<sup>^</sup> l'une qu<sup>^</sup>il ne potiToit souÉtir de voir de Teâta sans tomber dans des transports d'emportement très grands; et l'autre bien plus étonnante<sup>^</sup> c<sup>^</sup>est qu'il ne pbuvoit souffrit de vâii son père et sa mère s'approcher l'un dé l'autre : il touftôH les caresses de Tun et de l'autre eh particulier aveé plaisir i mais aussitôt qu'ils s'approchoient ensemble, il criôlt; Sé débattoit avec une violence excessive; tout cela dura plus d'un an durant lequel le mal s'augmentoît ; il tomba dans une telle extrémité qu'on le croyoit prêt à mourir.

a Tout le monde disoit à mon grand-père et àma grand'mère, que c'étoii assurément bn sort <sup>^</sup>tie celte sorcière avoit jeté sur cet enfant; ils s'en moquoient l'un et Tautre, regardant ces discours comme des imaginations qu'on a quand on voit des choses extraordinaires, et n'y faisant aucune attention, laissant toujours à

cette femme une entrée libre dans leur maison, où elle recevoit la charité, knfin mon grand-père^ importuné de tout ce qu'on lui disoit làdessus^ fit un jour entrer cette femme dans son cabinet, croyant que la manière dont il lui parleroit lui dônneroit lieu de faire cesser tous les bruits; mais il fut très étonné lorsque après les premières paroles qu'il lui dit. Auxquelles elle répondit seulement et assez doucement que celan'étoit point et qu'on ne disoit cela d\*elle que par envie à cause des charités qu'elle recevoit, il voulut lui faire peur, et feignant d'être assuré qu'elle avoit ensorcelé son enfant, il la menaça de la faire pendre si elle ne lui avouoit la vérité ; alors elle fut effrayée, et se mettant à genoux elle lui pro« mit de lui dire tout, s'il lui promettoit de lui sauver la vie. Sur cela mon grand-père^ fort surpris, lui demanda ce qu'elle avoit fait^ et ce qui Tavoit obligée à le faire; elle lui

#### VIE DE PASCAL éél

Sa (j^hëj l'ayant prié de sollidter un procès potrt elle, Jf rSrbt réflisée, parce qu'il croyoit qu'il n'étdit pas bon, et que pour s'en venger elle avoit jeté un sort sur son enfant qo'elte voyôit qu'il aimoit tendrement, et qu'elle étoit bien fâbhée de le lui dire, mais que le sort étoit à la mort. Mon grand-père affligé lui dit : Quoi ! il faut donc quie mon enfant meure! Elle lui dit qu'il y avoit du remède, mais qu'il felloit que quelqu'un tnourût pour lui, et transporter le Sort. Mon grand-père lui dit : Eh ! j'aime mieux que mon fils meure que si quelqu'un mouroit pour lui. Elle lui dit : On peut mettre le sort sur une bête. Mon grand-père lui offrit un cheval : elle lui dit que sans faire de si grands frais un chat lui sufBroît : il lui en fit donner un, elle l'emporta, et en descendant elle trouva deux capucins qui montoient pour consoler mon grand-père de l'extrémité de la maladie de son fils. Ces pères

dirent à cette femme qu'elle vouloit encore faire quelque sortilège de ce chat : elle le prit et le jeta par une fenêtre, d'où il ne tomba que de la hauteur de six pieds et tomba mort; elle en demanda un autre que mon grand-père lui fit donner. La grande tendresse qu'il avoit pour cet enfant fut cause qu'il ne fit pas d'attention que tout cela ne valoit rien, puisqu'il falloit, pour transporter ce sort, faire une nouvelle invocation au diable; jamais cette pensée ne lui vint dans l'esprit, elle ne lui vint que longtemps après, et il se repentit d'avoir donné lieu à cela. Le soir la femme vint et dit à mon grand-père qu'elle avoit besoin d'avoir un enfant qui n'eût pas sept iitts, et qui, avant le lever du soleil, cueillît neuf feuilles de trois sortes d'herbes: c'est-à-dire trois de chaque sorte. Mon grand-père le dit à son apothicaire, qui dit qu'il y mèneroit lui-même sa fille, ce qu'il fit le lendemain matin. Les trois fortes d'herbes étant cutSllm, la femtre fit un catapltsnMl

#### sn DOCUMENTS INÉDITS.

qu'eUe porta à sept heures du matin à mon grand-père, et lui dit qu'il falloit le mettre sur le ventre de Tenfant. Mon grand-père le fit mettre, et à midi, revenant du palais, il trouva toute la maison en larmes^ et on lui dit que l'mifant étoit mort; il monta, vit sa femme dans les larmes, et Tenfant dans le berceau, mort, à ce qu'il paroissoit. Il s'en alla, et en sortant de la chambre il rencontra sur le degré la femme qui avoit apporté le cataplasme, et attribuant la mort de cet enfant à ce remède, il lui donna un soufflet si fort qu'il lui fit sauter le degré. Cette femme se releva et dit qu'elle voyoit bien qu'il étoit en colère, parce qu'il croyoit que son enfant étoit mort; mais qu'elle avoit oublié de lui dire le matin qu'il devoit parottre mort jusqu'à minuit, et qu'on le laissât dans son berceau jusqu'à cette heure-là et qu'alors il reviendrait. Mon

grand-père rentra et dit qu'il vouloit absolument qu'on le gardât sans l'ensevelir. Cependant l'enfant paroissoit mort; il n'avoit ni poulx, ni voix, ni sentiment; il devenoit froid, et avoit toutes les marques de la mort; on se moquoit de la crédulité de mon grand-père, qui n'avoit pas accoutumé à croire à ces gens-là.

a On le garda donc ainsi, mon grand-père et ma grand'mère toujours présents ne voulant s'en fier à personne; ils entendirent sonner toutes les heures et minuit aussi sans que Tenfant revînt. Enfin entre minuit et une heure, plus près d'une heure que de minuit, l'enfant commença à bailler; cela surprit extraordinairement : on le prit, on le ré« chauffa, on lui donna du vin avec du sucre; il l'avalâ; ensuite la nourrice lui présenta le tétou, qu'il prit sans donner néanmoins des marques de connoissance et sans ouvrir les yeux; cela dura jusqu'à six heures du matin qu'il commença à ouvrir les yeux et à connoUre quelqu'un. Alors, voyant son père et sa mère l'un près de l'autre, il se mit à

YIB DE PASCAL. m

crier comme il avoit accoutumé ; cela fit Yoir qu'il n'étoit pas encore guéri^ mais on fut au moins consolé de ce qu'il n'étoit pas mort^ et environ six à sept jours après il commença à souffrir la vue de Teau. Mon grand-père arrivant de la messe^ le trouva qui se divertissoit à verser de l'eau d'un verre dans un autre dans les bras de sa mère^ il voulut alors s'approcher; mais l'enfant ne le put souffrir^ et peu de jours après il le souffrit^ et en trois semaines de temps cet enfont fut entièrement guéri et remis dans son embonpoint.

c ... Pendant que mon grand-père étoit à Rouen, M. Pascal^ mon oncle, qui vivoit dans cette grande piété qu'il avoit lui-même

imprimée à la fiunille^ tomba dans un état fort extraordinaire, qui étoit causé par la grande application qu'il avoit donnée aux sciences ; car les esprits étant montés trop fortement au cerveau^ il se trouva dans une espèce de paralysie depuis la ceinture en bas, en sorte qu'il fut réduit à ne marcher qu\*avec des potences; ses jambes et ses pieds devinrent froids comme du marbre, et on étoit obligé de lui mettre tous les jours des chaussons trempés dans de l'eau-de-vie pour tâcher de faire revenir la chaleur aux pieds. Cet état où les médecins le virent, les obligea de lui défendre toute sorte d'application ; mais cet esprit si vif et si agissant ne pouvoit pas demeurer oisif. Quand il ne fut plus occupé ni de sciences ni de choses de piété qui portent avec elle leur application, il lui fallut quelque plaisir; il fut contraint de revoir le monde, de jouer et de se divertir. Dans le conunencement cela étoit modéré; mais insensiblement le goût en vint, il se mit dans le monde, sans vice néanmoins ni dérèglement^ mais dans l'inutilité, le plaisir et l'amusement. Mon grand-père mourut; il continua à se mettre dans le monde avec même plus

dp facilité, iétapt maître de soa p\^ ^ ^t ^oi:^, a^cte ^'y f^ vufi peu enfoncé^ il prit la résoli^fip)) de \$]àytp le tçaii) çpjp^ (Pi|n du monde^ c'estràdire de prendre une charge f^ ç^ n^arier; et prenant ses mesures pour Tun et pour rajutrel, il en conféra avec ma tante^ qui étoit alors religieuse^ qui gjémissoit de voir celui qui lui avoit fait connoltre le néant du monde, s y plonger lui-même par de tels engagements. £Ue Texhortoit souvent à y renoncer; il Técoutoit^ et ne laissoit pas de pousser toujours ses desseins. Enfin Dieu permit qu'un jour de la Conception de la Sainte-Vierge, il allât voir ma tante, et demeurât au parloir avec elle dupant qu'on disoit noues avant le sermon. (Lorsqu'il fut achevé de sonner, elle le quitta, et lui de son côté

entra dans l'église pour entendre le sermon, sans savoir que c'étoit là où Dieu l'attendoit. Il trouva le prédicateur en chaire, ainsi il vit bien que ma tante ne pouvoit pas lui avoir parlé; le sermon fut, au sujet de la Conception de la Sainte- Vierge, sur le commencement de la vie des chrétiens et sur l'importance de les rendre saints, en ne s'engageant pas, comme font presque tous les gens du monde, par l'habitude, par la coutume, et par des raisons de bien-

1. Il serait curieux de connaître la carrière que Pascal aurait embrassée. On ne voit guère qu'il eût pu, dans l'état de la société au xvii<sup>e</sup> siècle, en trouver une autre que la magistrature, par exemple, la chambre des monnaies ou la cour des aides, où déjà quelques membres de sa famille occupaient une place, et où sa qualité de calculateur et de savant eût été de mise. Il eût pu aussi acheter une charge au parlement, et être conseiller au parlement de Paris comme Garçavi et Fermât à celui de Toulouse. Quant au mariage, il est absolument impossible et parfaitement inutile de conjecturer quelle personne Pascal avait en vue. Il pouvait aspirer aux partis les plus honorables. Mais c'est aussi par trop ignorer le siècle de Louis XIV que d'imaginer qu'il eût jamais osé élever ses prétentions jusqu'à M<sup>lle</sup> de Koanne Zj la sœur d'un duc et pair, la future duchesse de La Feuillade.

Y|B PE PJ^SCAL. 115

Ébfffip^ |ipu|ei^ bqf^iMil^fl^, <}a]Qi^ de^ c})arges et dans des marj^; \\ moatra cpinmiettt il fallpit consulter Dieu ayant qm^ fk s'y ençager^ et bief^ examiner si on pourroit faire çon^Ipt^ si on n'y trq^vçroit point d'obstacles. Comme c-'étpit là précisément son état et sa disposition^ et que le prédicateur pf épl^£( avec t)paupoup de véhémence et de solidité^ il fut vive-



ment touché<sup>^</sup> et croyant que tout cela avoit été dit pour lui<sup>^</sup> il le prit de môme. Ma tante alluma autant qu'elle put ce nouveau feu, et mon oncle se jdéterpdina peu 4e jours après à rompre entièrement avec le monde; et pour cela il alla passer quelque temps à la campagne pour se dépayser<sup>^</sup> et ropiprp le cours général d<sup>^</sup> grand nombr<sup>^</sup> de visites qu'il faisoit et qu'il recevoit; cela lui réussit<sup>^</sup> car depuis c<sup>^</sup>la il n'a vu aucun de ces amis qi<sup>^</sup>il ne visi-toij<sup>^</sup> qpe par rapport au monde \* .

a Dans sa retraite<sup>^</sup> il gagna à Dieu M. le duc de Roannez <sup>avec</sup> qui il étoit lié d'une amitié très-étroite<sup>^</sup> fondée sur ce que M. de Roannez ayant un esprit très éclairé et capable des plus grandes sciences, avoit beaucoup goûté Tesprit de Jfi. Pascal, et s'étoit attaché à lui. M. Pascal ayant donc quitté le monde<sup>^</sup> et ayant résolu de ne plus s'occuper que des choses de Dieu<sup>^</sup> il fit comprendre à M. de Roannez l'importance d'en faire de même, et lui parla là-dessus avec tant de force qu'il le persuada. Étant donc ainsi touché de Dieu par le ministère de M. Pascal, il commença à faire des réflexions sur le néant du monde, il prit un peu de temps pour penser à ce que Dieu demandoit de lui; enfin il pri<sup>^</sup> la résolution de ne plus jamais songer au monde.

«Pendant que M. Pascal travailloit contre les athéfeis<sup>^</sup> il

1. Sur cettp dernière et déflûitive conversion de Pascal, voyez 1<sup>^</sup> lettre de Jacqueline<sup>^</sup> du 25 janvier 1655, JacqueunsP<sup>^</sup>cal<sup>^</sup>cli. iv,p. 235.

arriva qu'il lui vint un très grand mal de dents. Un soir, M. le duc de Roannez le quitta dans des douleurs très violentes; il se mit au lit<sup>^</sup> et son mal ne faisant qu'augmenter, il s'avisa<sup>^</sup> pour se soulager<sup>^</sup> de s'appliquer à quelque chose qui fût capable de lui

faire oublier son mal; pour cela^ il pensa à la proposition de la roulette faite autrefois par le père Mersenne^ que personne n'avoit jamais pu trouver % et à laquelle il ne s'étoit jamais amusé. Il y pensa si bien qu'il en trouva la solution et toutes les démonstrations; cette application détourna son mal de dents, et quand il cessa d'y penser^ il se senti guéri de son mal. H. de Roannez étant venu le voir le matin^ et le trouvant sans mal,

i. Rappelons id qoe dans les dernières années de sa vie Pascal , dont l'esprit travaillait sans cesse, inventa on dn moins econoonrat à à établir des carrosses à 5 sons, nos omnibus d\*aujourd'hui, destinés à parcourir Paris snr plusieurs grandes lignes. Sauvai {Antiquités de Paris t. I, p. 191 ) : « A ce qu'on dit, il en était l'inventeur aussi bien que le conducteur. » Madaïoe Périer, Vie de Pascal: « Dès que l'affaire des carrosses fut établie^ il me dit qu'il vouloit demander mille francs par avance pour sa part à des fermiers avec qui Ton traitoit.... pour remployer aux pauvres de Blois. » Des pièces nouvelles, publiées par M. de Blonmerqué {Les carrosses à 5 sols, ou les omnibus du zvii\* siècle. Paris, 1828), éclaircissent pleinement toute cette petite affaire. On y rencontre le privilège accordé pour cette entreprise au marquis de Sourches, à M. de Grénan, au duc de Roannès, Tintime ami de Pascal, ainsi qu'une lettre intéressante, où madame Périer raconte à M. Arnauld de Pomponne le grand succès du premier établissement de ces carrosses. A la suite de la lettre de madame Périer est le billet suivant, de la main même de Pascal, que M. de Monmer\* que veut bien nous autoriser à publier ici pour la seconde fois.

« J'ajouterai à ce que dessus, qu'ayant-hier au petit coucher du Roi une batterie dangereuse fut entreprise contre nous par

deux personnes de la cour les plus élevées en qualité et esprit, et qui alloit à la ruiner en la tournant en ridicule, et qui eut donné lieu d'entreprendre tout. Mais le Roi y répondit si obligeamment et si sèchement pour la beauté de l'affaire et pour nous, qu'on rengaina^ et promptement. Je n'ai plus de papier. Adieu. Je suis tout à vous. P. »

## VIE DE PASCAL

lui demanda ce qui l'avoit guéri ; il lui dît que c'étoit la roulette, qu'il avoit cherchée et trouvée. M. de Roannez, surpris de cet effet et de la chose même, car il en savpit la difficulté, lui demanda ce qu'il avoit dessein de faire de cela. Mon oncle lui dit que la solution de ce problème lui avoit servi de remède, et qu'il n'en attendoit pas autre chose. M. de Roannez lui dit qu'il y avoit bien un meineur usage & en faire; que dans le dessein où il étoit de combattre les athées, il falloit leur montrer qu'il en savoit plus qu'eux tous, en ce qui regarde la géométrie et ce qui est sujet à démonstration, et qu'ainsi s'il se soumettoit à ce qui regarde la foi, c'est qu'il savoit jusques où devoit porter les démonstrations; et sur cela il lui conseilla de consigner 60 pistoles, et de faire une espèce de défi à tous les mathématiciens habiles qu'il connoissoit et de proposer le prix pour celui qui trouveroit la solution du problème. M. Pascal le crut et consigna les 60 pistoles entre les mains de M..., nomma des examuiateurs pour juger des ouvrages qui viendroient de toute l'Europe, et fixa le terme à 18 mois, au bout desquels personne n'ayant trouvé la solution suivant le jugement des examinateurs, M. Pascal retira ses 60 pistoles et les em-

ploya à faire imprimer son ouvrage, dont il ne fit tirer que liO exemplaires.

a M. Pascal parloit peu de science; cependant, quand l'occasion s'en présentoit, il disoit son sentiment sur lès choses dont on lui parloit; par exemple sur la philosophie de M. Descartes, il disoit assez ce qu'il pensoit. 11 étoit de son sentiment sur l'automate, et n'en étoit point sur la matière subtile dont il se moquoit fort, mais il ne pouvoit souffrir la manière d'expliquer la formation de toutes choses, et il disoit très souvent : a Je ne puis pardonner à a Descartes; il voudroit bien dans toute la philosophie se

« pouvoir passer de Dieu^ mais il n'a pu s'empêcher de « lui accorder \* une chiquenaude^ pour mettre le monde a en mouvement : après cela il n'a plus que faire de a Dieu. »

Voici maintenant le seul témoignage authentique et contemporain qui nous soit connu sur l'aventure du pont de Neuilly; il n'y en a pas d'autre trace dans tous les papiers de ce temps qui ont passé sous nos yeux.

a Page 6 : Monsieur Ârnoul, chanoine de Saint-Victor^ curé de Chamboursy^ dit qu'il a appris de M. le prieur de Barillon, ami de M. Périer^ que M. Pascal^ quelques années avant sa mort, étant allé^ selon sa coutume^ un jour de fête à la promenade au pont de Neuilly^ avec quelques-uns de ses amis dans un carrosse à quatre ou six chevaux^ les deux chevaux de volée prirent le mors aux dents à l'endroit du pont où il n'y avoit point de garde-fou^ et s'étant précipités dans l'eau^ les lesses qui les attachoient au train de derrière se rompiirent; en sorte que le carrosse demeura sur le bord du précipice^ ce qui fit prendre à M.

Pascal la résolution de rompre ses promenades et de vivre dans une entière solitude. »

Il est vraiment bien singulier que Jacqueline Pascal, dans la lettre où elle raconte à sa sœur les motifs et les détails de la conversion de leur frère ^, ne dise pas un seul mot d'un accident aussi terrible^ où^ si elle l'eût connu^ et comment aurait-elle pu l'ignorer, elle n'aurait pas manqué de voir et de faire paraître le doigt de Dieu.

Donnons encore quelques anecdotes sur Pascal, rappoiv

1. D'abord: faire donner; an-desBns aeaorder. Voyez plus haut,

«. Jacqdelire Pascal, chap. iv, p. 235, etc., lettre du 25 jauvier

## **VIE DE PASCAL. S**

tées par Marguerite Périer sur le témoignage de ce même M. Amoul.

a Ibid.f page 6. H. Pascal avoit des adresses merveilleuses pour cacher sa vertu, et particulièrement devant les gens du commun; en sorte qu'un homme dit un jour à M. Amoul qu'il sembloit que M. Pascal fût toujours en colère et qu'il vouloit jurer (ce qui est assez plaisant), mais qu'il ne seroit pas bon à écrire. M. Amoul ajoutoit que quand on demandoit conseil à M. Pascal^ il écouitoit beaucoup et parloit peu. »

a Page 7. M. Pascal étant allé voir M. Amoul à Saint- Victor avec le duc de Roannez, vit entrer fort confusément un troupeau

de moutons ; il demanda à M. Amoul s'il en devineroit bien le nombre. Celui-ci ayant répondu que non, il lui dit tout d'un coup en comptant en un moment sur ses doigts qu'il y en avoit quatre cents. M. de Roannez demanda à celui qui les conduisoit combien il y en avoit; il lui dit quatre cents\*.»

a Quand M. Quesnel, frère du P. Quesnel, eut fait le portrait de M. Pascal ^^ qui étoit mort depuis plusieurs années, on montra ce portrait à un grand nombre de personnes qui Tavoient connu. Tous le trouvèrent parfaitement ressemblant. On le fit voir à un horloger de Paris qui avoit travaillé assez souvent pour lui, et on lui demanda s'il

1. Ces témoignages de M. Amool sur Pascal se retroayent dans le Ms. de la Bibliothèque royale^no 897, p. 191, et dans celui de la Maza- Tine, p. 865, et ils y sont donnés comme extraits d'un manuscrit anonyme de la Bibliothèque des pères de V Oratoire, de Clermont,

2. C'est le portrait^ si admirablement gravé par Edelinck, qui est dans Perrault et de là a passé partout. Bossut nous apprend que de son temps l'original étoit en la possession de M. Guerrier de Besance, maître des requêtes , celui qui a donné à la Bibliothèque royale le msc. des Pensées. Voyez plus haut» p. 114.

reconnoissoit ce portrait. C'est, dit rouverier, le portrait d'un monsieur qui venoit ici fort souvent faire raccoiuer sa montre, mais je ne sais pas son nom. o

On trouve dans notre manuscrit des additions pour le IS'écrologe de Port-Royal, qui renferment des détails curieux sur Pascal que le Recueil d'Utrecht a fait connaître incomplètement. Voici

ce fragment intéressant que donne aussi le Msc. de la Bibliothèque royale, n° 397, et celui de la Mazarine.

Noie à la page 59"% ligne 48, de la préface. » a Ce fut M. Pascal qui attaqua la morale des jésuites en 1656, et voici comment il s'y engagea. Il étoit allé à Port- Royal-des-Champs pour y passer quelque temps en retraite, comme il faisoit de temps en temps. C'étoit alors qu'on travailloit en Sorbonne à la condamnation de M. Amauid, qui étoit aussi à Port-Royal. Lorsque ces messieurs le pressoient d'écrire pour sa défense et lui disoient : Estrce que vous vous laisserez condamner comme un enfant sans rien dire? il donna un écrit qu'il lut en présence de tous ces Messieurs qui n'y donnèrent aucun applaudissement. M. Arnauld, qui n' étoit pas jaloux de louanges, leur dit : Je vois bien que vous trouvez cet écrit mauvais, et je crois que vous avez raison; puis il dit à M. Pascal : Mais vous qui êtes jeune\*, vous devriez faire quelque chose. M. Pascal fit la première lettre, la leur lut; M. Arnauld s'écria : Cela est excellent; cela sera goûté; il faut le faire imprimer. On le fit; cela eut un succès que l'on a vu : on continua. M. Pascal, qui avoit une maison de louage dans Paris, alla se mettre dans une auberge à renseigne du Roi David, rue tl(?s Poiriers, pour continuer cet ouvrage. 11 étoit connu

i. Rociieil de Marg. Périer: vous qui, êtes caneux.

## VIE DE PASCAL

dans cette auberge sous un autrfe noni^; c'étoit tout vis-à-vis le collège de Glermont^ qu'on nomme à présent Louisle-Grand. M. Périer^ son beau-frère, étant allé à Paris dans ce teinp^s^Ià; alla

se loger dans cette même auberge<sup>a</sup> comme un homme de province, sans faire connoître qu'il étoit son beau-frère. Le P. de Frétât<sup>a</sup> jésuite, son parent et parent aussi de M. Pascal, alla trouver M. Périer, et lui dit qu'ayant l'honneur de lui appartenir<sup>a</sup> il étoit bien aise de l'avertir qu'on étoit persuadé dans la Société que c'étoit M. Pascal<sup>a</sup> son beau-frère, qui étoit l'auteur des petites lettres contre eux qui couroient Paris, qu'il devoit l'en avertir et lui conseiller de ne pas continuer parce qu'il pourroit lui en arriver du chagrin. M. Périer le remercia, et lui dit que cela étoit inutile, et que M. Pascal lui répondroit qu'il ne pouvoit pas les empêcher de l'en soupçonner; parce que, quand il leur diroit que ce n'étoit pas lui, ils ne le croiroient pas, et qu'ainsi s'ils vouloient Ten soupçonner il n'y avoit pas de remède. Il se retira là-dessus<sup>a</sup> lui disant toujours qu'il falloit l'en avertir, et qu'il y prit garde. M. Périer fut fort soulagé quand il s'en alla; car il y avoit une vingtaine d'exemplaires de la septième ou huitième lettre sur son lit qu'il y avoit mis pour sécher; mais les rideaux étoient tirés, et heureusement un frère que le Père de Frétât avoit mené avec lui et qui s'étoit assis près du lit ne s'en aperçut pas. M. Périer alla aussitôt en divertir M. Pascal qui étoit dans la chambre au-dessus de lui et que les jésuites ne c'oyoient pas être si proche d'eux.

a En 1732, le 27 février, mademoiselle Périer raconta à un de ses amis que<sup>a</sup> M. Pascal, son oncle<sup>a</sup> avoit un laquais,

1. Sans celui de M. de Mons; voyez plus haut la note 1 de la p. 311.

2. Le Ms. de la Bibliothèque royale n° 897, qui, comme nous Tavons



Domme Picard, très fidèle, ^ui savoit que son mattre composoit les Lettres provinciales; c'étoît lui qui pour Tordinsire en portoSt les manuscrits à M. Fortin, principal du collège d'Harcourt qui avoit soin de les faire imprimer. On assure qu'elles ont été imprimées dans le collège même.

« Elle a assuré au même\* que messieurs les curés de Paris avoient accoutumé dans ce temps-là de s'assembler tous les mois, et qu'à Toccasion des Lettres provinciales et de TApologie des casuistes, ils proposèrent de demander la condamnation de la morale relâchée, et de nommer quelqu'un de leur corps pour écrire contre. Personne ne paroissoit fort disposé à se charger de cette commission; mais M. Fortin, homme fort zélé, qui connoissoit particulièrement M. Mazure, curé de Saint\*Paul, lui persuada d'accepter cet emploi, lui promettant de faire composer ces écrits par des personnes très habiles. En efiet, M. Fortin s'adressa à MM. Amauld, Nicole et Pascal, qui sont auteurs des écrits qui ont paru sous le nom de messieurs les curés de Paris. Depuis ce temps-là, il fut défendu aux curés de Paris de s'assembler tous les mois, comme ils avoient accoutumé auparavant. »

Ainsi, d'après le témoignage de Marguerite Périer, c'est un principal d'un collège de l'Université qui, malgré les défenses les plus rigoureuses de l'autorité, osa faire imprimer les Provinciales y et les imprimer dans son propre collège, le collège d'Harcourt. L'Université ne devait pas moins à celui qui ne craignait pas d'attaquer ses anciens et éternels ennemis. Un Amauld avait, au commencement du

déjà dit, est de la main du P. Guerrier, et le Ms. de la Mazarine eD grande partie copié sur le précédent : mademoiselle Périer m\*a dit

enijourcthui 17 février 1732, que

## **T<sup>es</sup> mêmes MMss.: /fem» elle m'a dit que, etc**

XVII<sup>e</sup> siècle<sup>^</sup> défendu l'Université contre les prétentions des jésuites devant le parlement de Paris : il était juste que l'Université rendit au fils le service qu'elle avait reçu publiquement du père. >

### **UN ÉPISODE DE LA VIE DE PASCAL.**

Madame Périer<sup>^</sup> dans la vie de son frère<sup>^</sup> nous apprend comment; à l'âge de vingt-quatre ans, Pascal, qui<sup>^</sup> jusqu'alors; avait été exclusivement occupé de mathématiques et de physique<sup>^</sup> tourna ses pensées du côté de la religion et le Recueil de plusieurs pièces pour servir à l'histoire de Port-Royal d'Utrecht<sup>^</sup> 1740, fait connaître (page 450) les détails de ce qu'on appelle la première conversion de Pascal. C'est dans la ferveur de cette conversion qu'il prit part à une affaire dont le Recueil d'Utrecht ne dit pas un mot<sup>^</sup> et que madame Périer raconte de la manière suivante: « Dieu lui donna, dès ce temps-là<sup>^</sup> une occasion de faire paraître le zèle qu'il avoit pour la religion» 11 étoit alors à Rouen<sup>^</sup> où mon père étoit employé pour le service du Roi; et il y avoit aussi, en ce même temps, un homme <sup>i</sup> qui enseignoit une nouvelle philosophie qui attiroit tous les curieux. Mon frère ayant été pressé d'y aller par deux jeunes hommes de ses amis, y fut avec eux; mais ils furent bien surpris, dans l'entretien qu'ils eurent avec cet homme, qu'en leur débitant les principes de la philoso-

phie il en tiroit des conséquences sur des points de foi, contraires aux .décisions de l'Église. Il prouvoit par ses raisonnements que le corps de Jésus-Christ n'étoit pas formé du sang de

h sainte Vierge, mais d'une autre matière ci'éeée exprès, et plusieurs autres choses semblables, ils voulurent le contredire, mais il demeura ferme dans ce sentiment. De. sorte qu'ayant considéré entre eux le danger qu'il y avoit de laisser la liberté d'instruire la jeunesse à un homme qui avoit des sentiments erronés» ils résolurent de l'avertir premièrement^ et puis de le dénoncer s'il résistoit à l'avis qu'on lui donnoit. La chose arriva ainsi, car il méprisa cet avis, de sorte qu'ils crurent qu'il étoit de leur devoir de le dénoncer à M. du Bellay, qui faisoit pour lors les fonctions épiscopales dans le diocèse de Rouen, par commission de M. l'Archevêque. M. du Bellay envoya quérir cet homme, et l'ayant interrogé, il fut trompé par une confession de foi équivoque qu'il lui écrivit et signa de sa main, fiûsant d'ailleurs peu de cas d'un avis de cette importance qui lui étoit donné par trois jeunes hommes. Cependant, aussitôt qu'ils virent cette confession de foi, ils connurent ce défaut ; ce qui les obligea d'aller trouver à Gaillon M. l'archevêque de Rouen, qui, ayant examiné toutes ces choses, les trouva si importantes qu'il écrivit une patente à son conseil et donna un ordre exprès à M. du Bellay de feire rétracter cet homme sur tous les points dont il étoit accusé, et de ne recevoir rien de lui que par la communication de ceux qui Tavoient dénoncé. La chose fut exécutée ainsi, et il comparut dans le conseil de M. l'archevêque et renonça à tous ses sentiments. Et on peut dire que ce fut sincèrement, car il n'a jamais témoigné de fiel contre ceux qui lui avoient causé cette affaire^ ce qui fait croire qu'il étoit lui-même trompé par les fauslses conclusions qu'il tiroit de ses faux principes. Aussi étoit-il l)ien crrtain qu'on n 'avoit

eu en cela aucun dessi<sup>n</sup> de lui nuire, ni d'autre vue que de le détromper par lui-

niéine<sup>n</sup> et l'empêdier de séduire les jeunes gens<sup>n</sup> qui n'eussent pas été capables de discerner le vrai d'avec le faux dans des questions si subtiles. Ainsi eette affaire se termina doucement... »

La Bibliothèque du Roi possède deux manuscrits qui peuvent nous servir à ajouter à ce récit de madame Périer des détails authentiques<sup>n</sup> qui tantôt le confirment, tantôt le rectifient et toujours le développent.

Le premier de ces manuscrits est un in-folio, Supplément aux manuscrits français f n<sup>n</sup> il6, qui contient<sup>n</sup> avec une copie du manuscrit autographe des Pensées<sup>n</sup> plusieurs pièces de Pascal ou relatives à Pascal. Le second est le manuscrit de l'Oratoire n<sup>n</sup>i60.

Ces manuscrits nous apprennent que le philosophe de Rouen qui<sup>n</sup> en 4647<sup>n</sup> alarma Forthodoxie de Pascal et de ses amis<sup>n</sup> et qu'ils accusèrent devant M. Farchevéque <sup>n</sup>n'était pas un laïque<sup>n</sup> mais un religieux de l'ordre des Capucins , dont le vrai nom était Jacques Forton<sup>n</sup> et qu'on appelait le frère Saint-Ange. Il n'enseignait point une nouvelle philosophie; seulement il avait certaines opinions théologiques qu'il communiqua à Pascal et à quelques-uns de ses amis dans des entretiens particuliers et sur leur demande expresse. On ne voit pas non plus que cette nouvelle philo- Sophie attirât tous les curieux y comme le dit madame Périer. Il y eut en tout deux conférences<sup>n</sup> et la chose ne paraît pas être jamais sortie du cercle de quelques personnes.\* Il n'y avait donc pas beaucoup à craindre qu't7 séduisit les jeunes gens, et tout ce grand zèle de Pascal et de ses jeunes amis paraît excessif. Voici

d'abord la relation complète de ce qui se passa dans les deux conférences^ relation sur laquelle porte toute l'accusation et qui est signée de tous ceux qui assistèrent à ces conférences. C'est une

sorte de procès-verbal officiel^ qui pourrait bien avoir été dressé par Pascal lui-même^ et qui porte entre autres signatures^ celle de Fauteur des Praveinées. La relation est un peu longuée^^ mais nous n'avons pas cru pouvoir Tabréger.

nSGIT DE DEUX OONFÉRENGES OU ENTaBTISNS PÀRTI-GULIEBS TENUS LES VENDREDI PREKIEE ET MARDI GIN-QUILÈMB FE- VRIER, 4647.

a Le vendredi premier jour de février 1647, le sieur de Saint-Ange, accompagné d'un gentilhomme de ses amis, vint en la maison de M. de Montflavier, conseiller du Roi 'en son conseil d'État et privé, maître des requêtes ordinaire de son hôtel, pour voir le sieur Dumesnil, son fils, qui avoit souhaité le connoître , et qui lors étoit avec le sieur Auzoult. Ledit sieur Dumesnil étant averti de la venue dudit sieur de Saint-Ange en la compagnie d'un gentilhomme, les envoya prier de monter en la salle en laquelle il les fut recevoir avec ledit sieur Auzoult. Après les premières civilités, dans lesquelles lesdits sieurs Dumesnil et Auzoult témoignèrent au sieur de Saint-Ange le désir qu'ils avoient de le connoître à cause du grand estime qu'ils avoient ouï faire de lui, il se passa quelques discours indifférents. On discourut après de la certitude des sciences et des principes de nos connoissances qui sont les effets lorsqu'ils nous mènent par le raisonnement à la connoissance des causes, à cause de leurs nécessaires dépendances d'icelles. A cela, le sieur de Saint-Ange dit qu'il ne falloit pas se persuader qu'il y eût aucune connexion nécessaire des causes na-

turelles à leurs effets, que n'y ayant que la Trinité qui fût nécessaire tout le reste par sa

nature n'avoit aucun ordre nécessaire ^ que tout cela dépendoit des décrets de la volonté de Dieu; donc que pour connoître les effets il falloit connoître les décrets^ ce qui ne se pouvoit faire qu'après la connoissance de la Trinité, et ensuite des conventions selon lesquelles Dieu a formé ses décrets; que par conséquent il falloit connoître la Trinité avant que d'avoir les autres sciences^ qu'elle étoit son antécédent et que de cette connoissance dépendoit sa théologie et sa physique.

a On lui demanda par quel moyen il connoissoit la Trinité, il répondit qu'il la démontroit par la raison. Cela surprit la compagnie, et comme on lui proposoit quelques difficultés à cause que ne connoissant rien de Dieu par la raison que ce que nous en pouvons conclure de la connoissance des créatures, et n'y ayant aucune chose dans icelles qui nous oblige de songer à un si haut mystère, au contraire cette merveille répugnant en apparence à beaucoup de principes naturels, on ne pouvoit pas s'imaginer quels pourroient être les principes de cette démonstration. Il nous dit qu'il faudroit qu'il nous eût expliqué ses antécédents, ce qu'il ne pouvoit pas faire en si peu de temps; et à ce propos il dit que tous ceux qui ne les avoient point entendus s'étonnoient de cette proposition et la combattoient; qu'à Paris beaucoup de docteurs en théologie avoient disputé contre lui, devant que d'avoir su ses principes, et entre autres M. Hallier et M. Hercent; mais qu'ayant entendu son raisonnement, ils avoient confessé n'avoir jamais rien entendu de si fort, et y avoient donné les mains. Il raconta aussi que M. Petit, lequel, en quelque rencontre, ne le connoissant pas, se moquoit en sa présence de son entreprise, la

jugeant impossible, après avoir entendu son raisonnement l'avoit fort approuvé, et avoit été contraint

### 348 DOCUMENTS INEDITS.

d\*avouer qu'il n'avoit jamais rien ouï de si puissant. Comme il renvoyoit à rinlelligence de ses principes et des dogmes pour comprendre son raisonnement, on laissa cette difficulté; et supposant cela comme prouvé, on lui demandUi comment, connoissant la Trinité, il pouvoit conclure les productions au dehors, puisqu'elles étoient extrêmement libres et qu'il n'y avoit aucune connexion nécessaire avec leur principe. Il répondit que tout ce que Dieu faisoit au dehors, il le faisoit selon certaines convenances que sa sagesse montrait à sa volonté, selon lesquelles il opéroit, faisant toujours ce qui étoit le plus convenable; et que ses antécédents supposés par la suite de ses raisonnements, il venoit à la connoissance de ces convenances, que par ce moyen il connoissoit tout ce que Dieu a dû faire. On lui demanda si Dieu étoit déterminé à agir selon ces convenances, parce qu'il s'ensuivroit que Dieu ne pourroit faire que ce qu'il a fait. Il répondit que si on considéroit sa puissance toute seule , Dieu pouvoit faire une infinité d'autres choses qu'il n'a pas faites; mais que si on la considéroit jointe à sa sagesse, il ne pouvoit faire que ce qu'il a fait, parce qu'il faisoit toujours ce qui étoit le plus convenable. On lui dit que par ce moyen il connoissoit donc tous les mystères par .raisonnement, et par conséqueat les mystères de l'incarnation et de l'eucharistie, etc., puisqti'ils étoient la suite de quelque convenue : il répondit qu'il les connoissoit. On proposa quelque doute sur cela, et entre autres que si tout cela étoit véritable, on n'au'oit pas besoin de foi pour connottre lesdits mystères, et que par conséquent sans la foi on pourroit être sauvé. Il répondit en

ces termes : a Quand je le dirois? » Sur ce qu'on lui dit que cela étoit contraire à TÉcriture : Sine fide impossibile est placere Deo, il dit que nous avions besoin de la foi

pour une chose^ savoir : pour connoître que Dieu est notre fin surnaturelle, ne pouvant arriver à cette connoissance si nous ne sommes aidés d'une lumière supérieure , à cause des difficultés qui nous viennent de l'infinie distance qui se rencontre entre Dieu et nous; mais que, pour le reste des mystères^ un esprit puissant y pouvoit parvenir par son raisonnement^ et que la foi n'étoit que comme un supplément aux esprits desquels le raisonnement n'étoit pas assez vigoureux^ et qui n'avoient pas assez de lumière pour' concevoir lesdits mystères. On lui opposa que la foi étoit pardessus la raison naturelle et des choses que nous ne pouvons concevoir sans révélation^ d'où vient que saint Paul l'appelle : Argumentum non apparentium; que tous les Pères disoient la même chose; il dit que cela s'entendoit des choses qui tombent dans l'ignorance.

« On disputa avec chaleur sur cela, et comme on étoit sur ce propos, arriva le sieur Pascal, fils de M, Pascal, conseiller du Roi en ses conseils d'État et privé, commissaire député par S. M. en la haute Normandie pour l'imposition et levée des tailles , et sur le fait de la subsistance et étapes (les troupes, et autres affaires concernant le service de Sa Majesté en la dite province, qui venoit voir le sieur Dumesnil. Après les civilités, on lui dit en bref quelque chose de ce que le sieur de Saint-Ange avoit avancé^ savoir, qu'il pouvoit démontrer la Trinité, et que par certaines convenances il venoit à la connoissance des autres mystères de la religion^ de quoi il fut fort étonné. Il entendit du sieur de Saint- Ange la confirmation de cela, et après on continua le discours. Quelqu'un



s\*étonnant comme il posoit seulement la nécessité de la foi pour connoître que Dieu étoit notre fin surnaturelle^ vu qu'il sembloit que Ton pouvoit conclure qu'il n'y avoit que Dieu qui fut capable de contenter tous les

désirs de notre fme, et la capacité qu'elle a pour toute sorte de bonté, et que saint Augustin avoit vu cela Sinclair qu'en beaucoup d'endroits il l'avoit prouvé par raison, et que beaucoup de théologiens pensoient qu'il n'y eût que cette connoissance à laquelle la foi ne fût pas nécessaire; pour expliquer son opinion , après avoir déduit quelque chose de l'infinie disproportion qui se présenteroit à nos esprits, et du grand éloignement entre Dieu et nous qui nous feroit perdre courage dans l'incertitude que nous aurions si nous pourrions arriver à Dieu, pour nous faire entendre son raisonnement, il lut plusieurs pages d'un petit livre imprimé, par lui composé : De F alliance de la foi et du raisonnement (il sera très à propos que l'on l'examine pour mieux prendre sa pensée sur ce sujet), où il raisonneoit sur les difficultés qui pourroient se présenter à nos esprits, si Dieu par la foi ne nous avoit assurés que nous pouvons le posséder. On lui opposa que cette disproportion infinie ne Tempéchoit pas de connoître par son raisonnement le mystère de l'incarnation, où néanmoins les mêmes difficultés se rencontroient à cause de la distance infinie qui est entre la nature humaine de Jésus-Christ et la nature divine. Il répondit qu'il n'y avoit point une disproportion semblable entre la nature humaine de Jésus-Christ et la nature divine, à celle qui se rencontre entre la même nature divine et celles des autres hommes, parce que la nature humaine de Jésus -Christ étoit produite par une action de . réciproque. On n'entendoit point ce terme, et ne l'ayant pas beaucoup expliqué, parce qu'il disoit toujours que tout cela dépendoit de Vintelligence de ses

antécédents, qui ne pouvoient pas être expliqués en si peu de temps, on lui demanda si Jésus-Christ n'étoit pas homme comme nous et d'une même nature que nous; il répondit qu'il étoit d'une

autre espèce que nous; et qu'il faisoit une espèce à part, parce qu'il étoit produit par un autre motif , et comme on n'entendoit pas toutes ces façons de parler, on lui demanda seulement si Jésus-Christ n'étoit pas animal raisonnable, il répondit qu'il n'étoit point animal. Cette proposition choqua toute l'assemblée^ car il sembloit que cela ne se pût nier qu'en niant que Jésus-Christ eût été sensible, puisque la notion commune d'animal est un vivant sensible. Après avoir quelque temps parlé sur cela^ i>our mettre fin aux disputes^ on lui demanda ce qu'il entendoit par animal; à quoi il répondit : que pour être animal, il falloit avoir un corps corruptible, et que Jésus-Christ n'avoit pas de corps corruptible. On le pria d'expliquer quelle corruption il entendoit, parce que la plus grande corruption étoit la mort. Il dit qu'il entendoit la dernière corruption qui se fait par la dissolution des éléments, et que le corps de Jésus-Christ n'avoit point été sujet à cette dissolution. Il dit pareillement que la Vierge faisoit une espèce à part et distincte de celle des autres hommes, à cause qu'elle étoit produite par un autre motif que le reste des honmies, et que pour tout le reste des honmies ils étoient d'une même espèce. On lui demanda ce que c'étoit qui faisoit les diverses espèces; il répondit que c'étoit la diversité des motifs, et qu'ainsi tous les hommes ne constituoient qu'une espèce> à cause qu'ils étoient produits par un même motif. Entre beaucoup de difficultés qui se présentoient à un chacun à lui proposer sur tous ces discours, on lui dit^ seulement que cette raison de ne devoir pas être corrompu ne sembloit pas être suffisante pour constituer une espèce à part ; et pour preuve de cela on lui dit qu'Adam n'eût pas été corrompu

s'il n'eût péché, et que néanmoins il étoit animal et qu'il ne faisoit pas une autre espèce que nous^ ou

## S52 DOCUMENTS liNÉOITS.

plutôt m'étoit pas d'une autre espèce devant qu'il eût péché de celle de laquelle il étoit après son péché; il répondit qu'Adam eût été corrompu. On lui dit qu'il étoit de la foi qu'Adam ne fût pas mort, s'il n'eût pas péché^ et que cela étoit défini contre les Pélagiens; on lui allégua entre autres le concile de Millénis ' ^ où il est défini qu'Adam ne fût pas mort necessitate naturæ, mais qu'il a été fait mortel ptccati meriû; il dit qu'il y avoit necessitate naturæ^ ce qui étoit seulement pour montrer qu'il ne fût pas mort contre son inclination et par contrainte ^ mais qu'il fût mort volontairement. Cette explication ne contenta personne^ et on lui dit qu'il étoit facile de montrer que le concile se devoit entendre autrement. Quelqu'un lui opposant un passage formel de saint Augustin^ où il disoit qu'Adam ne fût mort en aucune façon^ il dit qu'il ne discutoit jamais sur les passages des Pères j si on n'avoit le livre^ et que jamais il ne répondoit à des autorités que quand il en avoit vu le commencement et la suite; ce qui obligea^ comme on ne vouloit pas le presserai de passer à d'autres matières^ après avoir témoigné premièrement l'étonnement que produisoient tant de choses éloignées du sentiment commun des catholiques. Mais pour ôter tout d'un coup à l'assemblée l'occasion de s'étonner de tout ce qui lui restoit à dire^ il dit qu'il alioit avancer une proposition qui étonneroit bien davantage, et qui néanmoins étoit une suite de ses antécédents, à sçavoir qu'il dirait bien par ses principes combien . il devoit y avoir d'hommes. Chacun à cette promesse témoigna le redoublement de son admiration^ et comme on souhaitoit d'apprendre comment il pourroit

sçavoir une chose si cachée et si difficile, il dit qu'il y auroit des hommes

\, Sic; c'est le cotmiiium Uilevitanum, le second concile de Milab.

### UN ÉPISODE DE LA ViE DE PASCAL. 358

jusqu'à ce que la masse oorporelle fût épuisée. Ces termes non entendus firent qu'on le pria d'en donner une plus ample explication^ ce qu'il fit disant que la masse corporelle comprenoit tous les corps tant célestes que terrestres, et que toute cette masse devoit servir successivement à composer des hommes ; parce qu'il falloit qu'il y eût autant d'hommes comme il y avoit de parties de cette masse qui étoient suffisantes pour être unies à des âmes et faire des hommes^ à cause qu'il falloit que tout retournât à Dieu comme tout en étoit venu^ Dieu n'ayant produit ses créatures qu'à ce dessein; et que par conséquent tous les corps dévoient aussi hien retourner à lui que les esprit^ ^ avec cette différence que les esprits étant capables de connoissance et d'amour pouvoient y retourner seuls^ mais les corps étant privés de l'un et de l'autre ne pouvpiient y retourner, s'ils n'y étoient reportés par des esprits; et pour cet effet, la sagesse de Dieu avoit trouvé l'invention d'unir des esprits aux corps, afin qu'ils reportassent à lui toute la masse corporelle; que la fin du monde ne viendrait que quand toutes les parties de la masse corporelle auroient servi à composer des hommes, et que la dernière seroit prise, car alors chaque âme reprendra la partie de Ja masse qui lui est appropriée. A cette occasion, il expliqua quelque chose des raisons de la création, et dit que toutes les créatures étoient des images et des portraits des actions internes de Dieu, à sçavbir les esprits, de l'action contemplative, les corps^ de la productive, et les esprits

et les corps unis ensemble, les images de l'identité de la vertu contemplative et productive. Il dit donc ensuite de cela qu'un géomètre pourroit supputer à peu près le nombre des hommes qui dévoient être depuis le commencement du monde jusqu'à la fin.

#### 854 DOCUMENTS INFIDITS.

a Quoique ce discours achevé & de surprendre un chacun^ on ne fut pas néanmoins si étonné de cette étrange proposition comme des précédentes, à cause qu'elle ne sembloit si directement ni si apparemment choquer les mystères de la religion. En tournant en risée autant que la civilité le pouvoit permettre cette proposition, on lui fit quelques doutes sur cela; et premièrement on lui demanda comment la substance du soleil et des étoiles^ et celle qui est au centre de la terre^ pouvoit venir sur la terre, afin qu'elle fût prise pour la composition des hommes^ et qui étoit-ce qui Tapportoit; ce qui néanmoins étoit nécessaire^ puisque tout cela faisoit partie de la masse corporelle^ et que par conséquent leur substance devoit être reportée à Dieu. o répondit que la cause de cette difformité venoit de ce que nous concevions les choses naturelles autrement qu'elles ne sont^ et que nous n'avions pas une bonne idée de la substance des choses; que nous pensions que ce que nous voyons étoit substance^ et que ce n'étoit que des accidents et des apparences; qu'il falloit s'imaginer que la substance n'étoit pas attachée aux accidents que nous voyons^ mais quelle étoit en continuel mouvement derrière eux^ et que par ce moyen la substance du ciel, du soleil^ de la lune et des étoiles descendoit ici-bas^ et que celle de la terre montoit en haut continuellement, et que par cette unique façon (le philosophie on pouvoit satisfaire à l'expérience nouvellement faite pour

le vuide par le dit sieur Pascal^ laquelle il estima beaucoup aussi bien que Fauteur, et dit qu'il avoit entendu parler de cette expérience à Paris devant que de venir en cette ville, en une compagnie où on avoit fait très grand état du dit sieur Pascal. Il dit aussi qu'il croyoit inv\* possible d'y répondre dans toutes les autres philosophies communes. On commençoit de ne s'étonner plus d'entendre

des choses extraordinaires contre toute sorte d'appereoe et sans aucune raison ni expérience. Comme néanmoins on se rioit de cela et que Ton disoit que c'étoit deviner, vu qu'on n'avoit aucune expérience de ce continui mouve\* ment, il dit qu'il ne s'en falloit pas étonner et qu'il arrivoit la même chose que si, regardant une tapisserie immobile derrière laquelle des hommes se promeneroient, on nioit qu'ils remuassent, parce qu'on ne les verroit pas mouvoir; que la substance étant cachée à nos sens nous ne pouvions pas conclure qu'elle ne se meut point, encore que nous n'en eussions aucune expérience. Ensuite il apporta ime sinûlittde qu'il jugeoit bien sensible et bien capable de représenter sa pensée : il dit donc que toute la substance des corps devoit être considérée comme de l'eau, et que pour cela elle étoit comparée à un abyme, alléguant à ce propos ce passage : velut in aby\$so mulia (on ne lui voulut pas montrer l'explication hors de propos de ce passage); qu'il falloit donc s'imaginer une mer ou un grand fleuve, et dans icelui plusieurs bouteilles de verre remplies de l'eau de ce fleuve, car le fleuve n'en grossiroit pas pour cela, non plus que quand on casseroit quelques-unes de ces fioles ou toutes ensemble, parce que ce seroit toujours la même eau et il n'y en auroit pas davantage pour cela; tout de même, les hommes sont comme ces bouteilles de verre, qui tous ont une partie de la matière, et quand ils vivent, elle n'est pas diminuée, non plus

que, quand ils sont cassés par la mort, la substance n'est pas augmentée, mais seulement la même substance est dispersée par l'univers, ainsi que l'eau de la fiole cassée par tout le fleuve. Cette pensée excita une risée commune, et on dit quelques mots agréables sur cette comparaison des hommes et des fioles, a Et après tous ces discours on aima mieux le remettre

sur la théologie que d'entendre ces choses étranges sur ta philosophie; et comme un chacun eût bien souhaité sçavoir quelles lumières il avoit sur la matière de la grâce^ on lui demanda quelle opinion il estimoit la plus conforme à la vérité, ou celle de Jansénius ou celle des jésuites, et s'il pensoit que Jansénius eût bien entendu saint Augustin. Il répondit que ni les jésuites ni Jansénius n'avoient connu entièrement la vérité, mais seulement une partie d'icelle; que Jansénius avoit bien approché de Topinion de saint Augustin, et que sans lui la science de Tefficacité de la grâce se fût perdue; que saint Augustin avoit assez approfondi cette matière, que pour son sentiment il embrassoit ce qu'il y avoit de véritable dans toutes ces deux opinions, et qu'en cela consistoit Texcellence de sa doctrine que tout ce qui se rencontroit de véritable épars dans toutes les opinions se rencontroit ramassé en son lustre dans sa doc^ trine, et que tous les sentiments , même les plus extravagants de tous les anciens philosophes, et les opinions qui sembloient les plus ridicules quand on les considéroit détachées des vrais principes, étoient néanmoins véritables et paroissoient très conformes à la raison, unies aux principes de sa doctrine, parce qu'on connott toujours la vérité, et qu'on ne se trompe jamais qu'en n'en connoissant qu'une partie ou en excluant quelque chose, que toutes ces vérités néanmoins n'étoient pas reconnoissables étant séparées; et à ce propos il apporta une comparaison pour faire mieux concevoir sa pensée (qui

paroissoit impossible, puisque la plupart des opinions sont contradictoirement opposées, et qu'il est impossible que deux contradictoires soient véritables), prise de la fable d'Orphée, qui fut mis en pièces par les ménades ou les bacchantes; car tous les morceaux d'Orphée, quoi qu'ils fussent véritablement ses

membres^ n'étoient pas néanmoins reconnoissables pour parties de son corps en étant séparés^ ce qui étoit facile à connottre quand ils étoient encore tous unis ensemble et qu'ils composoient son corps. Cette comparaison sembla plaisante^ et comme il étoit près de dire quelque chose de son opinion sur la grâces^ on le pria de dire premièrement où il avoit pris cette opinion nouvelle, et d'où pouvoit venir que personne n'eût encore eu toutes ces véritables lumières sur ce sujet particulièrement saint Augustin qui avoit tant travaillé sur ces matières. Il répondit que cela venoit de ce que personne n'avoit connu l'ordre des décrets de Dieu, et que, manque de cette connoissance, tous les Pères et théologiens n'avoient connu qu'une partie de la vérité. On lui demanda s'il avoit cette science et s'il étoit bien confirmé; il répondit qu'il l'avoit, et que des autres disciples il y en avoit sur lesquelles il n'étoit pas encore éclairci, comme celle de la liberté, y ayant deux ou trois ans qu'il y travaillait; mais que pour la science des décrets il y étoit confirmé depuis huit ans, et qu'il n'avoit rien appris en cela de nouveau depuis ce temps-là. Et à ce propos il ajouta qu'il avoit quatre traités, à un chacun desquels il donnoit une épithète : par exemple, celui de la science des décrets, il l'appelloit, si la mémoire ne trompe, le Sçavant; celui de la Trinité, l'Heureux^ et celui de la métaphysique, le Subtil. On ne se souvient pas de l'autre. Et il parla ensuite de quelques livres qu'il avoit envie de donner au jour. Et là-dessus le susdit gentilhomme lui dit que quand il auroit mis ses livres en lumière, il lui



sembloit qu'il faudroit mettre au feu tous les autres livres, puisque tout ce qu'il y avoit de bon et de véritable se rencontroit dans les siens, et que le reste n'étoit qu'un fatras; qu'il faudroit faire ce qu'on dit que fit Justinien quand il eut composé le

Digeste^ qui fit brûler tous les écrits des anciens jurisconsultes, n ne répondit rien à une pensée qui le flattoit tant^ et se mit à rire. •

c On laissa tous ces discours afin d'entendre ses sentiments nouveaux sur la question de la grâce. H commença faisant quantité de divisions et de subdivisions tant de la grâce d'Adam t^ue de celle de Jésus-Christ. Ce qui fut plus remarquable fut une division de la grâce du salut et de la grâce du ministère^ dont la première est donnée à un chacun pour son salut propre^ et la dernière à quelques-uns pour le salut des autres : il dit qu'il n'y a que la grâce du ministère qui soit efficace, n'étant pas nécessaire mais plutôt mal à propos que celle du salut le soit, expliquant par ce moyen tous les passages de l'Écriture et de saint Augustin, où il est dit que Deus operatur velle, etc.; en second lieu, que celle du salut est donnée égale à tous les hommes et en tous les temps, et celle du ministère n'étant que pour la manutention de la hiérarchie est donnée inégale, n'étant aucun besoin qu'elle soit égale. On le pria d'expliquer ce qu'il entendoit proprement par la grâce du ministère, et pourquoi il vouloit qu'elle seule fût efficace; il répondit que la grâce du ministère étoit celle que Dieu donnoit pour faire le salut des autres, qui se donnoit aux évêques et aux personnes publiques, et qu'il étoit nécessaire qu'elle fût efficace, parce qu'étant quelquefois à propos, pour le bien de l'Église, que Dieu fasse faire des actions très importantes et difficiles où Ton n'est pas assez attiré par son propre intérêt, on a besoin de grâces

impulsives qui déterminent à ces actions. On lui dit que dans son opinion il n'y auroit pas de mérite à faire ces actions; ce qu'il accorda. Quelqu'un lui dit que pour lui il approuvoit fort le sentiment de saint Augustin, qui pensoit qu'il n'y avoit aucune sorte de

nécessité ne déniait pas la liberté. Il se tourna vers ledit gentilhomme et lui dit : Voyez-vous l'effet de la préoccupation! Un autre, pensant qu'il vouloit dire qu'il falloit une grâce efficace pour être évêque, en riant lui dit qu'il ne pensoit pas qu'il se rencontrât beaucoup de personnes qui eussent besoin de grâce efficace pour accepter un évêché, et qu'il ne croyoit pas même qu'on eût besoin de grâces suffisantes ; et comme il étoit tard on se leva sur ce propos. Et il expliqua sa pensée des actions et du ministère des évêques, et pour éclaircir davantage son sentiment sur la grâce du salut, pourquoi il n'en vouloit pas d'efficace, il ajouta que ce seroit faire tort à un objet infiniment aimable comme Dieu et qui a tant d'attraits, de croire qu'on eût besoin d'être poussé pour l'aller rechercher et l'aimer, que la connoissance des perfections de Dieu et de ses beautés étoit assez forte pour attirer à lui nos volontés sans impulsion, et donna quelques comparaisons à ce propos. On rompit sur cela l'entretien, et après beaucoup de civilités de part et d'autre, on promit au sieur Saint-Ange qu'on lui rendroit visite chez lui au premier jour, et que l'on seroit bien aise d'avoir encore son entretien.

< Le lundi ensuivant, quatrième février, lesdits sieurs Dumesnil, Pascal et Auzoult furent pour rendre visite audit sieur de Saint-Ange, en la maison de M. le procureur général où il demeure; mais dans la rue on le rencontra et il alloit à quelques affaires qui lui étoient survenues. Il témoigna le déplaisir qu'il avoit de cet empêchement, et pensant être à lui sur les quatre heures, il

promit ay. sieur Dumesnil qu'il passeroit par son logis. Continuant le chemin ils firent rencontre du sieur le Gornier, docteur de Sorbonne, qu'ils furent saluer, et lui dirent qu'ils s'étoient mis en chemin à dessein d'aller voir le sieur de Saint- Ange, qui

#### 860 DOCUMENTS INEDITS.

avoit pris la peine^ le vendredi, d'aller voir le sieur Dumesnil et où ils s'étoient trouvés. Le dit sieur le Comier témoigna grande envie de le connoitre à cause des choses extraordinaires qu'il avoit entendues et des louanges que quelques-uns lui donnoient. On lui dit qu'on venoit de le rencontrer dans la rue, et qu'il s'étoit offert de passer par le logis de M. de Monflavier sur les quatre heures, que s'il vouloit prendre la peine de s'y rendre, il auroit le contentement de l'entendre; ce qu'il accepta très volontiers. On se trouva donc à l'heure donnée chez M. de Monflavier, et après avoir longtemps attendu, le sieur de Saint- Ange envoya sur le soir un homme à M. Dumesnil lui dire qu'il n'avoit pu venir, et que le lendemain il ne manqueroit pas de venir à la sortie du dîner. On le pria qu'il n'en prit pas la peine ^ et que Ton seroit chez lui aussitôt après midi.

a Le mardi cinquième février, le dit sieur le Comier voulut être delà partie, et les sieurs Dumesnil, Pascal et Auzoult furent chez M. le procureur général, où ils trouvèrent ledit sieur de Saint- Ange qui les fit monter en sa chambre, et après beaucoup de civilités, dans lesquelles on lui dit que le sieur le Comier étoit docteur de Sorbonne, on commença l'entretien par quelques discours indifférents jusqu'à ce que le sieur de Saint- Ange dit qu'il venoit de lire saint Augustin, dans lequel il rencontroit plusieurs choses conformes à ses sentiments, et entre autres il dit qu'il avoit trouvé un passage pour appuyer son sentiment sur l'égalité

de la grâce du salut au regard de tous les hommes, et que toute inégalité qui se rencontroit dans la grâce n'étoit que pour celle du ministère dont il avoit parlé dans la première conférence. On souhaita fort de savoir quel passage de saint Augustin il pourroit avoir appliqué à son sentiment, vu que

saint Augustin n'a fait en aucun endroit cette sorte de distinction de grâces, et que partout il admet inégalité de grâces du salut; c'est pourquoi on le pria de le montrer. Il dit que saint Augustin appeloit la grâce du salut *occultissimam gratiam*, et de cela il conclut que cette grâce dont l'inégalité paroît manifeste dans l'Écriture n'est pas la grâce du salut et que dans tous les passages où saint Paul fût mention de cette inégalité, qui lui fait admirer la hauteur et la profondeur des jugements de Dieu comme en cette exclamation : *o altitudo* etc., Tâpôtre n'entend parler que de la grâce du ministère, et non pas de celle du salut ; et, pour montrer la vérité de cette proposition il faisoit un argument à peu près en ces termes : Nous ne pouvons remarquer de l'inégalité dans la distribution de la grâce, si nous ne connoissons cette grâce ; mais selon saint Augustin, la grâce du salut est occulte; donc on ne peut remarquer d'inégalité dans la distribution de la grâce du salut ; et partant tous les passages qui autorisent l'inégalité de la grâce se doivent entendre de la grâce du ministère, et non pas de celle du salut. On lui dit que celle du salut paroissoit visiblement inégale par les effets au moins dans quelques personnes comme dans les saints et ceux qui font tant de bonnes actions ; il répondit que nous ne pouvions pas sçavoir par quels motifs ils opéroient ; et qu'au reste, si on connoissoit que Dieu eût donné plus de grâces du salut à un homme qu'à un autre, on pourroit ne Taimer pas de tout son cœur, puisqu'il porteroit plus d'affection aux uns qu'aux autres : il ajouta quelques

autres discours pour pt'ouvcr l'égalité de la grâce du sahit au respect d'un chacun. On opposa que saint Paul, faisant l'exclamation : o altitude j qu'il avoit citée et qu'il applique! t à. la grâce du ministère^ ne parloit en aucune façon de cette grâce^ mais de celle du

#### tG% DOCUMENTS INÉDITS.

salut; ce que quelqu'un pensoit prouver encore plus fortement par le passage de la même épltre, touchant la prédestination de Jacob et la réprobation d'Ësm: Jacob dilexi, Esaû odio habuij où il n'est point parlé de cette grftce du ministère et où néanmoins il y a une inégalité tout entière. Chacun se trouva surpris de ce qu'il fit remarquer aussitôt que cette grâce du ministère y étoit en termes formels, y ayant au même endroit : et major setviet minori\* On le pressa, et on voulut, par ce lieu tout entier, lui prouver que saint Paul^ faisant cette exclamation, parloit de la réprobation du peuple juif et de l'élection des Gentils^ et que, par conséquent, cela regardoit la grâce du salut ; il dit qu'il faudroit avoir le livre, et considérer ce qui est devant et après; et que jamais il ne disputoit sur des passages qu'avec les livres, et en examinant les endroits tout entiers; ainsi comme on ne jugea pas à propos de demander un Nouveau Testament, on laissa ce passage et on parla de celui de saint Augustin, sur lequel on s'étonna fort d'une explication si éloignée de la pensée de ce Père, et on lui dit que certainement son esprit voioit des choses dans les Pères que jamais les autres n'eussent rencontrées. Il prit cetétonnement pour une admiration, et continua d'apporter un autre passage de saint Jean Damascène qu'il avoit trouvé pour confirmer ce qu'il avoit dit. dans le premier entretien et qu'il répéta encore dans celui-ci, que J.-G. constituoit une espèce à part et distincte de celle de

tous les autres hommes. On le pria de le dire : il dit qu'en un endroit saint Jean Damascène disoit que : Verbum non attumpsit nafuram humaiwm in specie; il expliquoit cette autorité comme si le sens en eût été que : Verbum \$Mn assumpsit ex nostra specie. Cette seconde explication, si éloignée du sens de saint Jean Damascène, acheva de surprendre, et

quoique Ton jugeât phis à propos d'endurer cette exposition que d'y contredire, on ne put néanmoins s'empêcher de lui dire que cela étoit entièrement éloigné du sens de ce Père, et qu'on ne pouvoit comprendre comment il lui donnoit cette explication ; il répondit qu'on l'expliqueroit comme on voudroit, mais pour lui qu'il l'entendoit de la sorte. On laissa ces passages pour lui proposer quelques difficultés que son premier entretien avoit laissées dans les esprits; mais auparavant un de la compagnie le pria de le satisfaire sur une difficulté qu'il estimoit très grande et dont il n'avoit encore trouvé aucune solution qui lui eût agréé, s'assurant que dans ses nouvelles lumières il auroit trouvé quelques éclaircissements; il lui demanda donc si il rendroit bien raison par ses principes pourquoi le péché d'Adam se communique à toute sa postérité, et non pas les péchés actuels de nos parents, particulièrement dans l'opinion de ceux qui n'admettent point de tact; il dit qu'il n'avoit aucun besoin de tact dans sa doctrine, que même il le tenoit impossible, et que néanmoins il expliquoit cela très facilement; on le supplia d'en donner sa solution, ce qu'il fit après avoir apporté quelques différences entre le péché d'Adam et les autres péchés actuels. 11 dit qu'il avoit, depuis qu'il étoit en cette ville, fait un petit traité du péché originel à la prière d'un de ses amis, où tout ce qui appartient au péché originel étoit très clairement déduit. Il se leva pour le chercher, et Tayant trouvé, il le lut entier; c'éloit un manuscrit de dix à douze pages in-4<>, et

le traité étant représenté, on y verra ses sentiments plus uement que Ton ne pourroit les rapporter; et comme touty est de grande importance, il sera plus expédient et plus facile de le lui faire représenter que d'en apprendre ce que la mémoire en pourroit fournir. On y voit, entre autres choses, que chaque partie

de la masse corporelle étant affectée à chaque Ame, quand la première Ame créée pure, sçavoir, celle d'Adam^ fut émise et jointe à la masse qui lui étoit destinée^ et qui étoit encore pure comme tout le reste de Tunivers, lequel étoit encore en Tétat qu'il étoit sorti des mains de Dieu^ TAme d'Adam pécha^ et par le péché s'infecta elle-même, et ensuite gAta son corps parce qu'elle en étoit la forme, par la continuité qu'il avoit avec toute la masse corporelle vitia toute cette masse, laquelle infectée gAte après les Ames qui lui sont unies. Il est plein de beaucoup d'autres choses que la mémoire ne peut fournir. On ne voulut pas ouvertement dire le sentiment qu'on faisoit de ce traité ; et, à cette occa\* sion, il en montra un autre qu'il avoit commencé depuis longtemps sur la liberté, qu'il n'avoit pu encore achever^ où dans deux ou trois chapitres il traitoitdes diverses significations des mots liberté et libre et des manières par lesquelles on peut être mu, à sçavoir par impulsion et par attraction^ afin après cela de descendre en particulier à la manière d'agir de la volonté. 11 montra ensuite le commencement d'un dialogue qu'il fait entre la sagesse, la volonté et la puissance divine, où il doit déduire toute sa théologie et toute sa physique. Après ces lectures, on continua les discours, et on lui proposa les difficultés dont on avoit envie d'être éclairci sur ce qu'il avoit dit de J.-C. dans le premier entretien^ et principalement sur la proposition qu'il avoit avancée que J.-G. n'étoit point animal, qu'il fondoit sur ce qu'il disoit qu'il n'avoit point de corps corruptible, c'est-à-dire, sujet à la dissolution des éléments;

ce qu'il confirma en mêmes termes que le jour précédent. On lui opposa donc que, quand on consulteroit la raison seule, on trouveroit que le corps de J.-C. devoit être corruptible, puisqu'il étoit composé et fait de toutes choses corruptibles, sçavoir:

du sang de la Vierge^ de son lait et des aliments ordinaires» À quoi il répondit qu'on étoit bien loin de la vérité; et pour y répondre par article, il dit que ni le lait que J.-C. avoit sucé, ni les aliments dont il étoit nourri ne se tournoient pas en substance, et que tout ce que nous mangions nous\* mêmes ne se tournoit pas en la nôtre; mais qa'W s'en va bien loin de nous aussitôt que nous Tavons mangé, et qu'il se peut faire que par la circulation de la matière cela s'en aille à la lune ou ailleurs. Cette réponse, jointe à tout ce qu'on avoit entendu, continua de surprendre; et, après avoir proposé quelque chose contre cela, comme on vit qu'il nioit les choses les plus sensibles, et qu'on s'éloignoit du dessein que Ton avoit d'être éclairé touchant J.-C, et que Ton descendoit dans la physique, on voulut quitter ce discours. Quelqu'un, toutefois, lui demanda d'où pouvoit venir que nous croissions, si ce que nous mangions ne se tournoit point en notre substance, et pourquoi un homme étoit phis gi\*and qu'un enfant; il répondit que nous ne croissions qu'en apparence, et qu'un homme, quoi qu'il parût plus grand, n'avoit pas plus de substance qu'un enfant; qu'lin chacun avoit sa portion de la masse qui lui étoit appropriée, et qui ne pouvoit servir à un autre. On ne put se tenir de rire de tous ces étranges discours , et comme il venoit toujours quelque choseàproposer,et qu'on s'échauffoit, pour prévenir tout ce qu'on eût pu lui dire il voulut satisfaire aux difficultés par une autre qu'il proposa, à sçavoir comme ifse pourroit faire, autrement que suivant sa doctrine, qu'un enfant ressuscitât aussi grand que son père, et comment les anthropophages pourroient



ressusciter tous en leur entier; et, comme on vit qu'on ne pouvoit répondre à cette objection par raison , mais seulement par la foi, on quitta ce discours; et lui, reprenant la parole, dit que la

#### 866 DOCUMENTS INEDITS.

substance du corps de J.-G. n'étoit point faite ni des aliments qu'il avoit mangés , ni du lait qu'il avoit sucé, ni même du sang de la Vierge^ mais d'une matière nouvelle\* ment créée qui étoit seulement entée sur la substance de la Vierge. On apporta aussitôt quelques passages de ceux où il est dit que J.-G. étoit ex semine Abrakœ^ qu'il étoit fils de David secundum cam\$m faetuf êx mulierey ex ea, de guÿy etc.; auxquels il répondit y disant que ex se devoit entendre par tu, en sorte que cela ne signifioit autre chose sinon que J.-G. avoit été formé in semine, in sanguine^ in euy etc. On disputa longtemps avec chaleur contre cette explication; puis on lui dit que la Vierge ne seroit donc point véritablement la mère de J.-C, puisqu'elle n'y auroit rien contribué ^ il dit que cela n'étoit pas nécessaire, qu'il suftisoit qu'elle eût donné le lieu où étoit faite la formation de son corps; il ajouta ensuite que la Vierge pareillement n'étoit point faite de la substance de saint Joachim et de sainte Anne; mais d'une matière nouvellement créée. On lui demanda si les autres parents ne donnoient pas de leur substance à leurs enfants; il dit qu'il ne falloit pas se persuader qu'ils en donnassent; et^ qu'en effets ils ne donnoient rien de leur substance y et que néanmoins ils étoient véritablement pères et mères de leurs enfants. Tout cela acheva de surprendre la compagnie, à quoi Ton ne se put empêcher de tourner en risée, autant que la civilité le permettoit, tous ces étranges discours. Comme cela étoit de très grande conséquence, quoiqu'on ne voulût pas le fâcher, on ne put s'empêcher de lui dire qu'il ne trouve-

roit pas mauvais qu'on lui dit que les anciens hérétiques, comme Valentin, Éulichès, etc., n'avoient pas dit rien de beaucoup différent de cette opinion touchant J.-G., qui n'auroit ainsi passé dans la Vierge que comme par un c»-

nul; ee que Tertulien et les autres Pères avoieot combattu et condamné il y avoit si longtemps. 11 dit qu'il y avoit de la différence entre son opinicm et celles des hérétiques, qu'il n'apporta pas néanmoins. U apporta ensuite le fondement qui lui faisoit faire cette proposition y à sçavoir que selon les conciles le Verbe n'a point pris de suppôt^ et entre autres^ dit que le concile de Chalcédoine avoit défini que Ftfrdifm non Oêsumpsit hominem dont il concluoit que le Verbe n'avoit pas pris de matière déjà existante^ mais quil en avoit créé une nouvelle; il dit qu'il se trouvoit obligé à cela à cause qu'il ne pouvoit autrement accorder le concile de Chalcédoine, parce que, seloii saint Thomas, il est de la bonté de Dieu de ne détruire rien dans la nature qu'il s'unit hypostatiquement; étant donc nécessaire, si Dieu s'unit une matière déjà existante, et qui par conséquent a une subsistance partielle, s'il ne prend pas la subsistance qui la détruit S il ne se peut pas faire que Dieu prenne une matière déjà existante. Il rapporta à ce propos, l'opinion qu'il attribua à saint Thomas, touchant l'assomption d'une nature angélique, à sçavoir que si Dieu vouloit prendre une nature angélique, il devoit en créer une nouvelle, de peur de détruire la personne dans celle qui existe déjà ; et, appliquant cela à la matière première, il dit qu'il ne trouvoit aucune solution à cette difficulté; et comme on dit qu'il étoit très facile, dans le sentiment ordinaire de l'Église, de satisfaire à la difficulté qu'il prenoit du concile de Chalcédoine, on voulut lui apporter quelques manières d\*y répcHidre; mais on ne demeura pas d'ac-

cord de la notion de suppôt et de subsistance, et après il ne voulut pas se contenter des réponses que l'on apportoit.

1\* Sic. Toute cette phrase est à peu près imatelligiUe.

a On parla ensuite de ce qu'il avoit dit dans la première conférence du nombre des hommes^ et on voulut lui montrer la fausseté doucette pensée^ parce qu'on s'obligea de lui prouver que quand même on ne prendroit que la substance de terre pour la composition des hommes, qui n'est pas considérable au regard de toute la masse corporelle, le monde devroit durer encore plus de quatre ou cinq mille millions d'années, ce qui étoit absurde, et contredisoit à un autre de ses sentiments qu'il avoit dit de bouche ou qu'il avoit lu dans son traité du péché originel : c'est que J.-C. est venu au milieu des siècles aussi bien qu'au milieu de la terre; mais comme il falloit quelques préparations pour faire cette supputation, on s'obligea de le faire à la première revue. Il voulut, néanmoins, sçavoir par quel moyen on pourroit supputer cela; on lui dit que l'on prendroit un nombre d'hommes bien certainement plus grand que celui qui est à présent sur la terre, et quoique ce monde n'eût pas toujours été si peuplé comme il est de présent, que l'on le supposeroit ainsi afin que la preuve fût plus claire; qu'on supposeroit aussi que le renouvellement des hommes se fit de quinze ans en quinze ans, ce qui n'arri voit pas néanmoins; d'un autre côté, qu'on supputerait combien la terre a de pieds cubiques, ce qui n'est pas si difficile, au moins prenant un nombre plus petit que le véritable, puisqu'on en sçait à peu près la circonférence; et qu'enfin, donnant trente pieds de terre à chaque homme pour la composition de son corps, ce qui manifestement est de trop de plus de la moitié, on sçauroit combien elle pourroit composer d'hommes, et que Ton étoit bien assuré que

cela feroit un nombre si grand que le monde devoit durer plus de quatre mille millions d'années^ et qu'aussi, comme on sçavoit à peu près combien il y avoit que le monde avoit commencé,

il falloH que Tan ou l'autre de ces deux sentimentsfût faux^ puisqu'il ne pouvoit pas se faire que ce monde durât quatre billions d\*années^ et que J.-C. fût venu au uillieu des temps i car il s'ensuivroit que depuis la création du monde jusqu'à la naissance de J.-C, il y auroit deux mille millions d'années, n répondit que le nombre des années de la création n'étoit pas clair, et que la Bible étoit obscure en ce point; on lui dit que ce dont on étoit en doute n'étoit pas considéraUe sur un si grand nombre d'années^ et que quand au lieu de sept ou huit mille ans, qui est la plus grande durée qu'on lui donne ^ il en poseroit dix ou douze mille, qu'il seroit encore bien loin de compte; il se sentit pressé; et, pour échapper^ il répondit qu'il ne sçavoit pas quand le monde avoit commencé, çt combien il avoit duré, et que les Chinois avoient des mémoires de trente -six mille ans. Sur cela, l'heure étant déjà avancée, on se leva pour se séparer.

a Devant que de rompre l'entretien, Pun de la compagnie lui demanda si la Vierge, qui étoit produite par le même décret, ou ensuite du même décret par lequel J.-C. a été produit, n'avoit rien contribué à notre rédemption; il répondit qu'elle y avoit contribué par l'oblation de sa mort et de son obéissance; on lui dit qu'elle pourroit donc être appelée rédemptrice; il dit que cela se 'pouvoit dire en quelque façon, qu'il n'expliqua point à cause que le temps pressoitde se séparer, non plus qu'il ne satisfit point au passage de saint Paul que l'on lui opposa : Vnui est mediator, etc.

a Après les civilités accoutumées, on descendit de sa chambre, et comme on étoit près de sortir de la porte de la maison, jugeant peut-être qu'on n'étoit pas bien content de tout ce qu'il avoit avancé , il dit qu'il n'avançoit pas toutes

S70 DOCUMENTS (NÉDITS.

ces choses oomme des dogmes, mais seulement comme des proposiïious et des pensées qui étoient la suite de ses raisonnements. Après cela^ on se sépara.

a Nous, soussignés, déclarons le contenu audit récit des dites deux conférences^ être véritable ; en foi de quoi nous avons signé. Fait à Rouen^ le mardi dernier avril 1647.

HALLE. PASCAL. AUZOULT.

« J'atteste le contenu au récit de la seoonde conférence être véritable. Ce treizième mai 1847.

## **R. LE CORNIER**

Il faut remarquer que, dans le manuscrit, n° 176^ ces quatre signatures sont d'une écriture différente^ et même d'une encre différente^ ce qui indique des autographes '.

Suivant le récit de madame Périer, son frère et ses amis^ épouvantés des propositions extraordinaires tenues dans ces deux conférences par le père Saint -Ange, a résolurent de l'avertir premièrement^ et puis de le dénoncer s'il résistoit à l'avis qu'on lui donnoit; la chose arriva ainsi, car il méprisa cet avis^ de sorte qu'ils crurent qu'il étoit de leur devoir de le dénoncer à M. du

Bellay<sup>^</sup> qui faisoit pour lors les fonctions épiscopales dans le diocèse de Rouen<sup>^</sup> par commission de M. Tarchevêque. » Dans les papiers qui sont sous nos yeux, on ne rencontre aucune trace d'un avertissement préalable donné par Pascal et ses amis au père Saint-Ange ; on voit seulement que ce religieux demeurait à Rouen, dans la maison même de M. le procureur général, qui le protégeait particulièrement; que<sup>^</sup> dans la ville <sup>^</sup> on

1. Le fac<sup>^</sup>miie Gi-dessns reproduit cette signature autographe de Pascal, la eeule qiii fût connue jasqa\*id.

prit parti pour Taccuflé contre les accusateurs, et que M. révéque de Belley \*, et non du Bellay<sup>^</sup> qui remplissait les fonctions épiscopales, tftcha plutôt d'assoupir que d'envenimer cette affaire. Mais ce n'était pas là le compte de nos jeunes gens. Mécontents de M. Tévêque de Belley<sup>^</sup> ils allèrent trouver rarchevêque lui-même à sa maison de campagne de Gaillon, et lui peignirent la chose avec des couleurs si vives que celui-ci, pour ne pas paraître avoir moins de zèle que des laïques en matière de foi, écrivit à révéque qui le remplaçait d'informer sérieusement et de donner toute satisfaction à Pascal et à ses amis.

Extrait de cette lettre du vendredi 15 mars 4647 : a Ce n'est pas une affaire à étourdir : Ton en est venu trop avant ; elle pourroit bien envelopper M. le procureur général qui protégé l'homme déferé... En ce temps le conseil de conscience et la Bastille vont bien loin; c'est pourquoi, tant pour eux que pour nous, et plus pour Dieu et son Église... tenons la balance haute et égale. Le sieur de Saint- Ange est parti avec M. Bachelet qui l'assiste de la part de M. le procureur général. •• Messieurs Pascal le jeune, de Montrflavier et Âuzoult qui l'ont suivi maintiennent... que l'on vous a imposé et à M. le procureur général... Je les ai fait ré-

soudre de le voir pour l'informer, en présence du dit sieur de Saint -Ange, de tout le fait... et aviser au moyen de satisfaire l'Église scandalisée de ce bruit; sinon de fah\*e la déclaration devant vous, en mon conseil. »

Ce fut cette dernière voie, la plus rigoureuse et la plus

i . Pierre Camus, longtemps évéqae de Belley, auteur d'innombrables ouvrages, et alors yicaire général du diocèse de Rouen, sous l'archevêque Harlay de Ghanvaloû. Son caractère doux et conciliant se montre dans toute cette affiûre.

«7f DOCUMENTS INÉDITS.

éclatante, qui fut suivie. Vient en effet une nouvelle déda-  
j ration de ces jeunes gens.

i « Nous soussignés R.- Halle de Moniflavier, Adrien Au-  
zoult et Biais Pascal, ce jourd'hui 1647, étant mandés

au conseil de Monseigneur Tillustrissime et religiosissinie Archevêque de Rouen, Primat de Normandie, ^auquel présidoit Monseigneur TÉvêque de Belley, par ordre exprès à nous donné de mon dit seigneur FArchevêque de déclarer s'il est vrai qu'en notre présence les propositions ci-dessus ayent été proférées par le dit sieur de Saint-Ange, et de signer la dite déclaration, ensemble de donner les journaux. des dites deux conférences où les dites propositions ont été avancées, déclarons avoir ouï proférer toutes les dites propositions par le dit sieur de Saint-Ange en deux conférences tenues le samedi 2 février dernier et le mardi ensuivant. Ce que nous déclarons, non pour nous rendre parties ou dénonçant, n'étant telle chose de TofSce ni de l'intérêt d'aucun

de nous, mais en qualité seulement de témoins, pour rendre à la gloire de Dieu et à la vérité le témoignage qui lui est dû par tous les hommes, que nous sommes prêts de rendre par devant tous juges qu'il appartiendra. En foi de quoi nous avons signé ces présentes. »

Vient après la déclaration du père SaintrAnge : a Des propositions tenues en deux conférences particulières, M. de Saint- Ange dit n'avoir pas assez de mémoire pour se ressouvenir, après deux mois, de ce qui s'est dit ; qu'il se peut faire qu'il ait dit quelque chose qui en pourroit approcher; mais ce n'étoit aucunement son sens, comme il l'a déclaré par sa réponse, et que tout ce qu'il en a dit n'a été qu'en forme d'objections et dispute, comme Ton a accoutumé de faire en des conférences particulières. »

On alla plus loin, et on exigea du père Saint- Ange la déclaration suivante, où le désaveu est placé en regard même de l'accusation.

REponses AUX PROPOSITIONS QUE QUELQUES JESUITES ONT FAIT DIRE A SAINT-ANGE, SOUS CE TITRE : PROPOSITIONS AVANCEES EN DEUX CONFERENCES PARTICULIERES.

a Quoique ces propositions ne soient pas recevables^ n'ayant prêché, dogmatisé ni enseigné dans la ville de Rouen; encore que ces mots : avancées en conférences particulières fassent plus de la moitié de ma justification, les entretiens particuliers, et surtout des personnes qui ne se sont jamais vues, passant plutôt pour des tentatives réciproques de la capacité d'un chacun que pour une profession de foi, et qu'on ne soit pas obligé de rendre raison en public de ce qui se fait en particulier; il est toutefois glorieux et



avantageux à un prêtre et à un docteur de faire connoître sa doctrine orthodoxe, et surtout quand on y veut donner quelqu'attribution comme il se voit maintenant ; c'est pourquoi j'ai cru être obligé d'y répondre; et à l'exemple de J.-C, qui, interrogé sur ses disciples et sur sa doctrine, renvoyé ses interrogateurs à ses disciples et à ce qu'il a enseigné publiquement : Ego palam locutus sum, je me suis persuadé de ne pouvoir faire une meilleure réponse aux propositions où l'on me fait parler, que parce que j'en ai publié le contraire dans mon livre, qui porte pour titre : méditations théoïogiques, achevées d'imprimer avec approbation de docteurs et privilège du Roi, l'an 1G45, qui dévoient être plus fidèles témoins de mes pensées et de ma doctrine que les oreilles et l'esprit de ceux qui les ont baillées par écrit.

RBPON8B8 OONTRAÛIGTOIRBS AUX QUATKE PREM-  
IÈLLES PBOPO\* 8ITION8 DANS LES PROPBS MOTS DE MON  
LIVRE, .PAGES 2 ET 3 DE LA PRÉFACE.

noMSRioHft. RÉPomis oontradictoiw, etc,

!»• Qn'un esprit vigoureux et Mais je fus encore plus heureux, puissant peut sans la foi parvenir quand après m'avoir inspiré le départ son raisonnement k la oonnois- sir de raisonner sur les mystères sance de tous les mystères de la divins « il (Dieu) me fit entendre religion, excepté seulement pour par un autre prophète que ma re^ comprendre que Dieu est notre fin cherche seroit vaine, si je ne lui surnaturelle. donnois la croyance pour fonde-

«• Que la foi n'est aux foibles ment : Nisi credentù, nm inUU qu'un supplément au défaut de /i^e<i>; ce qui me fait résoudre de leur raisonnement. prendre la foi pour mon fonde-

8« Qu'il démontre par raison naturelle et mon guide, et de regarder naturelle la Trinité, et que de cette beaucoup plus à la règle infallible connoissance dépendent sa théologie de l'Église romaine qu'à la forme physique. des arguments, quand je voudrois

♦• Que par la suite de ses raisons légitimer les conséquences de mes sonnements il connoît tout ce que méditations; et que faisant avec Dieu a dû faire. cette préparation que li où mon

jugement manqueroit, je mettrois en sa place l'autorité de la foi et que je croirois quand je ne pourrois encore comprendre i. Et un peu après la gloire de la vérité a fait le dessein de les communiquer, et non pas comme quelques-uns ont déjà été mal informés, que je prétendois prouver les mystères de la religion par la raison naturelle ; je tiens avec les plus sensés que notre raisonnement tout seul est trop faible pour faire une preuve si importante : je l'expose néanmoins tout seul, etc. Et à la cinquiesme page de la première partie ajoute formellement contre la troisième proposition : La seconde chose que j'appris étoit la production d'un second subsistant dont nous n'avons pu avoir aucune connoissance que par la foi, puisque tous les raisonnements concernant Jésus-Christ n'avoient pu arriver qu'en deçà.

5« Que les Pères n'ont connu La (• est contrariée par toute la qu'une partie de la vérité, manque suite de mes livres, dont la plus d'avoir su l'ordre des décrets, qu'il grande partie des pensées et des

1. Tente cette phrase, avec la scolastique, n'est guère lors ses pieds«

en a U connoissance^ et qu'il y egt confirmé depuis huit années.

6« Que la Vierge constitue une espèce à part et distincte de celle de tons les autres hommes.

8« Que Jésus -Christ n'est pas animal.

9« Que la nature humaine de Jésus-Christ constitue une espèce à part et distincte des autres hommes.

T Que la Vierge n'a point été faite du sang de saint Joachim, ni de sainte Anne^ mais d'une nature nouTellement créée.

10« Que la substance du corps de Jésus<3irist n'est point faite de la substance du sang de la Vierge; mais d'une nature nouTellement créée.

!!• Que tous les passages de l'Écriture oCi est dit que Jésus -Christ est fait ex eo, ex senUne , ex mur Hère, ex qua, se doivent ezj^iquer par : In ea, in semine^ in muliere.

raisonnements sont des extraits de?

Pères et des Docteurs de l'Église.

6« On prends pour la huitième et la neuvième proposition, les mots animal et espèce dans un autre sens que moi; et si on m'eût donné le loisir de m'expliquer sur les oh\* Jections que je proposois, on m\*eût ouï dire, afin d'6ter l'équivoque, que Jésus et la Vierge et tous les hommes conviennent univoquement sous ces mots d'animal et d'homme, selon que je le tiens dans la 46 page de la seconde partie, lorsque je dis que Jésus et la Vierge sont originaires d'Adam, et que Jésus a satisfait pour nous et notre propre.

I<sup>^</sup> 7« de leurs propositions est contrariée par la page 48, en la deuxième partie, ligne dernière et les suivantes en ces mots : Par coïtséquent, quoiqu'elle (la Vierge) f&t engendrée par la voie naturelle des hoïvmes, et qu'aussi elle en tir&t son origine et sa chair, elle n'avoit pas, en prenant cette chair, pris rimperfection qui lui étoit ai' tachée.

La 10« et ii« proposition est foi<sup>^</sup> mellement contrariée par la page 46 de la seconde partie, ligne i% et les suivantes, en ces mots :

En second lieu<sup>^</sup> puisque de voir sortir un enfant du ventre de la mère, étoit une suffisante preuve, quoiqu'on ne connût pas le père, pour faire croire qu'il étoit originairement d'Adam, il falloit, dans cette rencontre, ayant déjà un père dans rétemité, qu'il eût du moins une mère qui lui fournit du plus pur de son sang pour son incarnation et

tn DOCUMENTS INÉDITS.

la fonnation de son corps, qui produit de la sorte assnreroit ceux qu'il racheteroit qu'en mourant pour eux il aoroit payé de leur propre.

' Et J\*ajoute pour la réponse à la

!!• que je n'ai jamais dit : In se- , mine, in muliere mais bien Ex ea,

el m ea, lesquels faut avouer tous

deux, à moins de contredire rÉcri-

ture qui les prononce tous deux en

cette occasion.

It« Que Jésus-Christ et la Vierge J'aroue cette proposition  
comme

ont ensemble offert leur obéissance étant couchée dans la 54«  
page de la

et leur mort pour la rédemption seconde partie de mon livre  
;'mais je

des hommes. l'avoue au sens que saint Ansehne

appelle la Vierge réparatrice (et comme) AmoldusCamotensi-  
By célèbre auteur du temps de saint Bernard, qui a dit en latin  
quasi les mêmes paroles que je dis en françois, selon qu'il est rap-  
porté par Salazare. Il dit ces mots, parlant au sacrifice de Jésus-  
Christ et de Marie : Nimirum in tabernaculo illo duo videres alta-  
ria, aliud in pectore Mariæ, aliud in corpore Christi. Christus ea-  
mem, Maria immolabat animam; optabat vero ipsa ad sangui-  
nem anima et carnis suæ addere sanguinem, et elevati sursum  
manibus celebrare cum filio sacrificium vespertinum Domino Jé-  
sus, (^) corporali morte redemptionis nostræ consummare  
mysterium.

Si ceux qui ont donné les propositions par écrit eussent pris  
garde à deux endroits de mon livre, où en Tun, page 35 de la se-  
conde partie, je dis que la justice vindicative demandoit d'être  
entièrement satisfaite par Jésus-Christ; et en Pautre, page 37 de  
la quatrième partie, je dis qu'un autre que Dieu honmie ne pou-  
voit satisfaire à la rigueur de la justice divine, offensée par une  
coulpe universelle de tous les hommes, ils ne m'eussent pas obli-  
gé d'expliquer cette douzième proposition.

Pourtant ce m'est un bonheur de pouvoir répondre par la même doctrine que j'ai toujours enseignée, professée et soumise à l'Église et à la correction des docteurs qui, capables de pénétrer et concevoir les mystères de la religion et de la foi, auroient la bonté de m'instruire, et je proteste de rechef par ces présentes que je soumets toutes mes pensées et mes discours à la censure de l'Église apostolique et romaine, en foi de quoi je les ai signées de ma main.

Signé: J. FORTON, Prêtre indigne, dit de Saint-Ange, avec paraphe.

'Cette déclaration catégorique parut tout à fait suffisante à M. révéque de Belley qui crut l'affaire ainsi terminée^ comme il le mande à M. Tarchevêque dans une lettre datée du 20 ou 21 mars : a Après beaucoup de conseils et de tracas^ voilà enfin que^ selon vos ordres, nous avons fait faire la déclaration en votre conseil au sieur de Saint-Ange» dont nous vous envoyons la copie pour en avoir votre jugement. J'en ai fait rayer tous les mots qui pouvoient choquer, et n'y ai souffert que des termes simples et modestes pour ôter toute occasion à ceux qui la cherchent de continuer une altercation si fâcheuse, de laquelle ne peut, à mon avis, sortir aucune édification, Tapôtre nous apprend\* tant que ceux qui s'entre-mordent et s'entre-déchirent les uns les autres se consomment et se perdent, outre les grandes offenses de Dieu qui se multiplient en ces contestations... »

Cependant tout cela ne contenta point Pascal et ses amis. Ils insistèrent auprès de M. Tarchevêque pour une plus ample information. L'archevêque de Rouen était François de Harlay de Chanvelon^ oncle et prédécesseur de cet Haivlay, qui d'abord à Rouen, puis à Paris^ fut le plus ardent persécuteur du jansé-

nisme et du cartésianisme. L'oncle était un esprit borné et zélé. Il écrivit de Gaillon, le 29 mars, à M. de Belley :

« Gaillon , ce 29 mars 1647.

a Ce n'est qu'un commencement; mes ordres ne sont pas pour faire aller les affaires de la foi si vite ; cette déclaration n'est pas complète ni exacte; *tre faciunt capitulum*, mais non pas *consilium*, encore le dernier n'est appelé que pour me l'envoyer. Après cette préparation doit suivre canoniquement l'ordinaire que le sieur Morange vous présentera, que j'ai mis entre les mains des opposants, pour être entendus

à leur tour. Vous y verrez bien d'autres choses. Cependant l'impie grossit; elle éclate à Vanon sur les mêmes sujets de Jésus-Christ et la Vierge et se répand sur nous au voisinage. Vous en entendrez bientôt parler; c'est pourquoi autant pour les uns que pour les autres nous tenons encore la plaie ouverte; et nous n'enfermons pas comme les mauvais chirurgiens Tapoetume dans l'obscurité sous ombre d'avoir bientôt fait. La théologie parlementaire n'est pas Tapostolique et jamais Tapôtre ne ferma la bouche à ceux qui crient au loup. Il y a bien de la différence entre les affaires de particuliers à particuliers et les affaires publiques, et entre altercation et déclaration ou déclaration, qui doit être réciproque en matière d'accusation. La première édification est de la foi, en vain bâtissons-nous si nous ne tenons ferme au fondement. Les prêtres aujourd'hui, pallient tout, et parce que les laïcs approfondissent, contre tout ordre, ils sont les maîtres... o

A cette lettre est annexée la copie de l'ordre donné au sieur Morange d'entendre de nouveau les accusants et leur réplique à la déclaration du père Saint-Atte.

Cependant on a pu remarquer que le procès-verbal des deux conférences, avec les signatures de MM. Montflavier, Auzoult et Pascal, porte aussi celle d'un docteur en théologie, nommé le Cornier, et que ce dernier nom ne paraît plus dans les actes qui suivent. Ce docteur en théologie devait être le juge le plus éclairé en ces matières, les trois autres personnes étant des laïques et des jeunes gens ; mais M. le Cornier n'avait assisté qu'à la dernière des deux confinées, et après avoir signé, comme nous l'avons vu , le procès-verbal dressé par un autre, il avait quitté Rouen et s'était rendu à Paris. On n'avait pas manqué de dire à Bouen qu'il était parti pour ne pas prendre part à uoo

affaire qu'il désapprouvait^ et on était parti de là pour accuser d'autant plus les trois jeunes gens d'un zèle outré, de dureté de cœur et de pis encore. M. Auzoult écrivit donc à M. le Comieri et, en lui racontant la tournure que prenait l'affaire du père Saint-UÂnge> lui manda l'effet que produisait son départ. Nous avons la réponse de M. le Cornier. Il se défend d'avoir quitté Rouen pour éviter de participer à la disgrâce du pauvre religieux; il repousse tout bruit injurieux à Pascal et à ses deux amis; il est bien forcé de rendre ce témoignage à la vérité qu'il a réellement entendu ce qu'il a déclaré avoir entendu dire au père Saint- Ange dans le procès-verbal signé de lui. On voit qu'il craint de passer pour faible auprès de Pascal et de ses amis; néanmoins il les conjure de ne pas pousser l'affaire trop loin^ et de se contenter de la déclaration et du désaveu du père Saint-Ange; il les exhorte à la douceur, et on sent qu'au fond il désapprouve la vivacité de leur poursuite.

a Je ne doute point que l'on ait pu dire à Rouen que je me suis él(Mgné de peur d'être obligé de contribuer à la disgrâce de M. de



Saint-Ange. U est vrai que si j'avois cm que mon absence eût pu empêcher et l'effet et la cause, je l'eusse fait très volontiers, et eusse été ravi que le tout eût pu se disposer et se terminer par des voies plus douces. Mais vous savez bien, et beaucoup d'autres personnes avec vous, que bien longtemps auparavant que j'eusse même ou! parler de M. de Saint-Ange^ j'avois fait dessein de venir à Paris, et qu'au contraire que cette conjoncture m'eût fait avancer mon voyage, j'eus quelque pensée de le différer encore pour quelques jours, afin d'avoir le moyen et le temps de recevoir M. de Saint-Ange, qui m'avoit promis de me résoudre les difficultés que je lui avois proposées sur ce qu'il nous avoit avancé huit ou dix joura auparavant; mais

quelques considérations me firent passer outre et m'empêchèrent de différer davantage mon départ ; vous pouvant assurer que je ne suis point du tout parti de Rouen pour me dégager d'une affaire en laquelle je ne fus jamais engagé, puisque la suite de tout ce qui s'est passé n'a eu commencement que sept ou huit jours après que je suis arrivé à Paris; si ce n'est peut-être que Ton me veuille faire passer pour prophète. Au reste^ il n'est pas besoin de fort puissantes raisons pour me persuader qu'il n'est rien de tous ces divers intérêts que l'on a dit par la ville vous avoir obligés, M. Pascal et vous, à pousser cette affaire, ayant des preuves très assurées du contraire par la parfaite connoissance que j'ai de votre générosité et de la pureté de vos intentions. Aussi crois-je que c'est ce qui vous met le moins en peine, ayant toujours cette satisfaction en vous-même que toutes ces choses ont aussi peu de vérité que de fondement. Mais pour venir à ce que vous avez souhaité de moi sur les propositions que j'ai entendues de M. de Sainte Ange, vous savez. Monsieur, et pouvez témoigner pour moi, que je ne fus pas avec vous en la première visite que

vous lui rendîtes, mais seulement à la seconde; c'est ce qui fait qu'il y a six de ces propositions que vous m'avez envoyées au nombre de douze, que je ne peux pas assurer avoir entendues de lui; mais pour les six dernières, je ne peux pas dénier à la vérité ce témoignage qu'elle exige de moi en cette rencontre, puisqu'il est vrai que le jour que j'eus l'honneur d'accompagner MM. de Montflavier, Dumesnil, Pascal et vous, chez M. de Saint-Ange, il vous les dit toutes six en termes formels : 1\* la Vierge n'a point été faite du sang de saint Joachim et de sainte Anne, mais d'une matière nouvellement créée ; ^ que Jésus-Christ n'est point animal; 3\* que la nature humaine de Jésus-Christ

constitue une espèce à part et distincte de celle des autres hommes ; 4\* que la substance du corps de Jésus-Christ n'est point faite de la substance du sang de la sainte Vierge^ mais d'une matière nouvellement créée; 5\* que les passages de l'Écriture où il est dit que Jésus-Christ est fait : Ex ea, ex semine, ex muliere, se doivent expliquer par : In ea, in semine, in muliere; 6\* que Jésus-Christ et la Vierge ont ensemble offert leur obéissance et leur mort pour la rédemption des hommes. Et je ne vois pas qu'il puisse bien se sauver^ en disant qu'il n'a dit ces choses qu'en forme de pur doute; ce que je souhaiterois néanmoins pouvoir être véritable, vu que, comme je lui opposai que toute la tradition de l'Église étoit contraire^ il me répliqua qu'il étoit obligé à ce raisonnement par l'autorité du concile de Chalcédoine, dont il avoit de la peine à soutenu\* autrement la définition; je crois qu'il vous en souvient bien. Il est bien vrai que m'ayant fait l'honneur de me venir voir quelques jours après^ et m'ayant fait plainte que nous Tâvions décrié comme un hérétique, et moi^ après m'être justifié de cette accusation^ lui ayant néanmoins avoué franchement que quelques-unes des propositions qu'il

nous avoit faites, me tenoient un peu au cœur, et quoique je le crusse dans un esprit très orthodoxe, que néanmoins le premier visage de ses propositions, dans la simple signification des mots, me sembloit hérétique ou au moins bien approchant; il me repartit qu'il leur donnoit un autre sens que les hérétiques qui en avoient pu avancer de semblables, et qu'il les expliquoit tout d'une autre sorte, et que quand je le souhaiterois il me donneroit une heure de son loisir pour l'éclaircissement des difficultés que j'y aürois rencontrées ; ce que j'avois accepté très volontiers, comme je souhaiterois de tout mon cœur que le scandale ne fût que de ma part. Mais

sur le même temps je me trouvai oUigé de partir poiu Paris, ce qui empêcha l'effet de mon attente. H est vrai encore que, comme je le pressois sur la conformité de ces propositions, au moins dans les paroles, avec celles de quelques hérétiques, il me dit qu'il ne les faisoit pas passer pour des dogmes et pour choses que tout le monde dût croire, mais qu'il les proposoit comme des pensées qui lui étoient venues dans les principes de la suite de sa théologie. Enfin, Monsieur, vous pouvez assurer tous ceux qui vous en parleront que je ne me suis point enfui, et que je ne suis point pour abandonner et trahir la vérité dans les occasions. Néanmoins, je vous conjure de disposer les choses, s'il est possible, plutôt à la douceur qu'à la rigueur, et de relftcher plutôt quelque chose de ce que vous avez droit d'exiger pour votre intérêt, que de ne pas contribuer à terminer cette affaire le plus doucement qu'il se pourra. Je le souhaite de toutes mes affections, outre que je vois le tout déjà en très bon chemin, vu que j'apprends que M. de Saint-Ange a donné un désaveu de toutes ses proportions; c'est la plus importante partie de tout ce que Ton peut souhaiter de lui. »

Assurément Pascal et ses deux amis n'avaient aucun autre intérêt dans cette affaire que celui de la religion même qu'ils croyaient compromise ; mais il est incontestable qu'ils y mirent une ardeur et une opiniâtreté qui n'étaient guère selon la charité. Qu'y avait-il à désirer après la déclaration si nette et si formelle du père saint-Ange et le désaveu qu'il faisait des propositions à lui imputées, desaveu qu'il tirait même d'un de ses ouvrages? on exigeait une déclaration nouvelle plus expresse. La voici dans toute sa teneur :

UN ÉPISODE DE LA VIE DE PASCAL. 385

DECLARATION SUR LES PROPOSITIONS CI-DESSOUS ,  
PRÉSENTÉE A MONSIEUR L'ILLUSTRISSIME ARCHE-  
VÊQUE DE ROUEN, PRIMAT DE NORMANDIE, PAR  
JACQUES FORTON SAINT-ANGE, PRÊTRE.

Ce 8 avril 1647.

## **SUR LA PREMIERE**

Qu'un esprit vigoureux et puissant peut sans la foi parvenir par son raisonnement à la connoissance de tous les mystères de la religion excepté seulement pour comprendre que Dieu est notre fin surnaturelle.

Il répond:

Qu'il croit que la foi est absolument nécessaire pour parvenir à la connoissance de chacun des mystères de la religion chré-

tienne^ et qu'un esprit si vigoureux et si puissant qu'il puisse être, même de Tange, sans la foi n'y peut parvenir.

## **SUR LA DEUXIÈME**

Que la foi n'est aux foibles qu'un supplément au défaut de leur raisonnement.

// répond :

Que la foi n'est pas aux foibles un supplément, mais un moyen et un fondement absolument nécessaire aux foibles et aux forts pour connoître les mystères de la religion qu'ils ne peuvent atteindre par l'effort de leur raisonnement.

## **SUR LA TROISIÈME**

Qu'il démontre par raison naturelle la Trinité, et que

de cette connoissance dépendent sa théologie et sa physique.

Il répond:

Qu'il ne se peut, et que le raisonnement qu'il y emploie n'est que pour faire voir que ce mystère (comme toutes les choses révélées qui surpassent toute la raison) n'est pas contre la raison. Et quant à cette clause, que de cette connoissance dépendent sa théologie et sa physique, il dit que de l'explication de ce mystère, que l'on ne peut non plus donner à entendre que de le com-

prendre, quoique incompréhensible sans une connoissance sur-naturelle, on en peut faire un antécédent et un principe à la connoissance de la physique, selon le concile de Latran, qui veut que l'on fonde la philosophie sur la théologie et sur la foi.

SUR LA QUATRIÈME :

Que par la suite de ses raisonnements, il connoît tout ce que Dieu a dû faire.

// répond :

Qu'on ne peut connoître par le raisonnement tout ce que Dieu a dû faire; mais que, considérant tout ce que Dieu a fait, on n'y trouve rien de contraire au raisonnement, Dieu faisant toutes choses selon l'ordre de la sagesse avec poids et mesure.

SUR LA CINQUIÈME :

Que les Pères n'ont connu qu'une partie de la vérité, manque d'avoir su l'ordre des décrets ; qu'il en a la connoissance et qu'il y est confirmé depuis huit années.

// répond :

À la première clause, que les Pères ont connu toutes les vérités révélées dont ils nous ont consigné le dépôt de main en main par la tradition et leurs écrits ; mais que selon ma pensée, ils ont connu d'autant mieux la vérité qu'ils ont mieux connu l'ordre des décrets, et que, s'il se trouve quelque chose difficile à expliquer, cela arrive de ce que ceux qui les lisent ne distinguent pas assez l'ordre de l'intention d'avec l'ordre de l'exécution. Et quant à la seconde clause, que Dieu le garde de telle présomption injurieuse à la révérence due aux saints Pères.

SUE Là soAmr :

Que la Vierge constitue une espèce à part et distincte de celle de tous les autres hommes.

Il répond:

Qu'elle est de même espèce, et que la nature ne la distingue pas de tous les autres hommes.

SUR LA SEPTIÈME :

Que la Vierge n'a pas été faite du sang de saint Joachim et de sainte Anne, mais d'une matière nouvellement créée.

Il répond:

Qu'il rejette cette nouveauté, et que, pour assurer du contraire, il déclare que la Vierge a été conçue par la voie ordinaire, et que la matière qui a servi à sa conception n'a pas été nouvellement créée, mais faite de la propre substance de saint Joachim et de sainte Anne.

SUR LA HUITIÈME :

Que Jésus-Christ n'est pas animal.

Il répond :

Que Jésus-Christ est animal raisonnable comme tous les autres hommes.

38<sup>e</sup> DOGOMENTS INÉDITS.

SUR LA NEUVIÈME :

Que la nature humaine de Jésus-Christ ne constitue une espèce à part et distincte de celle des autres hommes.

Il répond :

Qu'il croit que la nature humaine de Jésus-Christ ne constitue pas d'espèce à part et distincte des autres hommes.

SUR LA DIXIÈME :

Que la substance du corps de Jésus-Christ n'est pas faite de la substance du sang de la Vierge<sup>^</sup> mais d'une matière nouvellement créée.

// répond :

Qu'il croit que la substance du corps de Jésus-Christ a été faite de la substance du plus pur sang de la Vierge, et non d'une matière nouvellement créée.

SUR LA ONZIÈME :

Que tous les passages de l'Écriture où il est dit que Jésus-Christ est fait ex ea, ex semine<sup>^</sup> ex muliere, de qua, se doivent expliquer par in ea<sup>^</sup> in semine, in muliere.

Il répond :

Que tous ces passages ne se doivent pas expliquer par in, mais qu'on dit ex ea et in ea, parce qu'ils sont de l'Écriture sans exclusion ni de l'un ni de l'autre<sup>^</sup> bien que Vcx soit de la foi aussi bien que Vin, voire plus théologique<sup>^</sup> décisif et apostolique pour exprimer la vérité de l'incarnation et la maternité de la Vierge.

SUR LA DOUZIÈME :



Que Jésus -Christ et la Vierge ont ensemble effort leur obéissance et leur mort pour la rédemption des hominies.

Il déclare :

Qu'il n'y a qu'un seul médiateur de rédemption qui est Jésus-Christ^ et quand il dit après quelques Pères que la Vierge eût souhaité d'offrir son obéissance et sa mort à Dieu pour la rédemption, ce n'est qu'improprement et par la voie de simple zèle et intercession.

A laquelle déclaration il souscrit^ la soumettant et tous ses sentiments à l'Église, et protestant vouloir vivre et mourir dans la foi catholique, apostolique et romaine.

Signé: Jacques Forton SAINT-ANGE,

Avec paraphrase. »

H. l'évêque de Belley s'entretient entre le père Saint-Ange et ses accusateurs pour que ceux-ci se contentassent de cette déclaration; mais^ en vérité qu'auraient-ils pu demander de plus? Pour cela, il fallut l'intervention de M. Pascal le père^ dont l'autorisation est plusieurs fois invoquée dans les diverses pièces qui sont sous nos yeux.

« Monseigneur, écrit l'évêque de Belley à l'archevêque, ma plume est de colombe, qui porte le rameau d'olive en son bec. Par un bonheur très-particulier, ou, pour mieux dire, par une providence spéciale de Dieu , ces messieurs qui vous présenteront celle-ci s'étant rencontrés chez moi sans autre dessein que de me voir, et les ayant abouchés, il s'est trouvé que la charité de la vérité qui avoit animé leur zèle s'est accordée avec la vérité de la charité qui étoit dans leur cœur; et ainsi il m'a été facile de rejoindre

ce qui paroissoit plutôt qu'il n'étoit véritablement divisé. Le Dieu de paix , qui fait de plusieurs un, soit béni de cette réunion et bonne intelligence bien séante à ceux qui sont fidèles à la dilection et qui acquiescent à la concorde. C'est à vous. Monseigneur, d'achever par votre bénédiction ce

888 DOCUMENTS INÉDITS.

que j'ai commencé par ma sollicitation; pour cela, j'ai obtenu de M. Pascal le père qu'il fût le médiateur auprès de vous de cet accommodement, sachant Pestime que vous faites de sa personne^ à quoi M. de Saint-Ange s'est rangé avec beaucoup de contentement. Je n'en dirai pas davantage, puisque scientibus legem loguor, et que sapientiam loquimur inter perfectos.

Je suis inviolablement. Monseigneur, votre, etc. d

Signé : J. P., Évêque de Belley.

L'archevêque dont Pascal et ses amis échauffaient sans cesse le zèle, ne félicite point Tévêque de Belley (lettre du â avril). Il élève encore plus d'une plainte, il met en avant Pascal ; on voit qu'il en a peur (lettre du 7 avril). «M. Pascal pourra bien vous faire trouver quelque chose à réformer à ce calendrier : je m'en remets à ce que vous lui pourrez faire dire. » M. l'archevêque voulait donc absolument que Pascal et les siens fussent satisfaits. Enfin il publie un mandement qui résume et termine cette triste affaire.

En finissant ce long récit, nous demandons grâce pour tant de citations d'un intérêt souvent médiocre, mais qu du moins ont l'avantage de mettre parfaitement en lumière cet épisode obscur de la vie de Pascal.

Le Recueil d'Jtrecht, p. 304, fait connaître en gros l'histoire touchante de M<sup>re</sup> de Roannez; mais rien n'équivaut au récit original écrit de la main même de Marguerite Périer, qui avait vu à Port-Royal mademoiselle de Roannez, et avait suivi toute sa destinée. Ce récit est une des pièces du Recueil manuscrit de mademoiselle Périer, Bibliothèque royale, Supplément français , n° 1485; et on le trouve aussi dans un manuscrit de la Bibliothèque Mazarine, n° 2196, intitulé : Mémoires et pièces recueillies par M. Domat, auteur du Traité des lois civiles^ qui m'ont été communiqués par M. Domat, président en la cour des aides de Clermont^ son arrière-petit-fils 1776. Ce ne sont là que des copies, il est vrai, mais toutes deux faites avec soin sur l'autographe même de mademoiselle Périer, qui doit être caché aujourd'hui dans quelque bibliothèque de Clermont. Cette histoire, parfaitement authentique, est un roman du plus douloureux intérêt. Pascal y joue un rôle principal; on y apprend certains détails de sa vie qui ne se trouvent nulle autre part : 1» qu'il avait fait avec M. le duc de Roannez, frère de mademoiselle de Roannez, un ou deux voyages en Poitou; que c'est lui qui avait mis M. de Roannez entre les mains de M. Singlin; qu'il occupait un logement à l'hôtel Roannez, quoiqu'il eût une maison à Paris; 2» que toute la famille de M. et de mademoiselle de Roannez, et en particulier M. le comte d'Harcourt , était très irritée contre Pascal; 3o que cette irritation gagna toute la maison, à ce point qu'un matin la concierge monta dans la chambre de Pascal avec un poignard pour le tuer. Mais laissons parler Marguerite Périer.

Monsieur et Mademoiselle de Rouanès.

a M. de Rouanès étoit fils de M. le marquis de Boïssy : madame sa mère étoit fille de M. Hennequin, président au parle-

ment, et il étoit petit-fils de M. le duc de Rouanès; madame sa grand'mère étoit sœur de M. le comte d'Harcourt. Il perdit monsieur son père à Tâge de huit ou neuf ans y et fut mis entre les mains de monsieur son grandpère, qui ne connoissoit guère sa religion, et qui étoit un homme très emporté, et peu capable de donner une éducation chrétienne à un enfant. Il lui donna un gouverneur qui n'en étoit guère plus capable que lui; il alla même jusque là que d'ordonner à son gouverneur de lui donner Tair de cour et de lui apprendre à jurer, croyant qu'il falloit qu'un jeune seigneur prit ces manières-là. 11 perdit monsieur son grand-père à treize ans; et alors il fut son maître. Madame sa mère, qui étoit une bonne femme, toute simple, ne pouvoit et ne sçavoit pas même en prendre soin. Cependant il ne laissa pas de commencer assez jeune à avoir des sentiments de religion. Il avoit un très bon esprit, mais point d'étude. Il fit connoissance (je ne sais pas bien à quel âge) avec M. Pascal, qui étoit son voisin ; il goûta fort son esprit, et le mena même une fois ou deux en Poitou avec lui, ne pouvant se passer de le voir. Lorsque M. de Rouanès eut environ vingt-deux ou vingt-trois ans, M. Pascal s'étant donné pleinement à Dieu, et ayant pris la résolution d'abandonner le monde entièrement, persuada à M. de Rouanès d'entrer dans les mêmes sentiments. Il y entra très fortement, et environ à vingtquatre ou vingt-cinq ans, il résolut, avec M. Pascal et M. Singlin, entre les mains duquel M. Pascal Tavoit mis, de prendre quelque temps pour examiner devant Dieu ce

qu'il devoit faire; îi prit ce temps-là. M. Pascal demeuroit alors chez lui ; il lui avoit donné une chambre où il alloit de temps en temps, quoiqu'il eût une maison dans Paris. Enfin, M. de Rouanès, après bien des réflexions^ prit sa résolution; il se détermina absolument à abandonner le monde ; il le déclara à M. Singlin et

à M.<sup>l</sup> Pascal<sup>^</sup> et leur dit qu'il prendroit l'occasion, dès qu'il pourroit la trouver, d'avoir l'agrément du Roi de vendre son gouvernement et se retirer à l'institution. Sa résolution étant prise entièrement et déclarée à ces messieurs<sup>^</sup> il lui arriva une chose fort extraordinaire. Il y avoit quatre ou cinq ans que, ne pensant point à quitter le monde, et songeant au contraire ' à s'y établir, il y avoit une demoiselle de qualité, et la plus riche héritière du royaume, qui étoit mademoiselle de Menus, qui n'étoit pas encore en âge de se marier. M. de Rouanès jetoit toujours les yeux sur elle, comme un parti qui lui convenoit et il ne doutoit pas même qu'il ne pût l'avoir, parce qu'il étoit alors le seul duc et pair à marier<sup>^</sup> car il y avoit en ce temps-là peu de ducs. U arriva donc qu'environ un mois après que M. de Rouanès avoit pris sa résolution, on alla proposer à M. le comte d'Harcourt mademoiselle de Menus pour monsieur son petit-neveu. &!. le comte d'Harcourt, très content, alla trouver M. de Rouanès, et lui dit : Mon neveu, je viens vous apporter une nouvelle qui vous fera plaisir; on vient de me proposer pour vous mademoiselle de Menus. M. de Rouanès fut très surpris, et lui dit : Monsieur, je vous prie de me donner quelque temps pour y penser. M. le comte d'Harcourt se mit en colère, et lui dit : a Vous êtes donc fou, mon neveu ? Si vous aviez recherché mademoiselle de Menus bien long% temps, et qu'on vous l'accordât, vous devriez être très content; on vous la vient jeter à la tête, et vous dites que vous

y penserez! C'est une fille de qualité, la plus riche héri\* tière du royaume; il faut que vous soyez fou. » M. de Rouanès persista à demander du temps, et au bout de douze ou quinze jours il alla faire sa déclaration à M. le comte d'Harcourt, quMl avoit résolu de ne se point marier\* M. le comte d'Harcourt entra dans une fureur très grande, surtout contre M. Pascal. Cela se répandit à

l'hôtel de Rouanès^ où M. Pascal étoit encore; en sorte que la conciei^e de la maison alla un matin sur les huit heures, avec un poignard, pour le tuer; heureusement elle ne le trouva point; il étoit sorti ce jour-là, contre son ordinaire, de grand matin ; il fut averti de cette aventure, et n'y retourna plus. Mademoiselle de Menus épousa ensuite M. de Vivonne.

a M. de Rouanès persista donc dans sa résolution^ et quelques années après il vendit son gouvernement, et paya quelques dettes, mais non pas toutes; car monsieur son grand-père lui en avoit laissé de très grandes. Depuis cela, M. de Rouanès ne laissa pas de demeurer dans le monde^ à cause que sa mère vivoit encore; mais il eut ensuite bien du chagrin par le changement de mademoiselle sa sœur, qui n'eut pas tant de fermeté que lui.

et Pour rapporter donc aussi l'histoire de mademoiselle de Rouanès, elle étoit dans le monde, où elle vivoit avec madame sa mère. Elle avoit deux sœurs religieuses bénédictines; Tâinée fut abbesse de Riel; et la cadette est morte simple religieuse aux Filles- Dieu, où elle s'étoit retirée, ayant quitté son couvent, je n'en sais pas la raison. Mademoiselle de Rouanès étoit donc restée seule; et comme elle pensoit à se marier, plusieurs personnes jetoieni les yeux sur elle; mais comme elle ne pouvoit pas être un grand parti, monsieur son frère , dont on ne savoit pas a résolu^

#### MADemoiselle de Roânnfz. 893

tion^ étant encore dans le monde^ ceux qui pensoient à elle n'étoient pas de très grands seigneurs. Il y eut un homme de qualité qui s'en approchoit^ lorsqu'il arriva que mademoiselle de Rouanès^ qui avoit mal aux yeux, alla faire une neu vaine à la

Sain te -Épine, à Port -Royal. Je n'assurerai pas si c'est en 1656 ou 57 ; mais le dernier jour de sa neuvaine, elle fut touchée de Dieu si vivement que durant toute la messe elle tondit en\* larmes. Madame sa mère, qui y alloit tous les jours avec elle, fut surprise de la voir en cet état. Mademoiselle de Rouanès la pria de ne pas sortir sitôt de l'Église. Enfm, en étant sortie, et en re-tournant chez elle, elle témoigna à madame sa mère qu'elle vou-loit se donner à Dieu. Elle resta quelques jours chez elle, et en-suite elle s'échappa un matin, et alla à Port-Royal demander à y être reçue. M. Singlin et la mère abbessse jugèrent à propos de lui faire ouvrir la porte; elle y entra, et se mit au noviciat avec une ferveur extraordinaire sous le nom de sœur Charlotte de la Pas-sion, et y prit le petit habit. J'y étois alors, et j'en fus témoin. Ma-dame sa mère l'ayant appris, alla à Port-Royal faire des plaintes; et enfin, ne pouvant obtenir qu'elle sortit, au bout de trois mois elle s'adressa à laReine-mère, qui lui donna une lettre de cachet qui lui ordonnoit de sortir. Alors, avant que de sortir, elle pro-nonça des vœux de chasteté, je ne sais si ce fut à l'église ou en présence des religieuses, et se coupa les cheveux; depuis cela , elle resta chez elle dans une retraite et une séparation entière du monde; cela dura jusqu'à la fin de 1663. Durant tout ce temps-là, elle renouveloit ses vœux toutes les fois qu'elle communioit: elle les écrivoit et les signoit, dans un petit livre qu'elle avoit exprès pour cela; elle y ajouta même le vœu d'être religieuse. Il arriva donc que madame sa sœur, la religieuse, qui étoit aux Filles\*

Dieu, voyant que monsieur son frère persistoit dans sa résolu-tion de ne se point marier^ fâchée de voir finir sa famille, forma le dessein au moins de faire marier sa sœur ; elle s'avisa, pour cela, de lui procurer'une occasion de voir cet homme de qualité qui la voyoit lorsqu'elle fut touchée de Dieu à Port-Royal. Elle le

fit donc monter à son parloir, comme par hasard, lorsque mademoiselle de Rouanès y étoit. Cet homme lui marqu<sup>^</sup> les mêmes empresses qu'il avoit eus il y avoit cinq ou sept ans. Mademoiselle de Rouanès fut touchée de voir qu'un si long intervalle n'avoit point refroidi cet homme; ce qui fut cause qu'elle lui permit de la venir voir, mais de sa part sans aucun dessein de le voir que comme ami. M. de Rouanès ayant découvert cela, en fut fâché; il alla en faire ses plaintes à madame Périer. M. Pascal étoit mort il y avoit quinze ou seize mois. Madame Périer vit mademoiselle de Rouanès, qui lui dit que monsieur son frère s'alarmoit mal à propos, qu'elle n'avoit nul dessein de se marier, que même elle ne le pouvoit pas<sup>^</sup> et elle lui montra ses vœux, et la pria de lui procurer chez elle un entretien avec M. Singlin, qui avoit été son directeur, et qui alors étoit caché ; elle le vit donc, et, suivant ses avis, elle ne voulut plus voir cet homme qui la visitoit auparavant, et rentra dans son ancienne ferveur.

a M. Singlin mourut au mois d'avril 1664; elle en fut très affligée; cependant elle continuoît dans sa ferveur, et voyoit souvent madame Périer; mais madame Périer fut obligée de quitter Paris au mois de décembre 1664; M. de Rouanès en fut fort affligé, et lui dit qu'il craignoit beaucoup que cela ne fit encore changer sa sœur. En effet, cela ne manqua pas. N'ayant plus de soutien, ayant perdu M. Pascal, M. Singlin et madame Périer, elle recommença en 1665, de revoir le monde. Madame sa sœur, d'ailleurs,

la sollicita de nouveau d'écouter des propositions de mariage. M. de Rouanès, voyant qu'il ne pouvoit plus espérer qu'elle demeurât ferme dans sa résolution<sup>^</sup> lui déclara que<sup>^</sup> pour lui<sup>^</sup> il étoit résolu de ne point changer, et qu'ainsi tout son bien devoit lui revenir<sup>^</sup> il falloit donc qu'elle n'écût que des propositions



conformes à sa condition et à son bien : alors elle écouta toutes celles qu'on lui fit. Il y en eut plusieurs qui n'eurent pas de lieu ; enfin on proposa M. le marquis de Cœuvres^ fils de M. le maréchal d'Estrées. M. de Rouanès le manda à M. Périer, en Auvergne^ et le pria de lui donner cette marque d'amitié de venir à Paris pour régler toutes ses affaires, n'ayant de confiance qu'en lui. M. Périer y alla. Cela se rompit avec M. de Cœuvres; et, comme l'on voyoit qu'elle étoit absolument résolue de se marier, et que même apparemment elle avoit une dispense de ses vœux, M. de la Vieuxville s'avisa tout d'un coup de dire : a Il lui faut un duc et pair; il n'y en a pas à marier; il faut penser à M. de la Feuillade; le Roi l'aime, et il fera revivre le duché sur sa tête. » Cette proposition fut du goût de mademoiselle de Rouanès; on en parla au Roi, qui y donna son agrément, et promit de le faire duc. Mais comme M. de la Feuillade étoit le cadet de M. Tarchevêque d'Embrun, il n'avoit point de bien ; le Roi en écrivit à Tarchevêque, qui étoit alors en Espagne. La réponse fut une démission entière de tout son bien; le mariage se fit. Il fut mis dans le contrat que M. de la Feuillade prendroit le nom de duc de Rouanès. M. de Rouanès donna tout son bien à sa sœur, et la chargea de payer ses dettes, et se réserva seulement quelques terres de 15 à 20,000 de rente. Je ne sais s'il s'en réserva la propriété ou seulement la jouissance, a Le mariage ne fut pas plutôt fait que madame de la

### 396 MADK MOTSELLE DE ROANNEZ.

Feuillade reconnut sa faute, en demanda pardon à Dieu, et en fit pénitence, car elle eut beaucoup à souffrir, et reconnoissoit toujours que c'étoit Dieu qui le permettoit pour la punir. Elle eut un premier enfant qui ne reçut point le baptême; le second fut un

filz tout contrefait par les jambes; le troisième fut une fille qui demeura naine depuis deux ans jusqu'à huit ou douze ans, sans croître du tout; ensuite elle crut un peu; mais elle mourut à dix-neuf ans subitement; le quairième est M. le duc de la Feuillade d'aujourd'hui. Après avoir eu ces enfants, elle eut des maladies extraordinaires; il lui fallut subir des opérations cruelles qu'elle souffrit toujours en esprit de pénitence, et elle disoit a Je suis bien heureuse de ce que Dieu m'envoie des occasions de souffrir; cela me fait espérer qu'il veut recevoir ma pénitence. » Les chirurgiens étoient surpris de voir qu'elle marquât un air de jubilation quand ils venoient pour la panser de maux très douloureux. Elle est morte dans ces sentiments après une terrible opération.

a M. de la Feuillade prit d'abord le nom de duc de Rouanès; mais un ou deux ans après il fut envoyé pour commander en Candie, et demanda permission au Roi de prendre le nom de duc de la Feuillade, parce qu'il ^avoit fait peur aux Turcs sous ce nom-là en Hongrie; le Roi le lui permit, et depuis il l'a gardé.

« M. de Rouanès, de son côté, a eu beaucoup de peine de ce mariage , parce que M. de la Feuillade, qui s'étoit chargé de payer les dettes, ne les payant pas, les créanciers revenoient sur les terres qu'il s'étoit réservées; en sorte qu'il a passé le reste de ses jours fatigué d'affaires et de dettes; mais il fut toujours rempli de religion et de piété, même d'une piété tendre, que l'on remarquoit dans toutes ses paroles et ses actions, b

## LETTRE DE PASCAL A SA SŒUR MADAME PÉRIER

(Gommnmqnée par H. Renouaid, le savant libraire. L'adresse est : A Mademoiselle Périer, la Conseillère. On ne donnoit le nom de Ma' dame aux fenuntB mariées que lorsqu'elles étoient d'une condition élevée.)

a Ma chère sœur,

Je ne doute pas que vous n'ayez été bien en peine du long temps qu'il y a\* que vous n'avez reçu de nouvelles de ces quartiers ici. Mais je crois que vous vous serez bien doutas que le voyage des Élus en a été la cause^ comme en effet. Sans cela, je n'aurois pas manqué de vous écrire plus souvent. J'ai à te dire que MM. les commissaires étant à Gisors, mon père me &t aller faire un tour à Paris^ où je trouvai une lettre que tu m'écrivais où tu me mandes que tu t'étonnes de ce que je te reproche que tu n'écris pas assez souvent^ et où tu me dis que tu écris à Rouen toutes les semaines une fois. Il est bien assuré, si cela est, que les lettres se perdent^ car je n'en reçois pas toutes les trois semaines une. Étant retourné à Rouen ^ j\*y ai trouvé une lettre de M. Périer^ qui mande que tu es malade. Il ne

mande point si ton mal est dangereux ni si tu te portes mieux; et il s'est passé un ordinaire depuis sans avoir reçu de lettre^ tellement que nous en sommes en une peine dont je te prie de nous tirer au plutôt ; mais je crois que la prière que je te fais sera inutile, car avant que ta aies reçu cette lettre ici, j'espère que nous aurons reçu lettres ou de toi onde M. Périer. Le département

s'achève. Dieu merci. Si je savois quelque chose de nouveau, je te le ferois savoir. Je suis, ma chère sœur,

Post-scriptum de la main d'Etienne Pascal, le père : aMa bonne fille m'excusera si je ne lui écris comme je le désirerois, n'y ayant aucun loisir; car je n'ai jamais été dans rembarras à la dixième partie de ce que j'y suis à présent. Je ne saurois l'être davantage à moins d'en avoir trop; il y a quatre mois que je (ne) me suis couché six fois devant deux heures après minuit.

Je vous avois commencé dernièrement une lettre de raillerie sur le sujet de la votre dernière touchant le mariage de monsieur Desjeux, mais je n'ai jamais eu le loisir de l'achever. Pour nouvelles, la tille de monsieur de Paris, maître des comptes, mariée à M. de Neufville, aussi maître des comptes, est décédée, comme aussi la fille de Belair, mariée au petit Lambert. Votre petit a couché céans cette nuit. Il se porte Dieu grâces très bien. Je suis toujours Votre bon et excellent ami,

Pascal. »

Votre très humble et très affectionné serviteur et frère,

Pascal, t»

LETTRES DE PASCAL. Sjj

## LETTRE DE PASCAL A SA SŒUR JACQUELINE

Recueil de Marguerite Périer, p. 367, areo cette note ; Elle paraît écrite à sa sœur Jacqueline . )

Qe 16 Janvier 1648.

a Ma chère sœur^

Nous avons reçu tes lettres. J'avois dessein de te faire réponse sur la première que tu m'écrivis il y a plus de quatre mois; mais mon indisposition et quelques autres affaires m'empêchèrent de Tachever. Depuis ce temps<sup>4</sup>à je n'ai pas été en état de t'écrire, soit à cause de mon mal^ soit manque de loisir^ ou pour quelque autre raison. J'ai peu d'heures de loisir et de santé tout ensemble; j'essayerai néanmoins d'achever celle-là sans me forcer; je ne sçais si elle sera longue ou courte. Mon principal dessein est de t'y faire entendre le fait des visites que tu sçais^ où j'espérerois d'avoir de quoi te satisfaire et répondre à tes dernières lettres. Je ne puis commencer par autre chose que par le témoignage du plaisir qu'elles m'ont donné; j'en ai reçu des satisfactions si sensibles que je ne te les pourrois pas dire de bouche. Je te prie de croire qu'encore que je ne t'aie point écrit, il n'y a point d'heure que tu ne m'aies été présente, où je n'aye fait des souhaits pour la continuation des grands desseins que Dieu t'a inspirés\*. J'ai res-senti de nouveaux accès de joye à toutes les lettres qui en por-toient quelque témoignage, et j'ai été ravi d'en voir la continuation

## Allusion au dessein de Jacqueline de se faire religieuse

m LETTRES DE PASCAL.

sans que tu eusses aucune nouvelle de notre part. Cela m'a fait juger qu'il y avoit un appui plus qu'humain, puisqu'il n'avoit pas besoin des moyens humains pour se maintenir. Je souhaiterois néanmoins d'y contribuer quelque chose ; mais je n'ai aucune des parties qui sont nécessaires pour cet effet. Ma foiblesse est si grande que, si je Tentreprenois^ je ferois plutôt une action de témérité que de charité, et j'aurois droit de craindre pour nous deux le malheur qui menace un aveugle conduit par un aveugle. J'en ai ressenti mon incapacité sans comparaison davantage, depuis les visites dont il est question; et bien loin d'en avoir rapporté assez de lumières pour d'autres, je n'en ai rapporté que de la confusion et du trouble pour moi, que Dieu seul peut calmer, et où je travaillerai avec soin mais sans empressement et inquiétude, sachant bien que l'un et l'autre m'en éloigneroient. Je te dis que Dieu seul le peut calmer, et que j'y travaillerai, parce que je ne trouve que des occasions de le faire naître et de l'augmenter dans ceux dont j'en avois attendu la dissipation ; de sorte que, me voyant réduit à moi seul, il ne me reste qu'à prier Dieu qu'il en bénisse le succès. J'aurois pour cela besoin de la communication de personnes savantes et de personnes désintéressées; les premiers sont ceux qui ne le feront pas : je ne cherche plus que les autres; et pour cela je souhaite infiniment de te voir, car les lettres sont longues, incommodes et presque inutiles en ces occasions : cependant je t'en écrirai peu de chose.

La première fois que je vis M. Rebours\*, je me fis connottre à lui et j'en fus reçu avec autant de civilités que j'eusse pu souhaiter. Elles appartennoient toutes à Monsieur

1. Un des confesseurs de Port-Royal. Voyez le Nécrologe de PorU Royal, page 883.

moDpère^ puisque je les reçu» k sa considération\* Ensuite des premiers compliments^ je lui demandai permission de le revoir de temps en temps; il me Taccorda : ainsi je fus en liberté de le voir^ de sorte que je ne compte pas cette première vue pour visite, puisqu'elle n'en fut que la permission. J'y fus à quelque temps de là, et entre autres discours, je lui dis, avec ma franchise et ma naïveté ordinaires, que nous avions vu leurs livres et ceux de leurs adversaires, que c'étoit assez pour lui faire entendre que nous étions de leurs sentiments. 11 m'en témoigna quelque joye. Je lui dis ensuite que je pensois que Ton pouvoit, suivant les principes mômes du sens commun, démontrer beaucoup de choses que les adversaires disent lui être contraires, et que le raisonnement bien conduit portoit à les croire, quoiqu'il les faille croire sans l'aide du raisonnement. Ce furent mes propres termes où je ne crois pas qu'il y ait de quoi blesser la plus sévère modestie. Mais comme tu sçais que toutes les actions peuvent avoir deux sources, et que ce discours pouvoit procéder d'un principe de vanité et de confiance dans le raisonnement, ce soupçon, qui fut augmenté par la connoissance qu'il avoit de mon étude de la géométrie, suffit pour lui faire trouver ce discours étrange, et il me le témoigna par une répartie si pleine d'humilité et de modestie qu'elle eût sans doute confondu l'orgueil qu'il vouloit réfuter. J'essayai néanmoins de lui faire connoitre mon motif; mais ma justification accrut son doute, et il prit mes excuses pour une

obstination. J'avoue que son discours étoit si beau que si j'eusse cru être en Tétât qu'il se le figuroit, il m'en eût retiré; mais comme je ne pensois pas être dans cette maladie, je m'opposois au remède qu'il me présentoit; mais il le fortifioit d'autant plus que je semblois le fuir, parce qu'il prenoit mon refus pour

endurcissement; et plus il s'efforçoit de continuer» plus mes remerciements lui témoignoit que je ne le tenois pas nécessaire; de sorte que toute cette entrevue se passa dans cette équivoque et dans un embarras qui a continué dans toutes les autres et qui ne s'est pu débrouiller. Je ne te rapporterai pas les autres mot à mot parce qu'il ne seroit pas nécessaire ni à propos; je te dirai seulement en substance le principal de ce qui s'y est dit, ou^ pour mieux dire^ le principe de leur retenue.

Mais je te prie avant toutes choses de ne tirer aucune conséquence de tout ce que je te mande, parce qu'il pour\* roit m'échapper de ne pas dire les choses avec assez de justesse; et cela te pourroit faire naître quelque soupçon peutêtre aussi désavantageux qu'injuste. Car enfin après y avoir bien songé, je n'y trouve qu'une' obscurité où il seroit difficile et dangereux de décider, et pour moi j'en suspends entièrement mon jugement autant à cause de ma foiblesse que pour mon manque de connoissance.

LETTRE DE PASCAL ET DE SA SŒUR JACQUELINE A MADAME PÉRIEfi.

(Recueil de Marguerite Périer, p. 859. 11 y est dit que cette lettre a été copiée sur Toriginal de la main de MU« Jacqueline Pascal. Elle est éditée par celles! en son nom et au nom de son frère. Il est aisé, en effet, d'y reconnaître plus d'une idée de Pascal sous la plume de Jacqueline\*.)



1<sup>er</sup> avril 1648.

Nous ne savons si celle-ci sera sans fin aussi bien que les autres<sup>^</sup>; mais nous savons bien que nous voudrions bien

1. Le manuscrit à tort : aucune, <sup>1</sup>. Voyez Jacques Pascal, ch. m, p. 100, etc. 8. Ceci prouverait que nous ne possédons pas toute la correspondance du frère et des deux sœurs.

écrire sans fin. Nous avons ici la lettre de M. de Saint-Cyran<sup>^</sup> de la Vocation<sup>^</sup> imprimée depuis peu sans approbation ni privilège<sup>^</sup> ce qui a choqué beaucoup de monde. Nous la lisons; nous t'enverrons après; nous serons bien aise d'en savoir ton sentiment et celui de M. mon père : elle est fort relevée.

Nous avons plusieurs fois commencé à t'écrire<sup>^</sup> mais j'en ai été retenu par l'exemple et par les discours où si tu veux/ par les rebuffades que tu fais<sup>\*</sup>; mais après nous être éclaircis tant que nous avons pu, je crois qu'il faut y apporter quelque circonspection; et s'il y a des occasions où Ton ne doit pas parler de ces choses, nous en sommes dispensés. Car comme nous ne doutons point Tun de l'autre, et que nous sommes comme assurés mutuellement que nous n'avons dans tous ces discours que la gloire de Dieu pour objet, et presque point de communication hors de nous-mêmes, je ne vois point que nous puissions avoir de scrupule tant qu'il nous donnera ces sentiments. Si nous ajoutons à ces considérations celle de ralliance que la nature a faite entre nous, et à cette dernière celle que la grâce y a faite, je crois que bien loin d'y trouver une défense, nous y trouverons une obligation; car je trouve que notre bonheur a été si grand d'être unis de la dernière sorte, que nous nous devons unir pour le reconnaître et pour nous en réjouir. Car il faut avouer que c'est proprement

depuis ce temps (que M. de Saint-Cyran veut qu'on appelle le commencement de la vie) que nous devons nous considérer comme véritablement parents, et qu'il a plû à Dieu de nous joindre aussi bien dans son nouveau monde par l'esprit, comme il avoit fait dans le terrestre par la chair.

## **Sar ces rebufades, voyez Jacqubukb Pascal, ch. i. p**

Nous te prions qu'il n'y ait point de jour où tu ne le repasses enta mémoire^ et de reconnottre souvent la conduite dont Dieu s'est servi en cette rencontre^ où il ne nous a pas seulement fait frères les uns des autres, mais encore enfants d'un même père, car tu sais que mon père nous a tous prévenus et comme conçus dans le dessein\*. C'est en quoi nous devons admirer que Dieu nous ait donné et la figure et la réalité de cette alliance. Car, comme. nous avons souvent dit entre nous^ les choses corporelles ne sont qu'une image des spirituelles, et Dieu a représenté les choses invisibles dans les visibles. Cette pensée est si générale et si utile^ qu'on ne doit point laisser passer un espace notable de temps sans y songer avec attention. Nous avons discoursu assez particulièrement du rapport de ces deux sortes de choses; c'est pourquoi nous n'en parlerons pas ici. Car cela est trop long pour l'écrire, et trop beau pour ne t'être pas resté dans la mémoire, et, qui plus est, nécessaire absolument, suivant mon avis; car comme nos péchés nous tiennent enveloppés parmi les choses corporelles et terrestres, et qu'elles ne sont pas seulement la peine de nos péchés, mais encore Toecasion d'en faire de nouveaux et la cause des premiers, il faut que nous nous servions du lieu même où

nous sommes tombés pour nous relever de notre chute. C'est pourquoi nous devons bien ménager l'avantage que la bonté de Dieu nous donne de nous laisser toujours devant les yeux une image des biens que nous avons perdus, et de nous environner dans la captivité même, où sa justice nous a réduits, de tant d'objets qui nous servent d'une leçon continuellement présente; de sorte que nous devons nous considérer comme des criminels dans une pri-

!• Cette phrase est maobevôe ou U &at lire ce desseiiik

son toute remplie d'images de leur libérateur et des instructions nécessaires pour sortir de la servitude; mais il faut avouer qu'on ne peut appercevoir ces saints caractères sans une lumière surnaturelle. Car comme toutes choses parlent de Dieu à ceux qui le connoissent, et qu'elles le découvrent à ceux qui Taiment, ces mêmes choses le cachent à tous ceux qui ne le connoissent pas. Aussi Ton voit que dans les ténèbres du monde, on les suit par un aveuglement brutal^ que l'on s'y attache^ et qu'on en fait la dernière fin de ses désirs; ce qu'on ne peut faire sans sacrilège; car il n'y a que Dieu qui doive être la dernière fin comme lui seul est le principe. Quelque ressemblance que la nature créée ait avec son créateur^ et encore que les moindres choses et les plus petites et les plus viles parties du monde représentent au moins par leur unité la parfaite unité qui ne se trouve qu'en Dieu, on ne peut pas légitimement leur porter le souverain respect, parce qu'il n'y a rien de si abominable aux yeux de Dieu et des hommes que l'idolâtrie, à cause qu'on y rend à la créature l'honneur qui n'est dû qu'au créateur. L'Écriture est pleine des vengeances que Dieu a exercées sur ceux qui en ont été coupables, et le premier commandement du Décalogue, qui enferme tous les autres, défend

sur toutes choses d'adorer les images; car comme il est beaucoup plus jaloux de nos affections que de nos respects, il est visible qu'il n'y a point de crime qui lui soit plus injurieux ni plus détestable que d'aimer souverainement les créatures, quoiqu'elles le repré\* sentent.

C'est pourquoi ceux à qui Dieu fait connoltre ces grandes vérités, doivent user de ces images pour jouir de celui qu'elles représentent, et ne demeurer pas éternellement dans cet aveuglement charnel et judaïque qui fait prendre

la figure pour la réalité; et ceux que Dieu par la régénération a relevés gratuitement du péché, qui est le véritable néant parce qu'il est contraire à Dieu qui est le véritable être^ pour leur donner une place dans son Église qui est son véritable temple, après les avoir retirés gratuitement du néant au jour de leur création pour leur donner une place dans Tunivers, ont une double obligation de le servir et de rhonorer, puisqu'en tant que créatures ils doivent se tenir dans Tordre des créatures et ne pas profaner le lieu qu'ils remplissent^ et qu'en tant que chrétiens ils doivent sans cesse aspirer à se rendre dignes de faire partie du corps de Jésus-Christ^ mais qu'au lieu que les créatures qui composent le monde s'acquittent de leurs obligations en se tenant dans une perfection bornée^ parce que la perfection du monde est aussi bornée^ les enfants de Dieu ne doivent point mett\*e de limites à leur pureté et à leur perfection, parce qu'ils font partie d'un corps tout divin et infiniment parfait, comme on voit que Jésus-Christ ne limite point les commandements de la perfection, et qu'il nous en propose un modèle où elle se trouve infinie^ quand il dit : « Soyez donc parfaits comme votre père céleste est parfait. » Aussi c'est une erreur bien préjudiciable parmi les chrétiens, et parmi

ceux-là même qui font profession de piété, de se persuader qu'il y ait un certain degré de perfection dans lequel on soit en assurance^ et qu'il ne soit pas nécessaire de passer, puisqu'il n'y en a point qui ne soit mauvais si on s'y arrête, et dont on puisse éviter de tomber qu'en montant plus haut.

## **LBTB DE PASCAL ET DE SA SCEUR JACQUELINE A MADAME PÉRIER**

Elle est introduite dans le Recueil de Marguerite Perler^ p. 855 :  
Lettre de M, et de AT»» Pascal à M^^ Périer, leur sœur. A la fin  
sont écrits ces mots : Copié sur l'original, écrit de la main de  
M^^ Jacqueline Pascal K]

A Paris, ce 5 novembre 1648.

Ma chère sœur,

Ta lettre nous a fait ressouvenir d'une brouillerie dont on avoit perdu la mémoire^ tant elle est absolument passée. Les éclaircissements un peu trop grands que nous avons procurés ont fait paraître le sujet général et ancien de nos plaintes, et les satisfactions que nous en avons faites ont adouci Taigreur que Monsieur mon père en avoit conçue. Nous avons dit ce que tu avois déjà dit, sans savoir que tu Feusses dit, et ensuite nous avons excusé de bouche ce que tu avois excusé par écrit, sans savoir que tu Teusses excusé, et nous n'avons su ce que tu avois fait qu'après que nous l'avons eu fait nous-mêmes : car comme nous n'avions rien caché à mon père, il nous a aussi tout découvert et guéri ensuite tous nos soupçons. Tu sais combien tous ces embarras

troublent la paix de la maison intérieure et extérieure, et combien dans ces rencontres on a besoin des avertissements que tu nous as donnés trop tard : nous avons à t'en donner nous-mêmes sur le sujet des tiens.

Le premier est sur ce que tu nous mandes que nous t'avons appris ce que tu nous écris. Je ne me souviens pas de t'en avoir parlé, et si peu que cela m'a été très nouveau. Et de plus, quand cela seroit vrai, je craindrois que tu ne

## **Jacqueline Pascal, ch. ui, p**

40S ETRES DE PASCAL.

Teussent tenu humainement si tu n'avois oublié la personne dont tu l'avois appris, pour ne te ressouvenir que de Dieu<sup>^</sup> qui peut seul te l'avoir véritablement enseigné. Si tu t'en souviens comme d'une bonne chose<sup>^</sup> tu ne saurois penser le tenir d'aucun autre, puisque ni toi ni les autres ne le peuvent apprendre que de Dieu seul. Gar<sup>^</sup> encore que dans cette sorte de reconnaissance, on ne s'arrête pas aux hommes à qui on s'adresse, comme s'ils étoient auteurs du bien qu'on a reçu par leur entremise; néanmoins cela ne laisse point de former une petite opposition à la vue de Dieu, et principalement dans les personnes qui ne sont pas entièrement épurées des impressions charnelles qui font considérer comme sources de bien les objets qui le communiquent. Ce n'est pas que nous ne devions reconnaître nous ressouvenir des personnes dont nous tenons quelques instructions, quand ces personnes ont droit de les faire, comme les Pères, les évêques et les directeurs, parce qu'ils sont les maîtres

dont les autres sont les disciples. Mais quant à nous, il n'en est pas de même; car comme l'ange refusa les adorations d'un saint, serviteur comme lui, nous te dirons, en te priant de n'user plus de ces termes d'une reconnaissance humaine, que tu te gardes de nous faire de pareils compliments, parce que nous sommes disciples comme toi.

Le second est sur ce que tu dis qu'il n'est pas nécessaire de nous répéter ces choses, parce que nous les savons déjà bien; ce qui nous fait craindre que tu ne mettes pas ici assez de différence entre les choses dont tu parles et celles dont le siècle parle, parce qu'il est sans doute qu'il suffit d'avoir appris une fois celles-ci, et de les avoir bien retenues, pour n'avoir plus besoin d'en être instruit^ au lieu qu'il ne suffit pas d'avoir une fois compris celles de l'auti-e

sorte^ et de les avoir connues de la bonne manière^ c'es^ à-dire par le mouvement intérieur de Dieu, pour en conserver la connoissance de la même sorte, quoiqu'on en conserve bien le souvenir. Ce n'est pas qu'on ne s'en puisse bien souvenir^ et qu'on ne retienne aussi facilement une épître de saint Paul qu'un livre de Virgile ; mais les connoissances que nous acquérons de cette façon^ aussi bien que leur continuation, ne sont qu'un effet de cette mémoire; au lieu que pour y entendre le langage secret et étranger à ceux qui le sont du ciel S il faut que la même grâce qui peut seule en donner la première intelligence^ la continue et la rende toujours présente en la retraçant sans cesse dans le cœur des fidèles^ pour les faire toujours vivre. Ck)mme dans les bien-heureux, Dieu renouvelle continuellement leur béatitude, qui est un effet et une suite de sa grâce; et comme aussi l'Église tient que le père produit continuellement le fils, et maintient Téternité de

son essence par une effusion de sa substance^ qui est sans interruption aussi bien que sans fin; ainsi, la continuation de la justice des fidèles n'est autre chose que la continuation de l'infusion de la grâce^ et non pas une seule grâce qui subsiste toujours; et c'est ce qui nous apprend parfaitement la dépendance perpétuelle où nous sommes de la miséricorde de Dieu^ puisque, s'il en interrompt tant soit peu le cours^ la sécheresse survient nécessairement. Dans cette nécessité^ il est aisé de voir qu'il faut continuellement faire de nouveaux efforts pour acquérir cette nouveauté continue d'esprit, puisque on ne peut conserver la grâce ancienne que par l'acquisition d'une nouvelle grâce, et qu'autrement on perdra celle qu'on prétend retenu\*^ comme ceux qui^

lé Sic. poui- : qui sont étrangers au ciel

voulant renfermer la lumière, n'enferment que des ténèbres. Ainsi nous cievons veiller à purifier sans cesse l'intérieur qui se salit toujours de nouvelles taches en retenant aussi les anciennes, puisque sans le renouvellement assidu on n'est pas capable de recevoir ce vin nouveau qui ne sera I point mis en vieux vaisseaux.

I C'est pourquoi tu ne dois pas craindre de nous remettre

I devant les yeux des choses, que nous avons dans la mé\*

moire et qu'il faut foire rentrer dans le cœur, puisqu'il est sans doute que ton discours en peut mieux servir d'instrument à la grAce que non pas l'idée qui nous en reste en la mémoire, puisque la grAce est particulièrement accordée par la prière, et que cette charité que tu as eue pour nous est une prière du nombre de celles qu'on ne doit jamais interrompre. C'est ainsi qu'on ne doit jamais refuser de lire ni d'ouIr les choses saintes , si communes et si connues qu'elles soient; car notre mémoire, aussi



bien que les instructions qu'elle retient, n'est qu'un corps inanimé et judaïque sans l'esprit qui doit les vivifier ; et il arrive très-souvent que Dieu se sert de ces moyens extérieurs plutôt que des intérieurs pour les faire comprendre, et pour laisser d'autant moins de matière à la vanité des hommes lorsqu'ils reçoivent ainsi la grâce en eux-mêmes. C'est ainsi qu'un livre et qu'un sermon, si conununs qu'ils soient, apportent bien plus de fruit à celui qui s'y applique avec plus de dispositions que non pas Texcellence des discours plus élevés qui apportent d'ordinaire plus de plaisir que d'instruction; et l'on voit quelquefois que ceux qui les écoutent comme il faut, quoique ignorants et presque stupides, sont touchés au seul nom de Dieu et par les seules paroles qui les menacent de Tenfer, quoique ce soit tout ce qu'ils y comprennent et qu'ils les scussent aus&i bien auparavant.

Le troisième est sur ce que tu dis que ta n'écris ces choses que pour nous faire entendre que tu es dans ce sentiment; nous ayons à te louer et à te remercier également sur ce sujet; nous te louons de ta persévérance et te re« mercions du témoignage que tu nous en donnes. Nous avons déjà tiré cet aveu de M. Périer^ et les choses que nous lui en avons fait dire nous en avoieht assurées. Nous ne pouvons te dire combien elles nous ont satisfaits qu'en te représentant la joye que tu recevrais si tu entendois dire de nous la même chose.

Nous n'avons rien de particulier à te dire sinon touchant le dessein de votre maison. Nous savons que M. Périer prend trop à cœur ce qu'il entreprend pour songer pleinement à deux choses à la fois^ et que ce dessein entier est si long que pour l'achever il faudroit qu'il fût longtemps sans penser à autre chose. Nous savons bien aussi que son projet n'est que pour une partie du bâti-

ment : mais outre qu'elle n'est que trop longue elle seule, elle l'engage à l'achèvement du reste, aussitôt qu'il n'y aura plus d'obstacle, de quelque résolution qu'on se fortifie pour s'en empêcher, principalement s'il emploie à bâtir le temps qu'il faudroit pour se détromper des charmes secrets qui s'y trouvent. Ainsi , nous l'avons conseillé de bâtir bien moins qu'il ne prétendoit, et rien que le simple nécessaire, quoique sur le même dessein, afin qu'il n'ait pas de quoi ;s'y engager, et qu'il ne s'ôte pas aussi le moyen de le faire. Nous te prions d'y penser sérieusement, de l'en résoudre et de l'en conseiller, de peur qu'il n'arrive qu'il ait bien plus de prudence et qu'il donne bien plus de soin et de peine au bâtiment d'une maison qu'il n'est pas obligé de faire, qu'à celui de cette tour mystique dont tu sais que saint Augustin parle dans une de ses lettres^ qu'il s'est engagé d'achever dans

ses entretiens. Adieu, fi. P. J. P. (Blaisb P. Jaoqdiuib P.)

De la main de M. Pascal :

« Si tu sais quelque bonne ime, fais-la prier Dieu pcNir moi aussi. 2>

LBTTRB DB PASCAL

su SON NOM ET AU NOM DS SA SQBUl JAGQUKLINB

A IL ET Mme PÉIUISR, A GLERICOirr, SUR LA MORT DE LEUR FÀBB ÉTiENICEfASCIAlì.

(Blanuscrit de l'Oratoire avec cette remarque : v Copié sur ro-  
riginai, daté du 17 octobre 1651^ de la main de M. Pascal. » Re-  
coeil de Ifargaerite Pérîer, p . 308, même date, et aussi avec cette  
lemarqpie : irofiscrit sur t original, )

Puisque vous êtes maintenant informés l'un et l'autre de notre malheur commun<sup>^</sup> et que la lettre que nous avons commencée vous a donné quelque consolation par le récit des circonstances heureuses qui ont accompagné le sujet de notre affliction y je ne puis vous refuser celles qui me restent dans l'esprit, et que je prie Dieu de me donner<sup>^</sup> et de me renouveler de plusieurs que nous avons autrefois reçues de sa grâce, et qui nous ont été nouvellement données par nos amis en cette occasion.

Je ne sçais par où finissoit la dernière lettre '• Ma sœur Ta envoyée sans prendre garde qu'elle n'étoit pas finie. Il me semble cependant qu'elle contenoit en substance quelques particularités de la conduite de Dieu sur la vie et la maladie que je voudrois vous répéter ici, tant je les ai gra-

## **Noos n'avons point cette lettre**

vées dans le cœur et tant elles portent de consolation, si vous ne les pouviez voir vous-même dans la précédente lettre, et si ma sœur ne devoit pas vous en faire un récit plus exact à sa première commodité.

Je ne vous parlerai donc ici que de la conséquence tjae j'en tire, qui est que sa fin est si chrétienne, si heureuse et si sainte et si souhaitable, qu'ôfées les personnes intéressées par les sentiments de la nature, il n'y a point de chrétien qui ne s'en doive réjouir.

Sur ce grand fondement je commencerai ce que j'ai à vous dire par un discours consolatif \* à ceux qui ont assez de liberté d'es-

prît pour le concevoir au fort de la douleur\*.

C'est que nous devons chercher la consolation à nos maux, non pas dans nous-mêmes, non pas dans les hommes, non pas dans tout ce qui est créé, mais dans Dieu. Et la raison en est que toutes les créatures ne sont pas la première cause des accidents que nous appelons maux, mais que la providence de Dieu en étant l'unique et véritable cause, l'arbitre et la souveraine', il est indubitable qu'il faut recourir directement à la source et remonter jusqu'à l'origine pour trouver un solide allègement. Que si nous suivons ce précepte et que nous envisagions cet évé-

## **Oratoire: bien coruoiani**

i. Ces quatre premiers paragraphes ont été omis par Port- Royal, ( ch. xxx^ pensées sur la mort), et la première phrase du cinquième est ainsi modifiée et arrangée pour former le commencement de tout le chapitre : Quand nous sommes dans raffliction à cause de la mort de quelque personne pour qui nous avons de r affection, ou pour quelque autre malheur qui nous arrive, nous ne devons pas chercher de la consolation dans nous-mêmes ni dans les hommes ni dans tout ce qui est créé, mais, etc.

## **Le Recaeii de )!■>• Périer: le souverain**

nement\* non pas comme un effet du hasard^ Boapas^ conuae une nécessité fatale de la nature » non pas ' comme le jouet des éléments et des parties qui composent VhùouxMd (car Dieu n'a

pas abandonné ses élus au caprice et au hasard \*), mais comme une suite indispensable, inévitable^ juste, sainte, utile au bien de l'Église et à l'exaltation du nom et de la grandeur de Dieu ', d'un arrêt de sa providence conçu de toute éternité \* pour être exécuté dans la plénitude de son temps, en telle année, un tel jour^ eu telle heure, en tel lieu, en telle manière^; et enfin tout ce qui est arrivé a été de tout temps presçu ' et préordonné eu Dieu; si, dis-je\* par un transpourt de grâce nous considérons cet accident non pas dans lui-même et hors de Dieu, mais hors de lui-même et dans l'intime de la volonté de Dieu\*, dans la justice de son arrêt, dans l'ordre de sa providence qui\*en est la véritable cause, sans quoi il ne fût pas arrivé, par qui seul^ il est arrivé, et de la manière dont il est arrivé, nous adorerons dans un humble silence la hauteur impénétrable de ses secrets; nous révérerons \*\* la

I. Port-Royal : et que nous considérions cette mort qui nous afflige. «. P.-R. : «t.

## **P.-R.: au caprice du hasard**

6. P.-R. omet ces mots : utile au bien de l'Église et à l'exaltation du nom et de la grandeur de Dieu,

6. P.-R. omet: conçu de toute éternité, et garde pour être exécuté dans la plénitude de son temps, membre de phrase qui ainsi isolé n'a plus de force.

7. P.-R. omet fort mal à propos: en telle année, en tel jour, en telle heure, en tel lieu, en telle manière.

## **P.-R. : et dans la volonté même de Dieu**

10. P.-R. : seule, rapportant ce mot à la providence, tandis qu'il faut le rapporter à l'ordre de sa providence,

II. P.-R. : nous vénérerons,,, expression moins juste parce qu'elle ne

sainteté de ses arrêts ; nous bénirons la conduite de la Providence, et unissant notre volonté à celle de Dieu même , nous voudrons avec lui en lui et pour lui la chose qu'il a voulu en nous et pour nous de toute éternité.

Consulons-la \* donc de la sorte et pratiquons cet enseignement que j'ai appris d'un grand homme dans le temps de notre plus grande affliction» qu'il n'y a de consolation qu'en la vérité seule. Il est sans doute que Sénèque et Socrate n'ont rien de persuasif en cette occasion. Us ont été sous l'erreur qui a aveuglé tous les hommes dans le premier : ils ont tous pris la mort comme naturelle à l'homme, et tous les discours qu'ils ont fondés sur ce faux principe sont si futiles ' qu'ils ne servent qu'à montrer par leur inutilité combien l'homme en général est faible ^ puisque les plus hautes productions des plus grands d'entre les hommes sont si basses et si puériles.

n n'en est pas de même de J.-C; il n'en est pas de même des livres canoniques. La vérité y est découverte, et la consolation y est jointe aussi infailliblement qu'elle est infailliblement séparée de l'erreur. Considérons donc la mort dans la vérité que le Saint-Esprit nous a apprise. Nous avons cet admirable avantage de connaître que véritablement et effectivement la mort est une peine du péché imposée à l'homme pour expier son crime, néces-

saire à l'homme pour le purger du péché ^ qu'elle est la seule qui peut délivrer l'âme de la concupiscence des membres sans laquelle les

renferme pas au même degré l'idée de crainte jointe à celle de respect.

1. P.-R. omet considérons-la, jusqu'à il rCy a de consolation, t. P.-R. : n'ont rien qui nous puisse persuader et consoler dans ces occasions, 8 . P. -R. : n vains et peu solides.

saints ne vivent point en ce monde. Noos sçavons que la vie des chrétiens est un sacrifice continuél, qui ne peut être achevé que par la mort. Nous sçavons que J.-G. étant au monde s est considéré et s'est offert à Dieu comme un holocauste et une véritable victime^ que sa naissance, sa vie, sa mort^ sa résurrection, son ascension^ et sa présence dans Teucharistie, et sa séance éternelle à la dextre ' n'est qu'un seul et unique sacrifice \*. Nous sçavons que ce qui est arrivé à J.-C. doit arriver en tous ses membres.

Considérons donc la vie comme un sacrifice^ et que les accidents de la vie ne fassent d'impression dans l'esprit des chrétiens qu'à proportion qu'ils interrompent ou qu'ils accomplissent ce sacrifice. N'appelons mal que ce qui rend la victime de Dieu la victime du diable; mais appelons bien ce qui rend la victime du diable en Adam victime de DieU; et sur cette règle examinons la nature de b mort.

Pour cette considération^ il faut recourir à la personne de J.-C; car tout ce qui est dans les hommes est abominable '; et comme Dieu ne considère les hommes que par le médiateur J.-C,

les hommes aussi ne devraient regarder ni les autres ni eux-mêmes que médiatement par J.-C. Car \* si nous ne passons par ce milieu^ nous ne trouvons en nous que de véritables malheurs ou des plaisirs abominables; mais si nous considérons toutes choses en J.-C, nous trouverons toute consolation^ toute satisfaction, toute édification.

i. P.-R. : à la droite de son père, 2. P.-R. : ne sont qu'un senî.

8. P.-R. omet : tout ce qui est dans les hommes est abominable. Car comme Dieu...

4. P.-R. omet car^ et fait de ce qui suit un paragraphe à part.

Considérons donc la mort en J.-G. et non pas dans J.-C. Sans J.-C. elle est horrible, elle est détestable, et horreur de la nature; en J.-C. elle est tout autre : elle est aimable, sainte, et la joie du fidèle. Tout est doux en J.-C. jusqu'à la mort; et c'est pourquoi il a souffert et est mort pour sanctifier la mort et les souffrances^ et que \*, comme Dieu et comme homme, il a été tout ce qu'il y a de grand et tout ce qu'il y a d'abject, afin de sanctifier en soi toutes choses, ôter^ le péché, et pour être le modèle de toutes les conditions.

Pour considérer ce que c'est que la mort et la mort de J.-C, il faut voir quel rang elle tient dans son sacrifice continu et sans interruption^ et pour cela remarquer que dans les sacrifices la principale partie est la mort de l'hostie. L'oblation et la sanctification qui précèdent sont des dispositions; mais l'accomplissement est la mort, dans laquelle, par l'anéantissement de la vie^ la créature rend à Dieu tout hommage dont elle est capable^ en s'anéantissant devant les yeux de sa majesté et en adorant sa souveraine existence, qui seule existe réellement '. Il est vrai qu'il y a



une autre partie, après la mort de l'hostie , sans laquelle sa mort est inutile; c'est l'acceptation que Dieu fait du sacrifice; c'est ce qui est dit dans l'Écriture : Et odoratus est Dominus suavitatem'^ et Dieu a odoré et reçu l'odeur du sacrifice; c'est véritablement celle-là qui couronne l'oblation; mais

## **P.-R : essentiellement**

4. Pascal, qui citait probablement de mémoire, comme on fait en écrivant une lettre, ne cite pas toujours avec une parfaite rigueur, et jamais il ne marque l'endroit de l'Écriture qu'il cite. P.-R. rétablit le texte vrai et en indique la place : odorem suavitatis, Gen. Aiti, ai.

elle 661 présente une action de Dieu vers la créature que de la créature vers Dieu^ et n'empêche pas que la dernière action de la création ne soit la mort.

Toutes ces choses ont été accomplies en J.\*C. En entrant au monde il s'est offert : Oblatus semetipsum per Spiritum Sanctum. Ingrédients mundum dixit : hunc non voluisti; tu dixisti : ecce venio, in exspectatione etc. // il s'est offert par le Saint-Esprit. En entrant au monde il a dit : Seigneur, les sacrifices ne te sont point agréables, mais tu m'as donné un corps. Lors j'ai dit, voici que je viens pour faire, ô Dieu/ ta volonté; et ta loi est dans le milieu de mon cœur \*. Voilà son oblation : la sanctification a été immédiate de son offrande '. Ce sacrifice a duré toute sa vie^ et été accompli par sa mort. Il a fallu qu'il ait passé par les souffrances pour entrer en sa gloire, et^ quoiqu'il fût fils de Dieu, il a fallu qu'il ait appris l'obéissance. Mais au jour de sa chair ayant crié

avec grands cris à celui qui le pouvoit sauver de la mort, il a été exaucé pour sa révérence ^ . Et Dieu Ta ressuscité^ et envoyé sa gloire, figurée autrefois par le feu du ciel qui tomboit sur les victimes , pour brûler et consumer son corps et le faire vivre spirituel \* de la vie de la gloire. C'est ce que J.-C. a obtenu^ et qui a été accompli par sa résurrection.

i. P.-R. achève les citations et change la traduction naïve et rigoureuse de Pascal : vous, au lieu de tu : Me voici; je viens pour faire, mon Dieu, votre volonté. . . etc.

## **P.-R. : a suivi immédiatement son oblation**

8. P.-R. marque les endroits de l'Écriture et change la traduction: ayant offert avec un grand cri et avec larmes ses prières et ses supplications à celui qui le pouvait tirer de la mort, il a été exaucé selon son humble respect pour son père. Remarquons que c'est la traduction de Sacy que ces messieurs ont substituée ordinairement à celle de Pascal.

## **P.-R. omet spirituel**

Ainsi ce sacrifice étant parfait par la mort de J.-C.^ et consommé même en son corps par sa résurrection où l'image de la chair du péché a été absorbée par sa gloire , J.-C. avoit tout achevé de sa part : il restoit ^ que le sacrifice fût accepté de Dieu , que^ comme la fumée s'élevait et portoit l'odeur au trône de Dieu^ aussi J.\*-C. fût en cet état d'immolation parfaite, offrait, porté et

reçu au trône de Dieu même; et c'est ce qui a été accompli en Transcension^ en laquelle il est monté par sa propre force et par la force de son Saint-Esprit qui l'environnoit de toutes parts : il a été enlevé^ comme la fumée des victimes, figure de J.-C\* ^, étoit portée en haut par l'air qui la soutenoit, figure du Saint-Esprit ; et les actes des apôtres nous marquent expressément qu'il fut reçu au ciel , pour nous assurer que ce saint sacrifice accompli en terre a été acceptable à Dieu, reçu dans le sein de Dieu où il brûle de la gloire dans les siècles des siècles \*.

Voilà l'état des choses en notre souverain Seigneur : considérons-les en nous maintenant. Dès le moment ^ que nous entrons dans l'Église, qui est le monde des fidèles et particulièrement des élus, où J.-C. entra dès le moment de son incarnation par un privilège spécial ^ au fils unique de

## **P.-R. : et il ne restoit plus sinon qu'**

a. P.-R. : qui est la figure de J.^C,

S. P.-R. : qui est la figure du S.^E. Ces deux ^t, inutiles en eux-mêmes^ i^otés à celui de la phrase intermédiaire : porté en haut par l'air QUI la soutenoit, composent une phrase entière très peu harmonieuse.

4. P.-R. : que ce saint sacrifice accompli en terre a été accompli et reçu dans le sein de Dieu,

5. Pour éviter cette répétition : dès le moment que nous entrons dans l'Église et dès le moment de son incarnation^ P.-R. met lorsque nous entrons,,

## **P.R. : particulier au fils**

Dieu, nous sommes offerts et sanctifiés. Ce sacrifice se continue par la vie et s'accomplit à la mort^ dans laquelle Tâme quittant véritablement tous les vices et Tamour de la terre, dont la contagion l^infecte toujours durant cette vie^ elle achève son inamolation et est receue dans le sein de Dieu.

Ne nous affligeons donc pas \* comme les payens qui n'ont point d'espérance. Nous n'avons pas perdu mon père \* au moment de sa mort : nous Tavons perdu pour ainsi (Mre dès qu'il entra dans l'église par le baptême. Dès lors il étoit à Dieu; sa vie étoit vouée à Dieu; ses actions ne regardoientle monde que pour Dieu; dans sa mort il s'est totalement détaché de ses péchés, et c'est en ce moment qu'il a été reçu de Dieu et que son sacrifice a reçu son accomplissement et son couronnement. Il a donc fait ce qu'il avoit voué^ il a achevé Tœuvre que Dieu lui avoit donnée à faire, il a accompli la seule chose pour laquelle il étoit créé. La volonté de Dieu est accomplie en lui et sa volonté est absorbée en Dieu. Que notre volonté ne sépare donc pas ce que Dieu a uni, et étouffons ou modérons par l'intelligence de la vérité les sentiments de la nature corrompue et déçue qui n'a que des fausses images^ et qui trouble par ses illusions la sainteté des sentiments que la vérité et l'Évangile ' nous doit donner.

Ne considérons donc plus la mort comme des payens, mais comme une des chrétiens^ c'est-à-dire avec l'espérance, comme saint Paul l'ordonne, puisque c'est le privilège spé-

1. P.-R. : ne nous affligeons donc pas de la mort des fidèles,,. Dans tout ce qui suit, P.-R. applique aux fidèles en général tout ce qui dans Pascal se rapporte particulièrement à son père.

## P.-R. : la vérité de r Évangile

LETTRES DE PASCAL. 42t

dal des chrélieBs. Ne considérons plus un corps comme une charogne infecte^ car la nature trompeuse le figure \* de la sorte, mais comme le temple inviolable et étemel du Saint-Esprit, conmie la foi rapprend. Car nous sçavons que les corps des saints sont habités par le Saint-Esprit jusqu'à la résurrection , qui se fera par la vertu de cet esprit qui réside en eux pour cet effet ^. C'est pour cette raison que nous honorons les reliques des morts; et c'est sur ce vrai principe que Ton donnoit autrefois TEucha\* ristie dans la bouche des morts, parce que, comme on sçavoit qu'ils étoient le temple du Saint-Esprit, on croyoit qu'ils méritoient d'être aussi unis à ce saint sacrement. Mais TËglise a changé cette coutume, non pas pour ce que ' ces corps ne soient pas saints, mais par cette raison que TEucharistie étant le pain de vie et des viv(mts, il ne doit pas être donné aux morts.

Ne considérons plus un homme ^ comme ayant cessé de vivre, <pioi que la nature suggère', mais comme commençant à vivre, comme la vérité l'assure. Ne considérons plus son ftme conune périée et réduite au néant, mais comme vivifiée et unie^au souverain vivant, et corrigeons ainsi, par l'attention à ces vérités, ces sentiments d'erreur qui sont si empreints en nous-mêmes, et ces mouvements d'horreur qui sont si naturels à l'homme.

Pour dompter plus fortement cette horreur, il faut en

## Bossât : nous le représente

9. Recueil de MU« Périer et P.-R : pour cet effet. C'est ie sentiment des pères. C'est pour cette r... AdditioD inutile. 8. P.-R. : non pas qielle croie que ces corps,,,

4. P.-R. : ne considérons plus les fidèles qui sont mort en la gi'Ace de Dieu comme ayant cessé de vivre,

5. Pour : quelque chose que la nature suggère. Faute d'entendre cette locution, P.-R. a mis : quoique la natur^ lb suggère.

### 4tt LETTRES DE PASCAL.

bien comprendre Torigine ; et pour vous le toucher en peu de mots, je suis obligé de vous dire en général quelle est la source de tous les vices et de tous les péchés. C'est ce que j'ai appris de deux très grands et très savants personnages. La vérité qui ouvre ce mystère est que Dieu \* a créé Thomme avec deux amours^ Tun pour Dieu^ l'autre pour soi-même, mais avec cette loi que l'amour pour Dieu seroit infini» c'est-à-dire sans aucune autre fin que Dieu même, et que l'amour pour soi-même seroit fini et rapportant^ à Dieu.

L'homme en cet état non-seulement s'aimoit sans péché, mais ne pouvoit pas ne point s'aimer sans péché.

Depuis^ le pédié étant arrivé^ l'homme a perdu le premier de ces amours ; et l'amour pour soi\*même étant resté seul dans cette grande âme capable d'un amour infini, cet amoui^propre s'est étendu et débordé dans le vuide que Yttr mour de Dieu a quitté'; et ainsi il s'est aimé seul et toutes choses pour soi, c'est-à-dire infiniment.

Voilà l'origine de l'amour-propre. Il étoit naturel à Adam et juste à son innocence; mais il est devenu criminel et immodéré en suite de son péché.

Voilà la source de cet amour et la cause de sa défectuosité et de son excès. U en est de même du désir de dominer^ de la paresse et des autres \* : l'application en est aisée. Venons à notre seul sujet'. L'horreur de la mort étoit naturelle\*

1. P.-R. omet tout le commencement de ce paragraphe, depuis Pour donner^ter, jusqu'à Dieu a créé l'homme,

i. Bossut avertit qu'il faut ici sous-entendre se. Entendez : l'ancien rapport à Dieu. Il y a bien des exemples de cette locution.

S. Bossut : a laissé,

## **Bossut : et des autres vices**

B. P.-R. : l'éducation en est aisée à faire au sujet de l'horreur que nous avons de la mort. Cette liprreur étoit.

turelle\* à Adam innocent, parce que sa vie étant très agréable à Dieu^ elle devoit être agréable à l'homme; et la mort étoit horrible lorsqu'elle finissoit une vie conforme à la volonté de Dieu. Depuis^ l'homme ayant péché^ sa vie est devenue corrompue, son corps et son âme ennemis l'un de l'autre, et tous deux de Dieu. Cet horrible changement^ ayant infecté une si sainte vie, l'amour de la vie est néanmoins demeuré, et l'horreur de la mort étant restée pareille', ce qui étoit juste en Adam est injuste et criminel \* en nous.

Voilà l'origine de l'horreur de la mort et la cause de sa défec-  
tuosité : éclairons donc Terreur de la nature par la lumière de la  
foi.

L'horreur de la mort est naturelle, mais c'est en l'état d'inno-  
cence ; la mort à la vérité est horrible, mais c'est quand elle finit  
une vie toute pure ". Il étoit juste de la haïr quand elle séparoit  
une flme sainte d'un corps saint; mais il est juste de Taimer  
quand elle sépare une àme sainte d'un corps impur. Il étoit juste  
de la fuir quand elle rompoit la paix entre Tâme et le corps, mais  
non pas quand elle en cabne la dissension irréconciliable. Enfin ^  
quand

1. P.-R. : «étoit naturelle et juste dans Adam innocent. » Il  
n'est pas encore ici question de ce qa'il y a de juste ou d'iujuste,  
mais de ce qn^il y a de naturel, d'agréable ou d'horrible, dans la  
mort.

a. P.-R. omet horrible.

8. Les manuscrits et P.-R. donnent pareille, Boesat a mis : la  
même, que les éditions subséquentes ont reproduit. \*

## **P.-R. omet criminel**

5. P.-R. a très-mal à propos changé cette phrase : «L'horreur de  
la mort est naturelle, mais c'est dans l'état d'innocence, parce  
quelle n'eût pu entrer dans le paradis qi/en finissant une vie  
toute pure, n Estce la mort qui n'eût pu entrer dans le paradis?  
cela n'a pas de sens. On ne comprend pas ce qu'a voulu dire ici



l'édition de 1670, et que toutes les éditions subséquentes ont reproduit cette phrase.

#### m LETTRES DE PASCAU

elle affligeoit un corps innocent, c'est-à-dire elle étoit au corps la liberté d'honorer Dieu, quand elle séparoit de l'âme un corps soumis et coopérateur à ses volontés, quand elle finissoit tous les biens dont l'homme est capable, il étoit juste de le punir; mais quand elle finit une vie impure^ quand elle ôte au corps la liberté de pécher, quand elle délivre l'âme d'un rebelle très puissant et contredisant tous les motifs de son salut, il est très injuste d'en conserver les mêmes sentiments.

Ne quittons donc pas cet amour que la nature nous a donné pour la vie, puisque nous l'avons reçu de Dieu, mais que ce soit pour la même vie pour laquelle Dieu nous l'a donné et non pas pour un objet contraire.

Et en consentant à l'amour qu'Adam avoit pour sa vie innocente et que J.-C. même a eue pour la sienne, portons-nous à haïr une vie contraire à celle que J.-C. a aimée et à n'appréhender que la mort que J.-C. a appréhendée» qui arrive à un corps agréable à Dieu, mais non pas à craindre une mort contraire qui, punissant un corps coupable et purgeant un corps vicieux, nous doit donner des sentiments tout contraires, si nous avons un peu de foi, d'espérance et de charité.

C'est un grand principe du christianisme que tout ce qui est arrivé à J.-C. doit se passer et dans l'âme et dans le corps de chaque chrétien; que comme J.-C. a souffert durant sa vie mortelle, est mort à cette vie mortelle. S'est

1. P.-R. : quand elle n'eût pu arriver qa'en séparant... quand elle €i2^ séparé... «t2f fini...

S. P.-R. omet contraire, qni est indispensable.

## **P.-R : c'est un des grands principes du cbristianisme**

4. P -R. omet ces mots : est mort à cette vie mortelle. Bossut les a rétablis.

LETTRES DE PASCAL. 4Sft

ressuscité d'une nouvelle vie, est monté au del et sied à la droite du père; ainsi le corps et Tàine doivent soufl&ir, mourir, ressusciter^ monter au ciel et secHr à la deictre \*. Toutes ces choses s'accomplissent en Fàme durant cette vie, mais non pas dans le corps.

L'flme souiSre et meurt au péché dans la pénitence et dans le baptême; l'ftme ressuscite à une nouvelle vie dans le même baptême ^; Tàme quitte la terre et monte an ciel à l'heure de la mort et sied à la droite au temps où Dieu l'ordonne'.

Aucune de ces choses n'arrive dans le corps durant cette vie, mais les mêmes choses s'y passent ensuite. Car à la mort le corps meurt à sa vie mortelle ; au jugemait il ressuscitera \* à une nouvelle vie; après le jugement il montera au ciel et seaira à la droite'.

Ainsi les mêmes choses arrivent au corps et h l'âme, mais en différents temps; et les changements du corps n'ar<sup>h</sup> rivent que quand ceux de l'âme sont accomplis, c'est-à-dire à l'heure\* de la mort; de sorte que la mort est le couronnement de la béatitude de l'âme et le commencement delà béatitude du corps.

Voilà les admirables conduites de la sagesse de Dieu sur le salut des saints; et saint Augustin nous apprend sur ce

i. P.-R. Tontes les éditions omettent et seoir à la dextre.

## **P.-R. : dan» ces taerements. Et enfin l'âme**

S. P.-R. et tontes les éditions d'après celle de 1670 : « monte au ciel en menant une vie céleste, et qui fait dire à saint Paul : *Conversatio nosira in coelis est*. Phil. III, se. » Pascal n'a pas cité saint Panl, et on ne pent pas dire que l'âme monte au ciel en menant une vie céleste; U aurait fallu dire c[u'elle monte au del et y mène une vie céleste.

## **P.-R. : ressuscite**

5. P.-R. : il montera au ciel et y demeurera éternellement G. P.-R. : après la mort.

sujet que Dieu en a disposé de la sorte<sup>h</sup> de peur que si le corps de l'homme fût mort et ressuscité pour jamais dans le baptême, on ne fût entré dans l'obéissance de TÉvangile que par amour de

la vie^ au lieu que la grandeur de h foi éclate bien davantage lorsque Ton tend à l'immortalité par les ombres de la mort.

Voilà certainement quelle est notre créance et la foi que nous professons, et je crois qu'en voilà plus qu'il n'en faut pour aider vos consobitions par mes petits efforts. Je n'entreprendrois pas de vous porter ce secours de mon propre; mais comme ce ne sont que des répétitions de ce que j'ai appris, je le fais avec assurance, en priant Dieu de bénir ces semences et de leur donner Taccroissement; car, sans lui, nous ne pouvons rien faire, et ses plus saintes paroles ne prennent point en nous, comme il Ta dit lui-même ^

Ce n'est pas que je souhaite que vous soyez sans ressentiment : le coup est trop sensible ; ilseroit même insupportable sans un secours surnatm\*el ^. Il n'est donc pas juste que nous soyons sans douleur', comme les anges, qui n'ont aucun sentiment de la nature ; mais il n'est pas juste aussi que nous soyons sans consolation, comme des payens, qui n'ont aucun sentiment de la grftce; mais il est juste que nous soyons affligés et consolés, comme chrétiens, et que la consolation de la grâce l'emporte par-dessus les sentiments de la nature; que nous disions, comme les apAtres :

i. Tout ce paragraphe est omis dans P.-R. et dans tontes les éditions.

## Cette phrase est omise dans les éditions

3. P.-R. : il n'est pas juste que nous soyons sans ressentiment et sans douleur dans les afflictions et les accidents fâcheux qui nous arrivent comme... Cette phrase laugoisante avec ses répétitions symétriques n'est assurément pas de Pascal.

Noas soaunes persécutés et nous bénissons\* ; afin que la grâce soit non-seulement en nous, mais victorieuse en nous; qu'ainsi en sanctifiant le nom de notre père sa volonté soit faite la nôtre que sa grftce règne et domine sur la nature et que nos afflictions soient comme la matière d'un sacrifice que sa grâce consomme et anéantisse pour la gloire de Dieu et que ces sacrifices particuliers honorent et préviennent le sacrifice universel où la nature entière doit être consonnnée par la puissance de Jésus-Christ.

Ainsi, nous tirerons avantage de nos propres imperfec tions; puisqu'elles serviront de matière à cet holocauste; car c'est le but des vrais chrétiens de profiter de leurç propres imperfections, parce que tout coopère en bien pour les élus.

Et si nous y prenons garde de près, nous trouverons de grands avantages pour notre édification, en considérant la chose dans la vérité, comme nous Tavons dit tantât\*. Car, puisqu'il est véritable que la mort du corps n'est que l'i- mage de celle de l'âme, et que nous bâtissons sur ce principe qu'en cette rencontre nous avons tous les sujets pos- sibles de bien espérer de son salut ', il est certain que, si nous ne pouvons arrêter le cours du déplaisir % nous en devons tirer ce profit que, puisque la mort du corps est si terrible qu'elle nous cause de tels mouvements, celle de l'âme nous

en devroit bien causer de plus inconsolables\* pieu nous a envoyé la première; Dieu a détourné la se-

1. P.-R. omet ces mots : que nous disions, comme les apôtres, nous sommes persécutés et nous bénissons.

## **P.-R omet nécessairement : comme nous Tarons dit tantôt**

3. P.-R. : sur ce principe que nous avons sujet d espérer du salut de ceux dont nous pleurons la mort..,

4. P.-R. : Le coixs de notre tristesse et de notre déplaisir.

conde \*. Considérons donc la grandeur de nos biens dans la grandeur de nos maux^ et que Texcès de notre douleur soit A mesure de celui de notre joye.

il n\*y a rien qui la puisse modérer, sinon la crainte qu'il ' ne languisse pour quelque temps dans les peines qui sont destinées à purger le reste des péchés de cette vie ; et c'est pour fléchir ta colère de Dieu sur lui' que nous devons soigneusement nous employer.

La prière et les sacrifices sont un souverain remède à ses peines; mais j'ai appris d'un saint honune, dans notre affliction \*, qu'une des plus solides et plus utiles charités envers les morts, est de faire les choses qu'ils nous ordonneroient s'ils étoient encore au monde, et de pratiquer les saints avis qu'ils nous ont donnés, et de nous mettre pour eux en l'état auquel ils nous souhaitent à présent.

Par cette pratique, nous les faisons revivre en nous en quelque sorte, puisque ce sont leurs conseils qui sont encore vivants et agissants en nous ; et comme les hérésiarques sont punis en l'autre vie des péchés auxquels ils ont engagé leurs sectateurs, dans lesquels leur venin vit encore, ainsi les morts sont récompensés, outre leurs propres mérites, pour ceux auxquels ils ont donné suite par leurs conseils et par leur exemple.

Faisons-le donc revivre devuit Dieu en nous de tout notre pouvoir, et consolons-nous en l'union de nos cœurs dans lesquels il me semble qu'il vit encore, et que notre réunie»

i. P.-R. : Dieu a envoyé la première à ceux que nous regrettons; nous espétons qu'il a détonné la seconde. Bossut et toutes les éditions subséquentes : mais nous espérons.

S. P.-R. : que leurs âmes ne languissent.

## **P.-R. : sur eux**

4. Ce saint homme est probablement M. Singlin. Le commencement de cette phrase est supprimé dans P.- R.

nom rende en quelque sorte sa présence^ ooiune J.-C. se rend présent en l'assemblée de ses fidèles ^

Je prie Dieu de former et maintenir en nous ces sentiments^ et de continuer ceux qu'il me semble qu'il me donne d'avoir pour vous et pour ma sœur plus de tendresse que jamais ; car il me semble que l'amour que nous avons pour mon père ne doit pas être perdu pour nous, et que nous en devons faire une refusion

sur nous-mêmes^ et que nous devons principalement hériter de l'affection qu'il nous portoit; pour nous aimer encore plus cordialement, s'il est

Je prie Dieu de nous fortifier dans ces résolutions; et sur cette espérance, je vous conjure d'agréer que je vous donne un avis que vous prendriez bien sans moi, mais je ne laisserai pas de le faire: c'est qu'après avoir trouvé des sujets de consolation pour sa personne, nous n'en venions pas à manquer pour la nôtre par les prévoyances des besoins et des utilités que nous aurions de sa présence'.

C'est moi qui y suis le plus intéressé : si je l'eusse perdu il y a six ans, je me serois perdu; et quoique je croye en avoir à présent une nécessité moins absolue, je sçais qu'il m'auroit été encore nécessaire dix ans et utile toute ma vie \*•

Mais nous devons espérer que Dieu l'ayant ordonné en tel temps, en tel lieu, en telle manière, sans doute c'est le plus expédient pour sa gloire et pour notre salut. Quelque étrange que cela paroisse, je crois qu'on en doit estimer de la sorte en tous les événements, et que, quelque sinistres

## **Paragraphe également supprimé**

qu'Us nous paroissent^ nous devons fspéfer que Dieu en tirera la source.de notre joye ai nous lui en remettons la conduite ^

Noua connoissons des personnea de condition qui ont appréhendé des morta domestiquea que Dieu a peut-être détournées à



leur prière, qui^ ont été cause ou occasion de tant de misère qu'il seroit à souhaiter qu'ils n'eussent pas été exaucés'.

\* L'homme est assurément trop inBrme pour pou? oir juger sainement de la suite des choses futures. Espérons donc en Dieu, et ne nous fatiguons par pour des prévoyances indiscrètes et téméraires. Remettons-nous à Dieu pour la conduite de nos vies, et que le déplaisir ne soit pas dominant en nous.

Saint Augustin nous apprend qu'il y a dans chaque honune un serpent, une Eve et un Adam : le serpent sont les sens et notre nature, TÈve est la partie concupiaoible, et l'Adam est la raiscn. La nature nous tente continuellement; l'appétit concupiscible désire souvent; mais le péché n'est pas achevé si la raison ne consent.

Laissons donc agir ce serpent et cette Eve, si nous ne pouvons l'empêcher; mais prions Dieu que la grâce fcNrifie tellement notre Adam qu'il demeure victorieux, et que J.-C. en soit vainqueur, et qu'il règne éternellement en nous. Amen \*.

## **P. R. reprend icL**

5. A propos de la mort d'Etienne Pascal, donnons id son éptta^e que nous fournit le manuscrit de la BihlioUièque du Roi^ fonds

(Oratoire, a\* 160 ( S\* et <• caMers)^ avec ce titre : Extraïiii de quelques lettres de M. Pascal çu plutôt deM.de aaint-Cyran. — ReooeU de Marguerite Pôrier, p. 26, avec ce titre : Extraits de quelques lettres de M, Pascal à Mademoiselle de Roannez. Ces

lettres ne sont pas da\* tées dans nos manuscrits, mais elles sont incontestablement de 1656 à 1657. )

f LETTREE

Pdnr répondre à tous vos articles^ et bien écrire malgré mon pen de temps.

Je suis ravi de ce que vous goûtez le livre de M. de La-

de rCHatoire n« 166^ et où la main de Biaise Pascal est manifeste.

« Ci-git, etc., illustre par sou grand savoir qui a été reconnu des savants de toute l'Europe j plus illustre encore par sa grande probité (jn'il a exercée dans les cbarges et les emplois dont il a été honoré; mais beaucoup plus illustre par sa piété exemplaire. Il a goûté de la bouue et de la mauvaise fortune, afin qu'il fût reconnu en tout pour co qu'il était. Ou Ta vu modéré dans la prospérité et patieit dans l'adversité. Il a eu recours à Dieu dans le malheur, et lui a rendu grâces dans le bonheur. Son cceux a été tout entier à son Dieu, à son Roi, à sa famille et à ses amis. Il ^ a eu du respect pour les grands et de Tamour pour les petits; et il a plu à Dieu de couronner toutes les grâces de la nature, qu'il lui avoit départies, d'une grâce divine qui a fait que son grand amour pour Dieu a été le fondement, le soutien et le comble de toutes ses autres vertus.

Toi qui vois dans cet abrégé la seule chose qui nous reste d'une si belle vie, admire la fragilité de toutes les choses présentes ; pleure la perte que nous avons faite; rends gloire à Dieu d'avoir laissé quelque temps à la terre la jouissaoce de ce trésor ; et prie sa bonté de combler de sa gloire étemelle celui qu'il avoit comblé

ici bas de plus de grâces et de vertus que Tétéudue d'une épitaphe ne permet d'en écrire.

Ses enfants accablés de douleur ont fait poser cette épitaphe en ce lieu, qu'ils ont composée de l'abondance du cœur pour rendre hommage à la vérité et ne paroître pas ingrats envers Dieu. »

i . Voyez sur ces lettres Rapport, p. 145-162.

val \* et les Méditations sur la grAce. J'en tire de grandes conséquences pour ce que je souhaite \*.

Je mande le détail de cette condamnation \* qui vous avoit effrayée; cela n'est rien du tout^ Dieu merci; et c'est un miracle de ce qu'on ne fiiit pas pis^ puisque les ennemis de la vérité ont le pouvoir et la volonté de l'opprimer. Peut-être ôtes-vous de celles qui méritent que Dieu ne l'abandonne pas et ne la retire pas de la terre qui s'en est rendue si indigne; et il est assuré que vous serverez TÉglise par vos prières^ si l'Église vous a servi par les siennes. Car c'pst l'Église qui mérite avec J.-C, qui en est inséparable^ la conversion de tous ceux qui ne sont pas dans la vérité; et ce sont ensuite ces personnes converties qui secourent la mère qui les a délivrées \*. Je loue de tout mon coeur le petit zèle que j'ai reconnu dans votre lettre pour l'union avec le pape '. Le corps n'est non plus vivant sans le chef^ que le chef sans le corps; qui-conque se sépare de l'un ou de l'autre n'est plus du corps et n'appartient\* plus à J.-C. Je ne sçais s'il y a des personnes dans l'Église plus attachées à cette unité du corps que le sont ceux que vous appeliez nôtres \*. Nous sçavons que toutes les vertus, le martyre, les austérités et toutes les bonnes œuvres sont inutiles hors de TÉglise et de la communion du chef de l'Église

1. Pseudonyme sous lequel le dnc deLnynes a publié divers ou-  
Trages de dévotion.

3. Il souhaitait qu'elle entrât en religion, au lieu de se marier.  
8. La condamnation de M. Arnauld.

4. Port-Royal et les éditions subséquentes donnent cette pen-  
sée, depuis, (fest r Église qm mérite avecJ,'C., jusqu'à la mère qui  
les a délivrées. Au lieu de : dans la vérité. Port- Royal : dans la vé-  
ritable religion.

## **Recueil de M. Perler : notés P.-R. omet cette phrase**

qai est le pape. Je ne me séparerai jamais de sa communion ; au  
moins je prie Dieu de m'en faire kt grâce; sans quoi je serois per-  
du pour jamais. Je vous fais une espèce . de profession de foi, et  
je ne sçais pourquoi^ mais je ne Teffacera pas ni ne recommen-  
cerai pas \*•

M. Du Gas ^ m'a parlé ce matin de votre lettre avec autant  
d'étonnement et de joye qu'on en peut avoir. Il ne sçait où vous  
avez pris ce qu'il m'a rapporté de vos paroles; il m'en a dit des  
choses surprenantes et qui ne me surprennent plus tant. Je com-  
mence à m'accoutumer à vous et à la grâce que Dieu vous fait^ et  
néantmoins je vous avoue qu'elle m^est toujours nouvelle en ef-  
fet. Car c'est un flux continuel de grâces que l'Écriture compare à  
un fleuve^ et à la lumière que le soleil envoyé incessamment hors  
de soi et qui est toujours nouvelle^ en sorte que s'il cessoit un in-  
stant d'en envoyer, toutes celles qu'on auroit reçues disparol-

troienty et on resteroit dans Tobscurité. D m'a dit qu'il avoit commencé à vous répondre et qu'il le transcriroit pour le rendre plus lisible^ et qu'en même temps il l'éten\* droit : mais il vient de me l'envoyer avec un petit billet où il me mande qu'il n'a pu ni le transcrire ni l'étendre. Cela me fait croire que cela sera mal écrit. Je suis témoin de son peu de loisir et du désir qu'il avoit d'en avoir pour vous \

Je prends part à la joye que vous donnera l'affaire des religieuses; car je vois bien que vous vous intéresseaspour rÉglise : vous lui êtes bien obligée. Il y a seize cents ans qu'elle gémit pour vous; il est temps de gémir pour

1. P.-R. omet toate cette ûr; je ne me séparerai jamais, etc.

## II\* LETTRE

Il me semble que vous prenez assez de part au miracle pour vous mander que la vérification en est achevée par TËglise ^, comme vous le verrez par cette sentence de M. le grand vicaire. Il y a ' si peu de personnes à qui Dieu se fasse parottre \* par ces coups extraordinaires, qu'on doit bien profiter de ces occasions, puisqu'il ne sort du secret de la nature qui le couvre que pour exciter notre foi à le servir avec d'autant plus d'ardeur que nous le connoissons avec plus de certitude. Si Dieu se découvroit continuellement aux hommes, il n'y auroit point de mérite à le croire, et s'il ne se découvroit jamais, il y auroit peu de foi : mais il se cache ordinairement, et se découvre rarement à ceux qu'il veut engager dans son service. Cet étrange secret dans lequel Dieu s'est retiré impénétrable à la vue des hommes, est une grande leçon pour nous por-

ter à la solitude, loin de la vue des hommes '. Il est demeuré caché sous le voile de la nature qui nous le couvre, jusqu'à l'incarnation; et

1. Paragraphe omis. — Ainsi en tout P.-R. a tiré de cette première lettre les deux § 6 et 7 du chapitre xxviii [Pensées chrétiennes), et Bossut a fondu ces deux paragraphes dans le § 18 de l'article rni.

2. Ceci donne à peu près la date de cette lettre et la met à la fin d'octobre ou au commencement de novembre 1656.

3. Le Recueil d'Dtrecht a imprimé cette lettre en commençant à ces mots : Il y a si peu de .personnes, jusqu'à la fin. P.-R. a fait de cette lettre le § 18 du chapitre ivii.

4. Le Recueil, qui atténue aussi le style de PasiJal : je fasse connoître.

## **Le Recueil omet ces mots : loin de la vue des hommes**

quand il a Mu qu'il ait paru, il s'est encore plus caché en se couvrant de Thumanité. Il étoit bien plus reconnoissable quand il étoit invisible que -non pas quand il s'est rendu visible. Et enfin quand il a voulu accomplir la promesse qu'il fit h ses apôtres de demeurer avec les hommes jusques à son dernier avènement, il a choisi d'y demeurer dans le plus étrange et le plus obscur secret de tous, qui sont \* les espèces de l'Eucharistie. C'est ce sacrement que saint Jean appelle dans l'Apocalypse une manne cachée; et je

crois qu'Isaïe le voyoit en cet état, lorsqu'il dit en esprit de prophétie : véritablement tu \* es un Dieu caché. C'est là le dernier secret où il peut être. Le voile de la nature qui couvre Dieu a été pénétré par plusieurs infidèles qui, comme dit saint Paul, ont reconnu un Dieu invisible par la nature visible. Les chrétiens hérétiques ' l'ont connu à travers son humanité et adorent ♦ J.-C. Dieu et homme; mais de le reconnoître sous des espèces de pain , c'est le propre des seuls catholiques : il n'y a que nous que Dieu éclaire jusque-là \*.

On peut ajouter à ces considérations le secret de l'esprit de Dieu caché encore dans l'Écriture. Car il y a deux sens parfaits, le littéral et le mystique; et les Juifs s'arrêtant à l'un ne pensent pas seulement qu'il y en ait un autre et ne songent pas à le chercher; de même que les impies, voyant les effets naturels, les attribuent à la nature, sans penser

## **Rec. de M. P. : en adorant**

5. P.-R. : Mais pour nous, nous devons nous estimer heureux de ce que Dieu nous éclaire jusqu'à le reconnoître sous les espèces du pain et du vin.

qu'il y en ait un autre auteur; et^ comme les Juifs^ voyant un homme parfait en Jésus-Christ, n'ont pas pensé à y chercher une autre nature : Nous rC avons pas pensé que ce fût lai, dit encore Isaïe; et de même enfin que les hérétiques, voyant les apparences parfaites de pain , ne pensent pas à y chercher une autre substance.

Toutes choses couvrent quelque mystère : toutes choses sont des voiles qui couvrent Dieu. Les Chrétiens doivent les reconnoître en tout. Les afflictions temporelles couvrent les biens spirituels où elles conduisent. Les joies temporelles couvrent les maux éternels qu'elles causent. Prions Dieu de nous le faire connoître et servir en tout, et rendons-lui des grâces infinies de ce que s'étant \* caché en toutes choses pour les autres, il s'est découvert en toutes choses et en tant de manières pour nous.

### III\* LETTRE t.

Je ne sçais comment vous aurez reçu la perte de vos lettres. Je voudrois bien que vous l'eussiez prise comme il faut. Il est temps de commencer à juger de ce qui est bon ou mauvais ' par la volonté de Dieu, qui ne peut être ni injuste ni aveugle, et non pas par la nôtre propre, qui est

1. Bossut : étant caché, au lieu de s\* étant caché, qui est évidemment la bonne leçon, puisqu'elle amène ^est découvert,

2. P.-R. a tiré de cette lettre deux pensées : Tune qui est le § 10» l'autre le § 11 du chapitre xiviii. Bossut a réuni la première à une autre pensée sur les saints, et de ces deux il a fait le § 14 de Tar^ ticle xYii. Le second est le § 15. Bossut a dû avoir sous les yeux cette lettre, puisqu'il en a extrait une pensée qu'il a insérée dans son supplément, page 542.

3. P.-R. : // faut juger de ce qui est bon ou mauvais, jusqu'à : pleine de malice et d'erreur.

toujours pleine de malice et \* d'erreur. Si vous avez eu ces sentiments, j'en serai bien content^ afin que vous vous en soyez consolée sûr une raison plus solide que celle que j'ai à vous dire,



qui est que j'espère qu'elles se retrouveront : on m'a déjà apporté celle du 5; et quoique ce ne soit pas la plus importante, car celle de M. Du Gas l'est davantage, néanmoins cela me fait espérer de r'avoir l'autre.

Je ne sçais pourquoi vous vous plaignez de ce que je n'avois rien écrit pour vous; je ne vous sépare point vous deux ^y et je songe sans cesse à l'un et à l'autre. Vous voyez bien que mes autres lettres et encore celle-ci vous regardent assez. En vérité, je ne puis m'empêcher de vous dire que je voudrois être infaillible dans mes jugements; vous ne seriez pas mal si cela étoit^ car je suis bien content de vous; mais mon jugement n'est rien; je dis cela sur la manière dont je vois que vous parlez de ce bon cordelier persécuté et de ce que fait le \*. Je ne suis pas surpris de voir M. N. s'y intéresser, je suis accoutumé à son zèle, mais le vôtre m'est tout-à-fait nouveau. C'est ce langage nouveau que produit ordinairement le cœur nouveau. Jésus-Christ ' a donné dans l'Évangile cette marque pour connoître \* ceux qui ont la foi qui est qu'ils parleront un langage nouveau. Et en effet le renouvellement des pensées et des désirs cause celui des discours. Ce que vous dites des jours où vous vous êtes trouvée seule et la consolation que vous donne la lecture, sont des choses que M. N. sera

## **P.-R. : recomioitre**

bien aise de sçavoir, quand je les lui ferai voir, et rua soeur aussi. Ce sont assurément des choses nouvelles, mais qu'il faut sans cesse renouveler; car. cette' nouveauté i qui ne peut déplaire à Dieu, comme le vieil homme ne lui peut plaire^ est différente des

nouveautés de la terre, en ce que les choses du monde^ quelque nouvelles qu'elles soient, vieillissent en durant, au lieu que cet esprit nouveau se renouvelle d'autant plus qu'il dure davantage. Notre vieil homme périt, dit saint Paul, et se renouvelle de jour en jour, et il ne sera parfaitement nouveau que dans l'éternité où l'on chantera sans cesse ce cantique nouveau dont parle David dans les psaumes de Laudes ', c'est-à-dire ce chant qui part de l'esprit nouveau de la charité.

Je vous dirai pour nouvelle de ce qui touche ces deux personnes, que je vois bien que leur zèle ne se refroidit point; cela m'étonne, car il est bien plus rare de voir continuer dans la piété que d'y voir entrer. Je les ai toujours dans l'esprit, et principalement celle du miracle ', parce qu'il y a quelque chose de plus extraordinaire, quoique Tautra le soit aussi beaucoup et quasi sans exemple, n'est certain que les grâces que Dieu fait en cette vie ^ sont la mesure de la gloire qu'il prépare en l'autre. Aussi quand je prévois la fin et le couronnement de son ouvrage par les commencements qui en paroissent dans les personnes de piété, j'entre en^ une vénération qui me transit de respect envers ceux qu'il semble avoir choisis pour ses élus. Je

## **Le Rec de M. P. et Bossut : dans**

VOUS avoue qu\*U me semble \* que je les vois déjà dans un de ces trônes où ceux qui auront tout quitté jugeront le monde avec J.\*C.y selon la promesse qu'il en a faite. Mais quand je viens à penser que ces mêmes^ personnes peuvent tomber et être au contraire au nombre malheureux des jugés> et qu\*ii y en aura

autant qui tomberont de leur gloire et qui laisseront prendre à d'autres par leur négligence la couronne que Dieu leur avoit offerte^ je ne puis souffrir cette pensée; et l'effroi que j'aurois de les voir en cet état éternel de misère^ après les avoir imaginées avec tant de raison dans l'autre état^ me fait détourner l'esprit de cette idée et revenir à Dieu pour le prier de ne pas abandonner les foibles créatures qu'il s'est acquises» et lui dire, pour les deux personnes que vous sçavez'^ ce que l'Église dit aujourd'hui avec saint Paul : Seigneur^ achevez vous-même l'ouvrage que vous-même avez commencé. Saint Paul se considéroit souvent en ces deux états, et c'est ce qui lui fait dire ailleurs : a Je châtie mon corps de peur que moi-même^ qui convertis tant de peuples^ je ne devienne réprouvé^. » Je finis donc par ces paroles de Job : fai ton-jours craint le Seigneur comme les fiots d'une mer furieuse et enflée pour m'englouir. Et ailleurs : Bienheureux est l'homme qui est toujours en crainte/

1. Le Rec. de H. P. et Bossnt : il me paroît que... a. Le Rec. de M. P. et Bossnt omettent mémeg.

## **IV\* LETTRE**

on est bien assuré qu'on ne se détache jamûs sans douleur. On ne sent pas son lien quand on suit volontairement celui qui entraîne, comme dit saint Augustin; mais quand on commence à résister et à marcher en s'ébignant, on souffre bien ; le lien s'étend et endure toute la violence^ et ce lien est notre propre corps qui ne se rompt qu'à la mort. Notre Seigneur a dit que depuis la venue de Jean-Baptisie^ c'est-À-dire depuis son avènement\* dans chaque

fidèle, le royaume de Dieu souffre violence et que les violents le ravissent. Avant que Ton soit touché, on n'a que le poids de sa concupiscence qui porte à la terre. Quand Dieu attire en haut, ces deux efforts contraires font cette violence que Dieu seul peut faire surmonter. Mais nous pouvons tout, dit saint Léon<sup>^</sup> avec celui sans lequel nous ne pouvons rien. Il faut donc se résoudre à souffrir cette guerre toute sa vie<sup>^</sup> car il n'y a point ici de paix. y.-C. est venu apporter le couteau et non pas la paix. Mais néanmoins il faut avouer que, comme l'Écriture dit que la sagesse des hommes n'est que folie devant Dieu, aussi on peut dire que cette guerre qui parait dure aux hommes, est une paix devant Dieu ; car c'est cette paix que J.-C. a aussi apportée. Elle ne sera néanmoins parfaite que quand le corps sera détruit; et c'est ce qui fait souhaiter la mort, en souffrant néanmoins

1. P.-R. a fait de cette lettre le § 82 de l'article xxviii: On ne se détache,,

2. Le R. de M. P. : depuis son avènement dans le monde et par conséquent dans chaque fid.

## **Le R. de M. P. : le p. de /a c**

### LETTRES DE PASCAL. U

de bon coëtir la vie pour Tamour de celui qui a souffert pour nous et la vie et la mort<sup>^</sup> et qui peut nous donner plus de bien que nous n'en pouvons ni demander ni imaginer<sup>^</sup> comme dit saint Paul en l'Épître de la messe d'aujourd'hui<sup>^</sup>.

V« LETTREE

Je ne crains plus rien pour vous^ Dieu merci^ et j'ai une espérance admirable. C'est une parole bien consolante que celle de J.-C. : // sera donné à ceux qui ont déjà. Par cette promesse, ceux qui ont beaucoup reçu ont droit d'espérer davantage, et ainsi ceux qui ont reçu extraordinairement doivent espérer extraordinairement. J'essaye autant que je puis de ne m'affliger de rien\* et de prendre tout ce qui arrive pour le meilleur; et je crois que c'est un devoir et qu'on pêche en ne le faisant pas. Car enfin la raison pour laquelle les péchés sont péchés est seulement parce qu'ils sont contraires à la volonté de Dieu; et ainsi l'essence du péché consistant à avoir une volonté opposée à celle que nous connoissons en Dieu, il est visible, ce me semble, que quand il nous découvre sa volonté par les événements, ce seroit un péché de ne s'y pas accommoder \*. J'ai appris que tout ce qui est arrivé a quelque chose d'admirable.

## **Ici finit le § 33 de P.-R**

us LETTRES DE PASCAL.

puisque la volonté de Dieu y est marquée. Je le loue de tout mon cœur de la continuation parfaite de ses grâces, car je vois bien qu'elles ne diminuent point.

L'affaire du ' + ne va guère bien. C'est une chose qui fait trembler ceux qui ont. de vrais mouvements de Dieu, de voir la persécution qui se prépare^ non-seulement contre les personnes (ce seroit peu) mais contre la vérité\*. Sans mentir^ Dieu est bien abandonné. Il me semble que c'est un temps où le service qu'on lui rend lui est bien agréable. H veut que nous jugions de la grâce

par la nature; et ainsi il permet de considérer que^ comme un prince chassé de son pays par ses sujets a des tendresses extrêmes pour ceux qui lui demeurent fidèles dans la révolte publique^ de même il semble que Dieu considère avec une bonté particulière ceux qui défendent aujourd'hui ^ la pureté de la religion et de la morale, qui est si fort combattue. Mais il y a cette différence entre les Rois de la terre et le Roi des Rois que les princes ne rendent pas leurs sujets fidèles, mais qu'ils les trouvent tels; au lieu que Dieu ne trouve jamais les hommes qu'infidèles^ et qu'il les rend fidèles quand ils le sont : de sorte qu'au lieu que les Rois ont une obligation insigne'^ à ceux qui demeurent dans leur obéissance ^^ il arrive^ au contraire^ que ceux qui subsistent dans le service

## **P,\*R. ; Dans le devoir et dans lenr ob**

de Dieu, lui sont\* eux-mêmes redevables infiniment. Continuons donc à le louer de cette grâce s'il nous l'a faite, de laquelle nous le louerons dans rélernité, et prions-le qu'il nous la fasse encore et qu'il ait pitié de nous et de l'Église entière hors laquelle il n'y a que malédiction.

Je prends part au + persécuté' dont vous me pariez. Je vois bien que Dieu s'est réservé des serviteurs cachés, comme il le dit à Élie. Je le prie que nous en soyons bien et comme il faut^ en esprit, en vérité et sincèrement.

## VI« LETTRE

Quoi qu'il puisse arr<sup>^</sup>er de l'affaire de +» il y en a' assez, Dieu merci, de ce qui est déjà fait pour en tirer un admirable avantage contre les maudites maximes. Il faut que ceux qui ont quelque part à cela en rendent de grandes gr<sup>^</sup>tes à Dieu, et que leurs parents ou amis prient Dieu pour eux, afin qu'ils ne tombent pas d'un si grand bonheur et d'un si grand honneur que Dieu leur a fait. Tous les honneurs du monde n'en sont que Timage; celui-là seul est solide et réel, et néanmoins il est inutile sans la bonne disposition du cœur. Car ce ne sont \* ni les austérités du corps ni les agitations de l'esprit, mais les bons mouvements du cœur qui méritent, et qui soutiennent les peines du corps et de l'esprit. Car enfin il faut ces deux choses pour sanctifier, peines et plaisirs. Saint Paul a dit que ceux qui entreront dans la bonne voie trouveront des

i. P.-R. : Lui EN sont. Ici finit le § 34.

### **là commence l'extrait de P.-R. %ZS:Cene mmi ni... etc**

troubles et des inquiétudes en grand nombre; cela doit consoler ceux qui en sentent, puisqu'étant avertis que le chemin du ciel qu'ils cherchent en est rempli, ils doivent se réjouir de rencontrer des marques qu'ils sont dans le véritable chemin. Mais ces peines-là ne sont pas sans plaisir, et ne sont jamais surmontées que par le plaisir. Car de même que ceux qui quittent Dieu pour retourner au monde, ne le font que parce qu'ils trouvent plus de

douceur dans les plaisirs de la terre que dans ceux de Tunion avec Dieu, et que ce charme victorieux les entraîne, et les faisant repentir de leur premier choix les rend des pénitens du diable selon la parole de TertuUien; de même on ne quitteroit jamais les plaisirs du monde pour embrasser la croix de J.-C, si on ne trouvoit plus de douceur dans le mépris^ dans la pauvreté, dans le dénuement et dans le rebut des hommes que dans les délices du péché. Et ainsi, comme dit TertuUien : // ne faut pas croire que la vie des chrétiens soit une vie de tristesse; on ne quitte les plaisirs que pour d'autres plus grands. Priez toujours, dît saint Paul, rendes grâces toujours^ réjouissez-vous tou-jours. C'est la joie d'avoir trouvé Dieu, qui est le principe de la tristesse de l'avoir offensé et de tout le changement de vie. Celui qui a trouvé le ^ trésor dans un champ en a une telle joye, que cette joye, selon J.-C, lui fait vendre tout ce qu'il a pour l'acheter. Les gens du monde n'ont point cette joye que le monde ne peut ni donner ni ôler^ dit J.-C. même. Les bienheureux ont cette joye sans aucune tristesse \*; les gens du monde ont leur tristesse sans cette

## **P.-R. : un tr**

2. P.-R. change l'ordre et le progrès des phrases de Pascal : « Pour Tacheter. Les gens du monde ont leur tristesse, mais ils n\*ont puint

joye; et les chrétiens ont cette joye mêlée de la tristesse d'avoir suivi d'autres plaisirs et de la crainte de la perdre par Tattrait de ces autres plaisirs qui nous tentent sans relâche. Et ainsi nous devons travailler sans cesse à nous conserver cette joye qui modère



notre crainte ^ et à conserver cette crainte qui modère notre joie \*, et selon qu'on se sent trop emporter vers Tune se pencher vers l'autre pour demeurer debout. Souvenez-vmù des biens dans tes jours d'affliction y et souvenez-vous de l'affliction dans les jours de réjouissance y dit T'Écriture, jusqu'à ce que la promesse que J.-C. nous a faite de rendre sa joie pleine en nous| soit accomplie. Ne nous laissons donc pas abattre à la tristesse^ et ne croyons pas que la piété ne consiste qu'en une amertume sans consolation. La véritable piété ^ qui ne se trouve parfaite que dans le ciel, est si pleine de satisfactions qu'elle en remplit et l'entrée et le progrès et le cour ronnement. C'est une lumière si éclatante qu'elle rejaillit sur tout ce qui lui appartient^ et s'il y a quelque tristesse mêlée^ et surtout à l'entrée^ c'est de nous qu'elle vient et non pas de la vertu; car ce n'est pas l'effet de la piété qui commence d'être en nous, mais de l'impiété qui y est encore. Otons l'impiété^ et la joie sera sans mélange. Ne nous en prenons donc pas à la dévotion^ mais à nousmêmes, et n'y cherchons du soulagement que par^ notre correction.

cette joie que le monde ne peut donner ni ôter, dit /.- C. Les bienheureux ont cette joie sans aucune tristesse; et les chrétiens, ..

1. P.-R. gâte cette belle plirase en la mutilant: uEt ainsi nous devons travailler sans relâche à nous conserver cette crainte qui conserve et modère notre joie,

a. B. de M. P. : pour.

## VII» LETTRE

Je suis bien aise de l'espérance que vous me donnez du bon succès de Taffaire dont vous craignez de la vanité. o y a à craindre partout; car si elle tie réussissoit pas, j'en craindrois cette mauvaise tristesse, dont saint Paul dH qjelle donne la mort, au lieu qu'il y en a une autre qut donne la vie.

Il est certain que cette affaire là étoit\* épineuse^ et que si la personne en sort^ il y a sujet d'en prendre quelque vanité^ si ce n'est à cause qu'on a prié Dieu pour cela> et qu'ainsi il ^ doit croire que le bien qui en viendra sera son ouvrage. Mais si elle réussissoit mal, il ne devoit pa^ en tomber dans rabattement^ par cette même raison qu'on a prié Dieu pour cela, et qu'il y a apparence qu'il s'est approprié cette affaire. Aussi il le faut regarder comme l'auteur de tous les biens et de tous les maux, excepté le péché. Je lui répéteroïis là>dessus ce que j'ai autrefois rapporté de rÉcriture : Quand vous êtes dans les biens, souvenez-vous des maux que vous méritez, et quand vous êtes dans les maux, souvenez-vous des biens que vous espérez. Cependant je vous dirai sur le sujet de l'autre personne que vous sçavez, qui mande qu'elle a bien des choses dans l'esprit qui l'embarrassent, que je suis bien fâché de la voii en cet état; j'ai bien de la douleur de ses peines et je voudrois bien l'en pouvoir soulager. Je la prie de ne point pré-

## R. de M. P. -.tmpeiép

2. Les denx Msc. il. Le R. de M. P. donne aa-dessns cette oonec\* tion : cette personne. La vraie leçon est t7. Pins bas : ii ne dev.

venir ravenir et de se souvenir que, conune dit Notre-Seigneur, à chaque jour suffit sa malice.

< Le passé\* ne nous doit point embarrasser puisque nous n'avons qu'à avoir regret de nos fautes : mais l'avenir nous doit encore moins toucher, puisqu'il n'est point du tout à notre égard, et que nous n'y arriverons peut-être jamais. Le présent est le seul temps qui est véritablement à nous et dont nous devons user selon Dieu. C'est là où nos pensées doivent être principalement comptées^. Cependant le monde est si inquiet qu'on ne pense jamais à la vie présente et à l'instant où on vit, mais à celui où l'on vivra; de sorte qu'on est toujours en état de vivre à l'avenir et jamais de vivre maintenant. Notre Seigneur n'a pas voulu que notre prévoyance s'étendit plus loin que le jour où nous sommes ; c'est les bornes qu'il faut' garder et pour notre salut et pour notre propre repos^. Car en vérité les préceptes chrétiens sont les plus pleins de consolation : je dis plus que les maximes du monde.

Je prévois aussi bien des peines, et pour cette personne et pour d'autres et pour mm; mais je prie Dieu, lorsque je sens que je m'engage dans ces prévoyances, de me renfermer dans mes limites. Je me ramasse dans moi-même, et je trouve que je manque à faire plusieurs choses à quoi je suis obligé présentement, pour me dissiper en des pensées inutiles de l'avenir, auxquelles bien loin d'être obligé de m'arrêter, je suis au contraire obligé de ne point m'y arrêter. Ce n'est que faute de sçavoir bien connoître et étudier le présent qu'on fait Fentendu pour étudier l'avenir.

i. Ici oommence Textrait de P.-R. § 8S.

## Fin du

Ce que je dis là, je le dis pour moi et non pas pour cette personne qui a assurément bien plus de vertu et de méditation que moi ; mais je lui représente mon défaut pour l'empêcher d'y tomber. On se corrige' quelquefois mieux par la vue du mal que par l'exemple du bien, et il est bon de s'accoutumer à profiter du mal, puisqu'il est si ordinaire^ au lieu que le bien est si rare.

## VIII\* LETTRE

Je plains la personne que vous sçavez^ dans Pinquiétude où je sçais qu'elle est et où je ne m'étonne pas de la voir. C'est un petit jour du jugement qui ne peut arriver sans une émotion universelle de la pei\*sonne, comme le jugement général en causera une générale dans le monde ^ excepté ceux qui se seront déjà jugés eux-mêmes y conune elle prétend faire. Cette peine temporelle garantirait de l'éternelle par les mérites infinis de J.-C. qui la souffre et qui se la rend propre. C'est ce qui doit la consoler. Notre joug est aussi le sien^ sans cela il seroit insupportable. Portezy dit-il, tnon joug^ sur vous. Ce n'est pas notre joug, c'est le sien; et aussi il le porte. Sachez, dit-il , que mon joug est doux et léger. Il n'est léger qu'à lui et à sa force divine. Je lui voudrois dire qu'elle se souvienne que ces inquiétudes ne viennent pas du bien qui commence d'être en elle, mais du mal qui y est encore et qu'il faut diminuer continuellement, et qu'il faut qu'elle fasse comme un enfant qui est tiré par des voleurs d'entre les bras de sa laère

## **P.-B. n'a rien tiré de cette lettre**

qui ne veut pas Tabandonner; car il ne doit pas accuser de la violence qu'il souffre la mère qui le retient amoureusement, mais ses injustes ravisseurs. Tout Toffice de TAvent est bien propre pour donner courage aux foibles^ et on y dit souvent ce mot de TÉcriture : Prenez eauragey lâches et pu\$sillanimes, voici votre rédemptevr qui vient» Et on dit aujourd'hui à vêpres : « Prenez de nouvelles a forces et bannissez désormais toute crainte : voici notre a Dieu gui arrive, et vient pour nous secourir et nous a sauver. »

## **IX« LETTRE**

Votre lettre m'a donné une extrême joye. Je vous avoue que je commençois à craindre ou au moins à m'étonner. Je ne sçais ce que c'est que ce commencement de douleur dont vous parlez ; mais je sçais qu'il faut qu'il en vienne. Je lisois tantôt le xiu\* chapitre de saint Marc en pensant à vous écrire, et aussi je vous dirai ce que j'y ai trouvé. J.-C. y fait ^ un grand discours à ses apôtres sur son dernier avènement; et comme tout ce qui arrive à l'Église arrive aussi à chaque chrétien en particulier, il est certaiu que tout ce chapitre prédit aussi bien l'état de chaque personne, qui, en se convertissant, détruit le vieil homme en elle, que l'état de l'univers entier, qui sera détruit pour faire place à de nouveaux cieux et à une nouvelle terre, comme dit l'Écriture. Et aussi je songeois que cette prédiction de la ruine du temple réprouvé, qui figure la ruine de rhomme réprouvé qui est en chacun de nous et dont il est dit qu'il ne sera laissé pierre sur pierre, marque qu'il

1. P.-R. § 88 : Dans le treizième chapitre de saint Mare, J.»C. fait un grand discours.,

ne doit être laissée aucune passion du vieil homme. Et ces effroyables guerres civiles et domestiques représentent si bien le trouble intérieur que sentent ceux qui se donnent à Dieu, qu'il n'y a rien de mieux peint là.

Mais cette parole est étonnante : Quand vous verrez l'abomination dans le lieu où elle ne doit pas être, alors que chacun s'enfuit sans rentrer dans sa maison pour reprendre quoi que ce soit. Il me semble que cela prédit parfaitement le temps où nous sommes^ où la corruption de la morale est aux maisons de sainteté et dans les livres des théologiens et des religieux où elle ne devrait pas être. Il faut sortir après un tel désordre, et malheur à celles qui sont enceintes ou nourrices en ce temps là^ c'est-à-dire à ceux qui ont des attachements au monde qui les y retiennent. La parole d'une sainte est à propos sur ce sujet qu'il ne faut pas examiner si on a vocation pour, sortir du monde^ mais seulement si on a vocation pour y demeurer^ comme on ne consulterait point si on est appelé à sortir d'une maison pestiférée ou embrasée.

Ce chapitre de l'Évangile, que je voudrais lire avec vous tout entier, finit par une exhortation à veiller et à prier pour éviter tous ces malheurs; en effet, il est bien juste que la prière soit continuelle quand le péril est continu.

J'envoie à ce dessein des prières qu'on m'a demandées; c'est à trois heures après-midi. Il s'est fait un miracle, depuis votre départ, à une religieuse de Pontoise, qui, sans sortir de son couvent,

a été guérie d'un mal de tête extraordinaire par une dévotion à la sainte Épine. Je vous en man-

1. Ici finit le § 38. Après le mot peint, P.-R. a mis etc., comme pour marquer mi retranchement; en effet tout le milieu de cette lettre est retranché, et l'extrait ne recommence (ju'à Tendroit où il est question des reliques.

derai un jour davantage ; mais je vous dirai sur cela un beau mot de saint Augustin et bien consolatif pour de certaines personnes : c'est qu'il dit que ceux-là voyent véritablement les miracles auxquels les miracles profitent; car on ne les voit pas si on n'en profite pas.

Je vous ai une obligation que je ne puis assez vous dire du présent que vous m'avez fait. Je ne sçavois ce que ce pouvoit être; car je Tai déployé avant que de lire votre lettre j et je me suis repenti ensuite de ne lui avoir pas rendu d'abord le respect que je lui devois. C'est une vérité « que le Saint-Esprit repose invisiblement dans les reliques de ceux qui sont morts dans la grtce de Dieu^ jusqu'à ce qu'il y paroisse visiblement en ' la résurrection; et c'est ce qui rend les reliques des saints si dignes de vénération. Car Dieu n'abandonne jamais les siens ^ et non pas même dans le sépulchre^ où leurs corps^ quoique morts aux yeux des hommes^ sont plus vivants devant Dieu^ à cause que le péché n'y est plus^ au lieu qu'il y réside toujours durant cette vie^ au moins quant à sa racine; car les fruits du péché n'y sont pas toujours; et cette malheureuse racine^ qui en est inséparable pendant la vie ^ fait qu'il n'est pas permis de les honorer alors y puisqu'ils sont plutôt dignes d'être haïs. C'est pour cela que la mort est nécessaire pour mortifier entièrement cette malheureuse racine^ et c'est ce qui la rend souhaitable '. Mais il n'est pas

nécessaire ^ de vous dire ce que vous sçavez si bien : il vaudroit mieux le dire à ces autres personnes dont vous parlez; mais elles ne récouteroient pas.

## **EXTRAIT D'UNE LETTRE DE PASCAL A MADAME PÉRIER**

( Recueil de Marguerite Perler , p. 40. — Maunacrit de Txoyes^  
n« t208. )

En gros leur avis i fut que vous ne pouvez en aucune manière sans blesser la charité et votre conscience mortellement, et vous rendre coupable d'im des plus grands crimes, en engageant un enfant de son flge \* et de son innocence et même de sa piété à la plus périlleuse et la plus basse des conditions du christianisme; qu'à la vérité^ suivant le monde^ Taffaire n'auroit nulle difficulté et qu'elle étoit à conclure sans hésiter, mais que selon Dieu elle en avoit ', et qu'elle étoit à rejeter sans hésiter, parce que la condition d'un mariage avantageux est aussi souhaitable selon le monde, qu'elle est vile et préjudiciable selon Dieu; que ne sachant à quoi elle devoit être appelée^ ni si son tempérament ne sera ^ pas si tranquilisé qu'elle puisse supporter avec piété sa virginité^ c'étoit bien peu en connoîti\*e le prix que de l'engager à perdre ce bien si souhaitable aux pères et aux mères pour leurs enfants parce qu'ils ne

1. Note da Recaeil de Marguerite Périer: nde MM. Singlin, de Sacy et d» Rebours. Le manuscrit de Troyes : Vavis de ces Messieurs M,



2. Note du R. de M. P. fi Jacqueline Périer, âgée de quinze ans.  
b Comme elle était née en 1644 (plus haut, p. 315), on voit que ce billet, non daté dans nos manuscrits, est de 1659.

S. Ms. de Tr. : elle en avoit, et qu'elle étoit... C'est la vraie leçon que le R. de M. P. reproduit et change tout ensemble : « elle en avoit plus de difficulté. » Plus de difficulté est une glose que le copiste a introduite dans le texte.

## **Ms. de Tr. : seroit**

peuvent plus le désirer pour eux; que c'est en eux qu'ils doivent essayer de rendre à Dieu ce qu'ils ont perdu d'or et d'argent pour d'autres causes que pour Dieu ; de plus que les maris<sup>^</sup> quoique riches et sages devant le monde<sup>^</sup> sont en vérité de francs payens suivant Dieu ; de sorte que les dernières paroles de ces messieurs sont que d'engager un enfant à un homme du commun <sup>^</sup> c'est une espèce d'homicide et comme un déicide en leurs personnes \*.

(Le Rec. de M. P. a cette note : copié sur l'original dont il ne reste que la quatrième et la cinquième page.)

## **EXTRAIT D'UNE LETTRE DE PASCAL**

(Bofisat a le premier publié un fragment d'une lettre de Pascal commençant par ces mots : « Nous osons mal, au moins en ce qu'il en paroît<sup>^</sup> de l'avantage... » sans dire -où il a pris ce fragment. Nous le trouvons dans le Recueil de M. Périer<sup>^</sup> avec un dé-

but qui semble indiquer que cette lettre est adressée à M. Périér<sup>^</sup> qui avait aussi des querelles avec les jésuites de Clermont. )

« Vous me faites plaisir de me mander tout le détail de vos fronderies, et principalement puisque vous y êtes intéressé; car je m'imagine que vous n'imitiez pas nos frondeurs de ce pays-ci <sup>^^</sup> qui usent si mal<sup>^</sup> au moins en ce qui m'en parott<sup>^</sup> de l'avantage que Dieu \* leur offre de souffrir quelque

chose pour l'établissement de ses vérités. Car<sup>^</sup> quand ce

## **Ms. de Tr. : dvne piété commune**

2. Note du Ms. de Tr. : «Les fiUes de M»\* Périér ne se sont jamais mariées. »

3. Les jansénistes qui<sup>^</sup> selon Pascal<sup>^</sup> flôcbissaient dans l'affaire du formulaire<sup>^</sup> laquelle étant de 1660 et 1661, donne à peu près la date de cette lettre.

k. Ici commence le fragment publié par Bossut : If eus usons mai au moim en ce gui m'enparoît, de r avantage, eto.

Beroit poar rétablissement de leurs \* vérités<sup>^</sup> ils' n'agiraient pas autrement; et il semble qu'ils ignorent' que la même Providence qui a inspiré les lumières aux uns, les refuse aux autres; et il semble qu'en travaillant à les persuader, fis servent \* un autre Dieu que celui qui permet que des obstacles B\*opposent à leurs progrès. Ils croyent' rendre service à Dieu en murmurant contre les empêchements , comme s'il étoit une autre puissance qui ex-

citât leur\* piétéi éi une autre qui donnnftt vigueur à ceux qui s'y opposent.

C'est ce que fait l'esprit propre. Quand nous voulons, par notre propre mouvement, que quelque chose réussisse, nous nous irritons contre les obstacles, parce que nous sentons dans ces empêchements ce que le motif qui nous fait agir n'y a pas mis, et nous y trouvons des choses que Ve&prit propre qui nous fait agir n'y a pas formées.

Mais quand Dieu fait agir véritablement, nous ne sentons jamais rien au dehors qui ne vienne du même principe qui nous fait agir; il n'y a pas d'opposition au motif qui nous presse; le même moteur qui nous porte à agir, en porte d^autres à nous résister, au moins il le permet; de sorte que comme nous n'y trouvons pas de différence et que ce n'est pas notre esprit qui combat les événements étrangers, mais nn même esprit qui produit le bien et qui permet le mal, cette uniformité ne trouble point la paix d'une ^ âme, et est une des meilleures marques qu'on agit par Tesprit de Dieu, puisqu'il est bien plus certain que Dieu permet le mal,

## **B. : df rdme**

quelque grano qu'il soit, que non pas que Dieu fait le bien en nous (et non pas quelque\* motif secret), quelque grand qu'il nous paroisse ; de sorte que\* pour bien reconnoStre si c'est Dieu qui nous fait agir, il vaut bien mieux s'examiner par nos comportements au dehors que par nos motifs au dedans, puisque si nous n\*examinons que le dedans, quoique nous n'y trouvions que du

bien, nous ne pouvons pas nous assurer que ce bien vienne véritablement de Dieu. Mais quand nous nous examinons au dehors, c'est-à-dire quand nous considérons si nous souffrons les empêchements extérieurs avec patience, cela signifie qu'il y a une uniformité d'esprit entre le moteur qui inspire nos passions et celui qui permet les résistances à nos passions; et comme il est sans doute que c'est Dieu qui permet les unes, on a droit d'espérer humblement que c'est Dieu qui produit les autres.

Mais quoi! on agit comme si on avoit mission pour faire triompher la vérité, au lieu que nous n'avons mission que pour combattre pour elle. Le désir de vaincre est si naturel que quand il se couvre du désir de faire triompher la vérité, on prend souvent l'un pour l'autre, et on croit rechercher la gloire de Dieu en cherchant en effet la sienne. Il me semble que la manière dont nous supportons les empêchements en est la plus sûre marque; car enfin, si nous ne voulons que l'ordre de Dieu, il est sans doute que nous souhaiterons autant le triomphe de sa justice que celui de sa miséricorde, et que, quand il n'y aura point de notre négligence, nous serons dans une égalité d'esprit, soit que la vérité soit connue, soit qu'elle soit combattue, puis-

## **B. : AINSI pow' b**

450 LETTRES JDE PASCAL.

qu'en Tan la wiséicaede de Diea triomphe, et en l'autre sa jusdoe.

Pder juste, mmubu te non oogmmt.

Père juste, le monde ne t'a pas oonnn.

Sur quoi saint Augustin dit que c'est un effet de sa justice qu'il ne soit point connu du monde. Prions et travaillons ^ et réjouissons -nous de tout^ comme dit saint PauK

Si vous m'aviez repris dans mes premières fautes^ je n'aurois pas fait celle-ci^ et je me serois modéré. Mais je n'effacerai pas non plus celle-ci que l'autre ; vous l'effacerez bien vous-même, si vous voulez; je n'ai pu m'empêcher ', tant je suis en colère contre ceux qui veulent absolument que l'on croye la vérité lorsqu'ils la démontrent, ce que J.-C. n'a pas fait en son humanité créée. C'est une moquerie\*, etc.y etc.

## **BILLET DE PASCAL A SA SGEUR MADAME PÉRIEB**

(Ce billet nons vient des papiere de la famille de M. Hecqaet-d'Onral, d'Abbeville, descendant de M. Hecqnet, célèbre médecin janséniste dn xni« siècle. U n'est ni signé ni daté. Mais comme il y est question des assemblées qni se tinrent pour la signature dn formulaire, on peut le placer, eomme le précédent, vers l'année 1660 ou 1661. )

An dot d« U lettre : A mademoiselle \*, nademoieeUe Périer, i Glermont (en AnTergne.)

ff Ma chère seur («c),

et Je ne crois pas que ce soit tout de bon que tu sois fâchée ; car si tu ne Tes que de ce que nous t'avons oubliée^

## De même plus haut, p. 397, etc

tu ne dois point Têtre du tout. Je ne te dis point de nouvelles<sup>^</sup> parce que les générales le sont trop et les particulières le ddvent toujours être. J'en aurois beaucoup à te dire qui se passent dans un entier secret S mais je tiens inutile cle te les mander; tout ce que je te prie est de mêler les actions de grâce aux prières que tu fais pour moi, et que je te prie de multiplier en ce temps. J'ai moi-même avec Taide de Dieu porté ta lettre , afin que Ton la fit tenir à madame de Maubuisson. Ils m'ont donné un petit livre où j'ai trouvé cette sentence écrite à la main <sup>^</sup>. Je ne sçais si elle est dans le petit livre des sentences, mais elle est belle. On me presse tellement que je ne puis plus rien dire. Ne manque pas à tes jeu-dis. Adieu <sup>^</sup> ma chère. »

## BILLET DE PASCAL A MADAME LA MARQUISE DE SABLE

(Portefeuille dn doctenr Valant<sup>^</sup> médecin de madame de Sablé, t. u, n» 288. Ce billet n'a ni date ni signature. Il est pourtant bien de Pascal; car, n» 299, est une Mettre de remerciement du médecin Menjot à madame de Sablé, à l'occasion du billet de Pascal qu'elle lui avait comimuniqué par le docteur Valant'. )

a Encore que je sois bien embarrassé, je ne puis diflférer davantage à vous rendre mille grâces de m' avoir procuré la connoissance de M. Menjot; car c'est à vous sans doute. Madame, que je la dois; et comme je l'estimois déjà beau\*

1. <f M. Pascal entend ici ce qui se traitoit à Paris dans les assemblées qui s'y tenoient sur la signature du formulaire. Voir le Supplément au nécrologe de Port-Royal, p. 460. » — (Note ancienne écrite en marge de la lettre par un membre de la famille de M. Hecquetd'Orval.

## **Elle manque ici**

3. Lettre de. Menjot à M»\* de Sablé, sans date... « M. Valant me flt voir cette lettre de M. Paschal, laquelle est la plus obligeante du monde.

coup par les choses que ma sœur m'en avoit dites ^ je ne puis vous dire avec combien de joie j'ai reçu la grâce qu'il m'a voulu fûre. Il ne faut lire que son épttre pour voir combien il a d'esprit et de jugement; et quoique je ne sois pas capable d'entendre le fonds des matières qu'il traite dans son livre \*, je vous dirai néanmoins , Madame^ que j'y ai beaucoup appris par la manière dont il accorde en peu de mots Timmatérialité de TÂme avec le pouvoir qu'a la matière d'altérer ses fonctions et de causer le délire. J'ai bien de l'impatience d'avoir l'honneur de vous en entretenir, t

## **AU PÈRE ANNAT^ JÉSUIITE**

(Le Recueil de M. Périer contient le fragment de la 19« provinciale au Père Annat^ trouvé par Bossut parmi les papiers de Pascal, et publié pour la première fois dans rédition de 1779. De plus,

ce Recueil fait connaître diverses phrases inédites qui étaient aux marges de ce fragment; et une de nos copies, n° 176, qui renferme plusieurs pièces relatives à Pascal, figure ces phrases telles qu'elles étaient aux marges de l'original. Les voici dans l'ordre où les place le Recueil de M. Périer, p. 37. )

a C'est donc là, mon père, ce que vous appelez le sens de Jan-sénius; c'est donc cela que vous faites entendre au pape et aux évêques I

Mais, Madame, je ne sais que penser d'un témoignage si avantageux; car si je considère d'une part la sincérité et le savoir sublime de ce grand homme, de l'autre aussi je sais que la charité est la première des vertus chrétiennes, de sorte que, etc. »

1. Serait-ce VHistoria et curatio februm malignarum, de 1662? Cela donnerait la date de ce billet qui serait de l'année même de la mort de Pascal.

#### FRAGMENTS D'UNE LETTRE PROVINCIALE. 459

<x Si les Jésuites étoient corrompus^ et qu'il fût vrai que nous fussions seuls ^ à plus forte raison devrions-nous de- ^ meurer.

a Quod bellum firmavit^ pax ficta non auferat.

«Neque benedictione, neque maledictione movetur, sicut angelus Domini.

a On attaque la plus grande des vérités chrétiennes^ qui est l'amour de la vérité.

a Si la signature signifie cela , qu'on suppose que nous l'expliquions, afin qu'il n'y ait point d'équivoque; car il faut demeurer



d'accord que plusieurs croient que signer marque consentement  
\*.

a On n'est pas coupable de ne pas croire^ et on seroit coupable de jurer sans croire,

a Mais vous pouvez vous être trompé? — Je jure que je crois que je puis m'être trompé; mais je' ne jure pas que je crois que je me suis trompé.

a Si le rapporteur ne signoit pas^ l'arrêt seroit invalide; si la bulle n'étoit pas signée, elle seroit valable \* : ce n'est donc pas...

a Cela avec Escobar les met au haut bout; mais ils ne le^ prennent pas ainsi ^ et ' témoignant le déplaisir de se voir entre Dieu et le pape...

a Je suis fâché de vous dire tout; je \* ne vous fais qu'un récit. »

1. Le Rec. de M. Périer : «Demenrer d'accoi'd que plusieurs croient que signer demande un consentement. »

a. Le Rec. de M. P. : véritable.

## **Le Rec. de M. P. : mais je n**

Pour montrer une fois de plus à quel point le texte de Pascal^ dans ses ouvrages posthumes^ est défectueux, nous choisirons deux morceaux de quelque étendue, le fragment sur la Conversion du pécheur^ la Lettre à la Reine de Suède; et en les reproduisant d'après Bossut, nous y joindrons des variantes, tirées de

nos manuscrits, qui font paraître et qui souvent réparent les vices du texte convenu.

LETTRE DE PASCAL k LA REINE CHRISTINE, EN LUI ENVOYANT LA MACmNE ARITHMETIQUE, 4650.

c Madame,

Si j'avois autant de santé que de zèle, j'irois moi-même présenter à Votre Majesté un ouvrage de plusieurs années que j'ose lui offrir de si loin; et je ne souffrirois pas que d'autres mains que les miennes eussent Thonneur de le porter aux pieds de la plus grande princesse du monde. Cet ouvrage, Madame, est une machine pour faire les règles d'arithmétique sans plume et sans jetons. Votre Majesté n'ignore pas la peine et le temps que coûtent les productions nouvelles, surtout lorsque les inventeurs veulent les porter eux-mêmes à leur dernière perfection ; c'est pourquoi il seroit inutile de dire combien il y a que je tiavaiie à celle-

ci, et je ne peux mieux l'exprimer qu'en disant que je m'y suis attaché avec autant d'ardeur que si j'eusse prévu qu'elle devoit paroître un jour devant une personne si auguste. Mais, Madame, si cet honneur n'a pas été le véritable motif de mon travail, il en sera du moins la récompense; et je m'estimerai trop heureux si à la suite\* de tant de veilles il peut donner à Votre Majesté une satisfaction de quelques moments. Je n'importunerai pas non plus Votre Majesté du particulier de ce qui compose cette machine; si elle en a quelque curiosité, elle pourra se contenter dans un discours • que j'ai adressé à M. de Bourdelot»; j'y ai touché en peu de mots toute l'histoire de cet ouvrage, l'objet de

1. Leçon ylcieuse. Les découvertes ne viennent pas après beaucoup de travzîil, mais en conséquence de beaucoup de travail. Il ne s'agit pas ici d'un rapport de temps, mais d'un rapport de la cause à l'eflfet. Pascal n'a donc pu dire : à la suite de taut de veilles. Le Manuscrit de rOratoire, le Recueil de Marguerite Périer, le ms. de la Mazarine, n<» 2199, et le n» 397, supplL français, Bibi. royale, donnent la vraie leçon : en suite de. D'ailleurs, Pascal met toujours en suite, m^mt pour à la suite. Voyez plus haut, p. 401 : ^m suite des premiers compliments. Et plus bas, p. 473 : En suite de ces prières.

## **Cest V Avis nécessaire imprimé par Bossut**

8. Médecin de la reine Christine. Il avait été d'abord celui du grand Condé, auprès duquel il avait en 1644 intioduit Pascal pour que celui-ci fit voir au prince la machine arithmétique, ainsi que nous rapprend un billet inédit de Bourdelot à Pascal, ms. 397, suppl, fr., p. 22, et ms. de la Mazarine, p. 88. « Monsieur, je parlai hier à Son Altesse qui m\*a témoigné impatience de vous voir avec votre roue Pascale. Si vous prenez la peine de venir à dix heures du matin, je crois que c'est celle qui lui est la plus comode... Bourdelot. A l'hôtel de Condé, ce 26 febvrier 1644.» Le Recueil de Marguerite, p. 13, le manuscrit de la Bibl. R. SupplL franc., 897, et celui de la Mazarine, p. 372, contiennent la réponse que fit Bourdelot, de Suède, le 14 mars 1652, à la belle lettre de Pascal à la reine Christine, ou plutôt à une autre lettre que Pascal lui avait adressée à lui-même pour le prier de remettre la Dédicace à la Reine. Dans cette réponse, que nous pu-

blions plus bas, sous des élo<sup>ns</sup> très-niéiités de Pascal se cache peut-être jdus d'un trait dirigé contre

son invention, roccaskm de sa recherche, ruiiité de ses res-soits, les diflOk<sup>ultés</sup> de son exécution, les degrés de son progrès, le succès de soa accomplissement, et les r<sup>g</sup> de son usage. Je dirai donc seulement ici le sujet qui me porte à l'offrir à Votre Majesté, ce que je conâdère aHnme le couronnement et le dernier bonheur de son aventure. Je sais. Madame, que je pourrai être suspect d'avoir recherché de la gloire en le présentant à Votre Majesté, puisqu'il ne sauroit passer que pour extraordinaire, quand on verra qu't7 s'adresse à elle; et qu'au lieu qu'il ne devoit lui être offert que par la considération de son excellence, on jugera qu'il est excellent par cette seule raison qu't7 lui est offert \*. Ce n'est pas néanmoins cette espérance qui m'a inspiré un tel\* dessein. Il est trop grand, Madame, pour avoir d'autre objet que Votre Majesté même. Ce qui m'y a véritablement porté est l'union que je trouve en sa personne sacrée de deux choses qui me comblent également d'admiration et de respect, qui sont l'autorité souveraine et la science solide; car j'ai une vénération toute particulière pour ceux qui sont élevés au suprême degré ou de puissance ou de connoissances'. Les derniers peuvent, si je ne me trompe, aussi bien que les premiers, passer pour des souverains. Les mêmes degrés se rencontrent entre les génies qu'entre les conditions; et le pouvoir des rois sur leurs

Descartes qui yenalide mourir, et qui, après comme avant sa mort» a toujours eu l'honneur de réunir contre lui les esprits médiocres de tous les temps.

1. Tous nos manuscrits mettent avec raison: la,eUe, elle, offerte, excellente <sup>car c'est le mot machine qui domine tout <sup>et</sup></sup>

non pas celui ^\* ouvrage t jeté incidemment. Il ne faut pas faire  
éccire Pascal en 1650^ comme on écrivait en 1779.

## U faut : de connoissance

LETTRE A LA REtNE DE SUÈDE. 468

sujets n'est, ce me semble^ qu'une image du pouvoir des esprits sur les esprits qui leur sont inférieurs, sur lesquels ils exercent le droit de persuader, ce qui est parmi eux ce que ' le droit de commander est dans le gouvernement politique. Ce second empire me paroît même d'un ordre d'autant plus élevé, que les esprits sont d'un ordre plus élevé que les corps; et d'autant plus équitable qu'il ne peut être départi et conservé que par le mérite, au lieu que l'autre peut l'être par la naissance ou par la fortune. Il faut donc avouer que chacun de ces empires est grand en soi; mais. Madame, que Votre Majesté me permette de le dire, elle n'y est point blessée, l'un sans l'autre me paroît défectueux. Quelque puissant que soit un monarque, il manque quelque chose à sa gloire, s'il n'a la prééminence de l'esprit; et quelque éclairé que soit un sujet, sa condition est toujours rabaissée par sa\* dépendance. Les hommes, qui désirent naturellement ce qu'il y a de plus parfait, avoient jusqu'ici continuellement aspiré à rencontrer ce souverain par excellence. Tous les rois et tous les savants en étoient autant d'ébauches qui ne remplissoient qu'à demi leur attente : ce chef-d'œuvre étoit réservé à noire siècle'. Et afin que cette grande merveille parût accompagnée de tous les sujets possibles d'étonnement, le degré où les hommes

1. Ce qui est ce que. Est-il possible d'imputer un pareil style à Pascal? Les quatre manuscrits : le droit de persuader, qui est parmi eux ce que le d. C'est évidemment la vraie leçon.

2. Les quatre manuscrits : la d,X tous égards cette leçon est préférable.

8. Bossut a supprimé<sup>^</sup> de son autorité privée, une ligne qui est dans tous nos manuscrits. Les quatre manuscrits : «qu'à demi leur attente; et à peine nos ancêtres ont pu voir en toute la durée du monde un roi médiocrement savant; ce chef-d'œuvre ôtoit réservé pour votre siècle. » Remarquez aussi que Pascal ne lov\e pas son siècle, mais celui da Christine.

n'avoient pa atteindre est rempli par une jeune Reine, dans laquelle se rencontrent ensemble l'avantage de Texpérienee avec la tendresse de Tâge<sup>^</sup> le loisir de Tétude avec roocnpation d'une royale naissance, et Téminence de la science avec la foiblesse dn sexe. Cest Votre Majesté, filadame, qui fournit à l'univers cet unique exemple qui lui manquait. (Test elle en qui la puissance est dispensée par les lumières de la science et la science relevée par Tédât de Tautorité. C'est cette union si merveilleuse, qui fait que comme Votre Majesté ne voit rien qui soit au-dessous de sa puissance, elle ne voit rien aussi qui soit an-dessus de son esprit, et qu'elle sera Tadmiration de tous les siècles<sup>^</sup> Régné donc, incomparable princesse, d'une manière toute nouvelle ; que votre génie vous assujétisse tout ce qui n'est pas soumis à vos armes; régné par le droit de la naissance, part une longue suite d'années, sur tant de triomphantes provinces; mais régné toujours par la force de votre mérite sur toute l'étendue de la terre. Pour moi, n'étant pas né sous le premier de vos empires, je veux que tout le monde sache que je fais gloire de vivre sous le second; et

c'est pour le témoigner que j'ose lever mes yeux jusqu'à ma Reine, en lui donnant cette première preuve de ma dépendance.

Voilà, Madame, ce qui me porte à faire à Votre Majesté ce présent quoique indigne d'elle. Ma foiblesse n'a pas ar-

!.. Oratoire : « t de tous les siècles ^ < Ton/ pré:édée. » Cette addition est évideinment absurde. Recueil de Marguerite Périér : « De tous les siècles qui Pont précédée et qui la suivront, comme elle a été T ouvrage de tous les siècles qui Font précédée. » La vraie leçon doit être : « qu'elle sera Tadmiration de tous les siècles qui la suivront comme elle a été l'ouvrage de tous les siècles qui l'ont précédée. » Cette leçon est précisément celle du ms. de la Mazarine^ p. 418, et du ms. de la Bibl. r. 397,

a. Les quatre manuscrits avec raison : durant.

rété^ mon ambition. Je me suis figuré qu'encore que le seul nom de Votre Majesté semble éloigner d'elle tout ce qui lui est disproportionné^ elle ne rejette pas néanmoins tout ce qui lui est inférieur; autrement sa grandeur seroit sans hommages et sa gloire sans éloges. Elle se contente de recevoir un grand effort d'esprit sans exiger qu'il soit l'effort d'un esprit grand comme le sien. C'est par cette condescendance qu'elle daigne entrer en communication avec le reste deshombres; et toutes ces considérations jointes me font lui protester avec toute la soumission dont l'un des plus grands admirateurs de ses héroïques qualités est capable, que je ne souhaite rien avec tant d'ardeur que de pouvoir être adopté^, Madame, de Votre Majesté, pour son très-humble, trèsfroboissant et très-fidèle serviteur.

Blaise Pascal.

rAponsb db m. bourdblot a m. pascal.

«Monsieur^

a Vous écrivez merveilleusement bien pour un philosophe et pour un homme qui voit que le courrier va partir. U faut avoir un esprit comme le vôtre et que rien n'étonne. Sa Majesté a lu votre lettre; vous vouliez bien que je la lui montrasse, puisqu'elle parloit tant d'elle. La Reine se trouve bien louée de ce que vous m'avez écrit qui la regarde, et moi je me trouve trop loué. Je ne suis pas d'une si haute exaltation que vous dites; l'amitié que vous avez pour moi

i. Lps quatre manuscrits : étonné. On reconnaît ici le futur auteur de cette phrase : L'éternité des choses doit étonner notre petite durée^ plus haut, p. 808.

2. Adopté est hien ambitieux. Les quatre manuscrits : CBooué»

doit avoir aliéné vos sentiments. Les oiiens seront pour vous éteniellenient les mêmes. Je les ai fait savoir à la Reine, et toute la terre en sera instruite. Vous êtes l'esprit le plus net et le plus pénétrant que j'aie jamais vu. Avec l'assiduité que vous avez au travail, vous passerez également les anciens et les modernes, et laisserez à ceux qui vous suivront une merveilleuse facilité d'apprendre. Vous êtes l'ennemi déclaré de la vaine gloire, du galimatias et des énigmes, et quand vous parlez vous inspirez des connaissances avec tant de douceur que l'esprit a plaisir de les suivre, et déteste en un moment les opinions qu'il avoit contraires aux vôtres. Je hais les sentiments violents qui s'inpriment dans l'imagination à force de chicaneries et de sophismes. Ce sont des séductions dont l'âme fait une abjuration



avec grande joie, dès qu'elle s'aperçoit qu'elle a été trompée. Vous êtes un de ces génies que la Reine cherche; elle aime la clarté dans les raisonnements, des preuves solides mieux appuyées que sur des vraisemblances. Elle sera bien aise de voir votre machine et votre discours : n'y mêlez aucun faux dogme. A Testime qu'elle a pour vous, elle seroit pour le croire; mais j'ai peur d'une chose qui ne peut arriver : vous êtes l'infailible avec la même certitude que je suis, et avec laquelle je vous proteste d'être. Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur à jamais.

BOURDBLOT. »

(J'ai copié cette lettre sur l'original qui est dans la bibliothèque des RR. PP. de l'oratoire de Clermont.)

CONVERSION DU PÈGILfUn. 467

FnAGMENT d'UN ECRIT SUR LA CONVERSION DU PÉGEUR.

Les auteurs de tous nos manuscrits déclarent qu'ils ont copié ce fragment sur les papiers de M<sup>r</sup>« Périer, en laissant les lacunes qu'ils ont trouvées et que nos manuscrits représentent; il est donc vraisemblable ou plutôt il est certain que c'est Bq<sup>^</sup>sut qui a rempli<sup>^</sup> comme il lui a plu<sup>^</sup> ces lacunes ; car il n'a pas eu d'autres manuscrits que les nôtres<sup>^</sup> et il a dû travailler, sans qu'il le dise<sup>^</sup> sur le manuscrit no 397.

« La première chose que Dieu inspire à Tâme qu'il daigne toucher véritablement, est une connoissance et une vue tout extraordinaire par laquelle l'âme considère les choses et elle-même d'une façon toute nouvelle.

Cette nouvelle lumière lui donne de la crainte, et lui apporte un trouble qui traverse le repos qu'elle trouvoit dans les choses qui faisoient ses délices.

Elle ne peut plus goûter avec tranquillité les objets<sup>^</sup> qui la charmoient. Un scrupule continuel la combat dans cette jouissance, et cette vue intérieure ne lui fait plus trouver cette douceur accoutumée parmi les choses où elle s'abandonnoit avec une pleine effusion de cœur\*.

Mais elle trouve encore plus d'amertume dans les

i. II y a dans tons nos manuscrits : « les choses qni la charmoient. » Mais réditeur géomètre du xyui<sup>^</sup> siècle l'écrivain formé à Pécole de d'Alembert et de Gondillac» voyant qne le mot choses est dans les paragraphes précédents et à la fin de celui-ci<sup>^</sup> le supprime en cet endroit et le remplace par celui d.\*objets, tombant ainsi lui-même dans une sorte d'incorrection ; car on peut bien dire goûter des choses<sup>^</sup> mais on ne dit guèies goûter des ol<sup>^</sup>ets. Mieux vaut une répétition qu'un terme inr exact.

â. Tous nos manuscrits : une pleine effusion de son cœur.

iU Co5TEkSIo5 Dr PÉCHECft.

exercices de piété, que dans les vanités do monde. If me l>Skfi, b vanité<sup>^</sup> des objets irisiMes la touche plus qat Vespénoce des inTîsîMes; et de faotre<sup>^</sup> la soiiitfité des inTîsibles b touche plus que U Tanité des vîsSiles. Et ainsi, la présence des uns et Pabsence des antres exdte son aversion\*; de sorte qu<sup>^</sup> nait dans elle nn desordre et une confusion quelle' a peine à démêler<sup>^</sup> mais qui est la suite <sup>^</sup>anciennes impressions longtemps senties, et des nouvelles qu\*eUe éprouve. Die considère les choses p-rissables

comme périssantes et même déjà péries\*; et à la vue certaine de l'anéantissement de tout ce qu'elle aime, elle s'effraie dans cette considération, en voyant que chaque instant lui arrache la jouissance de son bien, et que ce qm Cbt le plus cher s'écoule à tout moment, et qu'enfin un

i. C'est iuieal»iirdité<iiieBos8iit prèle i rame couTOtie. Usa av«c tous nos manuscrits : La ftrésence des objets Tisibles la touche plus que Vetpéranee des inrisilles.

S. Cette phrase est inintelligible. Gomment la ptcsenee des biens visibles et l'absence des invisibles penvent-eUes produire l'aversion? La présence des uns, quoique vains, doit attirer l'âme; la solidité des autres^ quoique absents^ doit l'attirer en sens contraire : de sorte que son affection disputée ne sait où se prendre. C'est ce que dît Pascal dans nos manuscrits : « Et ainsi ia présence des uns et la Molîdiîé des autres dUputent son affection. » Et il ajoute : a et la vanité des uns et l'absence des autres excitent son aversion. » Bossut en confondant ces deux phrases a gâté et détruit le texte vrai.

S. Dans nos manuscrits^ la phrase reste suspendue après «un désordre et une confusion que...» Il paraît que c'est Bossut qui, pour combler cette lacune^ a imaginé et attribué à Pascal cette Jn : qa'eile a peine à démêler, maii qui est la suite ctanciermes impressions long" temjjs senties, et des nouvelles qu'elle éprouve,

4. Vrai style de Pascal. Il dit ailleurs^ lettre sur\* la mort de son ^MTC, plus haut, p. 4Î1 : «Ne considérons plus son âme commepérie.9 i;ctte seule phrase suffirait pour nous faire affir-

mer que ce fragment est de Pascal, quoique l'abbé Guerrier dise, avec les autres copistes, qu'il ne « sait de qui est cet écrit. »

#### CONVERSION DU PÉCHEUR. 469

jour certain viendra, auquel elle se trouvera dénuée de toutes les choses auxquelles elle avoit mis son espérance. De sorte qu'elle conaprend parfaitement que son' cœur ne s'étant attaché qu'à des choses fragiles et vaines, son fme doit se • trouver seule et abandonnée au sortir de cette vie, puisqu'elle n'a pas eu soin de se joindre à un bien véritable et subsistant par lui-même qui pût la soutenir durant et après cette vie.

De là vient qu'elle commence à considérer comme un néant tout ce qui doit retourner dans le néant, le ciel, la terre, son corps, ses parents, ses amis, ses ennemis, les biens, la pauvreté, la disgrâce, la prospérité, Thonneur, l'ignominie, l'estime, le mépris, Tautorité, l'indigence, la santé, % maladie et la vie même. Enfin, tout ce qui doit moins durer que son âme, est incapable de satisfaire ie désir de cette âme qui recherche sérieusement à s'établir dans une félicité aussi durable qu'elle-même.

Elle commence à s'étonner de l'aveuglement où elle était plongée^ ; et quand elle considère d\me part le long temps qu'elle a vécu sans faire ces réflexions, et le grand nombre de personnes qui vivent de la sorte; et de l'autre combien il est constant que l'âme étant immortelle' ne peut trouver sa félicité parmi des choses périssables et qui lui seront ôtées au moins à la mort, elle entre dans une sainte confusion et dans un étonnement qui lui porte un trouble bien salutaire.

Car elle considère que^ quelque grand que soit le nombre

1. Les mss. : se doit trouver seule. Transposition familière au xvii<sup>e</sup> siècle.

3. Les mss. : oU elle a vécu. Mais ces mots se tioayant plus bas<sup>^</sup> pour éviter une répétition, Bossut a mis ce qni se lit aujoQTd'liQi.

S. Les mss. : étant immortelle comme elle est.

## CONVERSION DU PÉCHEUR

(le ceux qui vieillissent dans les maximes du monde<sup>^</sup> et quelque autorité que puisse avoir cette multitude d'exemples de ceux qui posent leur félicité au monde , il est constant néanmoins que même quand les choses du monde auroient quelque plaisir solide , ce qui est reconnu pour faux par un nombre infini d'expériences si funestes et si continuelles<sup>^</sup> la perte de ces choses est inévitable au moment où la mort doit enfin nous en priver \*•

De sorte \* que Tâme s'étant amassé des trésors de biens temporels de quelque nature qu'ils soient, soit or<sup>^</sup> soit science y soit réputation, c'est une nécessité indispensable qu'elle se trouve dénuée de tous ces objets de sa félicité, et qu'ainsi s'ils ont eu de quoi la satisfaire<sup>^</sup> ils n'auront pas de quoi la satisfaire toujours, et que si c'est se procurer un bonheur véritable, ce n'est pas se procurer un bonheur durable', puisqu'il doit être borné avec le cours de cette vie.

Ainsi \*, par une sainte humilité que Dieu relève audessus de la superbe, elle commence à s'élever au-dessus du commun des hommes. Elle condamne leur conduite; elle déteste leurs

maximes; elle pleure leur aveuglement; elle se porte à la recherche du véritable bien ; elle comprend qu'il faut qu'il ait ces deux qualités. Tune qu'il dure autant qu'elle ^, et l'autre qu'il n'y ait rien de plus aimable.

i. Cette phrase n'est pas merveilleuse. Les mss. : // est inévitable que la perte de ces choses ou que la mort enfin nous en prive,

2. U n\*y a point dans les manuscrits, et il ne faut point ici d'alinéa. C'est une seule et même idée dont les divers développements se suivent indivisiblement.

## CONVERSION DU PÉCHEUR

EUe voit que dans Tamour qu'elle a eu pour le monde, elle trouvoit en lui cette seconde qualité, dans son aveuglement; car elle ne reconnoissoit rien de plus aimable. Mais comme elle n'y voit pas la première, elle connoît que ce n'est pas le souverain bien. Elle le cherche donc ailleurs^ et connoissant par une lumière toute pure qu'il n'est point dans les choses qui sont en elle, ni hors d'elle^ ni devant elle^ elle commence à le chercher au-dessus d'elle.

Cette élévation est si éminente et si transcendante, qu'elle ne s'arrête pas au ciel^ il n'a pas de quoi la satisfaire, ni au-dessus du ciel^ ni aux anges, ni aux êtres les plus parfaits. Elle traverse toutes les créatures^ et ne peut arrêter son cœur qu'elle ne soit \* rendue jusqu'au trône de Dieu^ dans lequel elle commence à

trouver son repos, et ce bien qui est tel qu'il n'y a rien de plus aimable et qui \* ne peut lui être ôté par son propre consentement '.

Car enQpre qu'elle ne sente pas ces charmes dont Dieu récompense l'habitude dans la piété^ elle comprend néanmoins que les créatures ne peuvent pas être plus aimables que le Créateur : et sa raison , aidée des lumières de la grâce, lui fait connoître qu'il n'y a rien de plus aimable que Dieu, et qu'il ne peut être ôté qu'à ceux qui le rejettent, puisque c'est le posséder que de le désirer, et que le refuser c'est le perdre.

Ainsi elle se réjouit d'avoir trouvé un bien qui ne peut

qu'il dare autant qu'elle et qUil ne puisse lui être Ôté que de son consentement,

## **Toutes nos copies : qu'elle ne se soit rendue**

2. Faute de logique et de grammaire. Lisez ceitainement avec tous nos manuscrits : et qt^il n.

8. Gela prouve la nécessité de l'addition contenue dans la note 5 de la p. 47 ). Ce résumé uppose précédemment quelque chose d'analogue.

47t CONVERSION DU PÉCHEUR.

pas loi être ravi tant qu'elle le désirera, et qui n'a rien audessus de soi\*

Et dans ces réflexions nouvelles elle entre dans la vue des grandeurs de son Créateur^ et dans des humiliations et adora-

tions profondes. Elle s'anéantit en sa présence ' ; et ne pouvant former d'elle-même une idée assez basse ni en concevoir une assez relevée de ce bien souverain^ elle fait de nouveaux efforts pour se rabaisser jusqu'aux derniers abymes du néant, en considérant Dieu dans des immensités qu'elle multiplie \*. Enfin dans cette conception qui épui;»e ses forces^ elle Tadore en àlence^ elle se considère comme sa vile et inutile créature^ et par ses respects réitérés Tadore et le bénit^ et voudroit à jamais le bénir et l'adorer.

' Ensuite elle reconnoit la grâce qu'il lui a faite de manifester sa majesté à un si chétif vermisseau; \* elle entre en confusion d'avoir préféré tant de vanités à ce divin Maître; et dans un esprit de componction et de pénitence, elle a recours à sa pitié pour arrêter sa colère, dont Teffet lui parott épouvantable dans la vue de ses immensités \*.

Elle fait d'ardentes prières à Dieu pour obtenir de sa miséricorde que comme il lui a plu de se découvrir à elle,

1. Mak Pascal a dit plus haut que Dieu est le bien invisible dont Tespérance est combattue par la présence des biens visibles. Usez donc avec DOS manuscrits : elle s'anéantit en conséquence.

2. Ce n'est pas dire assez : elle ne les multiplie pas senlement^ elle les multiplie sans cesse. Telle est en effet la leçon de nos mss. Comparez ce passage avec celni du double iofini^ plus haut, p. 288, etc.



## Point d'alinéa dans les mss

4. Bossut a omis cette phrase belle et nécessaire : Et après une ferme résolution cTen être éteimellement reconnoissanfe, elle entre.

5. Dans nos mss. la phrase finit avec raison an mot épouvantable. Puis, une autre phrase recommce : Dans la vue de ces immensités, avec deux on trois lignes de points qui marquent une assez grande lacune dont il n'y a lias trace dans Bossnt.

## CONVERSION DD PÉCHEUR

il lui plaise de ' la conduire à lui et lui faire nattrer les moyens d'y arriver. Car c'est à Dieu qu'elle aspire •; elle n'aspire encore d'y arriverque par des moyens qui viennent de Dieu même^ parce qu'elle veut qu'il soit lui-même son chemin, son objet et sa dernière fin. Ensuite de ces prières, elle conçoit qu^eUe doit agir conformément à ses nouvelles lumières •.

Elle commence à connpître Dieu et désire d'y arriver j mais comme elle ignore les moyens d\*y parvenir, si son désir est sincère, véritable, elle fait la même chose qu'une personne qui désirant arriver à \* quelque lieu, ayant perdu le chemin et connoissant son égarement, auroit recours à ceux qui sauroient parfaitement ce chemin ' • Elle consulte de même ceux qui peuvent l'instruire de la voie qui mine à ce Dieu qu'elle a si longtemps abandonné. Mais en demandant à la connoitrcy elle se résout de conformer à la vérité connue^ le reste de sa vie; et comme sa foiblesse

1 . Les ms8. : il lui plaise la conduire, et non de la conduire.

2. Cette petite phrase, ainsi isolée, ressemble à une déclamation, et ' Pascal ne réclame jamais; il raisonne^ et voici son raisonnement:

« Car, comme c'est à Dieu qu'elle aspire, elle n'aspire encore d'y arriver que par des moyens qui viennent de Dieu.» Comme est dans tous nos manuscrits.

8. Cette phrase est de Bossut'; ceUe de Pascal est inachevée et toute différente. Mss. : v En suite de ces prières, elle commence à chercher entre eux,..» Plusieurs lignes de points.

4. Au XVII<sup>e</sup> siècle, on disait plutôt arriver en un lieu. Aussi les mss. : en quelque lieu.

6. Toute cette phrase : Elle consulte de même jusqu'à : Elle se résout, est de l'invention de Bossut qui traite ici Pascal comme il l'a fait tant de fois dans les Pensées, et lui prête ses idées et son style. Ce style est en vérité par trop médiocre, et il est un peu humiliant de ravoit admiré jusqu'ici sur la foi du nom de Pascal.

6. Les mss. : à ses volontés (de Dieu) le reste de sa vie; mais, comme sa f . Ce mais était indispensable.

#### 474 CONVERSION DU PÉGHEUFL

naturelle avec l'habitude qu'elle a au péché où elle a vécu, l'ont réduite dans l'impuissance d'arriver à la félicité qu'elle désire^ elle implore de sa miséricorde les moyens d'arriver à lui, de s'attacher à lui, d'y adhérer éternellement '. Toute occupée de cette beauté si ancienne et si nouvelle pour elle, elle sent que tous ses mouvements doivent se porter vers cet objet; elle « comprend

qu'elle ne doit plus penser ici-bas qu'à adorer Dieu comme créature, lui rendre grâces comme redevable, lui satisfaire comme coupable, le prier comme indigente ^jusqu'à ce qu'elle nait plus qu'à le voir, Paimer, le louer dans F éternité. »

Ces deux exemples montrent surabondamment dans quel état est encore le texte des écrits posthumes de Pascal que Bossut a publiés. Nous pourrions exercer la même critique sur d'autres morceaux, par exemple sur la belle lettre à M. Lepailleur, et sur celle à M. le président Ribeyre. Mais nous avons voulu seulement recommander ici Fétude de nos manuscrits à ceux qui s'intéressent aux choses de PortrRoyal, et particulièrement aux amateurs de notre grande langue du xv<sup>u</sup>\* siècle, dont Pascal est un des modèles les plus accomplis.

i. Après éternellement viennent plusieurs lignes de points. Bossai a mis à lenr place cette phrase : « Toute occupée de cette beauté y si oneienne et si nouvelle pour elle (Platon, que Bossut imite aussi bien qu'il supplée Pascal, a bien parl^ d'une beauté toujours ancienne et toujours nouvelle; mais qu\*est-ce qu'une beauté si ancienne et si nouveUe?)^ elle sent que tous ses mouvements doivent se porter vers cet objet,

t. Au lieu de ces mots : Elle comprend qu'elle ne doit penser ici-bas qiià adorer Dieu, les mss. disent tout simplement : Ainsi elle reconnaît qu'elle doit adorer Dieu.

3. Toute cette fin : Jusqt^à ce qt^elle n\*ait plus qnCà le voir, etc., est de la main de Bossut. Il n'y a pas même dans les mss. la marque d'un« lacune.

PRiGIEHT IHÉDIT SE PASCAL SDR l\*AIODB.

De toutes les découvertes grandes ou petites que nous avons pu faire sur Pascal, voici, sans contredit, la plus inattendue. Il ne s'agit plus de lettres mystiques adressées à ses deux sœurs ou à mademoiselle de Roannez, ni de quelques lignes destinées à une nouvelle provinciale, ni de variantes précieuses de morceaux déjà célèbres, ni de nouveaux débris du grand livre des Pensées^ enfin de quelque ouvrage de la dernière époque de la vie de Pascal, de cette époque aujourd'hui bien connue où il répudie la raison comme imbécile, et avec elle toute morale et toute religion naturelle, rejette la distinction du juste et de l'injuste, ainsi que les preuves les plus vieilles et les plus autorisées de l'existence de Dieu, appelle le mariage une sorte de déicide, et pour nous faire croire nous veut abêtir. Nous venons aujourd'hui éclaircir une toute autre époque de cette vie si tôt dévorée : nous venons tirer de l'oubli un écrit d'un caractère bien différent, et dont le sujet semble plutôt emprunté à l'hôtel de Rambouillet qu'à Port-Royal.

Quel est donc ce sujet? — L'amour.

Oui, l'amour! et non pas l'amour divin, mais l'amour humain, avec le cortège de ses grandeurs et de ses misères. Tel est bien le sujet sur lequel Pascal a composé un discours à la manière de ceux du Banquet, mais d'un platonisme fort tempéré, et où respire la liberté décente d'un philosophe et d'un homme du monde.

11 y a plus : ce singulier ouvrage contient jusqu'à des

47« DISCOURS SCB L'AMOUR.

Dréeple u a Fart cPaîmer, très ciffinnlF^ Q est vni, de ceux <f Oride, mais qui dans leur àSâtaAts&c mh/mt of afnmeiA pas une mâfiocre expérience.

Vous dtraî-je foule oia peosée? Eo plus dte endrail je crois sentir comme les batteioieits d'an eoBor encore tronblé; et dans Fémotion chaste et tendre arec laqoeiie fanteor peint le charme de ce qa\*O a{^}eUe «me Aaal^ aaitltf je crois sorprendre f écho secret et la lérélatian involontaire d'âne affection que Pascal anrait éproorée pour une personne do grand monde. On ne parie point ainsi d\*an sentiment ausd particolier, quand on ne Ta pas en dans le coeor. C(Hiçoit-on d'ailleurs on bonmie comme PiKcal sV mosant à disserter sor Tamocir pour faire parade de bel esprit? Pascal n'a jamais écrit qne sons l'empire d'un sentiment irrésistible^ qu'il soulageait en Texprimant. Cest rhomme^ en lui, qui suscite et soutient l'écritain. Ou je me trompe fort^ ou ce discours trahit dans la rie intime de Pascal un mystère qui peut-être ne sera jamais entièrement expliqué.

Vous voilà bien surpris : je ne l'ai pas été moins, lorsqu'au milieu d'obscurs manuscrits cet éclatant fragment m'apparot comme une vision extraordinaire. Je crus rêver, et je me demandai si ces pages étaient bien du pénitent de M. Singlin, de l'auteur des Provinciales et des Penséesn Mais le doute était-il permis? N'estree pas là sa manière ardente et altièr, tant d'esprit et tant de passion, ce parier SI tin et si grand, cet accent que je reconnaîtrais entre mille? A ce trait piquant et quelque peu recherché vous soupçonneriez Saint-Evremond ou La Bruyère; mais tout à côté ce coup de pinceau énergique et le ton de la phrase entière vous désabusent. \*

Et puis ce n'est pas là une simple conjecture de mon es-

prît. D'autres avant moi<sup>^</sup> au xvii<sup>\*</sup> siècle, des gens liés avec Port-Royal, qui connaissaient Pascal et sa famille<sup>^</sup> les Bénédictins lui ont attribué ce fragment. Ceci m'amène à vous dire où et comment je l'ai trouvé.

En parcourant le volumineux catalogue des manuscrits français de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, je rencontrai au tome xi<sup>\*</sup> l'indication d'un manuscrit in-4<sup>o</sup> coté n<sup>o</sup> 101, contenant<sup>^</sup> selon le catalogue<sup>^</sup> des écrits de Nicole<sup>^</sup> de Pascal et de Saint-Evremond. Soigneux de ne négliger aucun indice<sup>^</sup> je voulus examiner ce manuscrit. Il porte au dos : Nicole. De la Grâce. Autre pièce manuscrite. Sur la première page est la table des écrits que cet in-4<sup>o</sup> renferme : Système de M. Nicole sur la Grâce. Si la dispute sur la Grâce universelle n'est qu'une dispute de nom. Discours sur les passions de l'Amour y de M. Pascal. Lettre de M. de Saint-Evremond sur la dévotion feinte. Introduction à la Chaire. A la vue de ce titre : Discours sur les passions de l'Amour, de M. Pascal<sup>^</sup> vous comprenez que je cherchai bien vite au milieu du volume; j'y trouvai le même titre avec cette légère variante : Discours sur les passions de l'Amour. On l'a attribué à M. Pascal.

Jugez à quel point ma curiosité fut excitée. Ce discours avante vingtaine de pages; si donc il était authentique, c'était le plus étendu de tous les morceaux inédits de Pascal que j'eusse encore rencontrés. Ajoutez le prodigieux intérêt de la matière ! Dès les premières lignes<sup>^</sup> je sentis Pascal<sup>^</sup> et ma conviction s'accrut à mesure que j'avais. Les preuves surabondent pour quiconque a eu un commerce intime avec l'auteur des Pensées. Ce discours est inachevé. C'est une copie, et même<sup>^</sup> comme on le verra<sup>^</sup> une copie assez défectueuse. Probablement cet écrit n'était pas destiné au public, et la dernière main n'y a pas été

mise; mais on reconnaît partout celle de Pascal<sup>^</sup> Tesprit géométrique qui ne l'abandonne jamais, ses idées favorites, et jusqu'à ses mots d'habitude, sa distinction si vraie du raisonnement et du sentiment, et bien d'autres choses semblables qui se retrouvent à chaque pas dans les Pensées.

Veut-on une preuve presque matérielle ? On lit dans ce fragment la phrase suivante : a II y a de deux sortes d'esprits, l'un géométrique et l'autre qu'on peut appeler de finesse. » N'est-ce pas là la pensée développée au paragraphe â de l'article 10, première partie de l'édition de Bossut? Et ailleurs : « A mesure que Ton a plus d'esprit. Ton trouve plus de beautés originales. » C'est pour la beauté ce qui est dit des hommes en général dans le paragraphe i«' de ce même article 10. Mêmes pensées et mêmes termes, même esprit, même manière.

Reste à savoir comment on peut placer dans Pascal la disposition d'esprit et de cœur qui lui aura inspiré un pareil discours. Tel est le problème qu'il s'agit de résoudre.

On ne voit ordinairement que deux hommes dans Pascal, le savant qui se consume en travaux immortels, et le solitaire de Port-Royal écrivant les Provinciales et préparant les Pensées. Mais il y en a un troisième encore, l'homme du monde, qui, sans tomber dans le dérèglement, a pourtant vécu de la vie commune, suivi le train ordinaire, participé à nos goûts et à nos passions. Voilà ce qu'on peut établir avec la dernière exactitude.

Sorti d'une famille respectable, entouré des meilleurs exemples, Pascal avait reçu le fonds commun des croyances reli-

gieuses de tous les honnêtes gens de son temps, et si ces croyances sommeillèrent quelquefois en lui, elles ne s'étei-

gnirent jamais. A Rouen, à Fâge de vingt-quatre ans^ en 1646, jusqu'à l'ors livré à l'étude des mathématiques, mais déjà malade^ il est pris d'un accès de dévotion. Il se convertit^ comme on disait alors; et avec l'ardeur qu'il portait en toutes choses^ avec l'ascendant qu'il exerçait autour de , lui; il convertit toute sa famille^ ses deux sœurs, Gilberte et ' Jacqueline^ et jusqu'à son père, Etienne Pascal. Cette ferveur religieuse dura et s'accrut toujours dans Jacqueline; mais dans Pascal elle s'affaiblit peu à peu et parut même dissipée, lorsqu'à Paris, en 1652, après la mort de son père, devenu maître de sa conduite et de sa fortune, il entra dans le monde. Il ne voulait d'abord qu'obéir à ses médecins, qui lui avaient interdit toute étude ; puis, insensiblement, il prit goût à cette vie nouvelle et s'y engagea de plus en plus, jusqu'à ce que tout à coup, à la fin de l'année 1654, il tomba dans un profond ennui de toutes choses, et se retira à Port-Royal pour s'y donner entièrement à Dieu. C'est là ce qu'on appelle la seconde et dernière conversion de Pascal. Ce nouvel accès de dévotion, tout autrement énergique que le premier, parce qu'il venait d'une bien autre expérience de la vie humaine, alla sans cesse augmentant et ne finit qu'à sa mort, en 1662. Il y eut donc un intervalle de plusieurs années, de 1652 jusqu'à la fin de 1654, pendant lequel Pascal fut un homme du monde. Que fit-il durant ces deux années? Nous l'ignorons, mais nous connaissons Pascal ; nous savons qu'il ne faisait rien à demi ; et on peut affirmer qu'une fois entré dans la vie mondaine, il y porta son caractère, sa curiosité, son ardeur.



Madame Périer, dans la vie de son frère, jette un voile pieux sur ces années de dissipation; il lui a plu de s'en tenir à ces paroles fort peu significatives : « Les médecins

crurent que pour rétablir entièrement sa santé^ il falloit qu'il quittât toute sorte d'application d'esprit, et qu'il cherchât autant qu'il pourroit les occasions de se divertir. Hou

frère eut quelque peine à se rendre à ce conseil mais

enfin il le suivit, et il s'imagina que les divertissements honnêtes ne pouvoient pas lui nuire, et ainsi il se mit dans le monde. Mais, quoique, par la miséricorde de Dieu, il se soit exempté de vices, néanmoins, comme Dieu Tappeloit à une plus grande perfection, il ne voulut pas l'y laisser, o Voilà le langage de la bonne sœur : en voici un autre, celui d'un homme parfaitement informé, l'exact auteur de Texcellent mémoire sur Pascal inséré dans le Recueil de plusieurs pièces pour servir à Vhisioire de Port ^ Royal ^ Vtrechtj 1740 : a M. Biaise Pascal ne put goûter la retraite de sa sœur (Jacqueline), car il n'étoit plus le même qu'au-paravant. Comme on lui avoit interdit toute étude, il s'étoit engagé insensiblement à revoir le monde, à jouer et à se divertir pour passer le temps. Au commencement, cEla étoit modéré; mais enfin il se livra tout entier à la vanité^ à l'inutilité, au plaisir et à l'amusement, sans se laisser aller cependant à aucun dérèglement. La mort de^ monsieur son père ne lui donna que plus de facilité et de moyens pour continuer ce train de vie : mais lorsqu'il étoit le plus près de prendre des engagements avec le monde, de se marier et de prendre une charge. Dieu le toucha... »

Marguerite Périer, dans son Mémoire sur la vie de son oncle, s'exprime avec la même force; ou plutôt ce sont ses propres

termes que lui a empruntés le Recueil d'Utrecht.

Il paraît que Pascal avait d'assez grandes habitudes de

## Plas haut, p. 3S

lux<sup>e</sup> car, le Recueil d'Utrecht dit que sa coutume était de 86  
promener dans un carrosse à quatre ou six ch<sup>&</sup>vattz<sup>^</sup>

Le goût des mathématiques<sup>^</sup> du bel esprit , du jeu et des divertissements l'avait lié avec le chevalier de Méré, le .modèle ou plutôt le professeur des belles manières et de la parfaite galanterie dans les ruelles à la mode <sup>^</sup>, et avec d'autres personnages de la même espèce, tels que ce Hiton, auquel dans une de ses pensées, il adresse brusquement la parole pour lui reprocher de couvrir son égoïsme sous de brillantes apparences, sans le faire disparaître \*.

Certes la passion du monde a dû être pendant quelque temps bien forte dans Pascal pour qu'eUe ait triomphé des avertissements et des vives instances de sa sœur Jacqueline, qui, depuis la mort de leur père, était entrée à Port\* Royal, à Tâge de vingt-six ans, et y était devenue religieuse au commencement de 4653, sous le nom de sœur Sainte- Euphémie. Quand Jacqueline, dans une lettre précieuse du 25 janvier 4655, raconte à madame Périer, l'histoire

i. Page 268.

%. Voyez ime lettre curieuse de Méré (t i\*\* de ses letires, p. 110) contre les infiniment petits, en réponse à nne lettre de Pas-

cal sur le même sujet Méré y prend un ton de grand homme et de pédagogue à l'égard de Pascal, et ce ton qui en imposait à certaines dames du XVIII<sup>e</sup> siècle a tort bien pu séduire plus d'un esprit distingué du nôtre, car l'un d'eux vient de soutenir que nous devons Pascal à Méré. Oui, si on en croit Méré. Mais il n'y a qu'un défaut à ce paradoxe, c'est qu'avant de rencontrer Méré, Pascal avoit écrit bien des pages dont aucune seule vaut mieux que tous les ouvrages maniérés et médiocres de son prétendu maître. Il suffit de citer la lettre à la reine Christine, la lettre au père Noël, celle à M. le Pailleur, celle encore à M. Ribeyre qui promettent les Provinciales.

S. Voyez plus haut, p. 168 , ainsi que la correspondance de Méré, Le Recueil de M. Périer, p. 383, contient une lettre de ce M. Miton à Pascal sur un point de mathématiques.

#### 4«2 DISGOORS SUR UAMOUR.

de la conversion tant désirée de leur frère » les efforts qu'elle avoit faits et qui étoient restés si longtemps infructueux il lui échappe des paroles qu'il importe de recueillir et de peser : il falloit qu'il eût eu en ce temps-là d'horribles attaches pour résister aux grâces que Dieu lui faisoit et aux mouvements qu'il lui donnoit. \* b Et ailleurs : « Il me paroît ; écrit-elle à son frère ^ que vous aviez mérité en bien des manières d'être encore quelque temps importuné de la senteur du borbier que vous aviez embrassé avec tant d'émoussement. \* » Si on ne doit pas prendre trop au tragique ce borbier et ces horribles attaches dont Jacqueline parle ici avec Texagération janséniste, il est permis d'y soupçonner au moins des habitudes tout à fait mondaines, bien que sans dérèglement. •

Puisque Pascal cherchait à se marier, il est assez naturel, ce semble, qu'il ait fait attention aux femmes et recherché leur compagnie. Il était d'une famille depuis longtemps anoblie, fort à son aise sans être riche, célèbre depuis son enfance, et de toutes parts lié avec ce qu'il y avait de mieux. Son portrait est là pour nous dire quel était son noble visage; ses grands yeux lançaient des flammes'; et dans ce temps de haute galanterie, Pascal , jeune, beau, souillant, plein de langueur et d'ardeur, impétueux et réfléchi^ superbe et mélancolique, devait être un personnage intéressant au dernier point. Les plaisirs de la paix succédaient aux troubles de la Fronde. Le bel esprit^ la politique et l'amour rapprochaient tout ce qui était distingué. Des

i Jacqueline Pascal^ p. 287^ etc.

## **Ibid, p**

3. Voyez l'admirable portrait de Pascal^ grayé par Edelinck, dans les Hommes illustres de Perrault, t. !«.

### **DISCOURS SUR L'ÂUOUR. 488**

débris de l'hôtel de Rambouillet se formaient ThAtel d'Albret^ rbôtel de Richelieu et beaucoup d'autres cercles et réduits célèbres^ parmi lesquels il faut mettre le salon de madame de Sablé à Port-Royal ^ Là, de 1652 à 1654, madame de Lafayette et madame de Sévigné, madame de Longueville^ madame de Guy-méné, madame de Schomberg^ madame de Lesdiguières^ etc. étaient ou dans Téclat de la jeunesse ou très belles encore et passionnéeâ pôtr la gloire en tout genre, tl est très possible que da-

tià ce monde d'élite^ où Pascal devait être admis et recherché^ il ait rencontré une personne d'un rang plus élevé que le sien pour laquelle il ait ressenti un vif attrait qu'il aurait renfermé dans son cœur, l'exprimant à peine pour lui-même dans le langage ardent et voilé de ce discours énig<sup>matique</sup>. L'amour alors ne passait point poul<sup>\*</sup> une faiblesse: c'était la marque des grands esprits et deâ grands cœurs. Rien donc de plus naturel que Pascal n'ait pas su ou n'ait pas voulu se défendre d'une impression noble et tendre, et que lui aussi, comme Descartes, il ait aimé.

Mais en vérité j'ai honte de tant retenir le lecteur sur mes propres pensées^ et je me hâte de lui livrer le fragment de Pascal, fidèlement transcrit sur la copie de la Bibliothèque royale.

1 . Un billet jusqu'ici inédit de Pascal à madame de Sablé (plus haut, p. 457), prouve que Pascal fréquentait encore en 1682 la maison de la marquise. Vofe<sup>2</sup> aussi notre ouvrage intitulé : Mada<sup>v</sup>e de Èablc, cil. ni.

## **DISCOURS SUR LES PASSIONS DE L'AMOUR**

«On l'attribue à M. PascaL »

a L'homme est né pour penser ^; aussi n<sup>\*</sup>esi-il pas un moment sans le faire : mais les pensées pures qui le ren-, drolent heureux s'il pouvoit toujours les soutenir, le fatiguent et rabattent; c'est une vie unie à laquelle il ne peut s<sup>\*</sup>accommoder; il lui faut du remuement et de l'action, c'est-à-dire qu'il est nécessaire qu'il soit

quelquefois agité des passions dont il sent dans son cœur des sources si vives et si profondes.

Les passions qui sont les plus convenables à l'homme et qui en renferment beaucoup d'autres, sont l'amour et l'ambition , elles n'ont guèresde liaison ensemble; cependant on les alUe assez souvent; mais elles s'affoiblissent l'une l'autre réciproquement, pour ne pas dire qu'elles se ruinent.

Quelque étendue d'esprit que l'on ait, l'on n'est capable que d'une grande passion; c'est pourquoi, quand l'amour et l'ambition se rencontrent ensemble, elles ne sont grandes que de la moitié de ce qu'elles seroient s'il n'y avoit que Tune ou l'autre^. L'âge ne détermine point ni le commencement ni la fin de ces deux passions : elles naissent dès les premières années, et elles subsistent bien souvent jusques au tombeau. Néanmoins, comme elles demandent beaucoup de feu, les jeunes gens y sont plus propres, et

1. Voyez le passage analogue, Pensées, ôdit de Bossât, première partie, art. il, § 2.

a. On reconnaît ici les habitudes de Tesprit géométrique.

il semble qu'elles se ralentissent avec les années : cela est pourtant fort rare,

La yie de Thonime est misérablement courte : on la compte depuis la première entrée dans le monde : pour moi^ je ne voudrois la compter que depuis la naissance de la raison, et depuis qu'on commence à être ébranlé par la raison^ ce qui n'arrive pas ordinairement avant vingt ans. Devant ce temps l'on est enfant, et un enfant n'est pas un homme.

Qu'une vie est heureuse quand elle commence par Tamour et qu'elle finit par l'ambition 1 Si j'avois à en choisir une, je prendrois celle-là. Tant que Ton a du feu, l'on est aimable; mais ce feu s'éteint, il se perd; alors que la place est belle et grande pour Tambition! La vie tumultueuse est agréable aux grands esprits; mais ceux qui sont médiocres n'y ont aucun plaisir : ils sont machines^ partout. C'est pourquoi Tamour et Tambition commençant et finissant la vie, on est dans l'état le plus heureux dont la nature humaine est capable.

À mesure que l'on a plus d'esprit, les passions sont plus grandes, parce que, les passions n'étant que des sentiments et des pensées qui appartiennent purement à Tesprit, quoiqu'elles soient occasionnées par le corps, il est visible qu'elles ne sont pliis que Tesprit même, et qu'ainsi elles remplissent toute sa capacité. Je ne parle que des passions . de feu, car pour les autres elles se mêlent souvent ensemble et causent une confusion très incommode; mais ce n'est jamais dans ceux qui ont de l'esprit.

Dans une grande ftme tout est grand.

i. Un des mots favoris de Pascal. Voyez phis haut, pa^ 980, et plus bas, page 495.

L'on demande s'il faut aimer : cela ne se doit pas demander^ on le doit sentir^; Von ne délibère pas là-dessus, l'on y est porté, et Ton a le plaisir de se tromper quand on consulte.

La netteté d'esprit cause ausri la netteté de la passion : c'est pourquoi un esprit grand et net aime avec ardeur et il voit distinctement ce qu'il aime.

U y a de deux sortes d'esprits, l'un géométrique, et l'autre que l'on peut appeler de finesse\*.

Le premier a des vues lentes, dures et inflexibles; mais le dernier a une souplesse de pensées qu'il applique en même temps aux diverses parties aimables de ce qu'il aime : des yeux il va jusques au cœur, et par le mouvement du dehors il connott ce qui se passe au dedans.

Quand on a l'un et l'autre esprit tout ensemble, que r amour donne de plaisir! car on possède à la fois la force et la flexibilité de l'esprit, qui est très nééessaire pour l'élo\* quence \* de deux personnes.

Nous naissons avec un caractère d'amour dans nos cœurs qui se développe à mesure que l'esprit se perfectionne, et qui nous porte à aimer ce qui nous paraît beau, sans que l'on nous ait jamais dit ce que c'est. Qui doute après cela si nous sommes au monde pour autre chose que pour aimer? En effet, on a beau se cacher, l'on aime toujours; dans les choses même où il semble que Ton ait séparé Tamour, il s'y trouve secrètement et en cachette, et il n'est pas possible que l'homme puisse vivre un moment sans cela. L'homme n\*aime pas à demeurer avec aoi ; ce-

1. Bossut, secoade partie» art. 17, § 5. «Le cœar a ses raisons que la raison ne connoit pas. »

## **Mot évidemment défectueux dans la copie**



pendant il aime : il faut donc qu'il cherche ailleurs de quoi aimer. Il ne le peut trouver que dans la beauté ; mais comme il est lui-même la plus belle créature que Dieu ait jamais formée^ il faut qu'il trouve dans soi-même le mo\* dèle de cette beauté qu'il cherche au dehors. Chacun peut en remarquer en soi-même les premiers rayons^ et selon que Ton s'aperçoit que ce qui est au dehors y convient ou s'en éloigne, on se forme les idées du beau ou du laid sur toutes choses. Cependant, quoique Thomme cherche de quoi remplir le grand vuide qu'il a fait en sortant de soimême, néanmoins il ne peut pas se satisfaire par toutes sortes d'objets. Il a le cœur trop vaste ; il faut au moins que ce soit quelque chose qui lui ressemble et qui en approche le plus près. C'est pourquoi la beauté qui peut contenter l'homme consiste non-seulement dans la convenance, mais aussi dans la ressemblance \* j elle la restreint et elle l'enferme dans la difiTérence du sexe.

La nature a si bien imprimé cette vérité dans nos âmes que nous trouvons cela tout disposé; il ne &ut point d'art ni d'étude; il semble même que nous ayons une place à remplir dans nos cœurs, et qui se remplit effectivement. Mais on le sent mieux qu'on ne le peut dire. Il n'y a que ceux qui savent brouiller \* leurs idées qui ne le voient pas.

Quoique cette idée générale de la beauté soit gravée dans le fond de nos âmes avec des caractères ineffaçables, elle ne laisse pas que de recevoir de très grandes différences dans l'application particulière, mais c'est seulement pour

1. C'est la théorie de ramoBT, telle qu'elle est exposée dans le Phèdre et dans le Banquet de Platon.

2. Le Mss. : «brouiller et mépriser,» Et mépriser est évidemment une erreur du copiste.

la manière d'envisager ce qui pldt. Car l'on ne souhaite pas nuement une beauté^ mais Ton y désire mille circonstances qui dépendent de la disposition où Ton se trouve^ et c'est en ce sens que Ton peut dire que diacun a l'original de sa beauté dont il cherche la copie dans le grand monde. Néanmoins les femmies déterminent souvent cet original. Gomme elles ont un empire absolu sur l'esprit des hommes^ elles y dépeignent ou les parties des beautés qu'elles ont ou celles qu'elles estiment^ et elles ajoutent par ce moyen ce qui leur plaît à cette beauté radicale. C'est pourquoi il y a un siècle pour les blondes, un autre pour les brunes, et le partage qu'il y a entre les femmes sur Testime des unes ou des autres fait aussi le partage entre les honunes dans un même temps sur les unes et les autres.

La mode même et les pays règlent souvent ce que Ton appelle la beauté. C'est une chose étrange que la coutume \* se mêle si fort de nos passions. Cela n'empêche pas que chacun n\*ait son idée de beauté sur laquelle il juge des autres et à laquelle il les rapporte; c'est sur ce principe qu'un amant trouve sa maltresse plus belle et qu'il la propose comme exemple.

La beauté est partagée en mille différentes manières. Le sujet le plus propre pour la soutenir, c'est une femme; quand elle a de l'esprit, elle l'anime et la relève merveilleusement. Si une fenune veut plaire, et qu'elle possède les avantages de la beauté ou du moins une partie, elle y

1. Voyei dans les Pensées tous les passages analogues sur la force de la mode et de la coutume. Première partie, art. 9, § S.

«Gomme la mode fait l'agrément, ainsi fait-eUe la Justice. » Aussi je lis eouttums au lieu de constance que donne la copie.

Digitiz'ed by

réussira; et même si les hommes y prenoient tant soit peu garde^ quoiqu'elle n'y t&chât points elle s'en feroit aimer, n y a une place d'attente dans leur cœur : elle s'y logeroit.

L'homme est né pour le plaisir : il le sent, il n'en faut point d'autre preuve. D suit donc sa raison en se donnant au plaisir. Mais bien souvent il sent la passion dans son coeur sans savoir par où elle a commencé.

Un plaisir vrai ou faux peut remplir également Tesprit. Car, qu'importe que ce plaisir soit faux, pourvu que l'on soit persuadé qu'il est vrai?

A force de parler d'amour^ on devient amoureux : il n'y a rien si aisé : c'est la passion la plus naturelle à l'homme.

L'amour n\*a point d'Age : il est toujours naissant. Les poètes nous l'ont dit; c'est pour cela qu'ils nous le représentent comme un enfant. Mais sans lui rien demander % nous le sentons.

L'amour donne de l'esprit, et il se soutient par l'esprit, n faut de l'adresse pour aimer. L'on épuise tous les jours les manières de plaire : cependant il faut plaire et l'on plaît.

Nous avons une source d'amoui^propre qui nous représente à nous-mêmes comme pouvant remplir plusieurs places au dehors : c'est ce qui est cause que nous sommes bien aises d'être aimés. Comme on le souhaite avec ardeur, on le remarque bien vite, et on le recomiolt dans les yeux de la personne qui aime. Car les

yeux sont les interprètes du cœur : mais il n'y a que celui qui y a intérêt qui entend leur langage.

L'homme seul est quelque chose d'imparfait; il faut

qu'il trouve un second pour être heureux, n le cherche bien souvent dans l'égalité de la condition, à cause que la liberté et que l'occasion de se manifester s'y rencontrent plus aisément. Néanmoins Ton va quelquefois bien au-delà sus S et l'on sent le feu s'agrandir, quoiqu'on n'ose pas le dire à celle qui l'a causé.

Quand on aime une dame sans égalité de condition, l'inégalité peut accompagner le commencement de l'amour; mais en peu de temps il devient le maître. C'est un tyran qui ne souffre point de compagnon : il veut être seul ; il faut que toutes les passions ploient et lui obéissent.

Une haute amitié remplit bien mieux qu'une commune et égale le cœur de l'homme, et les petites choses flottent dans sa capacité; il n'y a que les grandes qui s'y arrêtent et qui y demeurent.

L'on écrit souvent des choses que l'on ne prouve qu'en obligeant tout le monde à faire réflexion sur soi-même et à trouver la vérité dont on parle. C'est en cela que consiste\* la force des preuves de ce que je dis.

Quand un homme est délicat en quelque endroit de son esprit, il l'est en amour. Car, comme il doit être ébranlé par quelque objet qui est hors de lui, s'il y a quelque chose qui répugne à ses idées, il s'en aperçoit et il le fuit. La règle de cette délicatesse dépend d'une raison pure<sup>^</sup> noble et sublime. Ainsi, l'on se peut croire délicat sans qu'on le soit effectivement, et les autres ont

droit de nous condamner ; au lieu que pour la beauté, chacun a sa règle souveraine et indépendante de celle des autres. Néanmoins, entre

1. Faire attention à ce paragraphe et aux deux qui suivent, consacrés au charme et à la puissance des hautes amitiés.

2. C'est en cela aussi que consistent la logique et la rhétorique de Pascal,

#### DISCOURS SUR L'AMOUR. 491

être délicat et ne l'être point du tout^ il faut déjouer d'accord que^ quand on souhaite d'être délicat, l'on n'est pas loin de l'être absolument.

Les femmes aiment à apercevoir une délicatesse dans les hommes^ et c'est^ ce me semble, l'endroit le plus tendre pour les gagner. L'on est aise de voir que mille autres sont méprisables et qu'il n'y a que nous d'estimables.

Les qualités d'esprit ne s'acquièrent point par l'habitude ; on les perfectionne seulement. De là, il est aisé de voir que la délicatesse est un don de nature et non pas une acquisition de l'art.

A mesure que l'on a plus d'esprit \ l'on trouve plus de beautés originales; mais il ne faut pas être amoureux, car quand Ton aime l'on n'en trouve qu'une.

Ne semble-t-il pas qu'autant de fois qu'une femme sort d'elle-même pour se caractériser dans le cœur des autres, elle fait une place vide pour les autres dans le sien? Cependant j'en connois qui disent que cela n'est pas vrai. Oseroit-on appeler cela injustice) n'est naturel de rendre autant qu'on a pris.

L'attachement à une même pensée fatigue et ruine l'esprit de l'homme. C'est pourquoi pour la solidité et la ' du plaisir de Tamour, il faut quelquefois ne pas savoir que l'on aime ; et ce n'est pas commettre une infidélité^ car Ton n'en aime pas d'autre; c'est reprendre des forces pour mieux aimer. Cela se fait sans que Von y pense : l'esprit s'y porte\* de soi-même; la nature le veut, elle le commande. 11 faut pourtant avouer que c'est une misérable suite de la nature humaine, et que l'on seroit

1. Coss., première partie, art. 10^ § 1. « A mesure qu'on a plus d'esprit^ OQ trouve plus d'hommes originaux, o

## **Sic. Il y a uu mot omis dans la copie, durée^ douceur**

plus heureux, si Ton n'étoit point obligé de changer de pensée ; mais il n'y a point de remède.

Le plaisir d'aimer, sans l'oser dire, a ses peines, mais aussi il a ses douceurs. Dans quel transport n'est-on point de former toutes ses actions dans la vue de plaire à une personne que Ton estime infiniment! L'on s'étudie tous les jours pour trouver le moyen de se découvrir, et Ton y emploie autant de temps que si Ton devoit entretenir celle que Ton aime. Les yeux s'allument et s'éteignent dans un même moment; et quoique Ton ne voie pas manifestement que celle qui cause tout ce désordre y prenne garde, Ton a néanmoins la satisfaction de sentir tous ces remue-ments pour une personne qui le mérite si bien. L'on voudroit avoir cent langues pour le faire connottre : car comme Ton ne

peut pas se servir de la parole. Ton est obligé de se réduire à réio-  
quence d'action.

Jusques là on a toujours de la joie, et l'on est dans une assez grande occupation ; ainsi l'on est heureux. Car le secret d'enquete-  
nir toujours une passion, c'est de ne pas laisser naître aucun vuide dans l'esprit, en l'obligeant de s'appliquer sans cesse à ce qui le touche si agréablement. Mais quand il est dans l'état que je viens de dire\*, il n'y peut pas durer longtemps, à cause qu'étant seul acteur dans une passion où il en faut nécessairement deux, il est difficile qu'il n'épuise bientôt tous les mouvements dont il est agité.

Quoique ce soit une même passion, il faut de la nouveauté; l'esprit s'y platt, et qui sait ' la procurer sait se faire aimer.

## **Le Hs8. : dire, et an-dessas décrire^ %. Le Mss. se k p**

Après avoir fait ce chemin^ cette plénitude quelquefois diminue ; et ne recevant point de secours du côté de la source, Ton décline misérablement^ et les passions ennemies se saisissent d'un cœur qu'elles déchirent en mille morceaux. Néanmoins un rayon d'espérance, si bas que Ton soit; relève aussi haut qu'on étoit auparavant. C'est quelquefois un jeu auquel les dames se plaisent; mais quelquefois en faisant semblant d'avoir compassion, elles l'ont tout de bon : que Ton est heureux quand cela arrive M

Un amour ferme et solide commence toujours par l'éloquence d'action : les yeux y ont la meilleure part. Néanmoins il faut devi-

ner, mais bien deviner.

Quand deux personnes sont de même sentiment, elles ne devinent point, ou du moins il y en a une qui devine ce que veut dire l'autre, sans que cette autre l'entende ou qu'il ose l'entendre.

Quand nous aimons, nous paraissions à nous-mêmes tout autres que nous n'étions auparavant. Ainsi nous imaginons que tout le monde s'en aperçoit; cependant il n'y a rien de si faux. Mais parce que la raison a sa vue bornée par la passion, Ton ne peut s'assurer, et l'on est toujours dans la défiance.

Quand Ton aime, on se persuade que l'on découvrirait la passion d'un autre : ainsi l'on a peur.

Tant plus le chemin est long dans l'amour, tant plus un esprit délicat sent de plaisir.

Il y a de certains esprits à qui il faut donner longtemps des espérances, et ce sont les délicats. Il y en a d'autres qui ne peuvent pas résister longtemps aux difficultés, et ce

1. Cette exclamation ne part-elle pas du coeur, et n'exprime-t-elle rien de personnel?

sont les plus grossiers. Les premiers aiment plus longtemps et avec plus d'agrément; les autres aiment plus vite avec plus de liberté, et finissent bientôt.

Le premier effet de l'amour c'est d'inspirer un grand respect : l'on a de la vénération pour ce que Ton aime. Il est bien juste ; on ne reconnoît rien au monde de grand comme cela.

Les auteurs ne nous peuvent pas bien dire les mouvements de l'amour de leurs héros; il faudroit qu'ils fussent héros eux-



mâmes.

L'égarement à aimer en divers endroits est aussi monstrueux que l'injustice dans Tesprit.

E^ amour, un silence vaut mieux qu'un langage. Il est bon d'être interdit : il y a. une éloquence de silence qui pénètre plus que la langue ne saurait faire. Qu'un amant persuade bien sa maltresse quand il est interdit, et que d'ailleurs il a de l'esprit! Quelque vivacité que l'on ait, il est bon, dans certaines rencontres, qu'elle s'éteigne. Tout cela se passe sans règle et sans réflexion, et quand l'esprit le Mt^ il n'y pensoit pas auparavant ; c'est par nécessité que cela arrive.

L'on adore souvent ce qui ne croit pas être adoré, et l'on ne laisse pas de lui garder une fidélité inviolable, quoiqu'il n'en sache rien : mais il faut que Tamour soit bien fin et bien pur.

Nous connoissons l'esprit des hommes, et par conséquent leurs passions, par la comparaison que nous faisons de nous-mêmes avec les autres. Je suis de l'avis de celui qui disoit que dans l'amour on oublioit sa fortune, ses parents et ses amis : les grandes amitiés vont jusques là.

Ce qui fait que Ton va si loin dans l'amour, c'est que l'on ne songe pas que l'on a besoin d'autre chose que de

ce que Ton aime. L'esprit est plein : il n'y a plus de place pour le soin ni pour Tinquiétude. La passion ne peut pas être sans excès : de là vient que Ton ne se soucie plus de ce que dit le monde^ que l'on sait déjà ne devoir pas condamner notre conduite , puisqu'elle vient de la raison. 11 y a une plénitude de passion^ il ne peut pas y avoir un commencement de réflexion.

Ce n'est point un effet de la coutume S c'est une obligation de la nature que les hommes fassent les avances pour gagner Tamitié des dames.

Cet oubli que cause l'amour et cet attachement à ce que l'on aime fait naître des qualités que Ton n'avoit pas auparavant; l'on devient magnifique sans Tavoir jamais été. Un avaricieux même qui aime devient libéral^ et il ne se souvient pas d'avoir jamais eu une habitude opposée. L'on en voit la raison en considérant qu'il y a des passions qui resserrent l'âme et qui la rendent immobile, et qu'il y en a qui l'agrandissent et la toat répandre au dehors.

L'on a ôté mal à propos le nom de raison à Tamour, et on les a opposés sans un bon fondement; car l'amour et la raison n'est qu'une même chose : c'est une précipitation de pensées qui se porte d'un côté sans bien examiner tout, mais c'est toujours une raison, et l'on ne doit et on ne peut pas souhaiter que ce soit autrement, car nous serions des machines très désagréables. N'excluons donc point la raison de l'amour, puisqu'elle en est inséparable. Les poètes n'ont donc pas de raison de nous peindre l'amour comme un aveugle. Il tàui lui ôter son bandeau et lui rendre désormais la jouissance de ses yeux.

## **La copie a toujours coiutonoeconuoe plus haut**

Les âmes propres à Tamour demandent une vie d'action qui éclate en événements nouveaux. Comme le dedans est en 1 mou-

vement^ il faut aussi que le dehors lesoit^ et cette manière de vivre est un merveilleux acheminement à la passion. C'est de là que ceux de la cour sont mieux reçus dans l'amour que ceux de la ville^ parce que les uns sont tout de feu et que les autres mènent une vie dont l'uniformité n'a rien qui frappe. La vie de tempête surprend, frappe et pénètre.

Il semble que Ton ait toute une autre fme quand on aime que quand on n'aime pas; on s'élève par cette passion et on devient toute grandeur ; il faut donc que le reste ait proportion, autrement cela ne convient pas^ et partant cela est désagréable.

L'agréable et le beau n'est que la même chose; tout le monde en a l'idée; c'est d'une beauté morale que j'entends parler^ qui consiste dans les paroles et dans les actions de dehors. L'on a bien une règle pour devenir agréable; cependant la disposition du corps y est nécessaire^ mais elle ne se peut acquérir. Les hommes ont pris plaisir à se former une idée de l'agréable si élevée que personne n'y peut atteindre. Jugeons-en mieux ^ et disons que ce n'est que le naturel avec une facilité et une vivacité d'esprit qui surprennent. Dans l'amour ces deux qualités sont nécessaires : il ne faut rien de force^ et cependant il ne faut rien de lenteur. L'habitude donne le reste.

Le respect et l'amour doivent être si bien proportionnés qu'ils se soutiennent sans que le respect étouffe l'amour.

Les grandes fmes ne sont pas celles qui aiment le plus souvent; c'est d'un amour violent que je parle. Il faut une

## La copie : est mouvement

DISGOUNa »UK L'AMOUR. 407

inoTidatton de passion pour les ébranler et pour les remplir. Mais quand elles commencent à aimer, elles aiment beaucoup mieux.

L'on dit qu'il y a des nations plus amoureuses les unes que les autres. Ce n'est pas bien parler^ ou du moins cela n'est pas vrai en tous sens. L'amour ne consistant que dans un attachement de pensée, il est certain qu'il doit être le même par toute la terre. Il est vrai que se déterminant autre part que dans la pensée, le climat peut ajouter quelque chose, mais ce n'est que dans le corps.

U est de Tamour comme du bon sens. Comme Ton croit avoir autant d'esprit qu'un autre, on croit aussi aimer de même. Néanmoins quand on a plus de vue. Ton aime jusques aux moindres choses, ce qui n'est pas possible aux autres. Il faut être bien fin pour remarquer cette différence.

L'on ne peut presque faire semblant d'aimer que l'on ne soit bien près d'être amant, ou du moins que Ton n'aime en quelque endroit; car il faut avoir l'esprit et la pensée de l'amour pour ce semblant. Et le moyen de bien parler sans cela? La vérité des passions ne se déguise pas si aisément que les vérités sérieuses.

U faut du feu, de l'activité, et un feu d'esprit naturel et prompt pour la première; les autres se cachent avec la lenteur et la souplesse, ce qui est plus aisé de faire.

Quand on est loin de ce que Ton aime, l'on prend la résolution de faire et de dire beaucoup de choses; mais quand on est près,

on est irrésolu. D'où vient cela? c'est que quand on est loin , la raison n'est pas si ébranlée : mais elle l'est étrangement en la présence de Tobjet. Or, pour la résolution, il faut de la fermeté qui est ruinée par l'ébranlement.

Dans l'amour, on n'ose hasarder parce que l'on craint de tout perdre : il faut pourtant avancer. Mais qui peut dire Jusques où?- L'on tremble toujours jusques à ce que Ton ait trouvé ce point. La prudence ne fait rien pour s'y maintenir quand on Ta trouvé.

Il n'y a rien de si embarrassant que d'être amant et de voir quelque chose en sa faveur sans Toser croire. L'on est également combattu de Tespérance et de la crainte : mais enfin la dernière devient victorieuse de Tautre.

Quand on aime fortement, c'est toujours une nouveauté de voir la personne aimée. Après un moment d'absence, on la trouve de manque dans son «but. Quelle joie de la retrouver! On sent aussitôt une cessation d'inquiétude.

Il faut pourtant que cet amour soit déjà bien avancé ; car quand il est naissant et que l'on n'a fait aucun progrès. Ton sent bien une cessation d'inquiétude, mais il en survient d'autres.

Quoique les maux se succèdent ainsi les uns aux autres, on ne laisse pas de souhaiter la présence de sa maltresse par l'espérance de moins souffrir. Cependant, quand on la voit on croit souffrir plus qu'auparavant. Les maux passés ne frappent plus : les présents touchent, et c'est \* siur ce qui touche que l'on juge.

Un amant dans cet état n'est-il pas digne de compassion ? o

## POST-SCRIPTUM AU FRAGMENT DE PASCAL SUR L'AMOUR.

Au milieu de l'admiration générale qu'excita ce fragment dès son apparition, et parmi les remerciements qui nous furent adressés des côtés les plus différents par les amis de notre grande littérature, il s'est rencontré de saints person-

### La copie a passé c\*esL

#### DISCOURS SUR L'AMOUR. 4t9

nages qui, prenant l'épouvante au seul nom d'amour, sans craindre de rappeler un des héros de Molière^ mais bien sûrs de complaire à des inimitiés trop connues^ nous ont charitablement accusé de faire de Pascal un mauvais sujet, parce que nous prouvions sans réplique qu'il avait dû connaître l'amour pour l'exprimer de la sorte. Cette pieuse calomnie paraissait à peine qu'en même temps et comme à point nommé M\* Gonod mettait au jour les agréables et curieux mémoires de Flécbier sur son séjour à Clermont pendant les aimées 1665 et 1666. Or, dansées mémoires, à l'occasion d'une demoiselle^ qui était la Sapho du pays, se trouvent les lignes suivantes\* : « Cette demoiselle étoit aimée par tout ce qu'il y avoit de beaux esprits. Les esprits ont leurs liaisons qui font bien souvent celles du corps. M. Pascal, qui s'est depuis acquis tant de réputation^ et un autre savant, étoient continuellement auprès de cette belle savante. Celuhoi (il s'agit d'un trmsième amoureux) crut qu'il devoit être de la partie^ et qu'on ne pouvoit passer pour helesprit qu'en aimant une dame qui en avoit^ et qui étoit aimée par des gens qui ly^soient pour

en avoir. Il prenoit donc le temps que les deux rivaux n'étoient plus auprès d'elle, et venoit faire sa cour après qu'ils avoient fait la leur, croyant qu'il ne falloit jamais laisser une belle sans galant, et lui donner le temps de respirer en repos.» Ainsi parle Fléchier, sur un ton qui ferait frémir aujourd'hui nos dévots à la mode. M. Gonod prétend qu'il ne peut être ici question de l'auteur des Provinciales et des Pensées; et il en donne cette seule raison que Pascal né à Clermont, et qui l'avait quitté de bonne heure, n'y est vraisemblablement revenu qu'en 1660, lorsqu'il était presque mourant

## Page

### 500 DISCOURS SUR L'AMODR.

et ne pensait plus qu'à Dieu. 11 est vrai que Pascal est allé à Clerroont en 1660; mais où donc est l'in vraisemblance qu'auparavant- aussi j comme son père Etienne et comme sa sœur Jacqueline^ il soit allé faire visite à Giermont à sa sœur madame Périer? Ensuite quel serait cet autre Pascal qui depuis s'est acquis tant de réputation? De toute la famille^ après le fils devenu depuis si illustre^ le père seul est un peu connu comme savant. Mais, dans ce cas, les bruits recueillis par Flécbier remonteraient à un demi-siècle^ avant le mariage d'Etienne Pascal, qui est de 16i8' : c'est bien assez d'accorder à ces bruits dix ou douze ans, et même le grand nom de Pascal était seul capable de les soutenir jusqu'au voyage de Flécbier. Celui-ci d'ailleurs a dû se faire répéter plus d'une fois une chose aussi surprenante, et il n'a pu vouloir intéresser à faux la postérité en détournant sur le Pascal cé-

lèbre ce qu'on lui aurait dit de quelque Pascal obscur. Évidemment ces lignes ne peuvent s'appliquer qu'à celui qui, plus tard, écrivit les Provinciales et les Pensées. Si donc, à Clermont, Pascal a pu être sensible à l'esprit et à la beauté, quelle merveille qu'il l'ait été, et plus sérieusement^ à Paris, dans les Cercles brillants qu'il fréquentait ?

Maintenant s'est-il arrêté à la fleur de ce périlleux sentiment, et sur le bord de la galanterie, comme dirait Flécbier, ou, avec son humeur bouillante, a-t-il été plus loin, sans dérèglement? Enfm, parmi tant de femmes du grand monde, qu'il rencontrait chez madame de Sablé et ailleurs, laquelle toucha ce cœur si ardent et si fier? Qui le sait aujourd'hui et qui peut le dire? Disons seulement, mais disons bien haut, à l'honneur de Pascal, que nulle part on ne

## **Voyez plus haut, p**

trouve le moindre indice sur lequel il soit permis de supposer que jamais il ait levé les yeux sur la sœur de son ami^ la sœur d'un duc et pair^ mademoiselle de Roannez^ alors toute jeune^ et réservée à Dieu ou aux partis les plus considérables \* . Pascal en prit soin comme d'une âme précieuse et fragile qu'il disputait au moqde et gardait à Port-Royal. Toute autre hypothèse est une injure ridicule à sa loyauté et à son bon sens.

1. Voyez plus haut/ p. 389: Mademoiselle de Boamtez, ainsi qnd les neuf lettres de Pascal, p. 481, etc.



## APPENDICE

Nous avons souvent cité divers manuscrits de la Bibliothèque royale de Paris et d'autres bibliothèques, comme renfermant une foule de pièces inédites et précieuses de Pascal ou relatives à Pascal et à sa famille. Il nous a semblé qu'il était bon de donner ici une notice exacte de ces manuscrits^ afin que les personnes qui s'intéressent^ pour quelque motif que ce soit, à l'histoire de Pascal et de Port- Royal, puissent reconnaître et trouver aisément dans ces recueils ce qui peut convenir à leurs études.

Bibliothèque royale, fonds de l'Oratoire DESCRIPTION DU MANUSCRIT N<sup>o</sup> 160.

C'est un portefeuille in-folio divisé en un certain nombre de paquets.

Le 1<sup>er</sup> paquet contient des lettres imprimées d'Arnauld et de Nicole.

Paq. S et 3. Pièces imprimées.

P. 4. Extrait d'une correspondance entre l'abbé de La Trappe, l'abbé Nicaise et Tillemont sur la mort d'Arnauld et sur diverses autres choses.

P. 5. Notice biographique sur Arnauld.

P. 6. Lettres de Nicole et d'Arnauld à M. Périer.

P. 7. Pièces sur les miracles de la sainte Épine.

P. 8. Lettre d'une religieuse sur l'histoire d'une autre religieuse.

P. 9. Extraits concernant Port-Royal, avec plusieurs lettres de divers personnages, des pensées et des règles sur la vie religieuse.

P. iO. Extraits des lettres de la mère Agnès à la sœur sainte Euphémie. — Elles sont dans Jacqubunb Pascal, Appendice, n« i.

P. il. Fourberies de Louvain.

P. 12. Affaire du père Saint-Ange, capucin. Nous Tavons donné, d'après ce manuscrit, et surtout d'après celui de la Bibliothèque royale, n\*\* 176, sous ce titre : Un épisode DB LA viB DE Pasgal. Voycz plus haut, page 343.

P. 13. Mémoires ecclésiastiques de M. Tabbé Ferrier.

P. 14. Éclaircissement sur la doctrine des deux premiers

P. 15. Affaire de la prétendue rétractation de Pascal, uvcc toutes les lettres qui s'y rapportent.

P. 16. Un certain nombre de morceaux de Pascal et velatifs à Pascal. D'abord la lettre écrite par Pascal à sa sxur madame Périer, sur la mort de leur père, d'où on a tiré le morceau imprimé sur la mort. Le manuscrit ajoute ces mots : sur f original daté du 17 octobre 4654, de la main de Pascal. Voyez plus haut, p. 412. Vient ensuite la lettre à la reine de Suède en lui offrant la machine arithmétique , plus haut, p. 460; puis la relation de Marguerite Périer de ce qu'elle a entendu dire à son oncle sur les Provinciales; publiée plus haut, p. 435-136.

P. 17. Diverses pièces concernnjit m, Pa^icai, \°ji\mi

DESCRIPTION DU MANUSCRIT DE L'ORATOIRE No 160.  
505

de l'Histoire de la Roulette. SI» Abrégé de l'Histoire de la prétendue rétractation. 3« Quelques détails sur le différend de MM. de Port-Royal et de Pascal, relativement à la signature du formulaire. 4° Divers éloges et épitaphes de Pascal. Tout cela est connu; mais au milieu est la fin de la préface des Pensées, laquelle n'a point été imprimée, dit notre manuscrit. Cette fin se terminait par la citation du portrait que Pascal avait tracé de lui-même sur un petit papier écrit de sa main et trouvé après sa mort : faire la pauvreté, etc. Ce portrait, qui nous a été conservé par madame Périer dans la vie de son frère, a été depuis inséré par Bossut dans le supplément aux Pensées de Pascal, p. 535. 5<' Neuf lettres inédites attribuées à Pascal dans un premier titre, puis à M. de Saint-Cyran dans un second : ce sont les lettres de Pascal à mademoiselle de Roannez. Voyez plus haut, p. 431.

Après toutes ces lettres, il en vient une de mademoiselle Pascal à madame Périer, sa sœur, en date du 15 septembre 1647, sur une visite que Descartes avait faite à Pascal, visite dont parle Baillet dans la vie de Descartes, seconde partie, p. 330, d'après une lettre manuscrite de Descartes à Mersenne, du 4 avril 1648. Cette lettre est dans Jacqueline Pascal, chap. m, p. 93.

Ce même paquet 17 renferme aussi des copies de plusieurs lettres à Pascal ou sur Pascal. V Une lettre de Fermat à Pascal, datée de Tolose le 29 août 1654 : Monsieur, nos coups fourrés... elle est imprimée dans l'édition de Bossut, t. IV, p. 435. 2\*\* Une lettre de Sluze, le savant chanoine de la cathédrale de Liège : J\* avoue que j'ai grande obligation à la gentilezza... Bossut, ibid., p. 454. 3° Lettre de Leibniz sur quelques «manuscrits de Pascal touchant les sections coniques; Bossut, t. V, p. 459 : Monsieur^ vous

m'avez obligé sensiuUment... 4« Lettre de M. le premier président Ribeyre à Pascal, de Glermont, ^ juillet 1651 : Itionsieur. je ^-ous avoue,,. Bossut, t. IV, p. 214. 5\* Lettre de Sluze à Pascal, du 29 avril 1659 : Monsieur^ bien que je devrais pa\$ier pour importun.,, Bossut^ t. V, p\* 460: &" Une lettre sans date, sans nom d'auteur, commençant ainsi :

« J'ai reçii on très fpnnnd contentement de tos lettres du 19 dn mois passé, lesquelles m'ont été tendues il y a deux jours, et je me tiens fort obligé à la civilité de M. Pascal, duquel si l'estime que j'en ai pouYoit être plus grande, elle seroit augmentée par tant de démonstrations que j'en ai reçues. Je tous prie donc , vous qui m\*aves fait la faveur de me faire counoltre une personne si savante, de lui témoigner le respect et l'estime que j'ai pour lui, et que, si je ne puis pas corres- ' pondre avec les effets à tant de grâces qu'il lui a plu de me faire, je ne manquerai pas au moins d'y satisfaire avec une bonne Tolonté que j'ai voulu vons faire counoltre présentement par la réponse que je vous envoyé à ce qu'on m'a proposé. I^ temps est court, mais n'espérant pas de pouvoir, la semaine prochaine, avoir la conunodité de m\*appli-> quer & de semblables spéculations, je suis contraint de vous en dire BMm sentiment sur-le-champ. U est bien vrai qnil me déplâit qoe d'abord je ne sois pas du sentiment de M. Pascal touchant l'analyse spédose de laquelle je fais plus grand cas que lui, et j'ose dire que les preuves que j'en ai sont si grandes que non seulement elles me persuadent, mais eUes m'obligent d'en faire une estime bien grande. J'avoue que le retour en est bien souvent difficile; mais parce que, quand j'ai fait exactement l'analyse, je suis aussi sûr de la solution du problème comme si je l'eusse démontré par syntièse, je ne me soucie pas quelquefois d'en chercher la eoustmction la plus aisée, me persuadant ce qn'en une

autre occasion M. Pascal dit : *non est par labori præmiū*; mais en cela comme en toute autre chose je laisse volontiers que chacun suive son propre sentiment. Je viens au problème des langages dont on désire une plus grande explication. Aussitôt que vous me l'envoyez... »

Cette longue lettre, qui a plus de six pages in-fol., se termine ainsi :

« Le polynôme des anciens, à la description des sections coniques, me semble très judicieux ; mais je n'ai pas le loisir de les examiner pour cette

heure. Je conserverai le tout pour un meilleur temps, comme aussi de TOUS parler des carrés<sup>2</sup> que ces Messieurs appellent magnifiques, desquels M. Pascal fait quelque mention dans sa lettre. Ty ajoute seulement que vous dites le vrai quand vous dites qu'il vous souvient que je vous ai parlé autrefois des deux méthodes<sup>2</sup> parce qu'il y a longtemps que j'ai trouvé la méthode de les trouver en une infinité de façons (j'entends par le lieu solide). Mais entre tous<sup>2</sup> ceux-là me plaisent davantage qui résolvent le problème par *circulum et ellipsim*. C'est ce que je vous prie de proposer à M. Pascal, pour savoir s'il lui est peut-être arrivé tout de même. Je vous prie de me donner quelques nouvelles des jansénistes et molinistes, comme aussi quelque objection qu'on fait à M. Descartes; et je voudrais savoir en quelle estime M. Huguenins, gentilhomme hollandois, est auprès de ces Messieurs. Il a imprimé plusieurs petits livres de géométrie, et il a demeuré quelque temps à Paris, i»

On ne trouve point cette lettre parmi celles de Sluze comprises dans l'édition de Bossut. Il est possible qu'elle soit de lui, venant

après une lettre qui lui appartient certainement. Peut-être aussi esi-elle de Fermât<sup>^</sup> et adressée à Carcavi<sup>^</sup> qui avait été collègue de Fermât au parlement de Toulouse. On le pourrait conjecturer d'après ces mots : il vous souvient que je vom ai parlé autrefois , etc.; et puis<sup>^</sup> celui qui écrit est évidemment en province. Cependant elle n'est pas dans les lettres françaises de Fermât à Roberval<sup>^</sup> Carcavi, Mersenne, etc.. Opéra mathematica D. Pétri Fermat, etc., in-fol. Tolosae, 1679. En tout cas il serait bon de publier intégralement cette lettre.

T Un morceau intitulé : Pour M. Pascal. Le manuscrit de la Mazarine, dont il sera parlé tout à l'heure, le donne, p. 72, sous ce titre : Pour mon frère.

« Il y a quelque temps que nous fîmes voir à M. Amauld la solution que M. de Comiers avait dounée à tous vos problèmes. Il la comprit fort bien et la réduisit en chiffres pour les premiers problèmes qui se trouvèrent conformes à vos solutions. Il n'eut pas le loisir d'en chercher la démonstration; mais il en parla à un jeune homme qui de-

meure dans la même maison que M. de Roannez<sup>^</sup> qui a beaucoup d'ouverture pour la géométrie. Je ne sais si vous l'avez connu : il s'appelle M. le marquis de Sainte-Mesme. M. Arnauld lui proposa donc en Tair cette solution générale de M. de Comiers sans faire de figure; et il lui envoya le lendemain cette démonstration qui est générale, et qui est la même que celle que vous nous avez envoyée. M. Arnauld la trouva très belle. (Le Mss. de la Maz. s'arrête ici.) Nous lui dîmes un jour ce que nous savions de la vôtre ; mais nous ne l'avions pas sur nous, et nous n'eûmes pas le temps de l'aller quérir... (Suit cette démonstration.) M. de Comiers ne nous a point encore rendu ré-

ponse sur ce que nous Tavions prié par M. Toinard de réduire en nombre les solutions des propositions au particulier. »

Mentionnons encore dans le paquet il une lettre du P. Pouget, prêtre de l'Oratoire, du 25 mars 1704, où \\ déclare qu'il vient d'être chargé par Tévêque de Montpellier, Colbert, de composer pour son diocèse un catéchisme. Voilà donc le véritable auteur du fameux catéchisme de Montpellier.

Le paquet 48 contient deux cahiers. Le premier est la lettre de M. de Saint-Amour, de Rome, 26 mai 1653, sur sa mission : cette lettre doit avoir été imprimée. Le second cahier se compose de deux lettres inédites très intéressantes écrites au beau-frère de Pascal , M. Périer, conseiller à la Cour des aides de Glermont, toutes deux datées de Paris et de l'année 1657. Elles renferment de curieux détails sur les persécutions que subissaient les Provinciales. Malheureusement ces deux lettres ne sont pas signées. Elles ne peuvent être de madame Périer, qui était alors à Glermont avec son mari, et dont il est question dans une de ces deux lettres. Seraient-elles d'Etienne Périer ou de Domat? Nous ne les avons vues nulle part imprimées. Voici une bonne partie de la première, du 2 janvier 1657 :

«Vous perdez quelque chose de ce que je suis accablé d'occupations; car je ne puis vous écrire si souvent ni si au long que nous le

## DESCRIPTION DU MANUSCRIT DE L'ORATOIRE N» ICO, 500

souhaiterions tous deux, etc Je satisrais ici en courant à trois de

vos lettres. Je crois vous av(,ir mandé qu'il n'y a point d'ordre du conseil portant défense d'imprimer, mais bien ordonnance du lieutenant civil trompétée et affichée. Nous nous en mocquons assez^ aussi bien qu'on peut faire chez vous; mais cependant nous risquerions ouvertement imprimeurs et libraires qui ont peur et nous pour eux. Jo crois avoir mandé aussi que vous donniez les suites d'extraits; il le faut faire au plus tôt; et pourtant il est bon de les accompagner du second avis on quatre pièces des curés. Je vous enverrai de tout abondamment par le messenger de lundi; je pensois Tavoir déjà fait; mais je vous proteste que j'ai tant de choses à la tête que ma mémoire oublie d'en faire passer quelques-unes jusqu'aux mains... Il y a une sanglante relation dans le procès -verbal du clergé contre la doctrine de Jansénius auquel ces Messieu's attribuent les propositions condamnées^ qu'il n'a pas entendu saint Augustin, etc., avec lettre au Roi, à la Reine, à Son Éminence et à tous les évoques pour faire signer cet arrêt si étrange. Gela sera indubitablement suivi de persécution grande. »

Deuxième lettre, an même, de Paris, 2i avril IC57.

(( ... On a envoyé ici de Louvain un extrait de la réception et publication de la bulle qu'on appelle Alexandrine dans cette Université, dont tous les membres étant assemblés, la Faculté de Théologie par la



bouche de son doyen a déclaré ce qui suit Les mêmes' lettres des

Pays-Bas portent en propres termes que cette même déclaration de la bulle Alexandrine fait fort peu d'effet par deçà, et vraiment ne cause qu'un mépris des constitutions apostoliques. L'effet principal de deçà à Paris est tout de même. Il y a eu des emportés qui ont fait rage en cette publication. L'Oratoire de Saint-Honoré est la seule communauté qui a publié cette bulle par leur prédicateur de leur lobe, ce qui ne s'est pas fait sans ordre des supérieurs politiques, comme dit d'eux la nouvelle chanson qui court là-dessus, qu'étant si proche du Louvre il faut en suivre le train. Un certain abbé Lenormand s'est aussi signalé par cette publication qu'il avoit remise à dimanche dernier, avant-hier. Il est trésorier et curé de Saint-Jacques-de-l'Hôpital en cette ville. Il fit des réflexions sur les principaux endroits de la bulle; et étant aux derniers mots qui parlent d'implorer le secours du bras séculier, « Messieurs f je n'entends pas seulement les puissances; je n'entends pas mon bras, mais celui de M. Jean Guillaume (c'est le bourreau) à qui il faut les livrer. Et on m'a assuré qu'il avoit dit : Ces diables de jansénistes; mais j'en doute. Pour ce qui est de la déclaration sanglante préparée

par 11. le chancelier contre les jansénistes, qui devoit être envoyée au Parlement avec la bulle, elle est échouée et a été jetée au feu par un de ceux qui en avoient le pouvoir. Les jésuites se sont réduits ensuite à faire envoyer la bulle au Parlement avec une simple lettre de cachet à l'ordinaire. Mais cela est encore cassé et on nous assure qu'ils en sont réduits à un arrêt du conseil, qui est la marque d'une pauvre cause en ce temps. La justice et la fermeté qui paroît encore dans le Parlement leur est fort opposée

et fort redoutable. Il n'y a nulle apparence que la bulle ni aucune déclaration y passe, et on doit seulement souhaiter que les autres Parlements se règlent sur celui-ci. Un conseiller des plus considérés a dit depuis peu à un ami que pour eux ils n'étoient pas juges des points de foi et de doctrine, mais que pour des points de fait, surtout s'agissant de faire perdre l'honneur ou le bien des particuliers, ils en pouvoient fort bien connoître, et que pour voir si les propositions étoient dans Jansénius ils feroient fort bien apporter la bulle et le livre de Jansénius sur le bureau... »

P. 19. Deux cahiers. La pièce qu'ils contiennent est imprimée : c'est l'image de la vertu de la mère Agnès.

Enfin le p. 20 est une lettre de 1720, écrite à monseigneur l'archevêque d'Arles sur son mandement au sujet des calamités publiques.

Bibliothèque royale<sup>^</sup> Supplément français.

Ce manuscrit est un petit in-8<sup>o</sup>, d'une écriture du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, portant au dos : Recueil de mademoiselle Perrier, tome I. Sur la première feuille du texte on retrouve ce titre : Première partie des Mémoires de mademoiselle Marguerite Périet. Ceci semble indiquer que ces Mémoires se composent de deux parties formant deux

volumes y dont le second manquerait. Toutefois, il est permis d'en douter, car ce recueil est complet en lui-même<sup>^\*</sup> On peut même dire qu'il renferme les deux parties désignées<sup>^</sup> mais elles seraient très-inégales; car il y a d'abord quarante-cinq pages qui se suivent; puis une nouvelle pagination recommence pendant

700 pages jusqu'à la fin. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, voici tout le contenu de ce volume.

## TABLE DES 45 PREMIÈRES PAGES

Ptge«.

Addition de Mi\*« Pérrier au nécrologe de Pori-Royal 1

A Tarticle de M. de Sacy, dans ce nécroioqe Ibid.

A Tarticle de M. Lancelot 3

A la page 61 de la prétkce Ibid,

Déclaration de M"\* Perier au sujet de P.-R 4

M. et Mii« de Roannez. Nous l'avons imprimé plus haut, p. 431. 6 Copie d'un mémoire écrit de la maiu de Mii« Marguerite Pérrier

sur sa famille. Nous Payons publié plus bant^ p. Sii. . . 9 Présentation du corps de Mb« Pérrier, par M. le curé de Saint-Jacques-du-Haot-Pas, Marcel, à M. le curé de Saini-Étienne-du-

Mont, le dimanche 27 avril 1687 18

Addition de M^^\* Pérrier à ce qu'elle a déjà dit de sa tante religieuse de P.-R. Jacqueline Pascal, ch. i, p. 55 21

La vie de Mu« Pascal, depuis sa naissance jusqu'à Tàge de 26 ans et trois mois qu'elle quitta le monde pour se faire religieuse à

P.-R., le 4 janvier 1652. Écrite par M»» Périer, sa sœur, mère de M>i« Marguerite Périer. Elle vient de P.-R. —

Jagqueune Pa^al. Ibid SS

Vers composés par tua sœur Euphémie Pascal, religieuse de Port^ Royal, sur le miracle opéré en la personne de M"« Marguerite Périer, sa nièce, le 24 mars 1656, le vendredi api-ès le troisième dimanche de carême, par la sainte Épine. — Jacqueline Pascal, Ch. IV, p. 278 37-45

## TABLE DU RESTE DU MANUSCRIT

Mémoire sur la vie de M. Pascal, éciit par W^^ Marguerite Périer, sa nièce. Plus haut, p. 329 1

Autre fait de la vie de M. Pascal. It, , 3

Extrait d'mr^ lettre de la sœur Euphémie à M. Pascal, son frère.

Jacquemn:: Pascal, etc 7

lettre de M"« Pascal à M«« Périer, sa sœur, où il est parlé d'une

entrevue de M. Pascal avec M. Descartes. Ibid Ibid,

Extrait d'une lettre de MM. Louis et Biaisé Périer, à Madame

leur mère, au sujet de Timpression de la vie de M. Pascal qu'elle

a voit composée. Citée et publiée en partie, plus haut, page f 6i. io Lettre de M. d'Etemare à W^^ Périer, plus haut, p. ISS. . Ibid, Récit de ce que M^i\* Périer a oui dire à son oncle, parlant à quel-

qnes-uns de ses amis, au sujet des Provinciales; elle a voit alors

16 aus et demi, plus haut, p. 186 12

Extrait (copié sur l'original} d'une lettre à M. Périer, conseiller à la cour des aides Ibid.

Cette lettre datée de Paris le 27 octobre 1656, est relative aux Provinciales et aux remontrances des curés sur h morale des jésuites. Elle est du même genre que les deux autres que nous avons citées plus haut, p. 509, etc.

« La quatorzième est sous la presse; elle consolera les bons pères qui jettent fëu et flamme, et qui jouent de leur reste pour perdre les amis. L'affaire des curés les incommodé fort, et ils s'en prennent comme de tout ce qui se fait de bon contre eux à Port-Royal. Les curés de Paris pensent à faire un deuxième avis, et de nouveaux extraits pires que les premiers. Us s'assemblèrent hier pour cela. Ceux qui sont purs molinistes, ou inspirés et gouvernés par les bons pères, firent rage pour empêcher ce deuxième avis; maj^ pourtant il passa, et il fut résolu qu'on y travailleroit. Je vous ai envoyé vingt ou vingt-cinq des avis imprimés, dont il y en a, ce me semble, dix de signés de la main des deux syndics; c'a été pour envoyer dans toutes vos villes et doyennés ou lieux plus considérables de vos quartiers, et afin que par ce moyen et de vos amis Tadresse en fût faite sur les lieux aux personnes les plus ca-

pables d'y bien servir; j'atten'is réponse là-dessus... Vous presserez au plutôt que les curés de delà envoient leur procuration- J'ai oublié de vous mander que, ou dans les billets qni doivent accompagner chaque paquet à vos curés, ou dans les lettres que vous écrirez pour cela à vos connoissances, il faut leur donner avis que les curés doivent agir en ceci avec Tordre et la participation de Messieurs les évêques des lieux ou de leurs grands vicaires... Les bons pères, par une réponse à la treizième, que je diffère à vous envoyer pour vous

en envoyer en même temps la réfutation, nient le BonfAet de G aille qni cepeudant est indubitable : la seule difficulté est de savoir si ç\*a été d'avant ou d\*anière-main. Il y a une nouvelle théologie morale d'Ëscobar, et de nouveaux casuistes comme Mascarenhas, Busembaum, etc., où il y a les meilleures choses du monde pour nous... Je perds beaucoup et nos amis de ce que les jours n'ont que vingtrquatre heures. — > Copié sur l'original sans nom d'auteur. »

Le manuscrit de la Bibliothèque royale<sup>n° 397</sup> qui «si de la main du Pète Guerrier<sup>de TOratoire</sup> et celui de la Mazarine qui en est une copie<sup>renferment</sup> aussi cette lettre et y joignent cette note , p. 297 et 370 : a Je ne sais de qui est cette lettre, parce qu'elle n'est pas signée et que je ne connoispas l'écriture. M"\* Périer ne la connolt pas non plus, j» Cette note ne permet pas de s'arrêter à la conjecture que ces diverses lettres soient d'Etienne Périer ou de Domat dont la main était bien connue du Père Guerrier et de M"« Périer.

Autre lettre au même, de la même époque et sur le même sujet. Recueil de M"\* Périer, p. 191-198; manuscrit de la Mazarine, p. 32; manuscrit de la Bibliothèque royale, n°397, p. 21:

6 février 1667.

« Voici^ Monsieur, un grand régal pour vous, puisque c'est d'une dixseptième qui n'est encore connue de personne du monde. On attendoit l'assemblée du clergé à finir, mais je pense qu'on attendroit trop longtemps. Ne la faites voir qu'à peu de gens bien assurés, et ne vous en desaisissez point; car il n'y en a encore que dix nûe de tirées, six mille de la petite et quatre mille de l'autre, et U nous en faut encore beaucoup, parce qu'on rompra les formes; aucun de nos amis ne s'y attend, et il pourroit y avoir quelque changement. »

Mais reprenons le cours de notre table des matières.

Lettre écrite de Suède, 14 may 1661, à M. Pascal par M. Bourdelot 13

Lettre de la sœur Euphémie Pascal à M<sup>re</sup> Périer, sa sœur^ sur la conversion de H. Pascal son frère. Jacqueline Pascal,

chap. iv, p. 235 . 14

De la même à la même sur le même sujet, 25 juin 1655. Ibid, . 15

Be ma sœur Euphémie à M. son frère. Ibid 19

Lettre de M. d'Andilly à M. Périer, beau-frère de H. Pascal. . 20  
Lettre de M. l'abbé de la Lane, abbé de Valcroissant, à M<sup>re</sup> Perler, sœur de M. Pascal, sur sa mort 21

Lettre de H. d'Andilly à M<sup>re</sup> Périer, sur le même sujet. . . 22

Lettre de M. Bordieu h, M. Périer 22

Remarques du premier copiste des manuscrits de Mu« Périer,  
sur

un éêta trouYé sur H. Pascal après sa mort 23

Petit écrit trouvé sur M. Pascal lorsqu'il mourut 24

Fragment d'une lettre de U^\* Jacqueline Pascal à Mb\* Périer,  
sa sœur, où il est parlé de son entrée en religion, et de l'opposi-  
tion qu'y avoit M. Pascal son frère. Jagqublmb Pascal, ch. iy,

Extraits de quelques lettres de M Pascal à M"» de Roannez,  
plus

haut, p. 431 26

Fragment d'une lettre de M. Pascal au P. Annat. Imprimé, plus

haut, p. 458 36

Extrait d'une lettre de M. Pascal & M">« Périer. Imprimé,  
plus

haut,p. 452 40

Lettre de M. Pascal à M. le PaiUeur an suJeVde P. Noël,  
jésuite,

sur le Yuide 40

Lettre de M. Pascal à la reine Gbristine de Suède, plus haut,

Pensées de M. Pascal. — Ce sont quelques pensées tirées du  
manuscrit autographe et que nous avons publiées 58

Les Jésuites. Pensées tirées du manuscrit autographe, et pu-  
bliées. 72 Première lettre de M. de Brienne à M«o Périer, sur les



## Pensées

de M. Pascal. Publié plus haut, p. 158 73

Uttre du même à la môme sur le môme sujet. Jt 75

Lettre de M. Amauld à M. Périer, conseiller à la cour des aides  
à Glermont sur les Pen<sup>ee</sup> . It 80

Lettre de M. Tillemont à M. Périer le fils, conseiller à la cour  
des aides à Glermont, sur les Pensées de M. Pascal. ... 82  
Lettre de M. révoque de Comminges à M. Périer, sur le même  
sujet 84

Extrait d'un manuscrit de M<sup>i</sup>« Périer, concernant la  
prétendue

rétractation de M. Pascal et la désunion d'avec MM. de P.-R.  
84 Déclaration du P, Beurrier, cli. régul. de Sainte-Geneviève,  
curé

de Saint-Étienne-du-Mont 89

Lettre du P. Beturier, cnré de Sainl-Étienne à M<sup>"</sup>« Périer. . 90

Lettre du P. Beurrier à M. Périer le fils 91

Attestation de M. Nicole 91

Déposition de M. Nicole sur le même sujet 99

Déposition de M. Amauld sur le môme sujet. . . . . 98

Déposition de M. le duc de Rouannez sur le même snjet. . . 9S

Déposition de M. Domat<sup>^</sup> sur le même snjet 94

Lettre de M. de Sainte-Marthe à M. Périer<sup>^</sup> Tecclésiastique,  
sur

le môme sujet, décembre 1688 95

Lettre de M. Perefixe<sup>^</sup> archevêque de Paris, à M. Perler<sup>^</sup>  
conseiller

à la cour des aides de Clermont 96

Réponse à la préqédente 97

Lettre de M. Arnacdd à M. Périer, à l'occasion de la précé-  
dente. 98 Lettre de M. Périer à M. l'archevêque de Paris, au sujet  
de la

déclaration de M. Beurrier 99

Lettre de la sœur sainte Euphémie Pascal à M»« Périer, Jac-  
queline Pascal \* .... 101

Lettre de la même à M. Pascal son frère, où elle le presse fort  
de

consentir à son entrée en religion, mars 165S. It, . J , . 104

Lettre de la même au même, 1655. It 109

Lettre de la môme au même, 1660. It 110

Extrait d'une lettre de la même au même. It 111

Extrait de la môme àM»\* Périer, sa sœur. It 111

De la même à la môme. // 113

Delà même à la môme. It. . . 115

De la même à la môme. It J17

De la môme à la même. // 118

De la même à la même. It ISO

Écrit de W<sup>^</sup> Jacqueline Pascal sur le mystère de la mort de Jésus-Christ. It 121

Extraits de quelques lettres de la mère Agnès Amauld à M"« Pascal, écrits de la main de la dite demoiselle. It 181

Lettre de la même à M. Pascal snr la mort de sa sœur. It, . . 187  
Cinq lettres de la sœur Angélique de Saint\*Jean Arnauld d'An-

dUly à M"« Périer 188

De la même à M"\* Périer l'idnée 143

De la môme à M»« Périer sur la mort de son mari 145

De la même, étant abbesse, sur la mort du fils de M»\* Périer, conseiller en la cour des aides. . 146

Lettre de M. d'AndUly à M. Périer le père 147

Lettre de M"« Périer à M. de Bienassis, son fils ahié» sur son iiiariage 147

La même à on de ses fils, Lnuis Périer 148

La même à M. Périer le plus jeuue (Blais\*^ ) 149

Ij^ttre de M. Périer le fils, conseiller en la cour des aides à son

frère Louis Périer sur la signature du formulaire 150

.I>u même sur le mandement de M. Payillon^ évêque d'Aleth.  
. 151 Lettre de la sœur Marie-Angélique-Thérèse Amauld d'Andilly à

M«« Périer. 155

Deux lettres de la sœur Marie-Charlotte de Sainte-Glaire  
Amauld

d'Andilly à M«« Périer la jeune 156

Dix lettres de la sœur Madeleine-Christine Briquet à U^\*  
Périer

la jeune, depuis janvier 1679 jusqu'en 168S 160

Lettre de M. de la Potherie k la même. . 182

Lettre de M. de Sacy \ M. Périer, beau-frère de M. Pascal. . 182

Quatre lettres du même à Mn« Périer. .... 184

Du même ^ la même. (Cette lettre paraît être du style de M. de  
Sainte-Marthe.) 188

De M. de Sacy à la même 189

Anecdotes de M. de Sacy 191

Extrait d'une lettre à M. Périer le père 191

Extrait d'une lettre de M. Arnauld (sur la machiue do M. V s-  
cal) à M. Périer le fils, écrite après la mort de M. Pascal. . 192

Nous donnons ici cette lettre, parce qu'elle se rapporte à Pascal et qu'elle n'est pas dans les lettres imprimées d' Amauld :

EXTBAIT D'UfVE LETTBB DB M. ARNAULD , LE DOCTEUR  
, A M. pAaiBR LE FILS, ÉCRITE APRÈS IJi MORT DE M.  
PASCiLL.

5 Septembre.

«... Au reste^ il y a ici jon petit horloger qui^ ayant vu une  
madiine de M. Pascal^ l'a perfectionnée de telle «orte qu'elle est  
incomparablement plus facile que celle de M. YOtre oncle, car les  
roues tournent d'un côté et d'autre, de sorte que, sans changer les  
chiffres, par une règle comme la pascaline on fait l'addition et la  
multiplication sur les mêmes chilVes. Il y a de plus un endroit en  
particulier où on fait tout d'un coup les multiplications et les divi-  
sions, un autre où l'on trouve les racines cubiques, d'autres où on  
fait les fhictions : et quoique cette machine ait les deniers et les  
sols, et qu'elle aille jusqu'à

cent mille, elle est beaucoup plus pelite qu'aucnue de M. Pas-  
cal, et il eu fait même présentement une autre qui ne sera p.i8  
plus grande qu'on livre iu-lt^ où tout cela sera. Je ne vous parle  
point par ouT dire, nous avons vu cette machine api es diner.  
Après tout, néanmoins, M. Pascal ayant été le premier qui ait  
trouvé de ces sortes de machines^ qnoiqn'on y paisse ajouter, il  
en aura toujours la principale gloire.

Mes recommandations, s'il irons pialt, à M"\* voti» mère et à  
toute la famille. Je suis tout à tous.

Signé Ahtoihb AtifAtu>.»

{C<ipié>yr rangimi)^

Extrait d'une lettre de MM. Louis et Biais Péricr à M»« \em  
mère et à leur frère aîné 193

Extrait d'une lettre écrite à M. Périer le fils 198

Lettre de M. Tabbé Le Roy, abbé de Haute-Fontaine^ à M">«  
Périer 194

Du même à M. Périer le fils, conseiller 195

Du même à M»\* Périer 197

Lettre de M. de Sainte-Marthe à M. Péiiier Fecclésiastique. .  
198

Du même à MU« Périer SOI

Du même à M. Louis Périer, prêtre, qui a survécu à sa mère,  
morte en 1684 20S

Du même à M. de la Chaise sur la vie de saint Louis. . . 204

Autre lettre sur le même sujet 206

Lettre de M. rabbé Barilion «07

. Uttre écrite d'Aleth, où l'on peut voir quelles sont les disposi-  
tions que M. Pavillon jugeoit nédèssair^ à' ceux qui aspirent  
à l'état ecclésiastique. So8

Lettre de M. d'Aleth à un ecclésiastique de son diocèse, qu'il a  
voit ordonné prêtre et établi vicaire dans une cure. Il ^e plaint de  
lui de ce qu'il avoit quitté son emploi sans le consulter, et s'en

étoit allé dans une autre diocèse sous prétexte de s'appliquer aux études %\%

Copie d'une lettre de Rome au sujet de la réponse que fit M. Ar-

nauld au sieur Mallet, g. V. de Rouen fl4

Lettres de M. Amanld, le docteur, à M. Périer le lils aine Louis, à M"»« sa mère, à M. Périer, conseiller eu la cour des aides, à l'abbé Périer; au même sur la mort de &!« sa mère, k

M"« Jacqueline Périer, à W^ Périer 215

Lettre de M. Lancelot à M. Périer le père Ut

Lettre de M. de Tillemont à If. Périer, doyen^ sur lajnortde sa sœur Jacqueline Périer S40

Lettre de M. de Santeuil, chanoine de Saint-Victor à M. Arnauld« le docteur 240

Onse lettres de M. Nicole à M. Périer le fils^ le conseiller^ et à M. Périer l'ecclésiastique, etc 243

Mémoire pour servir à Thistoire de la yie de M. Domat, avocat du roi au présidial de Glermout en Auvergne. Jacqublwe Pascal, appendice, n» 3 ' 168

Pensées de M. Domat. It 273

I^ttredeM.révèqued'AlethàU. Domat.// 277

Pièce contre le P. Duhamel^ jésuite, par M. Domat. //. . . .280

liCttre de M. Domat à M. le procureur général pour accompagner le procès-verbal. If 284

Pièces concernant l'introduction des RR. PP. jésuites dans la ville de Clermont. It 289

Lettre du chapitre de la cathédrale à M. Domat. It. . . .289

Requête présentée par les habitants de la ville de Clermont en Auvergne contre les RR. PP. jésuites. / ^ 290

Lettres de Mil. les chanoines de la cathédrale de Clermont en Auvergne à ceux de Luçon et de Nantes 294

Extraits de la réponse du chapitre de Nantes et du chapitre de Luçon 295

Lettre de M. de Caudale, gouverneur d'Auvergne, à MM. les consuls de Montferrand 296

Relation de l'état présent du jansénisme dans la ville de Clermont (fait apparemment par un jésuite) en 1661. It. . . 297

Caractère de M"« de Longueville. M>« de Longueville. Introduction, etc 301

Épithèque de M"\* de Pomponne, Agée de trois mois 302

Éloge de M. Pascal par M. Nicole. . \* 302

Écrit sur la conversion du pécheur. — C'est un ouvrage de Pascal publié par Bossuet, plus haut, p. 467 304

Lettre de M. Pascal à M. Périer, son beau-frère, au sujet de la mort de M. Pascal son père, publiée et collationnée, plus haut, p. 412 308

Lettre de M. Coquebert, prieur de Sainte-Foy de Chartres à M"\* Périer sur la déclaration de P. Beurrier 321



Lettre de M. de la Potte à M. Périer, conseiller en la cour des  
aydes 322

Lettre de M. Hermand à M>\* de Crèvecœur 323

Plspositions et pensées pour tous les jours de la semaine au  
re-

DESCRIPTION DU MANUSCRIT N« 1485. 519

f^Tcl du saint Sacrement 325

Plaintes des PP. de l'Oratoire de Clermont contre les jésuites  
de

la même Tille. Jacqueune Pascal. Appendice^ n» 8. . . . 882  
Lettre de M. de Bebergne à M. Périer, le conseiller, concernant

M. Beurrier» curé de Saint-Étienne-dtt-Mont 834

Lettre de Mn« Périer à M. Audigier 886

Dé la même à M. Tartière, seigneur de la Serre 887

Lettre de M. Domat à M. Andigier. • • v S88

Relation d'un entretien de M. l'archevêque de Paris avec M.  
Des-

prez, libraire, envoyée par celui-ci à M»« Périer .... 340 Privi-  
lège pour la machine arithmétique de M. Pascal. ... 846 Autre pri-  
vilège pour le calendrier perpétuel de M. Périer, conseiller en la  
cour des aides de dermoat .- . 349

Lettre de M. Barcos à M.\*\*\* 860

Pensées de M. de Barcos 850

Réflexions sur le Calendrier perpétuel de M. Périer» dont 11 est

parlé ci-devant; c'est le premier copiste qui les liait. . . . '855  
Copie d'une lettre de H. Lancelot à M. Périer, doyen de Saint

Pierre, l'auteur du calendrier 855

Lettre de M. et M<sup>m</sup> « Pascal à M<sup>m</sup> Périer, leur sœur, publiée  
plus haut, p. 41S 855

Lettre des mêmes à la même. // 859

Lettre de W<sup>e</sup> Jacqueline Pascal à M. son père. Jagoicblihi Pascal, etc \* 862

Lettre de M. Pascal à sa sœur Jacqueline, plus haut, p. 899. .  
367

Lettre de M<sup>m</sup> Pascal à M<sup>m</sup> Périer sa sœur. Jacquesb Pascal.  
• 870 Lettre de M<sup>m</sup> Périer à M. Beurrier, curé de Saint-Étienne-  
du-

Mont. . . • 871

Lettre de M. Fermât à M. Pascal, publiée par Bossuet. ... 874

Lettre du même au même ^ . . 876

A M. Pascal, du même .... \* 876

Lettre du même à M. \* \* ' 880

Dnmême à M. Carcavi. • 880

Lettre de M. Huggens de Ztdichem à M. de Monville ( Pascal ) .  
. 881

Lettre de M. Miton à M. Pascal, citée plushant, p. 481. ... 888  
Lettre de M. Sluze, chanoine de la cathédrale de Liège, traduite  
de l'italien en français 883

Lettre du même au même 884

Pièces concernant le procès fait contre le P. Duhamel, jésuite,  
pour avoir prêché pendant le carême dans la cathédrale de Clermont,  
touchant l'infaillibilité du pape, qu'il faut ajouter aux  
pièces qui se trouvent \ la page 289 de ce recueil. — jACQUEinii

AtO APPENDICE. - MANUSCRITS.

Pascal. App. Documents inédits sur Domat 887

Extraits des noms<sup>^</sup> à<sup>?</sup>es et qualités des témoins ouïs pour  
l'information par devant M. le lieutenant criminel de Clermont.  
It. 387 La lettre suivante, qui est sans seing, pourroit bien être  
d'un secrétaire d'État et être adressée à M. l'évêque de Clennont.

Extrait des registres du conseil d'État 889

Lettre de M. le procureur général à M. Domat /<sup>^</sup> . . . 898 Let-  
tre de M. Périer le fils à son père, sur le sujet des sermons du P.  
Maimbourg h Paris, et Lebmn, Écossais, à Orléans, jésuites,  
en 1667 898

Lettre de M. Ribeyre, premier président en la cour des aides  
de Clermont-Ferrand à M. Pascal le fils, touchant la thèse qui fut  
soutenue au collège de Montferrand le 25 juillet 1651. Flibliée

par Bossut 898

Réponse de M. Pascal le fils à M. de Ribeyre. A. ... 400

Lettre de M. Touvel à M»»« Pérrier «M

Lettre du même à M«» Pérrier la mère 406

Lettre de M. de Genlis, archevêque d'Embrun, à M. du Harlay,  
archevêque de Paris. 409

Du même au même 417

Article 23 des Ordonnances synodales publiées dans le synode  
tenu à Embrun le l«r mai 1686 419

Déclaration des PP. jésuites d\*Embrun 420

Extrait d'une lettre à H. Pérrier 420

Du même au même 481

Ces deux lettres ressemblent fort à celles sur lesquelles nous  
nous sommes un moment arrêté > et nous en donnerons  
quelques passages où il est fait allusion à Pascal et aux  
Provinciales.

A Paris, 9 mars 1657.

« C'est la réponse à votre dernière qui est du 27 février. La  
lettre latine, dont vous demandez 6 exemplaires, fait ici un hor-  
rible bruit, et renverse presque toutes nos imprimeries. On n'en  
trouve point pour de l'argent; et celui que vous connoissez de la  
rue Sainl-Jacques, qui Ta faite imprimer et qui est le seul, la vend  
20 sous pièce. J'oubliai à vous en envoyer lundi par le mesnager;

je ne l'oublierai pas. Dieu merci, lundi... Voici un nouvel écrit qu'on ne donne point encore. Usez-en avec réserve, je vous en enverrai un nombre. Je suis tout à vous.

L'antennr de la première lettre au Père Amiat est le même que celui de la lettre latine^ nn moine que ni moi ni nos amis ne voyons jamais. Adieu. »

A Paris, ce 12 janvier 1657.

« En vérité je vous plains beaucoup de dépendre dans vos nouvelles d'une personne si embarassée et si accablée que je le suis toujours. J\*ei)

ai de la douleur Messieurs du clergé font mine, avant de finir, de

vouloir censurer fortement la Morale des Casuistes, 11 y a dix ou douze commissaires, nommés pour cela. .. Dèsprés m'a dit vous avoir envoyé un paquet de ce que vous lui avez demandé, par le messenger de mercredi, il y eut avant bier huit jours. Je crois vous avoir envoyé des premiers deux avis, suite de l'extrait, que vous m'aviez demandé, à la réserve de la bonne foi des Jansénistes que j'espère vous envoyer lundi par le messenger, avec un livre des Plaidoyers de M. Le Maître, non pas de sa part, car il n'en a pas donné ni n'en donnera un seul» mais de la mienne; je vous prie de l'agréer. .. J'ai donné vos lettres à M. Pascal, et envoyé le billet dernier à M. Taignier. M. Pascal est en peine de ne pas recevoir quelquefois ses lettres aussitôt que si elles ne passaient pas par mes mains. Vous verrez si vous pouvez le soulager eu cela; pour moi je m'offre de grand cœur à les recevoir toujours, si vous et lui le trouvez bon, et en ce cas je les lui enverrai toujours promptement, comme il me semble avoir fait.

Voici une belle lettre de feu Monsieur l'archevêque de Malines; elle vient fort à propos pour fronder la morale des bons Pères. Elle n'a encore point paru; Messieurs les curés la donneront demain et après. Je vous envoyé le portrait d'Escobar ; vous pourrez gagner de l'argent à le faire voir comme une maligne bête... La dix-septième lettre se prépare fort; mais grand secret, s'il vous plait. Je sois à vous de tout mon cœur. Adieu. »

Deux lettres de M. Arnauld' i M. Péner 424

Lettre de M. Demahis à M»« de Caumartin 424

Deux lettres du même à M"« Périer 425

lettre du P. Saint-Pé à M"» Périer 427

Trois lettres à M. Périer, prêtre, que Ton croit de M. Du Gn » .  
. i28

Les deux dernières lettres à M"« Périer -.. '134

Lettre du P. Pouget de l'Oratoire à M. Périer, doyen. . . . ' ,il

Lettre du même P. Pouget à M"e Périer 444

Lettre du R. P. dom Touttée, religieux bénédictin^ à M. Tabbc

Périer. Publiée plus baut^ p. 130 443

Petit mémoire de Tauteur de la vie de saint Louis 446

Lettre à M. Périer 446

Du même au même. . . . ' . 447

Du même au même 448

Du même an même 449'

Du même au même 451

Ces lettres sont du même genre et de la même main que celles dont nous avons donné précédemment des extraits.

Nouvelles de Paris, 14 avril 1657. 151

Lettre de la sœur Jacqueline de Sainte -Euphémie Pascal à

Mu«« Périer, ses nièces. Jacqueline Pascal, etc 454

Relation de la mort chrétienne de M»« la duchesse d'Orléans,  
par

M. Feuillet, du 27 juin 1670 457

Relation de la mort de M. Chardon, prêtre, chanoine d'Angers,  
de

sainte mémoire, exilé à Riom 459

Lettre de M. l'évoque d'Angers au chapitre de Sainte-Amable,  
de

Riom 466

Lettre du P. Quesnel à M., sur la mort du roi Louis XIV. 466  
Extrait d'une lettre de M. de Beaupuis à M. Périer le père. . 467  
Lettre du P. Quesnel à l'auteur de la Vie de saint Louis. . . 467

Lettre de M. Amauld an même 469

Extrait du P. Pouget à M<sup>i</sup>« Périer 471

Faits haillés à M. l'évoque de Tonl, officiai et grand vicaire de M. le cardinal de Retz, archevêque de Paris, pour l'audition des témoins pour la vérification du miracle de W^ Périer. ... 471

Attestations des médecins et chirurgiens 472

Interrogation de Claude Baudran 473

Relation d'un miracle fait à. Port^Royat, qui ne peut être prouvé et qui ne sert que de consolation particulière pour la maison.

Août 1661 479

Relation d'un miracle arrivé à P.-R. en juillet 1661, servant seulement de consolation particulière pour la maison, pendant la

persécution 480

Relation du miracle arrivé en la personne d'une petite flUe de 18 mois de M. d'Épinay, commis au contrôle général des fermes,

13 août 1651 4SI

Relation d'un miracle 483

Récit naïf et véritable de la maladie et guérison miraculeuse d'Angélique Portelot, fille de M. Gaspard Portelot, avocat au

DESCRIPTION DU MANUSCRIT No 1485. 52g

parlement^ et de Margaerite Secousse^ sa femme 485

Lettre écrite en 1662 488

Relation d'nn autre miracle .... 490



Deux lettres de M. Gourdan à M. Perler 493

Ezisait d'une lettre de M"« Marguerite Perler à M. son frère,  
doyen à Clermont, contenant Thistoire de la sœur Marguerite

de Saint-Augustin Stoart, religieuse carmélite à Paris. . . 494

Lettre de la M. Madeleine de Ligny^ abbesse de P.-R. à M. Pé-  
rier. 498 liCttre de la mère Agnès Amauld à M»\* Périer, touchant  
la mort

de M. Pascal père 499

Cinq lettres du père de Gondy, de l'Oratoire, à M. Périer. . .  
500

Lettredelasœur Agnès, de la mère de Dieu, à Mil\* Périer. . .  
501

Lettre de M. de la Rochaposay, évêque de Poitiers, à M. Périer.  
. 502

Eztraitd'unelettreàM. Périer le fils 502

Fourberie de Louyain .504

Ce qui se passait au sémioaire de Toumay 504

Éloge de M^^ de Longueville, en remettant son corps à M.  
l'évêque d'Autun. Imprimé à la suite des Lettres inédites de

ifB\* de Longueville. Bibliothèque de l'école des Chartes, . . 505  
Autre éloge en remettant son cœur à M. son aumônier, pour le

porter à Port-Royal-des-champs. It 506

Relation de ce qui s'est passé en l'assemblée de la faculté de  
théologie de Paris, tenue le i«r mars 1628, en Sorbonne. ... 507  
Examen des moyens qui sont allégués par ceux qui veulent faire

cette addition . 509

Copie d'une lettre de piété, sans date . 532

Lettre de M. Nicole 537

Lettre à M. Périer, chez M. Renet, à Paris. ...\*... 541 Cinq lettres  
de M»" de Longueville à la mère Agnès Arnand

P.-R. des Champs. Bibliothèque de récole des Chartes. . . 542

Lettre de M"« de Vertu à la mère Agnès Amauld. //.... 545

Lettres de M A« de Longueville à la même // 546

De la même à la même. // 549

De la même pinesse à la mère Angélique de Saint-Jean Ar-  
nauld d'Andilly. It 552

Lettre de la même princesse à la mère Agnès ArnauUl. It. . 552

Lettre de la même princesse à 923. // 559

Lettre de M^" la duchesse de Liancour à la mère Agnès Ar-  
nauld, sur la paix de r Église, 16 octobre 1668 560

Lettres de M»« de Longueville, sur un miracle opéré par l'in-  
tercession de M. d'Aleth (Nicolas Pavillon}. / ^ 561

Vingt-six lettres de la même princesse à M. Marcel, curé de  
Saint-

jAcqaes-du-Hauf-Pas. // 561

De la même à Mi"« d'Épernon, religieuse carmélite. // ... 574  
De la même à la révérende m<sup>e</sup> Agnès, la carmélite. // . . . 575 De  
la même à M. Marcel, curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas. It. 576  
Deux lettres de la même à la révérende mère des carmélites, dn

grand couvent de Paris. // 578

A la sœur Marthe de Jésus<sup>e</sup> carmélite, de la même princesse.  
It. 678

De la même à la sous-prieure des carmélites. // 579

De la même à la mère Agnès. /f 579

De la même à la mère Marie de Jésus<sup>e</sup> carmélite, i: 580

jDe la même à la mère Agnès. /<sup>e</sup> 581

Huit lettres de la même à la sous- prieure des carmélites. It, , .  
583 Deux lettres de la même à M»\* la marquise de Gamaches. It,  
. 585 Lettre de MM. Louis et Biais Périer, sur la visite de M. l'ar-  
chevêque à Port-Royal, en 1879, et sur le testament de M\*« d6

Longueville 586

Extrait d'une lettre de Rome du 22 août 1667 588

Lettre de M. Caulet, évêque de Pamiers, à M. Périer le fils,  
conseiller à la cour des aides ' ... 590

Lettre de M. Périer le fils, conseiller à la cour des aides, à M.  
l'é-

vêque d'Aleth. ; ... 590

Trois lettres de M. Féret à M. Périer le père, écrites d'Aleth en 1668 et 1669 591

Quatre lettres de M. Du Yaucel a M. Périer Tainé 594

Extrait d'une lettre écrite d'Aleth, sur le sujet de la maladie de M. d'Aleth 598

Lettre de M. de Barillon à M. Périer, de ce qu'il a remarqué d'admirable dans M. d'Aleth. 599

Lettre de M. d'Aleth à M. Périer le père, écrite en 1668. . . 600  
Trois lettres du P. dom Jean-Baptiste Boue, chartreux, à M. Périer

le père 601

Lettre de M. Vallant à M.»\* Périer 604

Extrait d'une lettre de M..., religieuse de P.-R., écrite à M. U.^  
le 31 octobre 1664 607

Procès-verbal d'un miracle arrivé en 1690, par l'intercession de

M. de Pontcâteau, peu après sa mort 610

Relation d'un miracle arrivé à Port-Royal, écrit par la religieuse

même qui a été guérie (Sainte-Sazane, Champagne). ... 618  
Relation d'un miracle opéré sur une religieuse ursuline de Pontoise GiT

Relation du miracle arrivé en la personne de ma sœur Claude de Saint-Joseph, religieuse ursuline de Noyers, etc., par II. le

Maître, prêtre et docteur de la faculté de Paris 619

Extrait d'une lettre à M. le Maître^ docteur en théologie, du diocèse de Langres^ par la soeur Marie -Charlotte de Saint-Aup:., religieuse ursuline et assistante de ce monastère, du 28 juillet 1656 62^

Extrait d'une autre lettre écrite au même^ du même lieu, jour et

année, par la sœur Catherine de Jésus. ■ 624

Certificat de M. Pontat, maître chirurgien à Noyers 625

Relation d'un miracle arrivé à Vemon en 1656 626

Lettre de M. l'abbé de Saint Gyrau à la mère abbesse de Port-Royal • ... 628

Copie d'une lettre de la mère Agnès, abbesse de P.-R.; à M. Girard, docteur de Sorbonne, le 15 juin 1661 629

Lettre de MM. Perler à madame leur mère, 5 may 1679. . . 630  
Lettre de M. de la Trappe à M. d^Aleth, sur la mort de dom Paul

Hardy, 15 avril 1675 681

Relation de ce qui se passa dans la visite que rendit M. Amauld

au roi Louis XIV, en 1668, après la paix de l'Église. ... 635  
Lettre à M. Périer sur les observations que l'auteur fait sur le rit

de la messe qui se chante tous les ans à la cathédrale de Clermont, en mémoire du miracle opéré sur M<sup>m</sup>\* Marguerite

Périer par la sainte Épine 633

Prose qu'on chante à la messe dont il est parlé dans la lettre précédente . . . . ^ 636

Chapelet de la sainte Épine 637

Relation de la maladie et de la mort de M. de la Rivière. . . 642

Extrât d'une lettre d'Aleth, du 31 mars 1677 645

Paroles de M. de Saint-Cyran 646

Lettre de la sœur Jacqueline Pascal à Mn« Périer sa sœur. JACQUELINE Pascal, etc «... 047

Vers composés par la sœur Jacqueline Pascal, R. de P.-R. sur le miracle opéré en la personne de W<sup>m</sup>\* Périer sa nièce, le

• 16 mars 1656. // 649

Lettre de M<sup>m</sup>« Gilberte Pascal à M. Pascal son père, à Paris, le 3 décembre 1638. // 655

Lettre de M<sup>m</sup>« Jacqueline Pascal & M. Pascal son père, 4 avril 1639. /< 655

Vers dont il est parlé ci-dessus. It 656

Épître à la Reine Anne d'Autriche, mise à la tête d'un imprimé dont le titre est : Vers de la petite Pascal, 1638. //.... 657

Sonnet. It 657

Stances à la Reine. Jt 688

526 APPENDICE. — MANOSCRITS.

Épigramme à M<sup>"</sup>« de Montpensier, faite sur-le-champ par son commandement<sup>^</sup> en mai 1638. /<sup>^</sup> 658

Antre épigramme à W<sup>^</sup>\* d'Hantefort, faite le même jonr sur-lechamp par le commandement aussi de Mademoiselle. It, . 658

A M<sup>»</sup>\* de Morangis, sonnet. Juillet 1688. /< 669

Dixain, le même mois. It 659

Stances faites sur-le-champ, le même mois. /<sup>^</sup>

Épigramme pour remercier Dieu du don de la poésie. It. . .

Stances sur le même sujet, août 1638. /f 660

Pour remercier Dieu , au sortir de I4 petite vôrole , novembre 1638.//

Stances. It. 663

A Mgr réminentissime cardinal de Richelieu. Épigramme, mars 1639. It , . 662

A M<sup>»</sup>» la dachesse d'Éguillon<sup>^</sup> sonnet, janvier 1640. /<sup>^</sup> . . . 662

Sonnet de- dévotion, février 1640. /f 662

Épigramme à sainte Cécile, novembre 1640. // 663

Sur la conception de la Vierge, pour les palinods de Tannée  
1640,

qui emportèrent le prix, décembre 1640. // 663

Remerciments faits sur-le-champ par M. de Corneille<sup>^</sup>  
lorsque

le prix fut adjugé aux stances précédentes. /< 663

Remerciments pour le prix des stances, Tannée suivante, décembre 1641. /( 664

Contre Tamour, stances, février 1642. It Ibid.

Suite des stances contre Tamour, à M<sup>^</sup> de Beuvron, en lui envoyant les précédentes, 1648. // 664

Sur la giiérison apparente du Roi Louis XIII. //

Sonnet, avril 1648. It 665

A la Reine, sur la régence, sonnet, mai 1648. /<sup>^</sup> 666

Pour une dame amoureuse d'un homme qui n'en savoit rien,  
septembre 1648. // 666

Sonnet fait sur des rimes, octobre 1648. // 667

Consolation sur la mort d'une huguenote. // 668

Stances, mai 1643. It 668

Chanson. It 669

M. de Scudéry à la petite Pascal. It 670



Traduction de Thymno Jesu nostra Redemptio, par M<sup>me</sup> Jacqueline Périer. / ( 670

A la fin du volume, se trouvent diverses additions de M<sup>me</sup> Périer au nécrologe de Port-Royal. Elles ne sont pas terminées\*

Bibliothèque royale» Supplément français, DESCRIPTION  
Dl> MANUSCRIT N° 2881.

C'est un io-40 d'une écriture du xviii<sup>e</sup> siècle. Il renferme une copie ou plutôt un choix des pièces du manuscrit 1485.

En voici une table abrégée.

Mémoire sur la vie de M. Pascal<sup>e</sup> par Marguerite Périer.

Extrait d'une lettre de la sœur Euphémie à son frère.

Extrait d'une lettre de M<sup>me</sup> Pascal à sa sœur , sur Tentrevue  
de

M. Pascal et M. Descartes. Diverses anecdotes sur Pascal.

Extrait d'une lettre de M. d'Étemare.

Plusieurs lettres de Jacqueline.

Lettres de Pascal à M<sup>me</sup> Roannez.

Lettre de Pascal au P. Annat.

Fragments et lettres de Pascal, à sa sœur<sup>e</sup> à M. le Pailleur<sup>e</sup> à  
la Reine

de Suède, Pensées de M. Pascal.

Lettres de Brienne à M. Périer sur les Pensées. Lettre d'Amauld.

Diverses lettres.

Lettre de Jacqueline, du 81 juillet 1653. De la même à son frère, mars 1652.

De la même au même<sup>^</sup> 1655.

De la même au même, 1655.

De la même à M<sup>»</sup> Périer, 13 juin 1665. De la même à la même, 29 mars, 1655.

31 mars, après midi.

8 novembre 1656.

518 APPENDICE. — MANUSCRITS.

De la même à la même<sup>^</sup> 80 novembre 1656. 24 mars 1661.

Indication de diverses autres lettres de la même , qui sont dans ce manuscrit.

Écrit de Jacqueline sur le mystère de la mort de notre S.

Lettres de la mère Agnès à Jacqueline<sup>^</sup> 22 janvier 1650<sup>^</sup> 1651.

Lettre de la mère Agnès de S.-P. à M. Pascal<sup>^</sup> sur la mort de Jacqueline.

Lettre de la mère Agnès de Saint-Jean, sur le même sujet.

Lettre de M<sup>»</sup>« Périer à ses enfants.

Lettres diverses.

Lettres de M. de Sacy à M. et M<sup>></sup>« Périer.

Lettres des Périer.

Lettres diverses, plusieurs d'Amauld & M<sup>««</sup> Périer et à ses enfants.

Lettre de Nicole auxTérier.

Mémoire pour servir à Thistoire de la vie de M. Domat, avocat du Roi au présidial de Clermont en Auvergne.

Pensées de M. Domat.

Pièces contre le P. Duhamel, jésuite, par M. Domat. .

Diverses pièces sur cette affaire.

46 lettres de M<sup>"\*«</sup> de Longueville.

Diverses lettres des Périer et aux Périer.

Diverses lettres et pièces.

Chapelet de la Sainte-Épine, attribué à Jacqueline PascaL

Bibliothèque du Roi, Supplément françaU, DESCRIPTION DU MANUSCRIT N<sup>»</sup> 397.

in-12, écriture du père Guerrier de TORatoire, compmp l'atteste cette note : a Ce manuscrit est de la main du R. P. Pierre Guerrier, de l'Oratoire, arrière petit-neveu de M. Pascal du côté maternel. Il a été donné en 1779 à la bibliothèque du Roi par M. Guerrier de Bezance, maître

DESCRIPTION DU MANUSCaiT N<sup>\*</sup> So7. 5M

des requêtes. » Voyez plus haut, p. 114. Les pièces les plus nouvelles, que contient le manuscrit n<sup>°</sup> 397, sont divers mémoires pour et contre la signature du formulaire. Nous rencontrons d'abord un Écrit de M. Nicole contre M. Pascal, lequel reproduit pour les réfuter chacune des propositions de Pascal, et par là nous les a conservées. Vient ensuite un mémoire d'Arnauld à Tappui de Nicole et contre Pascal. Ce mémoire d'Arnauld est dans ses Œuvres, t. XXII, parmi les ouvrages rassemblés sous ce titre : Disputes intimes entre M. de Port-Royal. Il est suivi dans notre manuscrit d'une assez longue réponse de Domat à laquelle Arnauld répliqua, et cette réplique est aussi imprimée au même endroit de ses Œuvres, tandis que la réponse de Domat n'y est pas plus que le premier écrit de Pascal réfuté par Nicole; seulement une note de la p. 759 dit que cette réponse avait été revue par Pascal ». Nous avons publié la fin de ce morceau jusqu'ici inédit de Domat, Jagqublimb Pascal, Appendice, n<sup>°</sup> 3, Documents inédits sur Domat, p. 441. Bossut, qui a eu ce manuscrit entre les mains, a tiré de l'Écrit de M. Nicole contre M. Pascal les propositions que cite Nicole avant de les combattre. De là, Œuvres de Pascal, t. II, p. 532, le morceau intitulé : a Écrit sur la signature de ceux qui souscrivent aux Constitutions en cette manière ; je ne souscris qu'en ce qui regarde la foi, ou simplement : je souscris aux Constitutions touchant la foi. d Les petites altérations que Bossut s'est permises ne sont pas assez graves \* pour que nous reproduisions ici cet écrit; nous préférons donner la fin de la réplique de Nicole qui n'a jamais vu le jour et

1. Partout il met on ne sait pourquoi, les formulaires au lieu du formulaire, comme s'il y avait eu plusieurs formulaires à signer.

m APPEWICE. «- MÀ£4UâCIUTS.

qui inonUe à quel point Nicole eutrait peu dans le» passions  
do parti janséniste.

L'écrit de Pascal se termine ainsi :

«Je conclus en troisième lieu que ceux qui signent en ne parlant « que de la foi, et en n'excluant pas formellement la doctrine de Jansénius, prennent une voie moyenne qui est abominable devant Dieu, « méprisable devant les hommes, et entièrement inutile à ceux qu'on « veut perdre personnellement. »

«r Cette conclusion, dit Nicole, est aussi fausse que tous les principes sur lesquels elle est établie.

«Quant à ces hommes à l'égard desquels cette signature est méprisable, peut-être seront-ils en plus petit nombre qu'on ne pense, et qu'il y en aura bien plus qui seront édifiés, ou qui la blâmeront moins que si on avait voulu expliquer en détail des choses que les religieuses doivent ignorer. Mais & ces fausses conclusions on en peut opposer de véritables, car on conclut des principes établis en cette réponse:

« 1» Que cette restriction qui témoigne qu'on ne reçoit les constitutions que quant à la foi est bonne et légitime , parce qu'elle exclut réellement tout ce qui n'est pas de foi, comme le sont les faits, que ces propositions soient contenues dans Jansénius, et que le sens condamné de ces propositions soit dans son livre.

« i« Parce qu'elle est très aisée à soutenir, ne pouvant être combattue que par cet argument : le sens de Jansénius pris pour un dogme déterminant est la grâce efficace, car cette signature

engage à condamner le sens de Jansénins pris pour un dogme déterminant, puisque le pape le condamne ainsi, et que l'on condamne par la signature tous les dogmes condamnés par le pape; donc elle engage à condamner la gr&oe efficace. Or, en cet argument, la majeure est certainement fausse et la mineure incertaine.

« S« Parce qu'elle exprime parfaitement la disposition des religieuses, en ce qu'elles savent et doivent savoir de cette contestation, car que savent-elles autre chose, sinon qu'on demeure d'accord de part et d'autre que le pape n'a point blessé la foi de l'Église par sa constitution, et que l'on dispute s'il n'y a point mêlé des faits qui soient faux? Et que peuvent-elles faire de mieux, suivant cette connoissance, que de déclarer en général qu'elles reçoivent la constitution du pape touchant la foi, puisque toute Église en convient, et qu'elles ne prennent part qu'à la foi, pour s'exempter de prendre part en ces autres disputes qui ne les regardent pas?

#### DESCRIPTION DU MANUSCRIT V S97. 6S1

« 4\* Pteoe que tous les cothoKques et principalement les religieuses devant on grand respect à l'autorité de l'Église^ il est de leur devoir d'exprimer cette résistance qu'elles font à un ordre qui les engage à prendre part à des choses qui ne les regardent point, dans les termes les plus respectueux qu'il est possible; ce qu'on ne pouvoit guère mieux faire que par les termes de cette signature.

« Ou conclut au second lieu que cette sorte de signature est meilleure que celle où l'on diroit être guesthne fadi, parce que cette exception tiou, mivâ que l'Église a fait à tous les mêmes iucott-

Ténients que ceux qu'on a proposé contre celle-ci, et qu'elle n'a pas l'avantage de n'engager pas même au siitnice à l'égard du fait, ce qui est assez considérable.

« On conclut en iToisiAme lieu qu'elle est meilleure que celle où l'on dirait saivà doctrinâ Jansenii, parce que cette exception rend suspects ceux qui la font de tenir ce que le pape entend par la doctrine de Jansénius; et comme c'est une erreur, elle les rend<sup>^</sup> suspects d'erreur et donne Ueu de les pousser avec pins d'apparence de raison.

« On conclut en quatrième lieu qu'elle est meilleure que si Ton mettait sah'â doctrinâ gratiœ efficads; parce que cette exception, en mai<sup>^</sup> quant que l'on ne condamne pas la grdce efflcace, marque en même temps indirectement que ceux qui ne l'exceptent pas la condamnent; ainsi en donnant un témoin à cette gr&ce ou lui en été cent mille.

« QvLd si l'on objecte qu'on pourroit dire la même chose à l'égard de Jansénius, on répond que non, parce que l'on n\*a pas les mêmes raisons de prétendré que la signature que Ton fait n'enferme pas la condamnation de Jansénius, qu'on a dû croire qu'elle n'enferme pas la grâce efficace, et ainsi l'exception de Jansénius est nécessaire et non libre, piirce qu'il n'est pas permis de témoigner par des paroles le contraire de ce que l'on a dans le cœur, quand nous en pourrions espérer de l'avantage.

« Toutes les restrictions devant être apparemment condamnées, celles qui engagent la vérité davantage sont les plus mauvaises, et celles qui l'engagent moins sont les meilleures. Quand on verra condamner une signature où l'on aura excepté la grâce efficace, n'aura-t-on pas quelque sujet d'en conclure, que l'on

veut donc que l'on condame cette grâce efficace? mais quand ou condamnera ceux qui ont mis pour restriction qu'ils reçoivent les constitutions quant & la foi, on ne pourra conclure rai^ônnablement autre chose, sinon qu'on les a voulu obliger de les recevoir aussi en ce qui n'est pas de foi, ce qui n'engage pas la vérité dans leur condamnation. C'est ce qui donne lieu de remarquer ici la différence extrême qu'il y a entre souffrir pour la vérité de la part des ministres de l'Église, et souffrir pour la vérité de la part dps ennemis déclarés de TËglise.

599 àPPENIHGE. -- MANUSCRITS.

« Car letwroAraacefi pour la vérité qui aniveai de la part det eoiiemis d« rËglise sont glorieuses et utiles à l'Église, pafée qu'elles fendent la Térité pour laquelle on souffto plus éclatante et «i quelque manière plus certaine, puisqu'on oonclui qu'il fout bien que cette Térilé soit bien eonstante, puisque ces personnes se sont exposées à la persécution pour la soutenir; mais quand on souffre de la part de TËglise même, le témoignage qu'on rend par la souffmace est souvent plus oontnûre à la vérité qn'il ne lui est avantageux, parce qu'on donne lieu d'en conclure qu'il faut bien qu'elle soit fiausse puisque l'Église a tant fait souffrir ceux qui la soutiennent\* Mnsi ceux qui n'ont pour but, eu dans leurs soufrances ou dans la recherche de leur sûreté, que l'avantage de la vérité, ne doivent pas garder la même conduite en des reu-contrés si différentes.

« Quand il s'agit de défendre la vérité contre les ennemis de l'Église, ils ont toute liberté de le faire avec force sans appréhender les persécutions, parce que ces persécutions ne sauroient qu'être utiles à la vérité : mais quand il s'agit de la défendre contre les ministres de rËglise, l'intérêt même de la vérité les



oblige de prendre une conduite plus tempérée, de peur que, se faisant condamner, leur condamnation ne retombe sur la vérité qu'ils soutiennent; et ils ne doivent pas éviter de couvrir leur générosité d'une apparence de timidité, si cette timidité est en effet utile à la vérité, en prenant pour devise cette parole de saint Paul; cum infirmor, iune potens tum; au lieu qu'en suivant impétueusement les mouvements de son esprit, on s'engage quelquefois en des maux infructueux pour ceux qui les souffrent et préjudiciables à la vérité, pour laquelle on s'imagine de les souffrir<sup>1</sup>»

## TABLE DES MATIÈRES

Écrit de M. Nicole contre M. Pascal sur le formulaire. • • • i

Extrait d'une lettre à M. Périer fi

M. de Sacy fi

Lettre de M. Bourdelot à M. Pascal 9È

Écrit de M. Amauld contre M. Pascal sur le formulaire. . . SS

Écrit de M. Domat pour M. Pascal sur le formulaire. . . . 6t

Écrit de M. Aroauld contre M. Domat sur le formulaire. . • 77

Écrit de M. Nicole pour ajouter au précédent It7

Autre écrit de M. Amauld sur la même matière ISL

1 . Le père Overrier a mis ici cette note ; « Tai copié cet écrit mr an maanserit qui ae trouve parmi ceux qne MUo Périer a don-

nés & la bibliothèque des V<sup>f</sup>. de l'Oratoire de Clermont. Cet écrit est de M. Nicole et celui qui est réfuté de M. Pascal. •

DESCRIPTION DU MANUSCRIT No S97. 533

Petit écrit anonyme sur la même matière. . . ^ ..... 131

Autre écrit anonyme sur la même matière 167

Démonstration géométrique sur la même matière 163

Préface historique sur phisiciens ou Trages pour et contre la signature du formulaire ' 168

Attestation de M. Nicole au sujet de la prétendue rétractation de M. Pascal 177

Lettre de M. Périer à M. de Péréfixe, archevêque de Paris, sur le

même sujet. • 178

Lettre de M. de Péréfixe à M. Périer sur le même sujet. • . 181

Lettre de M. Amanld à M. Périer, sur le même sujet. . . . 18S

Déclaration de M. Beurrier, curé de Saint-Étienne, sur le même sujet 188

Lettre de M. Beurrier à M. de Péréfixe, sur le même sujet. . . 184

Lettre de M. de Saint-Amour, écrite de Rome 18ft

Lettre de M. Périer à M. de Péréfixe au sujet de M. Pascal. • 190

Écrit de M. Périer sur le mandement de M. d'Aleth 19S

Lettre de M. Du Tremblay, sur la paix de Clément IX. . • .197  
Relation de l'état présent du jansénisme, en la TiDa ^e der-

mont, 1661 198-

Préface histinnque sur plusieurs ouvrages de MM. de Port-Royal,

touchant la manière d'expliquer et de justifier Jansénius. . 204

Petit écrit trouvé sur M. Pascal lorsqu'il mourut 218

Pensée de. M..Pa8cal> qui n'a pas été imprimée. . • . » • S15  
RaQ^êT^ présentée au Roi par les habitants de Glermont contre

les jésuites 916

Lettre du chapitre de Qermont à ceux de Luçon et de Nantes,  
au sujet des jésuites. ' MO

Addition de W^« Périer au Nécrologe de Port-Royal 291

Écrit de MU\* Périer, sur la prétendue rL^tractation de M.  
Pascal. 948

Lettre, de M. Périer à son frère, touchant le formulaire. .- • ..  
254 Lettre de M. Tabbé Leroy à M. l'abbé de Barillon, touchant la  
signature du formulaire. 255

Récit de ce que M. Périer a oui dire à M. Pascal, au sujet des

Lettres Provinciales '....' 9iBo

Lettres de M. Amauld, le docteur, à M. Périer, doyen de Saint-Pierre, SUT divers sujets de morale 261

|                                                                                           |       |
|-------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Mémoire de M <sup>re</sup> Périer sur sa famille. . . . .                                 | 271.  |
| Démêlé de M. Pascal avec le P. Noël, jésuite, . . . . .                                   | 985-  |
| Lettre de M. Arnand à M. Périer, touchant les Pensées de<br>M. Pascal.                    | 285,  |
| Lettre de M. de Brienne sur le même sujet. . . . .                                        | 288 ' |
| Extrait d'une lettre de M. Arnauld, touchant les abbayes de<br>filles;.                   | t89   |
| Extrait d'une lettre de H. Nicole sur les doutes des théolo-<br>giens.                    | t90   |
| Extrait d'un mémoire sur la vie de M. Pascal                                              | 291   |
| Extrait d'une lettre de la «œur Euphémie à M. Pascal. . . .                               | t9t   |
| Extrait de la vie de M. Pascal                                                            | 892   |
| Lettre de II. de Tillemont à II. Périer au sujet des Pensées de<br>M. Pascal              | 294   |
| Lettre de M. Tévèque de Comminges sur le même sujet. . .                                  | 296   |
| Extrait d'une lettre au sujet des Provinciales et des écrits de<br>MM. les curés de Paris | 297   |
| Lettre de M. le dnc de Candale au sujet des jésuites. ...                                 | 298   |
| Lettre de M. Bourdelot à M. Pascal                                                        | 298   |
| Écrit anonyme sur la conversion du pécheur                                                | 800   |
| Recueil fait par M. Nicole sur Tusure                                                     | 805   |

Autre écrit sur l'usure 806

Lettre de M. Quéras sur l'usure 810

Lettre de M. Pascal à M. le Pailleur sur le P. Noël 818

Dépositions de MM. Nicole<sup>^</sup> Arnould, de Roannez, Domat<sup>^</sup>  
au sujet de la préteodne rétractation de M. Pascal 828

Lettre de M. Beurrier, curé de Saint-Étienne, à M. Périér. . .  
881

Extrait d'une lettre à M<sup>m</sup> Périér au sujet de la Tie de M. Pas-  
cal. 882

Mémoire sur M. et M<sup>^^</sup> de Boannez par M<sup>"</sup>< Périér 834

Extrait d'une lettre à M<sup>"</sup>« Périér sur les Pensées de M. Pascal.  
. 889

Profession de foi de M<sup>"</sup>« Périér 840

Lettre dt M. Pascal à la reme de Suède S41

## **MANUSCRIT DE LA BIBLIOTHÈQUE M AZARINE N**

Petit m-4\*, portant au dos ce titre : Domat. Dispute» théolo-  
giques. Sur la première page on lit : c Hémioires et pièces re-  
cueillies par M. Domat <sup>^</sup> auteur du traité des Lais eivilesy qui  
m<sup>^</sup>ont été communiqués par M. Domat, président en la cour des  
aides de Clermont<sup>^</sup> son arrière-petit- Ui. 1776. »

MANUSCRIT DE LA BIBLIOTHÈQUE MAZARINE N° 3199.  
835

C'est à peu près un double du manuscrit de la Bibliothèque Royale, Supplément français , n° 397, comme on s'en peut assurer par la table qui suit : >

Écrit de M. Nicole contre M. Pascal sur le formulaire. ... i

Extrait d'une lettre à M. Perler 3t

Article touchant M. de Sacy 81

Lettre de M. Bourdelot à M. Pascal 88

Écrit de M. Amauld contre M. Pascal sur le formulaire. • . 34  
Extrait d'une lettre de MM. Périer à M<sup>re</sup> « leur mère et à

Etienne Périer, leur frère aîné • . 71

Écrit de M. Domat pour M. Pascal sur le formulaire. ... 78  
Écrit de M. Arnauld contre M. Domat sur le formulaire. . .108

Petit écrit de M. Nicole pour ajouter au précédent 165

Autre écrit de M. Amauld sur la même matière 170

Petit écrit anonyme sur la même matière 201

Autre écrit anonyme sur la même matière 105

Démonstration géométrique sur la même matière SIS

Préface historique sur plusieurs ouvrages pour et contre la signature du formulaire 118

Attestation de M. Nicole au sujet de la prétendue rétractation

|                                                                                         |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| de M. Pascal                                                                            | 229 |
| lettre de M. Périer à M. de Péréfixe, archevêque de Paris. .                            | 231 |
| Lettre de M. de Péréfize, archevêque de Paris^ à M. Périer. .                           | 234 |
| Lettre de M. Amauld à M. Périer. - • ;                                                  | 235 |
| Déclaration de M. Beurrier, curé de Saint-Étienne. ... ^                                | 237 |
| Lettre de M. Beurrier à M"« Périer                                                      | 238 |
| Lettre de M. de Saint-Amour écrite de Rome                                              | 239 |
| Lettre de M. Périer à M. de Péréflxe, archevêque de Paris. . .                          | 246 |
| Écrit de M. Périer (le neveu de Pascal et non son beau-frère)<br>sur                    |     |
| le mandement de M. d'Aléth                                                              | 248 |
| Lettre de M. du Tremblay sur la signature du formulaire. . .                            | 254 |
| Déclaration de l'état présent du Jansénisme à Clermont en<br>Auvergne                   | 256 |
| Préface historique sur plusieurs ouvrages de MM. de Port-<br>Royal                      |     |
| au sujet des écrits suivants                                                            | 262 |
| Petit écrit trouvé sur M. Pascal lorsqu'il mourut                                       | 271 |
| Pensée de M. Pascal qui n'a pas été imprimée (c'est la Pensée<br>contre la philosophie) | 273 |

Requête des habitants de Glermont contre les jésuites. ... 274  
Lettre du chapitre de Glermont à celui de Luçon et à celui de

sas Amofmce. - mahusguts.

HaataB \*7«

BépoDse au cfaaiitra de Nantes et de Ldçoa. «•

AâditMmsdeMi>\*Pérkra]iNécralogedePDit-l&ayal tBS

Émtdelfu«PériersnrUpréteodiieT«fncUli(mdeM.Piual S9t

Lettre de M. Périer à son fim tcmchant le fiocmnlâie. . . . Ht

Lettre de IL l'abbé Leroy à M. l'abbé de BuiOon lit

Bécitde ee que Mo» Périer a oiâ dire à M. Pascal an sqjct des

LettRi ProTinciales. m

Lettres de M. Anianld à M. Périer sss

Mémoire de MB\* Périer sor sa £unille. SU

Démêlé de M. Pascal avec le P. Noël t4S

Lettres de M. AmanM à M. Périer 96ê

Extrait d'nne lettre de M. Nieole Uk

Extrait d'un mémoire sor la Tîe de M . Pascal KS

Extntitd^nniettrede lasarar Eopbémieà M. Pascal. . . . 3M

Lettre de M. TilJemoDt à M. Périer fils snr les Pensées. . . iS7

Lettre de M. l'ÉTèque de Comminges à M. Périer fils. . . . S7f



Extrait d'une lettre à M. Périer au sujet des Provinciales. . 17f

Lettre de M. le duc de Gandale au sujet des Jésuites S71

Lettre de M. Jolivet de Lotill. Pasca L S72

Écrit anonyme sur la conversion du pécheur. 171

Beaucoup fait par M. Kécol sur l'histoire S78

Autre écrit sur l'histoire S79

Lettre de M. de Quéras sur l'histoire. 38%

Lettre de M. Pascal à M. le Pailleur au sujet de P. Noé, jésuite.  
888 Dépôt de MM. Nicole, Amanle, l'homme et Domat, au  
sujet

de M. Pascal 488

Lettre de M. Benrier, à M. le comte de Saint-Étienne, à M. Périllier. 488

Extrait d'une lettre de MM. Périer à M<sup>re</sup> leur mère. . . . 487

Mémoire sur M. et W<sup>e</sup> de Roanne 489

Extrait d'une lettre à M<sup>re</sup> Périer 414

Profession de foi de M<sup>re</sup> Parier 415

Lettre de M. Pascal à la Bonne de Saède. 418

## DANS LES FRAGMENTS DE PASCAL

CITE DAMS LI PEISILLIT TOLME.

A, au lieu de pour. — « L'homme est à lui-même le pi us prodigieux ol>jet de la nature. » Page 491. — • Connoissez donc, superbe, quel paradoxe Tonsfites à vous-même. » P. 943. ~ « 11 (ce joug) D'est léger qu'à lui et d sa force divine. » P. 448.

— A, pour par, — Se laissant conduire à leurs inclinations et à leurs plaisirs. » P. S50. — « Ne nous laissons pas abattre à la tristesse. 9 P. 445.

— A, pour relativement â. — Il (l'amour-propre) étoit na turel à Adam et juste à son innocence. » P. 4ss.

AlMlsser, au propre.—\* Ayant un corps qui nous aggrave et nous abaisse Ters la terre. « P. 809.

— Au figuré : « Pour abaisser noire orgueil et relever notre abjection. > P. SM.

A. -i « Abaissons-la

(l'âme) done à la matière. » P. fM.

^ S\*ABais8Ba. — • S'il se Tante ; je rabaisse; s'il s'abaisse^ je le Tante. » P. 340. — m Forcé à s\*abaisser d'une ou d'autre manière. » P. 396.

— 8'ABAISBB A. — « Bt S'U UO S'a-

baisse à cela. » — P. 313.

— Rabaissée. — « Sa condition est rabaissée par la dépendance\* » P.

— Se EABA188EE. — « Elle fait de nouveaux efforts pour se rabaisser jusqu'aux derniers abymes du néant »

Abandonner, abandonné. — « Sans mentir, Dieu est bien abandonné, m P. 150 et p. 443.

ABAivnomffc, B. » « Son ftme doit se trouver seule et abandonnée au sortir de cette Tie... » P. 469.

S'ababdobheb. S'abandonner à.....

— H Les eboses où elle (t'&me) s'abandomnoit ave& une pleine aflàtion du cœur. » P. 467.

## VOCABULAIRE DES LOCUTIONS

Abahdor, non-seulement l'action d'abandonner, mais l'état d'une personne abandonnée. — « Il (l'hommej sent alors son néants son abandon. »

## P.SS

Alwttrc, au moral. — « Les pensées pures, qui le rendroient heureux, s'il pouvoll toujours les soutenir, le fatigueiU et Vabatlent. » P. 281.

— RABAirni. — « Pyrrhonisme est le remède à ce mal, et rakat cette vanité'. » P. 233 et 224.

Abéilr. — « Cela tous fera croire et vous abêtira, > » P. 236 et 99S>.

Abject, abjection^ dernier degré de la bassesse. ~ « Tout ce qu'il y a de grand et tout ce qu'il y a dTbject. » P. 417.— «Pour abaisser notre orgueil et relever notre abjection. » P. 266

Abominable. — 11 n'y a rien de si abominable. » P. 403. — « Tout ce qui est dans les hommes est abominable. » P. 416. — « Des plaisirs abominables. M ibld.

Absom. Un empire absolu. Voyez Empire.

AbaolimiMil» le contraire de relativement, en soi, intrinsèquement.— « Entre être délicat et ne l'être pas du tout, il faut demeurer d'accord que, quand on souhaite d'être délicat, on n'est pas loin de l'être absolument. » P. 491.

Absorber, être absorbé, dons, par, en. — « Quand Je considère la petite durée de ma vie absorbée dans Téternilé. » P. 258. — « L'image de la chair du péché a été absorbée par ta gloire. » p. 419. — « 8a volonté est absorbée en Dieu. » P. 420.

Abyoïé. -> « Le petit espace que je remplis et même que Je vois abitmê dans nnQnte immensité des espaces que j'ignore. »P.t^.

«. M«ntftigm, Bm., Vt. 1t, «è. i». ■ L«

frénéM\*. •

Aceommotfer (sO. — « Cestmio vie unie à laquelle il ne peut «'accommoder. » P. 484.

Accorder, mettre d'aooord : — « C'est elle qui accorde les contrariétés par un art tout divin. >• P. li7.

— Accorder avbc. — « Il accorda en peu de mots l'immatérialité de Vkme avec le pouvoir qu'a la matiôre d'altérer ses fonctions- » P. 458.

— Faire la concession de. ~ « ilocorder à Dieu une chique-naude pour mettre le monde en mouvement » P.

4U, et 337.

— S'accorder avec. — • La force ê\*acorde avec cette bassesse.  
» P.

Accroire. Voyez Croire.

Accroltsemcnt. — En priant Dieu de bénir ces semences et de iettr donner l'accroissement, • P. 142, et

AchemlBemcnt. ~- • Cette manière de vivre est un merveilleux acheminement k la passion. » P. 496.

Acbever, porter le dernier coop.— « 11 faut donc TacAever (la raison). '

-^ Rendre une chose telle qu\*ll n\*; manque rien. -\* • Et ce qui achève notre impuissance à connottre let choses. » P. 806. - « Le péché n'eti pas achevé si la raison ne consent. »

Achopper, se heurter à, fUre un faux pas, échouer. — « Et c\*est là où tous ont achoppé. • P. 302.

Admirer que, pour s'étonner que.

— J'admir» avec quelle hardiesse ces personnes entreprennent de parler de Dieu. » — P. 225, et 277. — « Qui

n'admirera que notre corps \* P.

Affllf cr, pour : frapper, abattre.

•. M«Htaip»e, riU. « n Mw tk

## LES PLUS REMARQUABLES DE PASCAL

du latin *afpigere*. ^ « Qannnd la mort affligeoU un corps Innocent. »

Agir, Agissant. — « Lnissons donc agir ce serpent et cette Eve. » P. 430. — Ce sont leurs conseils qui sont encore vivants et agiuanis en nous. »

AsTgraver, rendre lourd. — « Un corps qui nous aggrave et nous abaisse vers la terre. » P. 309 ^

Agrandir. — « li y a des passions qui resserrent l'âme et qui la rendent immobile, et il y en a qui Vagrandlsêen I et la font répandre au dehors.» P. 495.

— S'agrandir, — « On sent le fou t^agrandir. » P. 490.

AMer, aidé, aidant, aidante, sans relatif et sans régime. — « Toutes choses étant aidées et aidantes. —P.

Algallloa, aiguillon de. » « Les enfants de Port> Royal auxquels on ne donne point eet alguillan (fenvie et de gloire, tombent dans la nonchalance. N P. 956.

Air, le bon air, pour : les belles manières. — « QuMl eherchoit le bon aîr. » P. 176.

AIKffement^ t Un solide allège' ment. • P. 418.

Aller, aller A. — « Qu'il aiUe de lui-même à Dieu. > P. 962.

— Avec un tejrme abstrait personnifié : « Vous voules aller à la fol, et vous n'en savei pas le chemin. > P. 994.

Allbbs bt tbnqbs. — « La nature de l'homme n'est pas d'aller toujours ; elle a êeê allées et ses venues. »

AUUb<sup>m</sup>. — m Tout tombe sous son alliance<sup>^</sup> » pour dire : tout a un lien,

une alliance avec lui. • P<sup>^</sup> 907. ftseï] a essayé plusieurs mots avant d'arriver à celui-là.

Aliamer (s'). — « Les yeux s'allument et s'éteignent. > • P. 499.

Aoibtga. — «t Dans un état ambigu entre les poissons et les oiseaux. »

- Ambif «ICé. -- « Ambiguïté am<sup>^</sup> bigiii. « P. 4i;, en parlant du pyrrh»nisme qui doute de ses doutes.

Amllic, pour alTeclion profonde, y compris Tamour. - « Une haute amitié. • P. 490. — « C'est une obligation de la nature que les hommet fassent les avances pour gagner ramifia des dames. » P. 495. — Au pluriel, même sens. - « Les grun eft amitiés vont jusques-là. » Ihid.

ABM>areiii, -enelin à l'amour. <sup>^</sup> • On dit qu'il y a des nations plus amoureuses les unes que les autres.»

<sup>^</sup> AuouaBUSEUsnT, avec amour.

— «c 11 ne doit pas accuser de la violence qu'il souffre la mère qui le retient amoureusement. » • P. 440.

Aoipie, amplitude. — « Tout le monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans Vample sein de la nature. » P. 493, et p. 997. — « La diversité est si ample. » P. S54. — « Dans l'amplitude et immensité da la nature. » P. 297.

Anaipiiisfr, diviser. - « Mais si on Vanatomise, » P. 956.

Après, courir après. ^ « Courir après les fumées. » 1\*. 345.

Aspirer A, avec un substantif, et aussi avec un infinitif; atplrer de.

— • Comme c'est à Dieu qu'elle a«pire, elle n\*aspire encore d\*y arriver que par des moyens qui viennent de Dieu. » P. 473.

I. Ilorae\*, Sflt., n, 1, 77 : ■ Corpus. .. ani- 5cfMM,dk. IX : Cêm^rlhU» «i^ptu «ffrcMl nm.M prgratmL.... alqna •ffUgit. •  
— Uoo- Ikiâ, «il\* M p«HÉ|« du UTr« 4\* te

## VOCABULAIRE DES LOCUTIONS

AM««lr, «] figuré. -^ « Et Je De TolB pu pourquoi aneolr «on imagination sur l'un plutôt que iur Tautre.» P. 190, et soc

— Atsiim. -> « Nom brûloDB de déeir de trouver une asiêtte feroM. »

P. 195 et SOS.

Aasojéilr. — < L'ddat de la Térיתה é<iuité anroit aat^ti teni les peuplée. » P. M.

AMarer, rendre sftar, mettre eniû\* relé. — On asturg la oona-dence en montrant la fatt8Bel6;on iCaume pae la bomve en montrant ll^juatice.» P.

^ S'AisuMB, ae mettre en sûreté, etse croire en sûreté. •- « On ne peut ttâuwrn'^ et l'on est toi^ours dans la déflanoë. » P. MS.  
— « Voyant trop pour nier, et trop peu pour netuêurerKnP, 9U.



-^ S'Assimm que, pour être certain que. — « Bt s'assttre qu'elle a en soi les forées nécessaires pour cette conquête. » P. iir.

— AssuaAHCB, état où on est en sûreté. — « Ne cherchons donc point é^atêurancê et de fermeté. » I9oet8os.

' — < Un eertiin degré de perfection oft Von gùît en assurance. • P. 406.

^ État où on est sûr d'une chose.

-Personne n'a d'assurance s'il Teille ou sll dort. » P. so.

— Assoai, 11 est assuré que, il est certain que. -^ • il est bien aeurê qu'on ne se détache Jamais sans douleur. > P. MO. — « Il est assuré que TOUS senrei l'Église par vos prières. » P.U9,et43t.

Attache, prendre attache,s'attacher à quelque chose, -r- « Pour mol Je n'ai pu y prendre d'attache, » P. 185.

— ArrACHamiiT, Attachement à. ^ m Ceux qui ont des attachements au monde qui les y retiennent. • P. 450.

^Attacher, «'allacA«r.^« Quelque terme où nous pensions noue atta^ cher et nous affermir. \* P. 195, etSOS.

» Déiaeher (se), absolument et sans <fe. — « On ne se détache ianuôm sans douleur. ^ P. IM» et ao.

Attente, place (d^). — « 11 y a mm place d'attente dans leurs cœurs. «P.

Attrister. — • Des dlTisions de Charron ^arirl^ienl.» P. f7S.

Antortoé, non pas qui a reçu une autorisation, mais qui possède de l'autorité. - « 81 saint Augustin tonoit aii^ourd'hui et

qu'il fût aussi pen autorisé que ses défenseurs, il ne Ibroltrien.» P. 971.

AvaBOage, tirer avantage, tirer on avantage, grand, considérable, admirable, etc., d'une chose, contre, ele.

^ « Ainsi nous tirerons avantage de nos propres imperfections. » P. 4917.

— « 11 y en a asses, Dieu merel, deoe qui est d^ fait, pour € » tirer un ad" mirabU avantage contre les maudites maximes. » P. 151, et 443.

Avarfelcin.-« Vn avarlekmxqaï aime devient libéral. » P. 495.

Avoir , avoir de quoi, avec un verbe.

— « Et que f avals de quoi la eemioltre. » P. 94«.

— Avoia, avec y, comme « y a des hommes. -\* « N'y ayant rien de siiir concevable, » pour : rien n'étant si.

— RATOia. ^ « Cela me foit espérer de ravoir l'autre. • P. 987.

Baptiser, familièrement, ponr :

donner un surnom, un sobriquet. ^ « Depenr qu'une qualité^ ne l^ empcnie et ne fasse baptiser, » P. 953.

Barbouiller. — < Les eniknts qu

1. MoDtûfM, IfaV. ■ Et «'attireil par celt« «yndiuion M dt-teoun. etc. i

## LES PLUS REMARQUABLES DE PASCAL

i ^BPri ^fMtdo vUage qiffli ont har-^

Baie. ~ • Noitt brûlons de désir de trouver une assiette ferme et aneder\* idère boH constante. » P. 19S,et SOs.

Bessetee, marque quelquefois une •Ituation humble, sans aucune idée de bassesse morale. -« 81 ce discours TOUS plaît et vous semble fort, saches qnll est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après, pour prier cet ètra Infini et sans parties, auquel il soumet tout le sien, de •e soumettre aussi le vfttre, pour votre propre bien et pour sa gloire, et qu'ainsi la force s'accorde avec cette boêseste. • P. 195.

Batterie, pour Intrigue. — « Une baiterie dangereuse fut entreprise contre nous. » P. S36.

Beeoy belle, ironiquement. » « Si faut-il voir si cette belle philosophie... » P. ftl7. - « La belle choee de crier à un homme etc., et la belle those de le dire etc. » P. 963.

Bicntelsent.— « Vous serez fldële, honnête, humble, reconnoissant, bienfaisant., • P. S96. Ici bienfaisant paraît bien vouloir dire faisant du bien , et non pas seulement faisant bien.

WHêêust, blessé, " H La raison n'est pas plus blessée... » P. 6â« 231, et S9i.

Bon. Tout de bon. — « Je ne crois pas que ce soit tout de bon que tu sois foohée. • P. Isa. - • Quelquefois en faisant semblant d'avoir compasKion, elles (les dames) l'ont tout de bon. » P.4«8.

Boot, à bout, mettre à bout, mettre au haut bout, pour : mettre tout à fait à bout.— « Gela avec Escobar les met au haut bout. » P. 459.

r, chanceler. — a Quelque

terme où nous pensions nous attacher et nous affermir, Il branle et nous quitte. • P. 105, et M5.

Brave, familièrement pour bon, excellent. ^ « Et les braves Pyrrhus niens. » P. 147.

BroffroiOer, Débrouiller, embrouiller, embrouillement. « Ceux qui savent brouiller leurs idées. » P. 487.

— Débrouiller. - « Un embarras qui a continué... et qui ne s'est pas débrouiller. » P. 401.

— Embrouiller la matière. » P. 48 et 49.

^ Embrouillement. — « Qui démêlera cet embrouillement? » P. 141.

Haehetio, en cachette. — « n (l'amour) s'y trouve secrètement et en cachette. » P. 456.

Gaebot.» c Ce petit cachot où il se trouve logé. J'entends l'univers.»

Canton, au figuré pour une région particulière. — « Qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature. » P. 454, et 197.

Capable, capacité, incapacité.

— Capable de. — t Quelque étendue d'esprit que l'on ait, l'on n'est capable que d'une grande passion. »

P. 454.— « Capable de peu et de beaucoup, de tout et de rien. » P. 143 '.

"Capacité, la capacité d'une chose, pour son étendue. — « Il est visible qu'elles ne sont plus que l'esprit même et qu'ainsi elles remplissent toute sa capacité. » P. 485. — « Les petites choses flottent dans sa copocité (du cœur)... • P. 490.

— Capacité pour.- « 11 ne fiiutpas moins de capacité pour aller jusqu'au néant que Jusqu'au lout : 11 la faut

i. Mwtai^e, la ■ Le\* tofiott qui t'rfnjtM dt M mène lîMft qu'Ut ont kvkoMtti. dt toulw

Ikid. m L'homme eH capebU comme ifaucmM!.\*

## VOCABULAIRE DES LOCUTIONS

Iiionto pour l'on ctl'autre. » P. 903.

-> Incapacité pris atMoltiment - « J'en ai retseiiU mon incapacité. » P.

Cartictèrc, pour type, modèle Inné.

• \*« NouM naitôons avec un caractère d'amour datia nos cwurs qui «e développe à mesure que l'eapril se pcrfccF tionue. » P. 486.

- CAa\*CTHBiSRa (se)..., se caractériser dans..., pour s\*i m primer, se graver dans. — \* Auianl de fois qu'une femme sort de soi-même pour se caractériêr^dant le cwur des auti'es. »

CftoMP, Causé, Cauêant, pris absolument. ' « Toutes choses étant eauêéet et enviantes. » P« 307.

Ce MatloB de. -- •« Une cessation d'inquiétude, » P. 49S.

Cliaos. — Au propre : •> Il y a nn chaos infini qui nous sépare.  
»P. 290.

\* Au llgui\*é : «< Quel c/iao</ \*\* P.

Gliarme.— t Ce charme victorieux qui les entraîne. » P. 444.

Cblmêre. — « Quelle chimère estce donc que l'homme? » P.  
227.

Choisir 4e, pour : entre plusieurs parlis prendre celui de. — «  
Il a choisi d'y demeurer. > » P. 435.

Cloaque, au figuré. — « Clo'ique d'incertitude et d'erreur. » P.  
227.

Cicar. — Le cœur opposé ù la raison. P. 43 et 44.- X Connois-  
sances du cœur et de tiusiinci. P. 44, 202 et 203.»— « Le cœur  
sent qu'il y a trois -dimensions dans l'espace, • .P. 44, et 203. ~  
«Le cœur a son ordre. » P. 44, pl 20i2. — « Le cœur a ses raisons.  
» tbid.

Coiffer, se coiflTer de. — « Si on y sonuc trop, on s'entête et on  
s\*en coiffe. » P. «72.

Colosse. Un colosse, pour : une chose très grande.— «Qui  
n'admira que notre corps, qui tantôt u'éloU

pas perceptible..... soit à ] colosse. M P. 199.

Comportemeais. — « Nos campn>temenis au dehors. ■ » P.  
4S6.

Composer, former à Taide d\ui mélange.- « Qui ne croiroil, à  
nout voir composer toute» choses d'eaprtt et de corps.' •• P. 191,  
809 et 310.

— CouposB. Composé de. — Roua sommes composés d'esprit et de m»\* tièré.

— CoHPosK, absolument, pour mélangé. - « Notre être composé. » P.

477, et 309. - « Notre éUt double et composé. P. 308.

Compter, être compté, pour: avoir de l'importance. - « C'est là où nos pensées doivent être principalement comptées. \* P. 447.

Compte, ^tt bout du compte. — « Et il n'est qu'un homme au bout du compte. » P. 243.

CoBClore, avec un régime direct, pour: prouver, démontrer.— « Cette impuissance ne conclut autre chose que la foiblesse de notre raison.»

P. 44, et 203. Pour dire : De cette impuissance on ne peut conclure autre chose que...

— Se conclure : « Les princpet te sentent; les propositions se concluent. M p. 44, et 2U4.

C^ndalre, conduit. Conduire un raisonnement. — « Le raisonnement bien conduit portoit à le croire. »

— La conduite de qùelqu^un Teut dire quelquefois, non pas la conduite que tient quelqu'un, mais la manière dont quelqu'un conuit les autres ou conduit ane alRilre. — « Nous bénirons la conduite de la Providence. > P. 415. -\* « Sur Tordre et la conduite de qui ce lieu et ce temps »-lr>li été destiné à moi? » P. 858. Ci^iif im perio et ductu.,

~ La conduite d^une ctoae.-» «Dtou

## LES PLUS REMARQUABLES DE PASCAL

no fait point de miracles dans (a conduite ordinaire de son Eglise. »

P. S71. — « Remetlons-nous à Dieu pour la conduite de nos vies. » P. 430. — • Si nous lui en (des événements) remettons la conduite, » Ibid.

— Conduite de quelqu'un sur, « La conduite de Dieu «ur la vie et la maladie. » P. 410, el4iaet413.

'- Au pluriel: Voilà les admirables conduites de la sagesse de Dieu sur le salut des saints. • P. 4S5.

Confondre, réfuter hautement et victorieusement, Jusqu'à faire bonté à celui qui est réfulé. — « Il est plus fadie de les confondre. » P. 250. — « Pour les confondre par la vue de leur folie. » P. 252. — « La nature confond les Pyrrboniens» et la raison confond les dogmalistes. » P. 242. — « Elle eût sans doute confondu l'orgueil.»?, kOi.

CSonnoltre. ConnoUre que. - « J'ai . connu que notre nature... • P. 246.

Conae^oeDCC. Une chose d\*une grande conséquence, pour : qui a de grandes conséquences. — \*< Voilà un doute d'une terrible conséquence I »

CSonsolatIf. Consolatifà. ~ « Discours bien consolatifà ceux qui ont assez de liberté d'esprit pour le concevoir au fort de la douleur. ■ P. 144, et 413.

— Consolaiif pour, .- « Un beau moi de saint Augustin et bien consolaiif pour de certaines personnes. »



Gonaomnier, pour achever.— «Enfin pour consommer la preuve de notre foiblesse. » P. 192.

GOBSinni. Ferme et solide, presque physiquement.— • Une assiette ferme et une dernière base constante. »

P. 49Set3a'S.

Conire-poMa. — Nous ne noua sou-

tenons pas dans U vertu par noire propre force, mais par le-contre-poids de deux vices opposés, comme nous demeurons debout entre deux vents contraires. » P. 254.

Couiribner, avec un double régime direct et Indirect. — '• Je souhaiterois d'y contribuer quelque chose.»

Coopérer, Coopérateur, Coopéra^ teur à — Tout coopère en bien pour les élus. B P. 427. — • Un corps soumis et càopérateur à ses volontés. »

Courage, donner courage, donner courage à. — ■ Donner courage aux foibleà. » i\ 449.

Couvrir.— cSous le voilede la nature qui nous te couvre (Dieu)... » P. 434. — « Le voile de la nature qui couvre Dieu. » 435. — fl Toutes choses cou»

vrenl quelque mystère: toutes choses sont des voiles qui couvrent Dieu. »

P. 436. — c il ne sort du secret de la nature qui le couvre. • P. 434. — Les afflictions temporelles couvrent les biens spirituels où elles conduisent ; les joies temporelles couvrent les maux étemels

qu'elles causent. • P. 436. — • Vous le couvrez ( le uiul }, vous ne l'olez pas pour cela ^ i P. 468.

— 50 couviir dCf pour: s'envelopper, se cacher sous : c 11 s'est encore plus caché en se couvrant de l'humanité. » P. 435.— • Le désir de vaincre est si naturel, que, quand il éf couvre du désir de làire triompher la vérité, on prend souvent l'un pour l'autre.- • P. 455.

— Découvrir^ pour: dévoiler, mettre au grand jour : • 11 noïis découvrir sa volonté. » P. 444.

— Eue découvert : « La vérité y est découverte. » P. 445.

. Il«ataif lie, Ikié. t Nolrv tt]i|im trt nrit, 1m iiiieit. \*

ftiu pour Mliipar Im -«iM\* i tUt hm «wf\*, !••

## VOCABULAIRE DES LOCUTIONS

"Se découvHr î • 81 Diea se decour vroU eonilnuellement au hommes.»

P. 434. — •îlee découvre nrement à ceux... » Ibid. — II t'est découvert. ■ P. 436.

-\* À découvert, sans Toile : • Ils y TerroDt Dieu -à découvert. • P. M, et 296.

Crainte. Être en erainte.^nVhom" me qui est toujours en crainte, • P.'48».

Graiver. — « Tout notre fondement craque, et la terre s'ouvre Jusqu'aux abymes. » P. 195 et 805.

Gr«UMe. - iSi l'antiquité étoitia règle de la créance, les anciens étoient donc sans règle? > P. 980. —« Rendre raison de leur créance. > P. 889.

GrMole. Non seulement se dit d'une personne, mais d'un être abstrait personnifié. — • Avec une fa-cillé trop crédule, » P. 251.

Greax. — • Que le cœur de l'homme est creux et plein d'ordure: • P. 887.

Crier, auûguré. — •Qu'est-ce donc que nous crie cette avidité et cette impuissance? » P. 197.

Croire, Faire croire une chose, Faire accroire que. — f En montrant la vérité, on la fait croire, > P. sei.—Nous ferez'Vous accroire que... i P. 278.

De, pour : avec. — « Vous agiriei de mauvais sens. ■ P. 28.1 et 292.

Déborder (se) — « Cet amourpropre s'est étendu et débordé dans le vuideque]'amourdeDieuaquitlé.i P. 492.

Décider de. — f Un méridien décide de la vérité. » P. 64.

Déclteer, descendre peu à peu. — «Après avoir fait ce chemin... oo décline misérablement. > P. 493.

oeçB. — « Notre raison est toi^oura déçue par rineonstanece des apparan-

ces. « P. 905. — ■ La natore oorrônique ou déçue. ■ P. 429.

Dedans, pour dans. Là dedans, pour dans cela. — « Ceux qui ont la foi vive dedans le cœurvoyent.. »

P. 60 et 225. — • Je veux lui faire voir là dedans un abyme nouveau. » P. 193 et 298.

Déraire (se) d'une chose, pour la quitter. ~ « Ceux-là se défont des fausses religions, et même de la vraie, s'ils ne trouvent pas de discours solides. » P. 265.

Défectaoblté. — « La cause de sa défecluosité. > P. 438.

Défager, pour sauver. ■ Vous avez deux choses à perdre, le vrai et le bien, et deux choses à dégager, votre raison et votre volonté. » P. 232, et 29«.

Décide.— «c C'est une espèce d'homicide et comme un décide en leurs personnes. > P. 432.

IMllMrer de, au lieu de délibérer sur, — « C'est une chose déplorable de voir tous les hommes ne délibérer que des moyens et point de la fin. »

Dénuirclice, pour : mouvements.

— « Qui suivra ces étonnantes dé-^ marches (les démarches des choses sorties du néant et portées jusqu'à rinnnf)?i>P. 800.

Dénaonairaur, emportant la démonstration. -^« Cela est démonstntif. » P. 393.

Dénné, dénuée, — Dénué de. — Dénué de toutes choses auxquelles elle (l'âme) avoit mis son espéranoe. »

-- a Dénuée de tous ces oliijets de sa félicité. » P. 470.

Départi, e, pour : accordé.— Tontes les grâces de la nature qu'il lui avoU départies. » P. 431. — « Ce sefond empire (celui de

l'esprit) ne peut être départi et conservé que par le mérite, n P. 463.

## LES PLUS REMARQUABLES DE PASCAL

. -> • Si nous ne pouvons éviter le cours du déplaisir. vV. ètl .

t^Le déplaisir est -- « Le déplaisir de voir entre Dieu et le pape. » P. 459. ' Imposée de. — Dépositaire du vrai. » P. 327 et 828.

Besmaies Desmaies (le). ^ « Voir le jeu. » P. 234 et 294. — « Nous avons toujours du dextre et du dextre, de plus habiles et de moins habiles, du plus élevés et de plus misérables, pour abaisser notre orgueil et relever notre abjection. » P. 2M.

Besmaies 4e, pour: privé de. — « Ces personnes dénuées de foi et de dextre. » P. 255.

Décider, pour décider. — « La raison n'y peut rien déterminer. »

P. 62, 232 et 290.

— Régler, axer, donner un caractère particulier. « L'âge ne détermine point ni le commencement ni la fin de ces deux passions. » P. 484. — « Les femmes déterminent souvent cet original de beauté. » P. 488.

— Se déterminer. — « L'amour te déterminant autre part que dans la pensée. » P 497.

Devant, pour avant. — t Devant ce temps. > P. 48S.

Dévote, tantôt substantif, tantôt adjectif. — « Les dévoté qui ont plus de zèle que de science. » P. 473. — « Un sermon oïi il apporte un iéle tout dévot. » ibUl,

Dlco, de Dieu, pour divin. - « L'Écriture qui connoît mieux les choses qui sont de Dieu. » P. 226.

Dispenser, donner avec une idée de partage, donner aux uns et refuser aux autres. — « Qui dispense la réputation? » ^ .200.

Dispensé. — « La puissance est di«pensée par les lumières de la science. » Pour compensée, égalée. P. 464.

DlsposlUon, la disposition du corps, pour la bonne disposition, la beauté

du corps.— « L'onablen une règle pour devenir agréable ; cependant la dispo^ sitlon du corps y est nécessaire, mais elle ne se peut acquérir. > P. 498.

Dlsaiper, se dissiper eit.— « Pour me dissiper en des pensées inutiles de l'avenir. » P. 4SI, et 447.

La dissipation de, — « Je ne trouve que des occasions de le faire naître et de l'augmenter (le trouble) dans ceux dont yen avois attendu la dlss^a^ tion. » P. 400.

DlveralAer (se). — • Le caprioie des hommes s'est si bien diversifié que... » P. 201.

Dlverdr.— Divertir^ pour détourner, divertirere. — « C'est un artifice du diable de divertir ailleurs les armes dont ces gens-là combattoient les hérésies. » P. 271.

~ Être divertì, pour : être détourné hors de soi, jeté dans des occupations étrangères. — « Si l'homme étoit heureux, il le serait d'autant plus qu'il seroii moffwdlvfrii, comme les saints et Dieu. > P. 259.

— Le divertissement, absolument, pour : occupation étrangère, qui jette l'âme hors d'elle-même. — < La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et c'est la plus grande de nos misères. » P. 170. — « S'il est sans ce qu'on appelle divertissement.» P. 180. — « Être.... sans divertissement, > P. 258.

Dogmatiser. — i Qui ne dogmatisent que sur ces vains fondements. •

Dogmattsiee. — « L'unique tort des dogmaiistes. ■ P. 00. — « A quoi ces dogmatistes ont encore à répoudre.»

ibid. — • La nature confond les pyrrhoniens, et la raison confond les dogmaiistes. • P. 242. — t Qu'en ont- Us connu ces grands dogmatistes qui n'ignorent rien? > P. 240.

êtf pour : appartfr-

TOGABVLAIBB BBS WCmiWB

chM, du latin domutiau, —«Qu'elle (U vérité) ne demeure pu en terra, qu'elle eet d^m^Hiqn\* au eiel^ qu'elle loge dans le een de Dieu. » P. 94a.

DomlBcr.'— Dominer à, éominari aUatL ~ • Qui eûl dil à voi géuéraux qu'un tempe étoit proche qu'iiadonUneroUnt en moinr« à l'Églæ universelle? > P. S74.

— J>omi)ter sur, - • fieminonf sur les uns et les autres. • P.  
{98. — « Do^ miner sur la nature. • P. 417.

Boancr, je donner, se donner à.— •Ceux qui te donnent à  
Dieu.\* P. 450.

Dofwear, douceurs. — • Le plaisir d'aimer sans l'oser dire a ses  
peines, maie aussi U a ses douceurs, ■ P. 499l

Bonleu, qui doute, un douteux, faire le douteux de. <- « Que  
Je hais ceux qui font les douteu» des miracles! > P.S70.

Ébranler, ébranlé. — « Il faut une inondation de passion pour  
les ^rranler (les grandes ftmes) et pour les remplir. • P. 497.— •  
Depuis qu'on commence à être ékranlé par la raison. » P. 48S. —  
« Être ébranlé par quelque objet. \* P. 490. — « Quand on est loin,  
la raison n'est pas si ébran" lée; mais elle l'est étrangement en la  
présence de l'objet. » P. 497.

Éefece, en échee, tenir en échee,-^ Chasses cet animal qui  
tient sa raison en échec. > P. 183.

Éciaicr, pour : paraître avec éclat.

— • La grandeur de la foi éclate bien davantage, lorsqu'on tend  
à Timmoiv talilé par les ombres de la mort. » P. 4M.

— Éclater en. — « Une vie d'aetlon qui Relaié en événements  
nouveaux.»

fillBctff. — « Il n'y ajamalieu de

pyrrhonien effectif el parlail « P. M.

BAielmi. — < Une effusion de la



substance. > P. 408. — « Les choses où

elle (l'âme) s'abandonnait avec une pleine effusion de cœur. • P. 487.

Égaré, Égarés, pris substantivement — • Cet misérables égarés. • P. 185.

— ÉfaneoMM, Végarement à... — < Végarement à aimer en divers endroits... » P. 494.

Einhartié, pour engagé. - «Toujours embarqué. » P. 591.

Éminent, Bminence, Prééminence»

— • Cette élévation est si éminente et si transcendante. » P. 471. — « Véminence de la science. \* P. 484.- ■ La prééminence de l'esprit. • P. 483.

Émotion, ^mofior de> — « 17a« émotion universelle de la personne. • P. 444.

Empêcher. — « Trop de diétence et trop de proximité empêchent. »

P. 494 et 304. — • Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêche l'esprit\* P. 304.

-~ Empêchements. — t En mureux contre le\* empêchements. » P.

## Dans ces empêchements, etc

Ibid. - « Si nous BOûitrons lesem<sup>^</sup> chemenis extérieurs avec patience. • P. 458. — ■ La manière dont nous supportons les empêchements. • Ibid.

Empire, avoir de l'empire sur. — I Les femmes ont un empire, absolu sur l'esprit des hommes. > P. 488.

Bmpoleamicr(s')de.— t Quand les passions sont mattresses, ellea sont vices; et alors elles donnent à l'âme de leur aliment, et l'âme s'en nourrit et s\*en empoisonne. • P\*

Emporter, sremporter dans... — • Je vous demande pardon de m'ontporter aUi*a*i dans la théologio. » P

Empreint. — • Dea

### LES PLUS REMARQDAOLBS DE PASCAL

sMUmntt d<sup>^</sup>irear qui sont ta em\* preints en nons-mêmemfl. t P. 491. «- « IfiNM empreignons de notn fitre eomposé toutes Im choses simples que nous eontemplons.» P . «77, et 809.

Bneeiile. — ■ Dans l<sup>^</sup>enceinte de ce raccourci d'atome». > P. 193, et 296.

WmÊmeta,— « I>es athées endurcis,\* P. 59, et «5.

— Endurcissement, .- ■ II prenoit nx>n reftis pour endmr<sup>^</sup>ssemi. » P.

«Sl.etMS.

Enfler, Enfié^ Enflure. — « Nous avons beau enfler nos conceptions. • P. 193, et 297. — • Je hais également le bouffon ^iVenfU. • P. 259. — « Je hais les mots d^vnflure. > Ibid,

Entamer. — « Engager à, pour :

donner en gage à attacher à, soit

à une chose, soit à une personne. —

• En engageant un enfant de son fige et de son innocence et même de sa piété à la plus périlleuse et la plus basse des conditions du christianisme. • P. 452. — ■ Engager un enfant à un homme du commun. » P.

— Engager à, avec un verbe. — fl Engager à perdre ce bien. ■ P. 452.

— S^engager, é'engager dam. —

• Sf engager dans des prévoyances. > P. 154, et 447.

Piitlooilr. — « L'univers me comprend et m\*englouUi, t P. |79. - • Et l'infini où il est englouiL • P. 494, et

BDoenal, être ennemi à quelqu'un, inimicus alicui, gens inimica mihi,,.

Virgile. — • Les qualités excessives nous sont ennemies et non pas sensibles. I P. 304.

Bnnul. Ennuyer.— «Un amusement languissant Vennuiera. » P. 472. <—

• L'éloquence c^onllnue ennuyé, » P« 180.-\* • Les rois ne sont pas loi^ours sur le trône» ils s'y ennuierolent, > tbid

ÀMeMaf- « U fMA qoff la jMtf\* de Dieu soit énorme eomtie si mis^ ricorde. Or, la Justice envers les ré\* prouvés est moins énorme,, » P. 2C7.

BMdffMnMat. — • Et prall^onf cet enseignement. » P. 445.

EMcmble» foaf ensemble.'^ «Quand l'amour et l'ambition se renoontreat ensemble, • P. 484. — « Quand on « l'un et l'autre esprit tout ensemble., » P. 4S6. — • J'ai peu d'heures de loisir et de santé tout ensemble., » P.

Eatentfa, faire Pentenâu. -^ « On fait l'entendu pour étudier l'avenir, t P. 447.

Entrer dans, au figuré. — • Bile (l'âme) entre dans une sainte codfUision et dans un étonnement qui lui porte un trouble bien salutaire. • P. 469 — « Elle enirs dans la vue des grandeurs de son créateur, et dans des humiliations et adoralions pr»\* fondes. > P. 47ji.

— Entrer dans un ouvrage, dans une pensée, pour: s'y accommoder, se mettre au point de vue convenable pour en bien Juger. — « Si on eonsi\* dère son ouvrage incontinent aprte l'avoir fait, on en est encore tout prévenu ; si trop longtemps après, on n'y entre plus. • P. 476. — « Ils entrent dans leurs principes pour modérer leur folie, au moins mai...

qu'il se peut, t p. 483.

— Entrer en. — «Elle (l'âme) «nire en confusion d'avoir préféré tant de vanités à ce divin maître. » P.> 47i.

^ Entrer en défiance, pour : commencer à se défier. <- ■ Je #til« entré en défiance de moi et puis des attires.» P. 246.

BntreiCDlr (s\*), pour : se tenir ensemble, se tenir en rapport.-  
- « Toutes choses s'entretenaut par un lien n<sup>^</sup> turel et insensible.  
> P. 307,

r. Enveloppé. — « Roi

## VOCABULAIRE DES LOCUTIONS

péebéi DOW tlenneQt mvêlopi<sup>^</sup> pumi 1«8 ehOMt oorporel-  
leB. • P.

— Envelopper (•\*). — « Tout eela s\*omveloppe sous le nom de  
campagne. > P. 9SS.

Épo«T«Dtakle. — • Elle (Time) a reooun à aa piU6 (de Dieu)  
pour ar« rêter ta oolèrê dont l'effet loi parott épouvantable,\* P.  
47S.

Épnlier. — U êpuUe ses forées en cea eonceptlons. • P. S98. ->  
Dans cette conception qnijêpuite ses forces.

P. 47S. — « On épuise tous les Jours les manières de plaire. »  
P. 489. —

• Il est difficile qu'il n'épuise bientôt tous les mouvements  
dont U est agité. • P. 49t.

£«alvo«oe, une équivoque. —

• Toute cette entrevue se passa dans Cette équivoque. » P.  
40S.

BseobartlB«, pour : équivoque, d'une moralité douteuse,  
comme depuis les Provinciales on a dit escobarder pour équivo-  
quer. — • Des mœurs escobartines, » P. 343.

BaHmer, pour juger, existimare,

— ■ Nous n\*estimons pas que P.

## **On en doit estimer de la sorte.» P. 144, et**

— Estimer, pour : apprécier, éprouver, peser, estimer. — « Estimons ces deux cas. > P. 333, et 3^4.

ÉiabUr, S'établir, STétablir dans.

-\* ■ L'âme cherche à s'établir dans une félicité aussi durable qu'elle-même. • P. 469.

Etabli, pour : solidement établi, et au moral jouissant d'une grande autorité. — « La vérité est si obscurcie en ce temps et le mensonge si établi que... ■ P. 170.

État, en état, en état de,.. — i On est toujours en état de vivre à l'avenir, et jamais de vivre maintenant, t P. 447.

fitcndae. ivoir étendue, pour : être

éteodu i " • il a étendue eomiM nous. » P. 388.

ÉtenilM. au pluriel. — « Laquelle de ces éternités. > P. 354.

Éiernuer , infinitif substanUf, et au

pluriel. - t Tous les éternuers...\*

ÉtonBer, pour : faire une impression Irèà forte.— • Trop de vérité nous étonne. • P. 494, et 804.— « Les philosophes : ils

étonnent le commun des hommes. Les chrétiens : ils étonnent les philosophes. • P. 365.

— Etonner, avec un terme abstrait pour régime direct — « L'é-  
lemilé des choses en elles-mêmes ou en Dieu doit encore étonner  
notre petite durée. • P. 308. — Etonner, pour : intimider, faire re-  
culer. • Mafoiblesse n'a pas étonné mon ambition. > P. 463.

Étrancement, pour: d'une manière étonnante.— « La raison  
est étrangement ébranlée en la présence de l'objet.- P. 497.

Être. Vêtre, l'être d'une chose, d'un homme... — « Elle (la na-  
ture) dure et se maintient perpétuellement en son être. » P. 194.  
— • Ce que nous avons d'être. » P. 490. — « Le pou que nous  
avons d^être. \* P. 490, et

— Faire Vêtre de., — • C'est donc la pensée qui fait l'être de  
l'homme.»

Étodler (s').— « L'on s'étudie tous les jours pour trouver les  
moyens... • P. 499.

ÉvMenée. L'évidence de. — < II faut bien que Vévidence de  
Dieu ne soit pas telle dans la nature. » P. 296.

— Avoir de l'évidence, pour être évident — « Les premiers  
principes ont trop d'évidence pour nous. » P.

Exaltation, l'exaltation d'une chose, pour sa glorification, ex-  
pression employée surtout dans la langue

#### LES PLUS REMARQUABLES DE PASCAL

de la thé(dogie. — « Utile au bien de l'Église et à C exaltation  
du nùm et de ta grandeur de l>ieu. » P. 444.

Excelemmnci, pour parfaitement — c Qui n'est pas contre eux (les Pyrrhoniens) est excellemment pour eux.nP.5l. et 180.

Excès, Excéder, exceeief.'^ « C'est qu'ils ont excédé toute borne. » P.

211. - « Les qualités excessives nous sont ennemies et non pas sensibles. »

Expédient. Expédient powr^ utile à. — « C'est le plus expédient pour sa gloire et pour notre salut, »P.i44, et 429.

Exiraordlnalrement.— « Ceux qui ont reçu extraordinairement doivent espérer extraordinairement » P. 441.

Eziramfacr. — « La nature soutient la raison impuissante et Tempêche d^extravaguer Jusqu'à ce point • P. M.

Fabrl^acr, Fabriqué, au figuré. t L'homme est donc si heureusement fabriqué. • P. S4A.

Faillir, faire une faute.» «Comme il arrive à tout le monde de faillir. • P. 976.

Faire, Avoir à faire, ITavoir que faire. -^ c Après cela, il n'a plus que faire de Dieu. > P. 134. — t 11 a la force, il n'a que faire de Fimagination. > P. 960.

— Faire corrompue, pour eorrom- "pre. -^ • Ils font l'Église corrompue, afin qu'ils soient saints: • 979.

— Faire l\*orgueil de., — t L'humilité d'un seul fait l'orgueil ûe plusieurs. • P. 973.

— Faire fête de... pourconstituer.



-> « La pensée qui fait Vêtre de l'homme. • P. 436.

FasiiMax. — • Titres... aiMsl A<sup>ft</sup>ueux. • P. 809.

Fantlf .— tRien n'est ni fautifqvie les lois qui redressent les Cuites. \* P. 64.

Fen, pour : vivacité. — « Elles (les passions) demandent beaucoup de feu. » P. 464. — « Tant que l'on a du feu, l'on est aimable; mais ce feu s'éteint. » P. 465.— c Je ne parle que des passions de feu, » ibid. — • On sent le feu s'agrandir. » P. 490. — « Les uns sont tout de feu. • P. 496. — t II faut du feu, de l'activité, et un feu d'esprit naturel et prompt. > P. 497.

FIgarer. — t La nature trompeuse le figure de la sorte. > P. 491 .— « Cette prédiction de la ruine du temple réprouvé figure la ruine de l'homme réprouvé qui est en nous. » P. 449.

FiB. finesse, de finesse, un esprit de finesse : — > Un esprit qu'on peut appeler de finesse, » par opposition à l'esprit géométrique. P. 486.

Fléau de... — ■ L'inquisition et la Société (des jésuites) les deux fléaux de la vérité. • P. 906, et 949.

Flotter, en opposition à s'arrêter et demeurer... — ■ Les petites choses flottent dans sa capacité (du cceur);il n'y a que les grandes qui s'y arrêtent et qui y demeurent. » P. 490.

— Flottant. — • Toujours Incertains et flottants, » P. 808.

Flaxdc c C'est un /hus perpétuel de grâces. > P. 433.

Foibiet , pris substantivement. — •Vaines circonstances qai ne blessent que l'imagination des foibles.\* P.

## **c Donner courage aux faibles.^ P**

Fondé. - Fondé en. — • Notre religion... la plus fondée en miracles, prophètes, etc. » P. 967.

"Fondement. Sur ee fondement.-^ « Sur ce grand fondement Je commencerai... • P. 440, et 413.

Force, de sa force. — • Examinons donc ses inventions sur les choses de sa force.\* P. 947.

### **VOCABUUM DES LOCUTIONS**

— M force. — • Il ne faut rien de forcé, ol cepenOant il ne faut rien de lenteur. > P. 496. Pour : rien qui tente Ift feree.— H ai force de, pour: on est fiiré do. — « On appelle Juste ce qu'il eet force d'otaerYer... • P. M. — ■ Ke pouvant faire qu'il soi! force d'obéir i la jostioe, on a fait qu'il soU juste d'obéir à la forée., » P. M.

Le fort, pour : la force. — « Ne pouvant fortifier la jiuiloeen a foriiAé la force, afin que le Jutie et ie fort fuslent ensemble. > Ibtd,

— Le fort d'une chose, d'un homme, pour direcequi en fait la forée; adjee- Uf4uhstanlif qui lui-même admet un adjeoUf... -\* ■ Je m'arrtte à l'unique fort des dogmatistes, qui est que... > P. 90.

.- Ah fort de... • À» fort de la douleur. > P- Ul et 418.

FiMirBlr, sans régime et absolument « « Bile ( l'imagination) se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. « P. S97.

F«lr, Fuite, Fuir d'une fuite. — « Entre les deui infinis qui renferment et/« fuient. • P. 906.— « Il glisse et fuit d'une fuite éternelle. • P. 905.

FwMéet, au aguré.— ■ Courir après les fumées. \* p. 148.

r, ie glorifier de. — «Ceux qui ont connu Dieu sans eonnottre leur mieère ne Vont pa\$ glorifié^ mais ^en eont glorifiés. > P. MS.

fioaft'e, au Oguré. «- « Ce geuffTe InAni ne peut 6tre rempli que par on objet infini. • P. 497.

«oÉter une chose, pour : avoir du goût pour elle. ~ t Vous goûtes U livre de M. de Uval. • P. 431 et4ll.

-\* Goûter de. — « Il a goûté de la bonne et de la mauvaise fortune. > P. 434. •

CflBUMe. La grimace^ pour : le faux, le factice, l'apparent. . — • Quand la force attaque la grimace. » P. 960.

■ abllce, pris substantivement ~ • 11 faut que les habiles soumettent leur esprit à la lettre. • P. 177.

Hasarder, pris absolument -\* c Tout Joueur hasarde avec certitude... il hasarde oertainemeot • P. f90. — a On n'ose hasarder, parce qu'on craint de tout perdre. • P. M7

Heure, Sur l'heure, pour à llmpnh viste. — «Juges ii^ustes, ne Ihltea pas des lois sur l'heure. • P. 100.

■ oniêio. Honnête homme , pour homme bien élevé. P. 407, otoso.

Oagner, gagner sur quelqu'un de lui (aire faire telle ou telle chose, pour: obtenir de quelqu'un qu'il fasse.

-' ■ Si on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement • • P. 344.

Garaollr, garantir de, — • Cette peine corporelle garantiroit dt Téternelle. t P. 448.

GlUer, au figuré. De notre gibier, — • La vérité n'est pas de notre portée ni de notre gibier,» P. MS.

1. Mootagot, Hîé, ■ Le troaMe dei fbmet noodaûct « g\*gn4 mit ■!«< qut, tlo.

n se rapportant à un si^et Indéterminé. — • 61 ce gne je die ne sert à voua éclairer, il servira aa peuple.»

P. 843. — Au neutre : « J/ est bien Juste. • P. 494. Pour : cela est bien juste\*

Insagnationa. — « Ils veuientavoir lalibeité de suivre leurs imagina" tiens. > P. 800.

Imhécille, pour: faible.- «fmMdIe ver de terre. ■ P. 907.— « Taisei\*voaB,

LES PLUS BEMARQUANieS DE PASCAL.

une espèce d\*lt«/liii et d'éternel. »

— Au phifiel. — 41 La nature aToit fliit iamêmecboee poreti deuteinflnt»

natareU et moraux. »P. Me.— «Manque d'avoir contemplé ces ltt/lf»i#. n P. 489, et 300.— M De cêi deux infinie» » P. SOS.

— Infinitif Infinitéê, - « 5a dûHbU.

infinité. » P. 801. — « Une InAnlté d'infinités de proposUfone.  
» iMd.

Inflntirs BubstantifB au pluriel. --> « Tous les marchert, tou-  
sêers, moticherê, étemuers, eont dlllérants.»

P.iSA.

iDftmw, pour: feible.— «L'homme eet assurément trop infir-  
mé pour... • P. 430.

Inondation. InondatioA de... — ' « Il faut »ii« inondation de  
passion pour les ébranler (les grandes ftmes) et pour les remplir.  
» P. 497.

iBtcllsiklc. Ug ehoêee inielHgi\* blés opposées aux choses  
matérielles.

— «Notre intelligence lient dans ITotT' dre des choses intelli-  
gibles le même rang que notre eorps dans réendue de la nature.  
• P. 903.

iDiéretser (s\*) pour.- « Vous vous intéressez pour l'Église. • P.  
433.

Intime. Vintime d'une chose, pour:

la parUe intime, le fond de cette chose.— iDavu Vir.tlme de la  
volonté de Dieu. » P. 414.

Intntfder. — ■ L'Écriture a pourvu de passages pour consoler  
toutes les conditions et pour intimider toutes les eondi lions. » P.  
966.

Irréconciliable.— « Quand elle en calme la dissension Irréconneihable. • P. 493.

10 mê iois stsM. Sorte de substantif

1. Monliign\*, Uid. • IiiipMMiMi lapatA- bmdI «l JiM«rf«lMMNf m li telabi\*. ■ Gt mUm, l«fquelUfc.. m\ M|«anl Unénlr»- nol eat tombé fiwl 4 tort en d4f«4tadt.

uture imbé^lê. • P. 43, 46, et 949.

-- Imbécile à, avec un verbe, pour :

incapable de.-\*« Voilà une partie des causes qui rendent l'homme si imbécile à connoKro la nature. • P. 191, et 810.

impénéimbie à.— « impénétrable à la vue des hommes. • P. 434.

Impll^ioé, pour embarrassé, du latin implicatns. — « Les preuves de Dieu métaphysiques sont si éloignées de notre raisonnement et si iinp/iquées, • P. 59.

Impoealblc, plus impossible, — « Rien n'est plus impossible que cela.\* P. 309.

laqMreselona, Essuyer une impres- «ion, recevoir une impression ou malgré soi ou avec dommage.— « Courir après les fumées et essuyer les impressions de cette maîtresse du monde. • P. 945.

taDFrliner. — « La nature a si bien Imprima cette Térilé dans nos ftmes...\* P. 497.

Impulssanu à. — cCela nous rend impuissants à connottre. • P. 809.

IncerinInnoosmC. — « il hasarde certainement le fini pour gagner ineertainement le uni \*. » P. 993.

iBcomaaodcr, pris absolument « Trop de plaisir incommode. • P. 304.

loecomvnramblemont, sans comparaison. M Des parties incomparablement plus petites. » P. 998.

iBcomprébenslUe. — « iusqu^à ce qu'il comprenne quMl est un monstre inemnpréhensible. » P. MO.

Ineonaolnblc , rapporté à des choses et non à des personnes. — « Puis< que la mort du corps est si terrible qu'elle nous cause de tels mouvements, OBlle de l'âme nous en devroilt bien causer de pli» tnconeolables. i»P. 497.

A, substanUf. — « Ainsi se fait

## VOCABUIRE DES LOCCTIONS

qui a des relatifs comme ud substantif ordinaire. Sur l'amour : — > La cause en est un Je ne sais quoi (Gomeille) et les effets en sont elfroyàbles. Ce je ne saie quoi, si peu de chose qu'on ne saurait ie reconnottre, remue toute U terre. • F. S49.

Jeo. Jouer, jouer un jeu, ^ « il se iùue un jeu. • P. S39 et 290.

^ Le dessous du jeu. — > N'y a-t-U pas moyen de voir ie dessous du jeu ? t P.6S,2M,et9M.

inaie. le juste, pour la justice, oomrae l'honnête pour l'honnêteté, le fort pour la force. — c Afin que le juste et ie fort fussent ensemble. > P. 86. — 8e dit aussi pour le point juste. — c Encore qu'on ne puisse assigner le juste t en voit bien ce qui ne Test pas.

» P. 374. — En général ce qui est Juste et raisonnable. — « U juste est de ne point parier. > P. SM.

LsmgtâMmnt. ~ c Un amusement languissant l'ennuiera. > P. 47i.

L«fer d, au lieu de : pour. — « U (le joug) n'est léger qu'd lui et d sa force divine. • P. U9.

Lever. Élever» S'élever. Helever. Se relever. — Lever. — c J'ose lever mes yeux jusqu'à ma Reine. » P. 454.

— Elever, élever contre, — « De là vient rinjusticc de la Fronde, qui élève sa prétendue justice contre la force. > P. S61 .

— Relever, t Pour abaisser notre orgueil et relever notre abjection. » P. 366. — c Après avoir fait ce chemin... on décline misérablement...

néanmoins un rayon d'espérance, si bas que l'on soit, relève aussi haut qu'on étoit auparavant. > P. 493.

— Relever se dit aussi pour donner du relief.— « Quand une femme a de l'esprit, elie l'anime (sa beauté) et la

relève merveilleusement. • F. 488.

— ^élever." a On s'élève par cette passion et on devient toute grandeur. • P. 496.— A la fois s'élever au-dessus et relever au-dessus. — « Par une sainte humilité que Dieu relève au-dessus de la superbe, elle (l'âme) commence à s'élever au-dessus du\* commun des hommes. • P. 470.

— Se relever d^une chose ^ pour : se relever par le moyen de celte chose.



— « Toute notre dignité consiste dans la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée. » P. 480.

Belevé, e. participe. > La naissance relevée par l'éclat de l'autorité. » P. 464.

— Belevé, e. actif. Une idée relevée. — I Ne pouvant former d'elle-même (l'âme) une idée assez belle ni en concevoir une assez relevée de ce bien souverain. • P. 479.

Liberté. Être en liberté» en liberté de. — c Je fus en liberté de le voir K • P.404.

Liberté, indépendance d'esprit poussée jusqu'à la témérité, et opposée à la superstition. — « Il y en a bien qui croient, mais par superstition ; il y en a bien quinze ou vingt, mais par libertinage. ■ P. 364.

Liberté, au figuré, appliqué à une personne. — « Je prie Dieu... de me renfermer dans mes limites. ■ P. 447.

Loyer. Se loger dans, dans une place, au figuré. — « Il y a une place d'attente dans leurs cœurs ; elle s'y logerait. » P. 489.

Lumière. — « C'est une lumière si éclatante qu'elle rayonne sur... » P. 445.

— Le singulier pour le pluriel :

t Qui, recherchant de toute leur lumière tout ce qu'ils voient dans la nature qui les peut mener à cette connaissance, ne trouvent qu'obscurité et ténèbres... • P. 935.

I. Monvign, IM. • Les mots « m. l'homme » dt « ombre notre religion\* »

## LES PLUS REMARQUABLES DE PASCAL

L\*vi et rantre, au neutre, pria abaolument <> • Il no faut pas moins de capacité pour aller Jusqu'au néant que jusqu'au tout : il la faut Infinie pour l'un et Cautre. \* P. 903.

Lnzvrianc. — « Trop luxuriant »

### P.SM

Machine. — ha machine^ opposé & la réflexion.—c Utilité des preuves par \dk machine, » P. 880. ^ÈtremacMne, c'est-à-dire être esclave de l'habitude, de la routine, d'une vie unie et tranquille.-- • Les esprits médiocres sont machines partout. • P. 485. — Dans un sens tiien plus général : ■ Nous serions des machinée très désagréables. > P. 495.

Ma^lflqac. -\* • L'on devient ma^ gnifique sans l'avoir jamais été.» P. 495.

Maltcase de. — Cette maUresse d'erreur. .» P. 200.

Maladie, au figuré. • Comme je ne pensois pas être dans cette maladie, je m'opposois au remède qu'il me présentait. » P. 401 .

Malingre, Mallngreê.^\*hesmalingres sont gens qui connoissent la vérité, mais qui ne la soutiennent qu'autant que leur intérêt s'y rencontre; mais hors de là ils l'abandonnent. > P. S70.

Manquer, man(mer à, avec un infinitif, «Je manque à faire plusieurs choses. » P. 447.

— De manque, pour manquant. — « Après un moment d'absence, on la trouve de manque dans son cœur. > P. 498.

— Manque, substantif. « Mon manque de connoieeance. > P. 403.

— Manque de, pour : faute de.

• Manque de loisir. » P. 399.

^ Avec un verbe: » Manque d'avoir contemplé ces infinis. > P. 189 et 300. r,inûnitlf substantif, au plu-

riel. — tTous les marchers... > P. 955. Marqner, être marqué. ~ « Si je ne voyois rien qui marquât une divinité...\* P. 252. — a Ces prophéties...

marquent la certitude de ses vérités. • P. 268. — • Puisque la volonté de Dieu y est marquée. « P. 442.

— Marquer que, — t Cette prédiction... marque çtt'il ne doit être laissé aucune passion. > P. 449, et 450.

Marque, marque de, — > Et c'est cela qui est la plus grande marque de son excellence. • P. 476.— « Athéisme, mar\* que de force d'esprit. » P. 226, et 227. —«Jésus -Christ a donné dans l'Évangile cette marque, pour connoître ceux qui ont la foi, qui est qu'ils parleront un langage nouveau. » P. 437.

— Au pluriel : « Les marquée d'un créateur. \* P. 252.

— Marques que, — • Se réjouir de rencontrer des marques qu'ils sont dans le bon chemin. • P. 444. —C'est une des meilleures marques qu\*on agit par l'esprit de Dieu. » P. 454.

Masquer. — « Masquer toute la nature et la déguiser, j\* P. 467.

Mmti^rt, Matière de.— «La nature ne m'offre rien qui ne soit matière de doute et d'inquiétude. » P. 252.

Maodit, pour détestable. — « Les maudites maximes. • P. 454, 443.

Méditation. Quelquefois la puissance, et non pas seulement l'acte de la méditation. Avoir de la méditation.

— « Cette personne qui a assurément plus de vertu et de méditation que moi. • P. 454 et p. 448.

Mérlier, pris absolument - « Ce ne sont ni les austérités du corps ni les agitations de l'esprit, mais les bons mouvements du cœur qui mérU tent. \* P. 443.

Mervelilenêment. — « Quand une femme a de l'esprit, elle l'anime (la beaulé) et la relève merveilleuse^ ment.\* P. 488.

## VOCABULAIRE DES LOCUTIONS

(leiX pour les indigents. — • J'aime les biens parce qu'ils donnent moyen d'assister les mUérabtes, \* P. 187.

— Uiêérablts, pour très-malheu»

reux : — « Ulêérables comme nous, impuissants comme nous. • P. 48S.

— «On n'est pas miêérable sans sentiment. Une maison. ruinAe ne Test pas : ii n'y a que l'homme de misérable. ■ P. 2S9.—t L'homme est si grand que sa grandeur parotl même en ce qu'il se ennoît mhérable. Un arbre ne se connott pas misérable. • tbid. — a C'est une misérable suite de la nature humaine. « P. 49i.

— Avec une nuance de mépris :

I Et misérable, il est seul. • P.. 368.

— Misérablement. ^ « La Tie de l'homme est misérablement courte. • P.48S.— «On décline misérablement.\* P. 493.

MlsetoM, avoir mission, mission pour. ^ «On agit comme si on avait mission pour faire triompher la vérité, au lieu que nous n'avons mission que pour combattre pour elle. » P. 455.

Modèle. — « Ceux-ci corrompent les lois : U modèle est gftté. • P. 978.

MoL Le mol, le moi humain. — • Le moi est haYssabie. • P. 167 et 168. •\* «La piété chrétienne anéantit le moi humain; la civilité humaine le cache et le supprime. • P. 137.

Monde, le monde de. « « L'Église, qui est le monde des fidèles. »

Hmisirc, assemblage de parties contraires. — « S'il se vante, je l'abaisse; s'il s'abaisse Je le vante, et te contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible. » P. S40. — « Quelle chimère est-ce donc que l'homme !

quelle nouveauté, quel monstre.,. \* P.S97.

— Monstrueux. — • G'cit une elioté

monstrueuse de voir... • F. 11^ — • Ce repos dans cette ignorance est nne chose monstrueuse. » P. SS4. — ■ L'égarement à aimer en divers endroits est aussi monstrueux que flnjUBtice dans l'esprit. » P. 494.

Moteur. — « Le même moteur qtrf nous porte à agir. » P. 454. — « Il y a uniformité d'esprit entre le moteur qui inspire nos pas-

sions et celui qui prescrit la résistance à nos passions.»

Moaeiier, infinitif substantif, au

pluriel. - V Tous les mouchers •

P. sss.

Mourir à. — < L\*ftme souff^ et meurt au péché. • P. 415. — ■  
Le corps meurt à sa vie mortelle. • Ibid.

Mnet, au figuré. — ■ En voyant Taveuglemenl et la misère de  
l'homme, et regardant tout l'univers muet, »

Myslqoe, pour mystérieux. «Cest le fondement myflifu» de  
son autorité (en parlant de l'équité). « P. 54.

Rèatit, le néant. — « On tout à l'égard dunéant. • P. 999.— « Il  
ne faut pas moînâ de capacité pour aller Jusqu'au néant que jus-  
qu'au tout. ■ P.

303. — « Également incapable de voir le néant d'où 11 est tiré  
que l'infini où il est englouti.» P. 300. ^c Toutes choses sont sor-  
ties du néant et portées jusqu'à l'infini. » tbid.

— Vn néant. — « Qu'est-ce que l'homme dans la nature.' un  
néant à l'égard de l'infini. » P. 999. - «Le fini s'anéantit en pré-  
sence de l'infini et devient un pur néant. » P. 187.~ «Elle  
(l'&me)commence à considérer comme un néant tout ce qui doit  
retourner dans le néant, » P. 469.

— Le néant de, «Tune ehose, tf\*an Olra i « Vous verrei tant de  
néant

## LES PLUS REMARQUABLES DE PASCAL

ûM ce que tous basardei. > P. 9Mk — • 11 MDt ton néani. > P. SS8.

n^Netuté, — « La fif ireléd'«t\* jni/ came aussi ki nettelé de ia pcs" «laUy'c'est pourquoi un esprit grand et net aime avec ardeur, et il volt distinctemeni ce qu'il aime. » P. 4M.

Neend> replié d\*un nœud, tours d'tm nœud.— « Le nœud de noire condition prend 4e« replis eises four^dans cet abîme». .P. 471.

Moircear, pour une noire tristesse.

— • Incontinent il sort du fond de son Ame l'enoui, la noirceur,,» P. 259.

Noaveaaié, nouveautés. — « Cette nouveauté... est diCTérente des nouveautés & la terre. • P. 438.- «Quelle efaimère est-ce donc que Tbomme!

quelle nouveauté.,\* P. UV. — « Il font de la nouveauté. > P. SQa.

Hn, Nuement pour simplement, i rétat abstrait. — ■ On ne souhaite pas nuememi uae beauté. • P. 4M.

(HiailiuitloB. — > Il prit mes excases pour une obstination. > P. 40t.

OecasIOBBcr, être occasionné par.

-\*<Des pensées qui appartiennent purement à Tesprit, quoi- qu'elles soient occasionnées par le corps... » P. 486.

Ordre, au figuré, pour choses basses. — • Que le cœur de l'homme est creux et plein û\*ordureî » P. 927.

•rif iaal, substantif, opposé à copie. ~ « Chacun a Vorlçlnal de sa beauté don t il cherclte la copie dans le grand monde... Les femmes déterminent souvent cet original... • P. 48S.

- OaiGiNAL, adjectif. - A mesure que l'on a plus d'esprit, on trouve plus de beautés originales. • P. 491 .

Ole, ablatif absolu, pour excepté.

— « Ol^e« les personnes Intéressées, t P. 440 et 4i3. - «Oté le péché. • P. 417.

1. MoataigM, Ibid. t O dcvMÎt êtt« «rn •muâ fnmtuU «m nplU et m» tante non ft

Outre, paêser outre.- tgliliemtne a'éludioit le premier, il verroit coin\* bien il est incapable de passer outre.» P. 59 et 490. — « Que l'imagination passe antre, • P. 997.

Ouvrir, au figuré, pour : découvrir ou eommencer. ^ • Cependant cette éternité subsiste, et la mort qui la doit ouvrir... • P. S50. — « U vérité qui ouvre ce mystère. > P. 4Sa.

Palpable. — ■ Preuves solides et palpables, t P. S68.

Paradoxe. -^ t Connoissez donc, superbe, quel paradoxe vous êtes à vous-même. > P. 349.

Par^dcftsns, pour sur, avec un régime direct.— « La consolation de la grâce l'emporte pardessus le sentiment de la nature. • P. 496.

Parolire. — « La foiblesse de l'homme paroU bien davantage en ceux qui ne la connoissent pas qu'en ceux qui la connoissent.



» P. 994. ^ • L'homme est si grand, que sa grandeur parait même en ce qu'il se oon\* uott misérable. • P. 909.

— Paroitre d. — « Rien ne me par roit, » P. 980. — « Et ce qui m'en paroît. » P. 433.

— 8e faire paroître, pour se mani\* fester. — • U y a si peu de personnes à qui Dieu se fasse paraître par des coupe extraordinaires. 1 P. 445 et 434.

Partage, partager, être partagé, faire le partage, entre...\*sur...  
— •£.« partage gu'll y a entre les femmes «10\* l'estime des unes et des autres Clés blondes et les brunes) fait aussi le partage entre les hommes dans un même temps sur les unes et les autres. » P. 4x8. — ■ La beauté est par' tagée en mille différentes manières.»

Ihid.

dt nos coDiidiraliom , de dm nitoof «I pa\*\* . lions, mab d'um élnuita tivint. •

## VOCABULAIRE DES LOCUTIONS

PLiiienller, lu particulier, — «L« particulier de ce qui compose cette machine, t P. 461.

Passer, pour surpasser, être audessus. — • Certainement cela passe le dogmatisme et le pyrrhonisme, et toute la philosophie humaine.

Lliomme passe l'homme. > P. S48.— • Apprenez que l'homme passe infiniment rhomme. » P. S49. — c Mais peut-être que ce si^et passe la portée de la raison. « P. 247. - • Si elle (la dette) nous passe, elle blesse. » 304.

— Surpasser. — c L'étendue visible du monde nou^^urpa^xe infiniment.»

P. 303. — « Mais comme c'est nous qui surpassons les petites choses... t Ibid.

- En passant.-^ ■ Non pas en paS' sant et contre sa maxime. » P. S76.

Payé, être bien ou mal payé d'une chose. — < Nous voilà bien payés ! • P. 247. — Surpayer, payer plus qu'on ne doit. ■ Nous voulons avoir de quoi surpayer la dette. > P. 304.

Pédant, substantif, pour pédagogue. — c On ne s' imagine Platon et Aristote qu'avec de grandes robes de pédants.\* P. 172.

Peindre, peint. — ■ Il n'y a rien de mieux peint. > P. 450.

- Se peindre, — t Le sot projet qu'il a de se peindre lui-même. • 276.

— Dépeindre. — ■ Comme les femmes ont un empire absolu sur l'esprit des hommes, elles y dépeignent ou les parties des beautés qu'elles ont ou celles qu'elles estiment. • P. 488. — Les poètes n'ont donc pas raison de nous dépeindre l'amour comme un aveugle. » P. 495.

Peine. Faire peine, pour être pénible. — La seule comparaison que nous faisons de nous au fini nous fait peine» » P. 490 et 806.

I. La même différence sépare a Cêeti «t «if do Dieu d'IraSl lea fStct MJit egêê4\$\$, a

Persécuteurs. Persécutewre de,, — « Injustes persécuteurs de eem que Dieu protège visiblement! a P. 909.

Perceptible et imperceptible. iQoi n'admirera que notre corps, qui tantôt n'étoit pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse. » P. 299.

Péri, périe. — c La synagogue étoit la figure et ainsi ne périssoit point; ce n'étoit que la figure et ainsi est périe • , pour marquer qu'elle est et demeure détruite, tandis que a péri n'aurait indiqué qu'une perte accidentelle \*. P. 206. — I Ne considérons plus son âme comme périe et réduite au néant, mais comme vivifiée et unie au souverain vivant » P. 431 .»

c Elle (l'âme) considère les choses périssables comme périssantes et même déjà perles, » P. 468.

Persuadé, assez persuadé, trop persuadé, — « On n'a qu'à voir leurs livres, si Ton n'est pas assez persuadé; on le deviendra bien vite et peut-être trop. » P. 233.

Philosophe, substantif, faire te philosophe, sur une chose. — « Et ceux qui font sur cela les philoêophes. n p. 176.

— Philosophe, affectif. — • C'étoit la partie la moins philosophe et la moins sérieuse de leur vie. • P. 183.

— Au neutre : — « Le philosophe étoit de vivre simplement et tranquillement « Ibid,

Philosophe. — Se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher. P. 42.

Place. Tenir à quelqu'un la place de... — • 11 n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de lui en tenir la place, » P. 181.

Plaisant, pour ridicule. — « Ptol-

cêué. Eadoe, Atkëiù^ ae1e 1er, aeène In. « El

## LES PLUS REMARQUABLES DE PASCAL

«otiie justice qu'une rivière borne. » — De notre portée. — t La vérité

P. 54. — «Le plaisant Dieu que n^est pas de notre portée, ■ P. 34).

voilà! » P. 183. — I NouB sommes ^ La portée de,, — t Mais peut-

plaisanté de nous reposer dans la être que ce sujet passe la portée de

société de nos semblables. • P. 489. la raison. \* P. 347.

— <c Les casuistes sont plaisants de croire... • P. 874.

— Plaisanterie. — c La plaisante' ne est telle que, etc. » P. S6I.

Pliinier, pour établir solidement.

-> a On la verroit (la justice] plantée par tous les États du monde. » P. 53.

Plein. — « L'esprit est plein; il n'y a plus de place pour le soin ni pour l'inquiétude.\* P. 495.

— Plein, pour : entier, complet, parfait. — • Que Tbomme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine mlyesté. » P. 193 et 395. — « La promesse que J.-G. nous a faile de rendre-sa joye pleine en nous.t P.445.

— À plein, pour pleinement, dans toute son étendue. -- « Qui vou-

Poar, avec un infinitif et dans le sens de parce que. — c Et la durée de notre vie n'est-elle pas également et infiniment éloignée de l'éternité, pour durer dix ans davantage? > P. 806.

PrCcIpiation. — Cest une précipitation de pensées qui se porte d'un côté. ■ P. 495.

Prendre, ife pas prendre, en paiv lant de germes, de semences, pour \* ne pas réussir,, ne pas bien venir. — « En priant Dieu de bénir ces semences et de leur donner l'accroissement; car sans lui les plus saintes paroles ne prennent point en nous. « P. 442 et 436.

— Le prendre de telle ou telle manière. — a Mais Je ne le prendrais pas

dra connaître à plein la vanité de ainsi. » P. 845.

l'homme, etc. » P. 34S K — S'en prendre à.— c Ne nous en

— Plénitude. — t Conçu de toute prenons donc pas à la dévotion, mais

éternité pour être exécuté dans la à nous-mêmes. • P. 445.

plénitude de son temps. » — P. 444.— « Cette plénitude (de la passion) quelquefois diminue. • P. 493. — • Il y a une plénitude de passion. > P. 495.

Ployer, pour fléchir, au neutre. — ■ C'est un tyran... Il veut être seIU :

Préordonné. — c Tout ce qui est arrivé a été de tout temps presçu et préordonné en Dieu.» P. 414.

Prévenir, pour anticiper. — ■ Prévenir ravenir. . P. 446 et 447.

— Prévenu, pour préoccupé.— 1 81

il faut que toutes les passionsp/oyenr on considère son ouvrage incontinent

et lui obéissent. • P. 490.

Plos. Tant plus, tant plus, pour plus, plus, latinisme. — « Tant plus le chemin est long dans l'amour, tant plus un esprit délicat sent de plaisir.» P. 493.

Pollilqae. Vne politique. — « C'est une mauvaisepoiif igue de les séj^rer.»

après ravoir fait, on en est encore tout prévenu. ■ P. 476.

- Prévenu que, pour : imbu de ce préjugé que. — > Suivre le train de leurs pères par celte seule raison qu'ils ont été prévenus chacun que c'est le meilleur. » P. 256.

Prévoyance. - « Le Seigneur n'a pas voulu que notre prévoyance s'é-

Portée. - • Connoissons donc tendît plus loin que le jour où nous notre portée. • P. 490 et 303. sommes. » P. 447.

1. Ifolièr\* Mittmtkropt, «ola I«r, teène Itr, i An tnytn d« ion masqa\* 911 voit à plein U traître. »

SM

YOGABfJLAIIE MS LOOCmOUS

— Prévoyance», — • Lorsque je MM que Je ra\*engage dans ces prévoyances. » Ibid. — • Ne nous fatiguom IM8 pour des prévoyances indiscrètes et téméraires. > P. 490.

-^ Prévoyances de,.. — c Les prévoyances des besoins et des utilités que nous aurions de sa présence. »

Prise, lAcher prise, pour : abandonner sa prétention. -- « Lui qui, si peu qu\*oo le pousse, est forcé de Mcher prise. » P. 52.

-\* Prises. — ■ Il échappe à nos prises,» P. 19Seta(i5.

~ Avoir des prises, des prises capablesde,..-^\* Voyons si elle a quelques forces et quelques prises capo" blesdenl&ir la Térité>. > P. 247.

Prix. Au prix de, pour : en comparaison de. — « Que la terre lui paraisse un point au prix du reste tour que cet astre(le soleil) décrit » P. 297. — «Nous n'enfantons que des atomes.

au prix de la réalité des choses. »

fdid. — « Considère ce qu'il est au prix de ce qui est'. > ibid.

ProfetstOD, faire profession de. — a D'en faire profession. • P. 231.

Progrès, le progrts. — L'entrée et leprogrès et le couronnement. » P. 445.

— Les progrès. — « Des obstacles s'opposent à leurs progrès. > P. 454.

— Par progrès. — « Tout ce qui se perfectionne par progrèséff périt aussi par progrès. • P. 258.

Propos, à propoit, être à propos, ^ ■ La parole d'une sainte esi  
à propos sur ce sujet. • P. 450.'

Proposer, pour : mettre en arant, selon le sens propre de ce  
mot. — • Quand on n'écoule plus la tradition, quand on ne pro-  
pose plus que le pape.\* P. 211.

l. UoiiUigne, Ihid. i Si les pri\*t» kumaing\$ étoient assez ca-  
pable» ef fermes pour \$ai»ir lu UriKi, ■ — a Qut km crises  
languittanlca

Provre, sabstantiTementt^fr»»

pre de...-^ • C^est le propre des seuls catholiques. » P. 436.

— Vesprit propre^ par oporttlon à Tcsprit de Dieu. — a C'est  
ce que fait Tesprit propre. » P. 494. — a Nous j trouvons des  
choses quo Vesprit propre qui nous fait agir n'y a pas formées. »  
Ibid.

— De mon propre, pour ; de moi-même. — a le n'entrq>ren-  
drois pas de vous porter ce secours da mon propre; mais comme  
ce ne sent que des répétitions de oequeJ\*ai appris...»

P. 142 et 436.

— Approprier, s'approprier. —U y a apparence que Dieu s'est  
approprié cette aillalre. > P. 446.

PaissaBcea, pour facultés. — « Il i^ut commencer parla le cha-  
pitre des puissances trompeuses. » P. Ml. — a Après avoir exami-  
né toutes ses puissances (de la raison) dans leurs effets, reoon-  
noissons-les en eUe»-mfrmes. • P. 247. — a Cet état, qui tient le  
milieu entre deui extrêmes, se trouve en toutes nos puissances. 9  
P.



Par, Purement.^ a Pensées pures.»

P. 484. — a Des pensées qui appartiennent purement à l'esprit... a P.

485. - a Au lieu de recevoir les idées des choses purement. • P. 309.

- Sur quoi, à quoi, sans quoi, non pas seulement au neutre, mais se rapportant Indifféremment au masculin ou au féminin, et même au pluriel. — <\* C'est donc la pensée qui fait l'être de l'homme, et sans quoi on ne le peut concevoir.» P.

## **a Elles tiennent de la tige sau**

fusseot capable..... pour, etc. > a. M»°U«gQei Ibid. ■ du friag it lioam\*.\*

### **LES PLUS REMARQUABLES DE PASCAL**

TBgeiorguoi elles sont entées. \* P.

213. — « Une base constante sur quoi nous puissions édifier... > P. 805. - ;• Je manque à faire plusieurs choses & quoi je suis obligé. ■ P. 447. — Au neutre. « Je croyais que... j'avais de quoi la connaître. • P. 246. — c Nous Voulons avoir de quoi surpayer la dette. • P.304.

Où que, pour quelque chose que.

— t Quoi que la nature su^ère. • P.

Ulet42i.

Baccourd, trn raeetarci, vn raO" courci de, — c Je lui Yeui peindre non-seulement Tunivers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la nature dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. ■ P. 193 et 298.

Radical, pour naturel, fondamental, opposé à ce qui est accessoire et de circonstance.— « Beauté radicale. »

Bamaaser, se ramasser, —njerne ramasse dfitis moi-même. » P. 151 et 447. — Pour dire que la loi n'a pas d'autre fondement qu'elle - même :

« Elle est toute ramassée en sol, elle est la loi, et rien davantage. » P. 54.

Balsonner, le raisonner, inflnitifsubstantif. — « Les autres religions ne disoient pas cela de leur foi : elles ne donnoient que le raisonner pour y arriver, qui n'y vient point néanmoins. » P. 366.

Bappori, avoir rapport â. — « S'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque, n'ayant ni parties ni bornes, H n'a nul rapport à nous., M P. 59, 231 et 289.— « Ce n'est pas à nous, qui n'avons nul rapport à

i. MonUigne , Ibid. t Aum n'eil-îl pai choie» du monde rapportant aueantmanl à t\*QU. crojable,...\* qu'il n'y ait qudqut image dai grigr qui lei a blUei et formèea. •

lui. » P. sai et 289. — « L'homme a rapport à tout ce qu'il connoiU a P. 307. — « Et pour connoître l'air, savoir par où il a rapport à la vie de l'homme. » ibid.

— Rapporter à^ pour: avoir rapport à. — « L'amour pour soi-même serait uni et rapportant à Dieu K »

B»Ylr, être ravi. — « J'ai été ravi de voir. » P. 399.

Bebol, rebut de., pour exprimer l'action de rebuter ou le résultat de cette action. — « Si on ne trouvoit plus de douceur dans le mépris, dans la pauvreté, dans le dénuement, et dans U rebut des hommes. » P. 444.

— « Gloire et rebut de l'univers. a P. 228.

Bcewmoisaable. — « La force est très reconnoissable. \* P.&4.—  
«Il était bien plus reconnaissable, > P. 435,

Bctaaton, une refusion. — a II me semble que l'amour que nous avons pour mon père ne doit pas être perdu pour nous, et que nous en devons faire une refusion sur nous-mêmes, a P. 443 et 429.

Bégcnto, lee régents,,. — ■ Écoutons les régents dumonde sur ce sujet.! P. 247.

B^ffiement, le règlement d'une chose, etc. — tCe n'est point de l'espace que je dois chercher ma dignité, mais c'est du règlement de ma peu\* sée. » P. 179.

Belàche, saru relâche. — « Ces autres plaisirs qui nous tentent sans relâche. \* P. 445.

Bempllr. Remplir une place, une place se remplit. — t H semble que nous ayons une place à remplir dans nos cœurs et qui se remplit effectivement. » P. 487. — • Pouvant remplir

## VOCABULAIRE DES LOCUTIONS

plusleurê places. ■ P. 489. — « Et qu'ainsi elles (les pensées) remplissent tonte sa capacité (de l'esprit). • P. 485. — « L'homme

cherche à rem" plir le grand vulde qu'il a fait en sortant de soi-même. » P. 487.— «Un plaisir vrai ou faux peut remplir également l'esprit, > P. 489.— ■ Une haute amitié remplit bien mieux qu'une commune et égale le casur de l'homme... » P. 490. — « Il faut une inondation de passion pour les ébranler (les grandes ftmes) et pour les remplir. > P. 497.

BemiMmeil, remuements. — « li lui faut du remuement et de l'action; « P. 484. — • On a la satisfaction de sentir tous ces remuements pour une personne... » P. 493.

Bcngatiier, pour cesser d'attaquer, abandonner une manœuvre, une intrigue commencée contre quelqu'un.\* — «On ren-gaina i et promptement. »

RciiYerseiiicii(. — Renversement continuél du pour au contre. »P. 18S.

Béparalear, réparateur de...— ill y a «n réparateur. • P. S76. — > Le réparateur de notre misère. » P. 268.

Kcposer, reposer dans, exprime une situation paisible, quelquefois avec l'idée de majesté.— « Si je voyois partout des marques d'un créateur, je reposerais en paix dans la foi. »

P. 252. — « Le Saint-Esprit repose invisiblement dans les reliques de ceux qui sont morts. » P. 151, et 452.

ReprCftCDter\* pour: rendre présent, exposer, exprimer, mettre en lumière. — « Je trouve nécessaire de représenter l'injustice des hommes. »

P. 250. — ■ Une chose monstrueuse, dont il faut faire sentir l'extravagance et la stupidité à ceux qui y passent leur vie, en la

leur représentant à eux-mêmes, pour les confondre par la vue de leur folie. » P. 251 et 252.—

« Je lui représente mon défaut pour l'empêcher d'y tomber. » P. 444.— «Ces effroyables guerres civiles et domestiques représentent si bien le trouble intérieur... qu'il n'y a rien de mieux peint\* P. 450.

BCsfdcr, au figuré.- « La justice...

réside dans les lois naturelles. » P. 961. —«Le péché y réside toujours durant cette vie. » P. 451. — « Cet esprit qui réside en euT. • P. 421.

RMsentimDt, être sans ressentiment, pris absolument pour : être in»

sensible. —«Ce n'est pas que je souhaite que voiu soyez sans ressenti^ ment. » P. 426.

BcMerrer. — Il y a des passions qui resserrent l'âme et qui la rendent immobile, et il y en a qui l'agrandi»sent et la font répandre au dehors. »

BÉTér-cr. — «c Noos révérons la sainteté de ses arrêts. » P. 414.

Bien, un rien.—\* Qu'importe qu'to rien ait un peu plus d'intelligence des choses? » P. 306.

Boscaa, au figuré. - ■ Roseau pensant. » P. 179.

BnlDcr, se ruiner. « L'attachement à une même pensée fatigue et ruine l'esprit derhomme. » P. 491. -« Elles Clés passions) s'af-

foiblissent l'une l'autre réciproquement, pour ne pas dire qu'elles se ruinent, » P. 484.

Sans mentir, familièrement pour:

en vérité. — « Sans mentir. Dieu est bien abandonné. > P. «50, et 442.

Satlëracion, satisfactions. — «La véritable piété est si pleine de satisfactions. » P. 445.— «J'en ai reçu des satisfactions si sensibles. » P. 399.

— Avoir satisfaction. — « J'espère qu'ils auront satisfaction, • P. 249.

#### LES PLUS REMARQUABLES DE PASCAL

Saater. — « En sautant de sujet en sujet. » P. 276.

Scmpnle. — • Un scrupule continuel la combat (Tàme) dans cette jouissance. » P. 467.

Second, un second. — « L'homme seul est quelque chose d'imparfait :

il faut qu'il trouve un second pour être heureux... » P. 490.

Secret, pris substantivement, le secret d'une chose, pour dire l'obscurité dont une chose est enveloppée ; par exemple, le secret de la nature, pour exprimer non pas les secrets de la nature, mais sa partie intérieure et cachée. — ' t II (Dieu) ne sort du secret de la nature qui le couvre. »

P. 434. — « Lé secret de Vesprît de Dieu caché encore dans l'Écriture. »

— Avec un adjectif : « Cet étrange secret dans lequel Dieu s'est retiré. » P. 434. — « Il a choisi d'y demeurer dans le pins étrange et le plus obscur secret de tous. » P. 435. — « C'est là le dernier secret où il peut être. » *ibid.* — « Des choses... qui se passent dans un entier secret. P. 457. — t Dans un secret Impénétrable. » P. 194 et 300.

— Le secret de, pour: l'art de. — • Le secret d'entretenir toujours une passion, c'est...» P. 492.

Selon, selon que. ~ «< Selon que Dieu nous l'a voulu révéler. » P. 245. —\*( Selon qu'on se sent trop emporter vers l'une , se pencher vers l'autre pour demeurer debout... » P. 443.

Semblant, un semblant, faire sentblant. — « L'on ne peut presque faire semblant d'aimer que l'on ne soit bien près d'être amanU » P. 497. — « Il faut avoir l'esprit et la pensée de l'amour pour ce semblant.\* *Ibid.*

Sentir, se sentir. — « Les principes se sentent; les propositions se concluent. • P. 44.

Sérieux, de son plus sérieux. -^

« S'il y a quelque chose où son intérêt propre ait dû la faire appliquer de son plus sérieux. » P. 247.

SI, pour cependant, néanmoins. — « Si, faut-il voir si cette belle philosophie... » P. 247. -- « Car encore que le Boi ait donné grâce à un homme, si faut-il qu'elle soit entérinée. »

Silence. — « Le silence est la plus grande persécution. » P. 213. — « Le silence éternel de ces espaces infinis m'elfraye. » P.

227. — « Un silence^ une éloquence de silence. » ~ « En amour, un silence vaut mieux qu'un langage. Il est bon d'être interdit.

Il y a une éloquence de silence, qui pénètre plus que la langue ne sauroit faire. ■ P. 494.

Songe, faire un songe sur un autre.

— « On rêve souvent qu'on rêve en faisant un songe sur l'autre. » P. 50.

Songer, pour : penser. — « 11 y en a qui n'ont pas le pouvoir de s'empêcher de songer, et qui songent d'autant plus qu'on leur défend. »

Sot, d'une chose et d'une personne, sottise, sottises. — « Le sot projet qu'il a de se peindre lui-même! »

P. 276. — <• Et s'il ne s'abaisse à cela et qu'il veuille toujours être tendu, il n'en sera que plus sot. » P. 243.

— « Qu'est-ce que cette pensée? Qu'elle est sottise! » P. 223. — « Que ce sont de SOIS discours! » Ibid. — « C'est une soitise. If P. 289. - « Dire des sottises. » P. 276.

Soapçon, soupçon de... — « Ce n'est pas une marque de sainteté, et c'est au contraire un soupçon d'hérésie. »

P. 210, pour : c'fst au contraire de quoi fonder un soupçon d'hérésie, de quoi rendre suspect d'hérésie.

Souple, souplesse. — « Une souplesse de pensée?. » P. 486.

Soutenir. — « Si un Dieu soutient

VOGABULAIHE DES LOCUTIONS



la nature. » P. 252. — « Les pensées supportable sana un accoun snrnopures, qui le rendroient heureux s'il lue. » P. 426. \*  
pouvoit toujours les soutenir y le fali- Sar, sur cela, pour : cela étant. -

guenl et l'abattent. » P. 48\*,

— Soutenir, être U soutien de, te sujet de... — « Le sujet le plus propre pour la soutenir (la beauté) est une femme. » P. 488.

— 5e soutenir. ^ » L'amour donne de l'esprit et il se soutient par l'esprit

« Et sur ceta^ comme si la chose n'en valoit pas la peine, ils négligent... »

Sarcroît, de surcroît. — « Que son barbier l'ait mal rasé, et si le hasard l'a barbouillé de surcroît. • P. 474.

Susceptible de... - « Le peuple

P. 489. — « Le respect cl l'amour dol- n'est pas susceptible de cette docvent être si bien proportionnés qu'ils trine. » P. 222.

se soutiennent sans que le respect étouffe l'amour. » P. 496.

— Se soutenir dans... par. « Nous ne nous soutenons pas dans la vertu par notre force. » P. 234.

— Soutenu de, pour : soutenu par, — « Bel état de l'Église quand elle n'est soutenue que de Dieu! « P.

Spécial, spécial à. - « C'est le privilège spécial des chrétiens. ■ P. 420 et 42<. — « Par un privilège spécial au Fils unique de Dieu. ■ l\*. 419.

Subsister, subsister dans une chose, pour; y persévérer, s'y soutenir malgré de grandes difficultés.— tCeux qui subsistent dans le service de Dieu. » P. 442.

Suite, en suite de... — » En suite des premiers compliments... » P.

401. — « En suite de tant de veilles. » P. 461. — «« En suite de ces prières. » P. 473.

Superbe, adjectif, passîm.

Superbe, substantif, pour orgueil.

— « Une sainte humilité que Dieu relève au-dessus de la superbe. » P.

Supportable, insupportable. — « C'est ce qui n'est pas supportable. » P. 276.— M Bien n'est si insupportable à l'homme que. » P. 258. — « Le coup est trop sensible , il seroit même in-

Suspensif.— « Elle( l'imagination) suspend les sens. » P. 480.

— Suspension, pour irrésolution:

M Et les braves pyrrhoniens en leur ataraxie sont en suspension perpétuelle. • P. 247.

— Suspendus pour irrésolus,- suspendus à tout, pour en suspens sur tout. — wNeuti es, indifférents, «tft«itdu à tout, sans s'excepter. • P. 480.

Teindre. — « Au lieu de recevoir les idées des choses purement, nous les teignons de nos qualités. • P. 477, et 309.

Tempéie. Une vie de tempête. — « la vie de tempête surprend, f<sup>^</sup>ppe et pénètre. ... P. 496.

Tendresse, tendre.%ses. — t Avoir des tendresses exUCmes pour... • P. 442.

Tendu. — « Et s'il ne s'abaisse à cela, et qu'il veuille toujours être (etidu.» P. 243.— tî'a rien acquis par un travail si long et si tendu\*. • P. 247.

Tenir, pour prétendre, croire. — « Je tiens impossible de. » P. 307.

Tirer. — • Dieu en tirera la souitse de noire joie. » P. 430.

I. Hootaignr, Ibid. ■ Celte ciarle et tendue appréhension de U raison. ■

### LES PLUS REMARQUABLES DE PASCAL

-<sup>^</sup> Tirer avantage<sup>^</sup> un admirable avantage.,. Voyez Avantage.

— Tirer du profit. — « Nous en de- Tons tirer ce profit que... » P. 427.

— Tiré par les cheveux, pour peu naturel. Figures de TAncien Testament X Un peu tirées par les cheveux. » P. 338.

Tomber, tomber d'un bonheur, d'un honneur. — h Afin qu'ils ne lonh bent d'un si grand bonheur et d\*un si grand honneur. • P. 151 el 443.

Tonclier. — « On croit toucher des orgues ordinaires en touchant l'homme. » P. 357.

— Toucher, au figuré, pour indiquer brièvement.— « Et pour vous le toucher en peu de mots. > P. 142.

— Toucher, pour émouvoir.— « L'avenir nous doit encore moins toucher. » P. 447.

— Être touché, pour : être touché parla grâce. —«Avant qu'on soit touché, on n'a que le poids de la concupiscence qui porte à la terre. » P. 440.

— « La première chose que Dieu inspire à l'âme qu'il daigne loucher... > P. 467.

Toosser, â Finfinitif etau pluriel.

— • Tous les toussers, >• P. 254.

Train, le train de. — «< Suivre /e

train de leurs pères. » P. 2S6.

Tranquilliser, tranquillisé. — «Si son tempéramment ne sera pas si tranquillité que. ■ P. 452.

TranKcendant. — > Cette élévation est si éminente et si transcendante. »

Transir. — « J'entre en une vénération qui me transit de respect > envers ceux qu'il semble avoir choisis pour ses élus. > P. 438.

Travailler, pour tourmenter. — « Les philosophes, pyrrhoniens et

dogmalistes, qui travaillent celui qui les recherche. » P. 281 .

Travers, à travers. — « Les chrétiens hérétiques l'ont connu à travers son humanité. » P. 435.

Traverser, se mettre à la traverse, empêcher.— « Cette nouvelle lumière apporte à Tàme un trouble qui traverse le repos qu'elle goûtoit. » P. 467.

Passer à travers. — « Elle (rame) traverse toutes les créatures. » P.

Triompher, au figuré, pour paraître avec éclat, — « Pulsqu'en l'un la miséricorde de Dieu triomphe^ et en l'autre sa justice. » P. 456.

'Troubler, troublé. — « Voilà ce que je vois et ce qui me trouble. » P. 252. — « Cette uniformité ne trouble point la paix d'une âme. » P. 454.^ • Cet homme qui... étoit ce matin si troublé > P. 241.

Tamaltuense. — « La vie tumultueuse.\* P. 485.

Uni, au moral. — Une vie unie. > P. 484.

Universel, universalité. — « Puisqu'on ne peut être universel, il est bien plus beau de savoir quelque chose de tout que de savoir tout d'une chose. Cette universalité est la plus belle. B P. 244.

Util lié, un7i(^«. - Les prévoyances des besoins et des utilités que nous aurions de sa présence. » P. 144 et

Tain, se dit aussi des personnes comme en latin. ^ t Le peuple n'est

## Moolaipie. lUd, « Trawi d^tffhL i

### VOGABUIAIRE DES LOCUTIONS.

pas si vain, • P. 18S. — « L'homme est vain. • Ibid,

Vanité, faire Ƴanlté de., — ■ Wea faire profession, et enAn  
Û\*en faire vanité. » P. 851.

— Prendre vanité d'une eheee. ~ « H y a sujet d'en prendre  
quelque vanité. » P. 446.

Vaste. - t H a le cœur trop vaete. » P. 487.

Ver, ver de terre, pour bas et faK ble. — t Imbécile ver de terre!  
• P.

Tcrtn, pour force. — • Parla»er/« de cet esprit. • P. 491.

Vlfoeor, donner vigueur à. — «Comme s'il étoitune autre puis-  
sance qui excitât leur piété, et une autre qui donnât vigueur à  
ceux qui s'y opposent. »» P. 484.

Visible, pour très évident. ^ « 11 est visible que... » P. 441.

VoeatlOD, vocation pour. — «Il ne faut pas examiner si on a  
vocation pour sortir du monde , mais seulement si on a vocation  
pour y demeurer. » P. 450. — « Il est vrai qu'il faut vocation^  
mais ce n'est pas des arrêts du conseil qu'il faut apprendre si Ton  
est appelé. » P. ai s.

Voffoer. — • Nous voguons sur un milieu vaste. ■ P. 195 et  
505.

Voile, au figuré.— « ii est demeuré caché sous le voile de la nature qui nous le couvre. » P. 434.

•~ Pénétrer un voile.^ « Le voile de la nature qui couvre Dieu a été pénétré par plusieurs infidèles.\* P. 435.

— Voiles. -> « Toutes choses sont

des voiles qui couvrent Dieu. • P.

Voler, voler plus haut, au Aguré.

— « M. voit bien que la nature est corrompue et que les hommes sont contraires à raisonneté; mais U ne sait pas pourquoi ils ne peuvent voler plus haut. » P. 168.

Vouer, vouer une chose, pour faire vœu d'une chose. — « n a donc fait ce qu'il avoit voué. » P. 410.

Vrai, le vrai, pour la vérité. -> « Le pyrrhonisme est le vrai. ■ P. 43 et 94.

— « Nous n'avons aucune idée du vrai. » P. 50. — t Dépositaire du vrai. ■ P. 97. — a Vous avez deux choses à perdre, le vrai et le bien. » P. 68 et 93.

Vuide, substantif et adjectif. - « Il sent son néant, son abandon... son vuide. ■ P. 85.— u Cet amour-propre s'est étendu et débordé dans le vuide que l'amour de Dieu a quitté. • P.

499. — I L'homme cherche de quoi remplir le grand vuide qu'il a fait en sortant de soi-même. • P. 487. — « No semble-t-il pas qu'autant de fois qu'une femme sort d'elle-même pour se caractériser dans le monde des autres, elle fait une place vuide pour les autres dans le sien .' • P. 481. — t Le secret d'entretenir tou-

jours une passion, c'est de ne pas laisser naître aucun vuide dans l'esprit, en l'obligeant de s'appliquer sans cesse à ce qu'il le touche si agréablement > P. 499.

Vvider, vuider, pour : épuisé, terminé. — ■ Voilà un point vuider. • P.

69 et 98t.

## TABLE DES MATIÈRES

### ATAHT-nOPM X

Pbêfao» de la première et de la deuxième édition.— De la philosophie de Pascal et de Port-Royal I

Do la Décèsité d'une nouvelle édition des Pensées. — Rapport à l'Académie Française 105

Pbbhibbb partib. — Des morceaux inédits dans les éditions des Pensées qui sont étrangers à cet ouvrage et ne se trouvent point dans le manuscrit original.— Des sources et de la forme primitive de ces divers morceaux 119

Dbdxibhb partib. — Des altérations de toute espèce qu'ont subies un très grand nombre de Pensées. — Restitution de ces Pensées dans leur forme vraie... 18^

TaoisiiMB PABTIB. — Pensées tirées pour la première fois du manuscrit autographe 938

Du plan et des formes que devait avoir l'ouvrage de Pascal 375



Pac^mUe d'une page du manuscrit S84

Infini. Rien. — Le morceau sur la règle des paris appliquée à la question de l'existence de Dieu, tel qu'il est dans le manuscrit et dans les éditions 387

Disproportion de l'homme. — Le morceau sur le double infini dans le manuscrit et les éditions SM

566 TABLE DES MATIÈRES.

Documents inédite sur Pascal et sur sa famille 31

Mademoiselle de Boannei 389

Lettres de Pascal 397

Fragments d'une XIXe ProYinclale 458

Lettre à la reine de Suède 480

De la conversion du pécheur .. 4€7

Discours sur les passions de ramour 475

Appendice. Notice de divers manuscrite relatifs à Pascal et à Port-

Boyal 803

Vocabulaire des locutions les plus remarquables qui se rencontrent

dans les passages de Pascal, cités dans le présent volume 537

FIN DB U TABLB.

Paris. — Typ. Pillet fils aîné, 5, rue des Grands-Auguslins.

-7^, ^JV-

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time,

Please return promptly.

Digil

## Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/tudessurpascal03cousgoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : [liregratuitement.com](http://liregratuitement.com). Tout ce que nous ajoutons reste libre.